C. LANCELIN

L'OCCULTISME

ET LA SCIENCE

CHARLES LANCELIN

l'Occultisme et la Science

Cinquième mille

ÉDITIONS JEAN MEYER (B. P. S.)
8, RUE COPERNIC
— PARIS (16e) —
1926

l'Occultisme et la Science

DU MÊME AUTEUR

ROMAN.
THÉATRE.
OCCULTISME.

La Trilogie de Shatan.
I. — ***Histoire mythique de Shatan***, 1 vol. in-8°.
II. — ***Le Ternaire magique de Shatan*** (*Envoûtement, Incubat, Vampirisme*), 1 vol. in-8°.
III. — ***La Faillite de Shatan*** (en préparation).

L'Au-delà et ses problèmes, 1 vol. in-12.

Etude d'un sujet hyperphysique, 1 br. grand in-8° (non mis dans le commerce).

Note sur le dédoublement personnel, 1 br. in-8° (non mis dans le commerce).

Mes rapports avec le diable (*Coups de sonde dans le Mystère*), 1 vol. in-8°.

La Fraude dans la production des phénomènes médiumniques, 1 vol. in-8°.

Comment on meurt. — Comment on naît (*Les deux pôles de la vie*), 1 br. in-16.

Méthode de dédoublement personnel (*Extérioration de la neuricité. Sorties en Astral*), 1 vol. in-8°.

La Réincarnation, 1 br. in-16.

L'Ame humaine, 1 vol. in-16.

La Vie posthume, 1 vol. in-8°.

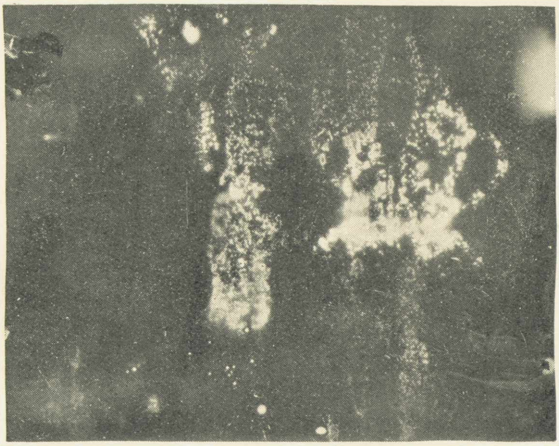
La Sorcellerie des Campagnes, 1 vol. grand in-8°.

Qu'est l'Ame ? 1 br. grand in-8°.

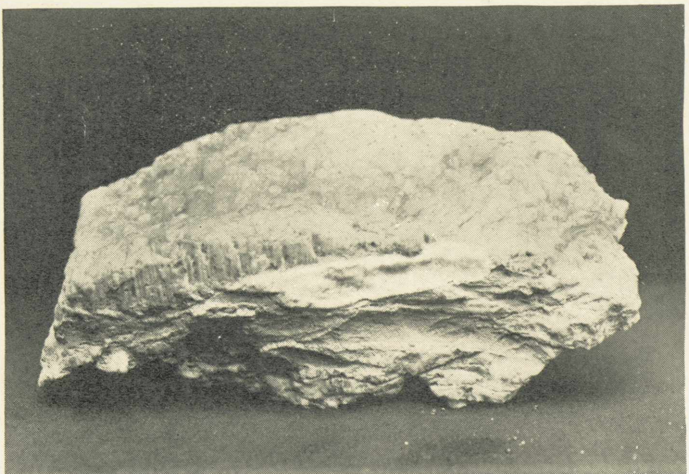
L'humanité posthume et le monde angélique, 1 br. grand in-8°.

Introduction à quelques points de l'Occultisme expérimental, 1 br. in-12.

L'Évocation des morts, 1 br. grand in-8°.



Vérification, par une expérience hermétique
de l'hypothèse du *Dessin Vital* de Claude Bernard.



Evolution de la matière

En bas : couches rocheuses (matière brute)
Au milieu : couche de marbre (matière en évolution)
En dessus : cristaux de roche (matière évoluée).

CHARLES LANCELIN

QUELQUES ASPECTS DE LA SCIENCE HERMÉTIQUE

I

l'Occultisme et la Science

ÉDITIONS JEAN MEYER (B. P. S.)
8, RUE COPERNIC
— PARIS (16e) —

1926

Le défaut de la science ou plutôt de ses représentants est de toujours penser trop de bien de l'état actuel de ses connaissances et de ne pas réfléchir assez à ses capacités de développement. On prise trop haut le travail déjà fait, et on estime trop bas celui qui reste à accomplir.

D[r] C. du Prel.
(*La Magie, science naturelle.*)

La plus grande des hallucinations c'est de croire qu'on connaît toutes les lois de la nature.

Eugène Nus.
(*Les nouveaux horizons.*)

Prius quam ars vulgetur, semper magia dicitur.

Campanella.
(*De sensu rerum.*)

Les yeux du parfait observateur doivent toujours être ouverts pour ne laisser échapper aucun phénomène en opposition avec les théories régnantes ; car tout phénomène de ce genre marque le début d'une nouvelle théorie.

Herschel.
(*Introduction.*)

On ne se réjouit pas de voir un nouveau phénomène ; sa constatation est, au contraire, souvent pénible.

Virchow.
(*Ueber Wunder.*)

Dans les sciences, il n'y a rien de si simple que ce qui a été trouvé hier, mais rien de si difficile que ce qui sera trouvé demain.

J.-B. Biot.

'ΕΠΙ ΚΑΘΙΕΡΩΣΕΙ

Εἰς τήν σὴν πολλοῖς τιμίαν, ὦ χαρίεσσα Θέωνος τοῦ 'Αλεξανδρειώτου, 'Αλεξανδρεῖτις καί αὐτή, Ὑπατία, μνήμην,

Ἥ τὴν πολυμάθειαν τὴν πάλαι, ὥστε αὐτὴν μέχρι θανάτου ἐμαρτὺρησας, ὄυτως ἐσπούδασας, σοφὸνους παρθένε, ἡ καλλιεπής, καί μὺστις, καί φιλόσοφος μάλιστα, ζῶσα εἰρημένη, σύ γάρ πρῶτη μέν τῆς σεβαστῆς γνώσεως ἕνεκα μάρτυς, πρῶτη δέ καί ὑπό τῆς ἀπερισκέπτου πίστεως μάρτυς,

Ἥ νῦν ζῃς τῷ μεμνημένῳ τῶν σαυτῆς καί τής γνώσεως τής κρυπτῆς πιστῶν θυμῷ, ἀείμνηστέ τέ καί ἔμψυχε θεά σχεδόν,

Ἥ εἰς αἰῶνας, κατά τάς τῶν πολυμαθῶν φρενάς, τῇ σαυτῆς ἀπαλῇ τέ καί ἡδείᾳ μνείᾳ ἐμμενόντων, ὦ τελευτήσασα ζῶσα μέντοι ψυχή, διαμένεις ἔτι,

Εἰς τῆν σὴν γλυκόεσσαν, ὦ Θέωνος τοῦ 'Αλεξανδρειώτου Ὑπατία, μνήμην,

Τοῦτο τό περί τὰ τῆς ἐποπτικῆς, ἀρχαίας τέ καί ἱερότυπου πῶς ἐπιστήμης ἀπόῤῥητα, συνειργασμένῆς σοῦ διαπεπραγμένον, σύνταγμα εὐσεβῶς ὁ συγγραφεὺς εὐχάριστος ἀνέθηκεν.

INTRODUCTION

L'auteur se rend parfaitement compte que les considérations esquissées au cours de ces pages heurteront de front bien des idées couramment adoptées, et, qui pis est, bien des théories regardées, en ce moment du moins — car leurs variations dans le passé répondent de leurs variations dans l'avenir — comme absolument intangibles : peu lui importe ! Il est en effet de ceux-là qui estiment — et à justre titre — que le détenteur d'une vérité utile à tous est à blâmer s'il ne fait part à tous de ce qui est ou de ce qu'il croit être la vérité ; et il estime que ce qui est un devoir absolu pour chacun revêt un caractère de particulière rigueur pour quiconque, ayant l'honneur de tenir une plume, peut faire entendre sa parole non plus dans le petit cercle des familiers, mais dans la masse du public.

Certes il aura à élever de vigoureuses critiques, et l'on sera peut-être tenté de lui appliquer le mot de La Bruyère : « Un critiqueur naît du soir au matin » ; dans ce cas, il se retranchera derrière cet autre mot du même moraliste : « Un critique n'est formé qu'après plusieurs années d'observations et d'études » ; car il lui sera bien permis de dire pour sa défense que, depuis un demi-siècle qu'il approfondit les théories de la science antique telles que nous les ont transmises les traditions occultes, il a eu tout le loisir de se créer une opinion dûment assise et corroborée par un faisceau de preuves journalières tant d'observation que d'expérimentation ; il est donc en droit de penser que ses opinions seront regardées comme

sérieusement étayées par les faits, et ses jugements comme conformes à la plus stricte logique.

Parmi ses critiques, il en est qui viseront la science contemporaine en général, tant dans ses méprises doctrinales que dans ses erreurs d'application, et ce, d'autant plus âprement que, pour beaucoup, le dogme de l'infaillibilité de la science est, à l'heure actuelle considéré malheureusement comme intangible. Mais ce serait une erreur de croire qu'il préconise aveuglément la science ancienne au détriment de celle des modernes ; de même qu'il sait rendre justice aux efforts de celle-ci vers le mieux, de même il est loin d'admettre toutes les théories que professaient les scientistes de l'antiquité, et il est le premier à admirer les résultats auxquels ont abouti les travaux des chercheurs consciencieux qu'a vus surgir notre époque dans toutes les branches du savoir humain. Est-ce à dire toutefois que ces chercheurs ont lieu de dédaigner le passé — un passé auquel rien ne les relie puisqu'il y a entre lui et eux la longue nuit de ténèbres du Moyen Age, — et ne seraient-ils pas bien inspirés, au contraire, en étudiant sérieusement, au lieu d'en plaisanter, telle ou telle théorie qui s'enseignait jadis dans les cryptes sacrées de l'Egypte, dans les solitudes de l'Hœmus, dans les sanctuaires de l'Inde ou du Thibet, dans les collèges de Druides épars aux vieilles forêts des Carnutes ou du pays d'Armor ? Les conclusions qu'ils en tireraient leur donneraient la solution d'une quantité de problèmes qu'ils préfèrent nier plutôt que d'avoir à les étudier et de faits journaliers qui, malgré le dédain d'apparence qu'ils en affectent, les troublent en s'imposant de plus en plus à l'attention des foules.

De ces théories que nous a léguées l'antiquité, on ne peut certes accepter la totalité sans aucun contrôle, et deux parts en sont à faire : en premier lieu celles que l'expérimentation nous permet de vérifier, et le domaine

de celles-ci est assez vaste pour exciter la curiosité et l'intérêt des chercheurs ; et ensuite celles qui, étant donnés nos moyens actuels d'investigation, sont hors de notre portée ; mais là encore il y a une distinction à établir :
— La science antique était une, basée sur une vaste synthèse que les efforts de nos sciences modernes, éparses et divergentes, n'ont jamais pu reconstituer, au point que, à l'heure présente, un désarroi profond et une complète mésentente règnent entre elles : qui nous dira, par exemple, si l'hypnotisme ressortit à la psychologie ou à la physiologie ? Or, par suite même de cette unité, toutes les sciences de jadis découlaient d'un principe unique : il s'ensuit que les mêmes théories s'appliquaient aux unes comme aux autres : si donc ces théories sont, par l'actuelle expérimentation, reconnues vraies à certains égards, devons-nous les repousser à d'autres points de vue, quelque opposées qu'elles soient aux idées modernes ? Je ne le pense pas, et, là encore, il y a à étudier. Quant à celles qui, n'ayant pu à notre époque être soumises à l'épreuve de l'expérience, nous sont encore incomprises, mais se relient certainement aux autres par des points de contact qui nous échappent, devons-nous les rejeter *à priori* et sans autre examen, avec le haussement d'épaules du dédain qui croit savoir ? Je ne le pense pas davantage et je le pense d'autant moins que, sur nombre de sujets, l'unité de la matière par exemple, la science antique a montré qu'elle est la maîtresse de la science moderne. Il me paraît donc qu'au lieu de la reléguer dans le commode capharnaüm du charlatanisme, il y aurait grand intérêt, et intérêt immédiat, à la scruter de près.

Aussi, que l'on ne s'y trompe pas : quand, dans les pages qui vont suivre, j'aurai à critiquer, voire à attaquer la science moderne, ce n'est généralement pas à la science en elle-même que s'adresseront mes critiques et mes attaques, mais à son manque de principes, et surtout

— oh ! surtout — à ce déplorable esprit qui domine ses tenanciers officiels, qui leur fait considérer que leurs théories actuelles sont parfaites et définitives, qu'eux-mêmes possèdent le savoir absolu, que, par suite, aucun progrès nouveau, aucune vérité révélée ne peut surgir que d'eux-mêmes et qu'enfin quiconque n'admet pas ce triple point de vue qui est le leur, ne peut être qu'un dément ou un malhonnête homme.

Certes il y a des exceptions à ce fâcheux esprit, et je connais personnellement quelques hommes d'une haute science qui, malgré leurs attaches officielles, estiment — mais sans le clamer trop ouvertement pour n'être point honnis de la généralité — que les théories doivent être subordonnées à la nature et non qu'il faut nier la nature quand les faits se refusent à entrer de force dans leur cadre ; mais combien sont-ils rares, ceux-là, et combien noyés dans le flot mortel du misonéisme vaniteux et de la fallacieuse impeccabilité qui forme le fond de la science officielle du jour, qui rétrécit le caractère de ses tenanciers et obnubile en eux la correcte appréciation des choses ! C'est ce lamentable état d'âme, par quoi est obscurcie et arrêtée la science entière, que j'attaque, et mes critiques ne vont pas ailleurs.

Le présent ouvrage, d'ailleurs, n'a d'autre prétention que de présenter une vue générale, une sorte de parallèle entre la Sagesse antique (1) et la science contemporaine.

En des ouvrages ultérieurs, j'aborderai en détail certains ordres d'idées, pour établir une plus étroite comparaison, sur un sujet donné, entre les doctrines mystériales, c'est-à-dire enseignées dans les grands Mystères de jadis, et les conceptions scientifiques de notre époque ;

(1) Pour les anciens, la sagesse et le savoir se confondaient. Cette unification de sens est demeurée jusqu'à notre époque dans notre appellation courante : sage-femme.

je ne ferai, en les pages qui suivent, que déblayer, en quelque sorte le terrain pour que, dans une vue d'ensemble, le lecteur puisse se faire une idée globale des rapports et des divergences existant, au point de vue scientifique entre les théories générales de l'antiquité et celles qui ont cours à notre époque.

Je ne me dissimule pas que le mot *science* appliqué aux temps premiers de l'histoire fera sourire plus d'un esprit superficiel pour qui la science ne date en quelque sorte que de notre époque... Certes le siècle qui vient de s'écouler a donné une immense impulsion aux recherches et aux applications scientifiques, mais il n'en est pas moins vrai, comme je le démontrerai que Rome, la Grèce, l'Egypte, l'Assyrie, l'Inde, la Chine... ont connu beaucoup de nos inventions avant que nous ne les redécouvrions, et que si les âges anciens n'ont pas su tout ce que nous savons actuellement, ils ont possédé d'autres connaissances qu'à l'heure actuelle nous ignorons encore profondément, que nous ne soupçonnons même pas, et que nous ne pourrons acquérir qu'en étudiant les théories qu'ils professaient.

Est-ce à dire que ces études sont proches ? Au vrai, je n'en sais rien, et il faut laisser agir le temps qui est le grand maître en toutes choses ; mais il est présumable que quand on voit la science actuelle adopter, après des errements sans nombre et sans limite, des vues et des doctrines qui ont été, dès la plus haute antiquité, affirmées et enseignées dans les sanctuaires mystériaux, on peut se dire qu'un jour viendra où, au lieu de rejeter dans le commode capharnaüm du charlatanisme les vieilles théories qu'elle ne comprend pas parce qu'elles ne nous sont parvenues que sous des symboles forcément obscurs, elle finira par les étudier et y trouvera la clé de phénomènes connus de tous temps, mais que, de tous temps, elle a préféré nier vu qu'ils surgissaient à l'encontre

de ses doctrines propres et que, par suite, elle était incapable de les expliquer.

Et cela est si vrai que déjà plusieurs tentatives ont été faites dans le sens que j'indique mais toutes, jusqu'à présent au moins, particularistes. C'est ainsi que, de nos jours les Drs Delézinier et Fugairon ont étudié parallèlement certains principes de nos sciences physiques et mathématiques et les données analogues du savoir antique ; que Pierre Piobb a cherché les points de contact entre les deux doctrines ; que Marius Decrespe a entrepris, au contraire, d'appliquer les théories scientifiques actuelles à l'explication des plus importants phénomènes occultes ; que les Drs A. Péladan et G. Encausse ont essayé d'assujettir la médecine moderne aux méthodes de l'occultisme ; que, avant eux, Louis Lucas et Brück, avaient tenté d'expliquer, l'un la physique et l'autre les mathématiques, au moyen des enseignements antiques ; que Hœné Wronski, le plus puissant mathématicien qu'ait vu le monde et dont les travaux ne sont compréhensibles que pour une très rare élite, basait ses conceptions sur les théories de l'occultisme : et qu'enfin, avant tous, Malfatti de Montereggio établissait dans ses travaux, et particulièrement dans sa *Mathèse*, des vues d'une profondeur telle que, dérivées des doctrines mystériales, elles ne sont accessibles qu'aux intelligences supérieures.

J'ai donc raison de dire que le jour approche où la science contemporaine devra diriger son enquête vers les dogmes scientifiques des Grands Mystères.

En tout cas, les travaux tentés à ce jour ne visaient généralement que des points particuliers, et il manque une vue d'ensemble établissant un parallèle entre les théories anciennes et les théories modernes : c'est ce que j'ai essayé de faire dans les pages suivantes, bien que l'heure propice n'en ait peut-être pas encore sonné.

Mais, après tout, qu'importe ?

J'ai estimé, je le répète à nouveau, que l'écriture de ce livre était un devoir pour moi qui ai acquis une certitude : le devoir, en effet, pour quiconque est en possession d'une vérité nouvelle ou d'une preuve nouvelle d'une vérité contestée est de produire en public cette vérité ou cette preuve de vérité, sinon pour convaincre des adversaires, qui ont leur siège fait d'avance et se refusent à être convaincus, mais au moins pour aider les chercheurs de bonne volonté et de bonne foi : mon ambition ne va pas au delà et sera satisfaite si simplement ces pages, en éclairant un horizon nouveau, peuvent être utiles à un étudiant de demain.

Car Devoir et Vérité ne font qu'un, et quiconque a l'honneur de tenir une plume devrait sans cesse avoir présente à l'esprit la forte pensée de V. Cousin : « Le Devoir n'est que la Vérité devenue obligatoire. »

PREMIÈRE PARTIE

LES DEUX SCIENCES

LES DEUX SCIENCES

Le jour déjà lointain où F. Brunetière publia son article sur la *Faillite de la Science*, les considérations de l'auteur obtinrent, près du public, un succès qui alla jusqu'au scandale... A quoi cela tient-il ? à plusieurs causes principales.

D'abord lorsque l'homme, assoiffé de certitude quant à son devenir posthume et ne trouvant dans la croyance religieuse que des affirmations sans preuve, s'est tourné vers la science, mettant en elle la foi qu'il avait mise jadis dans la religion et qui a été déçue, il pensait que la science lui serait un guide infaillible vers un lendemain assuré. Et la science a constamment et nettement refusé d'aborder le problème : la science s'est dérobée !

Il pensait que, par ses applications, la science, décuplant les fruits de la terre, rendrait la vie plus douce à vivre. Et plus s'accentuent les progrès de la science, plus la vie devient chère, dure, difficile et âpre au pauvre.

Et la mesure a été comble, le jour où la science, infatuée d'elle-même, s'est mise à pontifier, refusant de voir quoi que ce soit en dehors d'elle-même, se regardant comme infaillible, excommuniant quiconque ne jurait pas par elle ; et, lancée sur cette voie néfaste, elle a commis, peut-on dire, de véritables crimes... je viens d'écrire un mot bien grave, mais je l'ai mûrement pesé et n'ai rien à en retrancher ; il me suffira, pour le justifier, de rappeler la catastrophe de Courrières dont on trouvera plus loin le récit détaillé (1).

(1) V. la deuxième partie, chapitre III.

On peut dire qu'il n'y a pas que des préjugés populaires et des superstitions banales, mais certainement aussi des préjugés scientifiques et des superstitions officielles, car, en présence de l'immense amas de matériaux et de témoignages métapsychiques de la génération actuelle, mis au regard de l'indigence et de l'obscurité de la théorie positiviste de « l'albumine intelligente et pensante » il semble bien qu'on pourrait regarder les adversaires du métapsychisme comme des individus atteints du délire scientifique des grandeurs.

Je viens de parler de métapsychisme, mais en toute science et à toute époque, le misonéisme est le même : que l'on se rappelle seulement qu'à l'époque de la découverte des satellites de Jupiter, Cremonini da Cento, Libri, Clavius, Magini, Horky et autres, tous « hommes de science » de leur époque, refusèrent de regarder dans le télescope uniquement parce qu'ils croyaient devoir nier *théoriquement* l'existence de ces satellites (1). Il paraît vraiment que, comme l'a écrit quelque part le Dr G. Encausse (2), de tous temps, « une loi fatale veut que tout ce qui semble sortir des bornes étroites de la routine soit d'avance condamné au pilori. »

A quoi tient ce bizarre état d'esprit ?

Schiller, de qui la grande intelligence n'avait pas été

(1) Je connais des médecins qui disent : « J'étudierais bien des théories occultistes, qui me paraissent reposer sur des faits probants, mais voilà: *je crains de me passionner pour cela.* »

Ces médecins me font rire : ils ressemblent absolument à des officiers de santé de province à qui l'on conseillerait d'étudier la biologie et qui refuseraient dans la crainte de se passionner pour cette science.

On sait, en effet, que l'occultisme, c'est avant tout, l'étude de la vie dans toutes ses modalités ; or, la médecine ne pourra arriver à soigner logiquement la vie que lorsqu'elle saura justement ce qu'est la vie. Et n'est-il pas un peu ridicule d'entendre des médecins qui, par profession doivent être avant tout des biologistes, avouer leur crainte de se passionner pour l'étude de la vie en général et de l'examen de la vie en particulier?

(2) Papus, *Magie pratique*, 1 vol. in-8°, Paris, 1893.

sans remarquer le fait, a mis en partie le doigt sur la plaie lorsqu'il écrivait (1) : « Chaque extension de la science inquiète le savant de profession parce qu'elle amène un nouveau labeur ou rend le travail antérieur inutile : chaque nouveauté le fait sursauter, car elle brise l'ancien moule de l'enseignement qu'il s'est si péniblement approprié ; elle le met en danger de perdre tout le labeur de sa vie antérieure. Qui a plus décrié les réformateurs que la foule des savants de profession ? Qui plus qu'eux entrave la marche des révolutions utiles dans le domaine du savoir ? Toute lumière allumée par quelque génie heureux dans n'importe quelle science fait voir leur pénurie ; ils luttent avec amertume, perfidie, désespoir, parce que, en défendant leur système d'enseignement, ils défendent leur existence même. Aussi n'y a-t-il pas d'ennemi plus irréconciliable, pas de collaborateur plus envieux, personne pour traiter plus facilement les autres d'hérétiques, que les savants de profession. »

Hélas ! Que nous sommes loin, en ceci, de la règle scientifique, si absolue dans sa beauté, posée par William Crookes, un Maître, celui-là, lorsqu'il dit : « S'arrêter court dans des recherches qui promettent de reculer les bornes de nos connaissances, hésiter par crainte des difficultés ou des critiques hostiles, ce serait attirer des reproches à la science. Le chercheur n'a pas autre chose à faire qu'à marcher droit devant lui, « à explorer dans tous les sens, pouce par pouce, avec sa raison pour flambeau », à suivre la lumière partout où elle pourra le conduire, quand même cette lumière ressemblerait par moments à un feu follet ! (2). »

A notre époque, le colonel de Rochas, qui, lui

(1) Schiller : *Qu'est-ce que l'histoire universelle et pourquoi l'étudie-t-on?* (A. Cotta, 1777).

(2) William Crookes, *Discours récents sur les recherches psychiques*, trad. M. Sage, 1 br. in-12, Paris, 1903.

aussi, a souffert de l'obstruction aveugle et entêtée des savants en place, a posé une heureuse formule qui montre à l'évidence que ces mêmes savants en place sont les véritables et les plus redoutables ennemis de la science : « Si nous nous contentons, dit-il (1), du dernier terrain conquis actuellement, nous trahissons les droits les plus élevés de la science. »

Et n'est-ce pas un scientiste de notre époque (2) qui a pu jeter à la face des corps savants cette dédaigneuse appréciation : « La science de toutes les académies du globe représente une immense ignorance ! »

Pourquoi ?

Parce que, dans la science de notre époque, tout craque de toutes parts. Que reste-t-il, à l'heure actuelle, de la classification de Lavoisier en chimie, de celle de Linné en botanique, remplacée par celle de Jussieu laquelle s'effondre à son tour ? Et ainsi du reste !... Nous ne pouvons obtenir la preuve absolue de rien, et par conséquent être sûrs de rien, dans aucune branche de la science, pas même dans les mathématiques, qu'on croyait cependant jusqu'à présent offrir quelque certitude, puisque, même dans les mathématiques, on a démontré qu'il entre une certaine part de relativité.

C'est au point qu'un des maîtres de la science contemporaine, le professeur Ch. Richet, qui, lui du moins, a le bon sens — contrairement aux bonzes officiels — de penser que les phénomènes occultes méritent quelque attention, a été amené à écrire, depuis longtemps déjà (3), les lignes suivantes qu'ont confirmées tout récemment les théories d'Einstein :

« L'écroulement de tout notre échafaudage scientifique,

(1) A. de Rochas. *Les frontières de la science*, 1re série (1 vol. in-8°, Paris, 1902).

(2) C. Flammarion. *Les Maisons hantées*, 1 vol. in-12, Paris.

(3) *Annales des sciences psychiques*, janvier 1906, S. D.

si laborieusement construit, n'est pas une probabilité, mais une certitude. Les faits que nous croyons démonstratifs seront aussi démonstratifs pour nos arrière-neveux que les arguments de Paracelse et d'Agrippa le sont pour nous. »

D'autre part le public n'a pas été sans remarquer que jamais une invention utile n'est sortie des académies qui, au contraire, les ont toutes repoussées tant qu'elles ont pu et ne les ont acceptées que positivement contraintes et forcées, qu'il s'agît du galvanisme ou de la vaccine, de l'hélice ou du paratonnerre, de la photographie ou de l'éclairage au gaz, etc., etc., etc. Toutes les découvertes ont été faites par des isolés, sans mandat, et le plus souvent sans titres ni diplômes, qui ont dû tout d'abord les faire accepter du public avant de les faire admettre par les corps constitués. Voyez plutôt à l'étranger Edison, dont le phonographe a été traité de tour de ventriloquie en pleine Académie des Sciences et les frères Wright dont l'aéroplane a d'abord été regardé comme une œuvre de folie (1); et, chez nous, Pasteur de qui l'aventure fut à cet égard assez réjouissante, car, bien qu'il n'eût aucun titre médical, il était impossible à la Faculté de Médecine d'écarter ses géniales découvertes en microbiologie. Alors que fit-on ? On lui créa des difficultés de toutes sortes pour l'amener à passer ses examens de médecine afin de pouvoir dire ensuite que la Faculté n'adoptait ses théories que parce qu'il était *du bâtiment*.

« Que l'on me permette, écrit W. de Fonvielle (2), de raconter à ce propos une anecdote caractéristique, dont le héros est un sénateur bien connu qui s'est fait un nom en présidant à la publication d'un grand nombre d'ouvrages de littérature scientifique et de journaux illustrés.

(1) V. deuxième partie, chapitre III.

(2) *Comment se font les miracles en dehors de l'Église*, 1 vol. in-12, Paris, s. d.

« A une époque où la Société d'Anthropologie n'existait point encore, j'offris à ce personnage un article sur l'homme fossile dont l'existence était niée par M. Elie de Beaumont.

« Avec une ardeur facile à comprendre chez un jeune homme impétueux, tout pénétré d'un sujet qu'il a creusé avec passion, je développai non sans quelque éloquence les raisons que j'entrevoyais.

« Mais mon interlocuteur ne me laissa pas continuer mes raisonnements. « Il est inutile », me dit-il d'un ton satisfait qui du reste ne le quitte guère, excepté peut-être quand il lira ces lignes, « de chercher à me convaincre; entre M. Elie de Beaumont, qui est secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, et M. de Fonvielle qui n'est rien, mon choix ne saurait être douteux ! »

« — Si Galilée était venu vous apporter un article sur le mouvement de la terre, vous l'auriez donc repoussé ?

« — Certainement », me dit-il, « je me serais bien gardé de l'admettre dans mon Magasin. »

« Je me retirai sans songer à saluer un pareil personnage dont le cynisme me fit une impression qui durera autant que ma vie.

« Cet exemple nous montre un des côtés les plus défectueux de notre organisation scientifique. En effet, nous éloignant de plus en plus de la nature, nous arrivons fatalement à construire une théorie artificielle représentant les chimères qui ont éclos dans la cervelle de nos auteurs en renom.

« La science véritable, comme le disait Agassiz, ne doit être que l'énonciation de la partie du plan éternel de la Providence que nous sommes parvenus à déchiffrer. Son signe constant, c'est son évidence, sa logique, sa simplicité, sa conformité avec les données intimes de la raison.

« L'homme sain d'intelligence doit être apte à juger en quelque sorte intuitivement les résultats auxquels arrivent

les chercheurs. C'est au suffrage universel de tous les hommes qui réfléchissent et non aux caprices d'une corporation de savants ayant leurs préjugés, leurs intérêts, leurs passions, leurs entêtements, qu'il appartient d'entretenir le mouvement perpétuel d'idées, de principes, d'opinions, d'expériences, qui permet au progrès de se perpétuer. »

A quoi, encore une fois, tient cette horreur des vérités nouvelles ? A y regarder de près, cela résulte de deux faits absolument paradoxaux, dont le premier est que la science, qui prétend tout savoir, s'ignore elle-même.

En ce moment, en effet, elle base toutes ses études de la nature sur un principe qu'elle a emprunté à la philosophie : le principe d'évolution ; elle en est arrivée à l'appliquer à tout ce qu'elle examine, sans jamais s'être aperçue d'une vérité qui aurait cependant dû lui crever les yeux : c'est qu'elle-même possède sa propre puissance évolutive. Dès qu'une nouvelle vue a surgi en elle, ses tenanciers s'empressent de la considérer comme définitive et créent par là un obstacle à tout progrès ultérieur ; ils déclarent impossibles les faits nouveaux uniquement parce qu'ils sont en désaccord avec les lois anciennes, sans réfléchir que les lois anciennes peuvent et doivent évoluer, et sans réfléchir davantage que seules les mathématiques et la logique peuvent parler d'impossibilité, mais que tout, dans les sciences physiques, repose sur l'observation et l'expérimentation ; en physique, celui-là seul peut parler d'impossibilité, qui possède la science absolue ; or, celui-là, où est-il ?

Le second fait paradoxal qui amène les académies, corps constitués ou scientistes officiels isolés, à interdire de toutes leurs forces tout progrès nouveau, c'est que, au lieu d'avoir une haute opinion de la nature, comme il semblerait logique, ils relèguent la nature au second plan et se bornent à professer une haute, très haute opinion

d'eux-mêmes : ou ils rejettent *à priori* tout ce qui ne peut s'accorder avec leur système, et, s'ils se trouvent forcément en présence d'un fait nouveau de cette sorte, ils préfèrent traiter le fait avec mépris plutôt que de modifier leur système ; ou bien, au mieux, ils l'admettront, mais comme un intrus, comme un gêneur dont on aime mieux ne pas parler ; seul, le véritable chercheur, c'est-à-dire celui qui est libre de tout lien académique, de toute attache officielle et même de tout rapport de simple camaraderie scientifique, s'efforcera d'obtenir des phénomènes qui puissent lui fournir l'occasion de remanier son système. Je donne plus loin un trait typique de ce lamentable état d'âme.

A l'heure actuelle, la règle si excellemment établie par Laplace semble être, par une conspiration générale du misonéisme absolu et de la transcendante vanité des savants officiels, tombée dans un discrédit complet, dans un mortel oubli: « Nous sommes si loin de connaître tous les agents de la nature et leurs divers modes d'action, qu'il serait peu philosophique de nier les phénomènes uniquement parce qu'ils sont inexplicables dans l'état actuel de nos connaissances. Seulement, nous devons les examiner avec une attention d'autant plus scrupuleuse qu'il paraît plus difficile de les admettre ; et le calcul des probabilités devient indispensable pour déterminer jusqu'à quel point il faut multiplier les observations afin d'obtenir, en faveur des agents qu'elles indiquent une probabilité supérieure aux raisons que l'on peut avoir, d'ailleurs, de ne pas les admettre (1). »

Certes, il faut, à toute civilisation une science, ou plutôt des scientistes déclarés officiels qui doivent par suite être les régulateurs, les pondérateurs et les guides de toutes

(1) Laplace. *Œuvres* (*Théorie analytique des probabilités*), (7 vol. *in*-4°, Paris, 1842).

les recherches scientifiques où qu'elles s'opèrent ; mais il est à constater malheureusement que les représentants officiels de la science, à notre époque, ont pris exactement le contre-pied de ce qui devrait être : en possession de chaires et de prébendes, ils se sont réservé le monopole des découvertes — qu'ils ne font pas — en regardant *à priori* comme nulles et non avenues toutes celles qui surgissent en dehors d'eux, au point qu'on a pu dire : Quand le public a adopté une découverte, c'est à coups de bélier que l'inventeur doit enfoncer les portes des académies pour la faire reconnaître : la difficulté n'est pas de créer une œuvre géniale, c'est de la faire admettre par les corps constitués !

Et, dans cette voie d'exclusivisme, la direction officielle de la science en est arrivée à ce point d'aveuglement qu'elle trahit de propos délibéré, le principe fondamental de toute science.

Je m'explique.

Le rôle normal de la science est de nous donner, par les théories qu'elle établit, l'explication de tout fait ; son rôle strict, son devoir absolu, c'est de remonter de l'effet à la cause ; les faits s'engendrent les uns les autres et sont réciproquement effet pour le précédent et cause pour le suivant, et toute théorie bien établie doit rendre compte tout naturellement de la filiation des faits ; toute théorie doit donc se baser avant tout sur le *principe de causalité* qui, par cela même, domine toute science. Le principe de causalité est l'hypothèse première de toute science et découle de son intelligence même, car faire de la science c'est découvrir des causes et observer des effets ; et c'est le rapport défini entre la cause et l'effet que l'on désigne sous le nom de loi de causalité. La science se renierait elle-même si elle admettait que cette causalité pût avoir la moindre lacune ; elle ne peut supposer que des vides de notre savoir puissent être comblés par l'existence de

principes quelconques agissant en dehors de la causalité qui doit être tout pour elle. Or, nous le verrons plus loin, que fait-elle ou plutôt que font ses représentants officiels quand ils se trouvent en présence de faits contredisant leurs théories ? Ils les nient tout simplement. En effet, les représentants officiels de la science ont naturellement leur siège fait et leurs théories assises ; c'est au nom de ces théories qu'ils ont été installés dans leurs chaires, et c'est grâce à l'enseignement de ces mêmes théories qu'ils ont acquis leur situation. Ils tiennent donc à ces théories — le sentiment est trop humain pour qu'on puisse le leur reprocher —, et ils y tiennent d'autant plus que les auditeurs de leurs cours sont inféodés à ces mêmes théories et disposés à les accepter dans tous leurs développements, jusqu'au bout de leurs ultimes conséquences : combien d'ingénieurs, combien de médecins croient, dur comme fer, à des doctrines dont la seule valeur est de leur avoir été enseignées à l'école ! Peut-on donc demander à des hommes qui vivent de ces théories, qui leur doivent à la fois et leur situation et leur réputation, de les déclarer fausses, leur propre enseignement controuvé et leurs chaires usurpées ? C'est impossible, et c'est ce qui explique la lenteur du progrès : il faut qu'une génération nouvelle apporte à l'école des idées puisées hors de l'école pour remplacer la vieille génération des maîtres aux données arriérées, aux idées désuètes, aux théories erronées.

Mais les faits, dira-t-on, les faits ? Car enfin, il y a des faits qui crèvent les yeux, et dont la science nous doit l'explication, même et surtout s'ils se produisent en opposition avec les idées du jour et les théories reçues !

Dans ce cas, c'est encore plus simple : on a éliminé les personnalités gênantes : on nie les faits, je l'ai dit plus haut, quelque patents, avérés, irrécusables qu'ils soient.

Et cette propension des corps constitués à arrêter le progrès est telle qu'elle les amène parfois à nier l'évi-

dence et à se mettre en opposition déclarée et affirmée avec la réalité des choses. J'aurai à raconter plus loin la savoureuse anecdote dont, vers 1828, l'Académie des Sciences — encore — fut la lamentable héroïne. Pour l'instant, je me bornerai à attirer l'attention sur un fait différent, mais très probant, à propos de l'affirmation que je viens d'énoncer.

Il est une théorie chère à la science contemporaine : c'est celle du feu central de la terre que la doctrine occultiste a toujours nié. Or, voici que des faits récents semblent bien infirmer cette théorie : On sait que dans les mines la température s'accroît en même temps que la profondeur : le rapport entre ces deux éléments a même permis de calculer l'épaisseur de la croûte terrestre. Or ce siècle a vu percer de grands systèmes montagneux, comme le Saint-Gothard, le Mont-Cenis et d'autres ; et ces percées ont dénoté le même accroissement de température, non plus vertical comme dans les puits de mines, mais horizontal... il n'y a pourtant pas de feu central spécial à chaque montagne. Donc, on se demande maintenant si tous les phénomènes de chaleur, externes ou internes, de la terre ne seraient pas causés simplement par la radio-activité des corps, c'est-à-dire par un principe dont l'occultisme et plus particulièrement l'alchimie ont toujours affirmé l'existence et que, malgré tout, quelques officiels commencent aujourd'hui à admettre. Il n'importe ! le fait de l'accroissement horizontal de température dans le percement des montagnes, bien que connu de tous les praticiens, est nul et non avenu au regard de la théorie du feu central.

C'est vraiment à croire que jamais aucun savant officiel n'a lu Virchow, de qui deux fortes paroles s'imposent à toute science et eussent dû, dès longtemps, les inciter à réfléchir : « Ce que nous appelons *lois naturelles* est chose variable, parce que leur découverte est chose

humaine, et qu'elles ne répondent qu'à l'état *actuel* de nos connaissances. De nouvelles découvertes viennent, à juste titre, modifier de fond en comble les lois existantes, et produisent, dans les sciences naturelles les bouleversements si fréquents à notre époque (*Ueber Wunder*). » Et le même Virchow ajoute mélancoliquement plus loin : « On ne se réjouit pas de voir un nouveau phénomène : sa constatation est, au contraire, souvent pénible. »

Et cette incohérence des corps savants se poursuit en toute matière de nos jours où nous les voyons nier énergiquement jusqu'à la possibilité de la lévitation (1), alors qu'un simple jouet, le *gyroscope,* fonctionne sur toutes les places publiques pour démontrer que le principe de la gravitation n'est pas sans souffrir d'étranges exceptions (2). Ils nient non moins âprement la vision à travers les corps opaques, sous prétexte qu'ils n'admettent pas que quiconque puisse voir ce qu'eux-mêmes ne voient pas (ce qui, entre parenthèses, devrait, s'ils avaient quelque logique, les amener à nier la nyctalopie et le daltonisme ainsi que les vues plus longues ou plus courtes que la normale), mais ils sont forcés d'admettre les rayons Rőntgen, dont l'existence cependant est basée sur le même principe. Ils nient avec horreur la télépathie, qui leur semble ressortir au capharnaüm des sciences occultes, mais ils s'inclinent devant la télégraphie sans fil, dont le principe est identiquement le même que celui de la télépathie (3). Un volume ne suffirait pas à seulement

(1) La négation de cette possibilité repose sur une énorme erreur des officiels, qui sera étudiée et prouvée ailleurs (V. deuxième partie, chap. II).

(2) Le principe du gyroscope, pour anti-scientifique qu'il paraît parce que destructeur de l'idée de pesanteur, est absolument naturel et susceptible d'applications pratiques, puisqu'il fonctionne quelque part en Suisse, je crois, une ligne de chemin de fer monorail basé sur son application.

(3) Cela est si vrai que la même loi s'applique à l'une et à l'autre et peut

mentionner la liste des phénomènes certifiés par des milliers de témoins, dont les scientistes nous devraient l'explication mais qu'ils nient avec entêtement, uniquement parce que ces phénomènes sont en désaccord avec leurs théories : par exemple tous les phénomènes spirites et métapsychiques dont — sans aucunement préjuger de leur origine et de leur nature — l'existence objective ne peut à l'heure actuelle être niée que par les ignorants ou les gens de mauvaise foi (1).

C'est vraiment à penser qu'ils supposent leur seule dénégation capable d'arrêter la production des phénomènes excommuniés, car ils en sont arrivés de nos jours à se croire d'une essence supérieure au commun des mortels : je n'en veux pour preuve que la terminologie barbare qu'ils ont inventée pour n'être pas compris du public : autrefois, leurs pères disaient un rhume de cerveau, une saignée, un bain de pied, etc... mais c'était trop simple et trop compréhensible : ils ont inventé les noms de coryza, phlébotomie, pédiluve et autres, qui sont plus distingués ; j'admets que l'on ne s'en sert pas couramment, mais leur seule existence suffit pour dénoter un état d'esprit particulier. Si l'on avait nommé « portier » l'appareil musculaire qui met l'orifice inférieur de l'estomac en communication avec l'intestin, tout le monde eût compris d'emblée de quoi il s'agit : c'est justement ce

se formuler ainsi : « Les radiations se propagent par ondes et reproduisent, par la loi de réversibilité, l'objet qui leur a donné naissance, au moment où elles rencontrent un appareil récepteur à l'unisson. » C'est en vertu de cette même loi que vibrent ensemble deux diapasons accordés. Or, pour quiconque connaît la grande analogie existant entre l'od et l'électricité, tous deux véhicules de vie, les deux phénomènes sont aussi compréhensibles, aussi facilement explicables l'un que l'autre.

(1) Ces lignes étaient écrites avant que parut le *Traité de Métapsychique* du professeur Ch. Richer qui, lui du moins, n'a pas le cerveau rétréci par un imbécile misonéisme. C'est d'ailleurs une exception, une rare exception, et l'on sait que l'exception n'est jamais que la confirmation de la règle générale.

qu'il ne fallait pas, et on appela cet organe le *pylore*, d'un mot grec qui a exactement la même signification, mais qui, au moins, est inintelligible au public. Mais la palme de l'obscurité voulue semble bien appartenir à la botanique. Lisez plutôt la description du réséda, cette charmante plante que tout le monde connaît, faite par un homme de science, et dites ensuite si cette description évoque l'objet dans votre intellect : « Le réséda est un câprier de la famille des capparidées, sans stipules. Les pétales de la corolle alternent avec les sépales du calice ; les filaments sont hypogynes ; le pistil est stipilé et formé de la réunion de trois carpelles, les ovules attachés à trois trophospermes ; ses graines sont souvent réniformes et ont un endosperme, etc. » J'arrête ici cette description aussi savante qu'incompréhensible : il est inutile de gâcher du papier.

Pour résumer, la science, d'essence, doit être claire ; mais la plupart de ses tenanciers se croiraient déshonorés si on les comprenait.

On en est arrivé, dans cet ordre d'idées, à un tel point qu'une réaction s'est fait sentir de la part d'un corps constitué. L'Académie des Sciences elle-même a pris récemment (1918) une délibération reprochant à nos savants de ne plus écrire en français net, et signalant le danger de certaines expressions néologiques sans contour.

Ce souci de pédantisme et de prétention se retrouve, chez les représentants officiels de la science contemporaine, jusque dans les plus petites choses : par exemple, qui n'a lu, dans quelque grave ouvrage, des plaisanteries sans fin sur la division de la physique dans la science ancienne : Terre, Eau, Air, Feu ? Cette division leur semble-t-elle assez grotesque ? Heureusement, on a changé tout cela : aujourd'hui, on ne nous fait plus étudier la terre, mais les solides ; non plus l'eau, mais les liquides ; non plus l'air, mais les gaz ; non plus le feu, mais la

lumière et la chaleur (1) : en somme, exactement les mêmes choses, mais sous des appellations plus prétentieuses pour ne pas dire plus pédantes.

Quant à l'infatuation de ces messieurs, nul n'en connaît les limites, mais je sais une bien jolie anecdote, à cet égard, que je tiens de l'intéressé lui-même.

Lorsque le colonel de Rochas, un véritable savant, celui-là, qui ne s'embarrassait pas des dogmes officiels pour faire ses immortelles découvertes de métapsychisme, de psycho-physiologie et autres, voulut publier son livre l'*Extériorisation de la sensibilité,* il porta le manuscrit à un éditeur d'ouvrages scientifiques avec qui il passa un traité. Mais dès que le bruit se répandit, dans le Landerneau de la science officielle, que cet éditeur allait publier un ouvrage du colonel de Rochas, il y eut une véritable émeute parmi ses auteurs ; et X, l'auteur de *Considérations de physiologie* que nul n'a jamais lues, Y, l'auteur d'une *Anatomie comparée* que personne ne lit, Z, l'auteur d'*Études métaphysiques* qu'homme au monde ne lira jamais, et d'autres, ont menacé cet éditeur de retirer leurs ouvrages de son catalogue s'il éditait Rochas ; devant cette levée de boucliers officiels, l'éditeur s'inclina et, un peu gêné, s'en fut prier le colonel de rompre le traité ; celui-ci, excellent homme, comprit la situation de l'éditeur, lui rendit le traité qui les liait, et s'en fut porter son ouvrage ailleurs. La moralité de l'histoire — car, comme toutes les histoires celle-ci comporte une moralité — c'est que le nom de Rochas est connu de Cadix à Vladivostok et de Hammerfest à Melbourne, tandis que X, Y et Z sont demeurés d'illustres inconnus de qui les ouvrages s'ap-

(1) De plus, l'étude du *Feu* comportait autrefois celle des fluides : on cherche en vain, dans les plus importants ouvrages de physique contemporaine le chapitre relatif à l'étude des fluides. Pour la physique actuelle, les fluides n'existent pas ; et cependant elle base de nombreuses théories sur l'existence de l'éther qui n'est ni un solide, ni un liquide, ni un gaz !... comprenne qui pourra !

précient surtout pour confectionner des cornets de poivre ou de tabac.

Si du moins, avec son autoritarisme dogmatique, la science nous donnait la clé des innombrables mystères au milieu desquels nous vivons, son incommensurable vanité lui serait facilement pardonnée. Mais que nous explique-t-elle ? A peu près rien.

Laissant de côté tous les problèmes de la survie, du métapsychisme et de psycho-physiologie qu'elle préfère nier plutôt que de les étudier, je me contenterai de poser quelques questions banales.

En physiologie seulement : Qu'est-ce que le sommeil ? — Comment les yeux voient-ils ? — Pourquoi des glandes identiques sécrètent-elles des liquides tout à fait différents ? — Quelle cause détermine le sexe d'un fœtus ? — Et chez les animaux, d'où vient la lueur produite par le ver luisant ? — Comment les oiseaux ont-ils appris à construire leurs nids, les castors à élever leurs digues, les renards à creuser leurs terriers, etc ? — Comment un oiseau peut-il voler, la nuit, à travers une forêt sans se heurter aux arbres ? — Et chez les plantes, comment une graine devient-elle une plante ? D'où vient le parfum des fleurs ?

Si nous examinons les manifestations des grandes forces de la nature, presque tous les problèmes sont encore à résoudre : Que sont l'électricité, la chaleur, la lumière, le magnétisme ? — Pourquoi l'aiguille aimantée désigne-t-elle le nord ? — Quels changements le magnétisme produit-il dans le fer ? — Pourquoi n'agit-il qu'avec le fer et encore seulement dans certains états du fer ? — Que se passe-t-il au moment d'une combinaison chimique ? — Quelle est la cause de la chaleur du soleil ? — Pourquoi, à Paris par exemple où tous les quartiers sont dans la même situation météorologique, pleut-il ici, plutôt que là ? etc...

La science nous répond qu'elle étudie toutes ces ques-

tions, etc... Le bon billet à La Châtre ! Le vrai est qu'elle laisse au hasard le soin de la documenter, et pour le prouver, je poserai une dernière question qui est de tous les jours : — Pourquoi le bout d'un bâton remue-t-il quand on touche l'autre bout ? Elle nous dira que c'est le résultat de la force qu'elle appelle la cohésion, mais elle ignore complètement — et je ne sache pas qu'elle ait jamais cherché à les connaître — la nature et les modes d'action de cette force : en ceci comme en presque toutes choses, elle se borne à constater les résultats..., c'est exactement ce que fait, avec moins de pédantisme, la modeste ignorance.

Or, si tel est le sort dévolu dans les préoccupations des « hommes de science » à l'étude du côté purement *matériel* de la nature, quelle part réservent-ils à son envers immatériel et à ses faces métaphysique, animique et psychique ?

C'est bien simple : cela est, pour eux, inexistant ; ils ne s'en occupent pas, ou s'ils daignent abaisser leur regard de ce côté, ce n'est que pour le railler et le bafouer.

Jules Bois a écrit à ce propos une forte page qui, égarée dans la préface d'un roman (1), vaut d'être remise en lumière.

« M. Charles Richet dans sa préface d'un livre sur la télépathie, racontait quels brocards on faisait, il y a quelques années encore, de l'hypnotisme. Maintenant cependant tout le monde l'admet. Ce parti pris dans l'opposition tient-il du misonéisme, comme dirait Lombroso, de l'horreur des choses nouvelles ? Il y a plus. Sans doute un sentiment de répulsion et de peur éprouvé par bien des gens légers ou graves, mais ayant ceci de commun qu'ils firent de la vie matérielle tout leur objectif. Ceux-là ne peuvent entendre parler de survie et l'existence

(1) Préface de *l'Au-delà*, de J. Le Lorrain, 1 vol. in-12, Paris, 1900.

même des forces psychiques leur est odieuse. Pour eux, tout homme qui s'occupe de ces questions est un fumiste ou un insensé. Il n'a pas d'excuse. Il faut regretter qu'en France surtout, ce triste état d'esprit règne. Nous sommes les fils de Voltaire, dit-on ; mais Voltaire n'avait pas d'imbécile scepticisme et son ironie, au lieu d'entamer les vérités futures, secouait au contraire un passé vermoulu. Il faut le dilettantisme nihiliste et peureux de nos philosophes, la suffisance de nos corps scientifiques, la superficialité des esprits moyens, le goût de jouissances hâtives qui travaille nos sociétés, pour essayer de frapper ainsi d'ostracisme des problèmes, les seuls intéressants peut-être. Ceux qui s'y vouent — non pas en chefs de petites chapelles, mais en chercheurs indépendants — n'ont cependant rien à gagner personnellement en cette affaire ; leur travail profitera surtout à la collectivité, car ils s'efforcent d'augmenter le domaine toujours amoindri de l'universelle espérance. Ils construisent pour la société prochaine un idéal moins nuageux et plus sûr sans lequel il n'y aura pas dans l'avenir de grands peuples ni de grands hommes...

« Car notre âme, notre « moi » vaut bien la peine qu'on l'étudie. Il me semble même que c'est par là qu'il faudrait commencer. L'homme ne sera heureux qu'avec une civilisation complète, physique et psychique. Le téléphone, le télégraphe, le graphophone et même la cinématographie nous donnent du plaisir en nous rendant quelque service, mais ils ne font pas le bonheur. Notre progrès jusqu'ici n'a guère été que matériel. Si nous avons plus d'aises, nous n'avons pas moins de sérieuses douleurs. Peut-être même plus. Les anciennes fois qui séchèrent tant de larmes sont de plus en plus délaissées, et l'idéal antique devient caduc. Notre âme est une pauvresse à la porte de nos palais où brille l'électricité, où fonctionnent les ascenseurs. Elle grelotte sous ses haillons, mourant

de faim, de froid et de soif. En effet, où trouverait-elle sa consolation, quelque espérance et un nouvel idéal, dans une société où le Mufle commande et où le Ventre est roi ? »

Les scientistes heureusement, même officiels, ne se buttent pas tous à cette idée décevante que le devenir posthume de l'être humain est du ressort des seules religions : mais les très rares qui creusent ce problème— que tous devraient s'acharner à creuser pour le bien de l'humanité — sont ou dédaignés de leurs confrères, ou arrêtés par cet obstacle matériel que l'on a justement appelé la « misère des laboratoires ».

Cependant, voici quelques extraits d'un interview (*Matin*, 27 août 1925) de Charles Henry, professeur à la Sorbonne, qui nous montre que la voie en ce sens est ouverte et que certains maîtres ne croient pas, comme la généralité, de telles recherches indignes de leur savoir.

Je dois dire d'abord, pour les lecteurs qui ignoreraient ce nom, que M. Charles Henry est un de ces savants qui travaillent à l'écart des foules, et sans — contrairement à tant d'autres — chercher une réclame qu'ils dédaignent : il travaille dans son laboratoire perdu en pleine forêt de Coye. C'est un mathématicien austère, et il est professeur à la Sorbonne.

« Les deux problèmes [de la mort et de la religion] se touchent, dit-il. Je suis convaincu, en effet, que les religions ont été imaginées pour expliquer la mort, pour prolonger la vie (qui disparaît en apparence) dans l'infini.

« Or, j'ai acquis la certitude, et ce par des procédés purement scientifiques, que les inventeurs de religions ont été en réalité des précurseurs de la science, ils ont eu l'intuition de la vérité.

« Il était entendu jusqu'à présent, parmi les gens de science, que lorsqu'un homme était mort, c'était pour de bon. Enterré, fini, n'en parlons plus !... Erreur, erreur !

Il suffit pour s'en rendre compte, de quelques patientes expériences accessibles à tout individu sachant manier des appareils *ad hoc*.

« Qu'est-ce que l'homme ? » Les chimistes et les biologistes nous l'ont à peu près dit. Ils l'ont calculé, pesé, étiqueté. Mais il y a encore en nous un petit quelque chose qui ne peut pas se peser, du moins sur le plateau d'une balance, même pharmaceutique.

« Ce « quelque chose » que vous pourrez appeler l'*âme*, si vous voulez, peut tout de même se mesurer, cela peut être inscrit, noir sur blanc, au moyen d'un graphique visible, clair, compréhensible pour tout le monde... Cet instrument pour mesurer les âmes, il existe. C'est l'appareil qui mesure le rayonnement des corps. Car chaque corps — c'est là une affaire entendue et ce n'est pas le moment de l'expliquer — a une sorte de force irradiante, comme votre lampe, comme votre calorifère, comme votre cerisier chauffé au soleil. Vous calculez ce rayonnement. Il est dû à la chaleur, aux éléments électro-magnétiques, à l'attraction de notre globe... Mais, si vous faites vos calculs consciencieusement, vous vous heurtez, avec une surprise angoissée, à une inconnue, à une force qui n'est ni ceci, ni cela. Refaites votre expérience dix fois, cent fois, calculez pendant des nuits entières, vous la retrouvez cette puissance qui marche, qui s'inscrit, qui s'imprime mais qui reste insaisissable, idéalement fluide, défiant toutes les balances et tous les microscopes de la terre, mais rayonnant tout de même avec une constance obsédante. Ce sont les « résonateurs biologiques. »

Et lorsqu'on meurt, eux ne meurent pas ! Ils sont trop subtils pour se préoccuper du processus physico-chimique de la mort. Que deviennent-ils ? Ils s'en vont puisqu'ils ne peuvent pas disparaître. Ils cherchent une autre enveloppe pour y retrouver l'équilibre d'une stabilité, d'une harmonie provisoire...

« Nous ne mourons jamais complètement, soyez-en sûr ; ce qu'il y a de particulièrement vôtre en vous, ce petit rien qui vous donne une personnalité parmi des millions de vos semblables, cela est parfaitement immortel. Vous repasserez votre âme à d'autres, voilà tout. Je vous souhaite qu'elle soit bien placée. Je me le souhaite à moi-même d'ailleurs...

« Actuellement nos « résonateurs biologiques », notre âme, ne doivent pas être de première fraîcheur, ils ont dû déjà faire quelque usage... vous ne vous en êtes jamais aperçu ? N'êtes-vous jamais venu pour la première fois dans un pays avec cette brusque et angoissante sensation d'avoir déjà vu cela, sûrement, indiscutablement, il y a des siècles, dans un très vieux rêve ?... »

En résumé, ce que le mathématicien Charles Henry a trouvé, en mesurant le rayonnement des corps, c'est l'Esprit immortel, qu'il appelle l'âme. Et la conclusion à laquelle l'ont amené ses expériences, c'est la pluralité des existences successives dans la matière...

Cela est, très exactement, très absolument, l'enseignement que professe l'hermétisme depuis des millénaires.

Nous venons de voir les hommes de la science : voyons maintenant la science elle-même.

Son histoire présente deux faces bien différentes : quiconque regarde le progrès acquis s'en enorgueillit ; quiconque, au contraire, considère comment ce progrès fut acquis ne peut que faire une constatation lamentable : c'est que, de tous temps, aujourd'hui comme dans le passé — et comme il en sera certainement de même dans l'avenir, — les esprits supérieurs, toujours en minorité, ont toujours eu à lutter âprement pour faire admettre les vérités découvertes, et la plupart d'entre eux sont morts à la tâche ; cela tient à l'égoïsme et à la vanité humains, car, de tous temps, les tenanciers de la science se sont crus la science même et ont dénoncé comme hostiles à la

science des vérités qui n'étaient hostiles qu'à la fausseté de leurs propres idées ; et, dans le passé comme dans le présent, le progrès nous est toujours venu de chercheurs mal vus des représentants officiels des idées scientifiques en vogue, raillés d'une foule toujours réfractaire — à l'imitation des maîtres — à tout progrès, et contre qui s'accomplit constamment la pénible marche vers le vrai et vers le bien.

On ne peut guère être fier, dit à ce propos et non sans amertume le Dr Carl du Prel (1), d'appartenir à une race qui a cloué un Christ sur la croix, tendu à Socrate la coupe empoisonnée, laissé mourir de faim un Camoëns, et brûlé un Giordano Bruno, une race qui a commis tous les crimes envers ses initiateurs, une race qui a toujours préparé le martyre de ses plus nobles enfants !

Il existe en effet de ces truismes qui, tout en étant officiellement admis de tous, sont forclos à tous dans leur sens intime ; par exemple, que plus une vérité nouvelle est grande, plus elle doit changer la base de ce qui est, et plus, par cela même, elle semble au premier abord paradoxale et fausse ; — que même l'unanimité d'une opinion n'a jamais été une preuve de son exactitude ; — que tout progrès doit impliquer fatalement une modification de l'opinion générale, modification entreprise par des isolés et préparée par une minorité, qui doit se changer en majorité pour atteindre enfin la foule, etc., etc. Dans le premier cas, on regarde, tout d'abord et sans plus ample examen, comme fondamentalement fausse toute vérité nouvelle, c'est-à-dire d'apparence paradoxale ; dans le second cas, on tient pour vraie toute idée généralement reçue et on regarde comme fou quiconque s'en écarte ; dans le troisième cas, on persifle et on raille — quand on ne le

(1) *La magie, science naturelle*, trad. franc. de Nissa, 2 vol. in-8°. Liége et Paris, 1907.

persécute pas — tout promoteur, si génial soit-il, de quelque modification dans l'opinion générale, etc. Et il y a des gens à courte vue qui s'étonnent que l'histoire de la science ne soit qu'un long martyrologe, qui jettent volontiers la pierre, dans le passé, aux bourreaux d'un Galilée mais qui, dans le présent, se montrent, par leur attachement aveugle aux idées en cours, les plus féroces persécuteurs de la vérité à venir ; — la sottise est une épidémie constante dans la race humaine où je ne sache pas qu'on ait jamais, en quelque temps que ce soit, relevé une épidémie de raison.

Parmi ces truismes dont je parlais à l'instant, qui s'imposent à l'évidence pour tous en théorie, mais que dans la pratique, nul, ignorant ou scientiste, ne songe jamais à appliquer pour en tirer les conséquences nécessaires, il en est un particulièrement intéressant : c'est que — l'expérience d'un passé plusieurs fois millénaire est là pour le prouver — le progrès ne se fait *jamais* en ligne droite, mais *toujours* par voie détournée, de telle sorte qu'on a pu dire avec raison : « L'avancement de l'humanité se fait en spirale » ; en d'autres termes, jamais une vérité nouvelle ne procède immédiatement d'une vérité ancienne analogue : cette procession se fait toujours médiatement, de telle sorte que la vérité nouvelle surgit là où personne ne l'attendait, ce qui est un motif de plus pour que les corps savants et les hommes en place, ayant dès longtemps déclaré qu'elle doit sortir uniquement de leurs travaux et de leurs méditations, repoussent âprement ses promoteurs isolés. Un exemple remarquable de ce fait est le suivant : la science antique affirmait l'unité de la matière ; se basant sur cette affirmation, les alchimistes du passé ont cherché la transmutation des corps et ont trouvé quoi ? La chimie dont ils se souciaient médiocrement. A leur tour, les chimistes ont approfondi cette science et, par les travaux des isolés d'abord, puis par

leurs travaux d'ensemble, ont trouvé quoi ? l'unité de la matière qu'ils avaient toujours niée ; et, à l'heure actuelle, par leurs travaux en ce moment suivis sinon repris par les officiels, les isolés ont à leur tour découvert, au moins partiellement, la transmutation des corps que personne ne cherchait plus depuis longtemps (1).

Ceci nous ramène au principe de causalité dont il a déjà été parlé plus haut.

La science ne doit en aucun cas admettre le surnaturel, cela est de toute évidence ; mais alors elle nous doit l'explication de tous les faits que le public qualifie de surnaturels, et dont nous aurons à étudier quelques-unes au cours de ces pages ; elle préfère se dérober derrière de stériles négations ; c'est peut-être d'une plus grande commodité, mais cela est insuffisant comme réponse. Car enfin le supersensible ne contredit en rien la loi de causalité, il ne fait qu'infirmer la valeur du témoignage de nos sens ; et si les détenteurs officiels de la science ne revendiquent pas pour eux l'omniscience, ce qui serait nier toute possibilité du progrès, ils doivent bien admettre que l'homme ne connaît encore ni toutes les forces ni toutes les lois de la nature. Tant que la science ne saura pas *tout*, il se produira constamment des phénomènes qui seront au-dessus d'elle, qui seront en contradiction avec les lois naturelles *connues*, et qui résulteront d'autres lois, également naturelles, bien que inconnues de nous.

Mais les faits sont éternels, les théories changent, et c'est le comble de la sottise que de rejeter les premiers pour sauver les seconds : la lenteur du progrès intellectuel tient surtout à la négation des faits nouveaux par les théoriciens.

(1) Aux Etats-Unis, l'ingénieur Emmens fait, avec de l'argent du Mexique — tout autre ne lui donne aucun résultat — de l'or que la Monnaie de New-York achète comme or pur ; et le grand physicien anglais sir E. Rutherford change le radium en plomb et l'azote en hydrogène.

Nous dirons donc qu'il y a une partie de la science qui échappe à la science elle-même, et c'est cette partie de la science que nous étudierons ailleurs en abordant l'occultisme, c'est-à-dire l'étude de faits niés par la science orthodoxe et de lois inconnues d'elle.

Jadis, il n'est pas si longtemps, tout ce qui dépassait l'étiage du savoir humain était qualifié par l'Eglise de miracle divin ou de sortilège démoniaque, et nié par la science. La science a, jusqu'à ces derniers temps, nié obstinément l'hypnose et la suggestion, et elle a ainsi retardé le progrès d'un demi-siècle ; aujourd'hui, elle condescend à les admettre ; mais voici que l'hypnose et la suggestion approfondies, découvrent de nouveaux phénomènes qui sapent les vieilles théories, et la science, éberluée, ne sait plus si elle doit les admettre comme basés sur un principe reconnu par elle, ou les repousser comme hostiles à ses vieilles et chères théories... et, en attendant, elle les nie avec âpreté.

Mais ce ne sont pas des négations affolées qui peuvent interrompre les travaux et les expériences de qui *veut* savoir, et, les faits succédant aux faits, la production de nouveaux phénomènes à la production de phénomènes indûment niés, un jour doit arriver où la vérité imposera sa loi.

On conçoit facilement que la science naturelle et la technique débutent par l'observation et l'exploitation des forces naturelles plus grossières qui nous sont perceptibles, et que les agents plus subtils leur échappent ; cela veut-il dire que ces agents n'existent pas ? Non, cela signifie seulement qu'ils ne tombent pas sous nos méthodes actuelles d'expérimentation : on mesure à la balance le poids d'un corps ; la force du vent nécessite, pour être enregistrée, des instruments spéciaux, et de même l'énergie électrique. Que penserait-on aujourd'hui d'un technicien qui prétendrait mesurer à la balance le courant d'une

bobine Ruhmkorff? A nouvelle force, nouveau procédé d'étude ! C'est ce que ne comprennent jamais les scientistes en place : malgré les innombrables leçons du passé, ils tiennent toujours à appliquer leurs vieilles méthodes de critique au fait nouveau, à couler l'inconnu dans les moules surannés, ce qui les a fait maintes fois choir dans l'absurde... L'Académie des Sciences n'a-t-elle pas repoussé le magnétisme animal sous le prétexte que cette force ne tombe pas sous les sens, sans s'apercevoir que, le jour où elle a fait telle naïve objection, du même coup elle a nié le magnétisme tellurien qui, lui non plus, n'affecte aucun sens humain.

A son tour, la médecine nous dit aujourd'hui que le magnétisme n'est que de l'hypnotisme mal compris et que tout s'explique par la suggestion. D'abord reconnaissons à ce détail l'espèce d'affolement qui s'empare des officiels dès qu'ils sont forcés de sortir de leurs habitudes et de leurs idées courantes : jusques il y a dix ans, la suggestion était par eux niée même là où elle se rencontre le plus indéniablement ; mais depuis que, malgré eux, ils ont bien été forcés de l'admettre, ils se sont jetés dans cette voie à corps perdu, et aujourd'hui, ils en sont arrivés à la trouver, que dis-je ? à l'imposer là même où, de toute évidence, elle n'existe pas. Ceci dit, voyons ce qu'on peut répondre à leur explication du magnétisme par la théorie de la suggestion.

La suggestion ne peut s'objectiver que par elle-même ou par une force intermédiaire ; dans la première hypothèse, la médecine confond le levier avec la force et ne voit là qu'un pur miracle qui lui fait nier *à priori* le principe de causalité ; dans la seconde hypothèse, la médecine qui à l'heure actuelle n'admet, au plus, que la force vitale *interne*, n'a plus qu'à se rabattre sur les courants électriques en circulation dans l'organisme pour expliquer la force intermédiaire objectivant les suggestions ; et alors

elle nous fait assister à ce spectacle fou d'une électricité qui, *par ordre*, fait naître un stigmate artificiel ou bien une erreur de tel ou tel sens, ou bien des confusions mentales... que sais-je ! Mais c'est aussi un miracle qu'une électricité aussi extravagante, et là encore je vois le principe de causalité fortement endommagé.

A quoi tiennent tous ces flottements, toutes ces indécisions, toutes ces aberrations de la science ? A ceci que la science qui a la prétention de formuler les lois du monde objectif, ne définit, au fond et à y regarder de près, que les conditions seules de sa propre pensée. Il en résulte que toutes les fois qu'elle croit établir une loi objective elle ne fait, sans s'en apercevoir, qu'objectiver une idée purement subjective que les contingences ensuite ont vite fait de mettre à mal.

Certes, il serait évidemment insensé de nier les énormes progrès de la science, surtout ceux qui ont marqué le XIXe siècle et dont la grande majorité, ne l'oublions pas, a été due à des individualités isolées, agissant en dehors de tout contrôle officiel, poussées par le seul désir de savoir, et qui ont toujours eu la plus grande peine à faire accepter leurs travaux des hommes en place, que ces travaux fussent pratiques, comme la vapeur (1) ou la pompe hydraulique (2) ou de pures spéculations comme les écrits d'Hoené Wronski (3).

(1) « C'est folie de vouloir accorder l'eau et le feu » (rapport de la commission d'examen du bateau à vapeur du marquis de Jouffroy, à l'Académie des Sciences).

(2) Inventée au XIIe siècle par le moine R. Bacon et regardée longtemps comme une œuvre diabolique, elle valut à son inventeur d'être persécuté comme sorcier.

(3) Le plus génial mathématicien qui ait jamais paru dans le monde (XIXe siècle) ; il a été repoussé de son vivant par tous les corps constitués ; et depuis sa mort, ses ouvrages scientifiques ont été pourchassés et détruits par certains qui se sont approprié ses découvertes et par d'autres dont les théories étaient renversées par les siennes.

La même aventure est arrivée à un autre profond savant, ignoré des foules, Louis Lucas.

Et l'on a d'autant plus lieu d'admirer les progrès de la science moderne que, quand on jette un coup d'œil sur ses principes, sur sa base, sur sa philosophie, on est presque douloureusement surpris du néant dont elle semble avoir fait sa ligne de conduite au point qu'on a pu la définir : La science n'est que la classification de nos ignorances (J. Isoulet) ; et encore dire d'elle : La science est une erreur qui a réussi (X).

Car, pour qui examine son point de départ et sa méthode générale, un seul mot les résume : Rien !

Les officiels me trouveront dur : ils le sont assez à l'égard de l'occultisme qu'ils décrient sans en connaître le premier mot, pour que, à la rigueur, on puisse se permettre de leur dire des choses désagréables... Mais de tels procédés ne sont pas les miens, et en ceci, je suis simplement vrai, rigoureusement vrai.

Et je le prouve.

Toute la science moderne repose sur les bases fixées par Descartes.

Ces bases sont au nombre de quatre :

1° S'en tenir au *certain* : le certain est ce qui peut être absolument prouvé.

2° Diviser les difficultés pour les résoudre.

3° Partir du simple pour aller au composé.

4° Embrasser tous les points connus dans une vaste synthèse.

Ces principes *sacro-saints* ont donné tout ce qu'ils pouvaient donner et rien de plus. Ils ont laissé soigneusement de côté tout ce qui est transcendantal par rapport à l'homme. Examinons-les tour à tour.

I. *La certitude.* — Illusion que le plus hardi des cartésiens s'est chargé de dissiper. La certitude n'existe pas au sens absolu que nous entendons et qu'entendait Descartes qui se sert de ce mot dans sa phrase : *Je pense, donc je suis.* Félix Le Dantec, analyste implacable, 300 ans plus

tard corrigera : « Je pense, donc je change, donc, au sens absolu, *je ne suis pas* (1). »

En réalité, Descartes pressentait la faiblesse ou plutôt l'insuffisance de son argumentation, puisqu'il ajoutait, ce qu'on oublie le plus souvent : « Je suis et j'ai l'idée de Dieu — Dieu est véridique. » En effet, faire de la certitude une question de conscience, est « accrocher l'idée de notre existence à l'une de ses conséquences » ainsi que l'a très bien vu Lacuria.

Il n'en est pas de même pour Dieu et pour l'homme. En Dieu, le Moi étant l'infini, le non-moi, qui est le *fini*, n'est que l'ombre produite par le Moi. Elle se trouve dessinée nettement par le Moi et ne peut donner lieu à aucune incertitude. Tandis que, pour l'homme, son Moi, qui est *fini*, n'est qu'un point dans l'espace. Lumineux par la conscience, ce point n'éclaire que lui-même et laisse régner autour de lui l'immense obscurité. Dans le non-moi de l'homme se trouvent, outre les autres finis, l'indéfini et l'infini : l'infini qui est incompréhensible, et l'indéfini qui fuit et se dérobe sous la main qui veut le saisir. Or, si l'homme ne peut se rendre compte du non-moi, il reste isolé dans le point lumineux de sa conscience, environné d'une infinité d'incertitudes. La question, pour lui, n'est donc pas de sentir le Moi, mais d'en sortir et de poser un pied sûr dans le non-moi.

Donc, pas de certitude absolue possible, fondée uniquement sur la conscience. D'ailleurs, nos sciences expérimentales n'arrivent-elles pas à s'en passer très bien ? Tout est empirique dans leurs postulats initiaux. On s'est plu à faire remarquer que toute la géométrie est construite sur le *point*, qui est, par définition, « indivisible », donc immatériel. Et, contraste éloquent, c'est avec le

(1) Le 21 novembre 1909, aux fêtes jubilaires de l'Université de Bruxelles.

point *matériel* (puisque nous le divisons) que nous construisons nos figures qui ne sont qu'approximatives, tandis que c'est avec le point immatériel, ou idéal, que nous établissons nos calculs — lesquels nous donnent des résultats exacts, soit en mécanique, soit en physique. De même, la biologie est fondée sur l'*hérédité*, la chimie sur *l'affinité*, l'astronomie sur la *gravitation* et la physique sur des forces dont nous ignorons la provenance (1).

II. *Diviser pour comprendre.* — Pur vertige ! D'abord, pour diviser, il faut préalablement pouvoir tenir : d'où limitation formidable des objets de la science. Ensuite, l'ultime fragmentation d'une chose est à jamais incapable de rendre compte de l'essence de cette chose.

La vie, d'après Le Dantec, réside en dernière analyse dans la *continuité* et dans la *transmission* (2). Or, les œufs d'oursin fécondés artificiellement ne donnent lieu ni à l'une ni à l'autre : les produits *meurent sans se reproduire.* Et les passions humaines ? Prenez l'amour, analysez-le : qu'en reste-t-il ? Or, l'amour, l'affinité, sont des *forces* qui groupent autour d'elles des éléments de leur choix. Si vous ne pouvez connaître ces forces, faute de pouvoir les diviser, à quelles pauvres réalités allez-vous exclusivement limiter vos recherches ! L'infiniment petit n'est-il pas l'infiniment misérable ? C'est spontanément que tout être tend vers la grandeur ! La grandeur trouve, dans sa complexité, dans sa puissance, de quoi parer à toutes les disgrâces. Tout ce qui est morcelé souffre. Tout ce qui est limité aspire à s'étendre. Tout ce qui est isolé tend à se réunir, c'est véritablement s'enfoncer dans la douleur que de s'enfoncer dans la petitesse.

III. *Aller du simple au complexe.* — Bonne méthode

(1) Un dixième du spectre solaire seulement, nous est perceptible et nous voudrions faire de notre conscience le siège de la certitude ?

(2) Pour Bergson, elle est le mouvement qui se transmet d'un germe à un autre germe par l'intermédiaire d'un organisme développé.

pour *comprendre* ; inapte pour *créer*. Voyez-vous l'artiste, le savant, opérer de la sorte ? Archimède passait-il du simple au complexe, lorsque, dans son cerveau, la lumière jaillit et qu'il s'élança hors de sa baignoire ? Et Henri Poincaré, quand, montant dans un omnibus de province, il reçut l'idée décisive grâce à quoi il construisit sa théorie des fonctions fuschiennes ? Et Descartes lui-même, dans son « poêle » considérant qu' « il n'y a pas tant de perfection dans les ouvrages composés de plusieurs pièces et faits de la main de divers maîtres, qu'en ceux auxquels un seul a travaillé. »

IV. *Synthèse définitive.* — De bonne foi, Descartes pensait après avoir démoli, reconstruire, après avoir analysé, synthétiser. De fait, cela se fait couramment en chimie : on y fait mieux encore, depuis Berthelot et sa découverte sur les corps gras : on réalise des créations véritables. En réalité, dans le reste de la nature, cela se passe autrement. Par exemple, l'*irréversibilité* des phénomènes vitaux a été constatée. Mais la marche des sciences a suffisamment démontré que le mouvement de dissociation n'atteint jamais son terme. « On n'atteint jamais le fond du *matérialisme*, non plus que le dernier des nombres », écrit le Dr Gaubert. L'état de nos sciences, la « mort » de notre philosophie, constatée par E. Boutroux et par E. Faguet, indiquent superlativement que, depuis Descartes, loin de nous rapprocher du moment des « dénombrements si entiers » et des « revues si générales », nous n'avons cessé de nous en éloigner. Il y a hétérogénéité absolue entre les lois de la conservation et de la dégradation de l'énergie, et les lois d'évolution organique, mentales, sociales, etc. Ces successives conquêtes de la science résistent victorieusement à l'unification et ne se pénètrent pas entre elles. Les mathématiques, qu'il s'agisse d'un H. Poincaré, d'un E. Picard, ou d'un Einstein, ne sont-elles pas comprises, d'ailleurs,

d'une manière qui rend toute unification impossible ?

Et puis, quand même cette pente effrénée de l'analyse aurait un terme, à supposer que notre vœu de morcellement soit comblé ; que, de plus, nulle opposition organique ne nous interdise la synthèse, parviendrions-nous à reconstituer de la sorte le *Tout* à l'aide de la totalité des parties ? Serions-nous, comme le voulait Descartes, assurés de ne rien omettre ?

Alfred Fouillée nous répond :

« Le sophisme commun... consiste à prendre, pour mesure de la réalité admise dans son tout, l'opération analytique de l'esprit humain qui va des parties au tout ou du tout aux parties au moyen de la numération. Il est clair qu'on n'obtiendra jamais un tout infini en ajoutant une partie à une autre, alors même que cette opération se continuerait indéfiniment... C'est un paralogisme de donner, comme preuve que l'infini n'existe pas, notre impossibilité de le construire par l'addition du fini au fini... Si l'infini est réel, il s'ensuit que nous, hommes, *nous ne le construirons pas idéalement par une addition de parties qui sera toujours finie et qui n'égalera jamais l'infini* (1). »

Kant avait dit :

« L'infinité d'une série consiste en ce que cette série ne peut pas être achevée par une synthèse successive. » Et ailleurs : « Il ne faut donc faire des réserves que sur l'*analyse* qui prétend épuiser la réalité, comme sur la *synthèse* qui prétend reconstituer le réel à l'aide d'un certain nombre d'éléments combinés (2).

Mais, de même que A. Fouillée, Kant a bien soin d'établir que : « Il est manifeste que l'impossibilité de cette synthèse ou de cette analyse *ne prouve rien contre la réalité d'un monde infini dans le temps et sans premier commencement.* »

(1) Interprétations... p. 15.
(2) Critique de la raison pure.

Ici donc encore, même réflexion s'impose qu'au sujet de la certitude. La méthode cartésienne ne nous permet d'embrasser finalement qu'une ombre. Certitude absolue et synthèse définitive sont pures illusions (1).

Donc, telle est la philosophie de la science moderne : nulle, radicalement nulle.

Du reste, il importe de se rendre compte que notre science normale, notre science officielle, que ses représentants nous donnent comme absolue en son ensemble, n'est au contraire que très relative, et conditionnée par toutes sortes de contingences de matière, de forme, de milieu, de temps, d'espace, etc..., je ne dirai pas seulement — ce serait un truisme banal — qu'elle est fonction de notre intelligence, mais j'affirmerai que si elle est telle que nous la connaissons, c'est uniquement parce que notre taille atteint tel développement, notre vie telle durée, etc...

Comme, au premier abord, il est assez difficile de comprendre les rapports pouvant exister entre nos théories scientifiques et notre stature ou notre longévité, on aura beau jeu de crier au paradoxe. Qu'il me soit donc permis de me retrancher derrière un des maîtres de la physique contemporaine et de citer une page extraite d'un discours de sir William Crookes qui, ayant découvert le quatrième état de la matière — l'état radiant, qui est à l'état gazeux ce que celui-ci est à l'état solide — ne peut guère être regardé comme un songe-creux ou un esprit mal équilibré (2).

(1) Th. Pagnat. *Enquête générale sur l'occultisme*, dans la *Vie Morale* (juin 1922).

(2) *Discours récents sur les recherches psychiques*, traduction de M. Sage, 1 br. in-12, Paris, 1903.

Il est du reste arrivé à sir William Crookes la plus effarante aventure qui puisse advenir à un scientiste ; quand il travaillait dans son laboratoire de physique où il faisait ses admirables découvertes, le monde savant n'avait pas assez de louanges pour lui et saluait en lui un génie de premier ordre ; au contraire, lorsqu'il étudiait dans son laboratoire de métapsychisme, où ses découvertes étaient non moins

« ... Je ne parle pas d'un monde immatériel ou spirituel, je parle du monde des infiniment petits qui doit encore être appelé un monde matériel, bien que la matière telle qu'elle y existe ou telle qu'elle y est perçue soit quelque chose que nos facultés limitées ne peuvent concevoir : c'est le monde — je ne dirai pas des forces moléculaires, par opposition au monde des masses — mais le monde des forces dont l'action est en grande partie en dehors de la perception humaine, par opposition aux forces qui apparaissent nettement à la grossière perception de nos organismes. J'ai peine à concevoir et à vous faire bien concevoir les différences dans les prétendues lois de l'Univers que suffirait à entraîner une différence dans le volume de l'observateur...

« Donc, il faut que vous supposiez avec moi, pour un instant, l'existence d'un homoncule, autour duquel rouleront mes spéculations. Je ne le placerai pas vraiment au milieu de l'interaction des molécules, car je serais bien incapable d'imaginer son ambiance, mais je le ferai d'une taille si microscopique que les forces moléculaires qui ordinairement nous échappent — telles que la tension superficielle, la capillarité, les mouvements Browniens — deviennent pour lui prépondérantes au point qu'il a peine à croire, par exemple, à l'universalité de la pesanteur, que, par hypothèse, nous, ses créateurs, lui avons révélée.

« Mettons-le sur une feuille de chou et abandonnons-le à lui-même.

« La surface de la feuille de chou lui semble une

admirables mais froissaient le misonéisme de ses collègues ou leurs idées préconçues, la scène changeait du tout au tout, et le monde savant se détournait avec un suprême dédain, en taxant de folie ou de ramollissement cérébral, le chercheur de qui les découvertes lui faisaient horreur... N'osait-il pas, en effet, affirmer et prouver, par l'emploi de contrôles scientifiques, que les morts ne sont pas morts et qu'on peut communiquer avec eux, les voir, les toucher, les photographier, s'entretenir avec eux, etc., absolument comme s'ils vivaient de notre vie ?

plaine immense de plusieurs lieues carrées. Pour cet être minuscule, la feuille est constellée de gros globes étincelants, transparents et immobiles ; chacun de ces globes est plus haut, pour lui, que les pyramides ne le sont pour nous ; chacun rayonne par une de ses faces, une éblouissante lumière. Mû par la curiosité, notre homoncule s'approche, touche l'un de ces globes et le trouve résistant à la pression comme une balle de caoutchouc. Accidentellement, il déchire la surface ; aussitôt il se sent saisi et emporté dans un tourbillon ; puis il se retrouve quelque part en équilibre, embarrassé dans la surface de la sphère et totalement incapable de se dépétrer. Après une heure ou deux d'attente, il s'aperçoit que le globe diminue ; finalement, celui-ci disparaît et voilà notre héros libre de continuer son voyage. Abandonnant la feuille de chou, il erre à la surface du sol qui est, pour lui, hérissé de rochers et de montagnes ; soudain, il aperçoit en avant une vaste surface composée du même élément qui, tout à l'heure, formait des globes à la surface de la feuille de chou ; mais au lieu de s'élever comme tout à l'heure dans les airs, voilà cet élément qui s'incline à partir du bord en une immense courbure concave pour paraître horizontal plus loin, quoique, vu la distance, notre homoncule ne puisse pas absolument assurer que cette horizontalité n'est pas une illusion. Supposons maintenant que le petit être tienne à la main un vaisseau ayant avec sa taille minuscule le même rapport qu'une bouteille d'un demilitre environ avec la taille d'un homme ordinaire ; à force d'adresse, il a réussi à le remplir d'eau. S'il retourne le vase, il s'aperçoit que le liquide ne s'écoule pas et qu'on ne peut le déloger qu'au moyen de chocs violents. Épuisé par les efforts qu'il a faits, pour vider le vaisseau, il s'asseoit sur le rivage et se distrait en jetant nonchalamment des pierres et d'autres objets dans l'eau. Ordinairement, les pierres et autres objets s'enfoncent s'ils

sont mouillés au préalable ; s'ils sont secs, ils refusent obstinément de s'enfoncer et flottent à la surface.

« Il essaie avec d'autres substances. Une barre d'acier poli, un porte-crayon en argent, un fil de platine, une plume d'acier, objets deux ou trois fois plus denses que les pierres refusant entièrement de s'enfoncer et flottent à la surface comme autant de bouchons de liège. Bien mieux, s'il arrive, aidé de ses amis, à jeter dans l'eau une de ces énormes barres d'acier que nous appelons des aiguilles, celle-ci se creuse à la surface une sorte de lit concave et flotte tranquillement (1). Après ces observations et d'autres encore, il bâtit des théories sur les propriétés de l'eau et des liquides en général. En viendra-t-il à la conclusion que les liquides tendent à reprendre leur niveau, qu'au repos leurs surfaces sont horizontales et que les solides, placés dans les liquides s'enfoncent ou flottent suivant leur plus ou moins grande densité ? Pas du tout ; il sera au contraire fondé à soutenir qu'au repos les liquides prennent des formes sphériques ou tout au moins curvilignes, convexes ou concaves, suivant des circonstances qu'il n'est pas facile de déterminer ; qu'on ne peut les verser d'un vaisseau dans un autre, qu'ils résistent à la pesanteur, laquelle, par conséquent, n'est pas universelle ; que les corps solides qu'il peut manier ne s'enfoncent pas dans les liquides, quel que soit le poids spécifique de ces corps. D'après la manière dont se comportera un corps placé au contact d'une goutte de rosée, il aura même des raisons plausibles de douter de l'inertie de la matière.

« Déjà, notre homoncule a été quelque peu intrigué par le bombardement capricieux et incessant d'objets

(1) Le métal jeté à l'eau, sous un très petit volume, surnage quand il est sec ; l'expérience est facile à faire en laissant tomber sur l'eau des grains de limaille métallique ou même en y déposant horizontalement une petite aiguille à coudre (*Note de l'auteur*).

très gênants, volant dans les airs ; en effet, la danse joyeuse des poussières qui peuplent les rayons de soleil manquera d'agrément pour notre microscopique héros qui ne saura comment les éviter.

« Bien mieux, il lui semblera bientôt qu'on a exagéré jusqu'à l'absurde la difficulté qu'éprouvent à s'élever au-dessus du sol les êtres vivants dépourvus d'ailes, car il apercevra une terrifiante créature, un béhémoth « à la cuirasse cuivrée » bondissant à travers les airs, à la poursuite effrénée d'une proie, et, pour la première fois, un hommage mérité sera rendu à la majesté de la vulgaire puce.

« Troublé par ses incertitudes, le voilà qui regarde, pendant la nuit, dans un étang parfaitement calme. Il n'y a pas la moindre brise, pas la moindre arrivée de chaleur qui puisse déterminer des courants et changer la tension de la surface ; de petits objets sont immergés et tranquilles. Sont-ils vraiment tranquilles ? Non ; en voici un qui bouge, puis un autre. Peu à peu cette conclusion s'impose à notre homoncule : toutes les fois qu'un objet est suffisamment petit, cet objet est toujours en mouvement. Peut-être notre héros sera-t-il plus capable que nous ne le sommes, d'expliquer ces mouvements Browniens, ainsi qu'on les appelle ; il ne pourra peut-être pas s'empêcher de conjecturer qu'il entrevoit par eux, vaguement, la structure intime de la matière, que lesdits mouvements sont un restant, le dernier résultat, de l'agitation moléculaire intérieure, agitation qui ne s'est pas encore éteinte tout à fait comme cela se passe pour les agrégats de matière moins microscopiques.

« Notre homoncule rencontrerait sans doute des phénomènes plus troublants encore. Et ces interprétations, si différentes des nôtres, ne viendraient pas du tout de ce qu'il a conscience de forces dont nous n'avons pas de soupçon, encore moins de la disparition des lois présen-

tement reconnues par nous, mais simplement de ce fait que, par hypothèse, sa taille est assez petite pour permettre à la capillarité, à la tension superficielle, etc., d'avoir pour lui une prééminence qu'elles n'ont pas pour nous. Pour les êtres raisonnables de notre taille, les effets de ces forces sont négligeables et n'ont attiré l'attention que du jour où la science a eu fait des progrès. Pour nos homoncules, ces mêmes effets auraient une importance capitale ; ils ne verraient probablement pas que ces effets sont des manifestations dernières de la force de gravitation et les attribueraient sans doute à une force différente, peut-être antagoniste.

« La physique de nos homoncules diffèrerait étonnamment de la nôtre. Ils rencontreraient probablement d'insurmontables difficultés pour étudier la chaleur. En effet, on ne peut presque rien faire dans cette branche à moins d'être capable d'élever ou d'abaisser à volonté la température des corps. Cela suppose qu'on est maître du feu. L'homme, même à un degré rudimentaire de civilisation sait enflammer certaines matières par la friction, la percussion ou par la concentration des rayons de soleil ; mais, pour que ces opérations aboutissent, il faut agir sur une quantité considérable de matière, sinon la chaleur produite se perd au fur et à mesure par rayonnement, et il est impossible d'atteindre le point d'ignition.

« Tout comme de la physique il en irait de la chimie pour nos lilliputiens, si toutefois il leur était possible même de concevoir une science pareille.

« Les phénomènes fondamentaux qui ont orienté tout d'abord l'humanité vers les recherches chimiques sont ceux de la combustion, voilà qui n'est guère niable. Mais, nous venons de le voir, nos êtres minuscules ne pourraient pas produire le feu à volonté, sauf au moyen de certaines réactions chimiques ; ils auraient donc peu d'occasion d'en examiner la nature.

« Ils pourraient bien, accidentellement, être les témoins d'incendies de forêts ou d'éruptions volcaniques ; mais des phénomènes aussi grandioses et aussi désastreux, bien que propres à rêvéler à nos lilliputiens l'existence de la combustion, ne s'accommoderaient guère d'une recherche calme des causes et des résultats.

« D'un autre côté, si nous nous souvenons de l'impossibilité où ils seraient de verser de l'eau d'une éprouvette dans une autre, nous comprendrons qu'ils devraient ignorer à tout jamais les opérations de l'analyse chimique et toutes les manipulations qui demandent l'emploi des ventouses.

« Passons maintenant à l'extrême opposé, et demandons-nous comment apparaîtrait la nature à des êtres humains d'une taille énorme. Leurs interprétations erronées seraient le contraire de celles de nos pygmées. L'action capillaire, la cohésion des liquides près de leurs bords, la goutte de rosée, la manière de se comporter d'un corps minuscule sur un globule d'eau, les métaux flottants sur l'eau, ce seraient là autant de phénomènes ignorés d'eux. Pour l'homoncule, capable seulement d'un effort mécanique faible, les corps seraient plus durs que pour nous, tandis que nos colosses ne seraient guère arrêtés, même par des rochers de granit.

« Il y aurait encore une autre différence remarquable entre ces êtres énormes et nous. Si nous nous baissons et prenons une pincée de terre entre le pouce et les autres doigts, en mouvant notre main avec une vitesse de quelques centimètres par seconde, nous n'éprouvons rien de particulier. La terre que nous tenons offre un peu de résistance, plus ou moins, suivant son degré de cohésion, mais c'est tout.

« Supposons la même action accomplie par un de nos géants capable de mouvoir sa main avec une vitesse de quelques kilomètres à la seconde, celui-ci éprouverait

une réaction très prononcée. Cette masse de sable, de terre, de pierres et autres matériaux du même genre, lancée en quantité pareille et avec une pareille vitesse, atteindrait une température très haute. Notre homoncule ne pouvait pas atteindre le point d'ignition ; nos géants ne pourront pas se mouvoir sans amener le développement d'un degré de chaleur très incommode, qui rendra les objets positivement intenables. Notre géant attribuerait naturellement au granit et aux autres éléments constitutifs de la croûte terrestre la propriété que le phosphore a pour nous : celle d'entrer en ignition dès qu'on le manie un peu rudement.

« Est-il nécessaire de poursuivre mon développement ? Non. Alors qu'une variation possible, voire très admissible d'une seule des forces conditionnant la nature humaine, la force de la gravitation, pourrait modifier notre apparence extérieure et les proportions de notre corps, ou point de faire de nous une espèce d'êtres entièrement différente de celle que nous sommes ; alors qu'une différence dans notre taille suffirait à nous faire voir quelques-uns des faits les plus familiers de la physique et de la chimie sous un aspect si différent ; alors que des êtres microscopiques ou d'autres prodigieusement grands, par le fait seul de leur taille, seraient sujets aux fausses interprétations que j'ai signalées et à bien d'autres que je pourrais signaler, pourquoi nous-mêmes, bien que placés à ce qu'il semble dans un juste milieu, ne serions-nous pas, par le seul fait de notre taille et de notre poids, exposés à des interprétations erronées auxquelles nous échapperions si nous, ou le globe que nous habitons, nous étions plus grands ou plus petits, plus lourds ou plus légers ? Notre savoir, dont nous sommes si fiers, peut parfaitement n'avoir de valeur que pour notre milieu ; il peut parfaitement y entrer une telle part de subjectivité que nous ne saurions même nous en faire une idée. »

Voilà donc un aperçu de quelques-unes des modifications qu'apporterait dans notre science une différence de taille. Jetons maintenant un coup d'œil sur ce que deviendrait notre science si la durée de la vie humaine était augmentée ou abrégée (1).

« Rien ne s'oppose à ce que nous imaginions des êtres pouvant énormément différer de nous par la perception consciente des éléments de la durée et par la ténuité des événements qui emplissent cette durée. Von Baer s'est complu dans des calculs très intéressants sur les changements qu'apporterait cette différence dans l'aspect de la nature. Supposez-nous capables, dans l'espace d'une seconde, de noter distinctement 10.000 événements, au lieu de 10 comme aujourd'hui : si notre vie ne devait contenir que le même nombre d'impressions, elle pourrait être mille fois plus courte. Nous vivrions moins d'un mois, et, par expérience personnelle, ne saurions rien du changement des saisons. Si nous étions nés en hiver, nous croirions à l'été comme nous croyons maintenant aux chaleurs de la période carbonifère. Les mouvements des êtres organisés seraient si lents pour nos sens que nous ne les verrions pas et ne les connaîtrions que par induction. Le soleil demeurerait immobile dans les cieux, la lune n'aurait point de phases et ainsi de suite. Renversons maintenant l'hypothèse et supposons un être n'ayant que la millième partie des sensations que nous avons dans un temps donné ; il vivrait en conséquence mille fois plus longtemps que nous. Les étés et les hivers lui sembleraient des quarts d'heure. Les champignons et autres plantes à croissance rapide surgiraient si brusquement qu'elles lui apparaîtraient comme des productions instantanées ; les plantes annuelles s'élèveraient et tombe-

(1) La page qui suit est extraite des *Principes de psychologie* de William James et citée par W. Crookes, *loc. cit.*

raient sans relâche, pareilles aux bouillons d'une source minérale. Les mouvements des animaux seraient aussi invisibles pour lui que le sont pour nous les mouvements des balles et des boulets ; le soleil traverserait le ciel comme un météore, en laissant derrière lui une traînée de flamme, etc. Qui nous dit que rien de pareil n'existe dans le monde animal ? »

Et que l'on ne croie pas, en ceci à la fantaisie ou au paradoxe ! C'est par suite de la durée normale de la vie humaine que l'homme a été si longtemps sans croire à la vie des arbres parce que leur durée embrasse des siècles, et c'est pour ce même motif que, à l'heure actuelle, il ne peut admettre la vie minérale parce que les modifications qu'elle entraîne portent sur des millénaires et que sa propre brièveté l'empêche d'en suivre les phénomènes.

Donc, que l'on en soit bien persuadé, notre science actuelle est d'une relativité complète, et conditionnée — entre bien d'autres contingences — par notre taille et la durée de notre vie. Cette science, que nous croyons absolue, serait certainement tout autre selon que nous-mêmes serions plus petits ou plus grands, selon que notre vie serait plus rapide ou plus lente, et, pour reprendre les termes mêmes de W. Crookes, ne sommes-nous pas, par le seul fait de notre taille et de notre poids, exposés à des interprétations erronées auxquelles nous échapperions si nous étions placés dans des conditions différentes ?

En résumé, la science contemporaine, dont nous sommes si fiers et que ses représentants officiels nous donnent comme absolument assurée, n'est pas aussi sérieuse qu'on pourrait le croire : je n'en veux d'autre preuve que l'instabilité de ses théories qui changent en moyenne tous les vingt ans.

D'autre part, quand on parle des inventions de la science

moderne, on oublie trop que la plupart sont des réinventions de ce que savait l'antiquité, laquelle connaissait le télescope, le microscope, la poudre à canon, la boussole, etc. (1). Et quand on parle des progrès de la science, on prend toujours comme point de départ le Moyen Age, qui fut, en effet, aussi peu scientifique que possible, par suite des ruines presque universelles dont les invasions des barbares en Europe et des musulmans en Orient avaient couvert le monde civilisé : en ce cas, nous avons le droit d'être fiers de notre science. Mais ce point de départ est faux, et, si nous voulons acquérir une juste appréciation des choses, c'est avec l'antiquité qu'il nous faut établir notre comparaison, et alors nous devenons plus modestes en nous apercevant que nos inventions, dont nous sommes si orgueilleux, ne sont, pour les principales d'entre elles, je ne saurais trop le répéter que des *réinventions*.

On ne se doute pas assez, dans le public, de ce qu'étaient exactement la science et l'instruction dans l'antiquité égyptienne, grecque et romaine, pour nous tenir sur un terrain solide de discussion et ne pas remonter aux pays d'Assur dont les monuments et les tablettes d'écriture cunéiforme témoignent cependant d'une science rare (2) : il faut nous y appesantir ici pour exposer de façon succincte le mode d'enseignement dans l'antiquité la plus rapprochée de nous.

Tout d'abord, l'antiquité a-t-elle possédé une science,

(1) J'en parle à plusieurs endroits du présent ouvrage. Qu'il me soit permis ici d'énoncer un simple fait élémentaire qui se présente en ce moment à mon souvenir : suivant une inscription de Dendérah, découverte par Dümichen, des mâts élevés, armés de pointes de fer et placés à la porte des habitations servaient à attirer et diriger la foudre : c'était, en Egypte, le paratonnerre au XVe siècle avant notre ère.

(2) Manéthon (*Histoire d'Égypte*), Sanchoniathon (*Histoire*), et Bérose (*Babylonica*) dont les travaux ont été longtemps regardés comme fabuleux constituent aujourd'hui la base des recherches sur la profonde antiquité orientale.

ce que nous appelons aujourd'hui de ce nom, c'est-à-dire un ensemble de connaissances techniques, théoriques et appliquées, assez étendu, assez approfondi pour mériter cette qualification élevée ? Car enfin, avant de prôner la science antique, il convient d'établir son existence objective.

Pour répondre à cette question, je me bornerai à résumer quelques pages de Papus (Dr G. Encausse) pour qui la question s'est posée et qui l'a résolue dans plusieurs de ses ouvrages, notamment dans son *Traité élémentaire de science occulte* (1). Je supprimerai ici ses citations d'auteurs qui alourdiraient le présent ouvrage, le lecteur curieux des textes originaux pouvant recourir facilement à la source indiquée.

Dire que la science a existé dans l'antiquité, c'est passer auprès de la plupart des esprits sérieux pour un sophiste ou un naïf, et cependant je vais tâcher de prouver ma paradoxale prétention, et je prie mes contradicteurs de me prêter quelque attention.

Tout d'abord, me demandera-t-on, où pouvons-nous trouver quelque texte de cette prétendue science antique ? quelles connaissances embrassait-elle ? quelles découvertes pratiques a-t-elle produites ?

Tout bien considéré, ce ne sont pas les matériaux qui nous font défaut pour reconstituer cette antique science. Les débris de vieux monuments, les symboles, les hiéroglyphes, les rites des initiations diverses, les manuscrits, les traditions de toutes sortes se pressent en foule pour aider nos recherches.

Mais les uns sont indéchiffrables sans une clé qu'on se soucie fort peu de posséder ; l'antiquité des autres (rites et manuscrits) est loin d'être admise par les savants contemporains qui les font remonter tout au plus à l'École d'Alexandrie.

(1) 1 vol. in-12 carré. Paris 1898.

Il nous faut donc chercher des bases plus solides, et nous allons les trouver dans les œuvres des écrivains de beaucoup antérieurs à l'École d'Alexandrie, Pythagore, Platon, Aristote, Hippocrate, Pline, Tite-Live, etc. etc., et cette fois, il n'y aura plus à chicaner sur l'antiquité des textes ; et l'on concèdera, je pense, que ces noms ne seraient pas déplacés dans notre science actuelle, ce qui prouve déjà qu'il y eut jadis un degré de culture scientifique absolument indéniable (1).

Ce n'était certes pas une chose facile que de rechercher cette science antique pièce à pièce dans les auteurs anciens et nous devons toute notre reconnaissance à ceux qui ont entrepris et mené à bonne fin cette œuvre colossale. Parmi les plus estimables, il faut citer Dutens (2) Fabre d'Olivet (3) et Saint-Yves d'Alveydre (4).

Ouvrons le livre de Dutens, et nous allons voir les effets produits par la science antique ; lisons Fabre d'Olivet et Saint-Yves d'Alveydre, et nous allons pénétrer dans les temples d'où rayonne une civilisation dont les productions étonneraient les prétendus civilisés modernes...

En astronomie, les anciens connaissaient la marche de la terre autour du soleil, la théorie de la pluralité des mondes, des marées produites par l'attraction lunaire, et surtout la loi redécouverte par Newton.

Ce sont là des découvertes générales que la force de l'esprit pouvait suffire à faire atteindre ; mais peut-on

(1) Le professeur Ch. Richet, dans son *Abrégé d'histoire générale*, écrit qu'il n'y a de penseurs que depuis 3.000 ans, et de savants que depuis 300 ans. On est surpris que ce savant pourtant éminent, n'ait pas pensé aux ingénieurs des pyramides — dont nous parlons plus loin —, aux créateurs préhistoriques du zodiaque, aux géomètres de la Grèce, aux astronomes Khaldéens, etc.

(2) *Origine des découvertes attribuées aux modernes*, 2 vol. in-8, Paris, 1766.

(3) *Vers dorés de Pythagore*, 1 vol. in 8°, Paris, 1813.

— *Histoire philosophique du genre humain*, 2 vol. in-8°, Paris, 1824.

(4) *Mission des Juifs.*, 1 vol. grand in-8°, Paris, 1884.

montrer, chez les anciens, les découvertes expérimentales, les gloires du XIXe siècle et les preuves du progrès qui nous entraîne ?

Puisque nous sommes dans l'astronomie, consultez Aristote, Archimède, Ovide, et surtout Strabon, cité par Dutens, et vous allez voir apparaître le télescope, les miroirs concaves, les verres grossissants servant de microscope, la réfraction de la lumière, la découverte de l'isochronisme des oscillations du pendule, etc.

Vous serez sans doute étonné de voir ces instruments, qu'on croit vulgairement si modernes, connus des anciens ; mais je n'ai pas encore parlé des questions les plus importantes.

La vapeur, l'électricité, la photographie et toute notre chimie, où sont-elles, dans la science antique ?

Agathias vivait au VIe siècle de notre ère ; il a écrit à cette époque un livre (*De rebus justinis*) qui fut imprimé en 1660. Vous trouverez, aux pages 150 et 151 de son livre la description complète de la façon dont Anthème de Tralle se servit de la vapeur comme force motrice pour déplacer un toit tout entier. Tout y est : la manière de placer l'eau, de boucher les issues pour produire la vapeur à haute pression, de gouverner le feu, etc.

Nos électriciens feraient bien triste mine devant ces prêtres égyptiens et leurs initiés (grecs et romains) qui maniaient la foudre comme nous employons la chaleur et la faisaient descendre et tomber à leur gré. Saint-Yves nous montre la mise en œuvre de ce secret qui constituait une des pratiques les plus occultes du sanctuaire.

Dans l'*Histoire ecclésiastique* de Sozomène (L. IX. ch. VI) on peut voir la corporation sacerdotale des Etrusques défendant à coups de tonnerre, contre Alaric, la ville de Narnia, qui ne fut pas prise.

Lucius Pison nous apprend que Numa Pompilius deuxième roi de Rome (VIIe siècle), qui sortait d'un collège

sacerdotal, connaissait et pratiquait l'art de former e diriger la foudre ; et, d'après Pline, c'est à l'aide de ce procédé qu'il abattait les animaux sauvages.

Tite-Live et Pline nous décrivent la mort de Tullus Hostilius, son successeur, voulant évoquer la foudre d'après les rites d'un manuscrit de Numa, et mourant foudroyé pour ne s'être pas prémuni contre le choc en retour.

Les temples souterrains de l'antique Egypte étaient éclairés au moyen d'une lumière éblouissante et très facilement maniable, qui ne peut être, d'après les rapports des témoins, assimilée qu'à l'électricité.

Est-ce que Sardanapale n'est pas connu pour avoir allumé son bûcher par le feu du ciel, et le premier Zoroastre, pour avoir anéanti ses palais, ses richesses et ses secrets dans un immense éclat de tonnerre ?

Est-ce que l'électricité, c'est-à-dire la foudre susceptible d'attraction et de maniement, n'avait pas son temple, à Rome, sous le nom de Jupiter Elicius?

Et la photographie ? — Dans un couvent du mont Athos, un monastère conserve le manuscrit d'un de ses anciens moines, Panselenus qui révèle, d'après d'anciens auteurs ioniens, l'application de la chimie à la photographie. Le fait a été mis en lumière à propos du procès de Niepce et Daguerre. La chambre noire, les appareils d'optique, la sensibilisation des plaques métalliques y sont décrits tout au long.

Et la chimie, maintenant !

Les anciens Égyptiens connaissaient la façon de travailler les métaux, la dorure, la teinture de la soie en couleur, la verrerie, l'incubation artificielle des œufs, l'extraction des huiles médicinales des plantes, la préparation de l'opium, de la bière, du sucre de canne qu'ils appelaient « miel des roseaux », et de quantité d'onguents ; ils savaient distiller et connaissaient les alcalis et les acides.

Dans Plutarque, dans Hérodote, dans Sénèque, dans

Quinte-Curce, dans Pline, dans Pausanias, etc., on peut retrouver nos acides, nos bases, nos sels, l'alcool, l'éther, en un mot les traces certaines d'une chimie organique et inorganique dont ces auteurs n'avaient plus ou ne voulaient pas livrer la clé.

L'artillerie et la poudre? Porphyre, dans son livre sur l'*Administration de l'Empire* décrit l'artillerie de Constantin Porphyrogénète, et Valerianus dans sa *Vie d'Alexandre* nous montre les canons de bronze des Indiens.

Dans Ctésias, on retrouve le fameux feu grégeois, mélange de salpêtre, de soufre et d'un hydrocarbure, employé bien avant Ninus en Chaldée, dans l'Iran, dans les Indes, sous le nom de « Feu de Bharawa » ; ce nom qui fait allusion au sacerdoce de la race rouge, premier législateur des noirs de l'Inde, dénote à lui seul une immense antiquité.

Hérodote, Justin, Pausanias parlent des mines qui engloutirent, sous une pluie de pierres et de projectiles sillonnés de flammes, les Perses et les Gaulois envahisseurs de Delphes.

Servius, Valérius Flaccus, Jules l'Africain, Marcus Grœcus décrivent la poudre d'après les anciennes traditions ; le dernier donne même nos proportions d'aujourd'hui.

Dans une autre branche de connaissances, nous voyons les prétendues découvertes médicinales modernes, entre autres la circulation du sang (1), l'anthropologie, et la biologie générale parfaitement connues de l'antiquité et surtout d'Hippocrate.

On peut, à la rigueur, admettre ce que vous avancez, me direz-vous, car, à chacune de nos nouvelles découver-

(1) Il n'est personne ayant tant soit peu étudié la symbolique de l'antiquité qui ne sache que la figure de l'*ouroboros* (serpent formant cercle en se mordant la queue), dont l'origine se perd dans la nuit des temps puisqu'on la rencontre dans toutes les civilisations antiques, est — entre autres significations —, le symbole de la circulation de la vie dans les êtres organisés.

tes, il se trouvera toujours quelqu'un pour montrer que tel vieil auteur en parlait plus ou moins ; mais y a-t-il quelque expérience que nous ne possédions plus, quelque phénomène physique ou chimique dont la production nous serait impossible ?

Là encore, il y aurait une foule de choses à citer ; je nommerai seulement Démocrite et ses découvertes perdues pour nous, notamment la production artificielle des pierres précieuses ; voyez aussi les découvertes égyptiennes de l'art de rendre le verre malléable, de conserver les momies, de peindre d'une manière inaltérable en trempant une toile, enduite de divers vernis, dans une seule solution d'où elle ressortait revêtue de couleurs variées, sans parler des enduits en quelque sorte indestructibles employés par les Romains pour leur architecture, de leur ciment qui fait qu'après plus de deux mille ans les voies romaines sont encore utilisables et utilisées à notre époque, etc., etc.

Le fait est indéniable : l'antiquité a été en possession d'une science colossale et qui, on le verra plus loin, était à certains égards supérieure à la nôtre (1) et cette science a laissé, de son existence, des preuves multiples auxquelles on est forcé de se rendre à moins de nier à tout jamais le témoignage des hommes.

On voit donc que les civilisations qui ont précédé la nôtre ont été en possession d'un savoir grandiose et qu'on a aujourd'hui bien tort de négliger ; mais je n'ai pas épuisé le sujet, bien loin de là ! j'aurai à y revenir en quelques-unes des pages, qui vont suivre, et l'on verra, notamment quand il sera question des Pyramides d'Egypte, à quel degré d'élévation a atteint jadis l'étude des mathématiques

(1) La science antique était en possession d'une vaste et très souple synthèse, dont j'aurai au cours de cet ouvrage à montrer l'essence, alors que la science moderne a toujours pitoyablement échoué dans toutes ses tentatives en ce sens.

dans leurs applications notamment à la géodésie, à l'astronomie, etc.

Mais, demandera quelque lecteur, quelle antiquité, exactement, peut-on assigner à l'époque où cette science a reçu son plein développement ?

J'étonnerai peut-être beaucoup ce lecteur en lui avouant : Nous n'en savons rien ! Si loin que nous puissions remonter dans le passé, nous la trouvons établie et son origine se perd, pour nous, dans la nuit des temps. La seule chose qui soit possible, à cet égard, est d'indiquer quelques chiffres qui aideront le lecteur à aboutir à la même conclusion que nous.

Manéthon nous établit une chronologie qui repousse Ménès de six millénaires dans le passé.

Platon, initié aux mystères d'Egypte nous dit que, dix mille ans avant Ménès (regardé couramment comme le fondateur de l'Egypte), il a existé une civilisation complète dont il a eu les preuves sous les yeux. Hérodote, autre initié, confirme Platon, mais en ajoutant que des serments scellent ses lèvres et lui interdisent de dire tout ce qu'il sait à cet égard.

Diodore nous affirme tenir des prêtres d'Egypte que, bien avant Ménès, ils ont les preuves d'un état social complet, ayant duré jusqu'à Horus dix-huit mille ans.

Manéthon, que l'on a longtemps regardé comme fabuleux et qu'aujourd'hui l'on étudie attentivement, nous certifie qu'avant Ménès, plusieurs cycles immenses de civilisations successives avaient existé sur la terre.

Et enfin, voici : On verra plus loin que c'est notre ancêtre le celte Ram qui, dans sa fondation de l'empire du Bélier, lequel couvrit une partie de l'Asie de l'Europe et de l'Afrique, a établi le principe des Mystères sacrés, détenteurs de la haute science. Or, quelle époque peut-on assigner à l'existence de Ram.

Un des plus antiques poèmes de l'Inde le « Ramayana

(la course de Ram) » célèbre allégoriquement la gloire du fondateur d'empire, et, d'après toutes les dernières recherches et les meilleures conjectures, nous ne pouvons guère placer Ram à moins de dix millénaires de nous.

Mais ce n'est pas Ram qui a créé la science ; nous verrons, au cours de ces pages, qu'elle a été transmise à la race blanche par une migration rouge issue de l'Atlantide ; or, l'engloutissement de l'Atlantide a commencé il y a 80.000 ans pour être définitive il y a 7.000 à 8.000 ans. Et l'Atlantide était dans toute sa splendeur, c'est-à-dire en possession de toute sa science, il y a environ 400.000 ans.

Mais l'Atlantide n'a pas créé cette science, elle n'a fait que la développer, en ayant reçu au moins les principes de la migration d'une colonie lémurienne, les Lémurio-Romoahals, qui, venus d'un continent dont l'Océanie ne représente plus que les sommets de montagnes, ont peuplé l'Atlantide il y a environ 800.000 ans...

Je n'irai pas plus loin ; ce qui vient d'être dit suffit pour nous montrer la formidable antiquité de la science hermétique, antiquité sur laquelle j'aurai à revenir dans un ouvrage ultérieur (1) où j'étudierai les grandes lignes de l'histoire occulte et les origines de la science mystériale.

Revenons à l'instruction publique telle qu'elle existait dans les civilisations qui ont immédiatement précédé la nôtre et dont les annales constituent l'antiquité de l'histoire officielle.

On se figure trop généralement que, à part quelques exceptions connues, les anciens vivaient dans une ignorance crasse, semblable et même supérieure à celle de la chevalerie au Moyen Age : la vérité est tout autre.

En Égypte, en Grèce et à Rome — à Rome, surtout après la conquête de la Grèce, — il existait des écoles publiques

(1) *L'occultisme et le passé*, en préparation.

où la jeunesse pouvait acquérir une instruction rudimentaire ; les grandes familles possédaient même pour leurs enfants des instituteurs particuliers, qui, notamment à Rome, étaient des esclaves grecs doués d'une réelle culture intellectuelle. Il ne paraît pas y avoir eu, pour ces écoles et ces professeurs particuliers, de garanties publiques spéciales ; mais la valeur de leur enseignement suffisait pour opérer entre eux une sélection nécessaire : le public allait où l'instruction donnée lui semblait préférable.

Qu'enseignait-on, dans ces écoles publiques? A peu près les matières de notre instruction primaire : la lecture, l'écriture, le calcul, la grammaire, plus certains éléments usuels de philosophie, de géométrie, de médecine, et enfin de tout ce qui était d'un intérêt immédiat pour la vie courante ; et, si nous en croyons le témoignage des inscriptions murales de la voie publique à Pompéi — qui était en somme de la province — les enfants du peuple même, ceux que nous appelons aujourd'hui les *gamins*, savaient écrire (1). Certaines écoles se spécialisaient dans l'enseignement de la géométrie, de la médecine, et surtout de la grammaire, ce qui dénote un certain degré d'instruction publique.

On n'allait guère plus loin avant l'âge adulte ; mais alors, ceux qui voulaient pousser leur instruction se faisaient initier aux Mystères d'un temple. Tout temple, presque, avait ses Mystères dont l'enseignement était dévolu aux prêtres de la divinité du lieu : mais il y avait à distinguer entre les petits et les grands Mystères. Les petits Mystères répondaient, dans leur ensemble, à notre enseignement secondaire, et il était très facile de s'y faire

(1) Antérieurement, à Athènes, ne voyons-nous pas par de nombreux témoignages que l'habitude universellement répandue était d'écrire sur les murs du Céramique le nom de la courtisane avec qui l'on désirait faire connaissance ? Cela suppose au moins que la plupart des Athéniens, hommes et femmes, savaient lire et écrire.

admettre puisque les auteurs contemporains citent des réunions de 20.000, 30.000 initiés : de tels chiffres montrent combien était diffusée l'instruction moyenne : dans les Mystères mineurs on approfondissait la grammaire, la philosophie, la médecine et l'on recevait des notions usuelles de science pratique. Il fallait avoir suivi avec succès les petits Mystères pour être admis aux Mystères majeurs. En général, tout temple de quelque importance avait ses grands Mystères ; mais, là comme dans les écoles ordinaires, il s'opérait une sélection amenée par la seule force des choses, et certains temples seulement étaient réputés dans le monde entier pour l'enseignement qui y était distribué : par exemple les Mystères d'Isis en Egypte, d'Eleusis en Grèce, de Bacchus à Rome et certains autres : tels que ceux de Thèbes, de Memphis, de Delphes, de Nîmes, de Chartres, etc. En général, il était assez difficile d'y être admis, et le récipiendaire s'engageait, sous serment, à ne rien révéler, au dehors, de ce qui lui serait enseigné dans le temple, serment corroboré par une série d'épreuves destinées à mettre en lumière la force d'âme, la volonté et d'autres qualités morales du postulant, et dont la rigueur était d'autant plus grande que le sanctuaire était plus renommé pour la profondeur de son enseignement et, par suite, plus désiré par qui voulait s'instruire. Toute indiscrétion postérieure, tout manquement à la parole jurée était puni de mort par les ordres des prêtres.

On s'est demandé souvent : Pourquoi ces épreuves et ces serments? Plusieurs motifs en avaient, dès l'origine, démontré la nécessité, dont quelques-uns très humains, et les autres d'ordre absolument supérieur. Parmi les premiers, le principal était de ne pas laisser répandre inconsidérément dans le vulgaire, et parfois de façon erronée, des leçons que l'étudiant, dès lors, ne viendrait plus demander au temple; c'est ce même sentiment, très

humain, qui fait qu'à l'heure actuelle toute science s'érige derrière la barricade d'une terminologie qui lui est propre, et que toute école supérieure n'admet la diffusion de son enseignement que par l'intermédiaire de ses diplômés. Un motif plus relevé fut que les sanctuaires voulaient éviter de laisser prostituer et déformer, dans un public grossier et inapte à les comprendre, les hautes spéculations de ces études, et cela d'autant plus que certaines notions de cet enseignement étaient souverainement dangereuses et pouvaient être tournées aussi bien vers le crime que vers la morale : c'est en vertu de ce sentiment, toujours existant, qu'à notre époque certaines professions libérales, par exemple le barreau et le notariat, voient leurs membres astreints à un serment spécial, et c'est ce sentiment encore qui fait que, dans certaines écoles supérieures où existe une partie dangereuse de l'enseignement, cette partie n'est mise à la portée des élèves qu'aux derniers temps de leurs études, c'est-à-dire quand ils ont prouvé, par leurs examens successifs, qu'ils sont aptes à en porter la charge et la responsabilité. Enfin, l'enseignement de certains temples abordait des matières telles, relativement à la théodicée, l'anthropologie, la haute science et ce que nous appelons à l'heure actuelle la psychologie expérimentale, que l'on se refusait, vu les conséquences fatalement désastreuses des divulgations dans des milieux trop souvent ignorants de toute moralité, à voir ces connaissances répandues parmi un public généralement porté à en abuser ; c'est ainsi qu'à notre époque, mais à un point de vue plus secondaire, celui-là soulèverait contre lui un *tolle* général d'indignation qui ouvrirait un cours de toxicologie accessible au premier venu.

Aussi les examens et les épreuves se succédaient-ils rigoureusement au cours de l'initiation progressive, et ceux-là seuls arrivaient au couronnement de leurs études,

qui avaient subi efficacement les uns et qui avaient traversé victorieusement les autres.

Qu'enseignait-on, dans ces grands Mystères ? Tout ce qui constituait la haute science d'alors au multiple point de vue de Dieu, de l'homme et de la nature, haute science qui avait été créée, au cours des siècles, par des générations successives de laborieux chercheurs. Pour se rendre compte de ce que pouvait être cet enseignement, il nous suffira de savoir que Platon fut un initié aux Grands Mystères et que ses œuvres, en se tenant simplement sur la limite de ce qui, par serment, ne devait pas être révélé, ont, depuis vingt-quatre siècles, illuminé la marche de l'humanité ; il nous suffira de dire que Mosché, un autre initié — révolté parce qu'il avait échoué au dernier stade de ses études, — a pu, d'une tourbe d'esclaves fugitifs, forger un peuple — le peuple juif — qui dure encore après trente-cinq siècles, simplement en le faisant dépositaire de la plus haute révélation qu'il eût reçue lui-même dans le Temple, celle de l'unité divine.

Tout ce qui précède nous montre que la Science antique était loin d'être méprisable et que c'est étrangement se tromper que de la juger inférieure à celle du Moyen Age : sa diffusion était moindre que celle de la nôtre, et son enseignement plus restreint, plus entouré de difficultés, particulièrement en ce qui touchait ses plus hautes spéculations, voilà tout ! Mais, à part cette considération, il faut bien se dire qu'elle était, à certains points de vue supérieure à la nôtre. Elle connaissait la balistique de la foudre, comme le prouvent et la défense de Narnia contre Alaric par le corps sacerdotal, et les écrits de Lucius Pison. Elle pratiquait la conjugaison des miroirs à un point qui nous semble fabuleux, comme cela résulte, lors de la défense de Syracuse par Archimède, de l'incendie en mer de la flotte romaine. Ses ingénieurs possédaient une machinerie égale sinon supérieure à la nôtre, comme

le démontrent les pyramides d'Egypte et les autres travaux cyclopéens qu'elle nous a laissés. Elle avait créé un art et une industrie qui n'avaient rien à envier aux nôtres, car notre art n'a jamais pu égaler la mosaïque, et, au point de vue de la durée, la peinture des anciens, et notre industrie cherche encore vainement, entre autres produits, leur indestructible ciment et le verre malléable qu'ils fabriquaient. Elle ne connaissait pas toutes nos applications de l'électricité, cela est indubitable, mais elle en connaissait d'autres, car enfin, qu'était-ce que cette « pyrotechnie transcendantale », rapportée par les historiens, des mages de l'Assyrie? Et qu'étaient toutes ces fulgurescences lumineuses qui, dans les initiations d'Egypte accompagnaient les épreuves du récipiendaire ?

Les anciens n'avaient ni le téléphone, ni le paratonnerre direz-vous? Quant au téléphone, lisez donc César et dites si ce n'est pas par un moyen approchant sinon supérieur, aux mains du corps sacré des Druides, que, en quelques heures, toutes les nouvelles intéressant la Gaule étaient connues partout, à la fois chez les Vénètes et chez les Helvètes, chez les Bataves et chez les Boïens, du Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest.

Pour ce qui concerne le paratonnerre, j'en ai parlé plus haut, et l'inscription de Denderah, découverte par Dümichen, montre que, quinze siècles avant notre ère, les Egyptiens savaient canaliser la foudre.

Enfin le rappel d'un simple détail bien connu de la civilisation d'Egypte et son explication suffiront pour montrer combien, en certaines de ses applications, la Sagesse antique était supérieure — infiniment — à la science moderne : On sait que, chez les Egyptiens, tout défunt était jugé; on embaumait, pour le conserver, le corps de ceux qui avaient conduit leur vie suivant la norme de la Justice et du Bien; le cadavre des autres était incinéré. Pourquoi cette différence de traitement? Cela répondait à un

principe d'hygiène, établi par la caste sacerdotale, dont nous avons perdu le secret, et qui était le suivant : Les expériences du Dr Gibier ont montré à l'évidence l'effet nocif sur les vivants, des cadavres de morts ayant mal vécu, l'organisme fluidique du défunt (1) demeurant un certain temps après le décès près de l'organisme physique périmé. Quand, au contraire, il s'agit de la dépouille d'un être de bien, la permanence, aussi longtemps que possible, d'un organisme fluidique en possession des vertus acquises par l'esprit, ne peut avoir qu'une influence favorable sur les vivants qui l'entourent. De là, cette différence de traitement : on brûlait le cadavre du méchant pour empêcher son « double » de séjourner parmi les vivants et de les empoisonner de son contact ; on embaumait au contraire la dépouille mortelle de l'être de bien pour conserver le plus longtemps possible aux vivants l'influence bienfaisante de son organisme fluidique. Notre hygiène publique, dont nous sommes si fiers, n'en est pas encore arrivée là (2).

D'autre part, l'analyse de la science antique n'allait pas aussi loin que la nôtre, d'accord, parce qu'elle manquait des moyens de laboratoire dont nous jouissons aujourd'hui; mais elle possédait une synthèse colossale pour la reconstitution de laquelle tous les efforts de notre science ont toujours lamentablement échoué, qui était la simplicité même, basée sur le livre de Thot, dont je donnerai le plan au cours des pages suivantes, mais que notre science actuelle ne pourra utiliser que lorsqu'elle aura rejeté loin d'elle le matérialisme qui l'engangue aujourd'hui. Car il

(1) V. troisième partie, chap. III, section de l'intermédiaire plastique.

(2) Au point de vue de la simple hygiène physique, qui est l'embryon de la médecine future, il est convenu que l'état d'avancement d'hygiène urbaine est en raison directe de la quantité d'eau dont dispose une ville par tête d'habitant ; je rappellerai simplement que, dans la Rome d'Auguste, chaque habitant avait à sa disposition collective vingt-deux fois plus d'eau que le Parisien de nos jours.

n'y a pas d'erreur possible à cet égard : la Sagesse antique était basée sur un idéalisme parfait, sur un spiritualisme absolument et indéniablement pur.

C'est d'un pédantisme fou que de prétendre que nos grandes conceptions scientifiques modernes étaient inconnues des anciens : elles n'étaient pas répandues dans le public, c'est toute la différence.

La constitution de la voie lactée? Voyez Démocrite.

Notre théorie des systèmes cosmologiques stellaires? Voyez Anaxymène, Héroclite, Aristote, Alcinoüs et Plotin.

Les mouvements de rotation de la terre ? Voyez Pythagore, Philolaüs, Timée de Locres, Aristarque et Seleucus.

L'attraction universelle? Voyez Plutarque, Macrobe, Pline, Censorinus et surtout Pythagore qui établit nettement, vingt-deux siècles avant Newton, qu'elle est proportionnelle au carré des distances.

En physiologie, la circulation du sang et la biologie générale étaient connues d'Hippocrate (1) : bien plus tard après lui Apollonius a décrit cette même circulation du sang quinze siècles avant Harvey (2).

Quant à nos moyens d'action, si, par suite du manque de diffusion de la haute science ils n'ont pas produit alors les multiples applications que nous en connaissons aujourd'hui, ils n'étaient pas davantage forclos aux savants de l'antiquité.

L'électricité n'est — pour cause — nommée nulle part, mais les auteurs qui ont traité de pyrotechnie citent des phénomènes qui ne pouvaient se réaliser que par elle. Voyez notamment ce que rapportent les historiens de l'éclairage des cryptes sacrées de la vieille Egypte.

La vapeur d'eau? J'en ai parlé plus haut.

La chimie? Les résultats sont là : momies imputresci-

(1) V. *Œuvres.*
(2) Philostrate. *Vita Apoll.* c. 15.

bles, ciments indestructibles, peintures ineffaçables, etc...

Nos instruments, même, dont nous sommes si fiers et dont — au moins pour quelques-uns — il a déjà été question plus haut ? Le télescope était connu d'Aristote ; le microscope, de Pytagore, d'Archimède et d'Euclide; le stéréoscope même, que nous croyons d'invention contemporaine, remonte au IVe siècle avant notre ère, ayant été construit par le géomètre Euclide ; et qui ne sait que, sous le nom de *chariot du sud*, la boussole a été connue dans la plus haute antiquité chinoise?

On pourrait continuer indéfiniment cette énumération ; mieux vaut s'arrêter sur cette conclusion que la science antique, à part sa diffusion, valait bien la Science moderne et que rien, ou presque, de ce que nous connaissons n'était inconnu aux savants de l'antiquité. — Même les tables tournantes? interrogera quelque esprit chagrin. — Même les tables tournantes! Dans les Mystères de Samothrace, Héraclès était qualifié de *théos épitrapèzios*, le dieu qui domine les tables, le dieu qui rend ses oracles [qui enseigne] au moyen des tables (1).

(1) Je ne veux pas, ici, quitter l'antiquité authentique, mais il est à remarquer que la plupart de nos inventions techniques modernes ont été *trouvées* dans des âges antérieurs et produites en public par des auteurs qui étaient très probablement des initiés. Un dessin (miniature peinte) de cloche à plongeur se trouve dans un manuscrit de la *Romance d'Alexandre*, au Cabinet royal des Estampes, de Berlin. La description d'un bateau sous-marin se rencontre dans un manuscrit du poème allemand *Salman und Morolf*, écrit en 1190 et conservé à la bibliothèque de Stuttgard. L'appareil du plongeur a été très complètement décrit et dessiné par un auteur du commencement du XVIe siècle, le chevalier L. de Eybezum Hartenstein : tout en cuir avec lunettes de verre, bottes plombées, tuyau d'aération, etc. Un vieil ouvrage d'art militaire, dont le titre m'échappe, écrit en Allemagne vers 1350, renferme des figures et des descriptions de canons-revolvers : le mot lui-même est de l'époque et s'écrivait *revolvere*. La lanterne magique, qu'on attribue à tort au Père Kircher (1671) a été pour la première fois vulgarisée par Johannas de Fontana, en 1420; et cela n'a rien de surprenant, puisque, de toute antiquité elle servait, comme encore de nos jours, aux expériences de magie, en éclairant vivement les fluides que produisent certaines opérations. Avant Papin, la roue à aubes à été créée vers 1430. Nos tourne-broches

Et, qu'on veuille bien le remarquer, ici comme précédemment je n'ai montré, dans les civilisations antiques que des applications scientifiques et des théories en quelques sorte banales ; on verra plus loin, lorsque j'aborderai l'étude de la grande pyramide d'Egypte, où en était, il y a des millénaires, ce que nous appelons aujourd'hui la « Haute Science ». Et le lecteur, j'en suis persuadé, en aura à la fois une révélation et un éblouissement.

Revenons aux doctrines générales de la science.

Notre science, aujourd'hui, garde jalousement ses théories qu'elle juge intangibles à quiconque, puisqu'elle préfère nier les faits les plus évidents qui vont à leur encontre plutôt que d'y laisser porter une main sacrilège. Or, ces théories dont elle est si fière, que nous en dit l'histoire? Qu'elles n'ont cessé de varier du tout au tout depuis l'origine jusqu'à notre époque en chacune des parties de la science, où, de toutes parts, les systèmes, les doctrines, les écoles et les théories se succèdent à chaque instant les uns aux autres, où presque rien n'est assuré et où tout le reste est vague, flottant, divers, nébuleux, ondoyant, incertain et polymorphe.

Alors quoi ?

En regard de cette science générale qui possède à son actif, à côté de beaux efforts et de quelques résultats assurés, des échecs et des variations que l'on ne saurait énumérer, plaçons la Science occulte que l'on a le tort de trop dédaigner parce qu'on la range couramment dans le capharnaüm du charlatanisme (1).

mécaniques ont été inventés par Léonard de Vinci (1500) qui les faisait mouvoir par l'air chaud du foyer. Il n'est pas jusqu'à la guillotine (employée en Allemagne avant d'être introduite en France) qui ne se trouve dans un dessin de Lucas Cranach daté de 1539, représentant la décollation de saint Matthieu par un instrument absolument semblable à l'appareil contemporain, etc. Dans beaucoup de ses inventions, la science moderne n'a fait que de simples mises au point.

(1) Il est malheureusement acquis que, comme tout ce qui est inconnu ou mal connu, l'occultisme est une sorte de bouillon de culture

D'abord qu'est-ce que cette science occulte dont le seul nom excite la risée de l'ignorance qui serait bien embarrassée de dire au moins le motif de sa moquerie, et la frayeur de la piété mal éclairée, laquelle voit en elle une œuvre purement démoniaque? Il nous faut l'expliquer en quelques mots.

Nous avons vu plus haut ce qu'était la Science antique et quel était son mode d'enseignement ; nous avons vu que, si nos moyens actuels de laboratoire lui faisaient défaut pour pousser son analyse aussi loin que la nôtre, par contre elle possédait une synthèse monumentale et, à côté de connaissances qu'aujourd'hui nous nous flattons d'avoir inventées et que, en somme, nous n'avons fait que retrouver, bien d'autres connaissances qui nous sont, à l'heure actuelle, encore forcloses.

Dépositaire des découvertes successives et accumulées qu'avaient faites les maîtres en chacune des branches du savoir humain durant une longue série de siècles, elle ne tenait nullement, contrairement à la nôtre, à sa propre diffusion dans un public grossier et incapable de la comprendre, qui, par suite, ne pouvait que la dénaturer, l'abâtardir et la fausser ; elle se gardait jalousement pour un nombre restreint de disciples, les initiés aux grands Mystères, d'abord mystes, puis époptes, à qui, entre chaque degré d'avancement, elle faisait subir de rigoureuses épreuves d'aptitude, d'intelligence, de courage et de maîtrise de soi. En un mot, alors que la science moderne poursuit à la fois chez ses disciples le nombre et la qualité, elle écartait dédaigneusement le nombre, recherchant avant tout, en eux, la qualité, mais la qualité d'ordre foncièrement supérieur, et à un degré que nous ne soupçonnons pas aujourd'hui : elle ne tendait pas à faire,

favorable à l'éclosion du charlatanisme... Qu'est-ce que cela prouve ? Est-ce parce qu'on a fraudé toutes les monnaies qu'il n'existe plus de monnaie de bon aloi ?

comme la nôtre, des disciples mais des maîtres. Et non seulement elle dédaignait le nombre, mais elle le haïssait : ses enseignements devaient rester secrets, et la mort était le châtiment de toute divulgation ; elle savait en effet — et fort justement — que ce n'est jamais par la multitude qu'elle peut avancer, mais que ses progrès sont invariablement dus à des esprits d'élite, travaillant et méditant dans le recueillement et dans la solitude. Et ce qui était de règle pour les initiés était à plus forte raison la part des maîtres enseignants, dont chacun, avant de succéder à son prédécesseur, vivait avec lui des années, ayant été élu parmi les plus instruits des époptes ; de cette façon, chacun d'eux, avant de le remplacer, connaissait à fond les idées, les théories et les travaux du maître dont à sa mort il devait reprendre l'enseignement ; par ce procédé, il y avait unité absolue des méthodes de recherches, et l'on pouvait consacrer successivement, s'il le fallait, plusieurs vies humaines à la poursuite d'une vérité, à l'établissement d'une théorie, à la réalisation d'un phénomène (1), alors qu'aujourd'hui la fin d'un chercheur équivaut à la fin de ses recherches qui ne sont reprises, parfois, que longtemps après lui, et toujours par des méthodes différentes des siennes.

C'est à l'aide de cette organisation que la science antique a été poussée si loin, à un point que la nôtre sera longue à égaler : je n'en veux pour preuve que la philosophie hindoue, que nous commençons à pénétrer et à comprendre, et auprès de laquelle la nôtre est naïvement enfantine. Certes, nous connaissons, surtout au point de vue des applications publiques qu'a toujours dédaignées la science antique, des résultats qu'elle ignorait ; mais elle possédait des branches d'étude dont à l'heure actuelle

(1) Tel fut, en somme, à une époque plus rapprochée de nous, le système de travail des Bénédictins, qui permettait de consacrer plusieurs vies humaines à la solution d'un problème historique ou autre.

nous ne soupçonnons même pas l'existence : sa psychologie expérimentale, par exemple, et sa psycho-physiologie étaient poussées, d'après les témoignages qu'en ont rendus tous les auteurs de l'antiquité qui ont écrit sur les Mystères, à un point tel que leur initié arrivait à posséder des facultés particulières qui en faisaient un surhomme, et lui permettaient, en quelque sorte, de participer à la vie divine ; aujourd'hui, chez nous, ces deux sciences en sont encore à leurs premiers balbutiements... que dis-je ! elles sont ignorées de la foule et repoussées par les académies.

Qu'il me soit permis, à ce propos, de citer un seul fait pris parmi les plus simples, c'est-à-dire parmi les plus propres à frapper l'esprit.

Le chapitre VII de l'Exode nous montre Mosché — un initié d'ordre supérieur, ne l'oublions pas — changeant devant le Pharaon sa verge en serpent et ce phénomène aussitôt réalisé par les mages de la cour ; puis il nous montre le même Mosché changeant de l'eau en sang (1) et la même merveille reproduite aussitôt par les mages. Or, ces deux « miracles » s'expliquent très naturellement pour qui a pratiqué la psychologie expérimentale : le premier est basé sur la catalepsie animale qui donne à un serpent la rigidité d'un bâton : je l'ai vu réaliser maintes fois dans nos centres d'étude sur des oiseaux et des grenouilles ; le second ressortit à la suggestion collective que produit journellement le moindre fakir hindou en faisant voir à une assemblée des phénomènes inexistants. Je le demande donc : — Quel est le scientiste officiel, quel est le savant en place qui a jamais réalisé, moins même : étudié la catalepsie artificielle chez les animaux ou la suggestion collective à l'état de veille chez l'être humain ? Ces mes-

(1) La Bible dit : « *Toutes* les eaux du fleuve » ; il y a là une exagération évidente, et le phénomène n'a pu être que partiel sans quoi il est évident que les mages n'auraient pu l'imiter.

sieurs se contentent, en psychologie expérimentale, d'approfondir l'hypnotisme — qui n'existe pas, je le prouverai plus loin — à l'aide duquel ils font en quelque sorte de la vivisection humaine aux dépens et au grand dam de malheureuses hystériques qu'ils détraquent sous prétexte de recherches scientifiques, et que, une fois détraquées, ils rejettent dans la circulation.

En résumé, c'est se tromper étrangement que de croire à la nullité de la science antique : elle n'était pas répandue dans le public, voilà tout. Mais de longues générations d'esprits éminents l'avaient fait progresser par leurs découvertes surajoutées durant des millénaires, au delà de tout ce que nous pouvons imaginer.

Or, cette Sagesse antique, qu'est-elle devenue ? Elle s'appelle de nos jours l'occultisme, qui est son héritier direct, son continuateur, parce qu'il détient l'ensemble des théories, des pratiques et des voies de réalisation de cette science mystériale enseignée jadis dans les sanctuaires initiatiques.

Comment ceci est-il advenu ? C'est ce que je vais dire maintenant.

Je rappellerai d'abord que le haut savoir ne se distribuait pas publiquement, mais seulement dans les grands sanctuaires, et à un petit nombre d'initiés toujours soigneusement choisis, et liés par des serments dont la sanction était capitale. Certes, des indiscrétions étaient commises de temps à autre, que punissait dans le plus bref délai un assassinat mystérieux. De vagues données, par suite, fusaient dans les foules, mais sans pouvoir être comprises par leurs détenteurs accidentels eux-mêmes, car l'enseignement mystérial était toujours présenté sous une forme mystique qui empêchait le profane de comprendre le fond même des choses. L'ignorant entre les mains de qui tombait ainsi quelque notion des sciences cachées, n'y voyait donc que son sens apparent et son

application immédiate, sans comprendre ni sa profondeur ni sa portée ; il acquérait ainsi seulement une bribe de connaissance superficielle, en dehors et au-dessus de ce qui était connu des foules, et, quand il la faisait passer dans la pratique, il se créait dans son entourage un renom de thaumaturge, absolument comme, de nos jours, dans les cabarets de village, l'escamoteur est regardé comme un être surnaturel. Ce furent les débuts de la sorcellerie que j'ai étudiés ailleurs (1) ; la sorcellerie, plus tard, en opposition avec le christianisme, se mélangea aux restes du paganisme expirant, puis, dans la suite, au Moyen Age, fusionna avec le satanisme où se ruaient les foules ivres de misères matérielles et affolées de désespoirs moraux ; elle s'est perpétuée jusqu'à nos jours où des débats publics de tribunaux ont eu à juger pour escroqueries, en des paysans grossiers mais thaumaturges avérés, des manieurs de forces inconnues qu'ils savaient puiser dans leur ambiance hyperphysique (2).

Mais c'est là simplement un surgeon néfaste de la hautaine Science antique... Cette Science elle-même, qu'est-elle devenue ?

Peu à peu, les révolutions intérieures et surtout les guerres étrangères ont anéanti les sanctuaires vénérés qui l'abritaient ; Rome, dont l'esprit grossier — en sa période de conquête jusqu'à ce qu'il se fût affiné au contact de l'esprit grec — était incapable de la comprendre, fut la grande destructrice de ce savoir qui ne vivait que dans ses temples (3). Quand furent brisés les autels qui l'enombraient de leur protection, son éclat disparut, ses initiés se dispersèrent et elle sembla avoir vécu.

Elle sembla, seulement.

(1) *La Sorcellerie des campagnes*, 1 vol. in-8°, Paris.

(2) Affaire de Cideville, 1851.

(3) En Gaule, la conquête romaine persécuta sanguinairement le druidisme dont l'enseignement initiatique, si florissant à Bibracte, disparut devant elle.

Parmi les initiés épars, dont le plus grand nombre, en ces temps de luttes sanglantes, avait des soucis plus immédiats, il en fut quelques uns qui restèrent en communion intime avec la déesse sainte et meurtrie, et qui comprirent que ce serait un crime, à eux, de laisser périr à leur suite le savoir si péniblement acquis. Ceux-là agirent comme le faisaient jadis les maîtres de l'enseignement mystique : ils se choisirent avec soin un disciple dont ils feraient l'héritier de leur science, que ce disciple transmettrait plus tard à un autre, et ainsi de suite dans la longue série des âges, jusqu'au jour où la divinité exilée pourrait enfin franchir le parvis des nouveaux temples que lui élèverait l'avenir.

L'avenir qu'ils attendaient, hélas ! ce fut la chute de la domination romaine, ce fut l'invasion des hordes barbares, promenant avec elles, durant des siècles et dans tout le monde civilisé, le sac des cités, le carnage des foules, la torche des incendies, le retour à la bestialité et l'anéantissement de tout. Et puis, ce fut la longue nuit du Moyen Age, nuit d'affreuses ténèbres où subsistait seule, comme une lampe de sanctuaire dans un pandémonium d'horreur, la foi blanche et naïve des croyances religieuses. Mais cette foi même était l'adversaire naturel et forcé de toute science : la science, pour être admise, ne devait s'y étayer que sur le plus anti-scientifique des livres, le livre des Ecritures ; et l'Eglise, aveuglée par le souci de sauver les âmes, regardait comme suspect et traitait en ennemi quiconque étudiait en dehors d'elle : or, que savait-elle elle-même, à part quelques-uns — et combien rares ! — de ses représentants ?

Durant cette sombre période du Moyen Age, combien subsista-t-il d'initiés de la dernière heure ? Il y en avait encore quelques-uns, certes (1), mais qu'ils étaient clair-

(1) L'histoire a enregistré le nom du rabbin Jéchiélé qui au temps de Louis IX, à Paris, s'éclairait avec une étoile de première grandeur, et

semés ! Et combien, dans les ténèbres ambiantes, avaient conservé intact le pur dépôt des maîtres de jadis ! Que de gangue, chez la plupart, recouvrait l'or transmis ! Fiancés, de par la nature même de leurs études, à la hart et au fagot, ils étaient obligés de se dissimuler, et quand, n'osant pas faire de disciples par peur de la trahison, ils confiaient leur savoir à l'écriture, sous quels symboles obscurs, maintenant presque indéchiffrables, le dissimulaient ces continuateurs de l'expression mystique des anciens âges (1) ! Ces symboles — qu'ils soient bons ou mauvais — utilisés par eux, il nous faut aujourd'hui les pénétrer pour en faire jaillir la lumière qu'ils recèlent.

Pendant longtemps, après même la Renaissance, on n'a eu que ces mystérieux écrits pour étudier la haute science du passé ; mais depuis, nous pouvons les collationner avec ce qu'on appelle couramment des *Traditions*, dont le nombre va de nos jours en augmentant, et dont je m'occuperai plus loin.

Ainsi donc, même au point culminant de son efflorescence, la haute science antique était célée dans les temples et ne se distribuait qu'avec une jalouse prudence entre quelques initiés d'autant plus rares, d'autant plus sélectionnés que son enseignement était plus élevé ; plus tard, elle se cachait strictement dans le cœur de ses dépositaires, successeurs de plus en plus lointains des époptes sacrés, et alors elle se cachait parce qu'elle devait demeurer fatalement incomprise, non seulement par la grossièreté des foules, mais encore, mais surtout, par les con-

punissait, en les jetant à terre par une secousse soudaine et terrible, les mauvais garçons qui, la nuit, le troublaient en agitant son heurtoir. L'homme qui, à cette époque savait de la sorte manier l'électricité, ne pouvait être qu'un initié (Voir Sauval, *Antiquités de Paris.*)

(1) On en trouve un exemple remarquable dans la gravure du frontispice du *Grémoire* (*sic*) *du pape Honorius*, un livre de maléfice, il est vrai, où sous l'exergue très moral : *Obéissez à vos supérieurs parce qu'ils y prennent garde*, se cachent les plus odieux symboles.

ducteurs de ces foules, ignorants eux-mêmes et égarés dans un esprit de foi, profonde sans doute, mais foi sans jugement et disposée à voir l'œuvre du démon dans tout ce qui dépassait l'étiage bas de sa compréhension ; et parce qu'enfin le résultat de cette erreur générale, qui jugeait tout savoir sur le lit de Procuste de la croyance religieuse, conduisait fatalement au bûcher ou au gibet quiconque étudiait la science en dehors de l'Ecriture.

C'est pour toutes ces raisons multiples et successives que la science antique, toujours *cachée* pour les causes indiquées, est connue aujourd'hui sous le nom de science occulte ou d'occultisme (*scientia occultati*, *scientia occultata*, *scientia occulta*) (1). Et c'est pour ce double motif qu'elle est encore partiellement cachée — même à ses propres disciples qui sont loin d'avoir à l'heure actuelle déchiffré tous ses symboles et pénétré tous ses secrets (2); — c'est pour cela que, durant tout le Moyen Age et le commencement des Temps Modernes elle était pourchassée comme démoniaque; c'est pour cela, enfin, qu'à notre époque, d'une part, les intelligences plus pieuses qu'éclairées y voient comme une œuvre avant tout issue du mal en vue du mal, et que les esprits plus instruits la repoussent parce que, supérieure infiniment à la science moderne à ses débuts, elle ne s'est pas mêlée aux débuts de la science moderne, dont les théories — différentes des siennes, car leur étant inférieures — ont progressé en

(1) Il ne faut pas confondre la science occulte, qui est l'ensemble des hautes théories scientifiques de l'antiquité, avec ce qu'on appelle aujourd'hui les sciences occultes, ou sciences divinatoires, qui ne sont que des applications plus ou moins sérieuses, plus ou moins justifiées de ces principes, applications pratiques faites par des gens qui parfois ignorent même ces principes.

(2) Il en va tout autrement au point de vue du public : les livres de l'occultisme sont aujourd'hui à sa disposition et expliquent ses théories et ses phénomènes de la façon la plus claire, à la seule exception des révélations qui peuvent créer un danger public ou privé ; mais il n'y a là qu'une simple mesure de prudence et de moralité générales.

dehors d'elle et, par la suite, se sont rapprochées des siennes mais sont habituées depuis des siècles à les repousser.

Les exemples abondent ; je pourrais rappeler le double fait, dont j'ai parlé plus haut, de la vision à travers les corps opaques et de la télépathie, toutes deux niées par les savants en place, et toutes deux prouvées au moins dans leur possibilité, par la découverte des rayons Rœntgen et de la télégraphie sans fil ; je préfère présenter une espèce plus probante encore : La science occulte a toujours affirmé l'unité de la matière ; la science officielle l'a toujours niée, jusqu'à ces temps derniers où les plus récents travaux des maîtres de la chimie contemporaine ont démontré que les alchimistes avaient raison contre les chimistes : la matière est une et non multiple.

Or, à l'heure actuelle, après avoir déchiffré ce que nous avons pu des symboles sous lesquels nos prédécesseurs dissimulaient les vérités de leur savoir, après avoir scruté, dans les traditions diverses, les vieilles théories des maîtres, après avoir expérimenté tout ce qui, avec les moyens que les laboratoires modernes mettent à notre disposition, est accessible à l'expérimentation, où en sommes-nous ? Voici.

Chaque science, dans l'état normal, se divise, en quelque sorte naturellement, en deux parties : la partie acquise — ou soi-disant telle — que les professeurs enseignent du haut de leurs chaires, et la partie incertaine et reconnue telle (ce qui ne signifie pas que la partie prétendue acquise *né varieiur* n'est pas modifiée au jour le jour) sur laquelle les maîtres méditent et expérimentent dans leur particulier, pour en établir les principes, de façon à en faire jaillir les lois générales que doivent corroborer les faits.

Or, c'est sur cette partie encore incertaine et fluctuante des sciences modernes, c'est sur les principes, c'est, si

l'on peut employer ce néologisme, sur l'hyper-science, que portent les études de l'occultisme contemporain, parce que ce sont surtout les principes de toutes choses que nous ont communiqués les traditions et les vieux auteurs : c'est dire que nous allons beaucoup plus loin que la science normale et que nous nous mouvons au delà des limites qu'elle a elle-même fixées — et de quel droit puisque nous y trouvons des faits que nous lui apportons ? Ces faits, elle refuse de les voir parce qu'ils jettent à terre les théories sur lesquelles elle vit, qu'elle chérit comme on chérit tout ce qu'on a enfanté douloureusement, mais il n'importe ! Ces faits n'en existent pas moins, et un jour viendra où il lui faudra bien, quoique avec mauvaise grâce, les étudier. C'est ainsi que, pour rappeler l'exemple posé plus haut, l'occultisme lui a répété pendant longtemps : « La matière est une, et les corps réputés simples peuvent être transmués les uns dans les autres par une modification appropriée dans leurs groupements moléculaires. » Pendant longtemps, la science normale nous a opposé ses plus fermes dénégations ; aujourd'hui les faits sur lesquels se basent nos théories sont entrés fatalement dans son domaine d'études, et, à la suite de leur examen forcé, elle s'incline enfin et confesse : « Oui, la matière est une ! »

En dynamique, elle affirme : « Nous connaissons toutes les forces de la nature — Nous répondons : Vous ignorez encore les forces que nous appelons astrales (1) : un jour vous serez forcée de les étudier parce que notre pratique de chaque jour nous prouve leur existence.

En physiologie, elle dit : Nous connaissons toutes les possibilités de l'homme. — Nous répondons : Vous ignorez encore ses possibilités psychiques et ses énergies men-

(1) Non parce qu'elles proviennent des astres mais parce qu'elles naissent sur le plan voisin du plan physique et que les anciens avaient dénommé *plan astral*.

tales : un jour, vous serez forcée de les aborder, parce que la psychologie expérimentale nous donne raison.

En ontologie, elle affirme : L'homme est le couronnement de la chaîne des êtres. — Nous répondons : Vous ignorez que la chaîne des êtres se poursuit au delà de l'homme : un jour vous serez forcée de le reconnaître, parce que le phénomène spirite, quelles que soient d'ailleurs les conclusions que l'on en tire, mais que, à moins d'ignorance et de mauvaise foi, l'on ne saurait nier — prouve absolument la vérité de nos théories.

En astronomie, elle affirme : Toutes les influences des astres nous sont connues : toutes sont purement physiques. — Nous répondons : Les astres, comme les climats, comme les altitudes, comme les régions du globe, exercent aussi leurs influences morales : un jour vous serez forcée de les étudier parce que l'ensemble des faits — dont aujourd'hui vous n'admettez, et comme à regret, qu'une minime partie — s'imposera à vous et vous y contraindra.

En chimie, elle affirme : Nous connaissons toutes les propriétés des corps. — Nous répondons : Tous les corps ont des propriétés hyperphysiques que vous ignorez : un jour vous serez forcée de les expérimenter parce que la radio-activité des corps, à l'heure actuelle, vous impose votre voie (1).

En psychologie, elle affirme : Toutes les possibilités de l'âme nous sont connues. — Nous répondons : L'âme possède des énergies physiques et hyperphysiques qui vous échappent encore : un jour vous serez forcée de les sonder, parce que le phénomène animique doit fatalement s'imposer à vous.

En optique, elle affirme : Toutes les lois de la vision nous sont connues. — Nous répondons : Vous ignorez la voyance dans le temps et dans l'espace : un jour vous

(1) J'appellerai simplement, à ce sujet, l'attention sur l'action des médicaments à distance.

serez forcée de la reconnaître, quand l'étude des rayons supra-violets et infra-rouges vous aura conduite à une théorie qui expliquera les faits journaliers de la voyance.

En mathématiques, elle affirme : Nous connaissons toutes les propriétés des chiffres. — Nous répondons : Les chiffres n'ont pas que des propriétés extérieures, ils ont aussi des propriétés intimes : un jour vous serez forcée de les étudier quand vous reprendrez, dépouillant votre actuel dédain, l'étude des maîtres anciens (1).

En géométrie, elle affirme : Nous connaissons les trois dimensions des corps : il n'y en a pas d'autres. — Nous répondons : Les corps ont en outre des dimensions métaphysiques qui vous échappent : un jour vous serez forcée de les admettre, parce qu'il est des phénomènes physiques dont elles constituent la seule explication possible (2).

En physique, elle affirme : Nous connaissons les trois états de la matière : il n'y en a pas d'autres. — Nous répondons : La matière comporte bien plus de trois états : un jour, vous serez forcée de les expérimenter parce que vos expériences vous y conduiront fatalement, parce qu'elles vous y ont déjà conduite (3).

Et ainsi de suite.

A quoi cela tient-il ?

On a pu dire de la science qu'elle est comme toute religion, et qu'elle possède à la fois un exotérisme livré aux foules et un ésotérisme que se réservent les maîtres : ce n'est pas tout à fait exact, et une comparaison fera mieux comprendre ma pensée :

Remettez un télégramme à un illettré : remettez ce même télégramme à un homme instruit, et posez-leur à tous deux la même question : Qu'est ceci ?

(1) V. les œuvres de Pythagore.

(2) V. dans Zollner, Beltrami, H. Poincaré et autres, l'hypothèse d'une quatrième dimension.

(3) Le grand chimiste anglais W. Crookes, notamment, a trouvé l'état radiant qui est à l'état gazeux ce que celui-ci est à l'état solide.

L'illettré vous répondra : « C'est un papier bleu, cacheté, mais s'ouvrant, et légèrement découpé ; cette feuille est très légère, mais elle est solide ; elle a deux faces dont chacune porte de l'écriture à la machine sur bandes rapportées collées : je n'y vois pas autre chose. »

L'homme qui sait lire vous dira : « C'est l'annonce d'une catastrophe où ont péri des centaines de vies humaines. »

Ainsi, chacune de ces deux personnes vous a répondu de façon très exacte, mais chacune en se plaçant à son point de vue particulier qui correspond à son savoir propre. Or, n'y a-t-il pas un abîme entre les deux réponses ?

Il en est de même entre la science normale et la science occulte.

La science moderne, basée uniquement sur l'expérimentation et ne voyant rien, par suite, au delà du côté matériel des choses, a, depuis son origine moyenâgeuse, évolué dans les voies d'un matérialisme de plus en plus étroit, dont les entraves se font encore et malgré tout sentir à l'heure de réaction que nous vivons : pour elle, tout ce qui ne peut être pesé au trébuchet est illusoire ; pour elle, tout ce qui ne tombe pas sous les sens ou ne peut être évalué à une mesure quelconque — connue d'elle, — est un mythe ; pour elle, rien n'existe, parce que pour elle rien ne peut exister, en dehors du chiffre, de la balance ou du scalpel. Elle fut positiviste avant Auguste Comte, et elle tient à ce positivisme qu'elle considère comme la base de toute étude qui ne veut pas errer. Il en résulte qu'en tout, elle ne connaît des choses et ne peut en connaître que les propriétés extrinsèques, celles que lui révèlent immédiatement ses instruments de contrôle — et elle écarte tout le reste, comme inexistant.

L'occultisme, lui, procède différemment — non pas qu'il repousse l'expérimentation qui est, pour lui comme

pour la science normale le point de départ nécessaire (1) ; il lui accorde au contraire une importance capitale ; de plus, il se sert de tous les instruments de contrôle que la science normale met à sa disposition, mais il ne s'acharne pas comme elle à ranger les faits dans des catégories préalablement et strictement délimitées, à les étendre bon gré mal gré sur le lit de Procuste de règles invariables, à les soumettre malgré tout à des instruments de contrôle quand l'évidence prouve qu'ils sont sans action sur eux. Dans l'étude de la force odique ou ecténique, par exemple, alors que l'Académie de Médecine déclare : « Nous avons cru ne pas devoir fixer notre attention sur des cas rares, insolites, extraordinaires, qui paraissent contredire toutes les lois de la physique (2), et en conclut que la force ecténique n'existe pas, l'occultisme ne s'attache pas à savoir quelle mesure elle donne sur un dynamomètre puisqu'elle est sans action sur aucun dynamomètre connu ; mais il s'attache aux résultats qu'elle produit, c'est-à-dire précisément à ce que l'autre repousse, « aux cas rares, insolites, extraordinaires, qui paraissent contredire toutes les lois de la physique », et il conclut : c'est que les lois de la physique sont fausses.

C'est en effet une des caractéristiques de l'occultisme non pas de mépriser ou de dédaigner les lois posées par la science et présentées par elle comme intangibles, mais de ne les regarder que comme provisoires, comme lois d'attente si je puis employer cette locution. Avant la loi de la science moderne, il fait intervenir les principes de science antique.

Prenons un exemple.

(1) Je ne parle naturellement ici que de l'occultisme scientifique laissant de côté le faux occultisme qui agit dans l'ignorance de ses propres principes et se perd dans les rêveries : ce genre d'occultisme n'a rien de sérieux.

(2) Rapport du commissaire de la Société royale de médecine pour faire l'examen du magnétisme animal, p. 21.

L'histoire nous raconte qu'il a existé de tous temps des personnages doués de la singulière faculté d'ubiquité ; les procès de sorcellerie sont remplis de faits de cette nature, et les hagiographes attribuent des dons de bilocation à beaucoup de saints.

— Légende, hallucination ou imposture ! tranche la science. La physiologie nous enseigne que la vitalité est une, et la pratique de chaque jour nous apprend que si l'on divise un organisme supérieur (1) cet organisme meurt partiellement ou en totalité suivant l'importance de la section.

— La vitalité n'est pas dans l'organisme seul, réplique l'occultisme, elle est universelle et peut, par suite, exister en dehors de l'organisme ; chacune des deux parties de l'être divisé possède sa vitalité propre, et ne meurt que parce que cette vitalité n'est pas entretenue par l'apport de vie qui lui convient ; l'être continuerait à vivre si vous saviez le reconstituer : tout est là.

Or comme toutes les traditions constatent que la reconstitution peut se faire, puisque l'objet du prodige continue à vivre, à la science qui, basée sur ses propres lois, affirme *ex cathédrà* l'impossibilité absolue du phénomène, l'occultisme répond que ces lois sont fausses — et il cherche. Et les immortels travaux de Rochas sur l'*Extériorisation de la sensibilité* (2) et sur l'*Extériorisation de la motricité* (3) ouvrent la voie. A l'heure actuelle, le dédoublement de l'être humain est entré dans la pratique, s'accomplit journellement : le sujet magnétique, après préparation spéciale, se divise en deux : le corps, réduit à l'état de quasi cadavre, et le *double*, composé de plusieurs éléments parmi lesquels le premier que l'on rencontre est la vitalité du sujet — et cela, maintenant, avec la

(1) Les êtres inférieurs (annélides, etc.) échappent à cette loi.
(2) Un vol. in-8°, Paris, 1895.
(3) Un vol. in-8°, Paris ,1896.

plus grande facilité, pour peu que le sujet soit entraîné. En ce qui me concerne, poursuivant certaines recherches basées sur le dédoublement de l'être, il est des sujets que j'ai dédoublés plus de cinq cents fois.

Ainsi étayé sur ses principes, l'occultisme a réalisé un phénomène dont la science, appuyée sur ses lois, a décrété, et décrète encore à l'heure actuelle l'absolue impossibilité. On peut donc établir cette différence capitale entre l'occultisme et la science, que le premier se base sur des principes qui, établis par une succession de penseurs au cours d'une longue série d'âges et ayant été immuables dans la haute Science antique doivent être tenus pour vrais, ce qui nous fait aujourd'hui procéder par déduction du principe au fait qui en découle, alors que la science moderne, basée sur l'expérimentation du fait, procède par induction du fait à la loi qui le régit, sans jamais s'élever jusqu'au principe. Il en résulte que l'occultisme est la science des principes, et la science moderne, la science des faits.

Mais il y a encore d'autres différences entre les deux méthodes ; une des principales est celle-ci : — Là où la science étudie uniquement les propriétés extrinsèques des corps, l'occultisme, libéré par elle de ce souci, s'attache surtout à l'étude de leurs propriétés intrinsèques. La science est comme l'illettré dont il a plus haut été question et qui, d'un télégramme ne voit que l'apparence extérieure. De là vient que la science ne veut pas reconnaître la force odique, que cependant nous manions journellement ; et quand, dans ses recherches spéciales, elle arrive à un résultat basé sur cette force, et que l'occultisme connaît depuis longtemps, elle en est toute surprise et hésite à mettre cette découverte en pratique. C'est ainsi qu'elle a trouvé l'action des médicaments à distance et l'a laissée dans le domaine de la théorie, alors que le principe nous était connu de tous temps : « Il

n'est aucun corps qui ne rayonne ses propriétés autour de soi. »

Enfin, la différence capitale entre les deux méthodes a bien été indiquée par le maître Papus (1) :

« Le visible est la manifestation de l'invisible : ce principe est vrai pour tous les phénomènes de la nature, et nous indique clairement la différence fondamentale entre la science des anciens et la science des modernes.

« La première s'occupe du visible uniquement pour découvrir l'invisible qu'il représente, alors que la seconde s'occupe du phénomène pour lui-même, sans s'inquiéter de ses rapports métaphysiques.

« La science des anciens, c'est la science du caché, de l'ésotérique ; la science des modernes, c'est la science du visible, de l'exotérique. »

De toutes les considérations qui précèdent résulte une conclusion précise : c'est que l'ensemble des vues de l'occultisme dans chacune des branches de la science constitue une haute science, une hyperscience aux vues de laquelle, dans beaucoup de cas, par exemple en ce qui concerne l'unité de la matière, la science moderne a été amenée à se rallier.

La physique a, au-dessus d'elle, l'hyperphysique qui étudie les forces cachées de la nature ; la chimie a l'hyperchimie (2) qui étudie les forces cachées des corps ; l'astronomie a la méta-astronomie qui s'applique aux influences astrales (3) ; la psychologie a le métapsychisme

(1) *Traité élémentaire de science occulte*, 1 vol. in-12. Paris, 1898.

(2) A laquelle conduisent tout naturellement aujourd'hui la thermochimie, la dynamochimie et la stéréochimie.

(3) L'hyperphysique, l'hyperchimie et la méta-astronomie étudiées au Moyen Age et dans les temps modernes, sous les noms de magie, d'alchimie et d'astrologie, ont fini par tomber entre les mains d'ignorants ou, pis encore ! d'imposteurs qui ont fait décrier ces sciences ; à l'heure actuelle, l'hyperphysique, à Paris avec Papus, l'hyperchimie qui a son principal centre à Douai avec A. Poisson, et la méta-astronomie, guidée par des ingénieurs sortis de l'Ecole Polytechnique, remontent à leurs vérita-

qui scrute les possibilités cachées de l'âme ; les mathématiques ont l'arithmologie qui creuse les théories de Pythagore et des grands mathématiciens de l'antiquité ; l'histoire, qui remonte actuellement à dix mille ans a au-dessus d'elle la préhistoire occulte qui remonte à des millions d'années (1), et l'ensemble de ses lois cachées au vulgaire, en vertu desquelles, par exemple comme je le montrerai plus loin, la guerre européenne de 1914-1918, n'est que l'aboutissement fatal de l'épopée vécue par Ram l'initiateur de notre race, il y a huit mille ans, etc.

Toute science moderne, en un mot, comporte au-dessus de soi l'ensemble des théories spéciales à chacune d'elles que nous résume la Sagesse antique représentée, coordonnée — au moins dans celles de ses parties immédiatement accessibles — et expérimentée par les occultistes de notre époque.

Or, que sortira-t-il, que doit-il infailliblement sortir de cet énorme travail ? — L'examen critique et l'étude expérimentale des doctrines occultes par la science moderne — après quoi la doctrine occulte, en tant que science cachée, ne sera plus qu'un souvenir, un détail de la grande histoire de l'humanité.

C'est ce qu'a fort bien compris le colonel de Rochas, lorsque, voyant journellement devant son expérimentation s'accumuler les phénomènes renouvelés de la Science antique par le labeur des chercheurs contemporains, et comprenant que leur étude par la science moderne devait fatalement s'imposer dans un délai rapproché, il a écrit, illuminé par un éclair de géniale prévision d'avenir : « L'occultisme sera la science du xxe siècle ! »

bles sources, font le tri entre le bon grain et l'ivraie, et établissent un corps de doctrine de ce qui est acquis.

(1) L'occultisme sait que le premier cataclysme de l'Atlantide se produisit il y a 800.000 ans ; mais avant même la naissance de l'Atlantide, il connaît la Lémurie, et, avant la Lémurie, les Terres Blanches de la Boréalie, berceau de notre race, etc.

En un mot, la science normale enseigne *ce que paraît être* la nature ; elle établit les lois apparentes du phénomène et nous montre les dehors des choses ; l'occultisme enseigne *ce qu'est en réalité* la nature ; il fait connaître les principes profonds du noumène et pénètre dans l'intimité de l'univers.

« L'occultisme, qui renaît en ce moment, est autre chose qu'une source de rares curiosités jaillie pour enrichir les collections de ceux qui ont à peu près tout catalogué sur la planète. C'est un besoin de l'évolution qui brisera les misérables cloisons des prétentieux assez naïfs pour s'imaginer pouvoir le canaliser pour leur propre usage. L'occultisme doit être considéré, non de l'extérieur mais du dedans ; dans son ensemble, non dans ses parties. Scientifiquement, il est l'exposé des rapports de l'Unité et de la Diversité. Socialement, il est le seul Messie, le seul régénérateur possible. Mystiquement, il est la clé des Harmonies dont l'échelle part des systèmes atomiques et va se perdre en Dieu (1). »

Oh ! je n'ignore pas l'accusation que les officiels portent contre les occultistes : des rêveurs ! des songes creux ! des chimériques, qui se réclament d'une soi-disant science antique dont ils seraient bien embarrassés de prouver l'existence, et qui se perdent dans de nébuleuses théories qu'ils voudraient substituer aux réalités tangibles de la science !

Si nos adversaires connaissaient un peu mieux nos livres, ils auraient reconnu dès longtemps qu'il y a eu chez nous et de tout temps, de puissants cerveaux, que la Sagesse antique n'est nullement un trompe-l'œil et que, à l'heure actuelle, notre expérimentation n'est pas inférieure à celle des officiels.

Il me serait loisible, à ce propos, de parler des résul-

(1) Ph. Pagnat. *Enquête générale sur l'occultisme*, dans la *Vie morale* juin 1922).

tats pratiques auxquels j'ai abouti personnellement sur certains points de la psycho-physiologie et de la psychologie expérimentale ; mais, outre qu'il est peu séant, pour un auteur, de se citer soi-même, il n'est ni dans mes goûts ni dans mes habitudes de plastronner. Mais comme j'aime avant tout les réalités, particulièrement dans l'ordre scientifique, il me semble que ces deux reproches valent d'être examinés de près... Voyons donc successivement et ce que valait la science antique et ce que vaut aujourd'hui notre expérimentation.

J'ai déjà dit que nombre de nos instruments de science et des théories modernes étaient connus de l'antiquité : j'ai déjà donné à cet égard quelques précisions ; je vais maintenant aller au fond des choses.

En effet on s'est souvent posé — et on se pose encore souvent — la question primordiale à laquelle il est aujourd'hui nécessaire de répondre : En haute science, quelles étaient exactement les connaissances des sages de l'antiquité?

Exactement... il est difficile de répondre à cette question, mais *très approximativement* et avec preuves à l'appui, la réponse est aisée : La science antique possédait des théories transcendantales dont certaines sont indéniablement plus précises que celles de la science moderne et dont beaucoup sont encore insoupçonnées d'elle. Ses applications pratiques et publiques étaient, par contre, bien moindres que les nôtres, et cela parce qu'elle était jalousement réservée aux sanctuaires, mais on peut affirmer sans crainte d'erreur que, dans son ensemble, elle était supérieure à la nôtre.

Des mots ! dira quelque lecteur sceptique... Affirmations aventurées que l'auteur, s'il était mis au pied du mur, serait fort embarrassé de prouver !... — Point du tout ! je ne ressens aucune gêne à apporter les faits les plus probants, les plus saisissants et les mieux établis.

Il est de la dernière évidence que je ne puis ici, dans le cadre de cet ouvrage, passer en revue *toute* la science antique et que je suis forcé de me borner. Je vais donc examiner simplement un point particulier, la grande pyramide d'Egypte, dite de Khéops, construite il y a environ quarante siècles.

Ce monument a été particulièrement étudié par les égyptologues contemporains, de qui les travaux ont été excellemment résumés par M. l'abbé Moreux, dans son ouvrage, *la Science Mystérieuse des Pharaons* (1) : je ne saurais, en vérité trouver de meilleur guide pour montrer aux lecteurs de ces pages, tous les hauts enseignements scientifiques résultant de l'examen de ce monument.

Disons, pour commencer, que c'est à tort que s'est établie l'opinion des premiers archéologues qui ont étudié les pyramides : si l'on y rencontre des momies — voire des momies royales — ce fait n'est qu'accessoire et accidentel, et, aujourd'hui, on admet plutôt que ces monuments étaient, purement et avant tout, scientifiques. D'autre part, à mon avis, l'exploration intérieure de la pyramide de Khéops est loin d'être terminée, et la grande difficulté qu'on a eue à y trouver d'abord l'entrée et ensuite trois chambres seulement, nous fait assez supposer qu'il y a d'autres galeries que les six actuellement connues, et que Jamblique avait raison en y plaçant une partie des épreuves de la grande initiation, comme nous le verrons plus loin.

Faisons remarquer que les dynasties antérieures à la quatrième, sous laquelle a été construite cette pyramide, nous ont laissé des œuvres — statues et autres — d'un art alors très avancé, et que, dans toutes les civilisations, la science marche de pair avec l'art, qui ne pourrait, sans elle, atteindre un certain niveau.

(1) 1 vol. in-8°, Paris, 1924.

Les dimensions de la grande pyramide, exprimées en nos mesures modernes sont : — hauteur, 148 m. 208 ; — côté de la base, 232 m. 805 ; la surface qu'elle couvre est donc 5 h. 41 a. 98 ; son poids est d'environ 6.000.000 de tonnes. Comme le revêtement qui en couvrait originairement l'extérieur a été en grande partie détruit pendant la domination arabe, il a fallu en quelque sorte le reconstituer dans son intégrité par le calcul et c'est ce qu'a fait Piazzi-Smith de qui les chiffres, donnés plus haut, ont ensuite été vérifiés et reconnus exacts. Ceci posé, tirons les déductions scientifiques de ce monument.

A. — La pyramide de Khéops est constituée par des blocs de pierre polie d'énormes dimensions ; un d'eux, de 10 mètres de long, dépasse 170 mètres cubes et pèse plus de 470.000 kilos : la machinerie qui mettait en place de pareilles masses devait être, indubitablement, de premier ordre ; car, si Hérodote parle d'une chaussée qui aurait servi à exhausser les pierres pour les amener à pied d'œuvre, cette chaussée, d'après les mesures qu'il donne, n'avait pas plus de 15 mètres dans sa plus haute élévation ; or, pour élever de 15 mètres à 148 mètres des poids de plus de 400 tonnes, il faut des appareils mécaniques d'une rare puissance, et dont la construction et le fonctionnement font présumer l'existence d'ingénieurs excessivement instruits. — Poursuivons.

B. — Les pierres qui entrent dans cette construction sont non pas cimentées avec leurs voisines mais simplement jointoyées, et cela si exactement qu'une lame de canif ne peut en découvrir le joint : à plus forte raison ne peut-elle y pénétrer, tant le jointoiement est parfait ; or, un des principaux entrepreneurs carriers des Etats-Unis, visitant la pyramide, a fait remarquer que, à notre époque, il n'existe nulle part de machine assez perfectionnée pour réaliser deux surfaces de 10 mètres de long s'assemblant aussi parfaitement que les pierres de la

grande pyramide. Ici encore, nous sommes amenés à conclure que les ingénieurs qui ont établi ces machines étaient plus forts que ceux de notre XXe siècle.

C. — Lorsque, durant l'occupation de Bonaparte, les savants de l'expédition voulurent dresser une carte exacte de l'Egypte, ils prirent comme point de départ la grande pyramide ; or, dès leurs premières opérations, ils s'aperçurent que ce monument avait été établi à un point précis et suivant des coordonnées où le méridien de la pointe divise le delta du Nil en deux parties rigoureusement égales, tandis que les diagonales, prolongées enserrent très exactement ce même delta de l'ouest à l'est. Pour arriver à ce résultat, les géomètres égyptiens d'il y a cinq mille ans ont dû se livrer à des travaux de triangulation qui supposent une connaissance approfondie de la trigonométrie.

D. — Cette pyramide est orientée Nord-Sud. Avec quelle exactitude ? Voici.

Il n'existe que trois moyens de repérer le Nord : la boussole, l'étoile polaire et le calcul astronomique. Mais la boussole n'indique que le pôle magnétique, qui est variable et donne lieu à une déclinaison de l'aiguille qui, à l'heure actuelle, est d'environ 22 degrés ouest. De même, l'étoile polaire décrit autour du pôle une circonférence éloignée de ce pôle d'environ 1 degré 8 minutes. Ces deux procédés ne peuvent donc donner qu'une approximation très relative, et, pour qui veut repérer le nord exact, il n'y a d'autre moyen que le calcul astronomique, très compliqué, très délicat, au point que l'observatoire d'Uranienbourg, orienté par les soins de Tycho-Brahé, et celui de Paris, comportent une erreur de dix-huit minutes d'arc : l'orientation de la grande pyramide ne comporte qu'une erreur de moins de cinq minutes : les procédés des astronomes de la IVe dinastie égyptienne devaient être plus précis que les nôtres.

E. — Si, par le sommet de la grande pyramide on tire une droite Nord-Sud, on crée un méridien qui est le méridien idéal en ce sens que, de tous, c'est celui qui parcourt la plus grande partie des terres et la moindre des mers. On objectera peut-être le hasard... soit ! La grande pyramide est assez riche en documentation scientifique pour ne pas faire état de ce détail.

F. — Hérodote nous apprend que, d'après les prêtres égyptiens, les mesures du monument auraient été établies de telle façon que le carré construit sur sa hauteur verticale égale exactement la surface de chacune des faces triangulaires. Or, le fait a été vérifié à notre époque. On peut en conclure que les ingénieurs égyptiens ont joué la difficulté puisque dans un but de relation dont on ne voit pas l'utilité, il leur a fallu, après avoir transformé un carré en triangle, trouver pour les faces de la pyramide l'inclinaison nécessaire pour présenter la surface triangulaire obtenue par le calcul.

G. — Le système numérique de la pyramide est le système décimal caractérisé par la relation des nombres 2 et 5 que présente sa construction... Cinquante siècles avant nous, les prêtres de Memphis et de Thèbes usaient du système décimal dont l'établissement chez nous, en 1795, parut une audacieuse nouveauté.

H. — Chacun sait que le rapport de la circonférence d'un cercle avec son diamètre est incommensurable ; on l'exprime par la lettre grecque *pi* et les géométries donnent l'approximation 3.1416, suffisante pour les calculs ordinaires ; ce nombre 3.1416, inconnu des Romains, n'a été établi qu'à une époque relativement récente et par des procédés modernes. Or, prenez la moitié de la base de chacun des quatre côtés de la grande pyramide $(\frac{232.805}{2} \times 4)$ vous trouverez, comme résultat de l'opération 465.610 ; si vous divisez cette somme par la hau-

teur de la pyramide (148.208) le résultat de l'opération sera très exactement 3.1416 : les mathématiciens des grands Mystères connaissaient il y a des milliers d'années, le rapport aussi exact que possible puisque l'exactitude absolue ne peut exister, de la circonférence au diamètre, ce rapport que, depuis Archimède qui l'évaluait à 3 1/7, nous avons mis des siècles à *re*découvrir ! Dira-t-on encore que c'est le hasard ? Singulier hasard qui permet de pousser un calcul, avec exactitude jusqu'à la dernière décimale usuelle !

I. — On sait que notre mètre constitue *approximativement* la dix-millionnième partie du quart du méridien terrestre ; je dis *approximativement*, parce que, vu les accidents de la surface du sol, il est impossible de mesurer exactement, sur le terrain, un degré de méridien, et, pour la même cause aucun méridien n'est égal à un autre. On admet maintenant que notre mètre est plus court que sa mesure idéale d'environ 2/10 de millimètre. La base idéale du mètre eût donc été une subdivision du rayon polaire que l'on peut calculer avec une bien plus grande exactitude et qui est regardé, à l'heure actuelle comme étant de 6.356 kilm. 7, le dernier chiffre étant encore incertain. Or, nous savons que la coudée sacrée (1), qui est l'unité de mesure employée par les constructeurs de la grande pyramide, se divisait en 25 pouces et que le rapport exact du pouce sacré avec le pouce anglais est de 999 à 1.000. Il a donc été facile, dans ces conditions d'établir la valeur exacte de la coudée sacrée : 0 m. 63566 ; or, si l'on multiplie ce chiffre par 10 millions, on trouve 6.356 km. 6 : la valeur du rayon polaire de la terre, avec simplement l'écart du dernier chiffre, mais j'ai dit que le nôtre n'est pas assuré. En tout cas il y a une légère erreur d'un côté ou de l'autre, mais, les mathématiciens de l'an-

(1) Il y avait aussi la coudée vulgaire qui en différait un peu.

tique Egypte pouvant être, ainsi qu'on l'a vu et comme on le verra plus loin, considérés comme supérieurs aux nôtres, il y a quelque chance pour que l'erreur soit de notre côté.

J. — On sait que le phénomène dit *précession des équinoxes* ramène le pôle céleste à la même place tous les 25.800 ans : cette période de 25.800 est justement le nombre de pouces sacrés que donne la somme des deux diagonales de la base de la grande pyramide.

K. — L'année — durée de la révolution de la terre autour du soleil — comporte 365 jours et une fraction qui, mal connue des Grecs et des Romains, a causé des erreurs rectifiées successivement par la réforme julienne et la réforme grégorienne. Aujourd'hui, nous savons que cette fraction est de 342/1000. Or, la longueur de l'antichambre qui précède, dans la pyramide, la pièce improprement appelée *chambre du roi*, multipliée par 3.1416, rapport de la circonférence au rayon, donne exactement 365.342 pouces sacrés.

L. — On a calculé la densité des pierres composant la pyramide; connaissant son volume, il a été facile d'en déduire son poids total, et ce poids a été trouvé en rapport — très simple — avec celui de la terre comme 1 à 10.000.000.000.000.000 : les mathématiciens des Mystères sacrés connaissaient donc le poids de la terre.

M. — Dans la pièce improprement appelée *chambre du roi*, on a trouvé une sorte de coffre sans couvercle, en granit rouge poli, qu'on a cru d'abord être un sarcophage; mais ses dimensions inusitées le font maintenant considérer comme une œuvre de haute science; il m'est impossible ici d'entrer dans toutes les considérations remarquables auxquelles il a donné lieu (1) : je n'en donnerai qu'un détail : la capacité extérieure de forme parallélipipédique

(1) V. V. Abbé Moreux, *op. cit.*, *et laud.*

en est exactement le double de la capacité intérieure, de même forme. Se rend-on bien compte de la difficulté mathématique qu'a présentée cette opération qu'un esprit superficiel peut considérer comme très simple : ne croit-on pas, au premier abord, qu'il suffit de doubler les dimensions d'un cube pour obtenir une duplication de ce même cube? C'est une erreur : on en obtient ainsi l'octuplation et non la duplication du cube, puisque le cube de 2 est 8 et le cube de 4 est 64; dans cet exemple, pour avoir la base du double du cube de 2, il faut doubler ce cube ($2^3 = 8 \times 2 = 16$) et, du résultat 16 extraire la racine cubique qui sera la longueur de la ligne de base du cube. Cette première opération suppose déjà une connaissance assez profonde des mathématiques ; mais, dans l'espèce dont il s'agit la difficulté est incommensurablement accrue de ce fait qu'il ne s'agit pas d'un cube parfait, mais d'un parallélipipède dont la capacité cubique, doublée, doit être transformée en un second parallélipipède dont toutes les lignes doivent présenter une proportion exacte avec les lignes du premier volume. D'après cette explication sommaire, il est aisé de se rendre compte qu'une telle opération n'est pas à la portée du premier mathématicien venu... et cependant des mathématiciens morts depuis cinquante siècles l'ont menée à bien.

N. — La distance exacte de la terre au soleil est une mesure capitale en astronomie, puisque, de sa connaissance dépendent les dimensions de notre système planétaire et de la partie de l'univers qui nous est connue. Je n'entrerai pas dans le détail des procédés et des calculs qui ont servi à établir cette distance; il me suffira de dire que, à l'heure actuelle, on évalue approximativement cette distance à 149.400.000 kilomètres, avec un écart possible de 70.000 kilomètres.

Or, la hauteur de la grande pyramide (148 m. 208), multipliée par un million, nous donne cette même dis-

tance avec une approximation d'un million de kilomètres. Reste à savoir lesquels, des astronomes égyptiens ou des astronomes modernes, se sont trompés. Pour ma part je pencherais à croire que ce sont les modernes, voici pourquoi : dans leurs calculs, les quatre premiers chiffres seulement (1494) donnent une précision; les cinq autres chiffres sont des zéros, c'est-à-dire des quantités imprécises, alors que, au contraire, les chiffres égyptiens donnent des précisions jusqu'au sixième (148208) et ne laissent porter le doute que sur les derniers qui sont des zéros.

O. — Il a été question plus haut du pouce pyramidal ou sacré (0 m. 0254264) d'après lequel on a établi la valeur de la coudée sacrée. Or, cent milliards de pouces sacrés représentent exactement le parcours de la terre sur son orbite en vingt-quatre heures.

Je m'arrête. On trouvera dans l'ouvrage précité de l'Abbé Moreux bien d'autres considérations des plus savantes — et des plus troublantes — que je ne puis rapporter ici car elles nous entraîneraient dans des expositions astronomiques, historiques, cosmogoniques et philosophiques qui donneraient un trop grand développement à ces pages. Ce que je viens de dire de la grande pyramide (1) doit suffire à prouver que, quand l'occultisme actuel parle de la haute Science mystériale, cette locution n'est pas une vague façon de parler, un à peu près facile destiné seulement à jeter de la poudre aux yeux... Non !

(1) Nous ne connaissons pas encore tout de la grande pyramide, et je suis persuadé que nombre des découvertes à venir de la science contemporaine trouveront leur confirmation dans ce monument scientifique par excellence.

D'autre part, il ne faudrait pas croire que cette haute science dont je viens de noter quelques fragments fût l'apanage particulier de la seule Egypte; certains monuments de la Babylonie sont orientés avec la même exactitude que la grande pyramide et les astronomes khaldéens ont laissé au monde un renom de profond savoir qui, à travers les âges successifs, est arrivé jusqu'à nous.

lorsque nous évoquons la Sagesse antique qui s'enseignait dans les Mystères sacrés de Memphis, de Chartres, ou de Delphes, de H'Lassa, de Balbeck, de Nîmes ou de Méroë, nous avons en vue une science certaine, une science monumentale, une science que la science actuelle, si vaniteuse, est cependant encore bien loin d'égaler.

Examinons maintenant le second reproche qui nous est adressé : Notre expérimentation est-elle une amusette ou bien présente-t-elle quelque valeur scientifique?

Pour résoudre cette question je me bornerai à reproduire ici une page du commandant Darget, qui était un simple, un modeste, fuyant l'éclat, et de qui cependant le nom restera à cause des progrès qu'il a accomplis dans un domaine particulièrement occulte, celui de la photographie de l'invisible.

Cette page est intitulée :

LE PROBLÈME DE CLAUDE BERNARD (1)

Première expérience.

« Claude Bernard, dans son livre *Recherches sur les problèmes de la physiologie* a écrit : « Ce qui n'est pas du domaine de la physique, ni de la chimie, ni de toute autre science, c'est l'idée directrice de l'action vitale. »

Et, plus loin, développant ce qu'il vient de dire : « Il y a comme un dessin vital qui trace le plan de chaque être et de chaque organe, de sorte que si, considéré isolément, chaque phénomène de l'organisme est tributaire des forces générales de la nature, il paraît révéler un lien spécial, il semble dirigé par quelque condition invisible dans la route qu'il suit. Ainsi, les actions chimiques

(1) Au dernier moment, on me dit que ces lignes auraient paru, au moins partiellement, dans une publication que, dans ce cas, je m'excuse de ne pas citer, selon que j'ai coutume, ne la connaissant pas ; j'ai tenu le manuscrit directement de l'auteur lui-même, quelques jours avant sa mort.

de l'organisme et de la nutrition se manifestent comme si elles étaient animées par une force impulsive gouvernant la matière. C'est cette puissance d'évolution immanente qui constituerait le *quid proprium* de la vie, en faisant une chimie appropriée à un but, et qui n'est ni de la physique ni de la chimie. »

Le professeur Charles Richet, dans son volume *Méthode de métapsychisme*, p. 781, a écrit : « Je ne condamne pas la théorie spirite; à coup sûr, elle est prématurée, probablement erronée, mais elle a l'immense mérite de provoquer des expériences ; c'est une de ces hypothèses de travail que Claude Bernard considérait comme fécondes. »

Or j'ai fait des expériences et rendu apparentes par la photographie les hypothèses de Claude Bernard. Depuis de longues années, j'avais obtenu par la photographie le fluide vital de l'homme, de l'animal et de la plante.

Tout ce qui vit émet du fluide vital sur des plaques photographiques entourées de papier noir, opaque à la lumière ordinaire.

Le 10 juillet dernier, je plaçai une plaque enveloppée de papier noir sur le tronc d'un saule pleureur. C'était une vitrose, liée sur le contour du tronc par une cordelette, et j'allai la reprendre le lendemain.

Mise dans le révélateur et ensuite dans le fixateur, je m'aperçus qu'elle était colorée en partie et qu'elle présentait, à son centre, le dessin des fleurs jaunes et rouges du saule pleureur, qu'on appelle chenilles ou pendeloques, avec leurs vives couleurs.

C'était le dessin vital de Claude Bernard qui avait tracé le plan d'un organe, la fleur, avec toute sa vérité et ses couleurs.

Le lendemain, 11 juillet, je mis une plaque enveloppée autour du tronc d'un marronnier où elle resta également vingt-quatre heures.

Au développement, le cliché portait la représentation d'une trentaine de marrons noirs. Le cliché ne portait aucune trace de coloration.

C'était encore le dessin vital de Claude Bernard qui apparaissait par la trace des fruits.

Le dessin vital de Claude Bernard s'est manifesté sur une plaque que j'avais mise sur le front d'un mouton qu'on égorgeait à l'abattoir, en me dessinant les circonvolutions et les anfractuosités de son cerveau.

Il s'est manifesté également, par un dessin d'un cerveau bien fait, sur une plaque enveloppée que j'avais mise sur le front d'un homme, et qui représentait, bien dessinées, les circonvolutions, et les anfractuosités, et la scissure médiane du cerveau humain.

De la savante et prophétique hypothèse de Claude Bernard, nous avons fait une réalité qui s'est manifestée par la photographie qui en donne la preuve permanente par nos clichés.

Par conséquent le problème paraît être résolu.

Deuxième expérience.

On peut présumer que la science de la botanique ferait un grand pas en avant si les savants voulaient se servir de la photographie pour la connaissance, la description et la classification des végétaux.

Il y a quelques jours, j'appris qu'il y avait un beau saule pleureur à l'entrée du parc de Montsouris, et je m'y rendis de suite muni d'une plaque photographique, enveloppée de papier noir et cachetée ; j'allai au parc et priai M. Printemps, le jardinier, de la mettre sur le tronc du saule pleureur, liée avec une ficelle.

Pour le mettre en confiance, je lui montrai ce que j'avais déjà obtenu par ce procédé. Ma plaque était une vitrose, souple pour pouvoir épouser dans toute son

étendue le contour de l'arbre (vitrose Lumière Planchon).

Mes instructions étant données, je quittai le jardinier qui allait déjeuner. Je revins deux jours après, et je remportai ma plaque cachetée que je plongeai dans le révélateur. Je vis de suite que c'était une fleur unique qui était dessinée en noir sur le cliché, et non plusieurs comme la première fois, au mois de juillet.

De plus, il n'y avait pas de traces de coloration. Evidemment la circulation de la sève avait été moins abondante en octobre qu'en juillet, et de là découlait la pénurie du fluide vital de la plante.

Le lendemain, je portai le cliché et une épreuve sur papier à mon jardinier qui reconnut la vraie fleur de saule pleureur, appelée *chaton* à cause de sa forme et du pédoncule sphérique qui lui sert de support. Je dis au jardinier, qui se nommait Daniel Printemps, d'écrire son sentiment au sujet d'un phénomène aussi rare auquel il avait participé, et de vouloir bien y apposer sa signature. Voici la copie de ce qu'il écrivit au verso de la photographie.

« Plaque photographique enveloppée de papier noir opaque, placée pendant deux jours, au Parc Montsouris, par M. Printemps, sur le tronc d'un saule pleureur ; a produit sur le cliché un *chaton* de saule pleureur.

Le jardinier : Printemps.

Paris, le 5 octobre 1922. »

Il faut remarquer qu'on voit, à la droite de la fleur une tache blanche filamenteuse que le jardinier a appelée un *chaton* avorté. Cette deuxième expérience me donne encore plus de certitude que la première, que j'ai réalisé l'hypothèse de Claude Bernard.

C'est une fleur de saule pleureur qui est seule, isolée,

qu'on peut mesurer dans toutes ses dimensions, avec sa vraie forme.

La première expérience gagne surtout en importance par son coloris obtenu sur une plaque (vitrose Lumière Planchon) inapte à se colorer si ce n'est par le fluide vital, comme la chose m'est arrivée pour la première fois en 1895 et dont j'informai de suite M. Lumière, qui me félicita de ma découverte et m'écrivit que, pour m'encourager dans mes études, il me livrerait ses produits photographiques à moitié prix.

Mais, d'autre part, sur cette première expérience, on ne peut voir isolément chaque fleur ni s'assurer avec certitude que cet amas de fleurs colorées, qui sont emmêlées, ressemble aux fleurs tombantes que produit le saule pleureur.

Donc, je considère la deuxième expérience comme plus convaincante que la première, et donnant d'une manière plus absolue, la preuve de la réalité du problème de Claude Bernard. »

Cela pourrait, n'est-il pas vrai, s'intituler : *Une théorie de Claude Bernard prouvée par l'occultisme*, et cela montre à quel point est sérieuse notre expérimentation.

On trouvera, dans ce volume, le cliché dont il vient d'être question, et le lecteur pourra se rendre compte *de visu* si les expériences d'occultisme sont dénuées de valeur comme se plaisent à l'affirmer les gens qui n'ont jamais ouvert un livre d'occultisme.

DEUXIÈME PARTIE

LA SCIENCE CONTEMPORAINE

CHAPITRE PREMIER

LE ROMAN DE LA SCIENCE

Avant d'arriver à nous, avant d'être ce que nous la connaissons aujourd'hui, la science normale a vécu un bizarre roman qui a fortement influé sur ses destinées et, il faut le reconnaître, a contribué à douer ses représentants officiels de l'étrange état d'âme contre lequel on ne saurait trop protester.

Nous avons vu plus haut ce qu'était l'instruction générale dans le monde gréco-romain : supérieure, peut-on dire en se servant des qualifications contemporaines, dans les Grands Mystères ; secondaire dans les petits Mystères, et primaire dans les écoles publiques ; il nous reste à voir ce qu'est devenue cette instruction depuis la décadence de l'empire ; nous nous occuperons surtout de ce qui s'est passé dans notre pays, d'abord parce que la science française nous intéresse plus que toute autre, et ensuite parce que notre pays, bien que touché plus durement qu'aucun autre par les invasions successives des barbares, est cependant celui qui, avec l'Italie, joua le rôle le plus brillant durant la période dite de la Renaissance. De l'état scientifique de la Gaule, on pourra déduire celui des autres débris du monde romain.

Lorsque, après la conquête, le pouvoir romain se fut stabilisé en Gaule, cette contrée connut une époque de prospérité remarquable dont l'influence se fit sentir sur l'esprit public.

Le grand nombre de latins immigrés amena, en Gaule,

l'ouverture d'écoles publiques analogues à celles qui florissaient à Rome, et les principaux — par leurs biens ou par leur autorité — des Gaulois des cités comprirent vite que leur intérêt était d'acquérir une instruction qui, outre les avantages personnels qu'elle devait leur produire, les égalerait au moins sur ce point à leurs vainqueurs de la veille : ils envoyèrent donc de plus en plus leurs enfants suivre, comme les enfants des latins, les cours publics de ces écoles, lesquelles, par suite, se multiplièrent rapidement et prirent, en certains endroits, une importance toujours croissante. Aux IIIe et IVe siècles, du nord au sud, la Gaule était couverte de grandes écoles dont les plus importantes étaient celles de Trèves, Bordeaux, Autun (1), Toulouse, Poitiers, Lyon, Narbonne, Arles, Marseille, Vienne, Besançon, etc.

Qu'enseignait-on dans ces écoles ?

Il est à remarquer que, partout où elle passait, la conquête romaine, tout en reconnaissant la liberté des religions locales en tant que cultes publics, détruisait les sanctuaires initiatiques où elle voyait des nids de rébellions à venir ; c'est ainsi qu'en Gaule, elle avait tué le druidisme qui était à la tête de toutes les révoltes, et dont les débris survivaient péniblement dans les vastes forêts des Carnutes ou dans les grottes sauvages du littoral armoricain. A la suite de cette destruction, si la haute science druidique s'était cachée, par contre le niveau des études publiques s'était quelque peu haussé et l'enseignement que distribuaient les écoles, surtout les principales, était un tant soit peu secondaire. On y étudiait tout d'abord le *trivium* et le *quadrivium* (2) qui répondaient assez à

(1) L'ancienne Bibracte qui, avant la conquête romaine, abritait le collège le plus réputé des Druides, où chaque année se pressaient plus de quarante mille étudiants venus de tous les points de la Celtide.

(2) On rapporte d'habitude cette distinction à la Renaissance ; c'est à tort : le *trivium* et le *quadrivium* constituaient la division basique des études latines.

notre enseignement des lettres et des sciences, et qui comprenaient : le premier, la grammaire, la rhétorique et la dialectique ; et le second, l'arithmétique, la géométrie, la musique et l'astronomie, qui était plutôt de l'astrologie ; de plus, il y avait des cours de philosophie, de médecine, de belles-lettres, et surtout de jurisprudence, car nos ancêtres avaient une passion immodérée pour les disputes du forum. Parmi les premiers rhéteurs qui avaient professé l'éloquence à Rome, Suétone nomme trois Gaulois, et le satirique Juvénal appelle la Gaule : *nutricula causidicorium ;* c'est en Gaule, en effet que les jeunes Bretons encore barbares, venaient étudier les lettres latines :

Gallia causidicos docuit faconda Britannos,

et l'on sait que, sous Tibère, la ville d'Autun renfermait un nombre infini d'étudiants en éloquence.

Au point de vue purement scientifique, nous ne trouvons dans cet enseignement, que trois facultés : l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie. Est-ce à dire que l'on n'en connaissait pas d'autres ? Si fait, mais elles étaient en défaveur, parce que sorties, par tradition vague et confuse, des anciens grands mystères, elles se perpétuaient dans le secret : souvent appliquées au mal, elles avaient un renom plutôt fâcheux, et déjà l'on pouvait dire des sciences supérieures, douze siècles avant que Campanella, le précurseur de Bacon, put le noter dans son *De sensu rerum :* « Tant qu'une science n'est pas tombée dans le public, on la qualifie de magique. » Les mathématiques — supérieures, s'entend — n'étaient pas elles-mêmes à l'abri de telle suspicion, puisque, dans la latinité de la décadence, le mot *mathematicus* désigne toujours un magicien, un devin ou un sorcier.

Malgré tout, au point de vue de la culture intellectuelle, la Gaule, bien supérieure à l'Espagne et aux autres parties

de l'empire, égalait Rome elle-même par le nombre et l'importance de ses écoles, sans aucune influence d'ailleurs du Christianisme dont l'introduction dans ce pays passa, au point de vue qui nous occupe, complètement inaperçue ; d'autant plus que, même au IVe siècle, les professeurs étaient ou païens, ou indifférents en matière religieuse, ou même hostiles à la nouvelle religion qui, par suite, était dénuée de toute autorité didactique (1).

Mais cette brillante civilisation n'allait pas tarder à disparaître, noyée sous les invasions successives des barbares : Alains, Burgondes, Huns, Goths, Suèves, Vandales, se précipitent tour à tour sur la Gaule, rasant les cités, ravageant les plaines cultivées, massacrant les populations et rejetant tout le peuple dans une barbarie presque égale à la leur : il n'y avait plus d'écoles, il n'y avait plus de savoir, il n'y avait plus rien.

Seuls, subsistaient les monastères, au moins ceux qui étaient assez forts pour se défendre ou ceux que sauvait de la ruine l'alliance du clergé avec les barbares (2). Fondés antérieurement par l'autorité ecclésiastique, ces groupements de religieux étaient devenus à la longue, par la force des choses, de véritables écoles philosophiques

(1) Il convient toutefois de remarquer que si l'influence de l'Eglise était nulle au point de vue de l'enseignement, cependant, surtout au IVe siècle la littérature latine chrétienne, en Gaule, est bien supérieure à sa rivale païenne : elle abonde en philosophes, en politiques, en orateurs ; elle agite les plus grands intérêts et les plus profondes questions ; c'est là qu'il faut chercher la raison de la diffusion rapide du christianisme dans toute la Gaule.

(2) Je touche ici une question assez obscure du Moyen Age. Il semble bien que les évêques de Gaule, devenus, par suite de l'impuissance de Rome, les seuls protecteurs, en face des envahisseurs, des débris de la société gallo-romaine, se sont faits, pour conserver leur autorité, les conseillers, les amis des Barbares, presque tous nominalement chrétiens (ariens) avant l'invasion. Selon une ancienne tradition qui, vraie ou fausse historiquement, n'en exprime pas moins l'opinion populaire du temps, saint Loup, évêque de Troyes, aurait, sur l'invitation d'Attila, suivi l'armée des Huns jusqu'au Rhin, pour la protéger par sa présence contre les Gallo-Romains victorieux.

du christianisme, où s'agitaient les plus hautes questions — au moins pour l'époque — de dogmatique et de doctrine. Il en résulte que lorsque tout enseignement fut tué au dehors par les invasions, l'étude trouva un refuge dans les monastères ; mais elle y aliéna alors sa liberté, et le savoir ne put plus désormais y subsister qu'à la condition de devenir avant tout orthodoxe : c'était tuer dans l'œuf toute aspiration, toute recherche scientifique, puisque, dès sa naissance, toute théorie devait être étendue sur le lit de Procuste qu'était la foi, — la foi blanche et pure, mais ignorante et grossière que fut celle du Moyen Age.

De là vint que toute science extra-religieuse était sévèrement proscrite. Dès le VIe siècle, à Vienne comme à Poitiers, à Bordeaux comme à Trèves, les grandes écoles municipales ont disparu : il ne subsiste que les écoles ecclésiastiques, dites cathédrales ou épiscopales, issues de l'enseignement religieux des monastères ; les principales sont, du Ve au VIIIe siècle, celles de Paris, de Poitiers, du Mans, de Bourges, de Clermont, de Vienne, de Châlons, d'Arles et de Gap.

Mais qu'enseignait-on dans ces écoles ? Leur but principal étant de former des clercs, on n'y apprenait guère que la théologie, puis, à titre secondaire et simplement dans leurs rapports avec la théologie, la rhétorique, la dialectique et l'astrologie : il n'y a donc plus de sciences, ni même de lettres. Quant aux laïcs, on leur apprend simplement à lire, pour déchiffrer les antiphonaires (1), et, quand ils sont particulièrement doués, à écrire pour en faire des copistes.

Un seul détail suffira pour montrer l'état de l'instruction à cette époque : le roi des Francs, Clovis, que l'Église, dans sa reconnaissance d'avoir été soutenue par lui, a

(1) Qui, à cette époque, étaient écrits sur d'anciens parchemins dont on effaçait le texte grec ou latin.

voulu nous représenter comme un barbare de génie et comme un monarque éclairé, n'a été, au vrai, que le meurtrier de tous ses proches, qu'un grossier roitelet dont le seul effort de civilisation fut de créer à ses côtés ce qu'on appela sa chancellerie, organe de gouvernement dont il avait besoin pour correspondre avec les évêques ses protecteurs religieux et que, dans ce but, il forma des gallo-romains les moins ignares qu'il put rencontrer. Lui-même en fait de savoir, ne s'éleva jamais au-dessus du latin corrompu que parlaient alors les clercs ; il transmua en cette langue son nom Hrod-wig (1) : telle fut toute son instruction.

N'oublions pas, à sa décharge, que nous abordons ce VIe siècle, où le pape Grégoire blâme vivement Didier, archevêque de Vienne, en France, d'apprendre la grammaire, et se vante de ne point éviter les barbarismes, « considérant comme indigne de soumettre les paroles de l'oracle céleste aux règles de Donat (2) ».

Dès lors ce n'est plus que dans les cloîtres que l'on trouve quelque instruction — et combien faible ! combien clairsemée ! Et cette décadence va s'affirmer de plus en plus, pendant trois siècles, avant d'arriver à Charlemagne — un barbare de génie, celui-là, qui va tenter un dernier effort pour galvaniser la science mourante.

Pour faire mieux comprendre la déchéance de l'instruction en cette période, il suffit de récapituler les productions de l'époque, qui sont assez rares pour que le catalogue en ait été dressé. Or, nous y trouvons, du Ve au VIIIe siècle, une vingtaine de chroniques et d'annales, huit ou dix sermonnaires qui signent l'éloquence du temps,

(1) *Chrodovechus*, devenu plus tard, par une nouvelle corruption, *Ludovicus*, dont nous avons fait *Louis*.

(2) Quatre siècles seulement antérieurement, l'empereur Tibère, employant devant le sénat le mot *monopole*, emprunté du grec, avait cru devoir s'en excuser formellement. Cela suffit pour mesurer la dégradation où, à Rome même, était tombée l'instruction.

une douzaine de traités non de philosophie, mais de théologie, moins encore de recueils de dialogues et de lettres, quelques poésies, la plupart religieuses, et des légendes de saints.

Dans ces trois longs siècles, nous ne relevons que deux seules œuvres de science — ou soi-disant telle —, un itinéraire de Rutilius Numatianus, en vers, et un poème sur l'agriculture, par le jurisconsulte Palladius de Poitiers : c'est peu.

Voici enfin venir Charlemagne, protecteur des lettres et restaurateur des écoles. Voyons un peu la science de son temps.

Il ne restait alors presque plus, en Europe, aucun vestige de culture intellectuelle, et on avait peine à trouver en France un exemplaire complet de Virgile ou de Cicéron quand Charles entreprit de donner un nouvel essor aux lettres et aux sciences gréco-romaines.

Passionné pour la culture latine, il se faisait lire, durant ses repas, les auteurs anciens. En 787, il adressait une circulaire à tous les évêques et abbés pour les inviter à rouvrir, auprès des églises cathédrales, les écoles supprimées. A trente-deux ans, enfin, il apprenait à lire. Ce fut un Italien, Pierre de Pise, qui donna à l'empereur les premières leçons de langue latine. Charles appela alors près de lui les principaux savants de l'Europe, Alcuin, Clément d'Irlande, Paul Warnefrid, Leidrade, et les Italiens Théodulfe et Paulin d'Aquilée, qui formèrent autour du prince une académie palatine que lui-même présidait sous le nom de David.

Or, que savaient tous ces savants ? Pour s'en rendre un compte exact, il suffit de mesurer l'ampleur des connaissances d'Alcuin, le principal d'entre eux.

Alcuin était un moine anglo-saxon qui enseigna au prince ce qu'il savait de rhétorique, de dialectique, de théologie et d'astronomie. Or, Alcuin avait surtout puisé sa science dans les *Abrégés* de son compatriote Bède-le-Vénérable

qui, lui-même, les avait composés à l'aide des ouvrages des derniers philosophes classiques, le Romain Boèce et le Sicilien Cassiodore. On le voit, le savoir d'Alcuin était plutôt modeste. Que penser des autres ?

Auprès de l'*Académie palatine*, l'empereur avait établi une école royale qui devint un centre d'études et servit de modèle à d'autres écoles : le prince ordonna que tous les grands de la couronne y envoyassent leurs enfants pour en faire des hommes instruits. De cette école sortirent des élèves dont le nom nous est parvenu, comme Agobard, plus tard évêque de Lyon, et Hincmar, plus tard archevêque de Reims.

Après Charlemagne, il y eut un moment, à la cour de Charles-le-Chauve, un sorte de renaissance grecque, mais bientôt, tout savoir retomba dans le néant, à la suite des guerres civiles, de l'anarchie féodale, et des invasions des Northmans. Dès lors, c'est la nuit, la nuit aux opaques ténèbres qui couvrent tout savoir en Occident, et qui ne commenceront à se dissiper qu'au XVIe siècle, sous les efforts de la Renaissance.

Pendant la première partie de cette période, qui s'étend jusqu'au XIIe siècle, nous rencontrons la production d'histoires et d'annales, d'ouvrages sur la philosophie, la théologie, la scolastique, l'éloquence, la poésie et différents autres sujets, en bien petite quantité encore, quoique plus nombreux qu'en l'âge précédent.

Parmi les ouvrages d'ordre scientifique, nous relevons seulement : la grande *grammaire* de Smaragde, des traités de philologie de Rabban-Maur, des *Commentaires sur les Ecritures saintes* de Walfried Strabo, de Smaragde, de Remy d'Auxerre et d'Angelome, un essai d'étude anatomique (*de cartilagine*), par Arnoult, évêque d'Orléans, un *Traité du Comput ou supputation des temps* de Helpéric, écolâtre de Grandfel, et enfin quelques ouvrages mathématiques du pape Gerbert.

Au XIIe siècle, les langues d'oc et d'oïl se séparent ; on sent approcher la Renaissance, et la production s'accroît, mais uniquement dans les genres littéraires.

La science telle que nous la comprenons aujourd'hui, est donc morte, bien morte, elle ne renaîtra — et combien débile et chancelante ! — qu'au XIIIe siècle, avec l'*Opus majus* de Roger Bacon. Quand, après la Renaissance, elle recommencera à vouloir vivre, elle aura oublié toutes ses origines, et il lui faudra se reformer de toutes pièces.

Mais alors l'Église est toute puissante, et la science ne peut renaître que sous son égide ; durant des siècles, ce qui subsistait d'elle demeurait enfoui au fond des monastères, et tout ce qui échappait à la foi inintelligente et susceptible était facilement rapporté au démon, alors maître absolu de la crédulité des foules. Le moine Roger Bacon, de qui le savoir surpasse celui de ses contemporains est universellement considéré comme sorcier, et son invention de la pompe à eau est regardée comme une œuvre démoniaque.

L'inquisition, plus tard, force toute nouvelle tentative doctrinale de la science à ses débuts à passer sous les fourches caudines de l'Écriture sacrée, et Galilée doit, malgré toute évidence contraire, rétracter sa certitude en le système cosmique de Copernic, parce que ce système planétaire infirme le miracle de Josué.

On affirme aujourd'hui que, dans la prison du Saint-Office où il fût enfermé à la suite de ses découvertes, Galilée n'eut à subir qu'une détention très douce et ne fut nullement comme le prétendent les historiens, soumis à la question : le fait est cependant élucidé dans le sens de l'affirmative par le comte Libri-Carrucci, membre de l'Académie des Sciences, dans son *Histoire des Sciences mathématiques en Italie, depuis la Renaissance jusqu'à la fin du* XVIIe *siècle* (1) : Galilée fut mis à la torture pour

(1) 4 vol. in-8°. Paris, 1838-1841.

obtenir de lui la renonciation à ses « erreurs » (1).

A cette époque, quiconque se sentait poussé vers l'étude de la science pouvait se considérer comme fiancé à la hart ou au fagot, car la loi civile semblait s'entendre avec la loi religieuse pour interdire à quiconque les études scientifiques : la dissection d'un corps humain était regardée par l'Eglise comme une profanation, et comme un crime par les ordonnances en vigueur, et c'est sur des cadavres d'animaux que les futurs médecins étudiaient l'anatomie humaine!

Tenue ainsi en lisière surtout par l'Eglise qui voyait dans toute doctrine en dehors de la sienne une hérésie dangereuse, et par les tribunaux criminels qui, dans la connaissance des faits de sorcellerie, marchaient coude à coude avec elle, la science ne faisait que bien peu de progrès. La physique était regardée comme magie, et l'alchimie, à la recherche de la pierre philosophale, l'était réellement; quant aux sciences naturelles, elles ne faisaient

(1) V. Tome IV, p. 259 *seq.* — On a beaucoup discuté sur la question de savoir exactement comment s'était passé le procès de Galilée. A notre époque, l'Eglise, rétrospectivement gênée par la retentissante ignorance dont elle avait alors fait preuve, a créé une légende suivant laquelle Galilée aurait été traité avec douceur et courtoisie, comme un grand savant à qui on ne demandait qu'une rétractation de principe... Il en fut tout autrement, et le Saint-Office agit avec d'autant plus de dureté envers le novateur que sa docrine sapait par la base un des miracles auquels elle tenait le plus.

J'aurais voulu donner ici le texte complet — presque inconnu à l'heure actuelle — de ce mémorable jugement, où, en qualifiant les théories scientifiques de Galilée d'absurdes (c'est-à-dire en dehors de la raison), fausses (c'est-à-dire contraires à la vérité), hérétiques (c'est-à-dire contraires, à l'orthodoxie) et contraires aux Écritures, la Sacrée Congrégation s'est condamnée elle-même en prouvant qu'elle-même était contraire à la raison, contraire à la vérité, contraire à l'orthodoxie, et contraire aux écritures.

Ce texte du jugement qui condamne Galilée sera donné *in extenso*, avec commentaires dans un ouvrage ultérieur du même auteur, *l'Occultisme et la foi*.

Au reste l'Eglise était tellement attachée au miracle de Josué, que, à l'heure actuelle, il n'y a pas encore un siècle qu'elle a admis officiellement le système de Copernic contre lequel elle a lutté durant trois siècles

entendre que leurs premiers balbutiements et se contentaient de commenter, plus ou moins heureusement, les doctrines des anciens.

Si nous voulons connaître l'état de la science immédiatement avant la Renaissance, nous n'avons qu'à ouvrir le *Speculum universale* (Miroir universel) (1) sorte d'encyclopédie où le dominicain Vincent de Beauvais condensait, en 1244, toutes les connaissances de son époque sous une forme symbolique, populaire et très naïve. Le plan seul de l'ouvrage est remarquable ; quant aux traités didactiques qu'il contient, à part l'étude psychologique, anatomique et physiologique de l'homme, qui surprend pour le temps, ils sont d'une invraisemblable puérilité, basés sur le *trivium* et le *quadrivium*, et présentant, çà et là, de vagues réminiscences des auteurs latins, mêlées à des considérations superficielles de l'époque.

L'analyse de cet ouvrage en fera comprendre, mieux que de longues dissertations, le peu d'importance scientifique.

Avant le monde, Dieu vivait solitaire dans son éternité et son immensité. Pour se réfléchir dans ses œuvres, pour se faire aimer et comprendre par des créatures, cet Être suprême se décida à donner la vie aux anges. A ce propos, l'encyclopédiste orthodoxe vous dit ce que c'est que Dieu ; s'il y en a un ou plusieurs : en un mot, la nature et les attributs de la divinité. Dieu crée d'abord les anges, et c'est une occasion de nous faire connaître le bon et le mauvais, le démon ; ensuite, il crée le ciel et la terre, et aussitôt vient naturellement un traité de géographie et de minéralogie (?) A la création du soleil, de la lune et des astres sont également rattachées l'astronomie et surtout l'astrologie ; au jour où la terre germe, un traité de botanique appliquée à l'agriculture et à l'horticulture ; aux jours des oiseaux, des poissons et des ani-

(1) 4 vol. in-4°, Strasbourg, 1473.

maux terrestres, toute une zoologie. Enfin, arrive l'homme et alors une démonstration psychologique, anatomique et physiologique, la seule partie de l'ouvrage qu'on puisse regarder comme sérieuse — eu égard, au moins, à son époque — fait connaître l'homme dans son corps, dans son âme, dans ses races. Puis Dieu se repose, et, à ce point, Vincent examine et discute la disposition, la beauté et l'harmonie de l'univers. Mais cette harmonie est bientôt troublée par la chute de l'homme, et ce beau drame cosmique, qui se développait si uniment, se disjoint et s'embarrasse. Alors, la fureur des éléments trouble tout le monde physique ; l'orage des passions bouleverse le monde moral. De là, les ouragans et la mort, les volcans et les crimes. Avec la chute d'Adam finit la première famille des sciences, celle des sciences *naturelles*. L'homme est tombé, mais il peut se relever. Il peut, dit Vincent, se réparer par la science. En conséquence, l'infatigable encyclopédiste enseigne à parler, à raisonner, à penser ; il fait des traités de grammaire, de logique et de rhétorique, de géométrie, de mathématiques, de musique et d'astronomie. Puis viennent les autres sciences et leurs applications à la vie privée et publique, aux arts mécaniques, à l'architecture, à la navigation, à la chasse, au commerce, à la médecine, etc. Là finit la deuxième division, la classe des sciences *doctrinales*. C'est bien que l'homme sache, mais il faut qu'il agisse. La science coule, mais elle doit couler avec mesure, sans inonder l'intelligence, sans ravager la raison. Donc, les sciences *morales* sont invoquées par Vincent pour montrer à l'homme qu'il doit marcher sur une ligne droite qu'on appelle la loi, laquelle est divine et humaine, ancienne et nouvelle. La loi apprend à l'homme ses devoirs en lui enseignant les vertus. Vincent écrit autant de traités qu'il y a de vertus spéciales. Il faut croire, espérer, chérir ; il faut être chaste, humble, doux, patient, tempérant, courageux, pru-

dent. A ce prix, on sera heureux dans le ciel, dont il décrit les merveilles au long, pour mettre en appétit de bonnes œuvres. Pour peu que l'homme ralentisse sa marche ou se détourne, il tombe au purgatoire ; et le *speculum* dit ce qu'est le purgatoire, ce qu'est le péché varié dans toutes ses espèces, mortelles et vénielles. Si l'homme dévie entièrement, il sera précipité en enfer, où sont punis particulièrement l'orgueil, l'envie, le blasphème, la simonie. Pas un traité de morale n'est oublié dans ce cadre qui fait la troisième partie. L'homme est né, il sait et il agit : on lui a mis *à la main gauche la science* comme un *bouclier*, et *la morale à la droite* comme un *instrument d'action*. L'homme peut donc vivre dans le monde et faire son *histoire*. Alors viennent se grouper toutes les époques de l'histoire universelle du genre humain, à partir du jour où Adam, expulsé du paradis terrestre, fut condamné au travail. Vincent passe en revue l'histoire de tous les peuples. Il s'arrête en 1244, époque où il vivait. Mais ensuite et pour terminer son encyclopédie, il prédit ce qu'il prévoit, la fin du monde et tous les phénomènes qui précéderont le jugement dernier. Là finit le travail, et l'on sent qu'il n'y a plus que l'éternité, un moment interrompue par la création et par l'histoire (1).

Le plan de cette encyclopédie, écrite par ordre de saint Louis, est pour nous, par son ingéniosité, tout ce qu'il y a de curieux ; quant à la science proprement dite qu'elle renferme, il suffit pour se rendre compte de ce qu'elle est, de savoir, d'une part, que la première édition qui en fut donnée après l'invention de l'imprimerie (Strasbourg, 1473) ne comporte que quatre volumes, et, d'un autre côté, que deux siècles et demi plus tard, Pic de la Mirandole, le plus grand savant du xv[e] siècle a pu réduire en neuf cents propositions toute la science connue à son

(1) Didron. *Iconographie chrétienne*, 1 vol. in-4° 1845, et J. Aicard, *Histoire littéraire de la France* dans *Patria*, 2 vol. in-12, Paris, 1847.

époque. Or, si l'on se rend compte que les seules connaissances scientifiques du Moyen Age se bornaient à l'arithmétique, la géométrie et l'astronomie — bien rudimentaires —, alors que, seules, la grammaire, la dialectique, la rhétorique, et surtout les connaissances théologiques possédaient quelque développement, il est facile de comprendre, que, sur les neuf cents propositions de Pic de la Mirandole — que d'ailleurs je n'ai jamais rencontrées nulle part — une cinquantaine au plus doit renfermer l'universalité des sciences physiques et naturelles... C'est peu !

Ainsi, la haute science ancestrale, la science sacrée des Mystères époptiques a été détruite partout par la conquête romaine, et le « savoir banal » a été enfoui sous la ruine des invasions barbares... il ne reste, pour ainsi dire, rien du passé : tout est à refaire et la science est à réédifier sur de nouvelles bases.

Alors survient la Renaissance qui remet au jour les auteurs anciens, et le progrès s'essaie en de faibles tentatives surveillées jalousement par l'Eglise, qui, gardienne de la foi, soumet tout essor de l'esprit humain au critérium des livres sacrés, et il faut atteindre le XVIIIe siècle pour assister à la libération de la recherche scientifique.

Alors l'Encyclopédie d'abord, en montrant la voie de la liberté, puis la Révolution, en rejetant l'Eglise dans son domaine propre, la foi, affranchissent la pensée de toute tutelle ; et, dès lors, la science marche à pas de géant vers la conquête du monde.

Malheureusement, je le répète, durant cette longue servitude de dix-huit siècles, la vraie science celle des sanctuaires initiatiques était presque complètement morte sous les coups de la conquête romaine ; quant à la minuscule science des écoles publiques, reflet lointain de l'enseignement des Maîtres de la Grèce, elle avait été détruite par les invasions des barbares; les rares débris

qui en subsistaient avaient oublié leurs origines : tout était pour elle, à recréer, et, malheureusement encore, la sujétion où cette science rudimentaire était restée durant quinze siècles vis-à-vis de l'Eglise, enfanta chez elle, quand elle fut rendue à la liberté, une formidable réaction.

Exaspérée de s'être vue, durant des siècles, dans l'obligation d'être religieuse ou de ne pas être, elle se jeta dès qu'elle se sentit libérée, dans l'excès contraire, matérialiste à outrance et répudiant comme trahison toute doctrine, toute théorie, toute idée même qui fût tant soit peu spiritualiste.

Et nous arrivons à l'époque, voisine de la nôtre, où Broussais affirme, aux applaudissements de tous les scientistes : « Je n'ai jamais rencontré d'âme sous mon scalpel : donc l'âme n'existe point ! » à l'époque où Laplace déclare sans être contredit : « Dieu est une hypothèse dont la science n'a pas besoin. »

Donc, la science en haine de son passé, s'est jetée à corps perdu dans le matérialisme le plus absolu, écrasant avec colère toutes les tentatives qui se faisaient jour, entre temps, pour lui faire comprendre les dangers de son absolutisme.

Une raison d'ailleurs la maintenait dans cette voie : les affirmations basées, je veux bien, sur la révélation, mais antiscientifiques au premier chef, du catholicisme sur certains points tels que l'origine de notre globe, celle des êtres vivants et en particulier de l'homme, etc., sur lesquels la foi se montrait irréductible, amenèrent à la longue, comme aux IIe et IIIe siècles, une scission complète entre la foi et la gnose, entre la science qui sait parce qu'elle se base sur la preuve des faits, et la religion qui croit, parce qu'elle s'appuie sur la révélation. En haine des affirmations de catholicisme qui l'avait tenue trop longtemps en lisière, la science n'eut plus que des dénégations exacerbées.

En effet, et logiquement, à toute action correspond une

réaction égale, aussi bien dans le monde moral que dans l'ordre physique. Les affirmations hautaines, infrangibles — mais imprudentes parce que sans preuve — du catholicisme dogmatique ont amené les négations furieuses du scientisme, qui ont donné naissance au matérialisme au même titre que la religion avait produit le spiritualisme.

Tout d'abord le matérialisme fut très fort d'apparence, ne s'étayant que sur des faits, et il eut beau jeu de railler le spiritualisme basé sur un *postulatum* purement hypothétique : l'existence d'un principe supérieur intelligent. Mais voici qu'à son tour, et par suite de ses propres progrès dans les analyses de laboratoire, le matérialisme est amené à voir qu'il ne s'appuie lui-même que sur une hypothèse des plus discutables : l'existence de la matière.

Car la matière existe-t-elle ? rien n'est moins prouvé ; nos sens saisissent des formes, des couleurs, des apparences : mais que cachent ces dehors toujours changeants ? Quelle substance ? Quelle réalité ? Personne ne le sait. La science nous dit bien comment le solide devient liquide, comment le liquide se change en gaz, comment le gaz passe à l'état radiant : c'est tout. La substance serait donc d'ordre aithéré (1).

Longtemps la science a vécu sur les théories moléculaires d'Avogadro et d'Ampère, la molécule étant la plus petite partie de matière perceptible. Mais voici que la molécule tout d'abord a reculé devant les progrès du microscope : on s'est rejeté sur l'atome, partie théoriquement insécable de la matière. Or, l'électrolyse a trouvé dans l'atome lui-même les ions, puis les électrons ; enfin est survenue l'émanation, dernier terme, croyait-on, de la

(1) Il y a lieu, je crois, d'adopter l'orthographe étymologique *aither* pour distinguer de l'éther chimique la substance primordiale qui remplit tous les espaces vides, qu'ils soient intersidéraux ou interatomiques.

série ; entre temps, la découverte par W. Crookes du quatrième état de la matière (1) a fait constater que l'émanation elle-même est constituée par des atomes d'atomes que seule la pensée aidée par le calcul peut atteindre et saisir, puisque un millimètre cube de fer en contient environ 5.000.000.000.000.000.000.000 (cinq mille milliards de milliards). A ce degré de ténuité où la particule matérielle n'est plus qu'un tourbillon globulaire d'électricité (considérée comme substance-force primordiale), la matière cadre-t-elle encore avec sa définition de principe : *tangible*, *pondérable et sensible ?* On est fondé à répondre par la négative.

Mais il y a plus encore.

Ce que nous appelons corps solide, liquide ou gazeux, n'existe pas à proprement parler puisqu'il est constitué par un agrégat d'atomes non pas cohérents, comme, il semble pour nos sens, mais laissant entre chacun d'eux assez d'intervalle pour y demeurer dans une agitation perpétuelle qui se chiffre par plusieurs milliards de vibrations à la seconde. Ce que nous percevons n'est donc ni la matière, ni la molécule, ni même l'atome qui, par eux-mêmes ne peuvent tomber sous nos sens, mais seulement la série des vibrations atomiques qui nous donne la perception de la lumière, des formes, des couleurs, des apparences, etc. De plus, tout corps tombant sous les sens est aujourd'hui considéré comme un simple agrégat de forces-substances différentes...

Dans ces conditions, peut-on dire que la matière existe ? Je penche nettement vers la négative, me rangeant à l'enseignement qui nous a été donné, il y a des milliers d'années par la philosophie védantive : *Maya guna Mayi* — la

(1) Dans un autre ouvrage du même auteur cette question sera étudiée complètement ; et il résulte en effet d'expériences de psycho-physiologie que l'émanation est encore séparée de l'ultimate ou monade dernière par trois états aithériques intermédiaires.

matière n'est qu'illusion — et, malgré toute la répugnance qu'elle y apporte, la science contemporaine est amenée, par ses propres expériences analytiques, à partager cette opinion.

Lors donc que la Science est arrivée à ce point, le matérialisme a cessé d'être, au moins en tant que philosophie : aujourd'hui, quand un homme s'intitule matérialiste, on peut dire à coup sûr de lui qu'il est un naïf ou un ignorant — il n'y a pas de troisième terme. Quant à la vieille doctrine matérialiste, elle s'est scindée en deux théories différentes qui, toutes deux, chose curieuse ! ramènent au spiritualisme par des voies détournées. Le Monisme, en effet, base ses spéculations sur l'existence d'une force-substance unique, invisible, insaisissable, impondérable, imperceptible par elle-même, et dont nos sens n'enregistrent que les modifications et les mouvements vibratoires : c'est la vieille théorie des alchimistes remise en honneur, et Hæckel — un matérialiste devenu moniste — a pu écrire son livre : le *Monisme, lien entre la science et la religion*. — Qu'est en effet cette force-substance primordiale, origine et cause de tout ce qui existe, sinon le principe que les philosophies désignent sous différents noms mais que toutes les croyances religieuses appellent Dieu ? L'autre doctrine issue du matérialisme, le mécanicisme, n'admet, comme origine de la matière qu'une série de forces réagissant les unes sur les autres et dont l'union forme la force-substance primordiale ; or, si le premier principe de l'énergétique est vrai, comme il y a tout lieu de le penser, si une force ne peut être produite que par une force égale ou supérieure, on est amené à rechercher où se trouve la source originale des diverses et multiples énergies répandues à profusion dans notre univers — et l'on retombe dans le monisme qui, lui-même, ramène tout naturellement au spiritualisme.

Et il est vraiment curieux de constater combien le maté-

rialisme incline vers le spiritualisme, que dis-je ? vers le théisme le plus absolu, par la double voie du monisme et du mécanicisme !

Ainsi donc, à l'heure actuelle, la science se trouve dans une position des plus fausses, dans une sorte de traquenard dont elle ne sait comment sortir. En effet, elle a établi sa base sur ce dogme : « La matière seule existe ! La seule vérité, c'est la matière ! » Et voici que ses propres expériences lui démontrent à n'en pas douter, que *la matière n'est qu'illusion* et que, derrière cette illusion il n'y a que des forces extra-matérielles... Alors, quoi ? Lui faut-il donc revenir au spiritualisme qu'elle a si longtemps accablé de ses brocards ? Quelle palinodie !

Et, telle qu'un enfant entêté qui, selon l'expression populaire, boude contre son ventre plutôt que de se rendre à la raison, elle ne sait réellement plus à quel parti s'arrêter : d'un côté, l'affirmation de la matière qui ne peut plus la mener à rien, et, de l'autre, l'affirmation de l'esprit, qui lui fait renier ses dieux ! Il faut avouer que la marche de la science vers l'avenir a été, depuis deux siècles, un véritable roman d'aventures, mais qui n'a rien de comique, surtout pour elle, et dont la conclusion s'impose à l'heure actuelle, plus impérieuse de jour en jour... Que résoudra-t-elle ?

Lorsque, en 1843, le médecin-philosophe Cabanis publia ses *Rapports du physique et du moral de l'homme*, la science eût un haut-le-corps, car cet ouvrage la faisait pénétrer sur un terrain prohibé — pour elle inexistant — et elle ne toléra ce livre que pour une seule raison : c'est que, contrairement à toute logique, l'auteur concluait que les facultés morales naissent de facultés physiques et que les unes et les autres ne sont qu'une seule et même chose considérée sous un angle différent. Or, il n'y a pas à se dissimuler que ce même ouvrage, écrit aujourd'hui, devrait aboutir à des conclusions fondamentalement opposées.

Dans cette impasse, quelle est la ligne de conduite de la science officielle ? Ondoyante, diverse et fuyante au possible. Elle laisse déclarer par quelques-uns de ses tenanciers : « Oh ! il y a réaction ! Aujourd'hui, nous évoluons franchement vers le spiritualisme ! » Cela, c'est la déclaration de surface, mais ses théories et sa doctrine sont plus matérialistes que jamais, tant il lui est pénible de se déjuger. La preuve ? Mettez-la en présence d'une des nouvelles forces dont les expériences récentes de psycho-physiologie ont démontré la réalité — la force psychique, par exemple — que répond-elle ? « Ces soi-disant forces n'ont aucune action sur aucun de nos dynamomètres connus : pour nous, elles sont inexistantes ! » Et elle se détourne, refusant de les étudier, ne pensant même pas qu'elle-même doit être soumise à cette loi d'évolution qu'elle a posée comme universelle et qu'à phénomènes nouveaux il faut nouveaux instruments de contrôle.

Mais voici que, après que ses propres expériences lui ont démontré que la matière est irréelle et que toute doctrine basée sur la matière est nécessairement fausse, il se présente une contingence autrement grave pour elle : Le magnétisme l'a jetée dans un monde nouveau, lui ouvrant, d'immenses horizons et des études transcendantales, mais d'où la matière est complètement bannie... Allait-elle s'abstenir ?

Non, mais ici, nous abordons un chapitre presque bouffon de son roman.

La science débuta par nier le magnétisme dont elle ne voulait pas s'occuper ; mais les phénomènes magnétiques, étant de tous les jours, devaient se présenter fatalement devant l'observation des scientistes. L'anglais Braid, le premier, eut à observer quelques-uns de ces phénomènes ; de leur étude, il créa une science nouvelle qui, de son nom fut appelée Braidisme. Dès lors, ce

n'était plus le magnétisme abhorré ; et la science consentit à s'en occuper. Azam, Broca et d'autres se livrèrent à des expériences qui dépassèrent de beaucoup celles de Braid : alors on chercha un nom à cette nouvelle branche du savoir, et on trouva d'abord celui — barbare — de neurhypnologie, puis ensuite d'hypnotisme. Et c'est alors que paraissent tous les hypnotiseurs qui détraquent des milliers de malheureuses hystériques et transforment la Salpêtrière en un laboratoire de vivisection humaine. Heureusement pour l'honneur de la science, contre l'école de la Salpêtrière s'éleva l'école de Nancy dirigée par des savants véritables, mais qui, malgré leur science ou plutôt à cause de leur science, font encore fausse route.

Si l'on me trouve dur pour les hypnotiseurs, que l'on veuille bien remarquer que, en haine du magnétisme qu'ils n'ont pas inventé — pas plus qu'ils n'ont inventé la poudre — les médecins hypnotiseurs ne perdent aucune occasion de traiter de charlatans les magnétiseurs dont, à l'encontre de l'hypnotisme, les théories seules sont vraies, au moins dans leur ensemble.

Si l'on veut résumer la question, on arrive à constater que les hypnotiseurs se refusent, aujourd'hui comme au début, à admettre les théories du magnétisme, parce que, disent-ils : 1° Le magnétisme prétend agir par un fluide : or, ce fluide n'existe pas ; 2° le magnétisme n'est exercé que par des charlatans ; seul, l'hypnotisme est aux mains de véritables savants qui... que... dont...

Voyons donc cela d'un peu près.

Ne prétendant pas au qualificatif de *savant*, je ne suis qu'un modeste chercheur sans parti pris ; j'ai donc employé, pour mes expériences de psycho-physiologie, d'abord indifféremment les procédés magnétiques et les procédés hypnotiques. Me croira-t-on, si j'affirme que les premiers *seuls* m'ont permis de poursuivre mes recher-

ches sans nuire aux sujets (1)? Les passes, c'est-à-dire l'action du fluide, les mettent en hypnose dans un calme absolu qui les rend aptes à supporter toute investigation et toute expérience; au contraire, les procédés hypnotiques (miroir rotatif, coups de gong ou de pistolet, etc.), me sont, à l'usage, apparus franchement barbares, en ce qu'ils déterminent sur l'organisme des sujets un intense choc nerveux qui non seulement — je prie le lecteur de me passer le terme, n'en trouvant pas d'autre pour rendre exactement ma pensée — les abrutit et les rend impropres à toute investigation tant soit peu délicate, mais encore se répercute sur leur état post-hypnotique soi-disant normal, mais en réalité conservant, au moins jusqu'à un certain point, au réveil, des traces plutôt fâcheuses de l'opération. En résumé : moyennant certaines petites précautions que j'ai détaillées ailleurs, le sujet endormi magnétiquement se retrouve, au réveil, absolument dispos et en parfait état de santé : jamais il n'en est de même en ce qui regarde le sujet endormi hypnotiquement. On voit, par cela même, la supériorité du magnétisme sur l'hypnotisme.

Mais il y a plus.

Il est, en psychologie expérimentale aussi bien qu'en psycho-physiologie, certains cycles d'expériences transcendantales qui nécessitent, pour être menées à leur aboutissement et produire leurs résultats, une confiance, un abandon absolus du sujet à l'opérateur. Comment veut-on que cette confiance, cet abandon de soi-même puissent exister quand l'opérateur a recours aux procédés bru-

(1) Qu'ont fait les promoteurs de l'hypnotisme ? Au fond, tout simplement de la vivisection humaine. Et qu'ont fait leurs élèves après eux? Ils ont répété à satiété leurs expériences, sans avancer d'un pas. On peut dire que le plus clair de l'œuvre de l'hypnotisme fut de détraquer des milliers et des milliers de malheureuses hystériques. L'œuvre du magnétisme ? Nous la trouvons dans les immortelles découvertes du colonel de Rochas, découvertes que repoussent naturellement les scientistes officiels, mais qui s'imposeront fatalement malgré toute opposition intéressée.

taux, barbares de l'hypnotisme ? Alors, le sujet ne donne que ce qu'il ne peut positivement pas refuser à la violence, et, en mon âme et conscience, je déclare absolument impossibles, par voie hypnotique, toutes les grandes expériences que, magnétiquement, nous réussissons chaque jour.

Ah! je les ai vus, leurs sujets de la Salpêtrière : des loques humaines! Et je puis dire que l'un d'eux, tenu par une suggestion qui le forçait, malgré lui, à retourner à jour fixe se soumettre à des agissements qui l'anéantissaient — il s'en rendait bien compte — est venu se jeter aux genoux de mon maître, le colonel de Rochas, le suppliant de l'arracher à un supplice où il sentait quotidiennement s'effriter sa raison et s'abîmer ses forces vitales... M. de Rochas lui donna une suggestion contraire, et, traitée magnétiquement, cette femme, entre ses mains, devint Lina, le brillant sujet qui permit au maître d'écrire son ouvrage de premier ordre, *Les sentiments, la musique et le geste !* (1)

Malgré les affirmations hautainement dédaigneuses de ses tenanciers, l'hypnotisme n'a pas tardé à subir une mésaventure analogue à celle de la science générale acculée dans l'impasse d'un matérialisme inexistant : l'hypnotisme officiel a — j'emploie une locution sportique qui me semble ici bien à sa place — ramassé deux pelles bien douloureuses ces années dernières,

« Il n'y a pas de fluide! » affirme-t-il. Or, les travaux de H. Baraduc (de Paris), de Luys, de Darget et d'autres, ont réussi — et très facilement — à photographier ce fluide, à rendre son objectivité perceptible pour quiconque. « Ce ne sont pas des radiations de fluide magnétique, ont objecté les hypnotiseurs, mais un rayonnement de calorique émané par la main chaude placée dans un révé-

1. 1 vol. in-4° Grenoble, 1900.

lateur froid... » J'ai voulu, à l'époque — il y a quelques années — savoir exactement à quoi m'en tenir ; à l'aide d'un dispositif très simple, j'ai entretenu, au cours de la pose, la température du bain à quelques dixièmes de degré au-dessus de celle de la main, ce qui éliminait *ipso facto* les radiations calorifiques, et j'ai obtenu très nettement l'image de mes propres radiations fluidiques (1).

Donc, le fluide existe contrairement à l'aventureuse affirmation des hypnotiseurs.

La seconde « tape » reçue par l'hypnotisme lui a été plus douleureuse encore : ce fut sa négation absolue par le propre chef de l'école Nancéienne :

« Il n'y a pas d'hypnotisme, a déclaré le professeur Bernheim au cours de ses dernières leçons, il n'y a que de la suggestion ! »

Cela est vrai; mais qu'il nous soit permis de tirer de telle affirmation tous les enseignements qu'elle comporte.

Il n'y a que de la suggestion, soit ! et c'est par la seule suggestion que l'on aboutit au sommeil : le coup de tam-tam ou la rotation d'un miroir ne constitue qu'une suggestion brutale vis-à-vis d'un sujet habitué à s'endormir par ce procédé ou prédisposé au sommeil par de préalables préparatifs. Mais revenons à la suggestion la plus simple, la plus ordinaire, la suggestion verbale. Essayez donc d'endormir un sujet sans mettre de persuasion dans vos paroles, d'autorité dans vos gestes, de volonté dans vos regards, de conviction dans votre maintien général... essayez de dire à l'improviste au sujet : « Vous dormez ! » sans conviction, sans gestes appropriés ou même simplement avec le seul doute de l'efficacité de

(1) L'opération n'est délicate qu'à un seul point de vue : à l'état normal, la température humaine est d'environ 37° ; mais, d'autre part, la pellicule gélatineuse adhérente à la plaque photographique se décolle à environ 39° ; il faut donc maintenir la température du bain supérieure à celle de l'opérateur, mais inférieure à 39°.

votre parole et vous verrez le sujet, surtout s'il n'a jamais été endormi par quiconque, vous regarder surpris puis éclater de rire. A quoi cela tient-il ! A ce qu'il y a un magnétisme de la parole, du geste, du regard, de l'*habitus* général, et que c'est ce magnétisme seul qui est inductif d'hypnose : sans le magnétisme, tout le reste est inefficace.

Mais, pour ma part, j'irai plus loin et je maintiendrai malgré tout l'existence et l'efficacité du fluide agissant, concurremment avec la suggestion, sur l'être humain ; car enfin, quand nous plaçons des animaux en hypnose, je me demande quel est, en ce cas, le rôle de la suggestion, et je la cherche en vain lorsque nous donnons magnétiquement la vie à des plantes ou que nous tuons, toujours magnétiquement, des colonies microbiennes !

Les hypnotiseurs commencent bien à se rendre compte de tout ceci, car, à côté de ceux qui, professeurs en chaire ou princes de la science, sont naturellement irréductibles, il est à l'heure actuelle des médecins et non des moindres qui font entrer, non sans quelques précautions vis-à-vis de leurs confrères plus intransigeants, le magnétisme dans le cadre de l'hypnotisme — avant qu'il ne l'absorbe. Je n'en veux d'autre preuve que le titre d'un ouvrage relativement récent du Dr Barety (1).

Mais il est une conclusion de l'enseignement de Bernheim que je me reprocherais d'omettre : — On a vu plus haut que les hypnotiseurs — que dis-je? la Faculté elle-même — ne se gênent pas pour traiter, du haut en bas, les magnétiseurs de *charlatans*... Maintenant que Bernheim a proclamé : « Il n'y a pas d'hypnotisme », nous, qui agissons uniquement par magnétisme, nous sommes fondés à demander : Des magnétiseurs qui utilisent un fluide, dont malgré les dénégations affolées de la Faculté, l'objectivité

(1) *Le magnétisme animal étudié sous le nom de Force neurique rayonnante et circulante*, 1 vol. in-8, Paris, 1887.

est hors de tout conteste, ou des hypnotiseurs qui prétendent employer un agent dont le plus qualifié d'entre eux a proclamé l'inexistence, quels sont donc, en réalité, les charlatans?

Et, derrière cette question s'en dresse une autre encore plus grave, qui est celle-ci : L'article 405 du Code pénal porte : « Quiconque..., soit en employant des manœuvres frauduleuses pour persuader l'existence... d'un pouvoir imaginaire..., se sera fait remettre ou délivrer des fonds..., et aura, par ces moyens, escroqué... la totalité ou partie de la fortune d'autrui, sera puni d'un emprisonnement d'un an au moins et de cinq ans au plus, et d'une amende de 50 francs au moins et de 3.000 francs au plus. »

Or, tout médecin qui prétend guérir par l'emploi de l'hypnotisme se fait payer...

On voit quelles conséquences — lamentables pour les hypnotiseurs — peuvent sortir de la terrible parole de Bernheim : « Il n'y a pas d'hypnotisme ! »

Si ces messieurs, au lieu de chercher la paille dans l'œil de leurs voisins et de traiter de charlatans des magnétiseurs comme le colonel de Rochas dont la science et les découvertes les écrasent, si ces messieurs, dis-je, voulaient bien regarder dans leurs propres yeux, ils y découvriraient quelques poutres d'importance...

Il y a plusieurs années, j'eus la curiosité de voir de près la façon d'agir des hypnotiseurs, et, dans ce but, je m'adressai à un personnage en renom. Comme je m'y attendais, ma démarche aboutit à une fin de non-recevoir absolue : il est rare qu'un ouvrier consente à montrer à un confrère l'ouvrage qu'il sabote !

Mais j'ai quelque volonté pour aboutir aux fins que je me propose.

Un de mes amis écrivit au maître : il s'agissait d'une scène d'hypnose à mettre au théâtre, et on désirait lui demander quelque documentation pour conformer cette

scène à la réalité. Il fut donné rendez-vous, et j'accompagnai cet ami à titre de collaborateur.

A notre entrée, le médecin congédia un sujet qu'il venait de réveiller et que j'examinai curieusement. C'était une femme plutôt vieille mais d'âge indéfinissable, dont les traits flétris et les quelques paroles qu'elle prononça, dénotaient un abrutissement total ; je ne puis qualifier cette femme que d'un mot : c'était une ruine. On m'objectera peut-être : ce pouvait être une cliente... Non ! le geste familier avec lequel le médecin tapota sur l'épaule de cette femme me montra de façon indéniable, qu'il s'agissait bien là d'un sujet et non d'une malade en consultation. J'ignore naturellement si c'est la brutalité des procédés hypnotiques qui avait amené cette malheureuse créature à un tel état de dégradation, mais je puis affirmer une chose : c'est que, en ce qui me concerne, j'eusse regardé comme un crime de travailler sur cet être taré comme sujet ; c'eût été vouloir, de gaîté de cœur, empirer son état ; tous les sujets que j'utilise, comme tous ceux qu'on emploie dans les expériences magnétiques, sont — à part naturellement les accidents courants de la vie, — en parfaite santé, et jamais je n'ai vu un sujet magnétique tombé dans un tel état de délabrement.

Au cours de la conversation, le médecin nous répéta à plusieurs reprises : « Surtout n'oubliez pas la contracture des poignets, qui est caractéristique. « Dès lors, j'étais fixé : il n'utilisait comme sujets que des hystériques.

C'est peut-être pour ce motif que la médecine regarde tous les sujets d'expériences comme hystériques. J'ignore les résultats que peuvent donner des recherches poursuivies sur des anormaux, mais il tombera sous le bon sens de quiconque réfléchit que ces résultats ne peuvent être que viciés dans leur principe. Nous au contraire qui, dans nos expériences délicates, n'utilisons que le magnétisme, nous avons besoin, avant tout, de sujets normaux, sains,

dont on obtient tout par la douceur et la confiance, alors que la violence et la brutalité des procédés hypnotiques ne peuvent donner — quand ils en donnent — que des résultats entachés d'erreur. L'hypnotisme, en résumé, ne me paraît utile que pour une étude : celle de l'hystérie (1). Que si l'on me trouve dur pour les hypnotiseurs, je répondrai que je suis simplement juste. Je prie en effet le lecteur de vouloir bien considérer que ces gens-là ne perdent aucune occasion de nous traiter de charlatans : il est bon que, de temps à autre, ils trouvent devant eux quelqu'un pour rétablir la réalité des choses.

Qu'ont fait, en effet, les médecins hypnotiseurs ? Rien, sinon une besogne immorale et néfaste. Je m'explique.

Ils ont accaparé une science qui, du domaine de la psychologie, ne les regardait aucunement ; le magnétisme au moins, cette science, l'ont-ils prise dans son ensemble pour la creuser ? Point ! Ils ont nié en elle la base indéniablement existante qui la constitue : le fluide, que nous photographions, et les passes dont l'efficacité est indiscutable ; et ils l'ont remplacée par quoi ? par deux découvertes qu'ils étalent avec fierté : la suggestion (école de Nancy) qui existe depuis que le monde est habité, et le choc nerveux (école de la Salpêtrière) qui est le procédé le plus efficace qu'on ait jamais trouvé pour détraquer un être

(1) Il existe cependant un point sur lequel les théories de la Salpêtrière, bien que radicalement fausses dans leur essence, présentent quelque utilité : la mensuration de la profondeur du sommeil obtenue. En effet, la théorie de la Salpêtrière étant que le sommeil suit la marche régulière : 1° léthargie, catalepsie, 2° léthargie, somnambulisme, 3° léthargie, catalepsie, 4° léthargie, etc., — ce qui, d'ailleurs, est radicalement faux et ne provient que d'une auto-suggestion des opérateurs — le nombre de léthargies franchies peut indiquer la phase de sommeil à laquelle on est arrivé, ce qui n'a pas lieu dans la pratique du magnétisme où l'on passe indifféremment de la catalepsie au somnambulisme ou *vice versa* sans aucun égard pour la théorie de la Salpêtrière, combattue d'ailleurs par l'école de Nancy, la seule des deux qui présente quelque intérêt scientifique et pratique ; il en résulte que, pour retrouver un certain degré d'hypnose, le magnétisme est obligé de tâtonner.

humain par ces moyens barbares que sont les coups de gong, les miroirs rotatifs, les détonations d'armes à feu, etc. Et, où donc, partis de ces bases fausses, ont-ils abouti ? A rien. Le magnétisme est le moyen curatif le plus merveilleux qui ait jamais existé (1) : qu'en a fait la médecine ? Elle l'a nié tout simplement. Quant au reste, les hypnotiseurs ont réalisé quelques phénomènes depuis longtemps connus, et c'est tout, ce qui ne les empêche pas d'être très vaniteux de leurs résultats.

Je tiens, à ce propos une savoureuse anecdote de Mme Nœggerath, une exquise vieille dame qui vit toujours dans le souvenir des spirites sous le nom familièrement affectueux de *Bonne Maman*, et qui m'a raconté ceci :

Un jour, me dit-elle, en causant, il y a des années, avec mon médecin, je lui ai dit : Docteur, pourquoi donc la médecine n'étudie-t-elle pas le magnétisme, à l'aide duquel on fait des cures merveilleuses ? De plus, il me semble que le magnétisme, en supprimant à volonté la sensibilité sans aucun des dangers que présente le chloroforme, apporterait une aide efficace aux grandes opérations de la chirurgie. Mon médecin a haussé les épaules et m'a répondu : Mais, Madame, tout cela est du pur charlatanisme et vous devriez nous faire l'honneur de croire qu'un médecin n'est pas un charlatan.

Quelques années plus tard, au cours d'une maladie où mon médecin venait me visiter assidûment, il me dit un jour : Je viens de voir quelque chose de bien extraordinaire. Figurez-vous qu'un de mes confrères, qui s'occupe d'hypnotisme, a enlevé, devant moi, une racine de dent, au fond d'un énorme abcès, et sans aucune douleur pour le patient, simplement par l'action de l'hypnotisme :

(1) Cette question sera discutée à fond dans un ouvrage ultérieur du même auteur, *l'Occultisme et la Vie* (1 vol. in-8° *sous presse*), où je produirai des observations cliniques de malades abandonnés par les princes de la science et sauvés, même à l'article de la mort par les procédés magnétiques.

il y a peut-être là, dans l'avenir, un précieux adjuvant pour la chirurgie.

— Mais il me semble, docteur, que je vous ai déjà dit, il y a des années, quelque chose de tel... vous souvenez-vous, quand je vous ai parlé des merveilles qu'accomplit le magnétisme ? Vous êtes donc maintenant converti ?

Le médecin est resté quelques instants gêné : il se rappelait. Mais il a vite repris son sang-froid et m'a répliqué : Madame, ces phénomènes n'ont aucun rapport entre eux ; le magnétisme n'était exercé que par des charlatans ; nous l'avons tué. Maintenant, l'hypnotisme n'est exercé que par des gens de science : là est toute la différence.

Or, encore une fois, ces « gens de science », où ont-ils abouti avec l'hypnotisme ?

L'école de Nancy traite les malades par la suggestion : c'est ce que fait depuis longtemps non seulement le magnétisme mais n'importe quel médecin, puisqu'on a pu poser la formule : la confiance dans le médecin est le premier pas vers la guérison.

L'école de la Salpêtrière, avec ses procédés brutaux, inductifs du choc nerveux, n'a fait, depuis des années et des années, que se traîner lamentablement dans l'ornière creusée par Charcot de qui elle a seulement répété à satiété les expériences : elle n'a rien trouvé de neuf, rien ! Evidemment, puisque ce n'est que par la douceur avec les sujets que l'on peut aboutir à des résultats, et qu'elle a recours à la brutalité dès l'induction du sommeil ! Le bilan de ses découvertes est d'une déconcertante nullité, et cela se comprend de soi puisque Charcot a surtout étudié et pratiqué la catalepsie, c'est-à-dire un sommeil qui ne peut mener à rien sinon à étonner les naïfs par la production et la conservation indéfinie d'attitudes clownesques. Pour ma part, je n'ai jamais trouvé le moindre intérêt à ce sommeil, à part les poses sculpturales que l'on obtient lorsqu'on a affaire à des sujets doués d'une plastique supé-

rieure : c'est peu. Je dirai même plus : je trouve ce sommeil dangereux pour le sujet, au contraire du somnambulisme qui, lui au moins, ouvre à nos recherches des horizons nouveaux dont nul ne peut encore poser les limites. Et, s'il faut dévoiler ma pensée entière, je dirai ceci : l'inventeur de l'hypnotisme fut un novateur, d'accord, mais un novateur de nuisance et je suis persuadé que l'avenir le jugera durement. Qu'a-t-il fait en effet, au total, sinon comme ses confrères — je le répète et je ne saurais trop le répéter puisque c'est l'expression d'une fâcheuse vérité — détraquer des milliers de malheureuses hystériques qu'il rejetait ensuite dans la circulation ? Or, si notre état social ne flottait encore dans une demi-barbarie, de tels hommes devraient finir autrement que dans les honneurs : car — et telle doit être l'opinion de qui raisonne sainement —, jamais un diplôme de docteur en médecine n'a pu conférer à son détenteur le droit de pratiquer la vivisection humaine. Je crois, pour ma part, professer un plus grand respect pour mes sujets que n'en a jamais montré un hypnotiseur.

Donc, l'hypnotisme n'a abouti à rien.

En face de lui, placez les magnétiseurs : aussitôt, les découvertes foisonnent. Sans remonter aux magnétiseurs du siècle dernier, du Potet, Deleuze et autres, qui ont fait faire à la science des pas de géant, je vois à notre époque les Drs Dècle et Chazarain découvrant la polarité humaine, Puyfontaine démontrant l'existence du fluide, le colonel de Rochas extériorant la sensibilité et la motricité des sujets, Hector Durville extériorant et étudiant le fantôme du vivant, Magnin créant, avec son sujet Magdeleine, ce que l'on peut appeler l'art de l'hypnose... Que sais-je ? Vraiment, les hypnotiseurs ont beau jeu de traiter de charlatans ceux qui au lieu de propager le mensonge, suivent les voies de la vérité... Qu'ils montrent donc un peu leurs découvertes à côté des nôtres, et le monde sera édifié !

En tous cas, constatons que l'hypnotisme se trouve aujourd'hui, vis-à-vis du magnétisme, dans une impasse analogue à celle où se débat le matérialisme scientifique devant le spiritualisme, et revenons à la science générale de notre époque.

J'ai parlé ailleurs de ce fâcheux état d'âme qui, tant dans l'ensemble de la science officielle que chez chacun de ses tenanciers en particulier, affirme que rien n'est au-dessus d'elle, que d'elle seule doit sortir tout progrès, et qui, par suite, pour interdire au profane l'entrée du sanctuaire, élève la barrière d'une terminologie barbare entre elle et la multitude. J'ai montré la science actuelle raillant l'ancienne division de la physique : Terre, eau, air, feu, à laquelle elle ne comprend rien mais qu'elle a remplacée par les mots plus prétentieux : Solides, liquides, gaz, chaleur et lumière. A-t-elle assez ri de l'écriture pantaculaire et des termes alchimiques, qui lui échappent : soufre des philosophes, tête de corbeau, mari rouge, épouse blanche et autres...

Remarquons seulement que l'écriture pantaculaire était employée par les anciens sages de façon que leurs idées fussent comprises de quiconque avait étudié, mais de chacun en raison de son savoir particulier, question trop longue à détailler ici mais que j'ai expliquée ailleurs, et que fera bien comprendre la formule suivante : $C^8 H^2 Br^2 Ag^2 O^8 + 4HO = C^8 H^6 O^{12} + 2Ag B^2$ (1) qui, lue par un mathématicien sera regardée par lui comme équation algébrique, et, lue par un chimiste lui sera l'indication d'une réaction chimique. Quant au langage bizarre, je l'accorde, de l'alchimie moyen âgeuse, il faut se rappeler que les *souffleurs* de l'époque, toujours sous le coup d'une accusation de sorcellerie, toujours sous la menace du bûcher, avaient un intérêt de premier ordre à ce que les

(1) Préparation de l'acide tartrique par le dibromosuccinate d'argent, Malaguti IV, p. 125.

résultats exacts de leurs travaux ne fussent connus que des autres initiés.

Cet intérêt n'existe plus, aujourd'hui pour les chimistes, et cependant que voyons-nous ? Les corps qu'ils découvrent sont affublés de noms plus étranges les uns que les autres, et, en tous cas plus baroques que ceux de la nomenclature alchimique, tels : l'acide homopyrocatéchine monométhylique, l'acide trichlorophénomalique, ou encore la tétraméthylmélaphénylénédiamide... ouf !

Une remarque à ce propos : — Beaucoup de personnes se demandent avec surprise pourquoi les produits chimiques allemands et particulièrement les produits pharmaceutiques ont conquis le marché mondial au détriment des producteurs anglais, français ou américains : cela tient simplement à ceci que les industriels allemands, âpres au gain, avaient eu l'idée de donner aux produits chimiques un nom commercial parallèle au nom scientifique : le monde entier préférait demander au pharmacien de la saccharine, de la phénacétine, de l'aspirine ou de l'antipyrine allemandes, plutôt que de l'anhydrine orthosulfonamidobenzoïque, de la para-acétylphénédine, de l'acide acétylsalicylique ou de la diméthiloxyquinézine français.

Ce sentiment exagéré de supériorité des tenanciers de la science officielle ainsi que ses fâcheux résultats sur l'avancement de la science elle-même, ont été fort bien observés et analysés par un scientiste qui, lui, n'a demandé au savoir que la satisfaction intime que procure sa possession :

« Je ne réussirai pas à convaincre les sujets ou les médiums qu'ils sont des individus en avance sur la moyenne ; je réussirai, sans doute encore moins à accréditer cette opinion, mais elle est, à beaucoup d'égards, vraie. Si la perfection relative de leur système nerveux rend ces personnes plus impressionnables que la moyenne,

on aurait tort d'en conclure qu'elles sont tarées. Ce raisonnement est aussi stupide que celui qui consisterait à considérer l'Européen comme dégénéré parce qu'il est plus émotif et plus sensible à la douleur que certaines peuplades sauvages. Que nous sommes ignorants, maladroits ou imprudents ! L'attitude de certains milieux savants — je ne dis pas les plus cultivés et je le fais exprès — est semblable, pour moi, à celle des autorités ecclésiastiques du Moyen Age. La nouveauté d'une chose les effraie. Ils traitent la pensée scientifique indépendante comme les inquisiteurs traitaient jadis la pensée libre. Ils ont, comme leurs prototypes d'autrefois, la même intolérance, la même haine pour le schisme et l'hérésie. Leurs erreurs accumulées devraient pourtant les rendre prudents ; mais non. S'ils ne mettent plus au ban de la société l'hérésiarque ou le schismatique, s'ils ne le livrent plus au bourreau, ils le traitent avec la même dureté relative. Ils l'excommunient à leur manière et le rejettent de l'humanité saine et bien portante comme un dégénéré, un mystique, un illuminé. L'avenir aura d'eux l'opinion que nous avons de leurs aînés. Leur attitude empêche les médiums les plus instruits, les plus capables, d'avouer leurs facultés. S'ils parlent de leurs visions, on les douchera. S'ils font remuer une balle sans la toucher, on les traitera de fraudeurs et d'hystériques. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'ils dissimulent leurs dons (1) ?

Veut-on maintenant mesurer l'infatuation de certains scientistes en chaire ou en place, et comprendre les actes qu'elle les amène à commettre, actes qu'on ne peut taxer autrement que de sottise — sinon de malfaisance ? En voici un bien curieux exemple que je relève dans l'ouvrage de Magnin, *l'Art et l'hypnose* (2).

(1) J. Maxwell, docteur en médecine, substitut au procureur général de Paris. *Les phénomènes psychiques*, 1 vol. in-8°, Paris, 1903.

(2) 1 vol. grand in-8°, Paris, s. d.

« Pour donner une idée de cette volonté enracinée chez les savants de nos écoles hypnotiques à ne voir dans des sujets parfaitement sains que des névrosés, je citerai le cas suivant qui édifiera mes lecteurs.

« Il y a cinq ou six ans, je fis la connaissance d'une femme de lettres d'une intelligence supérieure ; un ami m'avait conduit chez elle pour étudier un phénomène qu'elle présentait depuis quelques mois. En effet, sans avoir jamais travaillé ni le dessin ni la peinture, cette femme était prise, depuis à peu près une année, d'un désir intense et constant de faire de la peinture à l'huile. Elle avait résisté longtemps, puis un beau jour, cédant à une sorte d'obsession, elle avait acheté une toile et des couleurs. Rentrée chez elle, elle vit, presque sans étonnement, sur sa toile, un Christ admirable ; elle n'eut qu'à mettre, et cela à peu près inconsciemment, des couleurs sur ce qu'elle voyait. Le résultat fut remarquable. Des peintres de valeur admirèrent ses œuvres, sans pouvoir cependant rien comprendre à la manière absolument étrange de fixer ses couleurs ; je fus moi-même émerveillé de la vie et de la chaleur qui se dégageaient de ses premiers essais.

« Or, lors de ma visite, je trouvai cette artiste dans un état de gaîté si extraordinaire, qu'elle crut devoir m'en confier le sujet. Elle avait reçu une lettre d'un des chefs les plus en vue de la Salpêtrière, auteur bien connu d'un ouvrage de psychologie, qui la priait de venir le visiter à propos des phénomènes qu'elle présentait.

« Je laisse maintenant la parole à mon interlocutrice : « Après avoir, en hochant la tête, longuement inspecté les peintures que je lui avais apportées, ce maître, me regardant fixement, me dit sur un ton tranchant et impératif : « Vous êtes, madame, évidemment très malade ; permettez-moi un petit interrogatoire. Madame, votre mère vit-elle encore ? — Non, elle est morte... — Ah ! voyez-vous,

elle est morte jeune, reprit-il sans me donner le temps de terminer. — Pardon, docteur, ma mère est morte à 59 ans des suites d'une chute dans un escalier. — Et votre père ? — Mon père est mort à 28 ans. — Ah ! voyez-vous, madame, nous avons là, dans cette mort prématurée, des indices d'une hérédité très chargée. — Pardon, docteur, mon père a été tué à la guerre. — Et votre enfance, madame ? — On m'a dit que j'avais toujours été bien portante, que j'étais très développée... — Ah ! voyez-vous, très développée, très intelligente, ce sont là des indications nettes de vos dispositions nerveuses ; vous avez certainement eu des crises, des convulsions, etc... » Malgré mes dénégations énergiques, le savant chef ajouta : « Je vous répète, madame, que si vous n'avez jamais fait d'études de peinture et que si c'est bien vous qui avez fait ces œuvres, vous êtes dans un état maladif dangereux. Cet état va s'aggraver ; vous aurez des visions, des hallucinations de plus en plus fréquentes ; vous verrez des spectres grimaçants ; vous aurez des frayeurs, et, petit à petit, vous perdrez la faculté de penser, d'écrire, vous perdrez la mémoire, la notion réelle des choses... — En un mot, lui répondis-je, je deviendrai folle ! — Parfaitement, madame, votre cas, déjà grave, ne fera qu'empirer. » Je m'efforçai alors de convaincre le savant professeur que mon état de santé ne s'était nullement ressenti de mes nouveaux travaux, que mes visions n'augmentaient pas, que ma mémoire était parfaite, ma tête absolument libre, que mes travaux littéraires n'avaient aucunement souffert, et qu'au contraire je me sentais de plus en plus apte à ma vocation. — « Méfiez-vous, me répondit-il, tout sombrera d'un jour à l'autre ; je ne vous donne pas deux mois ; et, puisque vous ne voulez pas entrer aujourd'hui dans mon service, je vais toujours vous signer votre billet d'entrée à la Salpêtrière, dans le service des hystériques, pour le jour où vous aurez besoin de mes soins. »

« J'acceptai ce billet d'admission dans un hospice de dégénérés ; mais, une fois ce précieux document en main, je fis remarquer au savant neurologiste combien il avait fait fausse route en me prenant pour une dégénérée ou une névrosée, puisque, même après son interrogatoire, qui n'était qu'une suite de suggestions, je sortais de chez lui aussi bien portante que j'y étais entrée, ce qui ne serait pas le cas de huit femmes sur dix. »

« Aujourd'hui encore, c'est-à-dire six ans après ce pronostic du célèbre chef de service, cette femme jouit de la plénitude de ses facultés ; elle a eu, cette année même, une pièce de théâtre jouée à Paris avec grand succès, elle a été médaillée à plusieurs de nos salons de peinture, et elle a été tout dernièrement nommée directrice d'un important journal. C'est un joli bagage pour son entrée à la Salpêtrière ! »

A quoi donc tiennent ces erreurs monumentales des scientistes qui, à y regarder de près, constituent de véritables actes de folie ? A ceci que, par une sorte de convention tacite entre tous, chaque savant officiel rapporte le reste de l'univers non pas à *la* science ce qui serait un bien, mais à *sa* science, ce qui est un mal ; car alors il soumet tout à ses opinions personnelles, et a recours à tous les moyens, plus ou moins délicats, pour étouffer toute contradiction à ses théories propres, de quelque part qu'elles se produisent, fût-elle même d'un confrère autorisé.

Voici, à ce propos, ce que je relève dans un ouvrage scientifique récent, l'*Histoire géologique de la mer* (1), de Stanislas Meunier, professeur au Muséum d'Histoire naturelle : « L'auteur [de la *Minéralogie de la France et de ses colonies*, par A. Lacroix] lui est resté si fidèle [à une théorie géologique développée par Zittel dans son *Traité de paléontologie*], qu'usant du pouvoir discrétionnaire que lui

(1) 1 vol. in-12, Paris, 1907.

donne sa situation de secrétaire de l'Académie des Sciences, il n'a pas hésité, en mars 1917, à fermer l'accès des *Comptes rendus* à une courte note que je lui avais adressée en contradiction avec la conclusion orthodoxe. Ce minuscule incident pourra rester comme un témoignage de la liberté scientifique dont on aura joui au XX[e] siècle. »

Ce misonéisme étroit, cet excessif acharnement à barrer, par tout moyen, la route du progrès, jettent parfois, il est vrai, la science contemporaine dans de joyeuses impasses où l'observateur philosophe a quelque plaisir à la regarder s'embourber.

Un exemple assez remarquable de cet accident s'est révélé le jour où le professeur Stéphane Leduc a publié sa découverte de la cellule minérale.

Je ne sais si le professeur Stéphane Leduc a puisé ses théories dans les doctrines de l'occultisme : toujours est-il que, convaincu que la vie existe dans le minéral aussi bien que dans le végétal, il a entrepris de créer des plantes dont les éléments sont exclusivement minéraux, et il y est parvenu. Avec, par exemple, des graines de sulfate de cuivre semées dans un milieu purement minéral, il a obtenu, dans certaines conditions, de véritables plantes qui naissent, vivent et meurent comme les végétaux, et qui, comme les végétaux, produisent racines et radicelles, tiges, feuilles, etc., le tout basé sur la cellule minérale (1). Le jour où il présenta ses produits, il y eut quelque tapage dans le Landerneau de la science. Il était impossible de nier la réalité du fait pris en lui-même : — le minéral est susceptible de croître comme le végétal ; donc, il est vivant. Forcés de reconnaître les prémisses, les corps savants nièrent la conclusion logique en déclarant : « Ces

(1) Je ne m'étends pas longuement ici sur cette découverte que j'étudie en détail ailleurs (*L'Occultisme et la Vie*, 1 vol. in *sous presse*). Le D[r] Leduc a même obtenu des formes animales rudimentaires.

plantes, ne se reproduisant pas, ne sont que des précipités métalliques ! »

Oh ! la belle bourde ! Vite, appelons la foule à tirer elle-même la conséquence de ce principe : Braves gens qui employez le mulet à vos travaux, vous aviez cru jusqu'à présent que le mulet est un animal... Erreur !... Erreur profonde !... Le mulet, ne se reproduisant pas, n'est qu'un précipité métallique !

Et voilà comment, en haine de tout ce qui fait échec à ses théories du jour, la science arrive à s'enferrer de façon humiliante.

Ajoutons que les expériences du professeur Leduc ont été reprises par des expérimentateurs tels que les Mary, le professeur Herrera, de Mexico, le Dr J. Félix, de Bruxelles, le physiologiste V. Delfino, de Buenos-Aires, G. Renaudet, de Vibraye (Sarthe), le Dr Kuckuck, de Pétrograd, etc., qui ont résolu le problème de la reproduction des végétations minérales ; depuis lors, on a établi la conspiration du silence, et seuls, les gens qui étudient sans parti pris connaissent les travaux du professeur Stéphane Leduc. Il y a quelque temps, j'en parlais à un médecin qui a éclaté de rire : « Ah ! oui... il crée des cellules qui se nourrissent par endosmose !... » J'ai regardé, au comble de la stupéfaction, ce médecin que j'ai jugé sur-le-champ aussi anti-scientifique qu'on puisse l'être... Pour moi, je n'ai jamais connu de cellules se nourrissant autrement que par endosmose.

Au moins, ces théories matérialistes auxquelles la science se raccroche de façon désespérée, ces théories qu'elle déclare à tout instant intangibles et inattaquables, ont-elles quelque fixité ?

Prenons, pour nous en rendre compte, un des problèmes à la fois les plus intéressants et les plus ardus qui se présentent aux méditations du penseur : D'où vient la vie, à la surface de notre globe ?

Pendant longtemps, la science a admis la théorie biblique : création, par la Divinité, d'un couple de chaque espèce ; c'était la théorie, très simpliste, de la biogénèse. Tout au plus la science a-t-elle biffé la Divinité, en laissant au hasard la création des couples primordiaux.

Au principe du dernier siècle, Lamark présenta sa théorie de l'abiogénèse, supposant un proto-organisme naissant dans des conditions physiques favorables, et donnant l'être, par transformisme subséquent et successif, à toutes les espèces, d'abord végétales, puis aux amibes, puis aux animaux. La naissance du proto-organisme primordial était donc regardée comme une manifestation supérieure de l'énergie.

Les travaux de Balbiani sur les infusoires et de Pasteur sur les ferments et germes atmosphériques ont anéanti cette doctrine. Mais alors, d'où provient la vie ?

Dès lors, les théories se sont succédé, adoptées et rejetées tour à tour : celle des pyrozoaires qui la fait naître, avant toute formation de notre globe, dans sa masse en ignition ; — celle des cosmozoaires qui la fait descendre du ciel sur le véhicule des aérolithes ; — celle de la panspermie cosmique, qui la place dans les poussières errantes parmi les espaces intersidéraux, tombées à la surface de la terre et s'y développant lorsqu'elles y rencontrent les conditions voulues pour la diffusion de la vie.

Aujourd'hui, tout le monde savant est panspermiste, d'autant plus que la Faculté de Médecine est pastorienne et que les travaux de Pasteur viennent à l'appui de cette doctrine.

Malheureusement, à côté des savants officiels qui ont leur siège fait — et commodément fait —, il y a toujours des indépendants, et, de temps à autre, des expériences se produisent, sur lesquelles on se hâte de jeter le voile d'un prudent silence, mais qui, nonobstant, transpirent pour chuchoter au public : « La panspermie cosmique

et les théories de Pasteur ne sont peut-être pas le dernier mot de la science. En fait, elles le sont d'autant moins que, si les ovaristes semblent — je dis *semblent* : on verra plus loin ce qu'il en est — avoir raison quant aux développements actuels de la vie, ils n'indiquent rien au sujet de ses origines. La lutte est maintenant entre ovaristes et hétérogénistes. »

J'étudie plus en détail, ailleurs (1), les différentes théories relatives à l'origine de la vie et je suis arrivé à cette conclusion que seul, le panspermisme cosmique se rapproche de la vérité ; mais cela ne veut pas dire que les doctrines pastoriennes sont inébranlables, quoi qu'en pensent les officiels du jour. En effet, si l'hétérogénie semble menacée par les conclusions de Pasteur et de ses disciples, les hétérogénistes sont loin d'avoir déposé les armes, et, entre temps, ils portent des coups assez durs à leurs adversaires ; je citerai notamment, à l'appui, ces dernières années, les curieuses expériences du professeur Yves Delage qui, dans son laboratoire de pisciculture, à Roscoff, obtient couramment la fécondation artificielle des œufs d'astéries au moyen de l'acide carbonique.

En somme, quelle est l'expérience fondamentale de Pasteur ? Voici : un ballon contenant une infusion organique, le col du ballon effilé — l'extrémité restant ouverte — le liquide porté à l'ébullition et refroidi : le liquide demeure inaltéré... Mais cela est tout naturel, puisque l'ébullition a détruit toute vie dans l'air et dans le liquide du ballon et qu'aucun germe — très appréciable au microscope — ne peut pénétrer par un orifice capillaire ; il n'y a donc, il ne peut y avoir aucune vie dans un milieu brûlé, calciné et dénué d'oxygène. Si l'on ouvre le ballon, si seulement on le met en communication avec l'atmosphère, des germes s'y développent : le germe de n'im-

(1) *L'Occultisme et la Vie*, sous presse.

porte quoi se trouve n'importe où, telle est la formule.

Il faudrait admettre d'abord qu'un millimètre cube d'air contient les germes — appréciables, je le répète, au microscope — les ferments de tous les végétaux, de tous les animaux, et que n'importe quelle substance organique, placée n'importe où, dans les conditions de chaleur et d'humidité voulues, reçoit aussitôt son microbe attitré. Or n'est-il pas plus simple d'admettre que la vie est partout et s'adapte aux divers milieux qu'elle rencontre ?

La preuve ? Elle se trouve dans les expériences du savant anglais Ch. Bastian, ouvrant après plusieurs mois des tubes contenant des solutions salines préalablement stérilisées et y trouvant des germes cryptogamiques.

Et voici encore que, tout récemment un jeune savant, le Dr John Butler Burke, attaché au célèbre laboratoire de Cavendish, à Cambridge, vient de prouver, au moins *à priori,* la réalité de l'hétérogénie au moyen du radium. Son expérience consiste à placer une parcelle de radium dans une solution de gélatine *rigoureusement stérilisée.* Au bout d'un jour ou deux, l'examen microscopique révèle l'existence de cultures formées de points noirs qui augmentent lentement de volume et se subdivisent en plusieurs éléments nouveaux quand leur diamètre atteint 1/60.000 de pouce. Les effluves du radium ont donc engendré, dans un milieu de culture stérilisé des germes vitaux, des microbes, en un mot, que l'auteur appelle des radiobes. Il est possible, comme dit le Dr John Butler Burke dans le mémoire où il expose sa découverte, que ce soit là la forme primitive de la vie, et que cette expérience laisse entrevoir l'origine des êtres.

Enfin, certains parasites végétaux se développent *sous* l'épiderme des plantes: d'où proviennent les semences de ces entophytes qui apparaissent même chez les végétaux dépourvus de stomates ? Par exemple, des champignons microscopiques naissent et vivent dans l'intérieur des citrons...

Tout ceci montre que les théories de Pasteur, pas plus que celles de l'origine des êtres vivants, n'ont rien d'absolu et seront fatalement modifiées un jour prochain.

Or, toutes les théories de la science moderne présentent à peu près la même consistance que celle de l'origine de la vie : c'est dire à quel point elles sont ondoyantes, mobiles et changeantes, et l'on s'explique bien mal, quand on y réfléchit, que la science maintienne avec une telle intransigeance ses doctrines du jour que le lendemain jettera peut-être par terre. Ce faisant, la science normale rappelle ces gens indécis et entêtés dont on dit : « Ils ne savent pas ce qu'ils veulent, mais ils le veulent énergiquement ! »

Résumons.

En haine d'un autoritarisme religieux qui, depuis la Renaissance a eu le tort, je le concède, de la tenir en lisières et de ne lui permettre de liberté que dans la limite des textes sacrés, la science, à peine émancipée, s'est jetée dans un matérialisme maladivement absolu, où, reprenant à son compte l'erreur qu'elle a si âprement reprochée à l'Eglise, elle a interdit toute recherche, toute découverte en dehors de ses doctrines de l'instant.

Mais voici que, malgré toutes ses précautions égoïstes, son inexpugnable réduit s'effondre comme se crève au soleil une bulle de savon : le matérialisme est mort ! Par suite même des travaux de la science, — poursuivis cependant dans le sens autorisé par elle, — la matière disparaît, ne laissant à sa place, en dernière analyse, que l'esprit, qu'une énergie primordiale dérivant de l'esprit, ou, au plus, des forces-substances qui confinent à l'esprit tant elles sont quintessenciées ; la matière n'est plus qu'une apparence de surface, recouvrant des ultimates de nature électrique, c'est-à-dire immatériels — étant bien entendu que immatière n'est pas néant — où le mouvement est tout. Et cependant, avec un entêtement digne d'une meil-

leure cause, la science se refuse à abandonner des théories désuètes et caduques que chaque jour montre plus erronées, pour aborder la voie de vérité, pour poursuivre, ses études dans le champ si fécond du spiritualisme qu'elle n'admet encore que comme un pis-aller, mais où, dès qu'elle aura eu le courage de renier ses erreurs de jadis, les découvertes se presseront sur les pas de ses disciples

Malheureusement il en coûte à sa vanité de reconnaître qu'elle, l'impeccable, s'est trompée, et elle demeure enlisée dans des doctrines d'un autre âge et prêtant à rire à quiconque aujourd'hui réfléchit...

N'est-ce donc pas une aventure lamentable que celle où elle se débat depuis deux siècles, et n'ai-je pas eu raison de qualifier sa marche depuis la Renaissance, de véritable roman ?

Or, partie de cette haine de l'Eglise qui l'avait trop longtemps opprimée, et guidée dans sa marche, toujours en haine de l'Eglise, par une irréductible hostilité contre tout spiritualisme, où devait fatalement aboutir la science moderne ? Au plus bas matérialisme, au matérialisme qui fait du veau d'or une divinité mondiale, puisque la jouissance de ses progrès, au lieu d'être accessible à tous, n'est que l'apanage de la richesse, au matérialisme qui organise des hécatombes de vies humaines, puisque c'est la guerre, uniquement la guerre, qui a fait progresser certaines industries scientifiques telles que la sidérurgie, l'aéronautique, la navigation, la production des explosifs, etc., et que, dans tout progrès scientifique, on cherche son application à l'art militaire. C'est ce qu'a fort bien vu Mme Annie Besant dans un article *Science et conscience* paru en une publication dont le nom m'échappe, au cours de 1917, en pleine guerre européenne.

« La grande leçon à apprendre est : « Ne rien détruire, mais transmuer. » Comprenez que chaque force de la Nature doit être considérée simplement comme une force.

L'évolution consiste à maîtriser ces forces. Il y a la force de l'électricité ; elle n'est ni morale, ni immorale ; elle est amorale. C'est simplement une force. Vous l'utilisez au moyen d'appareils par lesquels vous la conduisez le long d'une ligne particulière. Vous pouvez la conduire vers une fin de destruction, comme dans son usage pour les explosions, vous pouvez la conduire vers une fin utile comme dans la télégraphie sans fil ; cependant c'est la même force.

Toute la tâche de l'évolution humaine consiste à apprendre comment se servir de ces forces, et le crime de la science moderne est d'avoir appris à connaître et à contrôler un grand nombre de forces, et de les employer à des buts effroyables de destruction, des buts tels qu'ils ont fait de cette guerre une horreur sans exemple. La science est tournée vers des desseins inférieurs. Vous ne pouvez blâmer la nature. Chaque force que la science occidentale emploie pour détruire est une force qu'elle aurait dû consacrer au service de la vie, de sa préservation, du bonheur de l'humanité. Nous voyons donc ce qu'est la science sans conscience. Il n'y a nulle croissance de la conscience sociale dans le monde occidental en ce qui concerne l'usage de la science. Chaque grand savant se sert de tout son pouvoir cérébral, de son savoir, de sa domination de la nature, pour employer les forces de celle-ci au service des puissances de destruction.

Ce que nous avons à comprendre est que le monde occidental, par manque de conscience sociale, de sentiment de devoir de l'homme vis-à-vis de l'homme, a dirigé la science vers le but le plus démoniaque auquel elle ait pu servir, et par là créé un terrible effet. Le grossier matérialisme de la science dans la dernière partie du XIXe siècle en marque le début : si vous remontez en arrière afin de découvrir la cause de ce matérialisme de la science, vous la trouverez dans les persécutions de la religion (C'est

ainsi que toutes les choses s'enchaînent.) Si, pour un moment, vous pouviez vous imaginer qu'il n'y a pas eu de Moyen Age, avec l'Eglise catholique romaine puissante, exterminant les savants de l'époque, brûlant, torturant, emprisonnant les hommes de science d'alors, vous auriez une meilleure idée de l'une des phases des événements actuels. Remontez ensuite jusqu'à l'ignorance dont le résultat a été d'élever la religion contre la science. C'est de cette manière que le trouble, que le mauvais Karma (1) a été créé. La science se tourne contre la religion pour sauver son existence. Vous ne pouvez blâmer les savants, ils luttaient pour leur vie, et tout ce qu'ils pouvaient découvrir, prouvant une erreur de la religion, leur était un gain. Je ne les blâme jamais, parce que je vois au milieu de quelles difficultés ils se trouvaient ; s'ils avaient à faire des progrès en science, il leur fallait piétiner la religion qui était devenue une simple organisation de persécution. Réellement ils le firent. Ils conquirent ainsi une Tribune libre, mais avec elle le matérialisme. Le matérialisme était plus grossier en Allemagne qu'ailleurs ; de là le fait que l'Allemagne a pris la tête dans cette phase particulière de mauvaise application de la science et est devenue l'instrument des puissances des ténèbres. On voit comment cela est arrivé, degré par degré : ignorance, catholicisme, luthérianisme, persécution, effort scientifique, lutte avec la religion, triomphe de la libre-pensée. Ainsi on aboutit à ce terrible progrès de la science, à la négation de toute fraternité et de toute parenté humaines, et à l'utilisation de la science en vue de deux buts principaux : accroissement de richesses et découverte de moyens de destruction ».

En résumé, le rôle de la science dans notre civilisation se peut synthétiser rapidement : c'est la restauration de

(1) Répercussion du passé sur l'avenir, des vies antérieures sur les vies postérieures, etc...

deux divinités de mal que l'on voudrait savoir périmées depuis longtemps : — le Veau d'or puisque, au lieu de répandre ses bienfaits sur tous et d'améliorer ainsi les conditions de la vie, elle n'en procure la jouissance qu'à quiconque peut payer — et le Moloch des batailles puisque nombre de ses progrès et toutes ses applications possibles n'ont en vue que des hécatombes humaines.

Il a été dit, plus haut, qu'en ce moment, une très forte réaction, dans le sens spiritualiste, se produit dans la science générale, mais que, malgré tout, cette science demeure profondément et fondamentalement matérialiste, en dépit de toutes les concessions *d'apparence* qu'elle semble faire à l'idéalisme.

Ces deux propositions semblent, à première vue se contredire, et il y a lieu, avant de clore ce chapitre, de donner les explications nécessaires.

Tout d'abord, il convient d'établir une distinction capitale entre la science, ensemble des connaissances humaines, et les sciences, considérées individuellement et dont chacune a son objet spécial.

Parmi les sciences, les unes sont nettement et fatalement spiritualistes, telles les sciences théologiques et religieuses. D'autres sont, non moins nettement et fatalement, agnostiques, comme les sciences physiques et chimiques. — Les dernières, enfin, par exemple les sciences philosophiques et morales obéissent à des tendances diverses, suivant les temps et suivant les hommes, tantôt matérialistes et tantôt spiritualistes, et c'est dans celles-ci surtout que s'exerce la réaction idéaliste dont il a ci-dessus été question.

En effet, la doctrine purement matérialiste repose sur les sept postulats suivants :

1° Il n'y a aucune réalité en dehors de ce qui tombe directement ou indirectement sous les sens.

2° Ce qui n'appartient pas au monde sensible n'est

qu'une résultante du fonctionnement des éléments physico-chimiques, ce qui revient à dire que tout est régi par les échanges chimiques.

3° L'évolution obéit à deux lois principales : la sélection naturelle (Darwin) et l'influence du milieu (Lamarck).

4° La connaissance des formes inférieures et rudimentaires de l'évolution suffit pour nous renseigner sur les formes supérieures et complexes.

5° L'être vivant est un complexus de cellules provisoirement synthétisées.

6° Le dynamisme vital et les fonctions psychiques sont des résultantes du fonctionnement physiologique de la synthèse biologique vivante.

7° Le moi conscient est une suite ou une synthèse d'états de conscience et le produit du fonctionnement des centres nerveux.

Or, de ces sept postulats, il n'en est aucun dont la fausseté n'ait été démontrée scientifiquement, et il est maintenant prouvé qu'ils sont *tous* en opposition avec les connaissances scientifiques actuelles.

L'idée, notamment, n'est pas un produit de la matière. La thèse classique du *Parallélisme psycho-physiologique* est caduque, et il demeure irréfutablement établi que toutes les preuves classiques présentées en faveur de l'hypothèse paralléliste (qui se prétendait scientifique) sont fausses.

La conception classique psycho-physiologiste est notoirement insuffisante. Les faits démontrent nettement que :

1° Tout ce qui a été dans le champ psychique — consciemment ou inconsciemment, peu importe — demeure indestructible, même quand il semble à jamais perdu : le souvenir subconscient intégral est donc indépendant des contingences cérébrales.

2° Tout se passe comme si l'état psychique qu'on nomme un souvenir, enregistré par les cellules cérébrales, et

destiné à disparaître bientôt avec elles, éphémère comme elles, était enregistré, en même temps, dans « quelque chose » de permanent, dont ce souvenir sera dorénavant partie intégrante et permanente elle-même.

3° Le rôle de l'hérédité est aussi effacé et secondaire en psychologie qu'il est important et prédominant en physiologie.

4° Il y a, dans l'être vivant, un dynamo-psychisme qui constitue l'essentiel du moi et qui ne peut absolument pas se ramener au fonctionnement des centres nerveux. Ce dynamo-psychisme essentiel n'est pas conditionné par l'organisme ; bien au contraire, tout se passe comme si l'organisme et le fonctionnement cérébral étaient conditionnés par lui.

On parle des « Mystères du spiritualisme »... Il n'y a rien de mystérieux dans le spiritualisme, et, grâce à la largeur de ses vues, il permet, par contre, d'expliquer les mystères de l'univers.

Ces mystères demeurent entiers pour le matérialisme, et les phénomènes universels sont, en grand nombre, inexplicables pour lui ; c'est pourquoi il les nie éperdument aussi longtemps qu'ils ne s'imposent pas avec une évidence irrésistible.

Pour le matérialisme, en effet, le phénomène vital est, en soi, un mystère ; la forme spécifique des êtres vivants (constance morphologique) est un mystère ; la formation, le maintien et la réparation de l'organisme sont des mystères à peine expliqués par de vagues hypothèses non contrôlées ; le développement embryonnaire et postembryonnaire est un mystère ; les métamorphoses de certains êtres et l'histolyse de l'insecte sont des mystères, etc...

Quant aux faits psychiques et métapsychiques qui, à plus forte raison, sont, pour le matérialisme, des mystères insondables, il préfère les nier : c'est plus simple, mais ce n'est pas du tout scientifique.

Grâce à cette négation à jet continu de faits dont aujourd'hui tout le public connaît, ne fut-ce que par ouï-dire, l'indéniable objectivité, et par suite de la destruction des sept postulats sur lesquels se base sa vaniteuse erreur, le matérialisme perd chaque jour du terrain et il est facile de prévoir une heure où les doctrines spiritualistes l'emporteront.

Et cependant, la science pure est, encore et malgré tout, profondément, intimement matérialiste. A quoi cela tient-il ?

D'abord, à une sorte de possession d'état.

Nous avons vu que lorsqu'il parvint enfin à se soustraire à la férule de l'Eglise, le savoir humain, en haine de l'Eglise dont la tutelle lui avait été trop longue et trop pesante, se jeta à corps perdu dans l'agnosticisme qui devait, infailliblement et rapidement, le conduire à l'absolu matérialisme. Et cette possession d'état, durant depuis des siècles, a jeté, dans la science, des racines trop profondes pour pouvoir être extirpées du jour au lendemain ; car, il ne faut pas s'y tromper, à l'heure où la science sera, par la force des choses, amenée à faire profession d'idées spiritualistes, cela lui semblera une sorte de reniement de ses origines, une véritable apostasie devant laquelle elle reculera le plus longtemps possible.

Mais il y a encore un autre motif à la permanence de l'emprise matérialiste sur la science, c'est que la science, en son absolu, est personnelle.

Je m'explique.

On a vu plus haut qu'il ne faut pas confondre la science avec les sciences qui, prises chacune en son particulier, sont réelles : il est facile de concevoir une bibliothèque idéalement complète, et qui, par exemple, en mathématiques, renfermera tous les ouvrages existants à l'heure actuelle, depuis la modeste petite arithmétique du débutant, jusqu'aux considérations métaphysiques sur les

nombres telles que les a méditées le génial Hœné Wronsky.

Mais alors que les sciences, prises isolément sont réelles, la science, en son ensemble, est personnelle ; on ne peut concevoir de bibliothèque la refermant dans sa totalité. Qu'est-ce, en effet, qui la constitue ? Ce ne sont pas seulement les traités écrits par tel ou tel savant, et il y a, en elle, bien autre chose que des livres imprimés : il y a, par exemple, les tentatives infructueuses d'Ader pour créer l'aéroplane de l'avenir ; il y a les concepts d'Edison pour établir le phonographe ; il y a les méditations d'Einstein sur la relativité, et les objections de Painlevé contre les théories d'Einstein ; il y a, en un mot, tous les travaux des inventeurs qu'ils aient ou non abouti, tout le travail mental des chercheurs qui n'est jamais sorti de leur cerveau, toutes les idées philosophiques des penseurs qui ne les ont jamais écrites, en un mot, tous les efforts, quels qu'ils aient été, vers un but scientifique, quel qu'il soit. Et, tout cela, aucune bibliothèque ne peut le renfermer — bien que ce soit partie intégrante et constitutive de la science — parce que cela est, non pas réel, mais, à proprement parler, personnel et propre aux individus qui en furent ou sont détenteurs.

Or, quels sont les hommes qui, entre tous, ont marqué de leur empreinte la science de nos jours ?

En tête et avant tous autres, nous trouvons L. Pasteur. L. Pasteur était profondément spiritualiste ; mais ce fut un praticien de la science ; ses découvertes furent certes admirables, mais il se maintint dans le domaine spécialisé de la microbiologie et jamais n'aborda les théories générales ; par suite son action fut nulle sur la mentalité scientifique de son époque.

Il en alla de même pour Pierre Curie qui malgré ses importantes découvertes, n'a jamais abordé les grandes spéculations et n'a laissé aucun écrit.

Immédiatement après ces deux hommes de premier

plan se placent G. Le Bon et F. Le Dantec, les derniers soutiens, a-t-on dit, du matérialisme expirant ; le premier avec son livre *L'évolution de la matière*, et le second, avec sa *Théorie de la Vie* ont produit sur le monde scientifique contemporain une profonde impression destinée à se répercuter durant un demi-siècle encore sur les foules. Et, tout en se croyant, tout en se disant spiritualistes, c'est aux doctrines de G. Le Bon et de F. Le Dantec que se rattachent scientifiquement nombre de savants. En vain veulent-ils s'en affranchir : elles les enlacent comme un invisible réseau et déterminent — malgré qu'ils en pensent — leur mentalité scientifique.

Il faut, en effet de quinze à vingt ans, pour qu'une théorie professée par l'enseignement supérieur passe par les lycées et collèges, puis par l'école normale pour atteindre l'école primaire d'abord supérieure puis élémentaire ; et, sur toute la génération suivante encore, le courant matérialiste dominera, portant partout, dans toutes les profondeurs de notre société, ses idées radicalement fausses, comme la preuve en a été donnée plus haut et comme je vais la renforcer tout à l'heure.

A quoi cela tient-il ? A ceci que toute théorie crée, par sa diffusion, un certain état d'esprit : la théorie peut s'écrouler mais l'état d'esprit demeure, et, à son tour, crée des théories nouvelles qui ne sont que les succédanées de celles que l'on croyait mortes. C'est ainsi que la doctrine matérialiste, après avoir vu détruire successivement les sept postulats constituant ses bases essentielles, semblait être bien disparue... Oui, mais en laissant subsister, derrière elle, un état d'esprit matérialiste qui refuse de s'avouer vaincu et qui, pour se nourrir, donne naissance, en ce moment même où j'écris, à la théorie de l'Energétisme qui n'est autre chose qu'un matérialisme déguisé.

Le matérialisme est-il donc de la science comme il le prétend ? Non, mille fois non, puisque le rôle de la science

est d'aller de l'avant pour donner une solution à tous les problèmes qui s'imposent et que, au contraire, le matérialisme a détourné la science de l'étude des problèmes vitaux.

Donc, j'accuse le matérialisme de mentir lorsqu'il affirme être le produit de la science dans l'ordre des philosophies positives, alors qu'il n'a été, au contraire, que le mauvais inspirateur des savants pour les empêcher d'aller là où son imposture aurait été dévoilée (1).

Et voulez-vous la preuve que non seulement le matérialisme n'est pas scientifique, mais que, bien plus, il est anti-scientifique en ce sens qu'il préfère, dans ce qu'il étudie, se vouer à des solutions ridiculement absurdes, plutôt que d'aller au fond des choses où il serait inévitablement démasqué ? Ce qui suit, très simple à comprendre, terminera ma démonstration.

Dans la constitution de la matière, l'atome est considéré comme l'élément constitutif de la molécule ; son nom l'indique : il est regardé comme insécable : c'est donc l'élément ultime de la substance ou, comme on dit communément, l'ultimate, la monade ; étant insécable, il ne peut présenter aucune mesure, puisque toute mesure, si infime qu'on la suppose, peut toujours donner lieu à une division : un cent milliardième de micron suppose en effet un deux cent milliardième... un mille milliardième de micron. Donc, c'est fatal : un atome ne doit donner lieu à aucune mesure dans chacune de ses trois dimensions ; or, je vous prie, qu'est un objet ne pouvant donner lieu à aucune mesure, sinon rien — néant — zéro ? Mais, puisque la réunion de plusieurs atomes constitue une molécule, on arrive à poser cette formule effarante : $0+0+0=1$... Est-ce donc de la science, cela ?

Poursuivons.

(1) P. Pagnat, *Vie Morale*, octobre-novembre 1923.

Le matérialisme reconnaît trois qualités à l'ultimate :

1° La mobilité ; en effet, il est reconnu aujourd'hui que, si solide que paraisse un corps, il est composé d'atomes séparés les uns des autres par du vide, et en perpétuel mouvement vibratoire, au point que la solidité est causée non par l'adhérence des ultimates entre eux, mais par la rapidité de leurs vibrations. Dans ce mouvement continu, les ultimates se rencontrent, fatalement : qu'arrive-t-il alors ? c'est que chacun modifie son mouvement pour éviter une nouvelle rencontre.

2° L'élasticité ; ce qui veut dire que quand un ultimate reçoit le choc d'un autre ultimate, il subit une déformation momentanée, résiste, et, en s'écartant, revient à sa première forme.

3° L'impénétrabilité ; puisque, comme dans tout ce qui est substantiel, deux corps ne peuvent occuper simultanément un point donné de l'espace.

La doctrine matérialiste en reste là et refuse d'aller plus loin, malgré l'absurdité évidente de la formule à laquelle elle aboutit : $0 + 0 = 1$.

Le spiritualisme, lui, va au fond des choses et dit ceci : Vous n'examinez que l'extérieur de la monade et vous vous en tenez, par suite, à une conclusion fausse. Examinons donc un peu l'intérieur de cette même monade, et alors seulement son étude sera complète.

Vous dites que la monade est douée de mobilité, d'élasticité et d'impénétrabilité... mais ces qualités ne sont qu'extérieures, et il y a quelque chose en dessous... quoi ?

La monade est mobile et dirige ses mouvements, puisque, à l'occasion de la rencontre d'une autre monade, elle modifie ce même mouvement. Puisque les choses se passent ainsi, c'est que, dans la monade, il y a de la volonté.

Elle est élastique... En ce cas elle éprouve fatalement le sentiment des chocs reçus, puisqu'elle réagit : nous

sommes amenés, par cela même, à reconnaître en elle de la sensibilité.

Elle est impénétrable... c'est donc qu'elle possède son intimité propre, et cette intimité porte aussi un autre nom : c'est la conscience.

Ainsi nous sommes amenés à voir, dans la monade, de la volonté, de la sensibilité et de la conscience ; mais la volonté et la sensibilité sont des facultés de l'âme et la conscience est une faculté de l'intelligence. Qu'en résulte-t-il ? Ceci : les monades sont incommensurables, d'accord, mais elles ne sont pas néant, elles ne sont peut-être pas encore spirituelles mais au moins supra-matérielles ; pour nous, spiritualistes, c'est donc une force-substance en quelque sorte spirituelle qui est à la base de la matière, et c'est bien parce que l'étude intime de la monade mène fatalement à cette conclusion que, pour n'être pas démasqué, le matérialisme n'étudie que le côté extérieur de l'ultimate.

D'où je conclus : la doctrine matérialiste non seulement n'est pas de la science mais, par essence, elle apparaît nettement antiscientifique.

CHAPITRE II

ERREURS DOCTRINALES

Je n'ai pas la prétention — des volumes n'y suffiraient pas — de prendre en particulier chacune des sciences humaines, pour démontrer ses erreurs fondamentales ; je me contenterai de vues générales d'où il résultera clairement que, la base de toute science étant primordialement inexistante, les développements n'en peuvent être le moins du monde assurés ; et qu'en admettant que, sur toutes ses conclusions actuellement enseignées comme indéniables vérités, le quart correspond à la réalité et peut être regardé comme effectivement acquis, je lui fais la part belle — très belle, car il est à remarquer que les théoriciens de la science eux-mêmes ne se sont jamais entendus sur leurs propres théories.

Je n'irai pas chercher mon premier exemple dans les étoiles qui sont trop loin pour que leur étude soit exempte d'erreur ni dans les sciences purement intellectuelles qui peuvent tolérer toutes les hypothèses ; je me bornerai à regarder la terre que nous foulons et à demander aux scientistes de notre époque : Quel est votre avis au sujet de notre globe, relativement à son origine, à sa constitution et à son âge, car enfin la géologie, la physique et la zoologie ont la réputation d'être des sciences solidement assises.

Vingt savants se lèvent aussitôt :

— Rien de plus facile. La terre « est une planète refroidie, un soleil éteint » dit Laplace. « En tourbillonnant,

ajoute de Maillet, elle a été rencontrée par d'autres mondes qui l'ont ralliée et constituée. » Et Alf. Maury appuie : « Elle était primitivement brûlante, et la température en était si élevée qu'elle engendrait toutes sortes de matières en grandes masses. » « Le système plutonien, la théorie du globe de feu, conclut L. Figuier, est le système généralement adopté ».

— Il y a cinquante ans, peut-être, s'écrie Volger, mais aujourd'hui le système qui domine est le système neptunien. Et Buchner arrive à la rescousse : « La théorie plutonienne est pleine de poésie et de grandeur ; malheureusement personne n'a jamais vu la terre à l'état igné. » Et Choyer de décider. « Loin d'avoir été un globe de feu, la terre a été autrefois couverte d'eau. »

— Allons donc ! Vieille théorie, enterrée depuis des siècles.

— L'école neptunienne n'a jamais abdiqué, proteste Choyer.

— Pardon, réplique Buchner, c'est la théorie plutonienne qui n'est qu'une hypothèse.

— Mais non, intervient L. Figuier, elle a au contraire un caractère frappant de probabilité.

— Celle de la terre couverte d'eau, réplique Buchner, est plus naturelle.

Alors intervient un autre savant, Agassiz : — Vous vous trompez tous, proclame-t-il. La terre était couverte de glace, d'une couche de glace de douze à treize mille pieds d'épaisseur.

D'autres scientistes appuient Agassiz : — A un certain moment, une multitude d'astres et d'astéroïdes, des myriades d'étoiles passèrent devant le soleil et le voilèrent : la terre se gela.

— Au contraire ! intervient Contejean. Le globe terrestre se trouva trop près du soleil, et, en s'échauffant, les terres firent le froid tout alentour.

Au fond, on peut conclure que les systèmes plutonien, neptunien et glaciaire ne sont pas plus certains que les autres théories de Maillet, de Newton, d'Herschell, et *tutti quanti*, et la véritable conclusion est donnée par Virchow quand il écrit : « La vérité est que personne ne sait ce qui était avant ce qui est. »

Au moins, dira-t-on, la science doit savoir ce qu'est la terre à l'heure actuelle ?

— Comment donc ! répond Volger, « c'est une sphère creuse, ainsi que tout corps céleste. »

— Erreur absolue ! réplique Emm. Liais, la terre est un sphéroïde entièrement et irrécusablement solide.

— Erreur des deux côtés ! affirme M. Lowthian Green : la terre est un tétraèdre sphéroïdal constitué par quatre segments de sphère séparés par des arêtes.

— Au moins, maintient Volger, elle est creuse et, à l'intérieur, il doit y avoir de l'eau, de l'air, de la lumière et de la chaleur, — de la chaleur surtout, puisqu'en creusant on trouve un accroissement de température.

— Mais non, objecte une théorie récente, la terre est froide jusqu'au centre, puisque cet accroissement de température se rencontre également dans la percée *horizontale* des Alpes.

— Elle est si peu froide, maintient Cordier, que les matières soulevées par le feu ont formé une écorce épaisse de 120 à 280 kilomètres.

Ce chiffre paraît dérisoire à Hopkins : — 280 kilomètres ? Dites donc 1.300 à 1.600 kilomètres.

Mais un doute s'élève par l'interrogation de L. Figuier : — Pour donner de tels chiffres : savez-vous quels composés recèlent les couches du globe ?

Et Buchner conclut : — Non. Nous ne connaissons qu'une couche mince de la terre, c'est-à-dire l'extérieur seul.

Dès lors, les spectateurs de la querelle peuvent en tirer la moralité : Vous, les savants, qui avouez ne connaître que l'extérieur de la terre, vous n'en savez pas alors plus long que nous autres, les ignorants, au sujet de la constitution de notre globe. Pouvez-vous nous dire au moins son âge ?

— Parfaitement ! répond Pallegoix : elle est relativement jeune.

— Parfaitement ! répond Ch. Lyell : elle est excessivement vieille.

— Elle est vieille, affirme Hopkins, puisque l'Amérique s'est affaissée.

— Non seulement l'Amérique, mais le pays de Galles, vient appuyer Ramsay et, pour cet affaissement, j'ai trouvé deux cent quatre-vingt mille ans.

— Il s'agit bien de milliers d'années, objecte Lyell ; c'est par milliers de siècles qu'il faut compter, puisque la seule durée des grands glaciers a été de cent quatre-vingt mille ans au moins.

— Pardon, réplique Karl Mayer, je ne l'estime pas à plus de quinze mille ans.

— Et moi, renchérit Gastaldi, à mille ans au plus.

— Mille ans ? s'écrie Lyell exaspéré, quand la seule vallée de Wealden a nécessité cent cinquante millions d'années !

Et Lubbock, béat, s'extasie . — Que tout cela est donc beau ! Chacun reconnaît l'intérêt de ces calculs !

— Pas du tout : contredit Morlot : tous ces calculs ne sont qu'une première, imparfaite et hasardeuse tentative, sans valeur absolue.

— Et toutes ces périodes, indéfinies, chargées de combler tous les abîmes, appuie dédaigneusement Lavallée-Poussin, une saine géologie ne peut les approuver !

Cela ne calme pas le bouillant d'Archiac qui certifie que pour superposer, dans les tourbières, les pins, les bou-

leaux, les aulnes, etc. on ne peut évaluer le temps à moins de quarante mille ans.

— Mais non ! affirme à son tour l'abbé Lambert, cette accumulation a pu s'effectuer aussi bien en six mille ou huit mille ans.

Mais Vogt met brutalement tous les adversaires à la raison :

— Savez-vous seulement « dans combien de temps une couche de tourbe d'un pied peut être formée ? » Ni vous ni moi ne le savons !

— Pardon ! réplique un autre scientiste allemand, Volger, je suis sûr que pour obtenir les dépôts il a fallu au moins 148 millions d'années.

— Qu'est cela ? s'écrie Clausius : mes calculs m'ont prouvé que la terre s'est détachée de la nébuleuse depuis 300 millions d'années.

— Peuh ! affirme M. Lartet, l'époque quaternaire ayant duré de 3 à 5 millions d'années les autres terrains ont dû mettre pour se déposer entre 600 millions et un milliard d'années.

Alors c'est une mêlée des savants où les plus sages, découragés, reconnaissent qu'ils ne savent rien.

L'âge des dépôts est bien vague (Agassiz).

C'est tout ce qu'il y a de plus débattu et de plus controversé (Belgrand).

Tous les efforts qu'on a faits pour déterminer la chronologie des terrains n'ont pas été couronnés de grands succès (Vogt).

On ne saurait montrer trop de prudence dans les conjectures auxquelles on se livre (Milne-Edwards).

Il n'y a pas de chance d'exactitude (Lyell).

Tout cela est arbitraire, problématique (Valroger).

On ne peut faire que des hypothèses (Belgrand).

On ne s'entend même pas sur le mot *diluvium* (Vibraye).

Que faire, en présence de ces contradictions ? Au lieu

de se simplifier, ces questions se compliquent (Martins).

Toutes ces théories sont de pures imaginations (Collignon).

Mais la bataille continue.

Les zoologistes, Darwin, Cuvier, Agassiz, accusent les géologues de n'apporter que des « documents extrêmement insuffisants », d'être « des naturalistes de cabinet », « des spécialistes étroits » etc.

A quoi les géologues, Buchner, Volger, etc., répliquent en taxant d'ignorance les zoologistes « qui ne peuvent même pas s'accorder sur l'idée fondamentale de la zoologie, l'idée d'espèce », et qui n'ont même pas encore pu « trouver la loi de transmutation des formes du monde organique »...

Et la *Société royale de Londres* de constater avec mélancolie : Comment serait-elle trouvée, cette loi, et bien d'autres, puisque « les sciences physiques sont fort incomplètes ! (1) ».

Maintenant, nous voilà fixés, d'après l'opinion expresse de la science, sur l'origine, la constitution et l'âge de notre terre, et nous pouvons conclure, en fin de compte, que la science, si infatuée d'elle-même, n'en sait pas un iota de plus que l'ignorant qui n'a même jamais songé à étudier quoi que ce soit.

Cette question est-elle donc trop difficile ? Prenons-en une autre plus aisée et demandons simplement aux savants : En quelle année sommes-nous ? Tous hausseront les épaules et répondront : N'importe quel calendrier vous le dira !

— Pardon, objecterons-nous, je ne vous demande pas le millésime courant et erroné, mais le millésime scien-

(1) *Les ignorances de la science moderne*, par E. Loudun, 1 vol in-12, Paris 1878. V. aussi les *Erreurs de la science* par L.-C.-E. Vial, 1 vol, in-12, Paris, 1908.

tifiquement exact. En d'autres termes, en quelle année de Rome est né Jésus-Christ?

Au VIe siècle, le moine Denys-le-Petit établit une série de calculs d'après lesquels le Christ serait né en 754 de Rome, qui est en effet la date ordinairement prise comme point de départ de notre ère. Mais, cette date étant erronée, je demande aux savants de vouloir bien nous dire exactement en quelle année nous sommes.

En effet, postérieurement, les calculs de Denys ont été vérifiés et l'on y a relevé deux erreurs dont la rectification place le début de notre ère en 750 ou 752 de Rome. Plus tard encore, les Bénédictins ont repris la question et il résulte de leurs corrections aux calculs de Denys-le-Petit que le Christ serait né en 747 de Rome.

Mais ce n'est pas tout, loin de là !

Hérode est mort, d'après l'histoire, en 749 et l'on sait le rôle qu'il a joué à la naissance du Christ : notre ère remonterait donc à 749 de Rome.

Mais d'autres historiens nous disent, avec preuves à l'appui : Le grand recensement de Quirinius, durant lequel le Christ est né, n'a lieu que onze ans plus tard, en 760.

— Il ne peut s'agir de celui-là, puisque, en 760, Hérode était mort depuis longtemps. Ce recensement ayant lieu tous les quatorze ans, il doit s'agir du précédent, en 746.

— Vous n'y êtes ni les uns ni les autres, ripostent certains historiens : il s'agit ici du recensement partiel de la Judée, qui eut lieu en 744.

Alors, pour jeter quelque lumière sur cette obscurité, les astronomes entrent en ligne : L'historien juif Josèphe signale une éclipse de lune qui eut lieu peu de temps avant la mort d'Hérode; le calcul a été fait et cette éclipse se place en 751.

Mais les astronomes se sont aussi demandé : Que pou-

vait être cette étoile des Mages, si brillante? Et ils ont conclu : Ce ne pouvait être qu'une comète. Et on a cherché. Et on a trouvé que la seule comète ayant été visible en Judée vers cette époque était celle de Halley qui y fit son apparition en 742.

C'était repousser bien loin le commencement de notre ère, et Kléper pensa que cette étoile brillante pouvait être plus simplement une conjonction de planètes. De ses calculs, il ressortit qu'il y eut, en effet, en 746, visible en Judée, une conjonction de Jupiter et de Saturne.

Mais, pas plus que les historiens, les astronomes ne peuvent nous fixer une date assurée. Voyons donc ce que nous disent les exégètes et les critiques de l'Ecriture.

Nous savons, par les évangélistes, que, l'année de la passion, la Pâque juive est tombée au jour correspondant à notre jeudi. Mais la fixation de ce jour était subordonnée, par suite des prescriptions légales, à certaines conditions qui, pour que la Pâque tombât un jeudi, ne se sont trouvées réunies qu'en 784, ce qui, en admettant que le Christ soit mort à trente-trois ans, fixe sa naissance en 751.

Mais, justement, l'âge qu'on lui attribue, à l'époque de sa mort est très arbitraire et ne se base sur aucun texte, alors qu'au contraire un texte de Jean semble bien lui attribuer un âge supérieur.

Dans une discussion avec les Juifs, Jésus leur dit : Abraham s'est réjoui de voir mon jour, et il l'a vu. De quoi les Juifs s'étonnent : Comment : *tu n'as pas encore cinquante ans* et tu as vu Abraham? (Jh. VIII, 57).

Cette façon de parler ne peut que s'adresser à un homme d'environ quarante-cinq ans, car si Jésus n'avait eu alors que trente ou trente-deux ans, l'objection eût été formulée en d'autres termes, soit : Tu n'as que trente ans... soit : Tu n'as pas encore quarante ans... Et, pour qu'on ait parlé de cinquante ans, il fallait qu'il eût dépassé

la quarantaine, et de beaucoup, sans quoi on lui eût objecté : Tu as *à peine* quarante ans...

D'après le texte de Jean, Jésus devait donc alors avoir environ quarante-cinq ans, ce qui le fait naître vers 739.

De tout ce qui précède, la naissance du Christ a eu lieu entre les années de Rome 739 et 784, soit dans un écart de quarante-cinq ans, sans que les savants de tout ordre puissent nous dire si la présente année de notre ère (1925) doit porter en réalité le millésime de 1895 ou celui de 1940, ou un autre intermédiaire.

D'où je conclus que messieurs les savants sont complètement incapables de situer dans le temps le moment même où ils vivent... c'est un comble !

Or, que l'on ne s'y trompe pas, cette incertitude est générale et se retrouve dans toutes les branches du savoir contemporain : on n'a qu'à appliquer ces vaines discussions, avec les variantes appropriées, à toutes les autres sciences pour avoir une idée de leur désarroi, de leur incohérence, de leur confusion, de leur aberration et, pour tout résumer dans un seul mot, de l'anarchie où elles se débattent.

Ce que je viens de dire est trop grave pour ne pas nécessiter quelques preuves : je me dois à moi-même de les donner ici.

La science normale — et ceci de plus est à son passif — n'a jamais encore réussi à établir une synthèse; perdue au fond d'une analyse infinitésimale, elle a vu misérablement échouer toutes ses tentatives pour créer une vue d'ensemble ; il en résulte que chacun est libre de s'y créer sa synthèse particulière. Ne pouvant examiner chaque partie de la science en détail ce qui demanderait des volumes, et forcé par suite de restreindre la vue critique que je vais établir, je profiterai de cette faculté qu'elle laisse à chacun, pour diviser le savoir officiel en trois classes principales, où je rangerai successivement les sciences de

la nature, les sciences du nombre et les sciences de l'esprit.

Prenons d'abord les sciences de la nature.

Il est admis, et à très juste titre, que cet ensemble de sciences a son fondement sur l'une d'entre elles, la physique, sans la connaissance de laquelle les autres sont difficilement pénétrables : la physique est donc la base essentielle de toutes les études de la nature.

Cette science, qui paraît très claire au premier abord, est en réalité des plus obscures, au point qu'un éminent physicien me disait un jour : Je défie n'importe quel physicien de lire deux pages au hasard, dans n'importe quel traité de physique, et de pouvoir ensuite consciencieusement affirmer qu'il a tout compris !

Or, ouvrons un ouvrage quelconque de physique, qu'y voyons-nous?

Le premier chapitre de la physique, celui sans la compréhension duquel il est impossible d'aller plus loin, est relatif à la pesanteur, et, en effet, c'est lui qui nous donne la théorie de la balance, l'instrument scientifique par excellence, faute duquel toute expérience de quelque précision nous serait forclose ; c'est dire que la connaissance de la pesanteur est le fondement nécessaire de toute étude de la nature et que, pour poursuivre cette étude, il faut connaître à fond les lois de la pesanteur : or, *la pesanteur n'existe pas !* La pesanteur est une expression, une théorie si l'on veut ; par elle-même, elle n'existe pas et ne représente qu'une fiction; en effet, si elle existait *per se*, les corps abandonnés à eux-mêmes suivraient une direction unique au lieu de se diriger vers l'ouest, vers l'est, vers le zénith ou vers le nadir suivant leur situation à la surface de notre globe, ou même de demeurer immobiles comme il adviendrait, si on les supposait situés dans l'espace, en dehors de la sphère d'influence de tout autre corps ; un simple jouet, d'ailleurs très répandu, le gyros-

cope, nous démontre à l'évidence que la pesanteur n'existe pas... Et nous prétendons connaître à fond les lois de la pesanteur !

Toutefois, présentée ainsi, l'objection peut être prise pour une simple boutade. Examinons-la donc scientifiquement.

La pesanteur, par elle-même, n'existe pas comme force constante en grandeur et en direction, car elle est soumise, pour un même temps, à de telles variations qu'il est facile d'imaginer les conditions très simples où la force qu'on lui attribue cesserait d'agir.

Pour le démontrer, je me baserai sur une expérience indiquée en 1752 par le P. Ximénès, expérience que le manque de précision des instruments de son époque l'a empêché de pratiquer, mais qui, à la nôtre, a été réalisée par Jolly.

On place une balance sur un support élevé, par exemple sur le plancher d'un étage supérieur d'une maison, et l'on suspend sous un de ses plateaux un fil métallique long et fin. Dans ces conditions, on met sur le plateau muni du fil un poids d'un kilogramme, et sur l'autre plateau une tare pour obtenir l'équilibre; l'aiguille est alors au zéro et l'appareil est immobile. Mais si l'on accroche au bas du fil le poids d'un kilogramme qui était tout à l'heure sur le plateau, et cela sans toucher à la tare, l'équilibre est rompu car le poids, plus rapproché du centre de la terre, est attiré par une force plus grande.

Il est aisé de calculer cette force : pour une hauteur de 300 mètres, comme celle de la Tour Eiffel, la variation du poids est de 1/10.000, c'est-à-dire que, dans le cas de l'expérience précédente, il faudrait ajouter 1 décigramme à la tare pour ramener l'équilibre. Pour une hauteur de 30 mètres, ce serait 1 centigramme, et, pour une hauteur de 3 mètres, la différence serait de 1 milli-

gramme. On a aujourd'hui, dans les laboratoires de physique, des balances qui pèsent aisément un kilogramme à 0 gr. 001 près ; l'expérience peut donc se faire entre le plafond et le plancher d'une salle ; elle est hautement démonstrative et devrait être faite dans tous les établissements d'instruction, au début de tout cours de physique.

Les professeurs affirment : « La pesanteur est une force constante en intensité et en direction... » Cela est complètement faux : l'expérience qui précède démontre amplement que la pesanteur varie avec le moindre déplacement vertical, au point que l'on peut calculer la distance de notre globe (3.000 kil. (1)) où ce même poids d'un kilogramme serait réduit à néant ; on sait d'autre part que la variation de la pesanteur est soumise à tout déplacement horizontal, puisque un objet d'un kilogramme pesé à Paris verra son poids varier plus ou moins s'il est transporté au pôle, où la terre est aplatie, et où, par suite il est rapproché de son centre, ou bien à l'équateur où il sera plus éloigné du centre de la terre.

La pesanteur n'est pas davantage constante en direction puisqu'elle est dirigée suivant la verticale et que deux verticales concourent au voisinage du centre de la terre.

Par suite de l'erreur fondamentale qu'est la théorie actuelle de la pesanteur, les « lois de la chute des corps » telles qu'elles sont énoncées dans les traités de physique, se trouvent être foncièrement fausses : fausses en ce qui concerne les vitesses, et fausses en ce qui concerne les espaces. La machine d'Atwood, qui sert dans les cours à démontrer ces lois, a généralement 2 mètres de hauteur ; par conséquent l'expérience de Jolly lui est applicable et

(1) Suivant deux physiciens d'Oxford, qui ont établi leur chiffre d'après la distance des étoiles filantes — débris cosmiques qui s'enflamment en traversant notre atmosphère — l'atmosphère de la terre s'étendrait, de plus en plus subtile, jusque vers 200 kilomètres seulement.

doit y donner une différence de 2/3 de milligramme. Pourquoi donc la vérification de ces lois par la machine d'Atwood, dans les cours, réussit-elle toujours? Pour trois causes extra-scientifiques : A) Par suite de son peu de hauteur, la machine manque de la précision nécessaire pour enregistrer cette différence de gramme 0.000666... ; B) Par suite de la foi qu'a le professeur en ces lois, l'expérimentateur n'apporte au résultat ni l'attention ni la précision voulues; C) Par suite de l'inexpérience des assistants, le contrôle est nul.

En ce qui concerne la mesure de la force même de la pesanteur, elle est actuellement impossible : simples ou composés, les pendules sont toujours une masse et non un point, et sont en constant antagonisme avec la variabilité de la température et la résistance du milieu; quant au gravimètre idéal, il est encore à construire et il ne le sera pas de sitôt, si l'on considère qu'il devra, pour donner des résultats exacts, tenir compte, outre la gravité elle-même, de nombre d'éléments bien différents : A) La force centrifuge qui, du pôle à l'équateur varie de 1/289, c'est-à-dire de 0.00346 d'elle-même ; B) L'ellipticité de la terre qui modifie pour chaque endroit la valeur de la gravité ; C) L'influence du bourrelet équatorial qui produit une attraction propre ; D) Les masses voisines, soit en saillie au-dessus du sol, comme les montagnes, soit dissimulées sous le sol, comme les gisements minéraux de densité anormale ; E) L'influence des stations où se fait la mensuration, qui varie suivant qu'elles sont continentales, cotières ou insulaires, par suite de l'énorme différence de densité de la barysphère (noyau interne), de la lithosphère et de l'hydrosphère ; F) L'attraction propre des astres, qui contrarie celle de la terre, et qui varie, pour chaque lieu et pour chaque instant, suivant la position, dans l'espace, de ces mêmes astres par rapport à la terre ; G) L'accroissement constant de la masse de la terre par

suite de la chute actuelle, à sa surface, de tous les corps et corpuscules en suspension dans l'espace ; H) La forme exacte de la terre, qui n'est peut-être pas un sphéroïde comme on l'avait longtemps admis, mais une figure vaguement tétraédrique comme l'affirment certaines théories récentes; I) La déformation constante de la terre par l'action luni-solaire; J) La nature de l'élasticité du globe terrestre, maintenant reconnue, au moins jusqu'à preuve contraire, comme de même ordre et de même grandeur que celle de l'acier, — et bien d'autres causes de déviation (les unes vraies, et les autres apparentes) de la verticale et par suite de la constance de la pesanteur (1).

Ainsi, cette force qu'on enseigne dans les cours comme constante en intensité et en direction, est au contraire soumise, dans l'espace et dans le temps, à des variations continuelles qui mettent bien en question son existence même.

Cependant, dira-t-on, si l'on peut discuter sur la variabilité de la pesanteur, il y a là, néanmoins une force qui éclate à tous les yeux et qui nous prouve la réalité objective de la pesanteur.

Erreur ! répondrai-je ; la pesanteur est une invention humaine, et cette force particulière dont nous constatons à chaque instant les effets ne prouve rien quant à l'objectivité de la pesanteur; elle prouve seulement l'existence de la gravitation universelle, ce qui est tout différent.

Or, si l'homme se flatte de connaître — et combien peu la connaît-il ? on vient de le voir — la pesanteur, qui n'existe que comme une création factice de son esprit, il connaît... autant dire rien du tout de l'attraction universelle qui seule existe (2). En effet, s'il est un phénomène

(1) Consulter en toutes ces matières *La vie et la mort du globe*, par A. Berget (1 vol. in-12, Paris, 1919).

(2) Des lois générales ont seules été énoncées : les lois des mouvements célestes (Képler), les lois des forces centrales (Huyghens), et les lois de

courant qui dépende de l'attraction universelle, c'est bien la marche des comètes dans l'espace et la direction oblique de leurs queues : jamais encore la science n'a pu nous donner l'explication de ces phénomènes.

En tous cas, il résulte de ce qui précède que le chapitre de la pesanteur, qui ouvre tout cours de physique et sans la connaissance préalable duquel l'on ne peut étudier cette science, clé elle-même de toutes les autres sciences de la nature, n'est qu'un tissu d'erreurs.

La balance étant l'instrument scientifique par excellence, il faudrait, pour que toutes les pesées de la science pussent être considérées comme exactes, que toutes fussent opérées au même endroit, à la même heure et en tenant compte de toutes les conditions contingentes indiquées ci-dessus pour la construction d'un gravimètre idéal dont nous n'entrevoyons même pas la réalisation. Or tant que cet instrument ne sera pas établi, l'étude de la gravité — et, par suite, de toute la physique — ne peut aboutir qu'à une série d'à peu près, qui est le terme le plus antiscientifique qui existe.

Ainsi donc, telle est la base — inexistante — sur laquelle repose toute étude soi-disant scientifique de la nature !

Mais avant d'aller plus loin, et pendant que nous nous occupons de la physique, il me faut dire quelques mots de la matière qui fait, au fond l'objet de toutes les sciences de la nature et il serait vraiment dommage de passer sous silence la théorie fantastique qui est, à ce sujet, celle de la science officielle de nos jours.

Qu'est-ce que la matière ? — Une réunion de molécules, a dit pendant longtemps la science.

Alors qu'est-ce qu'une molécule ? — La plus petite

la chute des corps (Galilée) qui, toutes, sont antérieures à la conception de l'attraction universelle, et dont plusieurs parmi celles de Képler et de Galilée, sont vivement critiquées à notre époque.

parcelle de matière qui peut affecter nos sens. Cela était déjà très vague, attendu que, les microscopes devenant de plus en plus puissants, la molécule se rétrécissait de jour en jour et ne présentait aucune fixité, sans que nul pût dire où s'arrêterait jamais sa diminution.

C'est alors qu'on convînt de prendre pour base de la matière, l'atome, c'est-à-dire la plus petite particule de matière qui se pût imaginer, celle qui était réputée insécable, même mentalement. Et, jusqu'à notre époque la science vécut sur la théorie de l'atome contre laquelle rien ne semblait devoir prévaloir.

Mais voici qu'on est arrivé à mesurer l'atome auquel on a trouvé un diamètre d'un dix-millionième de millimètre ; et comme il est facile d'imaginer une grandeur d'un cent-millionième de millimètre, ce jour-là l'atome, mentalement insécable, a vécu.

Et, chose curieuse ! ce fut justement la pratique qui sapa cette théorie de l'atome : au cours de ses expériences sur l'électrolyse, le chimiste Arrhénius arriva à cette conviction que, soumis à un courant électrique, les atomes se scindent en corpuscules encore plus petits, les ions et en fragments de corpuscules infinitésimaux, les électrons. La science abonda dans ce sens et, dès lors, la théorie atomique alla rejoindre les vieilles lunes : on regarda l'atome comme un véritable univers en petit, formé d'un petit noyau central, minuscule soleil autour duquel gravitent, à des vitesses folles, ces sortes de planètes que sont les électrons, lesquels alors paraissent bien le fin du fin. Mais les micrographes sont de terribles gens : ils ont réussi à mesurer ces infimités et ont donné les chiffres suivants : l'électron possède un diamètre cinquante mille fois moindre que celui de l'atome, et le noyau de l'atome mesure un mille-milliardième de millimètre.

Or, comme, là encore, il est facile d'aller mentalement

plus loin et d'imaginer un corps qui n'aurait qu'un millionième de milliardième de millimètre de diamètre, l'électron ne peut pas encore être regardé comme la base de la matière.

Mais ce n'est pas tout. Certains corps existent — comme le musc — dont l'excessive divisibilité embarrassait depuis longtemps les savants ; la découverte de la radioactivité des corps démontra que cette propriété d'extrême divisibilité est générale dans tout ce qui est matière : de là la théorie de l'émanation qui réunit aujourd'hui tous les suffrages — sans toutefois être la dernière, car l'occultisme sait que ce n'est que quatre degrés encore plus loin que se rencontre la monade ou l'ultimate, constitué par de l'électricité à l'état tourbillonnaire (1).

Mais restons sur le terrain de la science normale.

Pour elle, qu'est la matière ? c'est tout ce qui affecte nos sens en présentant de l'étendue. Par suite, pour elle l'ultimate est la dernière portion indivisible de matière. Cet ultimate présente-t-il de l'étendue ? Non, car s'il présentait ne fut-ce qu'un cent milliardième de micron, il serait encore divisible. Donc, par définition, il ne doit présenter *aucune* étendue et être, sous ce rapport équivalent à 0.

Or, j'ai établi plus haut et je n'y reviens ici que pour mémoire, que la matière, qui présente de l'étendue, est constituée par des ultimates qui n'en présentent aucune ; cela revient à poser cette formule absurde : $0 + 0 = 1$.

Telle est la théorie — fantastique, je le répète — de la science contemporaine au sujet de la matière (2).

Abordons maintenant les sciences du nombre — sciences mathématiques, appelées aussi exactes, je me demande souvent pourquoi... Au moins, les mathématiques,

(1) J'expose cette théorie ailleurs : *L'Ame humaine, sous presse* (édition complète).

(2) On verra plus loin (troisième partie, chap. III, section de la *Triunité de l'Univers*) quelle est la théorie de l'occultisme à cet égard : le lecteur pourra comparer.

affirme-t-on de toutes parts, les mathématiques, voilà qui est vraiment sérieux et positif ! car enfin, dans tous les temps et dans tous les pays, 2 et 2 ont toujours fait 4.

— Hélas ! j'ai eu longtemps foi aux mathématiques, mais mon illusion s'est évanouie le jour où j'ai tenu précisément ce même raisonnement à un mathématicien sceptique qui m'a répliqué : — Oui, les mathématiques constituent une science exacte dans leurs développements étudiés en eux-mêmes ; le malheur est qu'elles reposent sur une base absolument factice, l'unité. Savez-vous ce que c'est que l'unité, vous ?

— Il me semble que c'est le principe du nombre.

— Oui, mais un principe sans fixité et dont on fait tout ce qu'on veut.

Et, comme je le regardais un peu interloqué, mon interlocuteur me montra une pièce de monnaie :

— Savez-vous ce que c'est que ça ?

— Une pièce de quarante sous.

— Pouvez-vous m'en faire le carré ?

— C'est assez simple : le carré de 2 étant 4, le carré de 2 francs est 4 francs.

— Pardon : vous m'avez dit — et c'est la réalité — que c'était une pièce de 40 sous ; or le carré de 40 sous est 80 francs. Mais c'est aussi, et avec non moins d'exactitude, une pièce de 20 décimes, dont le carré est 40 francs ; c'est, en même temps une pièce de 200 centimes, et le carré de 200 centimes est 400 francs. Ne vous semble-t-il pas que si les mathématiques étaient aussi positives que vous le croyez, on devrait toujours arriver au même résultat sous quelque aspect qu'on envisage une valeur donnée ? Je n'ai examiné que le chiffre lui-même et j'aboutis à des résultats absurdes : si maintenant j'aborde les équivalences, cela devient fou. En effet, 1^2 plus 1^2 égalent 2 ; mais 3^2 moins 1^2 égalent 8, et 6^2 moins 4^2 égalent 20, etc. etc...

...De ce jour, je n'ai plus cru aux mathématiques. Il y a d'ailleurs longtemps que cela a été dit : avec les chiffres on fait tout ce qu'on veut.

On m'objectera peut-être : Cependant les mathématiques ont besoin de l'unité, et vous qui préconisez la Sagesse antique au détriment de la science moderne, vous ne pouvez pourtant nier que les mathématiciens anciens devaient utiliser l'unité ! Ma réponse est aisée : JE LE NIE FORMELLEMENT ! Et j'irai même plus loin : J'affirme que l'antiquité savante évitait au contraire de baser ses calculs sur l'unité, parce qu'*elle connaissait la fragilité d'une telle base*.

Certes, on a dû, de tout temps, adopter des unités pour représenter, dans le langage, au moins les distances et les temps ; mais les unités théoriques non définies, dont les géomètres supposent l'intervention pour ramener les spéculations sur les grandeurs aux spéculations sur leurs mesures, ces unités sont, au contraire, d'invention toute moderne, et cette invention, quoi qu'il en paraisse à la lecture des ouvrages classiques, non seulement ne s'est pas faite sans de grands efforts, mais même n'a pu se faire accepter qu'à la suite de longues hésitations.

Et si telle affirmation est traitée de paradoxe, je me contenterai de renvoyer mon contradicteur, pour lui prouver que je ne suis pas seul à penser de la sorte, à la grande Encyclopédie de Larousse, où il pourra lire (art. *Unité*, t. XV, p. 654, col. 3) le paragraphe suivant :

« Pour peu que l'on connaisse l'antiquité, pour peu qu'on ait ouvert les ouvrages de quelques géomètres grecs, d'Archimède ou d'Euclide, par exemple, on a dû voir qu'ils n'ont jamais eu l'idée de spéculer sur les mesures des grandeurs au lieu de spéculer sur ces grandeurs elles-mêmes. Cela ressort non seulement de la forme que prend chez eux le raisonnement, mais même de la tournure qu'ils donnent aux énoncés de leurs théorèmes. Ainsi,

s'ils veulent faire estimer une surface ou un volume dont les limites soient un peu compliquées, ils lui trouvent un équivalent plus simple; mais ils n'emploient pas d'unités pour les mesurer et n'ont pas de formules pour servir à cette mesure. Archimède même, dont les ouvrages s'étendent à des recherches plus élevées, et qui a fait un grand usage de l'algèbre, ne suppose jamais que les grandeurs qu'il introduit dans ses calculs soient représentées par des nombres : il les envisage toujours en elles-mêmes. S'il établit incidemment quelques théorèmes d'algèbre, il n'en ramène jamais l'énoncé à des données arithmétiques. Il a parfois à compter, mais alors il suppose à ses lecteurs assez d'intelligence pour pouvoir le faire sur leurs doigts, et montre partout, par un silence absolu, son suprême dédain pour les recherches arithmétiques. Jamais, dans un géomètre grec, on ne rencontre la substitution à une proportion de l'égalité entre le produit des extrêmes et celui des moyens ; jamais on n'y trouve d'équation formulée autrement que par la notation de sommes ou différences quatrièmes, troisièmes, moyennes proportionnelles. Les habitudes, sous ce rapport, sont aujourd'hui complètement changées; cette longue période, qui fut remplie par les travaux des anciens, n'a laissé dans notre mémoire, dans nos méthodes, que quelques traces dont on retrouve à peine les indices dans les traités très arriérés de géométrie élémentaire. Pourquoi la marche suivie par les géomètres grecs n'a-t-elle pas été reprise chez les Arabes et dans le Moyen Age? etc. »

Tout l'article est à lire.

Et d'où vient, dans la science moderne cet abus de l'unité, mesure essentiellement factice et instable contrairement aux idées que professait la Sagesse antique ? Tout simplement de ce que nous établissons toutes nos mathématiques sur l'arithmétique qui elle-même repose sur la base fausse de l'unité, alors que la Science mysté-

riale de jadis ne voyait dans l'arithmétique que le résultat d'un empirisme populaire ne trouvant son utilité que dans les besoins journaliers de la vie, mais sans rapports aucuns avec la science proprement dite. Elle laissait l'arithmétique aux gens qui comptent sur leurs doigts, aux marchands de figues, aux bouviers et aux collecteurs de taxes, mais n'opérait jamais elle-même, dans ses hautes spéculations que sur des valeurs abstraites et sur des entités idéales.

— Soit ! me dira-t-on, on fait avec les chiffres ce que l'on veut ! Mais il n'en va pas plus de même précisément quand on opère sur une formule abstraite, idéale ; en agissant sur une formule algébrique, par exemple, il suffit d'opérer correctement d'après des données régulièrement posées, pour aboutir à un résultat qui ne peut être que l'expression de la vérité.

— Croyez-vous vraiment ? Soit, essayons de l'algèbre ! Je pose $A = B$ et je poursuis :

$$A\,(A - B) = B\,(A - B)$$
$$A^2 - A\,B = B\,(A - B)$$
$$A^2 - B^2 = B\,(A - B)$$
$$(A - B)\,(A + B) = B\,(A - B)$$
$$A + B = B$$

J'obtiens enfin $2\ B = B$, que je traduit arithmétiquement par : $2 = 1$.

La donnée est très nette, très simple, toutes les équations procédant on ne peut plus régulièrement les unes des autres, et la série d'opérations aboutit à ce résultat absurbe : $2 = 1$...

Le résultat est tel, objectera-t-on encore, parce que j'agis sur des valeurs négatives... Qu'est-ce à dire ? Il est de la dernière évidence qu'un effet (erreur ou vérité) procède toujours d'une cause et la question n'est pas là : elle

est de savoir si le point de départ est admissible, ce qui ne souffre aucun conteste, et si les équations suivantes sont régulières et régulièrement amenées. Or, je défie qui que ce soit de trouver un vice, une lacune dans cette série d'équations dérivant les unes des autres d'après les règles les plus strictes du raisonnement mathématique. Donc...

Et voilà pour l'algèbre.

Mais, me dira-t-on, si les chiffres et les formules mathématiques comportent en soi des causes d'erreur, il ne saurait en être de même de la géométrie où se rencontrent de ces évidences que comprend le premier venu : par exemple que la somme de tous les angles adjacents ayant le même sommet et située du même côté d'une droite est égale à deux angles droits.

Je ne veux pas prendre un à un tous les théorèmes de la géométrie, je n'en ai ni le temps, ni la possibilité. Je ne m'appuierai même pas sur les géométries extra-euclidiennes d'Ivanowitch Lowatchewski, ou de Riemann, dont les données impeccables ont amené des hommes éminents tels que le mathématicien H. Poincaré (1) l'astronome Zoëlner, M. Beltrami et d'autres à admettre la possibilité d'un espace à quatre dimensions ; je me maintiendrai dans les simples données de la simple géométrie euclidienne, et je dirai ceci :

La géométrie normale est basée sur trois lignes : la droite proprement dite, l'horizontale et la verticale : or, *aucune de ces trois lignes n'existe* parce que aucune de ces trois lignes ne peut exister, comprise géométriquement, c'est-à-dire dans la nature ; toutes trois sont de pures abstractions enfantées par le cerveau de l'homme.

La ligne droite, d'abord.

La ligne droite n'est qu'une pure fiction, une simple hypothèse, qui dans la réalité n'existe pas.

(1) *La science et l'hypothèse.*

Pour en donner la preuve, j'éliminerai tout d'abord les lignes produites par nos grossiers instruments soi-disant de précision : une ligne, étant, par définition, sucession de points, ne saurait avoir aucune surface, et n'eût-elle qu'une largeur d'un centième de micron c'est-à-dire fût-elle tout juste perceptible au microscope le plus puissant, sa largeur serait suffisante pour contenir plusieurs lignes droites de moindre épaisseur (1) : graphiquement la ligne droite est donc déjà une hypothèse caractérisée. On ne peut, par suite, la concevoir que comme jonction idéale de deux points ou comme limite de deux surfaces planes. Or, examinons-la sur ces données.

Si on la considère comme limite entre le bord d'un fil à plomb et l'espace ambiant, cette ligne verticale — même en supposant rectifié à l'extrême, mécaniquement, physiquement et géométriquement, le fil qui la génère — bien que censée droite, est en réalité courbe, comme tout fil supportant une masse pesante ; sa courbure est, à la vérité insensible à nos moyens de mensuration, mais nous savons qu'elle existe, au point de connaître son équation, établie par Puiseux. Supposons au contraire ce même fil tendu horizontalement : si tendu qu'on le suppose, il ne peut jamais être rectiligne à cause de sa pesanteur qui s'exercera surtout à égale distance de ses points de suspension.

Cherchons-nous au contraire le « type » de la ligne droite dans la marche d'un rayon lumineux ? Nous ne l'y trouvons pas davantage, car, par suite des mouvements de la terre, par suite de la réfraction, par suite de la diffraction, et pour d'autres causes, ce rayon lumineux ne se propage pas en ligne droite : la notion du *rayon* lumineux disparaît pour faire place à la seule notion de l'*onde*.

(1) Telle est la base des géométries extra-euclidiennes, qui partent du principe que, dans la pratique, on peut faire passer plusieurs droites par deux points *graphiques* donnés.

Le cherchons-nous dans l'intersection des plans d'un cristal qui, suivant le jugement d'apparence, constitue toujours une ligne droite ? Cette arête elle-même n'est pas une ligne droite, car, durant le temps que la seconde molécule a mis à s'aligner à la suite de la première, le soleil et la lune ont changé de position par rapport à la terre et, par le jeu de l'attraction universelle, ont dévié cette molécule de la direction primitive sur laquelle elle devait se placer (1).

Donc on peut être certain que, nulle part dans la nature, il n'existe de ligne droite, je veux dire mathématiquement droite, et ce qu'on appelle ainsi est une simple, une idéale création du cerveau humain.

Dès lors ce ne sont plus des lignes droites qui délimitent les surfaces et les volumes que la géométrie est appelée à mesurer : de là, des résultats foncièrement faux dans toutes ses opérations.

D'autre part, qu'appelle-t-on une ligne horizontale ? C'est une ligne *droite* parallèle à l'horizon — lequel est *courbe* — et délimitée par la surface de l'eau calme, laquelle est également *courbe*. Comprenne qui pourra !

On me dira que l'eau calme, sous une petite étendue, présente une surface horizontale : c'est une erreur ; en chacun des points de sa surface, l'eau est également sollicitée par la force centripète et par conséquent, présente une surface courbe.

Enfin, qu'appelle-t-on ligne verticale ? La ligne qui suit la direction du fil à plomb. Or, deux lignes verticales sont-elles parallèles ? Oui, dit la géométrie. Non, dit le fil à plomb, dont la direction, prise à l'équateur est perpendiculaire à sa même direction prise au pôle.

On me répondra que, sous une petite surface, l'eau est *à peu près* horizontale, qu'à une petite distance l'une de

(1) A. Berget, *loc. cit.*

l'autre, deux verticales sont *à peu près* parallèles... Je prie le lecteur de remarquer que cet *à peu près* — terme antiscientifique s'il en est — se rencontre beaucoup trop souvent dans la science contemporaine ; pour ma part, il m'est difficile de considérer comme science sérieuse une science qui en est réduite à chaque instant, et *surtout*, ce qui est plus grave, dans ses principes, à se contenter d'*à peu près* et même à les provoquer. La science digne de ce nom est précise ou elle n'est pas.

Maintenant que nous avons constaté l'inexistence de la ligne droite, de l'horizontale et de la verticale bases essentielles de la géométrie euclidienne, je le demande à tout esprit non prévenu : que peut-on penser de la géométrie ? A ce propos, on pourra m'objecter facilement que la géométrie, étant cultivée dans l'antiquité, n'avait pas plus de bases scientifiques alors que maintenant, puisque les lignes droite, horizontale et verticale n'y étaient pas plus sérieusement établies qu'à notre époque.

La réplique est encore plus aisée que l'objection : jamais la géométrie n'a fait partie de ce qu'on appelle la sagesse antique, du moins dans ses applications pratiques, précisément parce que les savants du temps se rendaient compte de la fragilité de ses bases ; les Euclide et les Pythagore n'en approfondissaient que les hautes théories, les spéculations pures et les abstractions ; ils en laissaient les applications pratiques aux élèves des banales écoles publiques qui étaient loin d'être des scientistes ; je n'en veux pour preuve que le fait suivant : Une épidémie désolant Athènes, on interrogea Esculape sur la façon d'y mettre un terme ; le dieu répondit qu'il suffirait de doubler, dans son temple, le volume de son autel lequel était de forme exactement cubique ; les géomètres à qui fut confié ce travail établirent un nouvel autel en prenant pour base les trois dimensions de l'ancien autel qu'ils se contentèrent de doubler ; l'épidémie ne cessant pas, on

recourut encore au dieu qui répondit avoir demandé exactement le doublement du volume de son autel et non son octuplement : alors seulement on s'adressa à un initié qui, doublant par calcul le cube total de l'autel eut à extraire la racine cubique du nombre ainsi obtenu. Cette anecdote nous montre que, dans l'antiquité, la géométrie *pratique* n'était exercée que par des gens en somme assez ignorants ; elle ne faisait nullement partie de la Science des sanctuaires, — laquelle n'étudiait que ses hautes spéculations théoriques — mais constituait le *quadrivium* des écoles banales, avec l'arithmétique, la musique et l'astronomie.

Et cela, pour une raison majeure : les anciens sages, manquant de nos moyens d'analyse et, par suite,de nos instruments de précision, laissaient diffuser dans le public les notions vulgaires des sciences, de même que, à notre époque l'administration des Beaux-Arts n'élève aucun droit de paternité sur les écoles de dessin industriel ; ils savaient combien sont fragiles les bases de la géométrie appliquée. Notre science moderne, au contraire soutient la prétention, avec ses instruments, de faire tout ce qu'elle fait avec la plus absolue précision. En lui démontrant la grossièreté de ses erreurs au point de vue de la géométrie appliquée, ce qui vient d'être dit ne s'applique qu'à elle, à elle seule, et non à la Sagesse antique qui n'a jamais regardé la géométrie appliquée comme une science époptique.

Si enfin nous abordons les sciences de l'esprit, sciences politiques et morales, issues du seul cerveau humain et basées sur l'unique raisonnement, nous n'avons que le choix pour entasser des Ossas de non-sens sur des Pélions d'absurdités. Ces sciences, en effet, présentent cette particularité de s'appliquer non à un objet déterminé par soi-même comme les sciences physiques, mais de n'avoir d'autre objet que celui que leur offre l'homme lui-même ; en d'autres termes, c'est l'homme qui les fait de A à Z, et

l'homme n'est gêné dans leur étude par aucune contingence extérieure : l'homme y est absolument maître, y évolue à son gré et peut y donner la mesure de ses capacités intellectuelles.

Or, prenons trois de ces sciences tout entières créées et développées par lui et dont il est le plus fier, l'Histoire, le Droit et l'Économie Politique : qu'y voyons-nous ? Tout y est vague, nébuleux, flottant, ondoyant et divers.

Prenons l'Histoire, d'abord. Chacun des écrivains qui s'intitule historien a sa façon propre de présenter l'Histoire accommodée à ses idées, qui diffère du tout au tout de celle de son voisin. Il m'est, par exemple, tombé un jour entre les mains une Histoire de France pour enfants qui ne disait pas un mot de la Terreur rouge de 1793, mais qui s'étendait très complaisamment sur la Terreur blanche de 1816. On me dira que c'est une œuvre de parti et de passion ; voilà justement où est le malheur : c'est que tout historien est un homme, et à ce titre, il a son parti et ses passions. Et à qui en doute, je dirai simplement ceci : Ouvrez les œuvres de V. Duruy qui fut un des historiens le plus sérieux dont puisse s'honorer un pays ; je vous défie d'y trouver un mot, non pas seulement de blâme mais simplement de constatation, concernant les massacres de Pologne au XIXe siècle ! On m'objectera peut-être, en ce cas, que l'histoire contemporaine est un terrain brûlant dont les données sont encore loin d'être assises... Soit ! remontons plus haut et, à chaque époque du passé, à chaque page, nous constatons ceci que l'homme a fait de l'histoire une abjecte adulatrice du vice triomphant : entre ses mains, elle est devenue la vassale enamourée du succès, dont tous les applaudissements sont acquis d'avance à la réussite — fut-ce de la cause la plus injuste et par les moyens les plus vils — dont tout le mépris est jeté sur l'échec, même de la cause la plus pure et la plus sainte.

Vous en doutez parce que ceci n'est que de l'abstraction ? Prenons un cas concret.

Deux hommes sont entrés en lutte, l'un ayant en mains la plus forte puissance militaire existant alors, et poursuivant, dans un vain but de profit personnel, non seulement l'esclavage des populations libres, mais encore, à la suite, l'asservissement de ses propres concitoyens ; l'autre, défendant son pays contre l'envahisseur et sa liberté contre une odieuse attaque, obligé de tout créer, l'union des peuples divisés, les armes, l'énergie de résistance, et luttant avec son seul génie contre l'instrument de guerre et le général les plus puissants que le monde ait vus depuis l'antiquité, et malgré tout forçant, durant des années, la victoire à demeurer neutre.

Or, lequel des deux, l'histoire, prostituée au succès, place-t-elle à cent coudées au-dessus de l'autre, le conquérant sans foi, l'asservisseur, par la force, de ses propres concitoyens, ou le défenseur jusqu'au bout de la liberté des peuples, César ou Vercingétorix? L'Histoire porte l'éloge jusqu'à l'hyperbole quand elle parle de César, et Vercingétorix, une des plus pures figures du passé pourtant, n'est connu de nous que parce qu'il a combattu sur notre sol, sans quoi il serait aussi ignoré que Mandonius ou Indibilis: pour elle, Vercingétorix n'est qu'un révolté qu'elle place en son estime, infiniment au-dessous de son rival. Pourquoi ? César a réussi là où Vercingétorix a échoué.

Et cependant, comme pour protester contre son propre jugement, l'histoire nous a conservé la notation du caractère de ces deux hommes : — le Romain, un débauché perdu de dettes et poussé par le souci de ses créanciers aux entreprises les plus folles et les plus coupables, à Rome, « mari de toutes les femmes et femme de tous les maris », un ambitieux tournant contre son propre pays les armes que ce pays lui à confiées, conquérant le pouvoir à force

de coups d'état, et sans aucune générosité de caractère, se vautrant sur les institutions nationales comme sur la couche d'une courtisane, et désigné par tous les actes de sa vie à l'universel mépris ; — l'autre, au contraire, nous apparaît comme un des plus beaux caractères de l'antiquité ; mû uniquement par un amour passionné de la liberté, il puise dans ce seul sentiment ses moyens d'action ; dans une prescience intuitive de l'avenir il réunit en un faisceau les forces éparses des diverses peuplades celtiques, tient longtemps la victoire en balance et enfin, écrasé par la fortune adverse, il tente de détourner de son peuple la vengeance du vainqueur en se livrant, avec une suprême noblesse qui couronne sa fin d'une auréole de sacrifice, à de mortelles représailles.

Pour qui juge sainement, Vercingétorix domine César comme le sommet domine l'abîme; pour l'Histoire telle que l'a faite l'homme, pour l'Histoire menteuse et prostituée, César efface Vercingétorix parce que le *critérium* de ses immorales décisions est que le succès est tout, par quelque moyen qu'il soit acquis, que l'infortune imméritée est tout au plus digne d'un regard de mépris, et parce que enfin, le bourreau est toujours plus grand que la victime.

Voilà pour l'Histoire, science humaine. Voyons maintenant le droit moderne (1).

Lorsqu'au sortir de mes études classiques, j'ai abordé l'étude du Droit, je pensais, avec l'illusion de la jeunesse, y trouver une science profonde, vraie, féconde — philosophique en un mot... Au lieu de cet illusoire *desideratum*, qu'ai-je rencontré ? Une science faite de pièces et

(1) Je laisse de côté le Droit romain qui se présente à nos yeux comme un bloc, mais qui, pour nous, n'a qu'un intérêt rétrospectif, pour m'attacher au Droit français *moderne*, qui aujourd'hui régit tous nos actes. N'oublions pas, d'ailleurs que si le droit romain nous paraît approcher de la perfection, c'est qu'il a été basé sur les principes établis par le roi Numa Pompilius, lequel était un épopte de la science mystériale.

de morceaux, une sorte de marqueterie légale formée pour partie d'emprunts au Droit romain, c'est-à-dire à la législation d'un peuple disparu depuis quinze siècles, et sans aucun souci des besoins modernes, et pour le reste d'emprunts au Droit coutumier provenant de la féodalité, c'est-à-dire à un Droit aussi vaguement confus qu'il pouvait l'être puisqu'il y avait en France plusieurs centaines de coutumes (1) opposées les unes aux autres, et partageant le Nord du pays en dix-sept régions différentes : on voit comment, de tel amalgame, peut sortir un code applicable à une société moderne : c'est au point qu'un de nos professeurs, chaque fois que ses explications aboutissaient à d'inacceptables solutions ne manquait pas d'ajouter : Notre code aurait besoin d'une refonte complète pour être d'accord avec la logique et avec nos mœurs.

En effet chaque point douteux — et Dieu sait s'ils foisonnent dans notre code ! — donne invariablement lieu à deux systèmes d'interprétation : le système de *l'affirmative* et le système de la *négative* qui apportent, chacun à sa thèse particulière, des raisons également probantes, au point que, après quelques semaines d'études, la droiture et le sens de l'équité sont généralement faussés chez l'étudiant.

Deux systèmes ? ai-je dit... Pardon ! beaucoup de points controversés comportent un troisième système d'interprétation, dit système mixte, qui n'est ni blanc ni noir, ni figue ni raisin, ni chair ni poisson, qui en prétendant concilier les antagonismes, n'aboutit qu'à des solutions bâtardes et ne satisfaisant personne.

Mais, objectera-t-on, n'y a-t-il pas les Cours d'appel et surtout la Cour de cassation pour établir une doctrine *ne varieteur ?*

Les Cours d'appel ? la Cour de cassation ? Autant de

(1) Exactement 384. — Le Nord était dit pays de droit coutumier et le Midi, pays de droit écrit, c'est-à-dire romain.

bons billets à La Châtre ! Les hommes passent dit-on, mais les principes restent... Quelle erreur ! Il suffit de consulter un quelconque *Recueil d'arrêts*, pour constater que la jurisprudence varie dans ses interprétations, avec les hommes nouveaux, en moyenne tous les quinze ou vingt ans ; de telle sorte qu'un plaideur condamné en dernier ressort peut se dire, comme fiche de consolation, qu'il aurait gagné son procès s'il l'avait engagé vingt ans plus tôt ou s'il avait attendu vingt ans encore avant de l'entreprendre.

En somme, on peut dire de notre code qu'il se compose de vétilles tenues à grand'peine en un équilibre instable sur des pointes d'aiguilles, ce qui permet à l'aigrefin ou simplement à l'habile de narguer ses chausse-trapes, alors que le naïf de bonne foi est infailliblement destiné à y choir.

Les preuves du fait abondent sous ma plume, mais je ne puis dépasser la limite de ce chapitre, et je ne citerai qu'un exemple — très caractéristique — du fait.

Il est un sentiment très humain qui rend pénible au mourant la seule pensée qu'après lui sa veuve pourra oublier sa mémoire et convoler à nouveau ; donc bien des maris, surtout s'ils n'ont pas d'enfant, rédigent leur testament en conséquence. Malheur à eux s'ils commettent la maladresse d'énoncer ce qu'ils pensent et d'écrire : « Je lègue ma fortune à ma femme, à condition qu'elle ne se remarie pas... » Vous n'y pensez pas ? Il y a un article 6 du Code civil qui établit : « On ne peut déroger, par des conventions particulières aux lois qui intéressent l'ordre public et les bonnes mœurs » ; or, interdire le mariage à qui que ce soit est, au premier chef, une immoralité flagrante ; par suite logique, la condition est réputée nulle et non écrite, et le testateur voit fouler aux pieds sa volonté suprême. Mais si c'est un habile, un malin, il s'y sera pris autrement, de façon à éviter la condition dite immo-

rale, et il aura rédigé différemment sa volonté, par exemple en écrivant : « Je lègue ma fortune à ma femme ; dans le cas où elle viendrait à se remarier, ma fortune aura telle autre destination... Ici, rien à dire ! le testateur n'empêche pas sa veuve de convoler à nouveau, il ne s'occupe que de l'attribution de ses biens ; tout est très moral et l'article 6 n'est plus applicable... Or, il n'y a pas qu'un article 6 dans notre code : à bien compter, il y en a 2.281.

Au reste, il est aisé de juger, comme on dit vulgairement, l'arbre à ses fruits. Or, n'est-elle pas idéalement invraisemblable, une législation en vertu de laquelle un jury peut déclarer, contrairement à toute vérité, qu'une accusée n'est pas fille de sa mère (affaire Steinheil) ou qu'un accusé, bien que reconnaissant son crime et détaillant lui-même les circonstances dans lesquelles il l'a commis, bien que la victime soit morte sur le coup, n'est pas coupable d'assassinat (affaire Vaillant-Jaurès) ? Ces deux exemples suffisent pour montrer la valeur des lois qui nous régissent, lois dont l'incohérence est telle qu'il suffit de suivre leurs prescriptions, c'est-à-dire d'agir légalement pour aboutir aux conséquences les plus bouffonnement absurdes qui se puissent imaginer. La citation d'un seul fait à l'appui suffira : je le relève dans le *Traité pratique de légitimation* dû à un juriste connu, M. Edouard Lévy.

Un enfant naturel est né à Paris il y a quelques années ; dans l'acte de naissance, le père l'a reconnu et a désigné la mère, laquelle, à son tour, quelque temps après a reconnu son enfant, à la même mairie.

Le temps a passé ; la mère d'abord s'est mariée, dans un autre arrondissement, mais non avec le père de l'enfant, et, pour assurer à ce dernier un état civil régulier, elle l'a légitimé, comme l'y encourageait la loi, dans son acte de mariage.

De son côté, le père a agi de même : il a épousé une étrangère et légitimé l'enfant.

Le résultat de toutes ces opérations parfaitement légales est que, à l'heure actuelle, l'enfant possède deux pères légitimes, son véritable père et le mari de sa vraie mère, et deux mères non moins légitimes, sa vraie mère et la femme de son véritable père ; et cette situation, aussi légalement que grotesquement sérieuse, est l'œuvre du fonctionnement de nos lois qui favorisent la reconnaissance des enfants naturels et leur légitimation par mariage subséquent (1).

Abordons maintenant la science dite Economie politique.

La loi au moins est codifiée ; ici rien de tel, tout y est confusion, rien de net, rien de précis, un chaos en un mot, où toutes les divergences des écoles adverses se combattent à qui mieux mieux : je défie qu'on mette en présence deux économistes sans qu'il y ait désaccord entre eux.

Oui, je sais, on m'objectera certaines lois économiques connues de tous et soi-disant universellement établies, celle de l'offre et de la demande, par exemple...

Cette loi, qui peut se formuler ainsi « un objet est d'autant plus cher qu'il est plus rare » a d'ailleurs contre elle le pittoresque argument dit du lapin, lequel argument est celui-ci : Avez-vous jamais vu vendre un beau lapin pour deux sous ? Non, probablement ; on peut donc affirmer qu'un lapin de deux sous est excessivement rare, et cependant qui donc osera soutenir que c'est cher ?

Mais examinons de plus près cette loi de l'offre et de la demande, base essentielle de l'économie politique.

Si l'on se reporte seulement à la période de la guerre

(1) On s'est évidemment aperçu de la situation en transcrivant, en marge de l'acte de naissance de l'enfant et à la suite de la première, la mention de la seconde légitimation ; mais, le second mariage existant avec toutes ses conséquences légales, cette situation est intangible autrement que par une décision judiciaire rectificative, et combien épineuse puisqu'en fin de compte, le père et la mère ayant les droits égaux, chacun a légitimé l'enfant par mariage subséquent !

européenne, il est facile de constater que, pour une cause ou pour une autre — les économistes sont loin d'être d'accord quant à l'explication du fait — sur une matière ou sur une autre, il n'est pas un coin du globe où cette loi n'ait été faussée. Or, je le demande, qu'est une loi qui ne fonctionne pas ?

Prenons une denrée de première nécessité, par exemple la viande. On ne me soutiendra pas que, durant cette période, le consommateur mangeait plus qu'en temps normal ou que notre cheptel était détruit ; ces deux allégations ne tiennent pas debout, et cependant le prix de la viande a haussé en moyenne de 300 °/₀, alors que la demande n'était pas supérieure ni l'offre moindre. On me dira qu'il y avait de la perte : je l'admets ; mais j'affirme que cette perte était compensée — et bien au delà — par la diminution de consommation des morts, des blessés et des malades, et par l'importation de viandes étrangères frigorifiées. Alors, quoi ?

Invoquera-t-on le prix exagéré demandé par le producteur ? C'est faux, je le sais pertinemment ; j'ai eu l'occasion de causer avec des éleveurs, et, de ces conversations, est résultée pour moi la conviction que les prix de vente ne subissaient aucune majoration excessive ; ils étaient seulement ce qu'on appelle communément « très bon ordinaire » ; et, de ce que j'avance ici, je puis donner des preuves, car voici ce que j'ai vu personnellement : Des animaux vivants ont été, devant moi, achetés à un fermier par un boucher détaillant, c'est-à-dire sans intermédiaire, sur le pied de 1 fr. 75 le kilogramme ; ils ont été amenés à la ville voisine (distance : 20 kil.) dans la voiture du boucher, c'est-à-dire avec des frais de transport pour ainsi dire nuls, et là, ils reparaissaient sur l'étal du boucher avec une hausse de 300 °/₀ (1).

(1) J'ai constaté ce fait à 80 kilomètres de Paris ; voici une coupure de journal (*Dépêche de Brest*, 23 septembre 1918) qui montre sa reproduc-

Un autre fait analogue : En 1921, M[lle] Aubin, ancienne institutrice devenue cultivatrice à la ferme de Piarres, dans le pays chartrain, veut vendre un porc ; le charcutier lui en offre 450 francs ; elle fait tuer et débiter ellemême l'animal sur place, et à 3 francs par kilogramme de moins que le charcutier, en tire 900 francs (*Matin*, 20 fév. 1922).

Enfin, a-t-on remarqué qu'en 1921, à Paris, il ne restait plus dans le commerce de bouche, presque aucun des détaillants ayant *exercé* pendant la guerre ? Je me suis informé, et la réponse a été générale : aujourd'hui, en quatre ou cinq ans, un détaillant fait fortune.

Ici, je vois un économiste se lever en se frappant le front comme s'il venait de découvrir le principe d'Archimède : Mais vous oubliez l'avidité du commerçant ? Tout est là ! — Mon cher contradicteur, je suis enchanté que vous ayez découvert cette vérité de La Palisse : tout est, en effet, dans l'avidité du commerçant, qu'il soit intermédiaire ou débitant. Cette avidité a un nom technique, c'est la spéculation devant laquelle la loi de l'offre et de la demande, base de l'économie politique, s'effondre comme un château de cartes (1). Car si tout est dans l'avidité du commerçant, rien n'est plus dans la loi de l'offre et de la

tion à 600 kilomètres de Paris ; autant dire que le phénomène a été général.

Perros-Guirec. — La population perrosienne est tout à fait étonnée de constater la disproportion qui existe entre le prix de la viande sur pied et le prix de vente dans les boucheries. Le prix de la viande sur pied, *d'après la taxe*, est affiché à la mairie comme suit : bœuf, 2 francs le kilo ; taureau et vache, 1 fr. 90 ; veau, 2 fr. 20 ; mouton, 2 fr. 50. Voici maintenant le prix de vente moyen de la viande dans les boucheries, suivant la qualité : bœuf, taureau, vache, 6 francs à 7 fr. 25 le kilo ; veau, 5 francs à 6 fr. 25 ; mouton, 7 à 8 francs. Dans ces prix ne sont pas compris les morceaux de choix, dont le coût est bien plus élevé. N'appartiendrait-il pas à M. le Préfet d'établir la taxe indispensable, le prix de la viande dans les boucheries étant absolument exagéré ?

(1) C'est ainsi que, dans un ordre d'idées analogue, en 1918 Paris payait 190 et 200 francs le vin que le producteur du Midi vendait 65 francs, uniquement parce que, pour le transport des vins, la plate-forme qui, en

demande, laquelle tombe, par suite, au rang d'une assez mauvaise plaisanterie inventée par les économistes pour y échafauder leurs raisonnements faux. Encore une fois, si cette loi fondamentale ne fonctionne pas, je demande de nouveau ce que peut bien être une loi qui ne fonctionne pas. Un seul fait, pris entre mille, me suffira pour montrer que, la plupart du temps, ce sont les professionnels de l'Economie politique eux-mêmes qui faussent cette loi : en juin 1919, bien que la récolte de pommes de terre fût, en France, excessivement abondante, la population payait ce produit 1 fr. 50 la livre, un prix formidable. Comment ? Pourquoi ? Voici :

Disons d'abord que, avant la récolte, certains spéculateurs avaient fait savoir, par une habile publicité que celle-ci serait déficitaire ; des documents probants furent fournis à ce sujet aux pouvoirs publics qui n'hésitèrent pas, d'une part, à acheter à l'Angleterre une grosse quantité de pommes de terre et, de l'autre, à réquisitionner à l'avance une part de la récolte au prix de 38 francs.

Les marchands anglais ont fourni ce qu'on leur demandait, mais on a appris depuis lors, avec stupéfaction, qu'ils n'avaient, pour la majeure partie de leur livraison, fait que nous revendre ce qu'ils avaient auparavant acheté chez nous !

Et lorsqu'on s'est rendu compte que la récolte, loin d'être déficitaire, était supérieure à nos besoins, les cours élevés ont été maintenus grâce aux réquisitions à 38 francs qui avaient été faites et qu'on ne voulait pas annuler pour des raisons politiques.

Il ne restait plus au Gouvernement qu'à autoriser l'ex-

1914 se louait 10 à 15 francs par jour, se louait en 1918, 100 ou 200 francs par jour.

N.-B. — Le coût d'une plate-forme, en 1914, variait de 6.000 à 10.000 fr. : calculez le revenu sur le prix de location journalière de 200 francs : tout simplement du 1.000 °/₀ !

portation. Le producteur n'ayant plus la crainte de voir une partie de sa récolte lui rester, maintint, plus que jamais, ses prix élevés et obligea le public à payer un produit d'autant plus cher qu'il était plus abondant. Et voilà !

Je trouve, d'autre part, dans *Le Matin* du 7 octobre 1919, un article de M. Artaud, président de la Chambre de Commerce de Marseille, qui vaut d'être cité en entier car il montre à l'évidence que la désorganisation sociale d'après guerre — et notamment l'énorme accroissement de la cherté de la vie — n'est que le résultat logique des sottises commises durant cinq ans par les économistes d'Etat.

« Pour plaire au consommateur, il faudrait réduire la cherté. Mais est-on sûr que le consommateur ne préfère pas des objets chers à pas d'objets du tout ? Sa conduite le prouve. On a vite fait de le vitupérer et de dire que la cherté est faite de son empressement à accepter les hauts prix. S'il les accepte, c'est qu'il a intérêt à cela. Le consommateur est plus grand garçon qu'on ne se le figure et il vaut mieux se mettre à son école que de travailler à le régenter.

« De ce point de vue, on est amené à conclure que la cherté est une soupape de sûreté et que, seule, elle peut nous donner le minimum de produits sans lequel il ne s'agit plus de cherté, mais de disette.

« La cherté est une nécessité, ce n'est pas un but, et il faut voir de quels éléments elle est faite pour éliminer ce qui l'accentue sans utilité pour personne.

Le prix maximum du blé.

« Eliminons les interventions de l'Etat qui toutes, je dis toutes, produisent, en dernière analyse, de la cherté. Il faudrait entrer dans le détail pour le prouver, mais prenons un exemple : le blé. Il nous en manque, paraît-il, cette année 4 millions de tonnes. La France pourrait certainement produire la totalité de nos besoins et elle ne produit pas les 9 millions de tonnes nécessaires. Pourquoi ? Parce que le Gouvernement a fixé une succession de prix maxima dont pas un n'a répondu à ce que

l'agriculteur aurait obtenu sur le marché libre. Et il se trouve que d'autres cultures sont plus rémunératrices. Le paysan cultive ce qui lui rapporte le plus. Il a donc abandonné en partie la culture du blé parce qu'il ne peut vendre librement cette céréale. S'il pouvait le faire, nous aurions certainement eu cette année les 4 millions de tonnes qui nous manquent aujourd'hui et nous aurions l'an prochain bien davantage.

« Autre intervention gouvernementale : le fait de ramener le prix maximum fixé pour le blé au taux auquel il faut le livrer à la meunerie pour maintenir le pain bon marché. Si cette intervention ne se produisait pas, le pain serait plus cher. Qui en pâtirait ? Pas le paysan. Quant à l'ouvrier, nous savons qu'il est capable de s'offrir des aliments plus coûteux que le pain et qu'il ne s'en prive pas, ce dont, d'ailleurs, nous ne le blâmons pas.

Les chemins de fer.

« L'Etat est intervenu pour empêcher le phénomène de la cherté de s'étendre aux transports par chemins de fer. Quel en est le résultat ? Leur complète désorganisation, et, en l'état de l'arrêt presque absolu des chemins de fer, le consommateur ne voit aucun inconvénient à payer à des services d'automobiles cinq et dix fois plus que les tarifs les plus élevés. Si les chemins de fer avaient pu mettre leurs tarifs à la parité des circonstances, ils auraient du matériel, du personnel, des voies en bon état, et ils transporteraient à un prix représentant à peine la moitié de celui que le consommateur accepte, contraint et forcé, pour les transports par automobiles.

Les prohibitions d'importations.

« D'autre part, il ne faut pas que nous soyons privés de l'apport de l'étranger. Il ne faut pas que, sous prétexte de protéger notre industrie, on nous prive du droit d'acquérir à bas prix ce que nous pourrions nous procurer plus facilement si les importations étaient libres.

« Je ne méconnais pas les effets des importations sur les changes, mais la situation actuelle du franc prouve la complète faillite du système des restrictions à l'importation, qui a pour conséquence une suppression totale des exportations.

« J'ai lu un jour une protestation contre l'introduction de

bicyclettes allemandes qui, grâce à la baisse du mark, auraient coûté à peine 75 à 80 francs ! Le fabricant français, à qui ces appareils revenaient à 200 ou 250 francs, était handicapé. Mais pourquoi le fabricant est-il plus intéressant que le consommateur? Ne croit-on pas qu'il y aurait avantage à ce que l'ouvrier français pût avoir à bas prix la bicyclette qui lui permet de se rendre rapidement à son travail ?

« Et, en définitive, une consommation supplémentaire de bicyclettes étant créée en France par les bas prix, grâce au phénomène passager de la baisse du mark, ne croit-on pas que la fabrication des bicyclettes en France aurait avantage à la création de besoins qui développeraient son mouvement ultérieur d'affaires ? Pourquoi laisser croupir dans la pénurie le candidat à des consommations que seul le bon marché peut lui permettre de réaliser ?

« Le commerçant doit se défendre lui-même. La baisse, c'est sa tranchée. L'Etat, qui a envoyé nos soldats dans les tranchées, ne doit pas dispenser d'un effort équivalent, au point de vue économique, nos commerçants et nos industriels, en les protégeant, au détriment du consommateur français, contre la concurrence étrangère.

Les huit heures.

« Autre résultat néfaste de l'intervention de l'Etat : la consécration par la loi de la journée de huit heures. Il nous faut produire. Pour cela, il faut beaucoup travailler, et il appartenait à l'Etat de le dire au lieu d'entériner purement et simplement les réclamations syndicales. Le moment était donc mal choisi pour limiter la durée du travail et par cela même la production. Avant la guerre, on travaillait dix et onze heures par jour. On eût pu, s'il n'y avait pas eu ce cataclysme, arriver progressivement à neuf et même huit heures, grâce à un développement du machinisme qui eût permis un rendement supérieur dans un temps moindre. Mais la guerre a eu lieu. On a dit que la journée de huit heures pourrait permettre à l'ouvrier, moins fatigué, de fournir cette augmentation de rendement. La preuve est faite du contraire.

« Est-ce à dire qu'il faut condamner l'ouvrier au travail intense et acharné ? Non, il faut le laisser libre de travailler et

d'avoir de son travail tout le prix qu'il peut en obtenir, par exemple par le payement à la tâche.

Je suis d'avis que l'ouvrier doit recevoir de hauts salaires, ce qui l'achemine vers le patronat s'il est enclin à l'épargne ; et s'il dépense tout ce qu'il gagne — car, jusqu'à aujourd'hui, il n'a montré, contrairement au paysan, aucune disposition à l'épargne — cela donnera une activité considérable au commerce et par conséquent à l'industrie.

La taxe de luxe.

« Et les interventions fiscales ? Croit-on que la taxe de luxe, qui coûte au consommateur français plus d'un milliard et qui rentre dans la proportion de 200 millions, est sans influence sur la cherté ? Croit-on que la taxe sur les bénéfices de guerre n'oblige pas le commerce à hausser dans la mesure du possible le bénéfice sur ses transactions, qui est en définitive son seul moyen d'existence ? L'Etat a besoin d'argent ; qu'il édicte des taxes qui rentrent et non des taxes qui grèvent la consommation et ne rentrent pas !...

« En résumé, pour sortir de la situation critique dans laquelle nous sommes, et qui ne peut qu'empirer — et rapidement — jusqu'à la catastrophe si les méthodes actuelles se perpétuent, il faut que l'Etat *n'intervienne plus* dans la vie économique du pays. Alors le paysan produira intensément, parce qu'il vendra sa production comme il lui plaira ; l'ouvrier travaillera à son gré et fera de longues journées, parce que les hauts salaires proportionnés à son rendement l'y inciteront ; les importations étant libres, industriels et commerçants, pour se défendre contre la concurrence étrangère, devront produire beaucoup, avec les matières premières importées ou, pour les articles que nous faisons, mieux que nos voisins, afin de donner à leurs frais généraux le plus gros diviseur possible.

« Au bout de quelques années, cette prodigieuse activité aurait pour effet un accroissement général du bien-être et personne ne songerait à récriminer contre la vie chère, qui d'ailleurs se réduirait automatiquement et sans à-coup. »

Pour montrer l'erreur de raisonnement dont font constamment preuve ces messieurs les économistes, je prendrai un point spécial sur lequel tous les sous-Jean-Bap-

tiste-Say et les pseudo-Leroy-Beaulieu ont fait montre d'une absolue unanimité, un point sur lequel toutes les écoles d'économie politique se sont mises d'accord, d'un accord complet, sans ombre d'une scission, depuis un demi-siècle, qu'elles soient anglaises, françaises, américaines, allemandes, etc., c'est celui-ci : *Les guerres à venir*, mettant en jeu non plus des armées de métier, mais des peuples entiers, *ne pourront pas*, de toute impossibilité, *durer plus de six mois.*

Et cette certitude complète se basait, pour les économistes, sur deux raisons péremptoires découlant l'une de l'autre :

1° Toutes les forces vives de la nation étant aux armées, toute production agricole et industrielle se trouvera instantanément arrêtée ; au bout de six mois, il y aura dans toutes les denrées de première nécessité une pénurie que ne suffiront même pas à pallier toutes les importations de l'étranger, si accrues qu'on les suppose : par suite et en quelque sorte mécaniquement, les hostilités seront forcées de prendre fin.

2° Une telle guerre coûtera très cher ; on pourra faire au plus un emprunt ; ensuite, l'élévation énorme du taux de la vie amènera ce résultat qu'après six mois de guerre, un nouvel emprunt ne pourra même pas produire 1 milliard en France, pourtant plus riche que l'Allemagne ; la preuve en est encore que, de 1904 à 1914, les émissions de valeurs mobilières diverses, en France, n'ont pu dépasser 3 milliards. Donc, le manque d'argent arrêtera fatalement la guerre dans les six mois.

Or, cette guerre est survenue, et qu'y avons-nous vu ? Son développement avec une ampleur terrible et inattendue. Où les économistes ne prévoyaient qu'un duel entre la France et l'Allemagne, nous avons vu s'engager une lutte formidable, dans le monde entier, une lutte où sont entrées les forces vives de presque toute la terre habitée

et les armées de toutes les nations de quelque importance, où les neutres n'ont formé qu'une minorité infime et négligeable de petits Etats ; et la guerre a duré des années, et elle aurait pu durer bien plus longtemps encore malgré tous les dogmes économiques, malgré toutes les écoles libre-échangistes ou protectionnistes, si un des partis n'avait pas fini par vaincre l'autre. Le double fléchissement de la production agricole et industrielle a été enrayé dans tous les pays par des mesures gouvernementales appropriées, et deux régions seulement ont eu réellement à souffrir de la famine, mais pour des causes que n'avaient pas prévues les économistes : la partie septentrionale de la Russie par suite de l'anarchie politique qui, en suspendant tout trafic, a arrêté le transport des céréales, et les empires centraux, parce que, d'une part, n'ayant prévu qu'une guerre « fraîche et joyeuse » de quelques mois, ils ne s'étaient aucunement précautionnés contre une telle durée des hostilités, et parce que, d'autre part, le resserrement toujours intensifié du blocus maritime, étendu finalement aux neutres, a fini par avoir raison de l'importation frauduleuse des vivres et de certaines matières premières nécessaires. Mais l'argument des économistes que l'interruption de la vie économique d'un pays ne se pourrait prolonger au delà de six mois a été, par les faits eux-mêmes, réduit à sa juste valeur, celle d'une pure et simple fumisterie.

Voyons maintenant l'autre argument des économistes qui, selon eux, devait amener la fin des hostilités au bout de quelques mois.

Pour ne pas nous égarer, n'examinons que la situation respective de la France et de l'Allemagne, qu'ils avaient seule en vue, et laissons de côté à la fois les budgets gigantesques de 1917 qui pour, l'Angleterre et les Etats-Unis, se sont soldés par un nombre prodigieux de milliards ; ne parlons pas davantage de la faillite virtuelle

de l'Autriche dont les emprunts de guerre ont été pitoyables et qui, *seule* de tous les belligérants a donné raison aux théories des économistes.

Pour l'Allemagne, il est assez difficile de voir clair dans ses emprunts, car elle a, pour la guerre, institué un régime bancaire particulier à l'aide duquel, par l'intermédiaire des banques, l'Etat prêtait les 9/10 de la valeur des titres de ses propres emprunts antérieurs pour permettre la souscription aux nouveaux emprunts ; on ne peut donc savoir même approximativement combien d'argent neuf lui ont versé ses souscripteurs successifs ; d'autre part, comme les billets seuls circulaient dans le pays, tout se réduisait à une circulation fiduciaire dont le gouvernement était l'unique maître puisqu'il détenait la planche aux billets — j'allais dire aux assignats (1) — et, depuis, 1914, ni la Banque de Berlin ni celle de Vienne ne publiaient de bilan, ce qui autorise toutes les suppositions, même et surtout les pires. Il est certain que cette façon de procéder doit occasionner des causes de colossales difficultés pour l'après-guerre et qu'un état qui a recours à de tels agissements a la plus grande chance de se voir acculer à la banqueroute au jour inéluctable de la liquidation ; mais en attendant, il fait durer la guerre à la grande confusion des théories économiques.

Voyons maintenant ce qui s'est passé en France, où nous sommes mieux documentés par les bilans de la Banque et l'établissement au grand jour des budgets successifs.

Voici un pays qui, de 1904 à 1914 n'avait pu absorber que pour 3 milliards d'émissions diverses et qui, par suite, suivant les prédictions des économistes ne devait

(1) D'une note de la Banque d'Empire, publiée à la fin d'août 1918 par les journaux allemands pour engager le public à ménager le papier-monnaie dont le remplacement est très onéreux, il résulte que la circulation fiduciaire de l'Empire dépassait alors 20 milliards de marks, soit 25 milliards de francs.

pouvoir couvrir que le premier emprunt de guerre, soit, en faisant flèche de tout bois, une somme égale de 3 milliards au plus.

Or, voici quelle était la situation de la France, au point de vue du crédit public, examinée du 1er août 1914 au 30 septembre 1917, après plus de trois ans d'une guerre ruineuse entre toutes :

Impôts	13	milliards	470	millions.
Bons du Trésor.	21	—	700	—
Obligations de la défense. .		—	800	—
Deux emprunts.	21	—	920	—
Total liquide	57	—	890	—
Circulation fiduciaire . .	14 (1)	—	508	—
Total général	72	—	398	—

soit une moyenne annuelle de 24 milliards 132 millions, au lieu de 3 milliards en dix ans.

Enfin le projet de budget de 1919, déposé en septembre 1918, nous montre qu'à cette date, les dépenses de guerre s'élevaient, depuis le 1er janvier 1915 à 116 milliards, dont 18 ont été couverts par les ressources normales, et 98 fournies par l'emprunt, savoir : 73 milliards par l'emprunt intérieur, et 25 milliards par l'emprunt extérieur.

Où donc sont les 3 milliards où se limitait le crédit de la France, selon les calculs et les raisonnements grotesquement pédantesques des économistes ? Car enfin, c'est surtout dans les temps troublés qu'on a besoin de guides sûrs : or la guerre européenne a amené la faillite complète de l'économie politique, cette soi-disant science purement humaine qui, sous sa façade prétentieuse, ne se base sur rien, ne renferme rien, ne sait rien, ne conduit à rien...

(1) V. la note de la page précédente.

Et que l'on remarque bien ceci : dans ce chiffre formidable de 116 milliards qui représente l'effort financier de la France ; je ne fais figurer ni l'emprunt du Crédit Foncier, ni ceux de la Ville de Paris, ni ceux de certaines compagnies de chemins de fer, pas plus qu'un certain nombre d'emprunts industriels et autres.

De plus, en tenant compte de tous les crédits votés, on constate que du 1er août 1914 au 31 décembre 1917, les dépenses de la guerre se sont élevées pour quatre ans et cinq mois, à 147 milliards ; c'est dire qu'elles ont dépassé de 88 milliards les recettes normales. Or, que ces dépenses aient été soldées ou non, elles montrent que, quand les économistes parlent du crédit de la France, ils tranchent une question dont ils ignorent toutes les données.

Voici maintenant, pour finir, un dernier et capital exemple de la fausseté des prétendues lois économiques : il est tiré du lamentable état du change français à la fin de 1919.

Le change d'un pays, affirment les théories économiques est le résultat de la balance commerciale de ce pays : en hausse quand il exporte, en baisse quand il importe. En effet, si la nation A exporte à la nation B, celle-ci pour payer la nation A sans expédition d'espèces, est obligée d'acheter du papier (valeurs commerciales et autres) de la nation A ; et ce papier sera d'autant plus cher que la somme à payer sera plus importante, c'est-à-dire ce papier plus demandé. Telle est la théorie économique du change, qui à première vue semble basée sur la logique la plus inattaquable.

Malheureusement il en va tout autrement dans la pratique ; en voici la preuve :

Au début de décembre 1919, le franc français valait 0 fr. 94 à Bruxelles et 0 fr. 55 à Genève. D'après la théorie économiste, cela signifiait que nos importations de Belgique étaient un peu inférieures à nos exportations

dans ce pays, et que nos exportations en Suisse n'atteignaient que la moitié des importations qui nous venaient de ce côté.

Or, et bien au contraire, les statistiques de la douane démontrent à l'évidence que, durant les neuf premiers mois de 1919 la France a exporté et vendu pour une moyenne de 68 millions par mois alors qu'elle n'y achetait que pour 25 millions, soit un excédent d'exportation de 43 millions, ou, pour les neuf mois, de 387 millions; le mois le plus défavorable, octobre, a présenté 72 millions d'importation contre 84 millions d'exportation, soit encore, en faveur de l'exportation, une différence de 12 millions. D'après les théories économistes, le franc, dans ces conditions devait dépasser le pair, et il tombait au-dessous !

Même phénomène encore plus accentué en Suisse où malgré la grande supériorité de nos exportations sur nos importations, (1) le franc tombait à la moitié de sa valeur.

Ces constatations brutales infirmaient à tel point les théories d'école qu'aucun économiste n'a pu en donner l'explication.

Après l'exposé de ces faits, après surtout le bilan du Crédit public de la France durant les hostilités, bilan qui constitue l'absolue banqueroute des principes les plus assurés de l'économie politique, il me semble bien que cette partie des connaissances humaines, en tant que science sérieuse, peut être jugée à sa stricte valeur, et les économistes considérés comme d'aimables farceurs dont le seul talent est d'énoncer de pédants apophtegmes qu'ils ne comprennent pas beaucoup et qui sont d'autant plus applaudis par les naïfs que lesdits naïfs ne les comprennent pas du tout.

Mais c'est au pied du mur qu'il convient surtout de

1. Le même phénomène économique se poursuit à l'heure actuelle (1926), où le franc n'a cessé de baisser bien que, en France, le chiffre des exportations soit constamment supérieur à celui des importations.

juger les économistes. Je citerai seulement deux faits à l'appui :

1° Le jour où le ministre des Finances eut l'idée d'ouvrir un emprunt permanent sous la forme dite *Bons de la défense*, ses collègues du cabinet lui demandèrent, au cours d'un conseil, quelle somme il pensait que rapporterait un tel mode d'emprunt. Le ministre leur indiqua le chiffre maximum établi, après de longs calculs, par la réunion des économistes officiels du ministère. On lança l'emprunt, et les souscriptions dépassèrent *plus de quarante fois* le chiffre maximum fixé en collaboration par les économistes officiels (*Matin*, 7 mars 1918).

2° En 1918, il fallut calculer le montant de l'indemnité partiellement différée exigée alors de l'Allemagne, c'est-à-dire la somme exacte que représente la capitalisation de 226 milliards, payés en quarante-deux ans. Chaque pays fit appel à ses économistes qui, au nombre d'une vingtaine, furent officiellement chargés de résoudre le problème : aucun d'eux ne put produire de chiffre concordant même vaguement avec celui d'un quelconque de ses voisins !

Ces gens-là ne connaissent même pas leur histoire. En effet, lorsqu'il s'est agi d'établir l'impôt sur le revenu, le plus fallacieux de tous car c'est celui qui, de répercussion en répercussion, retombe le plus fatalement sur la masse des consommateurs, c'est-à-dire sur les petits, les humbles et les pauvres, il ne s'est trouvé personne d'entre eux pour faire remarquer que cet impôt constituait la plus parfaite banqueroute du principe fiscal établi par l'Assemblée Constituante, que tout impôt, pour être équitable, doit être *réel* et non *personnel*, *proportionnel* et non *progressif*. Car, en résumé, qu'est cet impôt sinon le rétablissement de la *taille*, l'impôt le plus impopulaire de l'ancienne monarchie et qui fut une des causes déterminantes de la Révolution ? Entraînée par son esprit de violence, la Convention essaya sans y parvenir, d'établir

l'emprunt forcé progressif d'après le revenu global : Buzot tira la conclusion de cette conception illogique en déclarant : « Vous voulez tuer le riche ? c'est le pauvre que vous tuez. » Le Directoire a voulu établir aussi une taxe progressive : elle amena le succès du 18 brumaire. Et, antérieurement, Athènes et Florence sont mortes de l'impôt personnel et progressif. En effet, le simple raisonnement est là pour nous montrer que, armé de ce système d'impôt, un Etat qui n'a qu'un tour de vis à donner au système pour lui faire produire davantage, doit être amené, par la force même des choses à donner ce tour de vis de plus en plus facilement, pour le moindre prétexte, car un Etat en possession d'une source si facile de revenus ne peut pas en être ménager. Or, la richesse publique est basée sur la richesse particulière dont l'unique source est l'économie. Le particulier, pressuré par cet impôt, ne peut se dire que ceci : Si j'économise, cela ne servira qu'à faire augmenter ma contribution ; alors, à quoi bon l'économie ? Et la richesse particulière, qui fait vivre le pauvre et soutient l'Etat, finit par disparaître dans une misère générale. Tel a toujours été, partout et dans tous les temps, l'aboutissement fatal de l'impôt progressif sur les revenus de la richesse particulière : la faillite pour le peuple et la banqueroute pour l'Etat. Voilà ce que ne se sont pas rappelé ces pauvres gens qu'on appelle des économistes !

Et cependant, pour juger l'économie politique à sa juste mesure, il faut encore aller plus loin et se rendre compte que si certaines de ses théories, pour qui les dépouilles de leur grandiloquence, confinent au grotesque, il en est d'autres qui sont nettement abominables et — je ne serai que juste en écrivant le mot — criminelles. Car enfin, c'est au nom de l'économie politique, c'est en s'appuyant sur ses axiomes les plus réputés que Thomas-Robert Malthus, professeur d'économie politique au col-

lège de la Compagnie des Indes a pu publier son *Essai sur le principe de la population* et élever à la hauteur d'un dogme scientique auquel il a donné son nom, l'avortement, l'infanticide systématisés, ainsi que l'excitation publique au meurtre des citoyens... Méditez plutôt ces lignes extraites des ouvrages du grand économiste anglais : « Un homme qui naît dans un monde déjà occupé, si sa famille ne peut pas le nourrir ou si la société ne peut utiliser son travail, n'a pas le moindre droit de réclamer une portion quelconque de nourriture : il est réellement de trop sur la terre. »

Cet abominable principe, d'ailleurs, souleva un tel *tolle* d'indignation générale que l'auteur se vit contraint à le faire disparaître des éditions suivantes de son ouvrage, où cependant il établit d'autres dogmes non moins réprouvés par la conscience publique.

Il convient toutefois de ne rien exagérer même dans la plus juste critique ; reconnaissons donc que les raisonnements de l'économie politique peuvent être admis lorsqu'ils se basent sur des statistiques sérieusement établies ; hors de là, ils ne sont que pure logomachie dont, comme nous venons de voir, l'expérience journalière se charge de démontrer brutalement l'erreur fondamentale. *Words! Words ! Words !* a dit Shakespeare...

Ces temps derniers, d'ailleurs (23 juillet 1919), une parole est tombée de très haut, de la tribune française, pour réduire définitivement à sa juste valeur la soi-disant science dite d'économie politique. Dans son discours sur la liberté économique, M. Loucheur, après avoir mélancoliquement constaté que, durant toute la guerre européenne, il suffisait de prendre dans un sens un décret d'accord avec les économistes pour aboutir à un résultat diamétralement opposé au but visé, s'est écrié textuellement : « Tous les économistes ont fait faillite ! » Et cette cinglante déclaration a été vigoureusement soulignée

par les applaudissements unanimes de la Chambre. Je n'ai jamais dit autre chose.

J'ajouterai cependant ceci : Les économistes sont de grands enfants, sagement laborieux, qui, sans avoir jamais inventé le fil à couper le beurre, ont dès le principe proposé un but à leurs travaux : l'inutilité. C'est ce qui explique qu'ils se donnent tant de peine pour accumuler volumes sur volumes, sans s'être jamais aperçus que, dès leur premier effort, ils avaient atteint et même dépassé leur but.

Je me suis borné, dans cette critique générale, à examiner quelques-unes seulement des grandes lignes des sciences contemporaines, ne pouvant les étudier chacune à part pour en montrer le défaut de la cuirasse ; je terminerai par quelques lignes — rentrant trop aisément dans mon cadre pour que je les néglige — d'un auteur (1) qui, à étudier les principes des maîtres anciens, a pris quelque dédain des théories contemporaines :

« La physique repose sur la définition des solides, des liquides, des gaz. L'eau est un corps liquide en France ; au pôle, c'est un corps solide, et sous l'équateur, un corps gazeux. Elle se solidifie à 0° mais ne se liquéfie qu'à 4°.

« La chimie repose sur la définition des corps par leur composition. L'acide fulminique a la même composition que l'acide cyanique (2), le premier soumis à la plus faible élévation de température, détone avec violence et l'autre résiste à la chaleur rouge.

« La minéralogie repose sur la définition du règne minéral en règne des choses sans vie. Au Mexique, les

(1) R. Schwaéblé, *Biologie minérale.*

(2) Ces deux corps ne sont pas seuls dans ce cas. L'oxychlorure de carbone et le chloroformiate de méthyle chloré ont une formule semblable et sont des corps essentiellement différents : le premier bout à 7° et le second à 128°.

chercheurs d'or disent : « La chose n'est pas mûre », ce qui signifie que le minerai sur lequel tombe leur pioche est en voie de formation.

« La médecine repose sur la définition de l'organisme, qui se renouvelle sans cesse. Pourtant, les tatouages demeurent. La médecine moderne enseigne la microbiologie et que le rhume de cerveau, par exemple, dépend d'un microbe : ce microbe apparemment dort en même temps que le malade, puisque, pendant le sommeil, on ne se mouche pas. Le vaccin prévient la petite vérole : mais il donne la tuberculose... »

Un dernier mot, pour clore ce chapitre en montrant à quel point d'aberration aboutit la science moderne quand elle pousse son dogmatisme à ses extrêmes limites, même sans quitter le terrain exclusivement scientifique ; la comparaison qui suit établira de plus l'énorme différence qui se rencontre entre elle et l'hermétisme.

Notre définition typique de l'homme est: « Un être intelligent composé d'un esprit, émanation divine, d'une âme intermédiaire plastique — constituée par des fluides astraux — et d'un organisme matériel, ce qui lui permet de vivre et d'évoluer simultanément sur les trois plans de l'univers : physique, astral et divin.

Voici maintenant une des définitions de la science contemporaine : L'homme est exactement composé comme l'œuf de poule, et mille œufs de poule, au point de vue chimique, équivalent à un homme de taille moyenne. Ses éléments constitutifs sont : l'oxygène, l'hydrogène, l'azote, l'acide carbonique, le phosphore, le fer, le carbone, la matière grasse et le sel.

Ceci est déjà pas mal, mais suivez maintenant les déductions scientifiques de ces prémisses, en remarquant que les chiffres auxquels on aboutit n'ont pu être établis que par un technicien, c'est-à-dire par un scientiste bien au courant des données industrielles qu'il applique, et de qui

je regrette — oh ! bien vivement — de ne pouvoir ici publier le nom.

La quantité de gaz combustible que comporte un homme de taille moyenne est suffisante pour illuminer pendant une soirée une rue de 500 mètres de longueur, et le prix de ce gaz (1) est au moins de 20 francs.

Avec le carbone d'un corps humain, réduit en graphite, on peut fabriquer 780 douzaines de crayons.

Avec le fer qui colore son sang, on peut forger 7 clous de ceux dont on se sert pour ferrer les chevaux.

Un homme comportant 600 grammes de phosphore, on pourrait à volonté, de cette quantité, imprégner 820.000 allumettes ou empoisonner 500 personnes.

La matière grasse d'un corps humain pèse 6 kilogrammes : de quoi fabriquer 60 excellentes chandelles de 10 au kilogramme.

Enfin le sel d'un être humain est suffisant pour saler la soupe de 250 convives.

Et l'auteur — Dr Paul de Régla — à qui j'emprunte ces données, ajoute avec un certain dégoût : Et allez donc ! Quelle belle chose que la science officielle de nos chercheurs de petites bêtes et de nos faiseurs de statistiques ébouriffantes (2) !

(1) Ces calculs ont été établis avant 1914.

(2) *El Ktab*, ou *Livre des choses connues et cachées* d'après le Khôdja Omer Halaby, abou Othmân. Traduction et commentaires du Dr Paul de Régla (1 vol. grand in-8°, Paris, S. D.)

CHAPITRE III

ERREURS PRATIQUES

Au cours du précédent chapitre, nous avons vu quelques-unes des erreurs doctrinales qui entachent les principes mêmes de la science moderne ; nous allons maintenant nous occuper de ses erreurs d'application, erreurs sans nombre et que nous ne saurions toutes aborder ; le lecteur voudra bien conclure au général d'après les quelques types qui vont être placés sous ses yeux.

Avant toutes choses, il convient de se rendre compte que ces erreurs proviennent, au moins très généralement, non de la science elle-même mais de ses détenteurs officiels qui, nous l'avons vu plus haut, regardent les théories actuelles comme intangibles et, s'en considérant comme les dépositaires indispensables et sacrés, ont le tort, par suite, de se poser eux-mêmes comme infaillibles absolument. Pour eux, demain, ce lendemain inéluctable qui doit renverser les principes affirmés aujourd'hui, demain n'existe pas : la théorie du jour est inattaquable, et eux-mêmes, agissant d'après cette théorie, ne peuvent pas même être soupçonnés d'erreur.

Au vrai, c'est là un défaut très humain : nourris des idées scientifiques actuelles qu'ils ont passé leur vie à méditer et à approfondir, cela leur paraît une sorte de sacrilège que d'y porter la main. Le malheur est qu'aucune considération, s'agit-il même de vies humaines ou des plus hauts intérêts sociaux, ne peut les décider à faire fléchir les principes scientifiques qui ont guidé leur vie.

De là leurs erreurs sans nombre ; de là — j'ai ailleurs écrit le mot et je le répète ici —, de là leurs crimes.

J'ai, à ce propos, prononcé le nom trois fois lamentable de Courrières : il faut savoir par le détail ce qui s'est passé dans cette mine le 10 mars 1906 et jours suivants, un tissu d'abominations qui constitue la plus formidable faillite pour une des corporations réputées pourtant les plus savantes du monde, celle des ingénieurs du contrôle des mines, car rarement on a vu la criminelle infatuation de la science officielle s'affirmer avec plus d'ampleur que dans cette catastrophe. Rappelons les faits en peu de mots.

Le 10 mars 1906 une explosion formidable mettait en feu la mine de Courrières, ensevelissant près de 1.400 mineurs. Les ingénieurs du contrôle de l'Etat accourent, décident du haut de leur impeccable science que la mine ne peut plus renfermer, ne renferme plus aucun vivant ; ils parlent de la noyer ; ils font même boucher, sous prétexte de combattre l'incendie, un puits par lequel eussent pu peut-être se sauver des centaines de malheureux. En vain des délégués mineurs certifient que des ensevelis errent encore dans le gouffre. En vain des ouvriers veulent descendre à la recherche de leurs camarades. En vain les femmes réclament des vêtements de mineurs pour se précipiter au secours de leurs maris et de leurs fils. En vain des ingénieurs non officiels comme F. Laur, affirment, à la date du 13, qu'il y a certainement encore des vivants dans la mine... Ils ne veulent rien entendre. Avec l'autorité de gens qui ne se trompent jamais, avec leur infaillibilité de pontifes de la science officielle, ils déclarent du haut de leurs diplômes que leurs calculs ne peuvent être erronés, qu'il n'existe plus aucun être survivant à l'explosion de grisou. Ils demeurent inébranlables dans leur meurtrière erreur ; pour combattre le feu ils font murer un orifice de secours... et voilà que vingt jours

plus tard, treize misérables spectres vivants remontent à la lumière malgré toutes les précautions prises pour les ensevelir dans l'abîme ; ils affirment que bien d'autres encore ont survécu, et, sur la joue pâle de la science officielle, appliquent, comme un magistral soufflet, l'affirmation de leur propre survie. Ce n'est qu'un accident, clament les officiels, si ces gens ont survécu, c'est en dehors de toute logique !... Et, au lieu d'ouvrir tout grands les puits pour sauver ce qui pouvait encore être sauvé, on continua de murer les issues ainsi révélées, dans le but d'étouffer l'incendie qui, selon les ingénieurs a complètement envahi la mine.

Et voici que quatre jours encore après l'affirmation des rescapés, un nouveau malheureux remonte à la lumière ; après avoir longtemps attendu du secours au fond du puits bouché par les ingénieurs, il a eu la surhumaine énergie de se traîner à travers les boyaux de la mine éboulée jusqu'à un autre puits où il a enfin été recueilli... Et combien d'autres n'ont pas eu l'énergie qui l'a sauvé et sont morts de désespoir et de faim derrière les orifices bouchés !... Hasard ! répète la science officielle des ingénieurs. Si cet homme a survécu, c'est à l'encontre de toutes les formules magistrales dont nous sommes les détenteurs !... Et voici que, des jours encore après, on recueille des chevaux vivants malgré tout, au fond de cette mine infernale où, d'après les déclarations dogmatiques, tranchantes, de la science officielle, aucun être ne pouvait subsister !... Hélas ! Hélas !... sur les 1.380 cadavres qu'a coûtés la catastrophe, combien sont à l'actif de l'effroyable faillite que fit ce jour-là la science réputée — par eux — impeccable, du corps des ingénieurs d'Etat ? Est-il donc exagéré de mettre à son *debet* la moitié au moins des 1.380 vies humaines perdues dans ce cataclysme ?

A côté de ces erreurs tragiques, il en est de purement grotesques. Parmi celles-ci je relève dans la publication

le *Carnet de la semaine* du 23 octobre 1916 le cas hilarant, antérieurement publié par le journal *l'Œuvre* du 19 du même mois, d'un soldat auxiliaire dont l'acuité visuelle était sujette à contestation pour la plus grande gloire des oculistes ; cet auxiliaire est successivement examiné par deux médecins militaires : le Dr Kalt fixe son acuité visuelle à 1/15, mais le résultat est contesté par le Dr de La Personne, qui l'établit à 1/20. La médecine civile entre alors en jeu pour les départager : le Dr Dehenne établit le chiffre 1/30 puis le Dr Rochon-Duvigneaux la fixe à 1/50. Je ne sais s'il y a eu consultation entre ces augures, mais le cas échéant, elle a dû être plutôt joyeuse, — sauf pour l'intéressé.

Mais le piquant de l'affaire, est ceci : Vers 1901, un étudiant en médecine terminant ses études à la Faculté de Bordeaux avait cru pouvoir présenter sa thèse de doctorat sur un instrument qu'il avait imaginé et construit, et qui, par un simple enregistrement automatique donnait mécaniquement l'indice de l'acuité visuelle pour la vue à laquelle on l'appliquait. Vraiment, il fut bien accueilli du jury :

— Mais, Monsieur, avec votre instrument, le premier venu peut établir n'importe quelle acuité visuelle si délicate que soit l'opération.

— En effet.

— Mais alors, il n'y a plus besoin d'examen ?

— Non.

— Plus besoin d'observation... d'épreuves ?

— Non.

— Plus besoin de calculs spéciaux ?

— Non.

— Mais alors, avec votre appareil, que devient le médecin ?

Le candidat fut reçu parce qu'il faut un motif particulièrement grave pour qu'une thèse de doctorat soit repous-

sée(1), mais il comprit que, dans l'avenir, s'il ne voulait pas se mettre à dos ses confrères et la Faculté, il serait prudent à lui de laisser sommeiller l'appareil qu'il avait inventé.

Le résultat de cette mise sous le boisseau, on l'a vu plus haut.

Faut-il, d'autre part, rappeler la mésaventure dont toute l'Académie des Sciences fut victime vers 1828, à la suite du plus illustre physicien d'alors, M. Biot ? L'histoire, malgré le temps, n'a rien perdu de sa délicieuse saveur.

M. Pictet, de Genève, membre correspondant de l'Institut, avait lu, dans une séance de la classe des sciences, une lettre de M. Molet, professeur de physique à Lyon : ce professeur lui mandait que, ayant appris d'un ouvrier armurier que, par une forte compression de l'air dans le canon d'un fusil, le feu avait pris au chiffon qui bouchait la lumière, il avait fait répéter l'expérience et qu'on avait constamment obtenu l'effet indiqué. Ce fait étant nouveau pour les physiciens de la classe, M. Biot fut chargé de répéter les expériences, et s'en tira de telle façon qu'aucune d'elles ne réussit. Il déposa donc un rapport négatif, à la suite duquel l'Académie des Sciences déclara gravement que *le professeur Molet s'était fait illusion*, cependant que, dans les rues de Paris, les camelots du temps vendaient de nouveaux briquets inventés par Grobert et appelés *briquets pneumatiques* parce qu'ils servaient à *allumer l'amadou par la compression de l'air.*

Toutes nos académies, d'ailleurs, ont à leur actif quelques balourdises de même acabit. Je rappellerai simplement que notre Académie de médecine, consultée au printemps 1915 sur l'opportunité de l'établissement d'une heure d'été, déclara gravement, dans son diagnostic horaire,

(1) A ma connaissance il n'y en a jamais eu que deux dans ce cas : le souvenir de la première m'échappe : ce fut vers 1825 ; la seconde présentée vers 1874 par le Dr Gérard traitait de *La fécondation humaine artificielle*, et fut refusée pour cause d'immoralité.

que « l'heure moyenne du méridien de Greenwich est l'*heure réelle !...* » Mon Dieu ! dire qu'il lui était si facile d'éviter une telle absurdité ! il lui eût suffit de ne se mêler que de ce qui la regardait... Mais c'était trop simple.

Faut-il parler des lettres de Galilée, de Charlemagne, de Raphaël, de Pascal, de Pythagore, d'Eschyle, d'Alexandre et autres, imaginées par le faussaire Vrain-Lucas, présentées en 1868 par Philarète Chasles à l'Académie Française, et déclarées authentiques par l'illustre compagnie ? On se rappelle encore le scandale soulevé par cette affaire. J'ai sous les yeux, au moment où j'écris ces lignes des fac-simile de ces autographes ; quand j'y trouve un sauf-conduit délivré par Vercingétorix à Trogue Pompée « J'octroy le retour du jeune Trogus Pompeius auprès de l'empereur J. César sien maistre et ordonne à ceux qui ces lettres verront le laisser passer librement et l'aider au besoin. Ce X de Kal. de may (*date déchirée*) VERCINGÉTORIX. » — ou bien un billet d'amour de Sapho « à son très amé Phaon » — ou encore une épître du ressuscité Lazare à l'apôtre Pierre, — ou enfin le défi de Jules César à Vercingétorix : « Julii César au chief des Gaulois. J'envoy devers toy un mien amé qui te dira le but du mien voyage ; je veux covrir de mes souldats la terre qui t'a veu naistre. C'est en vain que tu la vouldras défendre. Tu es braves, je le say, mais aussi le seray s'il plaist aus dieux, ainsi rend moy tes armes ou prépare toy à combatre. Ce VI des Kal. de Jullius. JULII CÉSAR,... » je songe mélancoliquement qu'il faut être — disons naïf pour être poli — comme un savant officiel pour avoir pu admettre un instant l'authenticité de telles élucubrations !

Et la tiare de Saïtapharnès ! Vous souvient-il de cette tiare de Saïtapharnès, de si joyeuse mémoire, à propos de laquelle tous les princes de la science officielle sont tombés, comme un seul homme, dans le panneau du faussaire Ellina ?

La même Académie des Inscriptions et Belles-Lettres fut également victime vers 1855, d'une joyeuse mésaventure dont on fit longtemps des gorges-chaudes et que je m'en voudrais de ne pas rappeler. On venait alors de découvrir, je ne sais où, en Algérie, je crois, une pierre gravée dont les membres de la docte assemblée déclarèrent l'inscription d'origine purement carthaginoise, et les pœnologues se mirent incontinent à l'œuvre pour en expliquer la signification. Le général Duvivier en donna le premier une traduction : *Ici repose Hamilcar, père d'Hannibal, le chef dévoué à la patrie et terrible à ses ennemis.* Cette traduction fut aussitôt vivement critiquée par un autre membre de l'Académie, M. de Saulcy, depuis sénateur, qui produisit la sienne : *La prêtresse d'Isis a élevé ce monument au printemps, aux grâces et aux roses qui charment et fécondent le monde.* Les deux savants étaient en pleine lutte, quand un troisième académicien, dont le nom m'échappe, entra en lice, à son tour, avec la version qu'il avait élaborée : *Cet autel est dédié au Dieu des vents et des tempêtes, afin d'apaiser ses colères...* Ce fut un éclat de rire général, et je ne sache pas que, depuis, le sens de cette inscription ait été davantage et mieux élucidé.

Mais, il faudrait un volume pour rappeler toutes les mésaventures, plus incroyables les unes que les autres, où se sont fourvoyés les impeccables — du moins le croient-ils, les malheureux ! — chefs de file de la science moderne.

Malheureusement les erreurs de la science ne sont pas toutes aussi joyeuses, et le martyrologe des inventeurs est là pour prouver la vérité de mon affirmation : Harvey découvre (1) la circulation du sang... les officiels du temps la repoussent, et, malgré la protection du roi Charles Ier, il faut, pour accepter la découverte, une génération d'hommes nouveaux.

(1) Ou plutôt il *redécouvre*... le phénomène, je l'ai prouvé plus haut, était connu de la Sagesse antique.

Le marquis de Jouffroy invente la navigation à vapeur... l'Académie des Sciences déclare doctoralement que « c'est folie de vouloir accorder le feu et l'eau ».

Galvani trouve la principale force physique connue à l'heure actuelle : on tourne en dérision sa découverte de l'électricité dynamique ; on l'appelle « le maître à danser des grenouilles ».

Mais c'est surtout l'invention de l'hélice, invention bien française, qui montre tout le misonéisme dont sont animés les corps constitués et les savants en place.

C'est l'ingénieur Duquet qui eut le premier, en 1693, l'idée d'appliquer l'hélice à la propulsion des navires. En 1740, Bouguer en donna la théorie qui fut développée en 1768 par Paucton ; dès lors, l'idée de l'hélice passe à l'étranger et est appliquée par Littleton et Shorter à des bateaux plongeurs. Puis naît la machine à vapeur, et l'idée de l'hélice rentre en France, avec les tentatives de Delisle, de Dubois et Debergue, de Bourdon et autres. Mais ce sont surtout les travaux et expériences de Sauvage, vers 1827, qui font pénétrer l'hélice dans le domaine de l'application. Longtemps il lutta pour faire admettre son invention devant laquelle les corps savants font d'abord silence et qu'ils repoussent ensuite comme inapplicable : réduit à la misère, emprisonné pour dettes au Havre, dépouillé par des plagiaires, Sauvage voit tomber dans le domaine public, en 1832, le brevet qui devait lui assurer la propriété de l'hélice. Ces tribulations le rendent fou, et il meurt à la maison de santé de Picpus au moment où, en Angleterre, est lancé le *Ratler*, premier navire de guerre à hélice.

On le voit, les erreurs hilarantes de la science moderne forment une très rare exception, et ses mécomptes sont plutôt lamentables — sinon tragiques.

En voici deux autres exemples :

— Il y a quelque trente ans, l'herboriste Moreau fut, pour avoir empoisonné sa femme avec du sulfate de cuivre,

condamné à mort, sur le rapport d'experts en toxicologie et malgré ses protestations ; *quarante-huit heures après son exécution*, de nouvelles expériences montraient à l'évidence que la quantité de sulfate de cuivre trouvée par l'autopsie dans le corps de la victime est insuffisante pour tuer...

Faut-il aussi rappeler le certificat célèbre délivré par le professeur X... ces années dernières à l'empoisonneuse d'enfants Jeanne Weber et en vertu duquel Jeanne Weber, déclarée guérie de sa monomanie, put tuer de nouveaux enfants ?

Mais laissons de côté ces erreurs lamentables et abordons un fait qui montrera mieux que n'importe quelle dissertation, l'intransigeant autoritarisme dans l'erreur des corps scientifiques constitués, autoritarisme qu'ils se figurent déployer dans le seul intérêt de la science et qui, en réalité, ne fait que masquer leur puérile et ignorante vanité.

L'aventure s'est produite en France, quelques années avant la guerre et on a pris le plus grand soin de l'étouffer : aussi l'histoire est-elle peu connue et vaut d'être racontée.

Après nos désastres de 1870 lorsqu'il s'était agi de créer une nouvelle frontière de l'est et de l'armer, on avait établi un réseau télégraphique souterrain reliant Paris aux places fortes des côtes de Meuse ; ce réseau profondément enterré pour n'être que difficilement coupé, avait coûté un nombre respectable de millions. Or, après plusieurs années de service, pour des raisons plus ou moins obscures, les lignes cessèrent de fonctionner, malgré toutes les modifications qu'y apportèrent les ingénieurs ; et, un jour, on se trouva en face de ce dilemme : ou se passer d'un moyen de communication qui en cas de guerre, devait rendre d'inappréciables services, ou refaire le réseau de toutes pièces sur nouveaux frais.

Il se rencontra alors un modeste employé des télégraphes pour prétendre et affirmer qu'une simple interversion de courant, opérée suivant certaines conditions qu'il indiquait, devait suffire pour remettre tout le réseau en bon état de fonctionnement ; il fut — naturellement — éconduit. De quoi aussi se mêlait-il, celui-là, pour prétendre en savoir plus long que le corps des ingénieurs ? Sa proposition n'avait pas le sens commun, puisqu'elle était en opposition à toutes les théories reçues : on ne fit pas même l'essai de son système : les choses restèrent en l'état et les lignes demeurèrent inutilisées.

Cela dura des années au bout desquelles un personnage influent et qui, heureusement, n'était pas de la petite chapelle des « chers camarades », se fit un raisonnement trop naïvement simple pour avoir jamais germé dans le cerveau des ingénieurs : « Puisque le réseau est définitivement perdu, pourquoi ne pas tenter de lui appliquer le procédé qu'avait indiqué le simple employé ? Cela ne coûterait rien, et, après tout, si le résultat était nul, les lignes n'en seraient pas plus endommagées ! » Malgré l'opposition du corps des ingénieurs, le simple employé fut autorisé à appliquer son système, et, du coup, le réseau se trouva remis à neuf et fonctionna comme s'il venait d'être construit. L'employé reçut de l'avancement, mais on m'a dit qu'il est, depuis lors, fort mal vu du corps des ingénieurs ; cela n'a rien de surprenant : il est toujours très imprudent d'avoir raison contre les théories officielles.

Cet état d'esprit, qui amène un refus absolu d'avancer, porte un nom particulier, mais qui ne s'applique qu'aux chevaux. On doute de la nature — alors qu'on devrait simplement douter de soi — uniquement parce qu'on croit en connaître toutes les lois ; ce genre de doute porte encore un autre nom : il s'appelle, en propre terme, l'ignorance. En effet, cette rage de douter, si commune de nos jours, se caractérise généralement ainsi : elle consiste, chez les

ignorants, à confondre leur horizon subjectif avec la limite objective des possibilités de la nature, et à ne rien vouloir admettre de ce qui dépasse leur entendement ; chez les gens instruits, au contraire, elle consiste à rejeter *à priori* tout ce qui n'entre pas dans le système qu'ils ont édifié avec beaucoup de peine et de travail. Cela est humain, dira-t-on. Soit ! cela n'en est pas moins regrettable.

Au reste, il convient de dire que les scientistes eux-mêmes reconnaissent et sont les premiers à blâmer — chez le voisin — ce misonéisme des officiels dont ont souffert, souffrent et souffriront tous ceux d'entre eux ayant quelque velléité de se libérer des entraves de la « petite chapelle ».

C'est ainsi que Lamarck, il y a un siècle, constatait mélancoliquement quelque part : « Quelque difficulté qu'il y ait à découvrir des vérités nouvelles, il s'en trouve encore de plus grandes à les faire connaître ! »

Et c'est ainsi que, ces temps derniers, le colonel de Thomasson lui donna non moins mélancoliquement la réplique, en écrivant : « Quand le savant a bâti une théorie sur des expériences, c'est un homme mort à la méthode expérimentale, parce que, involontairement, il ne fera plus servir ses expériences subséquentes qu'à la confirmation de sa théorie (1). »

C'est d'ailleurs ce que reconnaissait nettement et sans vergogne un scientiste en place — dont on m'a dit le nom — quand, ces temps derniers, à quelqu'un de qui je tiens l'anecdote, et qui lui parlait du *Traité de métapsychique* du Professeur Ch. Richet, il répondait brutalement : Je ne puis admettre ces faits : *ils sont contraires à ma conception de l'univers*. N'avais-je pas raison, d'écrire plus haut : Aujourd'hui, le savant, qui devrait avoir une haute opinion de la nature et une profonde défiance de soi-même,

(1) *Le revers de 1914 et ses causes*, 1 vol. in-12. Paris.

professe au contraire un suprême dédain de la nature et une haute opinion de son savoir personnel ; il se crée d'abord sa théorie et veut ensuite contraindre la nature à rentrer dans cette théorie.

Ecoutons encore ce que dit à ce propos le Dr G. Lebon (1) : — Le prestige seul, et fort peu l'expérience, est l'élément habituel de nos convictions, scientifiques et autres. Les expériences en apparence les plus convaincantes n'ont jamais constitué un élément immédiat de démonstration, quand elles heurtent des idées depuislongtemps admises. Galilée l'apprit à ses dépens : ayant réuni tous les professeurs de la célèbre Université de Pise, il s'imagina leur prouver par expérience que, contrairement aux idées alors reçues, les corps de poids différent tombent dans le vide avec la même vitesse. La démonstration de Galilée fut très concluante, mais les professeurs se bornèrent à invoquer l'autorité d'Aristote, et ne modifièrent nullement leur opinion. Bien des années se sont écoulées depuis cette époque, mais le degré de réceptivité des esprits pour les choses nouvelles ne s'en est pas sensiblement accru.

Nous reconnaissons bien volontiers qu'aujourd'hui les officiels ne mettent plus les novateurs à la torture, c'est le seul progrès... Mais est-il bien réel ? Il est permis d'en douter quand on sait ce qui est advenu au Dr Gibier qui, pensant que la Science a le droit de porter la lumière dans toutes les parties obscures de la nature, eut l'audace de publier deux livres d'études expérimentales sur le spiritisme et l'occultisme, deux sujets qui sont en horreur aux officiels de qui ils bousculent toutes les théories, et sont, par suite, des terrains absoluments interdits à quiconque a peur de se mettre à dos les tenanciers de la haute science officielle. Or, qu'arriva-t-il à la suite de cette

(1) *L'évolution de la matière*, 1 vol. in-12. Paris, 1922.

double publication ? Le Dr Gibier chassé de sa chaire du Muséum, discrédité près de sa clientèle, privé de tout moyen de vivre en France, se vit forcé de s'expatrier à New-York où il est mort, ces temps derniers... en exil... Non, les officiels n'appliquent plus la torture aux novateurs : ils ont maintenant des procédés de mise à mort mieux en rapport avec notre civilisation.

Ecoutons encore un témoin, le Dr Liébault, parlant assez dédaigneusement de ses confrères de la *Société de médecine* de Nancy, qui l'avaient mis à l'index à la suite de ses découvertes en hypnologie, science alors récente, et par suite en horreur aux corps constitués : — « Du moment qu'on s'écarte du courant ordinaire de la science en s'occupant de choses qu'elle rejette, et que, par conséquent on ne se range pas derrière ses grands-prêtres comme des moutons de Panurge, on se séquestre nécessairement, et les savants et le *vulgum pecus* s'éloignent de vous. Heureux si l'on rencontre par-ci par-là quelques timides adeptes qui vous consolent tout bas : mais, en ce cas particulier, qu'importe l'adhésion des savants et du public, quand on est sûr des vérités que l'on met au grand jour ! Qu'importent surtout les anathèmes et les dogmes de la Médecine classique, lorsque, établi sur le terrain solide de l'observation et de l'expérimentation psychique, on a acquis la conviction d'avoir entr'ouvert non seulement de vastes horizons à une branche naissante de la psychologie, mais encore d'avoir constaté les applications de cette science à l'art de guérir, lesquelles se résument dans la thérapeutique suggestive, *thérapeutique révolutionnaire* au premier chef (1) ! »

Un des exemples les plus connus de ce misonéisme de la science officielle se rencontre à l'époque de l'établissement des chemins de fer.

(1) *Le sommeil et les états analogues*, 1 vol. in-18, Paris, 1891, préface de la 2e édition.

On se rappelle le mot célèbre de Thiers : Les chemins de fer sont bons tout au plus à flatter la manie de villégiature des Parisiens ! On m'objectera que Thiers, bien qu'éminent historien n'était pas, à proprement parler un savant. Donc je citerai une opinion autorisée, celle de l'astronome et physicien E. Arago, de l'Académie des Sciences, qui était à l'époque, un des hommes les plus savants du monde. Ouvrez le *Moniteur* rendant compte de la discussion, à la Chambre, du 31 juin 1836, sur l'établissement des deux lignes Paris-Versailles.

Le grand savant Arago, qui était député, s'opposa à la création du chemin de fer de la rive droite. Il faudrait trop de temps, selon lui, pour percer le tunnel de Saint-Cloud. Quand on lui répondait que ce tunnel n'aurait que 800 mètres de long, il répliquait que la fumée des locomotives, en ce souterrain, rendrait les voyageurs malades. Dans les écarts entre la température extérieure et la température intérieure, il voyait un danger pour la santé des personnes qui auraient l'imprudence de se confier à ce nouveau et inquiétant moyen de locomotion.

— J'affirme, disait-il, j'affirme sans hésiter que, dans ce passage subit, les personnes sujettes à la transpiration seront incommodées, qu'elles gagneront des fluxions de poitrine, des catarrhes, des pleurésies...

Et lisez donc, à la suite, l'opinion de l'économiste V. Considérant — un nom aussi, celui-là ! — sorti de l'Ecole Polytechnique, contenue dans une brochure publiée en 1838, maintenant introuvable et dont le titre indique bien l'esprit : *Déraison et danger de l'engouement pour les chemins de fer ; avis à l'opinion et aux capitaux.*

Il y déclare légitime de prononcer le mot de *déraison sociale* « en face d'une société dont les propres statistiques constatent que les cinq sixièmes des membres qui la composent ne sont pas logés et meurent de faim, et qui, nonobstant, veut tout à coup se jeter à corps perdu dans des travaux

gigantesques, dans des mouvements de terre fabuleux, qui veut creuser et percer les montagnes, lancer des ponts à trois ou à quatre étages sur les vallées et engager des milliards dans des entreprises colossales dont le résultat idéal serait... de faire aller les voyageurs deux ou trois fois plus vite qu'ils ne vont sur les grandes routes. »

Et il cite avec éloge le *Journal de l'agriculture pratique* qui, en cette même année 1838, écrivait : « En résumé, le commerce de nos grains, de nos fourrages, nos bois, nos bestiaux, tous ces articles capitaux de la production agricole, ne retireront de l'établissement des chemins de fer aucun avantage positif. »

Le même journal d'agriculture, dirigé alors par les sommités de la science agricole, ne combattait pas moins la navigation à vapeur. « Comme le trajet sera plus rapide, disait-il, le bétail étranger dirigé sur la France coûtera moins cher à nourrir, et cela fera du tort à l'agriculture française. Il est à craindre, concluait-il, que cette bonification dans les frais de voyage ne tourne toute à l'avantage des bestiaux étrangers, dont la concurrence nous deviendra ainsi plus dangereuse : la navigation à vapeur apporte déjà sur les côtes du Nord les énormes bœufs de la Hollande. »

Et ce ne sont pas seulement les chemins de fer qui, au XIXe siècle, furent ainsi combattus par la routine ou par l'égoïsme.

Le 15 février 1843, la Chambre des Représentants de Belgique reçut une pétition signée de plusieurs banquiers et membres de corps constitués, qui demandaient, « au nom de la morale, de l'ordre public, des intérêts du trésor et du commerce », la suppression des lignes télégraphiques établies en Belgique !

Citons d'autres faits.

Sait-on quels furent les débuts du télégraphe Morse qui, inventé par deux Français, porte un nom américain ? Voici : En 1836, à Amiens, M. Henry avait établi avec

M. Lapostolle, chimiste distingué, une correspondance par fils électrique, suivant un système basé sur des séries de chocs et d'interruptions : c'était, somme toute, le principe appliqué plus tard dans le système Morse. M. Henry crut devoir donner connaissance de cette découverte au Gouvernement. Il écrivit donc, le 8 août 1836 au ministre du Commerce et des Travaux publics ; celui-ci lui répondit, le 8 octobre de la même année, que « la commission consultative avait décidé que sa découverte ne pouvait avoir d'application en grand. D'après cette décision, il n'y aurait pas lieu de s'occuper plus longtemps du système de télégraphie électrique » (1). En 1837, le système Henry et Lapostolle était réalisé par Morse, de Charlestown et il se voyait adopté en France en 1853, au détriment des véritables inventeurs, arrêtés dès leur premier pas par une commission soi-disant scientifique.

Véritablement, les faits de cet ordre se pressent sous ma plume.

Cette sainte horreur des corps savants pour tout ce qui est trouvé en dehors d'eux, a atteint un tel degré d'acuité que trop souvent elle les mène à des résultats faux.

C'est ainsi que, par haine du magnétisme, qui est la grande force curative de l'avenir, les officiels, quand ils se sont vus acculés à la nécessité d'étudier des faits que tout le monde, en dehors d'eux, connaissait, en ont été réduits à inventer l'hypnotisme — qui est le faux-nom scientifique du magnétisme et qui agit dangereusement sur le cerveau, alors que le magnétisme agit avec une complète innocuité sur le plexus solaire ; et, avec l'hypnotisme, ils ont abouti à de telles erreurs que Bernheim, un des maîtres de l'hypnotisme, pourtant, et le chef de l'école de Nancy, infiniment supérieure à celle de la Salpêtrière, a été amené à écrire : Il n'y a pas d'hypnotisme.

(1) Don Mariano Cubi et I. Soler, *Leçons de phrénologie*, t. II, p. 473, en note.

Il raconte d'ailleurs, d'autre part, ce que j'ai pu moi-même constater à la Salpêtrière.

De même, aujourd'hui, le spiritisme est leur bête noire et le maître Charles Richet, pour leur faire accepter une partie de la vérité a été obligé de créer le terme doctoral de métapsychisme. Le métapsychisme est une science, tandis que le spiritisme... mais pardon ! Je ne suis pas spirite, mais j'ai souvent constaté que le spiritisme proteste absolument quand on lui dit qu'il est une religion et affirme hautement : « Je suis une science ! » Ne sont-ce pas d'ailleurs les mêmes faits qui sont étudiés dans un cas comme dans l'autre ? Il n'importe d'où que vienne la vérité ! Soyons donc reconnaissants au professeur Charles Richet qui, par ce moyen détourné a tenté de forcer la forteresse du misonéisme et de faire étudier par la science officielle des faits que le moindre psychiste considère depuis longtemps comme assurés.

Une autre anecdote me semble devoir trouver sa place ici. En mars 1913 se tint à Paris le deuxième Congrès international de psychologie expérimentale qui avait placé au premier rang de ses travaux la question jusqu'alors si discutée, de la baguette divinatoire et de la recherche des eaux souterraines. A la suite des études de M. H. Mager qui établit scientifiquement la théorie de la baguette et présenta des appareils de recherches, à la suite des expériences indubitablement probantes, de MM. Probst, Pélaprat, Ravel, Pradel, Lebrun, Coursange, Hémon, Falcoz et autres baguettisants opérant sur les conduites souterraines de la ville de Paris qui avait bien voulu aider à la solution de la question en mettant une partie de son service des Eaux à la disposition du Congrès, la question fut résolue dans le sens de l'affirmative et quitta dès lors le domaine de l'empirisme pour entrer de plain-pied sur le terrain de la science pure.

Des hommes d'une science éminente ont même suivi

avec intérêt les travaux des baguettisants : parmi eux, je citerai seulement M. Armand Viré, directeur du Laboratoire de Biologie souterraine, au Muséum.

Or, devant le mouvement d'opinion qui s'était fait alors dans le public, et poussée en quelque sorte par la force des choses, l'Académie des Sciences avait désigné une commission pour suivre et étudier les expériences des sourciers.

Cette commission se composait de MM. : Douvillé, géologue ; Gautier, chimiste ; Dastre, physiologiste ; et Violle, physicien, membre supplémentaire — de qui les noms méritent d'être conservés.

Or, faut-il le dire ? Aucun de ces messieurs ne s'est présenté au Congrès où se discutait la théorie de la baguette ; aucun d'eux ne s'est présenté sur le terrain d'expériences pourtant d'un si grand intérêt. Par suite et naturellement, aucun rapport ne fut présenté.

L'affaire semblait bien et dûment enterrée lorsque le 16 août suivant, M. Van Theghem lut en séance de l'Académie, une lettre du Directeur de l'Académie de San Francisco, demandant communication du rapport établi par l'Académie de Paris sur les remarquables expériences des sourciers au printemps précédent.

Stupeur !... Pas de rapport !... Rien !... Néant !... Les commissaires s'étaient dérobés, et des rires fusèrent dans le public, qui n'étaient pas en faveur de la docte assemblée.

Il fallut que, sur cette question qui intéressait la Science américaine, mais où la Science officielle française avait fait banqueroute, l'Académie de San Francisco s'adressât à M. Henri Mager pour être enfin documentée.

Vraiment, dans ce pays merveilleusement féerique que le colonel de Rochas a appelé les « Frontières de la science » il paraît exister comme une ligne de démarcation au delà de laquelle les tenanciers de la science

officielle semblent avoir la terreur de s'aventurer, parce qu'ils savent, par expérience ancienne et personnelle, que, cette limite franchie, ils perdront aussitôt tout principe de savoir, de sens commun, d'équité et de conscience, et c'est aussi bien à leur adresse plus peut-être qu'à celle du gros public, que le voyageur J. Arago a écrit, dans son *Voyage autour du monde* : — « Quand vous ne voudrez pas trouver d'incrédules en ce monde, ne dites aux hommes que ce qu'ils savent, ne leur apprenez rien, ne leur parlez jamais que des objets qui les entourent, qui frappent leurs sens et avec lesquels ils vivent pour ainsi dire, en famille. Hors de là vous trouverez le doute, le doute railleur, offensant, qui vous forcerait à mentir, si vous n'aviez le courage de trouver dans cette persécution même un motif de plus de résolution et de persévérance. »

Si encore les savants, quand ils donnent leur opinion, savaient toujours de quoi ils parlent ! mais non... Récemment encore je lisais une petite histoire de l'occultisme écrite dans un but de vulgarisation par un professeur qui fait preuve, en ceci du moins, d'une ignorance rare, car, le croirait-on ? le principal reproche qu'il adresse à cette doctrine, c'est de s'être formée uniquement en pillant le savoir des anciens. Si ce naïf avait ouvert le moindre de nos auteurs, il aurait eu cette révélation que l'occultisme contemporain se présente lui-même, précisément et jalousement, comme le dépositaire de la Sagesse antique !

Revenons aux faits.

Il n'est personne, ayant quelque peu lu, qui n'ait au moins entendu parler des énormes difficultés auxquelles se heurta le Dr Carrel pour faire admettre ses procédés d'antisepsie et de traitement des brûlures, difficultés créées uniquement par les scientistes en place à qui il déplaisait qu'un auteur fît accepter des découvertes qu'eux-mêmes n'avaient pas faites. Et cependant Dieu seul et

les blessés par le feu savent quels splendides résultats obtinrent ses procédés lorsqu'enfin on se décida — en quelque sorte forcément — à les appliquer. Aujourd'hui l'ambrine est d'un emploi courant dans le traitement des brûlures. Au reste, la médecine militaire est bien connue pour être un de ces sanctuaires spéciaux où la capacité se mesure au nombre des galons, où nul, s'il ne possède un grade supérieur n'a le droit de créer un progrès. Et si quelqu'un en doute, il n'a qu'à se figurer le Dr Vincent n'ayant que deux ou trois galons et faisant de la publicité sur son sérum antityphique... que d'éclats de rire dans le bas de la hiérarchie et quelle obstruction dans le haut !

Puisque nous sommes sur le chapitre de la guerre européenne, il nous faut parler de la Commission créée en 1914 pour étudier et appliquer à la défense nationale tous les procédés que lui soumettraient les inventeurs, et qui mérita le nom, lequel lui fut appliqué par la Presse, de « Commission d'étouffement des inventions ».

Quand, au début de la guerre on put constater que le côté industriel y allait être prépondérant, le gouvernement français crut logique de réunir un certain nombre de scientistes pour les préposer à l'examen de toutes les inventions nouvelles qui leur seraient présentées par les particuliers. Le malheur fut que, au lieu de composer cette commission d'industriels et de praticiens, on y fit entrer surtout des théoriciens et des savants en place, de ces gens en somme qui, infatués des dogmes scientifiques qu'ils ont posés, n'admettent le progrès qu'autant que ce progrès sort d'eux-mêmes et repoussant avec la dernière énergie tout ce qui vient d'autrui, tout ce qui est en désaccord avec leurs propres théories, — au milieu desquels, en somme, étaient noyées les rares intelligences, véritablement et pratiquement ouvertes, qui faisaient partie de la commission.

Ne voulant pas verser dans la même ornière qu'eux, et risquer par suite de me voir accuser, comme eux, d'aveugle partialité, je me retrancherai derrière quelques extraits de journaux dont la simple lecture suffira pour édifier le lecteur.

Une institution néfaste.

La Commission d'étouffement des inventions.

« Si l'on a cru favoriser l'éclosion des inventions par la création d'une commission spéciale, on devrait bien reconnaître aujourd'hui qu'on s'est grossièrement trompé : une clameur s'élève contre l'hermétique et anonyme Cour souveraine, en laquelle les inventeurs ne veulent plus voir qu'une officine d'avortement.

« J'ai déjà donné les raisons de l'inaptitude à juger de la commission telle qu'elle est constituée, signalé le vice constitutionnel qui en fait l'ennemie de l'inventeur et de l'invention.

« Composé de mandarins, qui prétendent posséder la somme des connaissances humaines, cet aréopage peut-il admettre qu'en dehors de lui on découvre quelque chose, et, n'est-il pas l'ennemi naturel de l'invention qui, par définition, sort du cadre des idées reçues, des données acquises, des formules vérifiées ?

« Si l'on voulait réellement que le génie créateur de notre race donnât tous ses fruits à la défense nationale, il fallait résolument et tout d'abord écarter de la commission d'examen les théoriciens détenteurs de la science officielle, la composer d'ingénieurs de l'industrie ayant des connaissances pratiques et leur adjoindre des officiers, retour du front.

« Tant que les juges seront des hommes, assurément très savants, mais n'ayant jamais décollé de leur rond-de-cuir, toujours prêts à faire repousser par des colonnes de chiflres l'assaut des inventeurs, on pourra apposer sur la porte de leur siège la pancarte accrochée il y a deux siècles aux grilles du cimetière Saint-Médard à l'intention des convulsionnaires :

De par le roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

« On croyait pourtant être sorti, sous la pression des circonstances, de la belle incohérence qui voulait qu'un avoué présidât à la réception des cuirs, et que l'avocat Bénard présidât aux destinées de notre aviation.

« La commission des inventions mérite-t-elle la dénomination de commission d'étouffement qui lui est appliquée par les inventeurs découragés ?

« Je pourrais tenter de le prouver en énumérant les inventions qu'elle a étouffées dans l'œuf : ce ne serait pas très probant, la valeur de ces inventions pouvant toujours être contestée.

J'ai mieux que cela : quelques inventions qui ont fait leurs preuves et ont été agréées malgré l'opposition de la commission.

« Je ne révèle aucun secret, ces inventions étant d'autant mieux connues de nos ennemis qu'ils en subissent les effets, pour leur grand dam : le seul secret que je révèle — et cette révélation peut être profitable à la défense nationale — c'est que ces inventions avaient été rejetées, sans essais, par la commission.

. . . .

(Quinze lignes censurées)

. . . .

« Je n'en cite pas davantage ; mais quel tableau-réquisitoire je pourrais dresser s'il m'était permis d'entr'ouvrir le dossier constitué, je le sais, par la Société des Ingénieurs civils ! Ce dossier ne pourra être publié qu'après la guerre : il sera trop tard.

Si je voulais aborder le chapitre des inventions rejetées et non appliquées, je parlerais du dispositif très simple pour la destruction des zeppelins et drachens, refusé parce que les auteurs n'ont pas fait d'essais : que voulez-vous ! ils n'ont pas dans leur jardin un zeppelin à consumer.

« Je pourrais citer encore ce procédé de tir contre avions qui a été expérimenté avec plein succès, — il y a quatorze mois ! — mais à l'adoption duquel s'oppose la commission parce qu'aucun de ses membres n'en peut revendiquer la paternité.

« J'en ai dit assez pour convaincre chacun que la commission des inventions est une institution néfaste, qu'il est nécessaire d'abolir si l'on ne peut se décider à la réformer. »

Albert MONNIOT.

(*Libre parole*, 3 novembre 1916.)

La pêche aux zeppelins.

« La censure ne m'a pas permis d'énumérer quelques-unes des inventions repoussées par la Commission d'étouffement, mais heureusement acceptées d'emblée par les services compétents puisqu'elles rendent actuellement les services signalés à la Défense nationale.

« On s'apercevra plus tard que la Censure aura surtout servi à couvrir les organisations et les individus qui ont trahi leur devoir ou failli à leur mission.

« Je sais aujourd'hui que je peux parler, au moins indirectement et par analogie, d'une des inventions condamnées par les mandarins : l'appareil pour la destruction des zeppelins et drachens.

« En effet *Le phare* de Nantes après *Le Times*, sous la rubrique « La pêche aux zeppelins », vient de nous faire la description de l'appareil dont s'est servi le lieutenant Robinson pour abattre un des monstres allemands dans les environs de Londres.

« Sur un treuil placé au-dessous de son avion, le lieutenant Robinson avait enroulé un câble d'environ quatre cents mètres terminé par une ancre à quatre ou cinq branches, en forme d'*araigne*. A quelques mètres au-dessus de cette ancre, trois bombes puissantes étaient échelonnées au long du câble.

« Dès que le zeppelin fut en vue, le lieutenant s'éleva en déployant son câble, prenant de la hauteur de façon à survoler le dirigeable à deux ou trois cents mètres en le franchissant par le travers.

« Quand l'araigne agrippa la carcasse, la brutale secousse fit exploser les bombes qui, en même temps, rompirent le câble et incendièrent le zeppelin.

« Tout ce que je puis dire de l'appareil français, c'est qu'il supprimait le danger résultant pour l'avion de la secousse imprimée au câble par l'accrochage.

« La toute-puissante commission l'a rejeté, en prétextant qu'il était impossible de l'expérimenter.

« Pourquoi, impossible ? disait l'inventeur ; mettez-moi dans un champ une vieille bâche de camion montée sur des cercles, et vous vous rendrez compte du fonctionnement de mon appareil.

« Déranger des membres de la commission pour une invention dont l'efficacité ne pouvait pas s'établir au coin du feu par une équation : ces inventeurs ont toutes les audaces !

« C'est au moment où l'Allemagne proclame sa volonté d'intensifier la production des munitions et la création des engins de guerre qu'un tel aréopage paralyse notre génie créateur.

« Mais j'ai évidemment tort de protester contre cette inertie et cette méconnaissance des nécessités de l'heure ; il ne faut pas troubler le sommeil des commissions et des bureaux...

On nous a répété le conseil d'avoir à nous réfugier dans les caves en cas d'incursions des zeppelins.

Que pouvons-nous exiger de plus ?...

Albert Monniot.
(*Libre parole*, 6 novembre 1916.)

... « Les barrages aériens sont des filets à très larges mailles tendus entre les câbles de nombreuses saucisses, dont la seule connaissance force l'assaillant nocturne à s'élever beaucoup. Par suite, la précision du lancement de bombes est diminuée et même annulée si la nuit est sombre ou si un voile de brumes flotte au-dessus du sol. De plus, la surveillance des avions de la défense s'exerce en hauteur sur une moindre tranche de l'atmosphère.

« Cependant il semble bien que, comme beaucoup d'autres, l'idée des barrages aériens, conçue par un Français, ait reçu son application chez nos adversaires.

En effet dès le 10 février 1916, remise était faite à la commission des inventions intéressant la défense nationale d'une notice accompagnée de dessins explicatifs, exposant l'emploi d'un système de filets protecteurs, utilisable contre les avions ou les dirigeables. Ce système était généralement semblable à celui que les Allemands ont adopté depuis lors ; il comportait de plus l'adjonction de petits ballonnets semés de loin en loin et contenant soit un explosif, soit un signal avertisseur.

Or, moins d'une semaine plus tard, le 17 février 1916, avec une remarquable célérité, la commission des inventions faisait savoir à l'inventeur que l'étude de son projet, enregistré sous le numéro 4.778, avait démontré que ce projet ne paraissait pas suceptible d'être retenu pour le moment.

« Les Allemands, ainsi qu'il apparaît, n'ont pas été du même avis ; et s'ils n'ont certes pas reçu confidence des plans de notre

compatriote, par une coïncidence fortuite, quoique logique, ils ont su les premiers en faire une application, dont nos aviateurs les plus qualifiés ne méconnaissent pas la valeur. La défense contre les avions de bombardement comme celle contre les sous-marins, doit recourir à la multiplicité des moyens.

Commandant de Civrieux.
(*Le Matin*, 28 janvier 1918.)

Voici maintenant qui concerne les pièces d'artillerie à longue portée qui ont bombardé Paris.

Les canons tirant à 100 kilomètres ont été inventés en France.

« Depuis un an, ou, plus exactement, depuis le 1er mai 1917, des expériences décisives ont été faites qui ont fourni la certitude que la portée de nos canons pouvait être allongée dans des proportions insoupçonnées. L'invention théorique est due à un savant russe de génie qui vit en France, M. Chilowsky ; la mise en pratique du procédé Chilowsky a été faite par un groupe de savants français qui a à sa tête, M. Huguenard, professeur de physique au lycée de Belfort.

« M. Huguenard est un homme d'une trentaine d'années dont le visage respire l'intelligence et l'énergie. Interviewé par un rédacteur du *Petit Journal*, il a dit :

« — Ne croyez pas qu'il s'agisse de quelque chose d'extraordinaire, d'une pièce monstrueuse qui enverrait des projectiles énormes. Non ; ainsi que le dit le communiqué, c'est une pièce de 240 qui a envoyé des obus sur Paris.

« En physique pure, le problème qui se pose dans cette augmentation de la portée des canons est celui-ci : supprimer la résistance de l'air.

« Il y a deux manières de la résoudre : la première consiste à diminuer la résistance de l'air en modifiant la forme de l'obus ; la seconde, à réduire celle-ci à un minimum de façon que l'obus puisse conserver pendant une durée plus ou moins grande sa force meurtrière.

« C'est la découverte de cette seconde méthode qui constitue le procédé Chilowsky. Vous comprendrez très bien que je ne veuille donner à ce sujet la moindre indication, bien que je sois convaincu que c'est le procédé Chilowsky que les Allemands se sont approprié.

« C'est dans des laboratoires aérodynamiques à grande vitesse que les études ont été faites; ainsi on a pu pratiquement réaliser, en quelques semaines, des expériences qui, si elles avaient eu lieu dans les polygones d'artillerie, auraient pris beaucoup de temps et coûté beaucoup d'argent. »

En juin 1917, M. Huguenard a été reçu par M. Breton, ministre des Inventions, à qui il a déclaré que, désormais, de Belfort on pourrait bombarder Fribourg-en-Brisgau, et il donnait ces chiffres : un obus de 240 lancé à la vitesse initiale de 950 mètres peut atteindre un but situé à 90 kilomètres de distance. Si la vitesse initiale est de 1.000 mètres, la portée sera de 105 kilomètres. Et ce résultat est obtenu sans qu'il y ait besoin de modifier quoi que ce soit aux canons actuellement en usage.

« Le 5 janvier dernier, on a pu faire, dans des conditions d'ailleurs imparfaites, une expérience avec une pièce de 75 ; la portée a été augmentée de 25 °/₀; elle aurait dû, à ce moment, êtrê de 38 °/₀.

« Et comme notre confrère s'étonnait qu'une telle expérience n'eût pas été reprise;

« Vous ne pourriez jamais comprendre, répondit M. Huguenard, combien est grande la force d'inertie de certains bureaux et même l'incapacité de certaines gens intelligents à discuter les théories qui renversent leurs idées préconçues. »

(*Liberté*, 24 mars 1918.)

Les canons à grande portée.

« Au mois d'octobre 1915, un de nos amis, ardent patriote, désireux d'apporter son concours à l'œuvre de défense nationale, nous entretenait d'essais qu'il venait de faire avec un nouveau type de canon, destiné à envoyer des projectiles à des distances inconnues jusqu'alors.

« Ces essais, bien qu'ils fussent faits avec un canon à âme lisse, très rudimentaire, étaient stupéfiants. Avec une charge déterminée de poudre noire un projectile pesant 7 kgr. 500 avait été lancé à une distance cinq fois supérieure à celle qu'il aurait pu atteindre dans un canon ordinaire rayé sous la même charge.

« Comme nous nous étonnions de ce résultat, notre ami nous faisait connaître le dispositif qu'il venait de breveter.

« Ce dispositif, bien que profane, nous parut des plus ingénieux et en tous cas absolument original. Nos lecteurs comprendront que nous ne puissions donner des détails plus complets.

« Précisant toutefois les données de notre ami, cette invention permet d'accroître, dans des proportions folles, la vitesse initiale du projectile, même dans des canons courts ou obusiers. Or, chacun sait que la vitesse initiale est fonction de la portée. Si donc ce nouveau canon peut lancer, comme il en est convaincu, des obus avec une vitesse de 1.800 à 2.000 mètres, ils atteindront facilement des distances supérieures à celles des obus allemands qui tombent sur Paris depuis deux jours.

« Pourquoi cette invention, aussi à l'ordre du jour, n'a-t-elle pas été développée? Elle eut le sort de beaucoup d'autres.

« Il fallait pour la mise au point l'approbation et le concours des officiels. Ceux-ci refusèrent de l'étudier. Notre ami, découragé et allégé de plus de 25.000 francs que lui avaient coûtés ses essais personnels, laissa cette affaire de côté.

« Les Allemands ont-ils volé cette invention? Nous le saurons bientôt, car son dispositif laisse des traces sur le projectile, faciles à retrouver même sur les débris. »

(*Liberté*, 25 mars 1918.)

Passons maintenant aux tanks.

L'honneur de l'invention a donné lieu, en 1919, à une vive polémique entre M. J.-L. Breton et le général Estienne ; mais remarquons qu'il s'agit, dans cette polémique, des « chars d'assaut » français, imités des *Tanks* anglais déjà en usage; or, quel est l'auteur primordial de cette création anglaise? C'est un ingénieur français, qui ne put faire adopter son invention en France ainsi qu'il résulte de la note suivante extraite de la *Liberté* (17 décembre 1917).

« Notre érudit confrère, M. Georges Montorgueil, démontre avec à propos que l'invention des tanks est due à un ingénieur français, M. Paul Frat. Dès le mois de novembre 1914, celui-ci écrivait au service compétent :

« Le rouleau cuirassé que j'ai imaginé permettrait de détruire aisément et rapidement les réseaux de fil de fer les plus solides. Il permettrait d'aborder les lignes ennemies en servant d'écran et sans avoir rien à redouter des balles ou des éclats d'obus. Il permettrait également de *déclancher une attaque sans prévenir l'ennemi*, en choisissant l'endroit et l'heure et sans dépenser des sommes énormes d'obus.

« Le « service compétent » fit des essais qui réussirent pleinement. Mais M. Lebureau (1) fit obstacle. Les tanks passent sur tout mais non pas sur les formalités, en France. M. Lloyd George ayant entendu parler de cette invention envoya des experts. Et, quelques mois après, l'armée anglaise allait à l'assaut des tranchées allemandes avec deux cents tanks formidables. »

(*Liberté*, 17 décembre 1917.)

L'artillerie d'assaut française ne vit le jour que plus tard, bien que ce fût un ingénieur français qui en eût eu le premier l'idée (2).

Voici maintenant une autre *erreur* qui a trait au canon d'accompagnement des troupes d'attaque.

Bureaucratie.

« L'histoire du canon d'accompagnement Archer, on ne l'a prise ici que comme exemple. Je n'ai jamais vu l'inventeur, j'ai entendu maint spécialiste dire de son procédé qu'il était pratique, qu'il avait, l'un des premiers, compris le sens de la

(1) Ce qu'on appelle communément « les bureaux » ou par raillerie, « M. Lebureau » est une des institutions qui ont fait le plus de mal à notre pays : c'est l'administration. Mais que l'on ne s'y trompe pas : en fait d'inventions scientifiques, la bureaucratie ne se compose pas uniquement d'employés quelconques occupés à paperasser des écritures ; elle est dirigée par des scientistes en place, qui, n'ayant rien à gagner à une invention nouvelle, ayant au contraire à y perdre leur repos, et partisans, comme tous les bureaucrates, du moindre effort, élèvent, chaque fois que surgit une nouveauté, toutes les objections possibles pour n'avoir pas à s'en occuper, et, par leur simple force d'inertie, arrêtent et découragent les promoteurs d'idées nouvelles. La bureaucratie, dans ce cas, c'est la science tombée au rang de basse administration.

(2) Cette priorité a été réclamée récemment par M. Edwin Weelock, ingénieur à Vinena (Etats-Unis) mais sans preuves sérieuses à l'appui.

bataille moderne où le soldat d'infanterie emporte sa défense avec lui, sans se soucier de la liaison avec l'artillerie, souvent difficile à garder.

« Or il n'est pas d'obstacles administratifs que l'inventeur et son procédé n'aient rencontrés. Il serait trop long de les énumérer. Pour y avoir simplement fait allusion, j'ai reçu quelques protestations qui auraient gagné en autorité à ne pas demeurer anonymes. « L'artillerie de tranchée d'accompagnement a sans cesse, m'écrit-on, fait l'objet des études et de l'activité des services compétents. Le matériel Archer a été mis en concurrence avec d'autres, il est fort défectueux, il est aussi loin de la perfection que le matériel d'un archer moyenageux (*sic*), un matériel inventé par le Dr Doyen lui a même été préféré. La question de l'accompagnement étant dominée par les besoins considérables de munitions exige la constitution de stocks en première ligne, difficiles à réaliser; ce sont ces raisons qui ont retardé l'emploi technique du canon de tranchée; et d'ailleurs la mobilité a toujours été recherchée et *acquise* pour notre artillerie de tranchée; il importe donc de nous rassurer, etc. »

« Je cite l'une de ces répliques comme exemple. J'en pourrais citer une autre qui est à peu près du même esprit. Elle a été fournie à la Chambre par notre collaborateur et ami M. Emmanuel Brousse. Le député des Pyrénées-Orientales y rappelait l'autre jour que les commissions de l'armée et du budget à la Chambre et au Sénat avaient réclamé depuis longtemps des canons d'accompagnement. *Ces jours derniers*, précisait-il, *on a chargé un colonel d'artillerie de faire un rapport sur l'utilisation de ce canon dans la dernière offensive allemande. Ce colonel a fait un rapport tendancieux, disant, contrairement à l'évidence, et malgré tous les témoignages que les Allemands ne s'en étaient pas servis.*

« *Rapport*, ajoutait M. Brousse, *que MM. Abrami et Jeanneney ont trouvé si tendancieux, si mensonger, qu'ils l'ont annoté en marge très durement.*

« Je ne sais pas de plus bel exemple de l'entêtement administratif. On tient là sur le vif la distance infranchissable qui sépare l'homme d'action du bureaucrate. L'esprit critique juge et arrête l'initiative. Sous prétexte de chercher le mieux, on refuse le bien et on ne fait rien. L'entêtement personnel, l'amour-propre, la passion s'en mêlent, et le rond-de-cuir s'en vient à défendre sa conception avec autant d'acharnement qu'il

défendrait sa maison ou sa femme. Toute critique lui est une injure personnelle.

« Cela pouvait se tolérer dans le temps de paix; nous vivions alors au jour le jour, nous n'avançions pas, mais personne au dehors ne contrôlait nos infériorités, et nous en étions quittes pour nous ronger nous-mêmes.

« Mais la guerre est impitoyable, elle met tout au point ; elle confronte les forces et les faiblesses, elle donne à chacun selon son dû. Ne disons pas qu'une victoire n'est pas méritée. La victoire c'est comme le succès, elle ne va qu'aux gens qui ont quelque chose dans le ventre. C'est bien pour cela d'ailleurs que nous espérons vaincre. Mais quand des esprits libres s'efforcent, dans ce but de secouer la bureaucratie, et la supplient de collaborer à la victoire, il faut que la bureaucratie comprenne la loi de la guerre. Sinon, elle se prépare de durs lendemains. »

Léon Bailby.

(*Intransigeant*, 30 juin 1918.)

D'autre part, il a paru dans le *Matin* du 25 mai 1919 un article montrant lamentablement à quel point les détenteurs officiels de la science repoussent, au détriment du bien public, tout progrès issu d'ailleurs que de leur coterie; à ce titre, cet article vaut d'être reproduit en entier.

Un réquisitoire documenté et attristant contre ceux malgré qui nos soldats ont remporté la victoire. M. Georges Claude, le grand savant francais, révèle comment on accueillait les inventions pendant la guerre

« La plus vive émotion sera produite dans tous les milieux qu'intéressent les questions de défense nationale — et n'est-ce pas toute la France aujourd'hui ? — par le livre où M. Georges Claude apporte, sur le sort des inventions pendant la guerre, des révélations appelées à un grand retentissement.

« Quand un homme illustre par ses travaux scientifiques et qui a voulu, à travers mille difficultés, fournir des armes nouvelles à la patrie, sort du silence du laboratoire pour apporter au pays le fruit de son expérience et dire : « Voilà ce qu'on a fait, voilà ce qu'il ne faut plus faire », le devoir est de l'écouter. Georges Claude est de ces hommes.

« C'est l'histoire étrange et mystérieuse de ses inventions de guerre que Georges Claude livre aujourd'hui à la discussion publique; histoire presque incroyable par endroits — le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable ! — et qui provoquera le rire quelquefois, et plus souvent l'indignation.

« Le titre de ce volume : *Politiciens et polytechniciens*, doit être pris plutôt comme une boutade qu'à la lettre. Georges Claude se défend à cet égard de toute généralisation injuste et il dit sagement : « Il n'y a pas à l'X que ceux que je dénonce, il y a aussi les Joffre et les Foch. » Mais cette réserve faite, Georges Claude montre, moins bien encore par les appréciations que par la simple histoire de ses inventions, qu'un déplorable état d'esprit, régnant dans certains milieux, dressa devant toute initiative extérieure, dès le début de la guerre et pendant trop longtemps, un réseau infranchissable de fils barbelés et créa, suivant l'expression de Georges Claude, un monopole de la défense nationale » au profit des hommes qui avaient une certaine origine.

« Ce contre quoi s'élève Georges Claude, c'est l'exclusivisme, l'excommunication dont ont été l'objet, dans les services techniques de l'armée, ceux qui, quels que fussent leur dévouement, leur courage, leur science, ceux qui ne pouvaient pas montrer sur leur état civil... ou plutôt militaire, le moderne « Sésame, ouvre-toi ! », l'X fatidique, cabalistique, omniscient et tout puissant.

« Mais Georges Claude, dans son livre — et c'est ce qui le rend si passionnant — ne se borne pas à des généralités ; il appelle les choses et *les gens* par leur nom ; il ne veut plus du « pas de personnalités », qui pendant trois ans de guerre nous a fait tant de mal en stigmatisant les choses mais jamais les hommes, les fautes mais jamais les coupables.

« L'histoire des bombes à air liquide inventées, réalisées, expérimentées avec un succès foudroyant sur l'ennemi par Claude lui-même, et qui eussent pu et dû apporter un appoint formidable à notre défense, alors qu'on manquait d'explosifs, est à cet égard édifiante.

« Georges Claude explique comment, alors que le déficit d'explosifs était complet, dès le début des hostilités, il en apportait un très puissant en quantité presque illimitée, grâce à l'air liquide dont l'atmosphère fournit la matière première inépuisable. On ne lira pas sans indignation comment l'usine à

air comprimé de Billancourt qui, devenue inutile à la compagnie des omnibus par l'électrification de son matériel, et qui sans transformation pouvait fournir en grandes quantités le nouvel et précieux explosif, fut livrée à la démolition, au moment de rendre cet inestimable service, par l'impéritie volontaire et la négligence de certains services et de certaines personnalités élevées, que M. Claude met personnellement en cause. A propos des bombes à air liquide réalisées par Claude et qui eussent pu faire tant de mal aux Boches après la Marne, si on n'en avait pas freiné l'emploi par toutes sortes de procédés incroyables à propos desquels le colonel Barès, de l'aéronautique, est nettement mis en cause, Georges Claude raconte diverses anecdotes piquantes et notamment celle-ci :

« *Le Grand Quartier me réitère d'envoyer d'urgence les cinquante bombes commandées. Je téléphone au G. Q. G. pour savoir sur quel pied danser. Dois-je obéir au G. Q. G. qui veut ou au général Bernard qui ne veut pas ? Réponse du G. Q. G. à moi, cet ordre* : « *Envoyez de suite.* »

« *Au général quelque chose dans ce goût :* « *J'ai commandé au lieutenant Claude d'envoyer des bombes. Quand je commande j'entends qu'on m'obéisse. Signé :* Joffre. »

« *Dix jours après il n'y aura plus de Bernard à l'Aéronautique.*

« L'histoire du repérage par le son, invention française, qui n'a commencé à être prise au sérieux chez nous que quand les Boches, après nous l'avoir volée, s'en servirent pour démolir nos batteries, et à laquelle Georges Claude a apporté une contribution importante, n'est pas moins suggestive. M. Claude raconte comment cette invention fut finalement mise entre les mains d'hommes, qui avaient tout fait pour l'empêcher d'aboutir ; il montre comment le repérage a été mis hors d'état de rendre de réels services et comment « il y a eu un mur contre les repéreurs au son. Ce mur a même un nom. Il s'appelle Driencourt. » M. Claude surnomme sans mansuétude, et après démonstration, « le geai Driencourt », l' « étouffeur en chef du service géographique de l'armée », et qui était précisément... le chef imposé à ceux qui avaient inventé le repérage par le son, et « qui s'empara de la question, grâce à son très puissant patron, le général Bourgeois, non pour coordonner tous les efforts, ce qui serait inutile, mais pour s'y substituer. » Le récit de Georges Claude montre comment des manœuvres de subal-

ternes ont pu ainsi suffire à annihiler les volontés de perfectionnement de ces chefs éclairés qui avaient nom Galliéni, Foch, Pétain, etc.

« Pour terminer Georges Claude raconte l'histoire — semée par la censure de larges taches blanches ainsi qu'un sommet alpestre — de son remarquable canon de tranchées où le recul est supprimé grâce à une application ingénieuse et tout à fait imprévue de la physique. Malgré les résultats remarquables donnés par cette arme simple et précise en présence de toutes les commissions compétentes, malgré l'intérêt tout spécial que le général en chef Nivelle portait à la question, des manœuvres étranges — de petites manœuvres — réussirent à « étouffer » complètement l'arme nouvelle.

« Toutes les précisions abondamment documentées apportées par Georges Claude au sujet de la manière dont furent encouragées, accueillies et appliquées ces inventions, « dont les conséquences ne sont restées petites que parce qu'on les empêcha de grandir », ne manqueront pas de soulever la plus douloureuse émotion, d'autant qu'elles mettent nommément en cause, par la bouche d'un homme qui est une autorité dans la science, plusieurs personnalités dont certaines — M. Clemenceau le sait-il? — ne sont pas encore à Limoges (1). »

Voici maintenant une histoire de sous-marins où se trouve vivement engagée la responsabilité des scientistes de la rue Royale.

« Sous le titre — Histoire d'hier – Marc Landry rapporte dans le *Figaro* une nouvelle histoire d'incurie administrative de la rue Royale :

« Le 10 août 1915, M. Olivier Guilheneuc, publiciste maritime qui tient de près à la marine, remettait au secrétariat de la commission des inventions intéressant la défense nationale un

(1) Qu'il me soit permis, pour l'édification du lecteur, d'ajouter ceci : Le génial G. Claude, qui, après la guerre, avait conservé son grade de capitaine de réserve de l'artillerie, dans l'espoir que le ministère de la Guerre mettrait à profit ses admirables travaux scientifiques pour établir — au moins partiellement — notre armement de demain, que ses connaissances techniques lui permettraient de rendre formidable, le génial G. Claude, dis-je, a donné sa démission en juin 1924, écœuré positivement de se voir attribuer, comme fonction militaire, l'immatriculation des chevaux de réquisition. Toujours le règne des incompétences !

mémoire sur la nécessité de créer un type de monitor submersible propre aux bombardements. Son navire, dessiné d'après les données fournies par les submersibles en usage, portait un canon de 280 millimètres enfermé dans une tourelle cuirassée centrale et pouvant s'éclipser au moment de la plongée. La pièce était à chargement automatique, dispositif qui avait fait déjà ses preuves sur certains calibres. Un ou deux canons antiavions complétaient cet armement. Le déplacement du monitor était de 2.500 tonnes en immersion. Transmis au ministère de la Marine le 17 septembre 1915, le mémoire de M. Guilheneuc y était examiné et, le 4 octobre, celui-ci recevait une lettre officielle l'avisant que la « proposition n'avait pas été jugée susceptible d'amélioration pratique ». Pas pratique, et pourtant, dès la fin de 1915, les sous-marins allemands portèrent des canons de 105 millimètres et, un an plus tard, des sous-marins du type *Deutschland* le fameux sous-marin commercial, recevaient des canons de 150 millimètres. Les idées de M. Guilheneuc n'étaient donc pas aussi peu pratiques qu'on le pensait rue Royale. Mais voici qui est mieux : un monitor submersible britannique appelé « M-1 » fut réalisé un peu plus tard. Il portait un canon de 305 millimètres monté, non pas dans une tourelle fixe, mais avec un affût à éclipse. Ce navire déplace 1.700 tonnes en surface et 2.200 à 2.500 en plongée. Il porte, outre sa grosse pièce, un canon antiavion et deux tubes lance-torpilles. C'est-à-dire qu'il reproduit presque exactement la conception de M. Olivier Guilheneuc, déclarée par nos augures comme n'étant pas d'une réalisation pratique ». Cette histoire d'hier, qui sera hélas, sans aucun doute, une histoire de demain et de toujours, doit inspirer quelques remords à nos « compétences » de la rue Royale. »

Puisque nous parlons de sous-marins, abordons un moyen original qui, au cours des hostilités, avait été proposé, c'est-à-dire repoussé par les compétences, pour repérer et par suite détruire cet engin de guerre maritime.

Les sourciers et les sous-marins.

M. Louis Probst, un baguettisant connu qui habite dans les Pyrénées, a pensé à appliquer sa méthode de recherche des sources à la recherche des sous-marins.

« De Bidart, a-t-il dit à un de nos confrères de l'*Eclair*, mes fenêtres plongent sur la mer ; avec le « rhéostat » et le « radio-condensateur » que j'ai mis au point, j'ai fait des expériences de repérage de sous-marins, en présence d'amis et d'ingénieurs et je ne me suis jamais trompé. Plaçant les appareils à terre, sans rien voir, j'indique en quelques secondes le nombre de bateaux qui passent et la direction qu'ils suivent. Pour déterminer leur distance, j'applique deux méthodes, l'une contrôlant l'autre, et les résultats obtenus sont les mêmes pour un navire en surface ou en plongée.

« Je viens de faire un essai, étant moi-même à bord de la canonnière le *Qui-Vive*, à Saint-Jean-de-Luz, et l'expérience a parfaitement réussi.

« M. Probst a soumis son invention aux compétents de l'administration de la marine. »

(*Liberté*, 10 juin 1918.)

Il est probable — que dis-je ? il est certain que les « services compétents » ont écarté ce projet de *baguettisant* (1) avec ce sourire de dédain qui est la caractéristique des gens sûrs de l'infaillibilité de leur science... Ce sourire, même, je le vois poindre sur le visage de plus d'un de mes lecteurs. Pour le glacer sur les lèvres, il me suffira de dire ceci : Il est aujourd'hui prouvé que, durant la dernière guerre, l'Allemagne employait ce procédé pour découvrir et détruire les sous-marins des alliés.

Voici maintenant la dernière *erreur* dont je m'occuperai à la charge des officiels ; je l'ai gardée pour la bonne bouche, car elle en vaut la peine : c'est un résumé, en quelques lignes, de l'histoire des débuts de l'aviation.

Comme introduction à cet historique, il convient de

(1) La réalité du phénomène de la baguette divinatoire a été établie, au cours du deuxième *Congrès général de psychologie expérimentale* (Paris, 1910) par une série d'expériences précises, faites en présence de notabilités scientifiques, avec le concours du service des Eaux de la ville de Paris, où M. H. Mager, notamment a prouvé — quelles qu'en soient les causes, que l'on peut discuter — l'efficacité des procédés de la baguette pour la découverte des eaux et des masses métalliques cachées.

rappeler — sans aucune arrière-pensée et comme simple enregistrement d'un fait — que, il y a déjà un certain temps, l'Académie des Sciences a porté à la connaissance du public que, les trois problèmes de la quadrature du cercle, du mouvement perpétuel et du plus lourd que l'air, n'étant susceptibles d'aucune solution, elle ne prendrait plus connaissance des mémoires qui lui seraient adressés sur ces sujets.

En ce qui concerne la quadrature du cercle, n'ayant pas l'honneur de faire partie de l'Académie des Sciences et ne me jugeant pas, par suite doué d'infaillibilité scientifique, je crois devoir être prudent en déclarant que j'ignore les possibilités de solutionner le problème. Pour ce qui regarde le mouvement perpétuel, je ferai remarquer qu'il existe en Europe trois horloges, l'une à Moscou, la deuxième je ne sais où, et la troisième au *Muséon Arlatan*, à Arles, en Provence, qui fonctionnent automatiquement d'elles-mêmes et sans avoir besoin d'être jamais remontées.

Mais la question du plus lourd que l'air !

Si toutefois le partage d'une erreur peut en alléger le poids, hâtons-nous de dire que l'avis de la docte assemblée a été pleinement partagé par les aliénistes qui, jusqu'à ces derniers temps, regardaient comme preuve évidente de folie, le seul fait de travailler ce problème.

A une époque encore peu éloignée, on internait les aviateurs ; maintenant on les décore, ceci vaut mieux.

En 1890, les expériences que le précurseur Clément Ader poursuivait au château de Péreire, à Armainvillers, — car l'aviation est une science d'origine essentiellement française, — avaient enthousiasmé le ministre de la Guerre d'alors, M. de Freycinet, qui voyait, à juste titre, que, dans la guerre à venir, la victoire appartiendrait infailliblement à la nation pouvant utiliser une arme aussi redoutable ; en conséquence M. de Freycinet décida

que, désormais Ader travaillerait dans le secret le plus absolu, mais avec l'appui et aux frais de l'Etat. Le 14 octobre 1897, au camp Satory, près de Versailles. Ader réussit à s'élever jusqu'à 300 mètres. Malgré les grandes espérances que pouvaient faire naître ces essais, les officiers du génie et de l'artillerie, sortis de l'Ecole Polytechnique, déclarèrent qu'il n'y avait pas lieu de continuer l'appui officiel à des expériences en opposition avec tous les principes scientifiques admis, et le génial inventeur, découragé, brûla tous ses plans. Il ne reste de cette tentative que le dernier appareil d'Ader recueilli aux Arts et Métiers, à titre de curiosité.

Au moment où les frères Wright exécutaient leurs premiers vols en Amérique, un journaliste français (je crois me souvenir qu'il appartenait à la rédaction du *Journal*) qui avait assisté à leurs expériences, frappé de l'importance militaire de cette invention, rentra immédiatement en France pour la signaler au ministère de la Guerre à Paris, afin qu'il put, en l'achetant, en garder le monopole. Les savants « compétents » consultés à cet égard par le ministre, furent d'avis qu'il ne pouvait y avoir là rien de sérieux. Et voilà comment, dans la guerre de 1914-1918, notre pays n'a pas été seul à utiliser ce merveilleux instrument de victoire ! Les officiers qui ont interdit à la France la possession exclusive d'une telle arme dont l'emploi eût, dès le début, amené la décision de la guerre européenne, peuvent se dire que ce jour-là, ils ont commis un crime de lèse-patrie.

Je terminerai cette rapide vue d'ensemble des bévues des scientistes officiels par le récit d'une anecdote récente qui ne manque pas de saveur, et dont, pour ce motif, on a essayé, vainement d'ailleurs, d'arrêter la diffusion.

Chacun sait que les « chers camarades » de l'X se tiennent tous par la main et se poussent mutuellement partout où se trouvent les situations fructueuses ; malheu-

reusement ils y apportent trop souvent des théories qui, pour transcendantales qu'elles sont, seraient souvent remplacées avec avantage par un peu de pratique terre à terre ; la régie de l'Etat, lorsqu'elle prit en main l'exploitation des allumettes, antérieurement dirigée par des industriels privés, n'échappa pas à cette invasion et plaça des ingénieurs de Polytechnique à la tête du nouveau service.

Au cours de la guerre, les bois étant hors de prix, l'administration des allumettes eut une idée géniale : remplacer les billes de sapin de Norvège par des baraquements usagés que soldait l'armée américaine ; évidemment au regard des ingénieurs ce bois devait donner d'aussi bons résultats que du bois neuf, et la Régie acheta des quantités de baraques américaines qui furent débitées en bûchettes préparées au phosphore et congrûment renfermées dans les boîtes que tout le monde connaît. Au moment de les livrer à la consommation publique — combien en existait-il alors de millions ? Dieu seul et le ministère des finances peuvent le dire — on fit, comme d'usage, quelques prélèvements d'essai : à la stupeur générale, aucune allumette ne réussit à s'enflammer. On fit alors ce par quoi eût commencé un industriel privé : une enquête, qui découvrit ceci : les bois de sapin destinés à construire des baraquements en France avaient été préalablement et soigneusement ignifugés en Amérique, et nos ingénieurs d'Etat, très forts en trigonométrie curviligne, ne s'étaient pas doutés un instant qu'ils fabriquaient leurs allumettes avec du bois incombustible — et, m'a-t-on dit, il y en avait pour une somme qui n'était pas précisément minime. Je ne doute pas d'ailleurs qu'après ce haut fait, les ingénieurs en cause n'aient pris sur les listes de la Légion d'honneur, la place de quelque poilu tombé à Verdun ou au Chemin des Dames.

Après cette savoureuse et authentique anecdote, il

faut tirer l'échelle, et je m'arrêterai ici, tout ce qui précède devant suffire pour que le lecteur se fasse une idée exacte de la valeur pratique de nos scientistes officiels.

Mais il est un point encore sur lequel il me reste quelques mots à ajouter.

De même que la science normale ne veut en aucune circonstance faire abstraction de ses principes ; que, par exemple, elle nie les forces que lui révèle l'occultisme sous prétexte que ces forces sont sans action sur ses instruments — sans comprendre qu'à force nouvelle il faut dynamomètre nouveau — ; de même les disciples qu'elle forme veulent appliquer en tout les méthodes d'étude qu'elle leur a inculquées, sans même se douter que, pour aborder une science encore inconnue d'eux, il leur faut faire table rase de leurs idées *à priori* pour utiliser les procédés de recherches indiqués par ceux qui savent.

Or, qu'en résulte-t-il ? Dans tous les phénomènes occultes, ils n'ont que deux lignes de conduite :

Ou bien ils nient délibérément et sans y rien comprendre, le phénomène, si évident soit-il, comme je l'ai vu faire un jour par un médecin qui, devant les résultats — trop transcendants pour sa compréhension — d'une séance de magnétisme, déclarait froidement : Mais il n'y a rien !... rien !... rien !... Tout ça, ce sont des expériences qu'on réussit quand on est de mèche avec le sujet ! ! !

Ou bien il suffit qu'un charlatan — et Dieu sait si cette espèce néfaste abonde dans les parages de l'occultisme ! — fasse luire à leurs yeux la possibilité d'expliquer les phénomènes occultes par les procédés courants de la science, pour s'en faire des complices involontaires d'autant plus ardents qu'ils sont de meilleure foi. Les malheureux tombent dans le panneau uniquement parce qu'ils sont inféodés à des théories qu'ils croient d'application universelle.

Il serait facile de citer bien des exemples de tels agis-

sements : je me bornerai à rappeler la lamentable aventure dont fut victime, pendant plusieurs mois, un médecin — et non des moindres — de Paris.

Il y a quelques années, débarquait à Paris un soi-disant mage hindou qui était tout simplement un escroc, condamné comme tel par tous les tribunaux des deux mondes, mais d'une extraordinaire habileté à dépouiller le vieil homme pour faire peau complètement neuve après chacune de ses mésaventures judiciaires.

Paris en effet, lui offrait un excellent terrain d'exploitation, parce qu'il est un des grands centres actuels de l'occultisme et que la foule, sachant par ouï-dire, par les racontars des journaux, par les conversations salonniennes ou autres, que les principaux médiums étrangers s'y viennent faire étudier, et que certains chercheurs comme le Dr Baraduc, le colonel de Rochas et d'autres obtiennent d'étranges et merveilleux résultats, la foule parisienne, dis-je, est passionnée de mystère et se précipite au-devant de tous les thaumaturges — vrais ou faux — qui lui arrivent.

Or, ce pseudo-mage s'attribuait, entre autres pouvoirs supra-normaux, celui d'émaner la vie ; on lui donnait des œufs de poisson ou des graines, aussitôt il se mettait soi-même dans une *trance* d'autant plus profonde qu'elle était absolument factice, soi-disant pour émaner sa force vitale, et, en quelques instants, il produisait des plantes ou des poissons.

Très habilement, il avait constitué autour de lui un petit cénacle de personnes ayant une certaine situation sociale, et qu'avaient aveuglées et sa grandiloquence et ses tours de prestidigitation ; et lorsque, à la suite d'un phénomène trop douteux, il y avait quelque agitation parmi les assistants, le mage tombait en trance et laissait ses fidèles — convaincus — donner toute explication aux protestataires. Sa réussite fut complète le jour où il sut

capter la confiance du médecin en question. Comment cela se fit-il? je ne sais ; si, en effet, il faisait acheter très cher aux badauds le droit d'assister à ses exercices, ses invitations — payantes — étaient rigoureusement personnelles de façon à lui permettre d'éviter tout contact avec des assistants trop soupçonneux : car ses prestiges laissaient trop souvent à désirer. C'est ainsi qu'un jour où un enquêteur sérieux lui avait donné du caviar (œufs d'esturgon) à faire éclore et des graines de gazon à faire germer, lorsque lumière fut faite (les phénomènes se passaient toujours dans l'obscurité) l'enquêteur en question lui fit remarquer que les œufs d'esturgon avaient produit des alevins de truite déjà âgés d'au moins huit jours, et que les pousses de gazon, bien que nées dans l'obscurité étaient vertes, c'est-à-dire avaient subi déjà l'action de la chlorophylle que, seule, l'exposition au jour produit dans la plante.

C'est dire à quel point étaient peu sérieux les phénomènes générés par cet aventurier, et il est inconcevable qu'un médecin sérieux se soit laissé berner de la sorte ; mais il escomptait de faire rentrer dans le giron de la science normale tous les faits supra-normaux de l'occultisme : de là son aveuglement qui, réellement, était pénible pour les quelques gens éclairés fourvoyés en cette caverne.

Pour donner une idée de la façon dont cet aigrefin savait jouer de sa dupe, je citerai un fait. Le *mage* prétendait faire passer dans la rue, à travers les carreaux de la fenêtre, la carte de visite d'un des assistants, signée de lui ; ce qui se faisait de façon très simple, le *mage* tombant en trance près d'une porte, fermée à clé il est vrai, et dont un assistant avait la clé dans sa poche, mais sous laquelle, au cours de la trance, la carte était glissée, et recueillie, de l'autre côté, par la domestique du personnage qui allait tout simplement la déposer dehors, à l'endroit voulu, le long de la maison où avait lieu l'expérience,

de façon à n'être pas vue des assistants : je tiens le fait d'un ami qui, arrivé en retard à la séance, fut malgré lui, témoin du manège. Or, un jour quelques spectateurs, méfiants, firent observer que, dans cette expérience, le papier se retrouvait bien dehors, mais toujours le long de la maison, à droite ou à gauche, et jamais en face, ce qui permettrait cependant le contrôle à travers les vitres.

— Cela ne se peut pas ! trancha nettement le personnage.

— Pourquoi ?

— Parce que... Parce que... Mais c'est connu de la science... moi, je ne peux pas vous dire, mais voici le docteur qui vous expliquera bien mieux que moi...

Et le médecin, ainsi mis en cause, trouvait, de très bonne foi, une théorie scientifique appropriée : La matière de la carte ne peut traverser la matière de la vitre qu'en se fluidifiant ; or, les fluides paraissent obéir aux lois de la lumière qui, en passant d'un milieu dans un autre, est déviée par le phénomène de la réfraction ; la substance fluidifiée de la carte, à moins de traverser la vitre normalement, ce qui semble difficile à cause de son état même de diffusion, est forcément réfractée et, par suite, ne peut pas se reconstituer à l'état matériel en face de nous, mais seulement à droite ou à gauche...

Pitoyable !

TROISIÈME PARTIE

LA SAGESSE ANTIQUE

CHAPITRE PREMIER

GÉNÉRALITÉS

Deux sciences se partagent le monde : la Sagesse antique, issue des Mystères sacrés et occultée au Moyen-Age par crainte de l'Église, et la science normale, née à Renaissance et se figurant que rien n'a existé avant elle.

La première est fondamentalement spiritualiste et synthétique : c'est la science des principes, dont elle déduit les lois où se groupent les faits. La seconde, matérialiste et analytique est la science des faits d'après lesquels elle essaie d'induire les lois, sans jamais s'élever jusqu'aux principes. Cette dernière — la science contemporaine — cherche avant tout la diffusion dans le public, alors que la Sagesse antique voulait avant tout la qualité et, son résultat forcé, le petit nombre de ses fervents : de là, autrefois, les initiations aux Mystères sacrés, de là, aujourd'hui, l'ignorance des foules en ce qui touche le savoir sacré des ancêtres.

Quelles sont les origines de la science mystériale et comment nous est-elle parvenue ? En peu de mots, car ceci sera développé ailleurs, voici :

Il y a des millions d'années (1) un vaste continent, la

(1) Ces recherches historiques sont basées à la fois sur certains documents et sur la psychométrie, science de l'occultisme qui deviendra un jour la source de la préhistoire normale ; le phénomène psychométrique repose sur ce principe occulte que tout ce qui existe est doué de vie ; par conséquent les choses vulgairement considérées comme inertes, ont, comme les êtres animés, une *aura* où siège leur mémoire ; et leurs souvenirs, dans certaines conditions, peuvent se communiquer à des intelligences humaines qui les enregistrent et les révèlent ; au lieu

Lémurie, occupait le sud du Pacifique : les îles de l'Océanie sont aujourd'hui les sommets de ses montagnes, et ses traditions sont restées vivantes en Extrême-Orient. Une migration de Lémuriens peupla l'Atlantide qui alors, naissait dans l'Océan Atlantique et qui parvint à un haut degré de civilisation et de science dont les rudiments lui avaient été donnés par les Lémuriens. L'Atlantide, à son tour, disparut dans une série de cataclysmes géologiques, et son dernier vestige, la Poséidonis de Platon fut engloutie il y a douze mille ans.

Mais, avant de disparaître, les Atlantes avaient établi trois courants principaux de migration : le premier, vers l'Amérique naissante, donna lieu aux civilisations anciennes du Mexique, du Pérou, etc. ; le deuxième, par l'Afrique septentrionale, peupla l'Égypte et lui créa les bases de sa splendeur à venir (1) ; le troisième, enfin, dirigé vers l'Europe, se heurta à un vaste empire noir, l'empire du Dragon.

Mais, vers cette époque, notre race occupait la région aujourd'hui polaire, alors tempérée, de la Boréalie (les Terres-Blanches) où elle était née, et ses migrations descendaient vers le sud ; elles attaquèrent l'empire du Dragon, le repoussèrent en Afrique, et se rencontrèrent avec les migrations Atlantes ; ces deux courants fusionnèrent et la race blanche reçut le savoir des Atlantes.

Il y a dix mille ans, la race blanche se scinda en deux par une vaste migration vers l'Orient. dont le chef, Ram, y fonda l'empire du Bélier : le *Ramayana*, de Valmiki, est

d'interroger, comme l'épigraphie moderne, les inscriptions des pierres gravées, la psychométrie interroge l'âme même des choses, pierres ou débris quelconques ayant été contemporains des événements enfouis sous l'oubli des millénaires passés.

(1) Ceci donne l'explication très nette de la ressemblance maintes fois constatée entre, d'une part, les types Toltèque et Aztèque de l'Amérique, provenant l'un et l'autre de deux migrations différentes d'Atlantes, et, d'autre part, le type Égyptien primitif, de même qu'entre les civilisations anciennes de l'Amérique et de l'Égypte, etc...

l'épopée légendaire de la conquête de l'Inde par Ram. C'est cet ancêtre de notre race qui établit les antiques Mystères comme gardiens de la haute science pour qu'elle fût conservée et accrue sans crainte de profanation : dès lors, tous les grands cultes de l'antiquité eurent leurs Mystères, que détruisirent plus tard la conquête romaine, puis les invasions des barbares.

Les derniers dépositaires de la Sagesse antique, forcés de se cacher pour échapper aux persécutions de l'Église, devenue alors toute puissante, écrivirent leur savoir sous forme de symboles, et la Science des Mystères devint la science occulte, la science cachée, qui se désocculte aujourd'hui à chacun des progrès que, sur son terrain, fait la science normale.

Et nous, aujourd'hui, nous étudions tous les symboles de nos maîtres d'autrefois, en nous aidant des diverses traditions qui sont parvenues jusqu'à nous, comme il sera expliqué plus loin.

Telle est, en peu de mots, la vue d'ensemble que l'on peut donner des origines de la Science Mystériale ou Occultisme.

L'Occultisme donc, héritier de la Science jadis enseignée dans les cryptes sacrées ou dans les solitudes de l'Himalaya aussi bien qu'au fond des forêts où les Golaks, nos ancêtres, célébraient leurs Mystères, l'Occultisme n'a pas toujours été ce qu'il est aujourd'hui : son domaine, à la vérité quoique toujours très vaste, s'est rétréci à mesure que la science normale se développait, et nous sommes loin du temps — dont cependant quelques siècles à peine nous séparent — où la pompe à puiser de l'eau, inventée par Bacon, était regardée comme un instrument de magie dont le seul usage constituait un pacte tacite avec le démon et devait amener l'éternelle damnation de quiconque s'en servait ; ainsi, dans l'avenir, la sphère d'action de l'Occultisme est destinée à se restreindre de jour en jour,

jusqu'au moment où, la science officielle, se décidant enfin, à étudier tous les mystères qui, à l'heure actuelle ne ressortissent qu'à la seule compétence de la Science mystériale, celle-ci disparaîtra complètement au point de n'être plus, dans l'avenir qu'un objet d'études pour les historiens et les curieux des choses du passé. — Mais nous n'en sommes pas encore là!

D'autre part, la Science occulte (1) s'est modifiée dans son esprit à la fin du siècle dernier.

Jusque-là, les occultistes, conservaient avec piété toutes les doctrines, toutes les théories, tous les enseignements que leur avait légués le passé sans s'occuper — la critique historique n'existant pas alors — si ce passé ne les avait pas lui-même plus ou moins modifiés, voire adultérés, au cours de cette transmission de siècle en siècle ; il n'en est plus de même à l'heure actuelle : Éliphas Levi (abbé L. Constant) a rénové et assis le dogme, un peu dénué de fixité avant lui, et Papus (Dr G. Encausse) a porté dans nos travaux un esprit judicieusement critique qui leur a donné une impulsion nouvelle.

Les maîtres anciens ont été traduits et d'érudits chercheurs comme Barlet, Pierre Piobb, l'Abbé Julio, Desbarolles, Jolivet-Castelot, le Dr P. de Règla, Phaneg, Santini de Riols, et bien d'autres ont apporté de nouvelles pierres à l'édifice commun.

Les difficultés mathématiques de l'astrologie ont séduit des ingénieurs sortis de l'École Polytechnique ; l'alchimie, qui, à l'étranger, s'honore du nom de Strindberg, possède à Douai un grand centre, présidé par Albert Poisson,

(1) Il ne faut pas confondre la science occulte qui étudie les doctrines mystériales, avec les sciences occultes qui, à part la magie (aujourd'hui hyperphysique), l'alchimie (aujourd'hui hyperchimie), la psychométrie, la théurgie, la psychurgie, la thérapeutique occulte, la Kabale et quelques autres parties de la science, ne sont généralement constituées que par des tentatives d'ordre divers et plus ou moins heureuses, pour pénétrer le secret de l'avenir.

pourvu de tous les moyens modernes de recherches, et dont les travaux rivalisent avec ceux des chimistes sortis des écoles officielles. Les traditions sont scrutées par des chercheurs comme Matgioi, Ed. Franck de l'Institut, et bien d'autres, alors que le Druidisme renaît de ses cendres et crée aujourdhui de ces assemblées populaires qui, connues sous le nom du *Gorsedd*, se tiennent annuellement soit en Bretagne, en Cornouailles ou dans le pays de Galles, où elles réunissent des milliers et des milliers d'adhérents, de telle sorte que la doctrine sacrée de nos pères est entrée de nos jours en une période de merveilleuse efflorescence. Cela même peut sembler si incroyable qu'il nous faut donner, pour prouver cette affirmation, les preuves les plus convaincantes, tirées de la presse locale, la grande Presse ne s'en étant pas encore occupée.

On verra plus loin ce que sont ces traditions auxquelles nous nous rattachons aujourd'hui, mais ce serait se tromper étrangement que de les croire mortes comme par exemple la langue latine qui n'est plus parlée à notre époque que par les érudits et les curieux des choses du passé. Au contraire ces traditions sont vivaces ; elles ne subsistent pas seulement dans une élite, mais elles sont dans l'âme populaire qui les porte en soi — sans toujours les comprendre, mais en les révérant toujours comme l'héritage sacré des ancêtres.

Puisque je viens de parler des Gorsedd, je prendrai la preuve de ce que j'avance, dans la tradition celtique qui est celle dont nous rapprochent le plus nos affinités ataviques et celle dont, dans l'avenir, les occidentaux auront le plus à se réclamer, bien que, à l'heure actuelle, ce soit indéniablement celle que nous connaissons le moins.

De la vitalité qu'elle manifeste malgré tout, on pourra conclure à la vitalité des autres traditions.

Voici d'abord le compte rendu d'un Gorsedd tenu

en 1905, dans une petite île rocheuse perdue sur la côte armoricaine.

« Comme cette cérémonie a été célébrée presque en cachette ou, en tout cas, en présence d'un petit nombre d'invités, il y a eu des déçus.

« Combien de personnes n'étaient-elles pas venues à Roscoff dans l'espoir d'assister à cette curieuse évocation du passé ?

« Nous allons essayer de la reconstituer sommairement :

« Aussitôt débarqués, les membres du Gorsedd revêtent leurs robes blanche, bleue ou verte, selon leur qualité de druide, de barde ou d'ovate.

« M. Berthou, grand druide, ouvre le Gorsedd par l'ancienne prière druidique :

« Peden ar Gorsedd :

« Aotre dimp, Doue, da warez ;
Ha gant gwarez, nerz ;
Ha gant nerz, poell ;
Ha gant poell, gwiziegez ;
Ha gant gwiziegez, dibab argwir ;
Ha gant dibab ar gwir, e garout ;
Hag en e garout, karout an holl bueziou ;
Hag en holl bueziou, karout Doue ;
« Doue, ha pep madelez. »

(*Traduction.* — Prière du Gorsedd :

« Dieu, accorde-nous ta protection ;
Avec ta protection, la force ;
Avec la force, la sagesse ;
Avec la sagesse, la science ;
Avec la science, la connaissance de la vérité ;
Avec la connaissance de la vérité, ton amour ;
L'amour de toute créature ;
Avec l'amour de toute créature, l'amour de Dieu ;
Dieu et toute bonté. »)

« La prière terminée, M. Berthou (Alc'houéder Tréguer) prononce, en langue celtique, un discours que nous résumerons ainsi :

« Nous espérons que le temps viendra où les bardes ne seront

pas obligés de se réfugier dans une île sauvage de la Manche pour faire revivre le culte de la tradition.

« Nous comptons sur le jour où les personnalités les plus marquantes de notre province revendiqueront l'honneur d'être des nôtres. »

Le vénérable M. Vallée, de Saint-Brieuc, prend ensuite la parole sur le soleil de vérité, dont les rayons pénétreront de plus en plus dans le fond des cœurs.

« Nous sommes, ajoute-t-il, les prêtres du patriotisme, du culte national, *deuz religion karantez ar vro.*

« Telen Aour (de la Guichardière), débite une mélopée du IV[e] siècle, de Gwen C'hlan, intitulée : *Garm Gam emgann* (Plainte du combat).

« Barz al Labourer (Hervieu), Sagory, Diverrès, etc., s'adressent également au public.

« Des chants bretons sont entendus, et l'on sacre les bardes dans les formes convenues.

« Pour finir, les membres du Gorsedd, portant trois bannière déployées, celles de Bretagne, du Gorsedd et de Ty Kamiri Breiz, une oriflamme, la corne à boire, le cor d'appel, le gui sacré et le glaive d'Arthur, font processionnellement le tour du cercle sacré, délimité par des piquets en cuivre (Une matière première est rituelle.)

« Six bardes ou ovates ou mabineg ont été créés.

« La cérémonie a été célébrée sans bruit. On tenait à ce qu'elle fût discrète. On y a réussi.

« Relativement peu de monde, en effet, en a été témoin.

« Vers les cinq heures, le Gorsedd, chantant de vieilles complaintes de la race, a été ramené au quai du Vil, tels les émigrés bretons descendirent jadis, dans des barques plates, sur la côte d'Armorique.

« Impressions recueillies :

« 1° Sorte de franc-maçonnerie ; 2° restauration du culte ancestral ; 3° rénovation littéraire celtique, coutumes, etc., simple évocation du passé.

« C'est cette dernière manière de juger qui est la vraie, selon nous (1).

(1) Nous respectons l'impression énoncée par le témoin, mais nous verrons plus loin qu'il a fait erreur en ne regardant que l'apparence des faits : en présence des affirmations sans preuves des religions exotéri-

« Du reste, ignore-t-on que le gouvernement anglais approuve la même cérémonie, au pays de Galles, qu'il accorde annuellement une subvention de 50.000 francs à l'archidruide ?

« Ce qui n'empêche pas l'Angleterre d'être ou de paraître la nation la plus religieuse de l'Europe. »

(*Dépêche de Brest*, 15 sept. 1905.)

Ce mouvement celtique, commencé depuis de longues années rencontre parfois un écho dans la grande Presse française ; c'est ainsi que la mort de l'archidruide Houva-Mon, chef suprême de toute la tradition Gaëlique est saluée par la *Patrie* du 8 décembre de la même année.

Le réveil du Celtisme.

Qui remplacera l'archidruide Houva-Mon ?
En Bretagne et au pays de Galles.

« Il n'y a plus d'archidruide : telle est la nouvelle qui nous arrive d'Angleterre.

« Houva-Mon, qui portait ce titre, vient de mourir à l'âge de quatre-vingt-cinq ans et son corps repose dans l'un des sites les plus beaux du pays de Galles.

« — Houva-Mon, nous dit M. Yves Berthou, l'auteur de *La Terre qui parle* et de tant d'autres œuvres consacrées à exalter la petite patrie bretonne, s'appelait de son vrai nom Rolland Williams et exerçait les fonctions de pasteur protestant ; c'était un homme d'une prestance magnifique et d'un admirable talent poétique.

« Il avait été nommé, il y a une quarantaine d'années, archidruide, c'est-à-dire, si j'ose m'exprimer ainsi, pape du druidisme.

« Le plus haut dignitaire de notre Bretagne n'est que grand druide.

« Le druidisme, qui sommeillait en France depuis de longs siècles, s'est réveillé. Chaque année, maintenant, de nombreux

ques et des furieuses dénégations de la science officielle qui ne veut rien étudier en dehors des limites qu'elle s'est tracées, il surgit de toutes parts comme un appel éperdu à la science ancestrale des vieux sanctuaires qui n'a jamais craint d'étudier les problèmes vitaux et de les solutionner.

Bretons se rendent aux fêtes celtiques du pays de Galles qui réunissent plus de cinquante mille personnes ; celles que nous avons organisées à Lesneven et à Saint-Pol-de-Léon ont été également fort courues. Rien n'est d'ailleurs plus pittoresque et plus impressionnant que ces cérémonies où, revêtus de robes blanches, bleues ou vertes, druides, bardes et ovates renouvellent, montés sur des dolmens, les rites des premiers âges.

« Le but des associations bardiques est de conserver la tradition, la langue et l'esprit celtiques (1). La première condition que nous exigeons de nos novices c'est une connaissance parfaite de notre idiome ancestral si poétique ; nous en sommes fiers en effet et nous ne voulons pas qu'il disparaisse, pas plus que les coutumes qui assurent notre originalité.

« Les efforts des premiers apôtres de la renaissance celtique commencent à être couronnés de succès. Un véritable mouvement se dessine. Les nobles et les bourgeois qui jadis jugeaient de bon ton de dédaigner le costume et le parler de leurs ancêtres se reprennent à affectionner l'un et l'autre, et ne rougissent plus d'être confondus avec le peuple. Notre grande force est de nous abstenir de toute politique, et d'admettre toutes les opinions religieuses... »

Le même journal annonce l'année suivante (1906) l'ouverture du Gorssedd qui, cette fois, se tient de façon presque officielle dans le parc de la préfecture de Saint-Brieuc.

« Saint-Brieuc, 22 juillet. — Les fêtes celtiques ont brillamment commencé hier.

« Ce qui donne à ces fêtes un caractère tout particulier, c'est la participation d'une importante délégation d'habitants du pays de Galles (Angleterre) qui viennent, en qualité de Bretons d'Angleterre, célébrer l'entente cordiale qui n'a jamais cessé d'exister entre eux et les Bretons de France.

« Un important cortège historique évoquant les principaux souvenirs de l'histoire de la ville de Saint-Brieuc, fondée par une colonie galloise au VIe siècle, a parcouru les rues principales.

« Les jeunes filles de la ville, réunies, ont, entre elles, élu

(1) Et aussi, ajouterons-nous, de reconstituer le corps des doctrines druidiques.

une reine, et quatre demoiselles d'honneur qui prendront place sur un char spécial et porteront les costumes de la reine Anne de Bretagne et de ses suivantes, lors de leur voyage à Saint-Brieuc, en 1499.

« Demain aura lieu la partie purement celtique de ces fêtes, la plus intéressante.

« Dans le parc de la préfecture, mis gracieusement à la disposition du comité, s'élèvera un dolmen en granit entouré de douze menhirs gigantesques. Autour de ce cromlech, les druides et bardes gallois et bretons réunis, procèderont aux cérémonies rituelles et symboliques du gorsedd (réunion). On sait que ces assises solennelles ont lieu tout les ans depuis plus de vingt siècles dans les environs de Cardiff, au pays de Galles. Ce sera la première fois qu'elles se tiendront publiquement en France.

« Un certain nombre de druides du pays de Galles, au nombre desquels l'archidruide Dyfed sont arrivés hier pour consacrer le caractère officiel de ces fêtes. »

Mais voici le récit détaillé de la cérémonie, dû à la plume d'un celtisant bien connu, le Dr Th. Caradec, dans la *Dépêche de Brest* du 1er août 1906.

La fête celtique de Saint-Brieuc.

« ... Mon âme fut ravie quand, dans le lointain, sous la pénombre verte, je vis avancer lentement la théorie des robes blanches et bleues, accompagnée de charmants éphèbes, précédée du biniou et de la bombarde de chez nous. Il n'y manquait que la harpe galloise, les *pibrochs* et les *pipers* écossais.

« Les robes blanches habillaient les druides.

« Les bleues vêtaient les bardes.

« Les vertes drapaient les ovates.

« Il était superbement décoratif, cet archidruide gallois, sir Dyfed, couronné de chêne bronzé, vêtu d'une robe de fine toile, décorée du *Moren* ou pectoral d'or, en forme de croissant, emblème du *Thibet* ou navire de la *Cariadwen*, déesse du ciel ! J'ai regretté qu'il n'eût pas rehaussé son costume de ce manteau de lin blanc et de cette ceinture lamée d'or, dont on entend le bruissement dans les chants celtiques.

« A quoi bon se préoccuper des accrocs portés à la tradition et de quelques erreurs d'habillement ? Ces druides, un peu fan-

taisistes, dont je vois les robes liliales flotter gracieusement sous la brise embaumée, portent le lourd héritage de ces « hommes des chênes » qui, dépositaires de la théologie et de la législation, prêchaient en vers l'amour de la gloire et le dévouement à la patrie.

« Ces druides étaient des personnages redoutables. Ils passaient leur temps à pratiquer la délation (1), comme on dirait aujourd'hui. Leurs blancs fantômes ne s'échappaient des brousses de la forêt que pour poignarder des victimes humaines. Malheur à celui qui encourait leur excommunication ! Il n'était plus qu'un objet d'horreur et de haine. On pouvait le dépouiller, le tuer impunément. Tous les humains redoutaient leur liturgie mystérieuse ; les rois eux-mêmes tremblaient devant leur pouvoir occulte.

« Les ovates étaient les devins de la caste sacerdotale. Ils assuraient la partie matérielle du culte. Tout comme les augures de la Rome impériale, ils lisaient l'avenir dans les entrailles des victimes ou conjecturaient d'après le vol des oiseaux. Ne nous en moquons pas, nous autres médecins : ils étaient nos confrères dans ces temps primitifs, ils appliquaient les simples à la guérison des maladies et pansaient les guerriers avec des herbes aromatiques.

« Les bardes me sont les plus sympathiques dans la hiérarchie sacerdotale. C'étaient les poètes, les aèdes. Improvisateurs sacrés de la Gaule, le long des routes et dans les assemblées publiques, ils s'en allaient chanter les gestes glorieux des chefs, et quand sonnait l'heure des luttes épiques, sur le champ de bataille, leurs incantations accompagnaient les guerriers. Chez les Celtes, comme aux beaux jours de la Grèce, a dit Ménard, les poètes ne sont point des rêveurs solitaires : ils se mêlent à la vie active dans les luttes pour la conquête et la défense du droit. La direction des esprits leur appartient, et c'est le cœur de la patrie qui bat dans leur poitrine.

« J'ai regretté que les figurants briochins n'aient pas reproduit le costume de ces bardes vagabonds, porteurs de la bonne parole dans les clans celtiques. Le vêtement de ces errants se composait d'une tunique, de larges braies descendant jusqu'aux chevilles.

1. Ils veillaient à ce qu'aucune partie de l'enseignement mystériel ne fût divulguée (*note de l'auteur*).

« Compagnons des armées en campagne, ils revêtaient une cuirasse, tenait à la main une hache de bataille et jetaient la rote (lyre à trois cordes) sur l'épaule.

« Ces trois ordres de la hiérarchie sacerdotale, je les ai vus avec le plus vif intérêt évoluer dans la pièce écrite d'une écriture cursive, pour la circonstance, par M. L. Aubert.

« Mon distingué confrère eût pu prendre pour sujet le Mystère de saint Gwénolé, le Purgatoire de saint Patrice, la Vie de sainte Tryphine ou le roi Arthur. Il a préféré extraire de la légende celte Huellédah (1), pétrie d'amour et pourtant fidèle à ses dieux jusqu'à mourir de cette fidélité même. Je ne veux pas rechercher si l'auteur a pillé l'histoire, puisqu'aussi bien il avoue lui-même son larcin. Il lui sera, en tout cas, pardonné, parce qu'il a recousu habilement ces morceaux de légende.

« Pour ceux qui s'isolèrent du tumulte de la foule, quelques minutes inoubliables sonnèrent pendant le développement de ce drame celtique. Les druidesses, en cercle, tendirent un immense drap blanc. Le druide monta sur le dolmen, leva vers le ciel sa faucille et, accompagnée par le chant des oiseaux, par le frémissement des feuillages, Huellédah murmura la prière du gui.

« O gui, plante sublime, symbole de l'espoir, image de la vie ! Tu nais dans l'ombre du grand chêne ; sous ses rameaux sombres et dentelés, tu croîs ! En signe de ta dépendance, de ton humilité, tu vis mystérieusement... Cependant, ô gui ! tu es idéal et divin... tes fruits sont d'or... tes feuilles sont d'argent et les pleurs de la nuit les irisent de perles. Mais simple, modeste, en dépit de ta splendeur, tu te tiens caché aux regards indiscrets... seuls, les oiseaux connaissent ta secrète beauté et les magnifiques effets du soleil se rient sur tes branches. »

« Les poètes applaudirent cette naïve invocation, puis un grand silence tomba pour la cérémonie druidique.

« J'ai relevé sur un calepin les actes successifs de cette liturgie très respectueuse de la tradition, et, si mes notes sont parfois un peu tremblées, c'est qu'il est des moments où mon cœur a battu la charge et que mes yeux se sont voilés.

« Ce que ma plume ne peut rendre, c'est la beauté du cadre, la fluidité de cette lumière d'été — une lumière d'or fin — sous ces arceaux de verdure d'un vert très tendre, et aussi cette

1. Velléda (*notes de l'auteur.*)

grâce harmonieuse des robes sacerdotales dont la brise caressait doucement les plis. Quelle devait être la splendeur de ces assemblées dans les forêts profondes de la Gaule, quand l'archidruide officiait en face d'un peuple frémissant, casqué d'ailes gigantesques ou de panaches touffus, vêtu de peaux de bête ou de saies brodées d'or et d'argent? Et ce rituel était le même chez tous les Celtes, dans la verte Erin, en Ecosse, chez les Gallois et les Armoricains. Ainsi, les traditions, la langue et une certaine tournure d'esprit resserrent notre parenté étroite.

« Il faut remercier la délégation galloise de nous avoir donné une reproduction aussi exacte que possible du *Gorssed* bardique. Dans les plis de ses robes liliales, elle nous a apporté la poésie, délicate des Highlands et des fraîches vallées de Galles. J'étudiais la physionomie des protagonistes cependant qu'ils évoquaient la vie druidique. L'œil était profond, vraiment inspiré, il allait chercher la vérité éternelle au delà du dais azuré, tendu sur notre tête. Le geste très noble, très ample, rassemblait les montagnes de Cambrie, les chênes de Cornouailles et les sources d'Armorique.

« ... Quatre heures sonnent. Dans le cercle sacré, formé de menhirs, gardés — combien difficilement ! — par les robes blanches, l'archidruide monte sur le *Moen Llog* ou dolmen sacré, qui symbolise la terre. A sa droite se tient fièrement le porte-glaive, sir Thomas Cochfard, ancien maire de Cardiff. Il a pour mission de présenter la longue épée du roi Arthur. A la gauche de l'archidruide est le barde-hérault avec, à la main, la *corn-hirlas* ou conque, merveilleusement ouvragée. Derrière lui est tendue la bannière de l'ancien roi d'Irlande, Coswallon, en velours bleu avec lion héraldique. Tout autour flottent les robes blanches, bleues et vertes du corps bardique.

« Très solennel, très décoratif, le barde-hérault, se tournant lentement vers les quatres point cardinaux, annonce l'ouverture du *Gorssed* de 1906 par quatre appels successifs de conque.

« L'archidruide récite les prières liturgiques. Je me les suis fait traduire. L'inspiration en est très pure. La phrase « *Y gwir yn erbyn y byd* », le *Droit à la face du monde*, sonne un son très harmonieux qui ne déplairait ni à M. d'Estournelles de Constant, ni à nos internationalistes. Cette incantation vous ramène vers les sources pures de la philosophie platonicienne et aussi vers la *Prière sur l'Acropole* de Renan, le prince des Celtes.

« La cérémonie de la paix m'impressionna vivement. Les ovates et les bardes, comme dans le baptême gaulois, couchèrent horizontalement le glaive, un glaive d'un gothique merveilleux, dont la poignée d'or est incrustée de pierres précieuses, avec coquilles en fer sculpté. L'archidruide se tourna vers la foule des robes blanches et bleues, et cria : « *A oes heddu ?* » «Est-ce la paix ? » Les robes blanches et bleues, s'étant inclinées, répondirent : « *Heddu !* » « Paix ! » Alors les bardes redressèrent vers le ciel le glaive d'Arthur, puis le rentrèrent au fourreau. La bannière de Coswallon s'inclina lentement et la *corn-hirlas* sonna.

« La paix était consommée entre les Celtes, de l'Ancien et du Nouveau-Monde. Paix symbolique, allez-vous me dire. Qu'importe ! Toutes les révolutions n'ont-elles pas eu pour point de départ un mouvement d'idées !

« De nouveau, se produisit un flottement dans les robes. Les Gallois se placèrent à droite du dolmen, les Bretons à gauche. Le vaillant député du Morbihan, M. de l'Estourbeillon, somptueusement vêtu du costume national, monta sur le dolmen et présenta la moitié de l'épée symbolique, cependant qu'un druide gallois offrit l'autre moitié. L'archidruide maria les deux tronçons et enlaça le glaive reconstitué d'un flot de rubans aux couleurs galloises et françaises ; puis, comme l'avait fait Lamartine à *Abergavenny*, il expliqua à la foule que ce glaive était le symbole de la paix et de la poésie, que ce « Baptême du Glaive » était une forme saisissante de la reconstitution définitive des deux branches de la race celtique : la gaëlique et la kymrique ou bretonne.

« L'émotion se prolongea en longues vagues frémissantes jusqu'au peuple indocile — un peuple casseur de barrières — quand un barde gallois, dressé sur le dolmen, chanta en anglais la *Marseillaise*, quand une jeune ovatesse, aux yeux magnifiques, des yeux de prêtresse inspirée, se drapa dans sa robe mauve et entonna l'hymne gallois. J'avais les yeux rivés sur les Anglais. Ils s'étaient découverts, redressés fièrement, et, les yeux au ciel, en ton mineur, accompagnaient l'air national gallois. Pourquoi, à cette heure divine, n'étaient-ils plus là, ce Gruffyd, ce joueur de harpe aveugle de Llannover, et sa fille Suzanna qui, en 1867, du frémissement divin de leurs cordes d'or accompagnèrent les cantates ?

« La cérémonie était finie. Le peuple s'écoula. Quelque

temps encore, je demeurai dans l'enceinte sacrée, regardant le gui se balancer au chêne majestueux et suivant au loin le flot des robes blanches et bleues, qui lentement, religieusement, glissaient dans les allées pointillées d'or par le soleil couchant. »

Voici enfin le compte rendu du Gosedd tenu en 1906 dans le pays de Galles : on pourra constater que cette cérémonie revêt encore plus d'ampleur de l'autre côté de la Manche que chez nous, au fond de l'Armorique...

L'Eisteddfod Royale Nationale de Carnarvon

« Carnarvon, 22 août

«... Je me lève de bonne heure, et je parcours la ville. Carnarvon me paraît une bonne petite ville de province, élégante et coquette : elle a quelque chose de Paimpol... Je visite le port, où je rencontre un groupe de marchands d'oignons de Roscoff et Cléder .. Mais je dois m'apprêter pour la grande cérémonie du matin, tant attendue : l'intronisation de l'archidruide Evan Rees-Dyfed. Je me dirige vers l'hôtel de ville, où le cortège doit se former. A 8 heures du matin, la foule est compacte et gêne déjà la circulation dans les rues. Je réussis cependant à m'assurer un poste d'observation.

« A 8 h. 1/2, la tête du cortège bardique sort de la mairie.

« En tête, voici la grande bannière du Dragon-Rouge, dont l'on admira la richesse à Saint-Brieuc ; puis les bannières des sociétés adhérentes ; la Corne de guerre ; la Corne à boire, en ivoire, montée sur un dragon en or, qui repose lui-même sur un plateau d'onyx. Les porteurs de harpes suivent, précédant les druidesses harpistes ; puis le barde porte-glaive, aussi grand que sa gigantesque épée d'Arthur ; ensuite la théorie des druides blancs, des bardes bleus, des ovates verts, au nombre de plus de cinq cents. Les bardes bretons se distinguent au signe qu'ils portent sur la toque de la saie ; les bardes irlandais ont une sorte de mître noire avec des broderies d'or.

« A la fin du cortège, voici les dignitaires du gorsedd, puis les *personæ gratæ :* sir Morgan, lord-maire de Londres, délégué de S. M. Edouard VII, en grand costume d'apparat ; ses shériffs ou adjoints ; lord Castletown, président de l'Association panceltique ; M. Derbishire, maire de Carnarvon ; sir Graves, lieutenant royal ; les aldermen, en robes rouges fourrées de

renard ; les notabilités ; puis l'archidruide Dyfed (prononcez Deuved), tout resplendissant dans sa toge de lin immaculé.

« Par la grande porte gothique de l'Est, le cortège pénètre dans l'enceinte intérieure du château-fort de Carnarvon, qui est un magnifique *ground* d'un hectare de gazon, à ciel ouvert, où, dans le décor merveilleux de murailles crénelées et de donjons massifs, vont se dérouler ces captivantes cérémonies druidiques, que nous devons remercier les Kymris de nous avoir conservées à travers des millénaires.

« Au centre du *ground*, un dolmen a été édifié. Il est entouré de douze menhirs, représentant les douze chevaliers de la Table-Ronde.

« La cérémonie s'ouvre par les appels du *corn-gwlad* et se continue par la cérémonie du Glaive.

Par trois fois, le doyen des druides, Cadvan, fait retentir l'appel : « La paix existe-t-elle parmi vous ? »

« Elle existe ! » clame la foule entière, tandis que les bardes touchent le fourreau de la main.

« Cette épée d'Arthur est une véritable merveille. Elle a été fabriquée, d'après des dessins anciens, par l'artiste Herkomer. Elle mesure 2 m. 10 de haut et a la forme de la claymore écossaise.

« Le fourreau est en bois de cèdre, entouré de cercles de cuivre sur lesquels sont gravées les devises : *Jesu, na'd gamwaith* (Jésus ne trompe pas) ; *Gwir yn erbyn y byd* (Vérité contre le monde). La lame est en acier damasquiné, la poignée est enroulée de fils d'or et d'argent. Les trois gardes sont en acier également, et, surmontant le tout, un bloc de cristal de roche incrusté dans un dragon en or massif.

« Cadvan cède alors le dolmen à l'archidruide Dyfed. On apporte un siège de chêne sculpté, où l'ancêtre de la race est assis ; puis, après la récitation de la prière solennelle : « Dieu, donne-nous ta force, etc. », un druide passe le pectoral d'or au cou de l'archidruide, puis lui pose sur la tête la couronne de bronze imitant des feuilles de chêne. Il le sacre chef intellectuel du corps bardique des deux Bretagnes, puis il retrace en quelques mots sa vie.

« Evan Rees a 63 ans. Il est né dans le comté de Glamorgan, de parents très pauvres. Il fut, dans sa jeunesse, ouvrier mineur. A 18 ans, il entra en relations avec un pasteur non conformiste, qui lui fit faire ses études ; il fut reçu prédicateur peu après

puis pasteur. Il occupe aujourd'hui, dans le civil, l'humble fonction de pasteur à Cardiff.

« De bonne heure, il se fit connaître par son réel talent poétique. Il fut cathédré dans plusieurs Eisteddfods, et a publié plusieurs volumes de vers gallois. On le dit passé maître dans les 32 mesures rythmiques de la cyngkanedd ou allitération métrique, système de versification très ardu, auquel on reconnaît les véritables bardes lettrés.

« L'archidruide se lève alors, très solennel. Il paraît très ému. Cet humble vieillard, hier encore un inconnu, est devenu soudain le chef d'une hiérarchie ancienne et honorable, la plus honorable de l'Occident, puisqu'elle a ses racines dans le passé de notre propre race.

« Gravement, il retire ses lunettes d'or, se lève, et d'une voix sourde d'abord, qui se timbre peu à peu, pour devenir tonitruante par moments, il prononce un long discours. Il retrace un tableau imagé des luttes que les Celtes dispersés ont eu à soutenir à travers les âges pour leur indépendance et leur liberté. Il constate qu'aujourd'hui ils marchent la main dans la main, à la tête de la civilisation occidentale. Autrefois guerriers, ils sont devenus les apôtres de la paix féconde. Leur tolérance mutuelle a eu raison des divergences de religions et de sectes qui semblaient avoir creusé entre eux un fossé profond ; désormais, ils ne veulent plus avoir qu'un cœur et qu'une langue. Ils veulent travailler ensemble à l'avènement de la bonté et de la justice, et, respectueux des droits de tous, ils entendent que leurs droits soient également respectés de tous les peuples.

« Gardiens et dépositaires de la plus sacrée tradition de l'Occident, ils veulent en conserver les symboles, comme une armure merveilleuse qui imposera à leurs ennemis et réveillera le patriotisme de leurs amis.

« Il fait allusion à l'*Entente cordiale* des deux nations française et anglaise, et rappelle la magnificence des fêtes de Saint-Brieuc, dont il retrace un tableau saisissant aux auditeurs.

« Il termine en remerciant tous ses confrères du gorsedd, et les assure que, tant qu'il vivra, il n'aura qu'un idéal : la gloire du pays de Galles.

« L'archidruide Dyfed est applaudi avec un enthousiasme indescriptible.

« Le lord-maire de Londres, sir Morgan, monte alors sur le dolmen, et, au nom du roi Edouard VII, il présente à Dyfed ses

félicitations. Il assure l'Eisteddfod de la sympathie du gouvernement. Puis, il remet à l'archidruide, de la part du roi, un don de joyeux avènement (1).

« Cette cérémonie, grandiose dans sa simplicité primitive, et d'autant plus imposante qu'elle ne se départît jamais de son caractère essentiellement populaire, est suivie ensuite de récitations de tercets par les bardes, en l'honneur du nouvel élu.

« Plusieurs nouveaux membres ont été reçus dans le gorsedd.

« Il était plus de midi lorsque la cérémonie prit fin. Le cortège, à travers une foule immense, est retourné à la mairie, où les bardes ont déposé leurs saies pour reprendre leur place parmi le commun des mortels.

« Carnarvon, 23 août.

« J'ai assisté, hier soir, à un concert qui dépasse en grandiose tout ce que j'ai vu jusqu'à ce jour.

« Il avait lieu à 8 heures, dans le hall du Pavillon.

« Figurez-vous un immense édifice tout en fer, quelque chose comme des halles dans une grande ville de France, mais plus haut, plus vaste encore, avec une acoustique parfaitement étudiée.

« Quatre portes y donnent accès : l'une sur la scène et dans les coulisses, les trois autres aux différentes places, 1re, 2e et 3e. Les délégués bretons sont aux premières. Dix mille auditeurs sont massés là, tous assis. Le *stage* ou scène est, comme le reste, gigantesque. Pas de rideau, mais des bancs en amphithéâtre. Un chœur de 300 exécutants, hommes, entre en ordre par la droite et prend place sur la scène. On entendrait voler une mouche. Le chef du chœur, M. Edward Elgar, garde son calme parfait, qui contraste avec le « démènement » habituel de nos chefs de musique.

« Un geste, et le chœur attaque avec un ensemble merveilleux le poème gallois *Caratacus*, à quatre voix, avec accompagnement de harpes. Ce chœur comprend des soli de ténor et d'alto,

(1) Un détail montrera l'importance du mouvement néo-celtique actuel. Le 5 août 1924, le prince de Galles s'est fait initier, à Pentypool, à l'*Eisteddfod* national, aux rites de l'ancien ordre des bardes de l'île de Bretagne. Il a été accueilli par tous les druides et les bardes du Pays de Galles en costume de cérémonie : il a revêtu lui-même la grande cape verte des bardes, et a reçu le nom gaélique de Jorwerth Dyvysog (*Note de l'auteur*).

que remplissent des voix véritablement surprenantes de souplesse ! Le pays de Galles est vraiment *gwelad y gan*, le pays du chant ! Penser que tous ces choristes, ces solistes sont des ouvriers, des mineurs, des boutiquiers, de petites gens, enfin, qui ont, comme tout le monde dans cette contrée, la passion de la musique, de la littérature et du chant ! On se sent transporté en plein pays d'idéal et de rêve, et l'on se prend à regretter de n'avoir pas une Bretagne semblable, moins divisée par la politique, moins dévorée de cléricalisme et d'anticléricalisme. Je deviens de plus en plus partisan de ces fêtes franco-anglaises internationales.

« Si nos compatriotes fréquentaient davantage ces gens-ci, ils en auraient beaucoup à apprendre. Et ce sera l'honneur des Bretons et des Gallois d'avoir jeté les bases de cette Entente cordiale nouvelle à Cardiff, en 1899.

« Le chœur des hommes a fini *Caratacus*. Disciplinés, ils se défilent par la gauche, et aussitôt, un chœur de 200 femmes et enfants succède au premier.

« La foule acclame : c'est du délire : les femmes, toutes jeunes et gracieuses, saluent de la tête et attaquent le chœur religieux *Lawenwch yn yr Arglwydd* (Réjouissez-vous dans le Seigneur). La musique, œuvre de M. David Evans, est tout à fait celtique. On eût dit un pot-pourri de cantiques bretons : c'était religieux, grave, et doux à la fois, car ces femmes ont des voix ravissantes.

« Le concert prit fin, vers minuit, au chant de l'hymne national gallois : *Vieux pays de mes pères.* »

(*Dépêche de Brest*, 26 août 1906).

On voit que nous n'avons pas affaire ici à une tradition morte, mais à une tradition essentiellement vivante et vivace qui, en dehors de la reconstitution de ces antiques Gorssedd, étudie ses sources, creuse ses origines et reconstitue patiemment, dans le silence de l'étude, le haut savoir ancestral.

Ainsi en est-il de toutes les traditions sur lesquelles nous nous appuyons, et si les manifestations extérieures des autres sont moins connues du public, parce qu'elles vivent plutôt en elles-mêmes, elles n'en sont pas moins

réelles et perceptibles pour qui veut les percevoir.

C'est ainsi que l'Essénisme, du Mont-Moria qui forme une des branches de la tradition judéo-orientale, l'Essénisme dont est sorti le Christ et qu'on pouvait croire disparu depuis des siècles, possède encore, en France même, plusieurs communautés, dont une à Lyon, qui détiennent, en le célant, le savoir divin de leurs ancêtres.

Et ce qui vient d'être dit pour la tradition gaélique se retrouve dans tous les anneaux de la tradition égyptienne qui, vu le manque d'écrits de la Tradition des Gaëls, est surtout la nôtre.

Aujourd'hui encore nous avons autour de nous, concurremment avec des Talmudistes et des Kabalistes, des représentants de la *Mischna* et de la *Massorah* hébraïques. Il existe encore à l'heure actuelle des Pythagoriciens qui non seulement étudient les œuvres laissées par le maître, mais qui pratiquent sa doctrine. Le néoplatonisme et les écoles d'Alexandrie ont laissé assez d'écrits pour nous guider dans nos recherches, et la Gnose s'est continuée jusqu'à notre époque où j'ai personnellement connu le patriarche Synesius III — un charmant homme, entre parenthèses, et des plus érudits — qui habitait Paris. Il existerait encore des Templiers, m'a-t-on affirmé, et je le crois volontiers puisqu'il est reconnu que, pas plus dans l'ordre intellectuel ou moral que dans l'ordre matériel, *rien ne se perd*. Plus tard, les alchimistes et kabbalistes du moyen âge nous ont laissé assez de manuscrits, maintenant, pour la plupart, remis au jour, et dans lesquels il nous est loisible d'approfondir la connaissance de leurs doctrines. Les Rose-Croix et la Franc-Maçonnerie des temps modernes ont été assez étudiés pour que nous soient connues les théories qui les guidaient. Enfin, le Martinisme date de notre époque.

On voit donc que nous sommes reliés par une série ininterrompue de chaînons à l'Université mystériale d'Egypte.

Quand nous aurons enfin pénétré — travail en ce moment en cours — dans le fond de la tradition gaëlique, nous recevrons directement la pensée dirigeante de notre ancêtre Ram, et, par elle, nous entrerons en relation avec la pensée atlante, reflet de la pensée lémurienne qui, elle-même semble avoir été contemporaine, — dans un passé des âges combien reculé ! — des Terres Blanches de la Boréalie, berceau de notre race.

Il n'est pas jusqu'à la vieille Magie, si décriée cependant, par l'intrusion d'un Charlatanisme éhonté, qui n'ait retrouvé la faveur d'antan ; mais aujourd'hui, elle a abandonné ce nom tombé en défaveur, pour prendre celui d'hyperphysique, et toutes les formules des vieux grimoires ont été reprises, étudiées, approfondies, et surtout expérimentées, particulièrement par la *Société d'études ésotériques*, afin que l'on pût savoir définitivement la part de vérité qu'elles peuvent détenir, car si un certain nombre d'entre elles nous proviennent assurément de la Sagesse antique, il en est un certain nombre aussi qui ne doivent leur existence qu'à des cerveaux exacerbés de mysticisme malsain.

Personnellement, je me suis peu adonné à ce genre d'études, m'occupant plutôt de psychologie expérimentale et de psycho-physiologie ; mais il est néanmoins telles expériences prônées par les manuels de magie et de sorcellerie qui se sont présentées sur ma voie et que j'ai eu la curiosité d'élucider, — celle des cercles magiques, notamment.

Voici le récit d'une de ces expériences, tiré d'un journal de l'époque qui en a rendu compte. On verra par la simple lecture de cette expérience quels étaient les motifs qui me guidaient et quels buts je me proposais d'atteindre en la poursuivant. Je reproduis *in extenso* l'article publié alors.

« L'opinion générale, parmi tous les occultistes et magistes contemporains, est qu'une expérience d'hyperphysique ne peut

réussir que si elle est tentée dans le plus strict isolement. Le motif est qu'une assistance, quelle qu'elle soit, interdit *ipso facto* toute production de phénomènes.

« Personnellement, j'avais eu, à plusieurs reprises, l'occasion de remarquer le bien fondé de telle opinion, mais je n'étais pas d'accord avec les autres expérimentateurs quant à la cause des échecs universellement constatés : il me semblait qu'il devait se produire à tout le moins un commencement d'exécution, malgré la présence d'assistants, et que cette présence ne devait, en tout état de cause, influer que sur le résultat final, lequel ne pouvait se produire parmi l'enchevêtrement — si je puis m'exprimer ainsi — des fluides émanés par une assistance d'ordre composite où surtout domine le sentiment égoïste de la curiosité ; mais, pour arriver à une certitude à cet égard, l'expérimentation était absolument nécessaire ; or, comment, vérifier le résultat d'une expérience qui, logiquement, n'en doit produire aucun ? Il y a là une sorte de cercle vicieux dont au premier abord, il semblait assez difficile de sortir ; et en réalité, aucun de mes devanciers n'avait pu résoudre la question qui, par suite, restait toujours pendante. Je résolus de tourner cette difficulté par un procédé spécial qui n'a pas encore été employé, que je sache, en pareille matière.

« Je pensai que l'usage de bons sujets magnétiques mis en état de voyance et décrivant instant par instant les phases diverses de l'opération, pourrait être d'un grand secours pour arriver à une certitude dans un sens ou dans l'autre... et je résolus d'expérimenter dans ces conditions.

« Le 9 novembre 1912, je réunis, à l'*Institut de Recherches Psychiques de France*, un certain nombre d'adhérents de cette Société, plus quelques invités, parmi lesquels MM. les docteurs T. et E. ; en tout une soixantaine d'assistants, hommes et dames, présentant toute la variété des degrés d'instruction technique, de croyance et d'incrédulité. Mon but, en agissant de la sorte, était de réunir un public d'ordre en quelque sorte composite, de façon à voir si, devant une assistance un peu disparate, j'arriverais à obtenir un résultat appréciable.

« Je fus donc obligé, un certain nombre de personnes présentes étant peu au courant de la question, d'expliquer ce qu'est exactement la vieille magie, devenue l'hyperphysique de nos jours.

« La magie n'est pas, comme le pensent trop de gens, le

moyen de produire des miracles en dehors de toute loi physique; c'est, au contraire, l'application de la volonté humaine hyperdynamisée à des forces naturelles existantes, que ces forces soient connues ou non de la science normale (1); et la volonté actionne ces forces en agissant intermédiairement sur les Entités astrales qui les dirigent.

« Ceci expliqué, j'avertis les assistants : Ce que je vais faire est une expérience qui n'a jamais encore été tentée, de cette façon, en public; j'ignore donc autant que vous le résultat que pourra donner cette tentative; c'est, en un mot, un essai que je fais ici.

« Il y avait là plusieurs voyants naturels, Mme T. M., Mme L. et quelques autres. Mais il y avait surtout Mme Lambert, un des meilleurs sujets actuels, qui fut pendant des années, celui du colonel de Rochas et qui est maintenant le principal sujet de l'*Institut de Recherches Psychiques de France.*

« J'avais préparé trois expériences successives, de manière à atteindre quelque résultat par des voies différentes.

« La première était la consécration d'un miroir magique constitué par un globe de cristal. La deuxième était la consécration d'une épée. Enfin la dernière devait consister en la création d'un cercle magique; je n'avais rien dit, au cours de la conférence préalable, de ce que je comptais faire, pour éviter toute suggestion verbale chez le sujet.

« Après les explications préliminaires données par moi, M. Lefranc endort Mme Lambert et les résultats obtenus ont été les suivants :

« *Première expérience.* — Je présente au sujet le miroir non consacré et lui demande ce qu'il voit. Il décrit le globe de cristal, sans plus. Je procède à la consécration. Le sujet voit la boule devenir peu à peu lumineuse, et, au moment où je l'expose à la vapeur d'encens, il en voit jaillir comme un éclatement de flammes rouges au milieu desquelles lui apparaît une tête qui s'efface avant qu'il ait le temps de la bien voir. Puis, à la fin de la consécration tout disparaît progressivement : il ne voit plus qu'une boule de cristal.

« *Deuxième expérience.* — Je présente l'épée au sujet; il la décrit telle qu'elle est physiquement. Je prononce la formule de

(1) C'est à ce titre que le magnétisme et l'hypnotisme forment deux chapitres de la vieille magie mystériale.

consécration et expose l'objet à la vapeur d'encens. Pendant toute l'opération le sujet reste muet, mais agité; quand, après la consécration, je lui présente l'épée, avant que j'aie le temps de lui poser une question, il jette un cri d'effroi et accuse la présence d'une Entité rouge qui, dit-il, le menace et veut se jeter sur lui. Je tente de le rassurer, mais en vain : il est positivement terrifié et tout son corps tremble.

« *Troisième expérience.* — Je comptais dans le principe faire de la formation du cercle magique une expérience complètement à part : mais devant l'agitation du sujet, je trace aussitôt, sur le parquet, autour de nous deux, avec la pointe de l'épée consacrée, un cercle protecteur. A partir de ce moment le sujet semble plus rassuré, et il m'est possible de l'interroger. Je lui demande ce qu'il voit : le cercle que je viens de tracer lui paraît flamboyant, et il voit l'Etre rouge qui circule tout autour en essayant d'y pénétrer, mais sans pouvoir y parvenir : cette Entité ne cesse de le menacer, mais sans lui causer de frayeur trop grande maintenant qu'il se sent à l'abri.

« Sur ma question : « Suis-je également menacé ? », la réponse est : « Oui, mais il ne peut rien contre vous. — Pourquoi ? — Parce que vous êtes protégé par des Entités bleues qui vous entourent, tandis que moi je n'ai pas de protection. — N'ayez pas peur, je suis là pour vous sauvegarder : vous n'avez rien à craindre près de moi : les Entités qui m'environnent ne vous laisseront pas faire de mal. — N'importe ! j'ai peur ! »

« Devant la frayeur du sujet, je crois devoir mettre fin à l'expérience; je prononce mentalement la formule de renvoi, en priant les Entités protectrices de défendre le sujet. Celui-ci déclare qu'il voit tout s'éteindre autour de lui et tout s'effacer.

« On le réveille et, même revenu à soi, il demeure assez énervé.

« Les voyants naturels qui se trouvaient dans l'assistance, ensuite interrogés, ont confirmé dans ses grandes lignes le témoignage du sujet ; ils signalent, de plus, dans l'expérience du cercle, un tourbillon d'Etres astraux dont n'a pas parlé le sujet qui, dominé par la terreur, dirigeait toute son attention sur l'Entité dont il se croyait menaçé.

« Telle est l'expérience, jusqu'alors inédite, que je viens de tenter publiquement et dont la réussite m'amènera à faire prochainement dans les mêmes conditions de contrôle magnétique, une opération magique complète et conduite, du commence-

ment à la fin, selon les règles techniques. Deux conclusions me paraissent pouvoir être tirées de cette réussite :

« 1° En utilisant ce procédé de contrôle, il sera, semble-t-il, possible à l'avenir, de connaître exactement les résultats que peuvent donner les expériences hyperphysiques, et, par suite, de contrôler objectivement les affirmations des expérimentateurs en magie cérémoniale ;

« 2° Jusqu'à présent, toute opération hyperphysique devait être accomplie dans l'isolement ; on pourra désormais, je pense, en se servant d'un sujet placé magnétiquement en état de voyance, agir devant quelques témoins aptes à certifier la réalité des résultats ainsi obtenus. »

(*Vie mystérieuse,* 25 janvier 1913.)

A l'heure actuelle, cette partie de la « Physique transcendantale » des sciences époptiques est étudiée, creusée et expérimentée par un certain nombre de chercheurs occidentaux au premier rang desquels s'est placé le Dr Encausse (Papus) ; mais c'est dans l'Inde, le principal berceau, avec l'Egypte, de la Sagesse antique, et le grand centre initiatique fondé par Ram (1) que cette science s'épanouit aujourd'hui dans toute son ampleur ; personnellement, il m'est arrivé maintes fois, au cours de mes études de me trouver en face des étranges phénomènes générés par les yoghis et les fakirs : je n'en donnerai qu'un exemple, publié sous le titre *Une expérience du Fakirisme*, dans le *Monde psychique* d'octobre 1911.

En rade de Colombo (Ceylan).

«... Un fakir vient de monter à bord, vêtu uniquement d'un *langouti* (sorte de pagne étroit), portant de la main droite le bâton à sept nœuds qui ne le quitte jamais, et de la main gauche un panier où il nous découvre une collection de cobras, nous offrant de nous faire des tours. Nous le prions tout d'abord, de remiser ses dangereux reptiles et de nous montrer autre chose. Il demande alors un poulet vivant qu'on lui apporte, en lui

1 V. ci-après, *les Traditions*.

disant, puisque nous sommes entre hommes, de retirer son *langouti* qui pourrait être pour lui ce qu'est la *gibecière* pour les escamoteurs occidentaux, ce qu'il fait d'ailleurs aussitôt et sans difficulté.

« Après s'être accroupi, il dépose devant lui son bâton à sept nœuds, saisit le poulet et le malaxe doucement après lui avoir rentré la tête sous une aile. Chose étrange : le poulet semble diminuer à vue d'œil, et disparaît enfin entre les mains du fakir qui continue son manège. Soudain, il sépare vivement ses deux mains ; chacune d'elles contient un poulet vivant. Il en dépose un sur le pont où l'animal, d'abord étourdi, se secoue puis cherche à picoter, pendant que le fakir recommence son manège avec l'autre poulet.

« L'homme réitéra une douzaine de fois successivement son opération, et une douzaine de poulets couraient sur le pont lorsqu'il se leva.

« On l'interrogea alors pendant qu'on le payait et qu'il ramassait ses volailles. Etait-ce de la magie orientale ? Il s'en défendit très vivement, affirmant n'être qu'un fakir et non un yoghi, c'est-à-dire un faiseur de tours et non un initié.

Par quel procédé pouvait-il arriver à tel résultat?

N...

« La réponse à cette question est bien simple :

Cet homme n'était en effet qu'un fakir, c'est-à-dire un serviteur du temple où il avait été instruit et au profit duquel il exerçait la profession qu'on lui avait enseignée.

« Mais les Orientaux ont bien plus creusé que les savants d'Occident ce que l'on a appelé les *Mystères de l'Etre*. En Europe, nous savons créer l'hallucination, mais seulement l'hallucination individuelle ; lorsque ce phénomène d'ordre psychique s'y produit collectivement, il est le résultat de causes extérieures et accidentelles. Au contraire, les sages d'Orient savent le créer artificiellement et de façon voulue. La plupart des fakirs ont reçu du temple qu'ils servent, les notions nécessaires pour produire simplement par le regard une magnétisation collective qui dispose chacun des assistants à voir dans la réalité ce qui n'est, en somme, qu'illusion ; on peut tenir pour assuré que si le phénomène eût été produit par un yoghi, c'est-à-dire eût été réel, les poulets auraient été laissés après le départ de l'opérateur de façon que chacun des assistants pût se convaincre

de la réalité du fait. Au contraire, le fakir les a emportés avec lui de manière à donner la seule conclusion possible à l'hallucination qu'il avait produite.

« Il est, de plus, probable que, si les assistants s'étaient communiqué leurs impressions de façon précise et à l'insu de l'opérateur, chacun d'eux eût vu les poulets avec un plumage différent et dans des directions diverses.

« En somme, en Extrême-Orient, le yoghi produit des prodiges réels ; le fakir n'en donne que l'illusion, mais il donne cette illusion par des moyens tels, et si insoupçonnables pour un occidental, qu'ils paraissent eux-mêmes tenir du prodige... »

On voit, par là, qu'à l'heure actuelle toutes les branches de la Sagesse antique — toutes celles du moins qui nous sont actuellement accessibles, sont étudiées et approfondies en opérant avec tous les moyens d'investigation que la science moderne met à notre disposition.

Un dernier point reste à élucider, avant d'entrer en matière, c'est de savoir jusqu'à quel point la *science cachée* du passé mérite aujourd'hui le nom de *science occulte*.

Dans un livre récent *Le Grand secret*, Maurice Mæterlinck m'a beaucoup surpris en consacrant des pages et des pages à étudier l'occultisme pour découvrir en fin de compte ce que nous savons tous, c'est-à-dire qu'il n'y a chez nous, en somme, aucun secret, sauf la réserve qui va être établie plus loin.

En effet, les doctrines et les théories de l'occultisme sont expliquées au clair dans des quantités d'ouvrages dus à des plumes autorisées et que n'importe qui peut se procurer chez le premier libraire venu ; et l'on peut être assuré que si, en pareille matière, on se trouve en présence d'un auteur qui se retranche derrière d'intangibles mystères, c'est que, au fond, l'instruction technique de cet écrivain laisse à désirer et que, au total, il n'a lui-même rien à dire. Tant de jeunes gens, en effet, aujourd'hui, pour se donner un vernis à la mode, s'intitulent

occultistes sans connaître, de l'occultisme, que ce que leur a appris un livre banal de vulgarisasion, dû à quelque compilateur d'occasion qui n'en sait guère plus qu'eux-mêmes!

Alors, dira-t-on, pourquoi avoir conservé ce titre de science occulte ou cachée, qui ne répond plus à son objet? Tout simplement parce que c'est sous ce vocable qu'est parvenue jusqu'à nous la Sagesse antique et que nous le conservons par fidélité, parce qu'il nous relie nettement et sans erreur possible à nos maîtres de jadis. Par quel mot d'ailleurs, compréhensible à tous, pouvait se remplacer le mot *occultisme* actuellement compris de tous? Faut-il dire *science époptique?* C'est bien prétentieux... la *Mystagogie ?* bien pédant... la *Mathèse ?* qui comprendrait sans explication?... Non! tenons-nous-en au qualificatif connu de tous : ne continue-t-on pas à dire les Euménides, bien que chacun en comprenne l'antinomie?

Je viens de parler de réserve au sujet de l'absence de tout secret dans nos études... Voici : Presque chaque science possède une partie dangereuse pour l'étudiant : les manipulations chimiques peuvent amener des explosions; la pratique de l'électricité expose à des décharges parfois mortelles; l'étude de l'anatomie peut amener des piqûres, etc.; bref, il n'est guère de science qui, d'une façon ou d'une autre, ne donne lieu à quelque péril. Ce n'est donc pas à l'étudiant de première année qu'en médecine on fait suivre un cours de toxicologie, et ce n'est pas au débutant en chimie qu'on fait manier les explosifs...

Or l'occultisme comporte de ces théories qui, bien comprises, conduisent à des connaissances effroyablement dangereuses, et qui ne doivent pas être divulguées sur la place publique — pas plus qu'un bactériologiste n'a le droit de donner au premier venu une culture de choléra

ou de fièvre jaune. Ces connaissances, on ne les rencontre pas dans nos livres : elles ne s'acquièrent qu'à force d'études et de méditations... C'est dire qu'on ne peut arriver à leur possession qu'après des années et des années de travail, oui ! mais alors l'étudiant est passé maître, et il est imbu de la grande doctrine de la fraternité humaine ; il sait, à n'en pas douter, à quelle expiation terrible l'amènerait inéluctablement la divulgation de cette partie mauvaise de son savoir — et il se tait.

Tels sont les seuls secrets de la science occulte, et véritablement, nul ne peut nous reprocher de ne pas jeter une telle semence de mal sur les places publiques !

CHAPITRE II

ADEPTAT

A. — Autrefois : l'Initiation

Il a été dit plus haut que la science antique se recrutait par voie d'initiation : nous allons reconstituer cette initiation d'après les auteurs tant anciens que modernes qui s'en sont occupés (1). Mais comme chaque temple possédait son système spécial, nous prendrons comme type celui qui a été le plus étudié dans ses sources, celui des Mystères d'Isis, en Egypte dont Jamblique nous a laissé une relation des principales épreuves qui le composaient, épreuves, disons-le tout de suite, destinées à mettre en lumière à la fois la force de caractère, le courage individuel et la maîtrise sur soi-même de chaque postulant à l'adeptat, et organisées de telle façon que, seul, celui-là pouvait arriver au but, de qui les Maîtres seraient assez sûrs par la suite pour lui confier les secrets à la fois sublimes et dangereux de la haute Sagesse.

L'initiation (2), majesté de la science, ne se communiquait pas indifféremment, même aux membres du sacerdoce égyptien. Il y avait, au sein des collèges sacrés, une hiérarchie d'aptitudes et de fonctions, une échelle de grades scientifiques à chacun desquels était attachée une

(1) Jamblique, Proclus, Plutarque, P. Christian, E. Lévi, baron de Sainte-Croix, Papus, etc...

(2) Il s'agit ici naturellement de la grande initiation, de l'initiation aux Mystères majeurs, celle des mystèses mineurs se faisant presque sans épreuves et, en quelque sorte, sur simple présentation par d'autres initiés.

épreuve particulière, différente des épreuves générales d'initiation dont nous allons avoir à nous occuper. Chaque épreuve donnait la mesure du degré d'intelligence et de force morale auquel était parvenu l'initié. Celui qui chancelait dans une de ces épreuves ne pouvait être admis à la subir une seconde fois. Si c'était un fils de Mage, il demeurait au point qu'il n'avait pu dépasser ; on lui conférait, dans les temples, un emploi en rapport avec ses facultés naturelles, mais l'accès des dignités supérieures lui demeurait fermé.

Si le récipiendaire était un étranger, il devait d'abord se soumettre à une rigoureuse enquête sur ses antécédents; et selon le résultat de cette enquête le collège réuni autorisait ou refusait par un vote secret, l'admission aux épreuves. En cas d'admission, la première épreuve était assez terrible pour le faire reculer s'il n'avait pas une âme fortement trempée, et alors il pouvait se retirer librement. Mais si l'épreuve était franchie, si les premiers symboles de la science lui avaient été découverts et expliqués, et s'il venait à défaillir dans une des épreuves suivantes, une loi redoutable, inflexible, le condamnait à périr dans l'enceinte mystérieuse : il ne revoyait jamais la lumière des cieux (1).

Deux entrées différentes donnaient accès à la voie des épreuves, suivant que, comme fils ou parent de mage, on était introduit dans cette voie par des Thesmothètes (gar-

(1) Les philosophes grecs Thalès, Pythagore, Platon et Eudoxe furent les plus célèbres étrangers qui traversèrent avec succès les phases de l'initiation. Pythagore eut pour maître l'archi-prophète Sonchis ; Platon fut enseigné pendant treize ans, nous dit Proclus, par les Mages Patheneith, Ochoaps, Sechtnouphis et Eytmon de Sebennithis. Ainsi, la fameuse doctrine qui a conservé le nom de *Platonicienne*, et qui a exercé une si grande influence sur le développement philosophique de toute la sagesse humaine en général, et en particulier des idées chrétiennes, est sortie des sanctuaires de Memphis et d'Héliopolis. (P. Christian, *Histoire de la magie* 1 vol. in-4°, Paris, S. D. ; ouvrage remarquable, et depuis longtemps épuisé, qui va surtout nous servir de guide dans cette question des initiations antiques).

diens des rites) qui d'ailleurs ne tardaient pas, dès après la première difficulté franchie, à abandonner le candidat à ses propres forces, ou que, comme étranger, on l'abordait seul. Nous allons d'abord nous occuper du premier cas.

Le sphinx de Giseh (1), d'après Jamblique, était la seule entrée réservée aux postulants accompagnés. Cette entrée obstruée de nos jours par les sables et par des décombres, se dessine encore entre les jambes antérieures du colosse accroupi (2). Elle était autrefois fermée par une porte de bronze dont le ressort secret n'était connu que des prêtres, et gardée surtout par la terreur religieuse et le respect craintif des foules. Dans le sphinx et sous lui se creusaient des couloirs communiquant avec la portion souterraine de la grande pyramide et s'entrecoupant de telle façon que, si l'on y pénétrait sans être guidé, on était

(1) Le sphinx de l'antiquité sacrée constitue à lui seul un ensemble de symboles qui sont, même à l'heure actuelle, à la base de tout adeptat : sa signification est : SAVOIR, VOULOIR, OSER, SE TAIRE.

La *tête de femme* personnifie l'intelligence humaine qui, avant d'entrer par l'action dans l'arène de l'avenir, doit étudier le but de ses aspirations, les moyens de l'atteindre, les obstacles à éviter, les écueils à franchir.

Les *flancs de taureau* signifient que l'homme, armé de la science, doit sous l'aiguillon d'une infatigable volonté et sous le joug d'une patience à toute épreuve, creuser pas à pas le chemin qui mène au succès.

Les *griffes de lion* signifient que, pour atteindre le but marqué par l'intelligence, il ne suffit pas de *vouloir*, il faut *oser* ; il ne suffit pas de travailler, il faut parfois combattre et se faire place par la force.

Les *ailes d'aigle*, repliées sur la puissante masse du sphinx, signifient enfin qu'il faut envelopper d'un voile épais ses desseins, jusqu'au moment d'agir avec une résolution qui s'élance, au besoin, sur les hauteurs de l'audace.

Jadis l'hiérophante disait à l'initié : « Sache voir avec justesse et vouloir avec justice ; sache oser tout ce que permet la conscience ; sache te taire sur tes desseins... » Aujourd'hui, nous disons au néophyte : « Etudie avant tout pour savoir ; quand tu auras la science, vois le but où elle doit te mener, et marche vers ce but non seulement avec toute ta volonté mais encore, s'il en est besoin, avec toute ton audace ; mais sache aussi observer le silence, sauvegarde contre les envieux et les sots, et gardien, devant la multitude ignorante, des secrets terribles que t'a dévoilés l'étude et qui, divulgués, constitueraient une exécrable semence de maux et de deuils.

1. A l'heure où paraissent ces lignes, des travaux se poursuivent pour exhumer complètement le sphinx de son linceul de sable.

ramené à une issue, soit celle-ci soit celle dont il va être question plus loin.

Les deux premiers initiés par rang d'âge, revêtus du grade de Thesmothète, avaient mission d'amener de suite le postulant qu'un vote unanime admettait aux épreuves. Celui-ci devait se livrer à la discrétion de ses conducteurs, écouter leurs avis comme des ordres et s'interdire toute question. Dès sa sortie de Memphis, on lui bandait les yeux afin qu'il ne pût se rendre compte de la distance qu'on lui faisait parcourir ni du lieu secret où il était conduit.

Ce postulant, la face voilée, est amené au pied du sphinx. La porte de bronze s'ouvre sans bruit et se referme de même. Un des thesmothètes prend une lampe suspendue à la muraille et marche en avant pour éclairer la route ; le second conduit par la main le postulant et lui fait descendre un escalier en spirale qui compte 22 degrés. Au bas du dernier degré s'ouvre et se referme une nouvelle porte de bronze donnant accès dans une salle circulaire. Le côté intérieur de cette porte est couvert d'un enduit granitique et ne laisse plus reconnaître la portion de surface dans laquelle se découpe l'entrée.

Ici commence la mise en scène des épreuves.

Les deux thesmothètes arrêtent brusquement le postulant, comme s'il était au bord d'un précipice entourant, lui disent-ils, le temple des mystères. — « Si tu tiens à ta vie, ajoutent-ils, demeure immobile, croise tes bras sur ta poitrine et ne détache pas ton bandeau sans ordre. »

Le candidat sait qu'il ne s'appartient plus : il se soumet passivement ; mais il a des sens, et ces sens dans cette longue attente, frissonnent malgré lui au seuil des dangers inconnus qu'il est venu braver.

Pendant ce temps, les deux thesmothètes se couvrent de longues robes de lin blanc ; l'un revêt une ceinture d'or et un masque de lion, l'autre une ceinture d'argent et

un masque de taureau ; ils symbolisent de la sorte les deux génies Pi-Rhé et Pi-ish qui gouvernent les évolutions de la lune et du soleil, les deux astres exerçant l'influence la plus directe sur la création, la dissolution et le renouvellement des êtres terrestres.

Aussitôt que les thesmothètes sont masqués, une trappe s'ouvre dans le sol avec un bruit éclatant et donne passage à un spectre, armée d'une faulx, et une voix lugubre s'écrie : « Malheur au profane qui vient troubler la paix des morts ! » En même temps, le bandeau du candidat tombe de ses yeux et il se trouve à l'improviste en face de ces trois figures monstrueuses, pendant que, sept fois de suite, la mort l'effleure de sa faulx. Si, malgré l'horreur de cette surprise, il conserve son calme, ses conducteurs se démasquent et le félicitent en lui laissant croire que les épreuves physiques sont terminées, et qu'il n'a plus à surmonter que les épreuves morales. Si, rassuré par cette perspective le candidat déclarait vouloir persévérer, on lui remettait en main la lampe conductrice, pendant qu'à fleur de sol une trappe de bronze ouvrait un couloir si étroit et si bas qu'on ne pouvait y pénétrer qu'en rampant sur les genoux et sur les mains. Les thesmothètes lui montraient l'ouverture d'un geste impératif et, dès lors, aucune parole n'était plus prononcée : le postulant était livré à lui-même.

Hésitait-il à s'engager dans ce trou sinistre ? ses conducteurs attendaient, muets et immobiles, sans un seul signe d'encouragement, qu'il prît une décision. Si son hésitation se prolongeait, on lui revoilait la face et il était reconduit hors du lieu sacré. Dès lors, son impuissance était démontrée et il ne pouvait plus, quoi qu'il fît, être admis de nouveau aux épreuves de l'initiation.

Si, au contraire, ferme en son dessein, il pénétrait dans la mystérieuse ouverture, la plaque de bronze retombait derrière lui avec un bruit formidable, répercuté encore

au loin par un effet calculé d'acoustique, pendant qu'une voix lointaine prononçait ces paroles sept fois répétées par l'écho : « Ici périssent les fous qui ont convoité la science et le pouvoir. » Les deux thesmothètes avaient disparu et il se trouvait, seul avec sa lampe, engagé dans ce souterrain sans savoir où il allait aboutir, sans savoir si même il allait y trouver une issue.

Ici, la suite des épreuves se confondant, nous allons nous occuper du candidat qui, au lieu d'être conduit aux épreuves, s'y rendait de lui-même. Il évitait ainsi la probation symbolique des thesmothètes, mais il se trouvait, dès le principe, dans des conditions démoralisantes d'absolu isolement qui constituaient comme la pierre de touche de son courage physique et de sa fermeté morale.

L'homme qui sentait en son âme une soif ardente de la Vérité, en son cœur la volonté nécessaire pour braver les terribles épreuves de l'initiation, gravissait jusqu'à la seizième assise de la grande pyramide de Memphis où se trouvait une ouverture taillée dans le granit, qui, jour et nuit, restait ouverte ; cet accès, d'environ trois pieds carrés, était situé au nord, côté du froid, des ténèbres, de l'ignorance (1). Le candidat devait, muni de sa seule lampe, et sans se laisser égarer par les ramifications sans nombre du souterrain dont chacune le ramenait à son point de départ, découvrir la galerie basse fermée par un panneau de bronze qu'il poussait et qui retombait derrière lui avec un bruit terrible, pendant que la voix mystérieuse, répercutée par les échos, lui clamait : « Ici périssent les fous qui ont convoité la Science et le Pouvoir ! »

La raison du postulant est alors frappée d'une violente secousse : est-il victime de son imprudence ? Est-il, dès le principe, condamné à mort ? Chez lui, l'indécision se

(1) Papus, *Traité méthodique de Science occulte*, 1 fort vol. in-4°. Paris, Carré 1891.

mêle à la terreur, comme pour lui faire savourer la menace de la plus lente agonie. Cependant, dans l'impossibilité de reculer, il se traîne en avant, et remarque que la direction de la galerie où il est engagé, suit une pente de plus en plus prononcée qui l'entraîne dans les profondeurs de la terre. Il rampe, en songeant que si sa lampe venait à s'éteindre, n'ayant plus aucun moyen de se guider, il serait perdu sans ressource.

Après un certain temps qui est pour lui un temps d'angoisse, la galerie qu'il suit aboutit à une sorte de cône renversé d'où sort une fumée noire et épaisse, et dont les parois, revêtues d'un ciment poli ne lui offrent aucune aspérité pour aller plus loin. Pourtant il découvre des échelons de fer scellés dans le ciment; leur série s'enfonce dans un trou d'obscurité dont sa lampe ne lui permet pas de dissiper les insondables ténèbres. En face, l'inconnu plein de périls ; en arrière, la retraite interdite ; et, entre ces deux menaces, une inertie pleine d'angoisses, avec la mort en perspective : il y a de quoi rendre fou le plus stoïque philosophe. Une seule résolution est possible : avancer.

Il descend un a un, lentement 78 échelons, après quoi le cône se termine par un puit béant, d'une invisible profondeur, et sans autre moyen de descente. Frissonnant d'épouvante, il remonte les 78 échelons que, ensuite, devant l'impossibilité de s'évader, il redescend de nouveau. A force de gravir et de descendre cette série de crampons, il finit par apercevoir, à sa gauche, vers la moitié de ces degrés, une crevasse dans laquelle peut s'engager un homme. N'ayant pas d'autre issue, il y pénètre et, à la lueur vacillante de sa lampe, il y découvre un escalier étroit, tournant sur lui-même en spirale, qui semble devoir le sortir des profondeurs de l'abîme. Au 22e degré, il est arrêté par une grille de fer qu'il cherche longtemps à ouvrir pour aller plus loin ; mais la grille ne présente

aucune aspérité, aucun ressort, et demeure hermétiquement close à ses recherches et à ses efforts. A bout de courage, il se laisse tomber devant cet obstacle qu'alors viennent lui ouvrir trois prêtres du grade de Pastophore (gardien des symboles sacrés), armés d'épées et coiffés de casques en forme de tête de chacal (1). Un d'eux lui dit : « Fils de la terre, sois le bienvenu, toi qui as échappé au piège de l'abîme où sont tombés tant d'imprudents, toi qui as découvert le chemin des sages. D'autres périls t'attendent, mais la Déesse, en protégeant jusqu'ici ta fermeté d'âme, t'a jugé digne de connaître les premiers symboles de la Science, ceux qui sont la clé de tous les autres. Entre, regarde et écoute : quand tu sauras, les rois de la terre seront moins puissants que toi. »

Le postulant se trouvait alors dans une longue galerie, soutenue par vingt-quatre énormes sphinx sculptés, douze à droite, douze à gauche, dont les onze espaces de chaque côté, revêtus de peintures à fresques, représentent vingt-deux figures sacrées qu'éclaire une rangée de onze trépieds de bronze occupant le centre de la galerie. Chaque trépied porte un sphinx de cristal dans lequel brûle une mèche d'amiante à la surface d'une huile embaumée.

Alors un pastophore explique au néophyte chacun des vingt-deux symboles dont l'ensemble constitue une doctrine absolue et qui correspondent à la fois aux vingt-et-un premiers nombres (2), et aux vingt-deux lettres de l'alphabet mystique (3) dont chacune a sa triple corres-

(1) Telle est l'origine du Cerbère de la mythologie grecque. Il est a remarquer que la plupart des symboles infernaux de cette mythologie ne font que reproduire les phases diverses des grandes épreuves de l'initiation Isiaque. Et quand nous voyons les épopées de l'antiquité faire descendre leurs héros aux enfers, il faut se rendre compte que ce n'est là qu'une allusion voilée aux épreuves de cette même initiation.

(2) Le vingt-unième symbole correspondait à zéro.

(3) *Athoïm*, *Beïnthin*, *Gomer*... *Thoth*, dont les signes graphiques, égyptiens archaïques, ont donné naissance à l'alphabet hébræo-chaldaïque.

pondance dans les trois mondes (divin, intellectuel et moral, physique), et représente la formule d'une loi de l'activité humaine dans ses rapports avec les forces spirituelles et les forces matérielles dont la combinaison produit les phénomènes de la vie.

Ces vingt-deux symboles, base de toute étude mystériale, étant les mêmes que ceux des vingt-deux arcanes majeurs du livre de Thoth-Hermès ou vingt-deux premières lames du Tarot sacré, dont l'explication nous ferait sortir de notre cadre, nous poursuivrons immédiatement, avec le néophyte, la série des épreuves de l'initiation.

Quand est terminée la révélation des tableaux divins, le pastophore conduit le postulant au fond de la galerie et lui ouvre une porte donnant accès sous une nouvelle voûte, étroite et longue, à l'extrémité de laquelle rugit une ardente fournaise.

Devant cette terrible vision, le candidat frémit : « C'est la mort ! » murmure-t-il.

— « Fils de la terre, lui répond le pastophore, les périls de la mort n'épouvantent que les natures avortées. Si tu es lâche, qu'es-tu venu faire ici ? Maintenant que les premiers Mystères t'ont été dévoilés, tu ne peux plus reculer : ou tu avanceras, ou tu périras ici, ensevelissant avec toi dans la mort les révélations qui viennent de t'être faites. Choisis ! »

Placé ainsi en présence de l'inéluctable, le postulant se met en marche pendant que derrière lui se referme la porte d'entrée : de nouveau il est seul, seul avec sa lampe, seul avec son courage. A mesure qu'il avance toutefois, la fournaise se réduit à une illusion d'optique créée par de légers entrelacements de bois résineux disposés en quinconces sur des grillages au milieu desquels se dessine un sentier qu'il va rapidement parcourir sans redouter nulle atteinte. Il s'élance, il croit l'épreuve franchie, mais subitement l'imprévu le saisit à nouveau : devant lui, l'avenue voûtée

se termine brusquement au niveau d'une eau morte dont la large surface couvre une profondeur ignorée ; en même temps, derrière lui, la fournaise devient réalité : de la voûte tombent des flots d'huile bitumineuse qui rejaillissent en boue embrasée et se rapprochent progressivement, lui interdisant tout retour en arrière : un vent de tempête souffle dans le souterrain et éteint la lampe qui guidait jusqu'alors le néophyte.

Poussé par le rideau de flammes qui s'avance rapidement derrière lui, il entre dans l'eau qui, à chaque pas, monte autour de lui, dépassant bientôt ses épaules... Mais, à la clarté grandissante de la fournaise, il s'aperçoit qu'il est au centre d'un étang sur l'autre bord duquel s'étage un escalier. Le fond de l'étang remonte progressivement et le néophyte atteint enfin les premiers degrés de l'escalier qui le conduit à une plate-forme surélevée, carrée, dont trois côtés sont dominés par autant de hautes arcades s'ouvrant sur le vide. Le quatrième côté est fermé par une porte d'airain que paraît diviser en deux une mince colonne torse où se voit en saillie une tête de lion tenant en sa gueule un anneau.

Le postulant, trempé et glacé, cherche en vain une issue ; derrière lui le brasier est éteint. Dans l'obscurité, il tâte, il palpe autour de lui, et, ne trouvant en saillie que l'anneau mobile de la gueule du lion, il le saisit...

Mais aussitôt s'effondre le plancher sur lequel reposent ses pieds, et il demeure suspendu dans le vide, sans savoir quel abîme s'est ouvert sous lui.

Il ne faudrait pas croire que, dans cette longue série d'épreuves, il est, comme il le croit, abandonné à lui-même. Au contraire, il est attentivement bien qu'invisiblement surveillé et suivi. Il n'est délaissé que si, dominé par la terreur et se sentant au-dessous de la tâche entreprise, il recule devant un danger ; en ce cas, il meurt de faim et de désespoir, perdu dans les cryptes où il s'égare, et,

quelques jours plus tard, les eaux du Nil, roulant son cadavre, apprennent au peuple terrifié qu'un imprudent, tenté par la double ambition de la science et du pouvoir, n'a pas su s'égaler aux dangers des épreuves et a payé de sa vie sa vaine tentative d'initiation.

Au contraire, marchant de l'avant, est-il trahi par un incident banal en dehors de sa volonté, comme l'extinction fortuite de sa lampe? il est alors secouru d'une façon incompréhensible pour lui, mais efficace, qui lui permettra d'atteindre son but. C'est ainsi que tous les dangers qu'il lui faut affronter et qui lui paraissent terribles, sont préparés de façon qu'il n'en soit pas gravement victime. C'est ainsi, par exemple que, à l'épreuve où il est parvenu si, ayant mal saisi l'anneau, il tombe dans ce qui lui paraît un gouffre, son corps passe d'abord à travers plusieurs toiles tendues que déchire son poids, mais dont l'une finit par arrêter sa chute, et le remonte ensuite devant la porte fatale.

Toutes ces épreuves n'avaient pas seulement pour but de s'assurer du courage de l'aspirant, mais, par un symbolisme effrayant, de lui enseigner que l'homme qui, dès cette vie, aspire à posséder la vie éternelle, doit commencer par mourir au monde, descendre vivant dans le tombeau, séjourner assez longtemps dans le sein de la terre pour s'y dépouiller de son corps mortel et n'en sortir que converti et régénéré, pour renaître à une vie nouvelle, après avoir triomphé des quatre éléments de la nature dont il était l'esclave. — Il faut avoir étudié de près toutes ces choses pour comprendre quelle haute idée les peuples de l'antiquité se faisaient de l'initiation.

Revenons au néophyte.

S'il a réussi à saisir de toutes ses forces l'anneau que tient en sa gueule le lion d'airain, le plancher mobile ne tarde pas à remonter sous ses pieds, en même temps que s'ouvre devant lui la porte de bronze : il se trouve alors

dans un temple étincelant de lumière où l'entrée qu'il a franchie est pratiquée sous le piédestal de la triple statue d'Isis, d'Osiris et d'Horus, trinité auguste, image des trois manifestations du Dieu créateur. Ce n'est que plus loin que lui sera dévoilée l'unité divine.

Là, le néophyte est reçu par des prêtres d'Osiris rangés sur deux lignes, parés de riches ornements sur lesquels se distingue un triangle rayonnant de lumière au milieu duquel brille un œil de diamant, symbole du Dieu (1). A leur tête est le porte-flambeau tenant en main le mystique *Baris*, vase d'or en forme de vaisseau, d'où jaillit une clarté éblouissante, symbole de la lumière incréée ; un autre porte le *Van*, symbole d'épuration, et tous les autres tiennent en main des signes de force et de puissance.

Le porte-flambeau embrasse trois fois le postulant, le fait agenouiller devant la triple statue et l'engage à s'unir de cœur à une prière qu'il prononce à haute voix : — « O grande déesse Isis, éclaire de tes lumières ce mortel qui a surmonté tant de périls, accompli tant de travaux, et fais-le encore triompher dans les épreuves de l'âme, afin qu'il soit tout à fait digne d'être initié à tes Mystères ! » Quand tous les assistants ont répété ces paroles en se frappant la poitrine, le porte-flambeau tend la main au néophyte pour le relever puis le conduit à une porte qui s'ouvre au fond de ce premier temple. Là, il l'invite à frapper trois fois.

Alors, une voix sévère, sortant de l'intérieur, demande au profane ce qu'il veut. Sur le conseil des prêtres, celui-ci répond qu'il est un pénitent descendu vivant dans le sein de la terre pour y confesser ses fautes, les expier et obtenir la lumière. Aussitôt, avec un bruit sépulcral, la porte glisse sur ses gonds et le postulant se trouve dans

(1) Le nom d'Osiris signifie *œil de Dieu*.

un lieu faiblement éclairé, en présence d'un tribunal composé de trois prêtres.

Çelui du milieu a la tête couverte d'une mître où flamboie un œil de pierreries, image de la divinité à qui rien n'échappe. Retenu à son cou par une chaîne d'or, un pectoral orne sa poitrine, formé d'un saphir où est gravée l'image d'une femme nue se contemplant dans un miroir : c'est la conscience, c'est l'âme prenant connaissance d'elle-même dans le miroir de la Vérité. Ces trois juges (1) ordonnent à l'aspirant de confesser en détail toutes les fautes de sa vie : pour aller plus loin, la pureté du cœur est une condition d'absolue nécessité.

Quand il a terminé l'aveu des fautes de sa vie, aveu dont l'enquête qui a précédé son admission aux épreuves permet d'apprécier la sincérité, on lui présente deux coupes à boire successivement : la première, aux bords enduits de miel, contient le breuvage d'oubli (2), vin mélangé de fiel : il lui faut délaisser toutes les erreurs au milieu desquelles il a jusqu'alors vécu ; la seconde coupe, dont, au contraire, les bords étaient frottés de fiel, contient le breuvage de la mémoire, nectar exquis : il ne doit se souvenir que des vérités auxquelles il va être initié.

Dès lors, le néophyte est livré à l'expiation qui comporte deux parties : la contrition du corps et la renaissance de l'âme.

La contrition du corps se composait de tous les supplices de l'enfer antique dont la tradition a conservé le souvenir : la roue d'Ixion, le tonneau des Danaïdes, etc., dont le néophyte tirait cet enseignement d'une grande élévation, que le travail est saint et que c'est profaner la majesté du labeur utile que de l'infliger comme punition.

La renaissance de l'âme devait lui permettre de faire

(1) Cf. les trois juges de la mythologie infernale : Minos, Eaque et Rhadamante.

(2) Cf. le Léthé des légendes grecques.

planer l'esprit au-dessus des tortures du corps ; dans ce but, il était livré sans vêtements aux cruelles fustigations de femmes que devaient exaspérer son calme et sa placidité au milieu des tourments (1). Dans le nom de ces femmes (Euménides, c'est-à-dire bienveillantes) les pédants de collège ne voient qu'une antinomie : il faut y trouver une appellation d'une profonde justesse, car, dans cette flagellation infâme, nous apercevrons la renaissance de l'âme et sa souveraineté sur les sens surexcités.

Ensuite, vient l'Ascension idéale de l'esprit de l'aspirant, qui comporte trois degrés : le premier se compose d'hymnes religieux, pénétrants et doux, sous le charme desquels s'épanouit l'âme qui prend possession de soi-même et se sent enfin vivante ; le second degré porte le nom d'Édification, nom qui lui convient à la lettre, puisque le néophyte, envahi par la magie d'une harmonie mystique qui le plonge tout entier dans une méditation profonde, doit préparer son cœur à devenir le temple de la Divinité Une et Souveraine dont l'attend la révélation ; enfin le troisième degré ou Fixation le prépare à faire à jamais, de son être tout entier la demeure de l'Esprit divin qui souffle où il veut.

Durant tout le temps de ces épreuves morales, le néophyte est dirigé et soutenu par les prêtres d'Osiris, qui lui donnent tout l'enseignement explicatif que comporte pour lui cette partie mystérieuse de l'initiation.

Lorsqu'enfin cette œuvre de régénération transcendante est accomplie, les prêtres remettent le postulant entre les mains de douze Néocores ou conservateurs du sanctuaire, dont le chef lui place un bandeau sur les yeux et le conduit à travers de longues galeries fermées de distance en distance par des portes massives, sous la garde de prêtres inférieurs du temple.

(1) Cf. les *Furies* grecques.

Il est alors introduit dans une vaste crypte où l'attend le Collège des Mages, et dont les murs disparaissent sous une quantité de peintures symboliques représentant les quarante-huit génies de l'année, les sept génies des planètes et les trois cent soixante génies des jours. Aux quatre angles de la crypte se dressent quatre statues de bronze, posées sur des colonnes triangulaires, représentant respectivement un homme, un taureau, un lion, et un aigle, c'est-à-dire les quatre figures dont la réunion a produit le sphinx (1). Chacune de ces figures est surmontée d'une couronne qui est un foyer de lumière ; de plus, au centre de la voûte est une vaste rosace d'or à sept rayons de l'extrémité desquels pendent de grandes lampes d'or à trois branches. Toutes ces lumières sont d'une nature éclatante qu'aujourd'hui nous ne pouvons rapporter qu'à l'électricité. Sous cet éclairage flamboyant, sur un trône d'argent dominant une estrade, se tient l'Hiérophante vêtu de pourpre, le front ceint d'un cercle d'or fleuronné de sept étoiles. Autour de lui, sur des sièges moins élevés, sont rangés en triple hémicycle les autres Mages simplement vêtus de lin blanc et ceints d'un glaive.

Derrière le trône hiérophantique, sous un dais de pourpre, se dresse la statue colossale d'Isis (la Nature déifiée) composée d'un alliage des sept métaux planétaires : Plomb (*Saturne*), étain (*Jupiter*), fer (*Mars*), or (*Soleil*), cuivre (*Vénus*), mercure (*Mercure*), et argent (*Lune*). La déesse porte au front un diadème d'argent avec aigrette à douze rayons, et, sur la poitrine, une rose d'or (figurant la sphère universelle) au centre d'une croix de même métal (2) dont les branches symbolisent à la fois les

(1) Ces quatre mêmes figures se retrouvent dans l'Apocalypse de Jean et le christianisme les a attribuées, comme symboles, aux quatre évangélistes (Pour leur signification, voir plus haut, p. 282, note 1).

(2) De là est dérivé le symbole des Rose-Croix qui subsiste encore de nos jours.

quatre points cardinaux et les sens de l'infini, hauteur, largeur et profondeur. Les deux bras de la divinité s'avancent un peu, de façon à former avec les mains et le front un mystique triangle équilatéral. De chacun de ses doigts étendus, tombent vers la terre autant de rayons de lumière, et ces dix rayons joints aux douze de l'aigrette frontale symbolisent les vingt-deux arcanes majeurs dont il a été question plus haut (1).

Mais le néophyte, les yeux toujours recouverts de son voile, ne distingue rien de ce grandiose spectacle. Toujours transi et glacé, il est amené devant l'Hiérophante, entouré des douze Néocores, dont deux lui saisissent les bras pour le maintenir immobile.

« — Fils de la terre, lui dit alors l'Hiérophante, tu as, poussé par la soif de savoir, bravé les dangers de l'initiation : ton courage et ta force d'âme t'ont aidé à les surmonter. Mais quoi ! Les crois-tu donc terminés ? Détrompe-toi : tu n'es encore qu'au seuil. Nous pouvions te laisser périr dans les entrailles de la terre, nous ne l'avons pas voulu ; mais il faut plus que du courage pour pénétrer dans le souterrain du savoir ; il faut faire preuve d'un ensemble de qualités dont la première est une discrétion à toute épreuve. Jures-tu de ne jamais révéler à qui que se soit le moindre détail de ce que tu as vu et entendu cette nuit ?

« — Je le jure ! » répondait le candidat.

Mais cela ne suffit pas. Les Néocores poussent le néophyte vers l'autel d'Isis au pied duquel ils le font agenouiller. Et l'Hiérophante lui dicte le serment sacré qu'il répète phrase à phrase :

« En présence des sept génies qui exécutent les volontés de l'Être ineffable, éternel et infini, moi, un tel, fils de un tel, né à telle époque, en telle ville, je jure de taire tout

(1) A remarquer que ces vingt-deux rayons ont été repris dans la suite par le Christianisme pour auréoler la figure et les mains de la vierge Marie.

ce que j'ai vu et entendu, tout ce que je verrai et entendrai dans ce sanctuaire des prêtres de la Divine Sagesse. Si jamais je trahis mon serment, je serai digne d'avoir la gorge coupée, la langue et le cœur arrachés, et d'être enterré dans le sable de la mer, afin que les flots m'emportent dans un éternel oubli ! »

« — Nous sommes témoins de ta parole, reprend l'Hiérophante, et si jamais tu te parjures, une invisible vengeance te poursuivra où que tu sois, si haut ou si caché que tu sois, pour te faire subir le sort auquel tu viens de te vouer. Dès cette heure, tu comptes au nombre des zélateurs en attendant que tu mérites de passer à un grade plus élevé, Mais tous les Mages me doivent une soumission absolue : me jures-tu une égale obéissance ?

« — Je le jure ! » répondait le postulant.

« — Malheur à toi si tu n'as juré que des lèvres ! s'écriait l'Hiérophante : ici, le mensonge est puni de mort ! »

En même temps, un effroyable bruit de tempête se déchaînait, produit par de puissants appareils. De fulgurants éclats de lumière que le néophyte pouvait percevoir à travers son bandeau imitaient les phénomènes de la foudre. Les sept lampes de la voûte s'éteignaient alors et la crypte n'était plus éclairée que par la couronne des génies d'angle et par les vingt-deux rayons de la déesse. Deux Néocores, portant chacun une coupe, prennent place près de l'autel, pendant que quatre Mélanophores (officiers des funérailles) se rangent derrière lui, dépliant un grand voile noir. Un Néocore fait alors tomber le bandeau du néophyte qui se trouve au centre d'une tempête devant l'autel d'Isis, qu'éclairent seuls les rayons pâles de la déesse et des quatre figures sphingiques ; en face de lui est l'Hiérophante majestueux et menaçant : autour de lui, un triple cercle de Mages l'enserre dans un triple cercle de glaives.

Les deux Néocores portant des coupes s'approchent du néophyte.

« — Tu m'as juré obéissance ! dit alors l'Hiérophante ; je m'en remets aux dieux de décider si tu dois définitivement pénétrer dans notre science sacrée. Vois ces deux coupes : l'une est inoffensive et l'autre renferme la mort, je t'ordonne de prendre sur-le-champ l'une ou l'autre et de la vider d'un trait.

Si le postulant manifeste la moindre hésitation, un coup de tonnerre marque l'interruption de l'initiation, les lumières s'éteignent, les quatre mélanophores jettent leur voile noir sur le néophyte, le roulent dans ses plis et l'emportent.

Durant sept lunes, il sera enfermé dans un caveau de la pyramide, avec une lampe, du pain et de l'eau, renouvelés chaque jour par des visiteurs silencieux. Au bout de sept lunes, les deux coupes lui sont présentées de nouveau et, s'il accepte l'épreuve, il sort de sa prison mais sans pouvoir espérer de grade plus élevé que celui de zélateur ; refuse-t-il de nouveau ? il est replongé dans son cachot pour sept nouvelles lunes à la fin desquelles une autre épreuve est encore tentée, jusqu'à ce qu'il accepte de s'y soumettre ou que la mort vienne l'arracher à la prison.

Au contraire, si, sans hésitation, il a saisi et vidé une des coupes dès le premier essai, dans la crypte, il apprend de l'Hiérophante que les breuvages n'offraient aucun danger : du vin mélangé de myrrhe (1).

Dès lors, le récipiendaire, se remémorant tous les périls auxquels il avait échappé, se croyait débarrassé de toute nouvelle épreuve ; mais c'est alors, au contraire, qu'à son insu l'attendait la plus terrible de toutes, la plus terrible parce que, d'une part, il ne voyait pas le danger, et que, d'un autre côté, les Mages, ne voulant comme disciples que des hommes maîtres de leur passions, sacrifiaient impi-

(1) C'est du moins ce qui arriva dans l'initiation de Platon.

toyablement d'un coup de poignard, quiconque échouait, à cette ultime probation !

Quand le postulant a bu la coupe, il est à bout de forces morales et physiques. Les Néocores l'entraînent alors dans une salle voisine où ils le dépouillent de ses vêtements mouillés, le massent avec des essences parfumées, et le couvrent d'une robe de lin. En même temps, des serviteurs approchent de lui une table garnie de mets délicats et réconfortants, et de vins exquis ; puis on l'abandonne à lui-même pour lui permettre de se restaurer.

Pendant son repas, une musique invisible, enivrante entraîne son imagination dans un rêve. En face de lui, une tenture se soulève lentement et découvre à ses regards une vaste galerie éclairée seulement d'un demi-jour voluptueux et dans laquelle circulent en dansant des pas langoureux, des théories de jeunes femmes unies les unes aux autres par des liens de roses enlacées, et vêtues seulement de fleurs, de légères tuniques pailletées d'or, et d'une écharpe de gaze.

La musique redouble ses prestiges ; des parfums inconnus font aspirer à l'initié leurs vertigineux effluves ; l'aimant de la contemplation l'attire en silence, pas à pas, au-devant de cette magie des formes, éternelle Circé qui emprisonne la raison humaine dans les ténèbres du monde matériel.

A peine a-t-il franchi le seuil de la galerie que deux des folâtres danseuses l'enlacent dans leur chaîne de roses et cherchent à l'entraîner. Malheur à lui s'il ne surmonte pas la tentation en brisant la chaîne de roses et en fuyant les séductrices ! Malheur à lui s'il touche les femmes autrement que pour les repousser ! (1) Dès qu'il

(1) Cf. le supplice de Tantale des légendes grecques. Il est à remarquer que les mythologies égyptienne, hellénique et romaine sont entièrement basées sur les enseignements et les épreuves des grands Mystères.

s'abandonne, un Néocore jusque-là caché, l'abat d'un coup de poignard dans le dos. Si au contraire il a dominé l'épreuve par la résistance ou la fuite, il est félicité par l'Hiérophante et les Mages. Mais une dernière épreuve l'attend qui a surtout pour but de lui inculquer le respect de ses serments et la terreur des vengeances auxquelles l'exposerait un parjure.

On le ramène devant l'autel de la déesse où l'Hiérophante saisit un sceptre et un glaive, et, plaçant ses bras en croix, interroge à haute voix :

« — Frères, quelle heure est-il ?

« — L'heure de justice ! » répondent tous les Mages.

« — Que la justice s'accomplisse ! »

Au pied de l'autel s'abat une trappe d'airain, dégageant l'entrée d'une autre crypte plus profonde où le récipiendaire est entraîné par les Néocores.

Là, dans une pénombre pleine de mystère, il voit un monstre énorme, aux formes sphingiques, déchirer de ses griffes et de ses crocs une forme humaine qui se débat, hurlant... des lambeaux de chair volent... le sang gicle... un dernier cri... un spasme suprême... et la victime pantelante demeure écrasée sous le corps du monstre.

« — Ainsi périssent les parjures ! » s'écrient les Mages ; et l'Hiérophante conclut : « Justice est faite ! »

Peu d'initiés pouvaient supporter cet effroyable spectacle, surtout dans l'état de faiblesse morale et matérielle où les avait jetés la série d'épreuves qu'ils venaient de traverser. Aussi la plupart, sinon tous, s'évanouissaient-ils d'horreur devant l'abominable vision : les Néocores rapportaient le néophyte dans une salle du temple où, quand il avait repris ses esprits, les Mages recevaient le nouvel initié à un banquet religieux qui marquait le terme de ses travaux, au moins pour l'initiation générale, puisque chaque grade était précédé d'épreuves spéciales (1).

(1) A notre époque, la Franc-Maçonnerie qui se prétend mensongère-

Dès lors, on proclamait dans tout Memphis qu'un initié était sorti triomphant des dangers où tant d'imprudents succombaient journellement. Entré dans la pyramide par la fenêtre du nord, il en sortait, le jour de sa manifestation triomphale, par la grande porte du midi, précédé d'une longue procession de prêtres revêtus d'ornements magnifiques et portant à la main des symboles vénérés du peuple qui n'en comprenait pas le sens. Le grand-prêtre, habillé en soleil, donnait la main à l'initié vêtu de blanc, le front ceint d'une couronne de feuillages et tenant en main la palme de la victoire ; il était suivi d'un char de triomphe dans lequel il ne montait jamais, pour montrer qu'il dédaignait les honneurs de ce monde. C'était une fête pour la ville ; de toutes les terrasses, on l'accablait de fleurs, on répétait son nom avec acclamation ; le roi, entouré de sa cour le recevait et le félicitait.

De retour au temple, deux voies s'ouvraient à lui : ou bien, satisfait des vérités primordiales dont il avait reçu la révélation, il retournait dans son pays où l'initiation spirituelle était complétée par un autre initié que lui indiquait le temple ; ou bien il demeurait pour s'élever successivement au plus haut grade qu'il pourrait atteindre. La plupart prenaient ce dernier parti, bien que l'enseignement complet, divisé en neuf grades, dût se prolonger sur une période de vingt et un ans (1) et embrasser toutes

ment l'héritière des Grands Mystères de l'antiquité, a voulu imiter les phases de l'initiation époptique, mais de quelle façon naïvement grotesque ! Quant à ce qui regarde la science absolue, un de ses plus remarquables tenanciers, Ragon, a tenté, à notre époque, de lui infuser quelques bribes du savoir mystérial : il a lamentablement échoué, et la Franc-Maçonnerie qui aurait pu, qui aurait dû être le trait d'union entre la Sagesse antique et le savoir moderne, ne nous apparaît plus que comme une collection d'appétits enlisée dans le plus bas sectarisme.

(1) Platon n'aurait séjourné au Temple que les treize ans qui ont suivi son initiation, aussi n'a-t-il pas atteint le *summum* de la science mystériale. Mais il n'importe : c'est là qu'il a puisé sa philosophie de l'idéal, cette philosophie qui, pleine de dédain pour les choses de ce monde, veut que le sage apprenne à s'en détacher pour s'élever, sur les ailes de

les sciences, même des sciences théurgiques dont notre science contemporaine, qui nous enorgueillit si fort, ne soupçonne même pas l'existence, car leur possession ravissait l'homme terrestre au-dessus de lui-même, en faisant de lui le confident, l'aide et le collaborateur de Dieu dans la matière.

Et il faut bien que l'Ordre des Mages ait été réellement quelque chose dans l'antiquité pour que, sans parler du respect universel dont les nations ont entouré son savoir, il ait, comme il l'a fait, gravé son nom dans l'Histoire, en caractères indélébiles. Il est l'unique société humaine dont les œuvres monumentales nous révèlent encore et nous prouvent l'existence d'arts poussés jusqu'à la plus haute perfection et d'une science incomparablement profonde, dont la science moderne n'est encore parvenue qu'à piller les tombeaux (1).

Nous examinerons plus loin comment nous sont parvenus les débris de cette science monumentale ; mais il nous reste encore quelques mots à ajouter au sujet des initiations.

l'âme, jusque vers le monde céleste où il se nourrira de pures idées, où, à la lumière du soleil intelligible, il contemplera les essences, le beau en soi, le bien en soi, etc. ; cette philosophie nous enseignant que ce que le vulgaire prend pour des réalités, ce ne sont que des ombres, et que ce à quoi il attache tant de prix, est ce qu'il y a de plus méprisable au monde. Evidemment un tel système est fécond en grandes et nobles pensées, mais son dédain des réalités le rend dangereux à certains points de vue, en le faisant aboutir en fait à des impossibilités : il a manqué à Platon quelques années d'études transcendantes pour lui faire comprendre le juste milieu entre le réel et l'irréel, entre la vérité concrète et l'abstraction de l'idéal. Quelque temps de plus consacré à la divine étude lui eût certainement permis de poser dans sa *République* les bases d'un idéal vivant d'organisation sociale, au lieu du rêve pur qu'il a enfanté.

(1) Nous n'avons pu nous occuper ici que de la principale initiation, celle des mystères d'Isis ; le lecteur curieux des autres initiations ainsi que de l'enseignement donné dans les autres grands sanctuaires de l'antiquité (Adonis, Mithra, Cotytto, Cérès, Cabires, etc.) et surtout à Eleusis, trouvera à ce sujet une savante et curieuse documentation dans les *Recherches historiques et critiques sur les mystères du Paganisme*, par M. le baron de Sainte-Croix, 2e édition revue par Silvestre de Sacy (2 vol. in-8, Paris, de Bure frères, 1817).

Un papyrus, dû à un initié nous dit : « Après mes grandes épreuves au temple d'Isis, j'ai approché des confins de la mort, et, après avoir foulé le seuil de Proserpine, je suis revenu transporté au travers de tous les éléments. Au milieu de la nuit, j'ai vu le soleil resplendissant d'une blanche lumière ; j'ai contemplé les dieux d'En-Bas et les dieux d'En-haut, je me suis approché d'eux et je les ai adorés de tout près. Voilà ce que je puis rapporter et ce que j'ai vu et entendu...

« Et cependant tu ne me comprendras pas à moins d'être toi-même initié... »

Qu'apprenait-on, au cours de cette initiation ? Non certes les petites sciences pratiques professées dans les écoles publiques ou dans les petits Mystères, mais d'abord les théories transcendantales de ces mêmes sciences et ensuite, plus loin, plus haut, les quatre ordres supérieurs du savoir mystérial qui se divisait en sciences physiogoniques, sciences androgoniques, sciences cosmogoniques et enfin siences théogoniques, tant au point de vue théorique qu'au double point de vue expérimental et appliqué. On trouvera plus loin l'explication de cette synthèse magistrale, basée à la fois sur le nom divin et sur la force vitale. Pour l'instant, il suffit de se rendre compte que la Sagesse antique abordait des connaissances que la science contemporaine ne soupçonne pas même exister puisque, là où la théologie moderne se traîne entre les enfantillages de notre petite théodicée pour verser trop souvent dans les obscurités d'une nébuleuse métaphysique, la science mystériale ne craignait pas d'aborder les connaissances théogoniques qui, alors que l'application des théories physiogoniques, androgoniques et cosmogoniques faisaient de l'homme un sur-homme, fait de lui, comme je viens de le dire, un être presque divin, aide et collaborateur sur terre de la suprême Divinité.

J'ai publié ailleurs le programme des huit connaissances,

entre autres, professées dans les cryptes sacrées : on m'excusera de les éditer à nouveau ici.

Les huit points qu'élucidait ce cours se rapportaient tous aux sciences simplement androgoniques et étaient :

La vie spirituelle ;

La faculté transcendante de l'esprit ;

La classification des facultés naturelles ;

La faculté de compréhension de l'idée divine ;

La connaissance de l'avenir et de la vie future ;

La réminiscence ;

La perception divine ou révélation de la divinité par l'âme ;

Et enfin la connaissance de l'existence des passions humaines.

Je le demande à tout homme de bonne foi : n'était-ce pas là, bien qu'il n'envisageât que le deuxième cycle de la science, le programme d'un enseignement absolument supérieur ?

O petite science moderne, toute pustulée de vanité, quelle erreur est tienne, sur le piédestal de gloire où se complaît ta suffisance ! Oui, sans doute, tes applications sont géniales ; celles de l'antiquité mystériale l'étaient aussi ! Car enfin où donc est ta balistique de la foudre, mise en œuvre par le collège des prêtres étrusques pour défendre Narnia contre Alaric ? Où donc — plus simplement — est ta balistique du soleil, au moyen de laquelle Archimède incendia la flotte romaine en pleine mer ? Où donc — plus simplement encore — tes liniments imputrescibles qui placent sous nos yeux, dans tout l'état de leur récente préparation, des Pharaons plusieurs fois millénaires ?... O petite science moderne, dont les théories fausses de chaque jour sont marquées pour retomber le lendemain dans le néant dont la veille les a vues sortir, que ne te doutes-tu combien tu es mesquine au regard de la Sagesse antique !

B. — Aujourd'hui : les Traditions

Lorsque la conquête romaine eut détruit, en Europe comme en Asie ou en Afrique, tous les temples qui étaient des centres initiatiques, qu'est devenue la Sagesse antique ?

Tout ce qui, en elle, était diffusible sans inconvénient dans le public, c'est-à-dire la majeure partie des matières enseignées aux petits Mystères, paraît s'être répandu rapidement dans les écoles ordinaires, et l'instruction qui s'y distribuait semble alors, dans le siècle d'Auguste, avoir atteint un certain degré d'élévation. Mais quel fut alors le sort de cette partie de la science jalousement célée derrière les initiations aux grands Mystères ? Périt-elle tout entière ? Fût-elle complètement sauvegardée pour être remise intacte entre les mains d'un avenir ultérieur ?

Les circonstances semblent lui avoir fait une destinée participant à la fois de l'une et de l'autre éventualité.

Dans le principe, les derniers disciples des Mystères gardèrent intactes les connaissances qu'ils avaient reçues sous la garantie d'un serment d'absolue discrétion ; mais, par la suite, se sentant avancer en âge sans que se reconstituassent autour d'eux de nouveaux centres initiatiques, les uns, fidèles à leur serment, emportèrent leur savoir dans la mort ; d'autres, jugeant avec raison qu'ils n'avaient pas le droit de laisser anéantir le dépôt sacré qui leur avait été confié, se choisirent avec prudence un ou deux disciples dévoués et discrets à qui ils transmirent leur part de la science cachée ; ceux-ci, à la suite, agirent de même ; et ainsi se perpétuèrent d'âge en âge les hautes doctrines émanées des sanctuaires.

Mais il est facile de comprendre tout ce que présente de défectueux un tel mode de transmission. Sans doute, aux premiers temps, la science demeura-t-elle intacte,

mais à la longue — et c'était fatal — la doctrine des ancêtres subit des altérations qui nous sont aujourd'hui comme une gangue sous laquelle nous cherchons le pur diamant des enseignements mystériaux.

Heureusement, et comme pour remédier à cette adultération causée par une défectueuse transmission, dès avant la disparition des centres initiatiques, des initiés s'étaient groupés, comme ensuite d'autres initiés se groupèrent, les uns pour enseigner dans un milieu très restreint ce qui, de l'enseignement des sanctuaires, pouvait être transmis sans inconvénient, et les autres pour former des sortes de communautés très fermées où ils discutaient et travaillaient entre eux sur les connaissances qu'ils possédaient en commun ; de chacun de ces centres secondaires sont sortis, soit directement ou par intermédiaires, des ouvrages qui sont parvenus jusqu'à nous, qui, à la vérité, ne disent que ce qu'ils veulent bien dire et dont il nous faut aujourd'hui creuser le sens des mots pour en retrouver l'esprit ; or, ces ouvrages corrigent assez aisément, pour qui sait réfléchir, les erreurs provenant d'une longue série de transmissions individuelles.

Ainsi, une double source, déjà, peut guider le chercheur vers la lumière des Temples. Cette double source, unie à toutes les parcelles de savoir antique qui ont filtré dans le public et ont été recueillies par des auteurs non initiés, constitue ce qu'on appelle une tradition.

Pendant longtemps, chaque partie du monde eut sa Tradition spéciale (en France, ce fut la tradition hermétique) qui s'est perpétuée jusqu'à nos jours par transmission individuelle : je n'en donnerai qu'une preuve.

En 1764, Jacques Cazotte publiait son *Diable amoureux*, petit chef-d'œuvre littéraire dans l'écriture duquel, poussé par une singulière intuition, il mettait au jour, dans sa conception de la plus grande épreuve de la vie, celle de l'amour, des principes tout à fait célés

de l'occultisme, la lutte entre Lilith, qui est la mort cachée sous les traits de la volupté, et Nahéma la fatale et meurtrière beauté ; or ces conceptions ne se rencontrent que dans des ouvrages de haute initiation, le livre hébreu de la *Révolution des âmes*, *le Dictionnaire kabbalistique du Zo-har* ou les *Commentaires talmudistes sur le Sota*. Après la publication de cet ouvrage, Cazotte reçut un soir la visite d'un énigmatique personnage qui commença d'abord la conversation par des signes particuliers et qui, voyant que l'auteur ne comprenait pas bien, lui demanda enfin, en langage clair, s'il n'était pas initié ; sur la réponse négative de Cazotte, l'inconnu lui avoua : « J'étais venu pour tuer le dépositaire infidèle de nos hautes doctrines. Je comprends que vous êtes simplement un intuitif, mais vous en savez trop ou trop peu. Voulez-vous commander réellement aux passions humaines ? »

Cazotte était curieux, et une longue conversation s'ensuivit qui fut le préliminaire de plusieurs autres, à la suite desquelles il semble bien avoir été initié ; je ne parle pas seulement de sa prédiction bien connue, mais je me réfère au discours étrange que lui adressa le président du tribunal qui le condamna à mort : « Vieillard, lui dit-il, tu peux envisager la mort sans crainte ; songe qu'elle n'a pas le droit de t'étonner ; ce n'est pas un pareil moment qui doit effrayer un homme tel que toi ! » — Pour comprendre la portée de ces paroles, il faut se rendre compte que les grands bouleversements politiques ou guerriers qui ont agité le monde furent toujours la résultante de vues lointaines des Entités directrices de notre humanité (1) et ont été accomplis surtout par le moyen des fraternités occultes. Dans l'espèce, le président du tribunal révolutionnaire était, lui aussi, un initié

(1) V. plus loin les origines occultes de la guerre européenne de 1914-1918.

et Cazotte fut condamné non comme royaliste mais comme dissident... qui eut raison, du juge ou de la victime ? Tous deux sont morts pour leurs convictions, des convictions opposées, mais que chacun d'eux regardait comme l'expression de la Vérité. Ce n'est pas dans notre monde que siège la juridiction destinée à les départager...

Aujourd'hui, nous connaissons les principales, au moins des traditions mondiales dont je vais maintenant m'occuper.

La première qui nous fut connue et qui fut la seule pendant de longues années, c'est la tradition Egyptienne — une des plus hautes, il est vrai — qui nous parvint dans le fatras de la littérature juive, où commentateurs et exégètes nous ont transmis de précieux enseignements, et par les écrits gréco-égyptiens et gnostiques des premiers siècles. Puis vinrent les traditions hindoue et arabe qu'aujourd'hui nous pénétrons assez pour qu'une connaissance au moins rudimentaire de la langue sanskrite (1), soit nécessaire à qui veut conduire ces études à un but assuré. Entre temps, la tradition grecque s'est offerte à nos recherches, dans son double courant ionien et dorien, par la pénétration de sa mythologie et de certains auteurs, tandis que nous nous essayons, en déchiffrant les triades bardiques, à prendre connaissance de la Tradition celtique et qu'à l'horizon commence à se montrer la Tradition extrême-orientale, la Tradition chinoise.

Toutes ces traditions paraissent bien — telle est du moins mon opinion — émaner d'une haute science très antique que les Atlantes, qui semblent l'avoir eux-mêmes reçue, au moins pour partie, des Lémuriens aux temps préhistoriques, ont apportée, avec eux, dans leurs courses et leurs migrations successives à travers le monde, et

(1) Ainsi, naturellement, que de la langue hébraïque qui nous permet l'accès de la tradition hermétique.

surtout dans leurs colonies qui ont couvert l'occident, comme plus tard celles des Phéniciens; les Atlantes possédaient une haute civilisation dont on retrouve encore certaines traces, et, par suite, une science adéquate à leur degré d'évolution sociale. C'est cette science qui, jalousement conservée dans les sanctuaires de l'antiquité, augmentée, durant des siècles et des millenaires, par les travaux et les études des maîtres successifs, a constitué ce que nous appelons aujourd'hui la Sagesse antique.

Pour comprendre ses origines, il nous faut remonter assez loin en arrière, à des millénaires avant notre ère c'est-à-dire à une période du monde que l'histoire officielle ne soupçonne pas (1).

Le manuscrit *Troano* (2) nous dit :

« En l'année 6 du *Kan*, le 11 *Muluc*, dans le mois de *zac*, de terribles tremblements de terre se produisirent et continuèrent sans interruption jusqu'au 13 *chuen*. La contrée des collines d'argile, le pays de *Mu*, fut sacrifié. Après avoir été ébranlé à deux reprises, il disparut subitement pendant la nuit, le sol étant continuellement soulevé par des forces volcaniques qui le faisaient s'élever et s'abaisser en maints endroits jusqu'à ce qu'il cédât. Les contrées furent alors séparées les unes des autres, puis dispersées : n'ayant pu résister à ces terribles convulsions, elles s'enfoncèrent entraînant avec elles 64 millions d'habitants. »

Quel est ce cataclysme rapporté par le manuscrit *Troano ?* Simplement la catastrophe finale de Poseïdonis :

(1) L'histoire normale remonte, à grand' peine, à 2.000 ans avant notre ère. Nos sources historiques, bien que, célées aux indifférents, peuvent être facilement trouvées par quiconque étudie ; on verra d'ailleurs qu'elles sont étayées et corroborées, quant aux événements, par les mêmes sources que l'histoire normale : monuments, noms, traditions, etc.

(2) Considéré comme écrit par des Mayas du Yucatan, conservé au *British Museum* de Londres, et traduit par Le Plongeon. D'autres documents se rencontrent dans le *Popol-Vuh*, l'historien Timagènes, etc.

et Poseïdonis, dont parle Platon, était le dernier débris de l'Atlantide.

L'Atlantide peuplée antérieurement des migrations de Lémuriens (1) était en plein apogée il y a plusieurs millions d'années. Elle s'étendait alors des côtes orientales d'Afrique jusqu'à l'Islande et comprenait l'Amérique centrale et le sud de l'Amérique septentrionale avec le nord de l'Amérique méridionale dont les côtes se sont soulevées depuis et qui, peuplées par la race rouge atlante ont constitué par la suite les débris de ce continent.

Il y a 800.000 ans, une première catastrophe sépara l'Atlantide de l'Amérique proprement dite, puis une autre, environ 200.000 ans avant notre ère, détruisit sa capitale, la Cité-aux-Portes-d'or, et partagea l'Atlantide en deux continents, Daitya et Routa qui, il y a environ 80.000 ans subsista seule, rongée de plus en plus par les flots pour devenir enfin la Poseïdonis de Platon, disparue au huitième millénaire avant notre ère. On peut donc admettre que la civilisation de l'Atlantide se développa pendant au moins un million d'années, et cette civilisation devait être de premier ordre si l'on s'en rapporte aux monuments mexicains et péruviens (2) : les restes en ont malheureusement disparu sous les coups des grossiers *conquistadores* espagnols et portugais après que la découverte de l'Amérique eut jeté sur ce malheureux continent des bandes de pillards européens assoiffés d'or.

Mais cette civilisation, dont de tels restes nous mon-

(1) La Lémurie était le grand continent austral dont, à la suite d'un cataclysme antérieur, les sommets des montagnes et un grand plateau ont seuls subsisté pour former l'Océanie et l'Australie actuelles.

(2) Il nous est impossible ici d'entrer dans plus de détails ; mais sur les institutions, sciences, arts, mœurs, religion, etc., des Atlantes, on pourra consulter *l'histoire de l'Atlantide* de Scott-Elliot (1 vol. in-12, Paris, 1901) ; *l'Atlantide*, de R. Dévigne (1 vol. in-12, Paris, 1923) ; *A la recherche d'un monde perdu*, par P. Le Cour (1 br. in-8, Paris, 1926 ; etc.).

trent toute la grandeur et la magnificence, n'allait pas sans un cortège adéquat d'arts de toutes sortes et des sciences qui en sont le principe nécessaire.

En effet, à l'époque de sa splendeur, à la suite de guerres intestines, toutes les tribus atlantes gouvernées chacune par un roi électif, étaient réunies sous la domination d'un chef suprême : c'était en quelque sorte une confédération de royaumes libres. L'architecture, la sculpture, la peinture, y étaient en honneur, ainsi que la musique, bien que cette dernière, à en juger par la forme primitive des instruments, ne fût que rudimentaire. La monogamie était de règle, bien que comportant des exceptions, et le sentiment de la famille très développé, au moins avant la période de décadence. Les Atlantes écrivaient sur de minces feuilles de métal et leur instruction était poussée assez loin puisqu'ils usaient de certaines facultés psychiques dont nous commençons seulement à soupçonner l'existence chez l'homme ; mais c'étaient leurs prêtres qui étaient détenteurs de la haute science et ils ne la communiquaient qu'à un petit nombre de disciples soigneusement choisis et, pour la plupart, destinés à leur succéder ou à régner sur quelque tribu. Pour la guerre ils possédaient de puissants explosifs, et cependant leur balistique était peu avancée. La misère était inconnue chez eux, grâce à un système particulier de répartition de la propriété. Enfin la religion, basée sur l'unité divine, était très développée mais voilée sous un symbolisme savant que nous retrouvons dans les temples péruviens et mexicains (1). Ces trésors ont-ils donc disparu dans les cataclysmes successifs? Non. De même que l'Atlantide avait été peuplée, dans l'origine, par des migrations lémuriennes, de même, au cours de son existence, la race atlante essaima autour d'elle le trop plein de sa popula-

(1) L'Egypte aussi fut primitivement colonisée par une migration atlante.

tion qui fonda des colonies en Amérique, dans l'Ouest de l'Europe et sur la côte septentrionale d'Afrique. Et ces émigrants emportèrent avec eux la charge sacrée du savoir et de l'art de la mère-patrie.

En Europe, ils se rencontrèrent avec des établissements provenant d'anciennes migrations lémuriennes et diverses populations de pré-adamites, car la race blanche n'était pas encore descendue de ses forêts de la Boréalie.

Puis vint un temps où ils furent submergés par l'invasion Noire qui, après la race rouge, domina le monde, toute l'Afrique, l'ouest et le sud de l'Asie et l'Europe méridionale.

Il faut chercher le type supérieur du Noir non pas dans le nègre dégénéré, mais dans l'Abyssin et le Nubien en qui se conserve le moule de cette race parvenue à son apogée. Le souvenir de leur domination subsista en Europe surtout par l'horreur du dragon, bien que personne n'ait jamais vu ce fabuleux animal, mais parce qu'il constitua l'emblème de leurs rois, et par l'idée que le diable est noir. Au temps de leur souveraineté, les Noirs eurent des centres religieux en Haute-Egypte et dans l'Inde. Leurs villes cyclopéennes crènelaient les montagnes de l'Afrique, du Caucase et de l'Asie centrale. Leur organisation sociale consistait en une théocratie absolue : au sommet, des prêtres redoutés comme des dieux ; en bas, des tribus grouillantes, sans familles reconnues, les femmes esclaves. Ces prêtres avaient des connaissances profondes, le principe de l'unité divine de l'univers, et le culte des astres qui, sous le nom de *Sabéisme*, s'infiltra chez les peuples blancs. Mais entre la science des prêtres noirs et le fétichisme grossier des masses, il n'y avait point d'intermédiaire, d'art idéaliste, de mythologie suggestive ; du reste, une industrie déjà savante, surtout l'art de manier, par la balistique, des masses de pierre colossales, et de fondre des métaux dans d'immenses fourneaux aux-

quels on faisait travailler des prisonniers de guerre. Chez cette race puissante par la résistance physique, l'énergie passionnelle et la capacité d'attachement, la religion fut donc le règne de la force par la terreur. La Nature et Dieu n'apparurent guère à la conscience de ces peuples enfants que sous la forme du dragon, du terrible animal antédiluvien que les rois faisaient peindre sur leurs bannières et que les prêtres sculptaient sur la porte de leurs temples (1).

Cette civilisation et la brutalité qui l'accompagnait étaient trop opposés aux idées des groupements atlantes pour que les deux races pussent se développer librement côte à côte ; aussi les émigrés de l'Atlantide en Europe, infiniment plus faibles que les envahisseurs, furent-ils amenés à cacher, dans des retraites profondes, le savoir et les idées religieuses que leur avaient légués leurs ancêtres.

C'est à cette période qu'il convient de reporter l'origine des initiations ; mais celles dont nous avons hérité la tradition datent de bien plus tard, et nous verrons tout à l'heure où il faut placer leur principe.

Race Aryenne

Cependant la race blanche grandissait dans la Boréalie, d'abord à l'état sauvage et errant ; protégée par son climat (2), elle s'accrut en nombre et en force, et bientôt commença la descente progressive vers le sud, à travers les immenses forêts de la Terre-des-chevaux (Rossland, Russie) puis des Terres-Supérieures (Poll-land, Pologne)

(1) *Les grands Initiés*, par E. Schuré (1 vol. in-12, Paris, 1899).

(2) Je rappelle que, dans l'origine, la Boréalie ou continent septentrional, jouissait d'un climat tempéré et plutôt chaud, puisque de nos jours, nous trouvons des débris de mammouth (éléphant antédiluvien) dans les glaces du pôle nord et que le Groënland renferme des mines de houille et de lignite, à l'heure actuelle exploitées. Ce n'est que plus tard que survint le cataclysme cosmique encore inexpliqué, qui, modifiant l'axe de la Terre, plaça le pôle dans la Boréalie ; c'est vraisemblablement ce cataclysme qui, en rendant la Boréalie inhabitable, provoqua l'émigration de la race blanche vers les contrées plus méridionales de l'Europe.

et enfin des Terres-Elevées (Teuts-land, Allemagne), bornées au nord par la Limite-des-Ames (D'ahn-mark) et à l'ouest par les Terres-Inférieures (Holl-land et Ghôll-land). Mais là, les blancs allaient rencontrer la race noire.

Ils furent d'abord repoussés et forcés de rentrer dans leurs épaisses forêts; mais, à la longue, ils apprirent à se servir des armes des noirs, et, après de longs siècles de luttes furieuses, la race noire fut expulsée d'Europe et rejetée d'abord vers le sud, en Afrique. Alors, sûrs du lendemain, les Blancs s'organisèrent ; sur les côtes de la mer intérieure, ils trouvèrent les restes des colonies atlantes qui, sorties grâce à eux d'un avilissant esclavage, leur firent part de la science des ancêtres qu'ils avaient sauvée du cataclysme de leur race : alors se forma, chez les Blancs, l'institution connue plus tard sous le nom de druidisme, destinée à conserver le savoir divin, et qui appelait à soi indifféremment quiconque voulait apprendre, hommes et femmes, car dans l'Atlantide et, par suite, dans les colonies atlantes, la femme était regardée comme l'égale de l'homme.

Mais il y eut des luttes intestines chez les Blancs, et les Noirs tentèrent d'en reprendre avantage et de réparer leur défaite : ce fut le collège des Druidesses qui imposa l'union de toutes les fractions de la race et qui groupa toutes les forces blanches pour infliger à l'Empire du Dragon une irrémédiable défaite (1).

La race, sauvée grâce à elles, voua tout d'abord une vive reconnaissance aux prophétesses dont l'autorité s'accrut rapidement aux dépens de celle des Druides; mais bientôt, dominées par l'orgueil, celles-ci perdirent toute union avec l'Invisible céleste, laquelle demeura l'apanage des Druides; voyant alors l'autorité leur échapper, les Drui-

(1) V. Fabre d'Olivet, *Histoire philosophique du genre humain* (2 vol. in-8° Paris, 1824.)

desses voulurent la retenir par la violence, et, masquant leur faiblesse par du sang, elles établirent le dogme des sacrifices humains qui allait courber les populations, pour des siècles, sous une néfaste terreur religieuse à laquelle se joignit, pour abâtardir le peuple et émasculer les caractères, le fléau mortel de la lèpre, issue des rapports de guerre avec la race Noire, et qui décima les Blancs, chaque jour plus vorace et chaque jour plus effroyable. En vain eut-on recours à tous les moyens curatifs ; en vain les druidesses multiplièrent-elles les sacrifices humains pour fléchir la colère du ciel : la hideuse maladie rongeait la race et menaçait de l'anéantir.

C'est alors que parut Ram, le véritable initiateur de la Race Blanche (1).

Ram était un jeune druide, qui avait montré de bonne heure une aptitude singulière pour la connaissance des plantes, de leurs merveilleuses vertus, de leurs sucs distillés et préparés, non moins que pour l'étude des astres et de leurs influences. Il semblait deviner, voir les choses lointaines. De là son autorité précoce sur les plus vieux druides qui l'avaient appelé *Celui qui sait*, tandis que le peuple l'avait nommé l'*Inspiré de la Paix*.

Après avoir voyagé dans les pays du Nord, il se rendit dans les contrées des Noirs, qui étaient en pleine civilisation. Par son savoir et sa modestie, il séduisit les Prêtres Noirs, qui l'initièrent à leurs Mystères. Son initiation terminée, il revint dans son pays, où, désolé de voir l'ignorance et la sauvagerie de ses compatriotes, les ravages du fléau qui minait le corps des blancs, et l'autorité mauvaise des druidesses qui asservissait leur esprit, il voulut entreprendre de réagir. Mais comment?

Un jour qu'il s'était assoupi au pied d'un chêne, le

(1) Le lecteur curieux de connaître l'histoire détaillée de Ram, la trouvera dans Ed. Schuré. (*Les grands initiés*). Je ne fais ici que résumer en quelques lignes cette vie monumentale et inconnue.

génie de sa race (1) lui apparut et lui révéla le remède de la maladie : une préparation spéciale du gui de chêne, — en lui recommandant de n'en parler qu'au collège des Druides, de façon à leur permettre de recouvrer par ce moyen l'autorité dont les avait dépouillés les Druidesses.

Le remède préparé donna les résultats attendus, et Ram, élu chef des prêtres de sa peuplade, en profita pour interdire les sacrifices sanguinaires. Les Druidesses, menacées dans leurs pouvoirs, clamèrent des malédictions contre l'audacieux qui voulait soustraire ses compatriotes à leur autorité, et un arrêt de mort partit de l'île de Seyn, qui retentit dans toute la Celtide. Parmi les Blancs, les uns prirent parti pour Ram, et les autres contre lui. Il se créa deux camps, qui adoptèrent deux étendards : les partisans de Ram placèrent dans leurs enseignes le *Bélier*, par allusion à son nom, et les autres le *Taureau* (*Tauros*, *Thor*).

Dans la situation où se trouvait Ram, il fallait de trois choses l'une : ou livrer bataille à sa propre race ; ou accepter une mort inutile, en laissant après lui égorger ses fidèles qui l'avaient porté au souverain pontificat ; ou enfin s'exiler.

Ram s'arrêta à ce dernier parti, il emmena avec lui tous ses partisans, et une émigration de plusieurs millions d'hommes et de femmes s'ébranla, entraînant sur son passage des multitudes entières que guérissait la science du chef, qu'exaltaient son enthousiasme et sa douceur, et le réformateur traversa l'Europe entière plutôt en conquérant qu'en exilé (8.000 ans avant notre ère).

Il franchit le Caucase après en avoir pris les forteresses des noirs, et atteignit la Taratah où il trouva de solides alliés parmi les Celtes du pays qui, anciens prisonniers

(1) Aesc-heyl-hopa (*L'espérance du salut est au bois*) Cf. le nom de l'Esculape grec (Asclépios).

de guerre des Noirs, avaient conquis leur liberté. Cette alliance entre ces peuples, qui, au seuil de l'Asie suivaient la loi de Thôr, avec Ram donna à la contrée son nom antique : Thôr-Ram (Touran).

C'est là que demeura Ram, organisant le pays en même temps qu'il armait, disciplinait et approvisionnait ses armées pour livrer à l'ennemi noir le suprême assaut et le chasser de l'Asie : c'est là que commence à se fonder l'empire du Bélier (I-Ram, Iran).

Quand le conquérant fut prêt, il marcha sur l'empire Noir qui va faire partie de l'Iran; il défit l'armée du Dragon en bataille rangée, mit le siège devant la capitale Isdhan-Kaïr, et, après en avoir brisé les murailles sous ses machines de guerre, il l'emporta d'assaut. De tous côtés les Celtes Bodhones égarés en Asie par le hasard des migrations ou la dispersion des captivités, se ralliaient à ce chef des Blancs, et Ram chassa les Noirs de toutes leurs forteresses réputées imprenables, Balk, Merw, Mesched... Les débris des vaincus se replièrent sur leurs autres colonies et le gros de leur armée alla couvrir les Indes.

C'est alors que Ram reçut de ses soldats le titre de « vainqueur des Universels » *Gian-Shid* d'où, plus tard, la modification des langues fit *Djemschyd* (1).

La belle organisation de l'Iran et du Touran s'était dressée tout entière, donnant à son chef: cavalerie, infanterie, chars de guerre, machines de siège et même une flotte sur la Caspienne, alors beaucoup plus grande qu'aujourd'hui car d'un côté elle se joignait à la mer Mæotide et de l'autre elle couvrait une partie de l'Asie Centrale. Cette flotte défendait l'empire au Nord, et, après avoir ruiné la flotte des Noirs de la Tauride, elle assura le transport des troupes blanches vers le sud.

(1) Cf. le Déjocès des Grecs.

En effet, pendant qu'une armée de Blancs se dirigeait vers l'Egypte, de façon à prendre à revers les Noirs du sud, une autre, commandée par Ram, refoulait les troupes du Dragon, descendait le Tigre et faisait sa jonction avec la précédente, entraînant à sa suite tous les Celtes Bodhones qu'elle rencontrait sur son passage.

La Tradition sacrée s'accorde, chez tous les peuples de ce cycle, à mettre en lumière l'héroïsme acharné avec lequel les Noirs se défendirent. Mais l'enthousiasme religieux que Ram inspirait à ses troupes était irrésistible, et successivement toutes les places fortes du sud et du nord se rendirent. C'est dans cette campagne qu'il prit Salem, capitale des Ha-mas-ohne (peuple sans mâles) (1) où il établit un de ses lieutenants avec le titre de « Roi de justice du Dieu suprême », Milich-Shadaï-Ka dont, plus tard la Bible rencontrera un descendant de même nom en Melchisedec, roi de Salem.

Il s'empara alors de l'Egypte où il retrouvait une vieille colonie atlante, et à laquelle il donna la constitution connue sous son nom, Ram-Mon, ou Ham-Mon, loi de Ram. Pendant ce temps, une autre armée, commandée par un de ses lieutenants, marchait sur l'Inde ; après une bataille désespérée, les Noirs s'étaient retranchés, en troupes innombrables, dans Ayodhya, la ville de 60 kilomètres de diamètre, où les troupes du Bélier les investissaient et les affamaient, mais sans pouvoir vaincre leur énergie. Averti par son lieutenant, Ram retourna dans l'Iran, y leva de nouvelles armées et s'enfonça dans l'Inde par la route que tous les conquérants ont suivie depuis. A son arrivée, un assaut furieux emporta Ayodhya, mais les Noirs soutinrent encore la guerre pendant des années.

(1) La mythologie grecque a conservé le lointain souvenir de cette épopée, en faisant conquérir par Hercule le pays des Amazones que, par une erreur étymologique, elle regardait comme des « femmes-sans-mamelles ».

Villes, plaines, forêts, montagnes, partout on se livra des combats de géants, dont l'enjeu solennel était, pour les deux races la tiare et le sceptre du globe entier, le Sacerdoce et l'Empire universels (1).

Je ne raconterai pas la conquête de l'Inde par Ram : cette épopée de notre race, une des œuvres les plus antiques, sinon la plus antique, que l'on sache, a été écrite par le poète Valmiki, il y a des milliers d'années, en 24.000 çlokas ou distiques, et tous les modernes la connaissent et la vénèrent sous le nom de Ramayana, la *Course de Ram*. Et le poète grec Nonnus, quand, dans ses *Dionysiaques*, il raconte l'épopée du Bacchus indien, nous fait revivre l'histoire de Ram.

Ram, après cette conquête qu'il organisa, parvint, dit-on, aux plus extrêmes limites de la vie, faisant régner dans ses états la pure doctrine des Atlantes, illuminée de sa suprême bonté : « Vaincre, c'est pardonner », disait-il. Et : « Attendez toujours que l'ennemi blessé se relève. » Ou bien : « Donnez à tous, ne recevez de personne » etc., (*Ramayana*).

Ram a disparu du monde laissant après lui un universel renom de justice et de grandeur ; et partout, jusque dans les contrées les plus reculées, on retrouve son souvenir.

Pour les peuples hindous, c'est Rama, comme on vient de le voir ; pour le Thibet, c'est Lama ; pour la Chine, Fô ; pour le Japon, Pa ; pour le Nord de l'Asie, Pa-pa ou Pa-si-pa ; pour l'Asie Occidentale, Pa-di-Schah ; pour les Iraniens, ce fut Gian-Shyd (le Déjocès des Hellènes) ; pour les Aryens, Dionysos. D'autre part, Ab-Ram (plus tard Abraham) était de la race de Ram. Les rois de Tyr s'enorgueillissaient du nom de Hi-Ram, comme les Pha-

(1) Saint-Yves d'Alveydre, *Mission des Juifs* (1 vol. in-4, Paris, 1887). Voir aussi Fabre d'Olivet, *Histoire philosophique du genre humain. Loc. cit.*

raons d'Egypte de celui de Ram-Sès. Dans le vieil Orient, notamment en Palestine, nombre de villes antiques portaient le nom de Rama. Longtemps après, le plus sage des amis de Job, Elihu, sera caractérisé d'un mot : « Il était de la race de Ram ! » (Job. XXXII, 2), et le souvenir des Arabes perpétuera la fête de sa justice dans le Ramadan, ou jugement de Ram. Le *Zend-Avesta* considère Ram comme le précurseur des Zoroastres (1) ; il traversera même la mythologie grecque sous les traits du Dionysos indien, et, ayant, après ses conquêtes et en vue de l'établissement de sa doctrine religieuse, modifié son nom de Ram (bélier) en celui de Lam (agneau) il transmit ce titre théocratique à ses successeurs, souverains Pontifes de son Empire universel, et, après quatre-vingt-dix siècles, les Lamas du Thibet comptent encore leurs fidèles par près d'un demi-milliard d'âmes.

La doctrine établie par Ram était basée sur le Culte des Ancêtres (pîtris) et, par suite, sur la foi en une vie future. Elle est renfermée dans les trois premiers Védas (*Rig*, *Sama* et les deux *Yaour*, — l'*Atharva* Véda étant de beaucoup postérieur) qui constituent les plus anciens écrits connus, et de beaucoup antérieurs à tous les autres livres sacrés : on les dit composés sous l'inspiration sinon par la main même de Brahma. C'est du premier de ces quatre *sanhita* (recueils), le Rig-Véda, que sont sorties les innombrables religions de l'Asie et, particulièrement dans l'Inde, le Védisme, le Brahmanisme et le Bouddhisme.

Toute l'histoire de Ram, pour qui sait comprendre, est inscrite dans les figures du zodiaque que notre époque utilise encore : le *Bélier* qui fuit, la tête tournée en

(1) « O Ormuzd, infinie perfection, divine justice, arbitre du monde, quel est l'homme qui, dans le passé vous a consulté comme je le fais aujourd'hui ? Alors, Ormuzd répondit : « C'est le pur Gian-Shyd, chef des peuples, *etc.* » (*Vendidad Sadé*, Fargard II, neuvième hâ).

arrière, c'est Ram, l'œil fixé sur la Celtide dont il vient de s'exiler : le *Taureau* furieux, mais retenu par la vase où s'enfonce la moitié de son corps, ce sont les Celtes de la domination de Thor, qui finissent par accepter la sienne ; les *Gémeaux* symbolisent l'alliance réalisée entre les deux parties des Celtes et qui se retrouve dans le nom du Taureau (Thor-Ram) ; le *Cancer*, c'est son retour sur lui-même, son appel à toutes les forces de l'Empire Blanc pour livrer la suprême bataille à l'Empire du Dragon ; le *Lion* nous montre les luttes furieuses dont l'Inde fut le théâtre et l'enjeu ; la *Vierge* ailée, avec sa palme à la main, indique sa victoire ; la *Balance* est le signe de la justice qu'il a fait régner dans l'empire, de l'égalité qu'il établit entre vainqueurs et vaincus ; le *Scorpion* marque la dernière rébellion des Noirs, et le *Sagittaire*, la vengeance qu'il en tira ; le *Capricorne*, le *Verseau* et les *Poissons* nous sont moins clairement compréhensibles parce qu'ils doivent s'appliquer à certains des événements des derniers temps de sa vie que nous ne connaissons pas encore, à moins qu'ils ne regardent la partie morale de son histoire.

On comprend que le vaste empire fondé par Ram avait besoin, pour durer, d'une organisation solide et d'institutions communes mais capables de satisfaire l'immense diversité des peuples qui le composaient : on peut définir le gouvernement institué par lui, une théocratie tempérée par un système électoral à trois degrés laissant à chaque nation son autonomie particulière, mais les reliant ensemble par un système fédéraliste permettant toutes les améliorations utiles, et dont nous allons rapidement exposer le très simple mécanisme.

Ram, comme archidruide, devait laisser aux Druides le soin de conserver et d'augmenter le trésor de science hérité des ancêtres : le collège des prêtres fut donc confirmé dans son rôle de gardien du savoir commun.

D'autre part, nous savons que la vulgarisation à outrance qui est la base de notre enseignement actuel, a été, dans l'antiquité, réputée dangereuse et procédant d'un principe faux : pour elle, la science devait choisir ses disciples, afin de n'être déposée que dans des vases d'élection : de là, l'initiation préalable qui, au point de vue religieux, s'est conservée dans tous les cultes ; mais, de là aussi, dans l'antiquité, l'élévation, au-dessus de la moyenne des peuples, de toutes les intelligences qui, ayant subi l'initiation, avaient communié, dans les collèges de prêtres, à la haute sagesse accumulée et approfondie par les communes méditations séculaires des plus grands esprits des nations. Ram avait institué le Temple mystique pour être l'intelligence dominatrice de l'humanité, ce Temple que plus tard devait — mais combien petitement ! — réaliser Schlémoh, et portant au fronton le symbole de Ram, l'agneau de paix, synthèse de la fraternité des peuples, que devait, plus tard aussi, reprendre le Christianisme.

Chez tous les peuples le chef — et, si la royauté était conservée, le roi — était soumis à l'élection, ce qui écartait du pouvoir, non pas peut-être les insuffisants, mais au moins les déments et les faibles d'esprit ou de corps. Toutes les communautés particularisées étaient gouvernées par un conseil électif, et ces conseils élisaient dans leur sein le conseil national où ne devaient prendre place que des initiés, c'est-à-dire des compétences ; à leur tour, les conseils nationaux élisaient les membres du conseil suprême siégeant près du chef souverain et qui n'était composé que d'initiés du plus haut grade, ce qui assurait une réunion d'intelligences hors ligne ; de cette façon, les vœux des peuples étaient librement formulés, accueillis de conseil en conseil, et réalisés par l'autorité dominante en ce qu'ils présentaient d'équitable et d'utile : le gouvernement de l'empire était donc, à proprement parler, synarchique.

Cette organisation, qui répondait à tous les désirs de progrès, qui satisfaisait à tous les besoins de justice, qui accueillait tous les vœux des peuples en les soumettant eux-mêmes à la forte, idéale, et équitable discipline du Temple, dura des siècles et des millénaires sous les successeurs de Ram, tant les bases en étaient constituées fortement, tant les principes en étaient par eux-mêmes souverains.

Et on retrouve la trace de cette période de justice et de fraternité dans les documents antiques : « Quand les dieux règnaient sur terre », disent les monuments grecs et les papyrus égyptiens : les dieux, dans cette théocratie d'une divinité unique, c'étaient les initiés des hauts grades (1). Et les peuples eux-mêmes ont conservé, dans leurs traditions, le souvenir de cette vie de paix universelle et d'alliance des peuples sous un sceptre de force et de bonté : toutes les légendes de l'antiquité nous parlent de l'âge d'or qui régna sur le monde...

Vers le quatrième millénaire avant notre ère, il y eut des troubles dans l'Alliance universelle ; la discipline de l'idéal s'était relâchée ; des rois en profitèrent pour se faire élire à vie, en flattant le nationalisme égoïste des peuples et en leur promettant l'affranchissement des liens de l'Alliance.

C'est alors que se produisit le schisme d'Irshou.

Irshou était un haut initié ; mais, autoritaire et enorgueilli de sa propre valeur, supportant mal, par suite, la discipline du Temple, il entreprit de la réformer pour s'y soustraire. Il soutint et enseigna, contrairement à la doctrine initiatique pure, que la Nature a des droits égaux à ceux de l'Esprit ; comme l'Esprit, la Nature a droit à

(1) Lorsque dans les origines des nations, nous apparaît la figure d'un dieu civilisateur, révélateur de sciences et d'arts, ce n'est pas une divinité que nous voyons aujourd'hui en lui, mais un homme supérieur — et, en réalité, c'était un initié du Temple.

l'adoration de l'homme. C'était la rupture avec la discipline morale, c'était l'autorisation de satisfaction accordée aux instincts de l'humanité, même les plus grossiers, même les plus bas, même les plus vils ; c'était la glorification de la matière, de l'individu, le triomphe des égoïsmes entraînant la guerre entre nations, l'écroulement de l'œuvre de Ram, du Temple, de l'Alliance des peuples ; c'était en un mot l'intrusion de l'abject naturalisme déifié sur l'autel même du pur et divin spiritualisme.

Rejeté par le Temple, Irshou rejeta le Temple et fonda une initiation rivale qui, s'appuyant sur les instincts de tout ordre — la passion et la jouissance chez les individus, la force et l'égoïsme chez les collectivités — recueillit vite de nombreux adhérents. Les druidesses saluèrent avec joie le culte nouveau, rénovateur de leur propre puissance, et lui révélèrent le dogme du sang ; alors naquirent dans l'Inde toutes les religions de stupre et de mort, dont la plus haute expression est celle de Kâli, la mère des Rakshasas, c'est-à-dire des jouissances, des ivresses et des vices ; alors aussi des initiés, élus rois par les peuples, s'appuyèrent à la fois sur leur qualité divine et sur la force naturaliste des armes pour fonder des dynasties de droit divin.

Il y eut une longue période de guerres qui amena la fin de l'alliance des nations, la chute du Temple (1) et l'écroulement de l'œuvre de Ram.

Dès lors, deux courants d'idées se partagèrent le monde, qui sont venus jusqu'à nous : le courant orthodoxe ou Dorien et le courant schismatique d'Irshou ou courant

(1) Au moins conçu dans son universalité. Toutefois le Temple se survécut à soi-même dans les Temples régionaux dont chacun se développa en harmonie avec le milieu, les idées et la population où il évoluait, mais en voilant son idée fondamentale sous les dehors d'un culte populaire approprié à son époque et à son ambiance. De là, la diversité des modes d'initiation. Quant à l'enseignement, il était sensiblement le même dans tous les centres initiatiques.

lonien. A ces deux courants se rattachent les nations basées sur la justice et les nations étayées sur la force dont, à notre époque les deux types ont été les Etats-Unis et l'Allemagne (1). Et la double initiation d'autrefois se retrouve encore aujourd'hui : l'initiation idéaliste se retrempe aux sources pures du passé et dans la tradition divine ; l'initiation naturaliste se retrouve dans les soi-disant fraternités de notre époque qui font appel aux instincts égoïstes de l'homme pour lui promettre et la richesse immédiate et la domination universelle, ou qui le séduisent par la satisfaction sans frein de ses passions les plus viles.

A différentes époques et en différents milieux, chez les peuples dévoyés ou n'ayant pas pris conscience d'eux-mêmes, des messagers divins apparurent tels que le Boud-dha-Çakyamuni, Moïse, Jésus, Mahomet qui, en harmonie de temps et de milieu avec les idées ambiantes, montraient la route du progrès et unissaient le passé à l'avenir par un enseignement qui se reliait à l'un en préparant l'autre (2). La plupart de ces messagers divins fon-

(1) Au cours des âges, la plupart des nations ont oscillé — même la papauté — entre ces deux courants, et se sont vues par suite tour à tour favorisées ou repoussées par les fraternités suprêmes de l'Occultisme divin. C'est ainsi que la France, devenue nation de force s'est vu abattre avec Louis XIV ; au contraire, redevenus peuple de justice en 1789, les Français ont pu semer les idées de droit dans l'Europe entière ; grisée par ses succès et retournée au naturalisme avec Napoléon, la France a été rejetée dans l'application du droit. Toutes les fois qu'elle a voulu en sortir, un rude rappel à l'ordre lui a fait durement sentir qu'elle s'égarait loin de sa voie naturelle : 1870 a été la rançon naturelle du Mexique.

(2) Au sujet de ces messagers divins, une mention spéciale doit être faite ici d'Odin ou Wotan, de qui, par une monstrueuse aberration où se retrouvent les principes du schisme d'Irshou, est dérivée la Gnose germanique. — A ce moment, l'Empire Romain avait cessé d'être un Empire de Justice pour devenir un Empire de Force qu'il fallait détruire. Odin, d'origine scandinave, fut envoyé aux peuplades encore barbares du nord pour leur montrer l'œuvre de progrès à accomplir. Parmi ces populations les unes comprirent la nouvelle révélation dans laquelle la grossièreté des autres ne vit qu'une œuvre de sang et de destruction. Les premières, parmi lesquelles se trouvaient les tribus franques, se péné-

dèrent des fraternités initiatiques qui furent, dans le christianisme, les ordres religieux ; mais ces initiations étaient plutôt affaire de foi qu'affaire de science ; à

trèrent de cet enseignement dont elles avaient saisi le sens caché, ce qui, leur mission accomplie et l'empire entamé, leur permit de se fondre aisément dans le christianisme qui leur ouvrait de nouveaux horizons d'avenir. Les autres ne virent dans cet enseignement de leur initiateur que ceci qu'elles devaient former un peuple de force destiné à tout détruire pour dominer par la mort. Attila, en les soumettant, leur prit cette doctrine qu'il leur rendit démesurément exagérée. Charlemagne essaya de les réduire, mais la Gnose germaine se réfugia chez les Borusses, les Lettons, les Guttons, les Sudèves et autres tribus restées célèbres pour leur férocité : c'est sur ces bâtards de Germains et de Huns qu'ensuite s'éleva la Prusse, et, durant tout le Moyen Age l'Allemagne ne fut qu'un Empire de force brutale selon le dogme d'Irshou. A l'époque des croisades, en effet, les Allemands avaient fondé à Jérusalem l'ordre des Frères de Sainte-Marie-les-Teutons, qui, après la chute de la ville sainte, rentrèrent en Allemagne comme ordre militaire, sous le nom de Chevaliers Teutoniques ; ils conquirent toutes les tribus, Borusses, Lettones et autres, qui avaient gardé la Gnose d'Odin — le vieux Dieu ! — déformée par Attila, en vertu de laquelle elles se considéraient comme un peuple d'origine divine destiné à conquérir le monde ; les chevaliers Teutoniques s'approprièrent cette doctrine dont ils firent l'âme de leur ordre ; la Prusse, en les absorbant, reçut la Gnose germanique dont l'enseignement, plus ou moins voilé, fut confié à l'Université de Kœnigsberg, créée dans ce but, qui affirma toujours la mission sacrée de la Prusse, divinisa la Force, et, de la doctrine schismatique d'Irshou, conçut la philosophie allemande, panthéistique, matérialiste et orgueilleuse, divinisant l'homme, sa raison, son effort, pour en faire le seul juge du bien et du mal et le constructeur même de Dieu. Dans ce milieu d'étudiants chauffés à blanc, naquirent nombre de sociétés secrètes dont une se prétendait la filiale des chevaliers Teutoniques : de cette société sortit le prince de Bismarck. Avec Guillaume II, la Gnose de Germanie s'exalta dans un sens mystique : l'Allemagne au-dessus de tout, la pensée allemande, l'intelligence allemande, l'Allemagne divine, saint des saints de la Sagesse antique, tabernacle de la science moderne, l'Allemagne seule fille du vieux Dieu, purificatrice de l'univers par le feu, par le glaive, par le sang, réorganisatrice du monde, seule intelligente au milieu de l'animalité des autres nations, destinée à réaliser le Royaume de Dieu par l'Empire universel. En 1914, la Gnose de Germanie doit triompher ; ses premiers actes en Belgique et en Serbie sont marqués du sceau de sa mission de Force, et ses premières paroles sont affirmatrices de cette mission au nom du vieux Dieu qui, au fond, n'était autre que Wotan mal compris ; c'est pourquoi guerre aux églises et aux cathédrales ! Elles doivent disparaître pour qu'en leurs lieu et place s'élève plus tard le seul Temple du dieu allemand ! — En face de l'Allemagne, nation de Force, était la France, nation de Paix, cherchant depuis un demi-siècle les voies de l'Avenir dans la Justice, la Liberté,

peine, en effet, l'Occident compte-t-il, à l'heure actuelle, deux ordres qui se soient fait connaître par des travaux

le Travail et la Légalité ; les Fraternités du Mystère lui suscitèrent des aides puissantes, et la France, continuatrice de Ram a vaincu l'Allemagne continuatrice d'Irshou ! (V. à ce sujet, *les Origines secrètes de la guerre*, par Marc Saunier, 1 vol. in-12, Paris, s. d., ouvrage fortement pensé auquel j'ai fait quelques emprunts). Que si un lecteur, peu familiarisé avec ces questions, s'étonnait du renouveau d'Odin — d'un Odin mal compris — en plein xxe siècle, je le prierais de méditer les pensées suivantes, dues à la plume de dépositaires, à différents titres, de l'esprit allemand : — « Le christianisme et l'alcool sont les deux plus grands agents de corruption (NIETZSCHE, *L'Antichrétien*) — Ils (les Allemands) sont le peuple choisi de *leur* Dieu, et ce Dieu est le Dieu *choisi de son peuple*, et *cela ne regarde personne* (SCHOPENHAUER, *Memorabilia*) — Il existe encore un *Dieu de force et d'orgueil* : c'est ce Dieu-là qui a élu son peuple allemand (H. VIERORDT, *octobre 1914*) — Dieu ne parle plus aux souverains par le moyen des prophètes, mais il y a ordre divin partout où se présente une occasion favorable d'attaquer son voisin et d'étendre ses propres frontières (TREITSCHKE, *Dix années de combats allemands*) — La guerre est un instrument de progrès, un facteur indispensable de civilisation (BERNHARDI, *l'Allemagne et la prochaine guerre*) — Quand l'Allemagne aura conquis de nouveaux domaines, les prêtres de tous les dieux vanteront la guerre bénie (MAX.HARDEN, *Die Zunkunft*) — Wotan a mis dans mon sein un cœur dur : lorsqu'un homme sort d'une pareille espèce, il est fier de n'avoir pas été fait pour la pitié (NIETZSCHE) — Un jour viendra où les vieilles divinités se lèveront de leurs tombeaux fabuleux et Thor se dressera avec son marteau gigantesque et *il démolira les cathédrales gothiques* (H. HEINE) — Vous avez entendu des hommes dire : Heureux les pacifiques ! Moi, je vous dis : Heureux ceux qui font la guerre, car on les appellera non pas les enfants de Jéhovah, mais les enfants d'Odin QUI EST PLUS GRAND QUE JÉHOVAH ! Une bonne cause dites-vous, sanctifie même la guerre ; moi, je vous dis : c'est la guerre victorieuse qui sanctifie toute cause... Il n'y a de pires vices que la pitié et la faiblesse ! Voici la nouvelle loi, ô mes frères, que je promulgue pour vous : Devenez durs ! » (NIETZSCHE, dans son *Evangile de la Guerre*).

Bien plus ! le Néo-Wotanisme (*sic*) a fait vers 1912 l'objet de conférences à la *Société Éthique* de Munich, et dès 1898, la *Deutsche Wacht*, de Gratz, imprimait :

« L'Occident confessait Jésus depuis six siècles que nous adorions encore « le Soleil qui éclaire, la Terre qui nourrit, le Glaive qui tue ! »... Ceux-là furent des malfaiteurs, qui abattirent nos chênes sacrés et nous enseignèrent une divinité étrangère, la miséricorde et le pardon des injures... Il nous faut un dieu « echt deutsch » (national, indigène) ! »

Peut-on penser, après de telles citations que le renouveau d'Odin, le *Néo-Wotanisme* n'est qu'un rêve de songe-creux ? Non, c'est le tréfond d'une mentalité barbare remise en pleine lumière du soleil par un peuple exaspéré d'orgueil, sectateur du Naturisme et disciple inné d'Irshou !

scientifiques, les Bénédictins et les Jésuites ; encore leur science est-elle entièrement basée sur les doctrines et les théories modernes, et, si l'on veut pénétrer dans la Sagesse antique, c'est aux initiations et aux traditions sacrées des anciens âges qu'ils faut demander leurs secrets.

On a vu plus haut comment se sont établies les initiations antiques ; je vais maintenant dire quelques mots de chacune des traditions qui en dérivent pour montrer par quelle voie elles nous sont arrivées et dans quel milieu se rencontrent les ouvrages les concernant, pour qui voudrait les étudier à leurs sources.

La principale de nos traditions en Occident, est la tradition Hermétique ou Blanche, qui nous vient d'Egypte (1), où Hermès Trismégiste était le nom mystique de la Haute Université, et dont ce qu'on appelait les œuvres constituaient l'ensemble de la doctrine des grades les plus élevés dans la hiérarchie mystériale.

Vers le XVIII[e] siècle avant notre ère, l'enfant d'une famille esclave voué à la mort, et sauvé par la fille du Phrâ-On, était élevé sous le nom de Mosché (Moïse) à la cour royale. Intelligent, il acquit tout le savoir des maîtres de la capitale, puis se présenta à la grande initiation ; admis à la suite des épreuves d'entrée, il gravit l'un après l'autre, d'abord auditeur, puis myste, puis épopte, tous les grades de cette initiation, tous... sauf le dernier où il échoua : il se voyait ainsi écarté du suprême pouvoir.

Exacerbé par son échec, il forma le projet d'appeler à la liberté tous les esclaves d'Egypte, tous ceux de sa race, et d'en former un peuple dont il serait roi. D'abord, il terrifia le Phrâ-On par des prodiges : il changea une baguette en serpent (2) ; les prêtres de la cour reprodui-

(1) Cela semble, au premier abord bizarre, puisque nous avons, chez nous-mêmes la tradition gauloise. J'explique ailleurs la raison de ce fait.

(2) Phénomène qu'aujourd'hui les yoghis de l'Inde répétent couramment en faisant revenir à l'état normal un serpent préalablement catalapsié.

sirent le phénomène. Il changea, autour du roi, les eaux en sang (1), prodige que réalisèrent aussitôt ses anciens maîtres. Enfin, il réussit à soulever les esclaves d'Egypte et les entraîna, dans une fuite, au désert.

Mais, de ces hordes sans cohésion d'esclaves fugitifs, il lui fallait faire un peuple d'hommes libres, c'est-à-dire capables à la fois de défense et d'attaque. Pour atteindre le premier but, il lui était indispensable de créer, dans cette tourbe dont il voulait tirer un peuple, un antagonisme complet avec le peuple d'Egypte : il y parvint en en faisant une théocratie, c'est-à-dire en lui donnant un gouvernement basé sur la vérité la plus haute, celle qui n'était révélée qu'aux grades supérieurs des Mystères d'Hermès : l'unité divine.

En effet, cette vérité n'était l'apanage, en Egypte, que des plus hauts initiés, des époptes, alors que le peuple demeurait dans un polythéisme si complexe que chaque nome, que chaque ville, chaque bourgade possédait son régime particulier de multiples divinités locales : c'était donc créer, entre Hébreux et Egyptiens, entre esclaves et maîtres, l'antagonisme le plus fort qui pût exister aux temps antiques, l'antagonisme religieux ; et c'était, en même temps, donner aux fugitifs, par cette révélation, une supériorité morale sur leurs persécuteurs.

D'autre part, pour en faire une nation de conquérants, Mosché leur fit vivre, durant quarante années, la rude vie nomade du désert, de façon à éliminer la génération émasculée qui avait connu la servitude, pour la remplacer par une génération pleine de force et d'audace. Mais c'est là une partie des actes du législateur dont nous n'avons pas à nous occuper ici : revenons à son œuvre de révélation.

Il est certain qu'après avoir basé sa conception sur la vulgarisation d'un des plus hauts mystères de la Sagesse

(1) Autre phénomène également obtenu dans l'Inde par le procédé — très connu là-bas, quoique inconnu en Europe — de la suggestion collective.

antique, Mosché n'a pu hésiter devant la divulgation d'autres grandes vérités. Où se trouvent ces révélations ? Evidemment dans l'écrit qu'il a laissé, la Genèse, appelée « Bereschit », du mot par lequel elle débute, quand on l'étudie dans ses sens profonds.

Mais ici, nous nous heurtons à une difficulté : la Genèse originale n'est pas absolument celle qui nous est parvenue, laquelle a été compilée de deux documents très anciens, mais très différents et qu'on appelle Eloïste et Jéhoviste (1) ; lequel est de Mosché, nous n'en savons rien de façon sûre, bien qu'on rapporte plutôt les versets Jéhovistes à l'origine moïsiaque.

D'autre part, après avoir fait publiquement sa révélation primordiale de l'unité divine, Mosché, en fin politique, a compris que la haute Science qu'il avait reçue dans le sanctuaire devait demeurer, comme moyen de domination dans les fils de sa famille (les enfants de Lévi) à qui il convenaient de la transmettre de façon que les autres n'y comprissent rien et que, seuls, les gens avertis pussent pénétrer l'essence du savoir mystérial. Dans ce but, il eut recours à deux procédés : la narration mythique tout d'abord, dont aujourd'hui nous cherchons à pénétrer les sens divers, ce qui est à la portée de quiconque veut étudier sans se laisser arrêter par l'apparence sacrée du texte.

Mais dès qu'on veut aller au delà, on se trouve entravé, par des difficultés multiples que je vais rapidement exposer.

Dans l'étude approfondie du *Béreschit* on peut considérer que la plupart des mots ont trois sens : le sens littéral et concret que donnent les vocabulaires ; — le sens

(1) Ainsi nommés suivant que, dans les versets qui en résultent et qui sont mêlés, dans le texte que nous connaissons, Dieu est appelé Iahvé (celui qui est), ou Eloïm (lui-les-dieux). — On verra plus loin que ces deux documents ne sont pas les seuls qu'a utilisés le rédacteur de la Genèse.

abstrait, qui se trouve dans la signification première des radicaux ; — et enfin le sens mystique et ésotérique qui s'obtient par l'étude des lettres ; de ces lettres elles-mêmes, chacune est à la fois un chiffre de numération, un hiéroglyphe et un signe d'une mysticité très profonde se rapportant à des qualités ou à des forces de la divinité (1). On voit toutes les difficultés que présente telle étude.

De plus, Mosché a exposé toute une synthèse scientifique d'une façon qui déroute l'esprit non prévenu, lequel, ne voyant que le texte lui-même, n'y rencontre qu'une suite fastidieuse de noms représentant soi-disant des générations successives dont on ne comprend pas l'utilité dans l'œuvre moïsiaque (2), alors qu'il faut, pour les pénétrer, étudier ces textes de tout autre façon.

Heureusement, nous ne sommes pas absolument dénués de guides, dans ces séries de méticuleuses recherches.

Le sens concret des mots nous est naturellement fourni par les lexiques ; leur sens abstrait a été révélé, de nos jours, par un orientaliste du siècle dernier, Fabre d'Olivet, qui dans sa *Langue hébraïque restituée* nous a montré comment l'étude d'un radical peut indiquer un sens caché ; enfin la signification ésotérique et mystique des mots se retrouve dans les nombreux commentateurs juifs, dont malheureusement quelques ouvrages seulement ont été traduits en notre langue ; dans l'un et l'autre Talmuds, dans la Mischna, dans les traités de Massorah etc. ; enfin pour cette même signification mystique des mots ainsi que pour la valeur des lettres qui entrent dans leur composition, nous possédons les innombrables travaux de la Kabalah.

(1) Par exemple, l'*Aleph* représente à la fois la lettre A, le chiffre 1, l'hiéroglyphe *homme*, et c'est une lettre *mère* ; le *lamed* représente L, 30, le *bras*, et c'est une lettre *simple ;* le *resch* représente R, 200, la *tête de l'homme* et c'est une lettre *double;* le *iod* représente I, 10, l'*index :* c'est la lettre *principe*. Ajoutez à cette difficulté que le sens, aux quatre points de vue ci-dessus, peut être modifié par réaction des lettres voisines.

(2) Gen. Ch. V, X, XI 10-32, XXV 12-18, XXXVI.

Donc, le *Bereschit*, émanation de l'antique Sagesse, et les commentaires de l'époque sont tout d'abord à étudier pour qui veut pénétrer la haute science des sanctuaires initiatiques.

Mais, avant même que la disparition de ces mêmes sanctuaires devant la conquête romaine eut dispersé leurs disciples, diverses écoles naquirent dont l'enseignement, restreint à un petit nombre d'auditeurs choisis, s'inspirait de l'enseignement des Temples, ne disant pas tout, naturellement, mais au moins soulevant certains coins du voile. Parmi ces écoles, la plus célèbre fut celle des Pythagoriciens, où le maître soumettait ses disciples à une discipline analogue à celle à laquelle lui-même avait été astreint au cours de son initiation. La base de son enseignement était que Dieu est l'unité absolue et primordiale, la monade des monades; que l'âme change d'enveloppe et passe d'un corps dans un autre (1) ; que notre univers est un tout harmonique dont le soleil est le centre ; enfin il attribuait aux nombres une puissance qui se retrouve dans la tradition druidique (2).

Plus tard vers le IIe siècle avant notre ère, une sorte de confrérie s'était constituée en Judée même, qui avait son centre au mont Moria, dans Jérusalem, et qui suivait religieusement l'esprit de l'enseignement de Moïse dont elle conservait la doctrine laquelle, en somme, était celle des sanctuaires anciens : c'était la secte des Esséniens, qui imposaient une sorte d'initiation à leurs disciples,

(1) En restant généralement dans l'espèce humaine lorsqu'elle a atteint ce degré d'évolution, conformément à la doctrine occulte; ce sont les néo-pythagoriciens qui, après la destruction de la véritable école pythagoricienne par une révolte des Crotoniens, étendirent, contrairement à la doctrine du maître, la métempsychose aux espèces animales.

(2) Je passe sous silence l'école platonicienne, parce que Platon, initié, a évité, dans ses œuvres, de traiter des matières interdites ; la lecture de ses ouvrages, cependant, ainsi que des écrits de ses disciples ne sera pas sans utilité.

vivaient de façon austère, en faisant le bien (1), proscrivant la guerre et l'esclavage, enseignant l'amour du prochain, l'immortalité de l'âme, etc. (2). Les Esséniens ne semblent pas avoir laissé d'œuvres écrites, mais leurs doctrines ont été étudiées par des auteurs qui nous ont transmis, dans leurs écrits, une documentation précieuse.

Ensuite, la tradition hermétique se continue par les néo-platoniciens dont le grand centre de développement se retrouve à Alexandrie d'Egypte. En cette école fusionnèrent le platonisme — ne pas oublier que les œuvres de Platon sont celles d'un initié aux grands Mystères — et le mysticisme oriental émané par les anciens centres initiatiques ; parmi ses chefs se trouvent le juif Philon, Plotin, Porphyre, Jamblique, Proclus, etc., et les écrits néo-platoniens arrivés jusqu'à nous sont assez nombreux.

En même temps qu'eux, nous voyons naître la Gnose, que beaucoup d'auteurs ont définie : science supérieure aux croyances vulgaires. A certains points de vue, la Gnose chrétienne était basée sur la doctrine des sanctuaires, à laquelle s'unissait un mélange de judaïsme et de polythéisme assez obscur : la Gnose semble avoir été un peu au christianisme, ce que lè Kabalah fut au judaïsme. Elle débute au Ier siècle avec Simon le Mage, Ménandre le Samaritain, Cérinthe et Dosithée ; aux IIe et IIIe siècles, les Marcion, les Cerdon, Saturnin d'Antioche, Bardesane d'Edesse, Tatien, Basilide, Valentin, Carpocrate, répandirent et complétèrent cette doctrine.

Au fond, qu'était la Gnose ? Ce mot qui, en grec, signifie *science*, a désigné, aux premiers temps de notre ère, la Sagesse antique adaptée au christianisme, et l'explication des livres évangéliques, surtout ceux de l'apôtre Jean, au

(1) Ceux d'entre eux qui demeuraient en relation avec le public, se livraient sous le nom de thérapeutes, au soulagement de leurs semblables.

(2) Jésus paraît bien être issu d'une communauté assénienne ; en tous cas, son enseignement ressortit tout à fait à l'essénisme.

moyen de la science initiatique. Lorsque la religion prêchée par le Christ sortit de ses langes et, au lieu d'être révélée par des publicains ou des pêcheurs de poisson, fut expliquée par des lettrés, surtout des platoniciens, deux courants se formèrent en elle : le courant de la *Pistis* (la Foi) qui voulait tout prendre à la lettre, sans rien creuser des textes, et le courant de la *Gnosis* (la Science) qui, au contraire prétendait rendre compte de tout. Les premiers siècles furent marqués par des luttes souvent furieuses entre ces deux courants. Peut-être à la longue, se fut-il opéré une fusion entre les deux branches de l'arbre sacré, si l'étude approfondie des textes à laquelle se livrait la Gnose n'eût amené certains abus dont elle n'était pas responsable, mais qui rejetèrent l'Eglise dans le courant plus pur, quoique plus aveugle, de la *Pistis*.

En effet, certains novateurs se réclamèrent de la Gnose pour prêcher des doctrines qui n'avaient rien de gnostique mais qui, comme la Gnose, procédaient du libre examen des livres saints ; et, parmi ces doctrines nouvelles, il en était de singulièrement compromettantes, comme celle des Carpocratiens qui rejetaient toute autorité même civile, et celle des Adamites qui célébraient des offices où, prêtres et assistants, sous prétexte de se mettre en état de pureté comme avant la faute originelle, dépouillaient tout vêtement ; aucune religion, à moins d'entrer ouvertement en lutte à la fois contre toutes les lois établies et les conventions sociales, à moins de se condamner soi-même à disparaître à bref délai, ne pouvait tolérer de tels écarts qui n'avaient plus rien de religieux. Les véritables gnostiques protestèrent, mais l'Eglise, exaspérée, repoussa loin d'elle toute théorie ressortissant à la Gnose, même à la Gnose la plus pure et la plus élevée.

Ce lui fut un tort, car, confinée dans la foi sans lumière, elle aboutit à ce résultat — inacceptable pour quiconque réfléchit — que toute question présentée à son examen se

résout fatalement en un mystère, c'est-à-dire en une conclusion incompréhensible et inexplicable devant laquelle le fidèle doit incliner sa raison. On a pu dire de plus, et avec raison, que le jour où l'Eglise repoussa la Gnose, elle perdit la clé de ses propres livres qu'elle ne sut plus expliquer, particulièrement les textes qui, comme ceux émanés de l'apôtre Jean, constituaient la base de la Gnose chrétienne.

A la suite de cette scission, le gnosticisme se perpétua à côté et en marge de l'Eglise, mais sans plus avoir avec elle aucun rapport. A l'heure actuelle, la France est divisée en deux évêchés gnostiques dont l'un est à Lyon, et l'autre, celui de Paris, est gouverné par le souverain pontife de la Gnose, récemment Synésius III.

On voit maintenant quels rapports ont existé entre la Gnose et la doctrine mystériale et comment le gnosticisme constitue un chaînon de la Tradition blanche. A l'heure actuelle, les ouvrages gnostiques contemporains ressortissent surtout au mysticisme ; mais les ouvrages des premiers siècles — et ils nous sont parvenus en nombre — s'étudient avec fruit, particulièrement la *Pistis Sophia* de Valentin, et les principales œuvres de la théologie alexandrine.

Après les Gnostiques, nous trouvons les Templiers.

Chacun connaît l'histoire de cet ordre fameux qui, fondé en 1118 à Jérusalem par Hugues de Payens et Geoffroy de Saint-Adhémar, finit avec Jacques Molay en 1314. Ce que l'on sait moins, c'est que les richesses énormes de l'ordre tentèrent le faux monnayeur Philippe-le-Bel et le simoniaque Clément V qui se partagèrent les dépouilles des condamnés : le procès fut simplement une forme juridique donnée à un acte de brigandage ; mais, pour motiver ce procès, il fallait des raisons : on mit en avant la plus forte qui fut en ces temps de foi aveugle, on les accusa d'hérésie ; à cette accusation s'en joignit une autre,

plus élastique, de pratiques abominables, permettant et excusant tous les dénis de justice (1).

Quelles étaient donc ces pratiques abominables ? L'adoration d'une divinité bizarre, le Baphomet... C'était tout simplement le personnage d'une des lames du Tarot (2) sous l'image duquel ils honoraient le fondateur de leur ordre, et dont le nom même était formé des initiales interverties de sa qualité : *TEMpli Omnium Hominum Primus ABbas* (3). De nombreux travaux historiques, à commencer par leur apologie, en 1789, par le Père Lejeune, les ont dès longtemps lavés de toute tache à cet égard.

Or, durant les deux siècles qu'avait duré leur ordre, d'abord à Jérusalem, puis à Saint-Jean-d'Acre et enfin en Chypre, les Templiers, en constant contact avec l'Orient sur le seuil duquel ils demeuraient, avaient recueilli bien des fragments de la science sacrée ; ils ne nous ont pas, il est vrai, laissé d'écrits, mais l'étude des ouvrages les concernant, ne fut-ce que de l'enquête dirigée contre eux (4) sera toujours utile pour l'investigation des esprits désireux de savoir, car l'Ordre du Temple a été — bien indéniablement, semble-t-il — un des anneaux de la tradition hermétique.

A leur suite se rencontre la longue théorie des alchimistes et des Kabalistes du Moyen Age, dont la doctrine,

(1) Philippe avait fait brûler 59 chevaliers dès avant l'assentiment de Boniface VIII, et Jacques de Molay, grand maître de l'ordre fut supplicié d'autorité, pendant que les juges délibéraient encore sur l'accusation qui le frappait.

(2) J'ai expliqué ailleurs (*La sorcellerie des campagnes*, 1 vol. in-8°, Paris s. d.) ce qu'est exactement le Tarot, résumé, en soixante-dix-huit lames hiératiques, de la science des sanctuaires.

(3) Au fond, le Baphomet des Templiers n'était autre chose que l'androgyne hermétique, symbole d'attraction et de répulsion, analogue, sous ce rapport, au caducée, au sceau de Salomon, au signe de la croix, etc.

(4) Cette enquête, conservée aux Archives, forme une charte sur parchemin roulée sur elle-même, — les actes antérieurs étant écrits sur papyrus ; elle forme un rouleau qui, déployé mesure 23 mètres de longueur.

au moins pour certains, n'est pas de pureté absolue, étant parfois influencée par la science arabe qui, depuis l'invasion du VIII[e] siècle, avait laissé des représentants dans les pays au sud de la Loire. Leurs travaux seraient aussi utiles à consulter qu'ils sont nombreux, ce qui n'est pas peu dire, si leur expression nous était plus facilement intelligible : malheureusement la plupart d'entre eux parlent par symboles, tantôt décrits et tantôt dessinés, ce qui les rend difficilement compréhensibles.

La cause ? demandera-t-on... Elle était multiple.

D'abord, ils savaient être sur le terrain d'une science cachée, dont les maîtres, dans les sanctuaires de jadis ne révélaient la doctrine qu'à un petit nombre de disciples, sélectionnés avec la prudence la plus absolue par de multiples épreuves, les unes matérielles et les autres morales : premier motif pour jeter sur leurs écrits le voile d'une obscurité voulue car ils se regardaient comme responsables, vis-à-vis de leur conscience, de toute *divulgation* faite à des indignes, et ils prenaient toute précaution pour n'être compris que des lecteurs aptes à saisir leur pensée.

Ensuite, leur science était en dehors de l'Eglise, laquelle en cette période, n'était pas tendre pour quiconque étudiait hors de son giron et au delà de sa doctrine ; leur seule perspective, s'ils se rendaient suspects, était de se voir jeter au bûcher ou accrocher à la potence. Aussi prenaient-ils les plus grandes précautions pour ne donner lieu à aucun soupçon : c'est ainsi que, plus haut, j'ai eu déjà à citer le *Grémoire* (*sic*) *du pape Honorius* dont le frontispice, entièrement en symboles dessinés, constitue une pure infamie (1) encadrée de l'avertissement on ne peut plus moral et rédigé, lui, en écriture compréhensible pour chacun : *Obéissez à vos supérieurs parce qu'ils y prennent garde.*

(1) Ce grimoire de sorcellerie est un ouvrage de magie noire.

Un troisième motif de leur obscurité voulue était que presque tous s'occupaient du Grand-Œuvre ou de la Pierre philosophale (1) ; ils ne voulaient donc pas que leur travail pût être compris d'un profane.

Enfin, un motif très humain semble avoir encore accru le mystère de leurs écrits : on remarque que les derniers en date sont encore plus incompréhensibles que leurs devanciers, ce qui semble indiquer que, ayant réussi à pénétrer le sens des auteurs qui les avaient précédés dans cette voie, ils se sont efforcés, pour n'être eux-mêmes compris que plus laborieusement, d'accumuler autour de leur pensée tous les obstacles susceptibles de rebuter leurs lecteurs à venir.

Toutefois et quelque grandes que soient généralement les difficultés que présentent leurs textes à l'interprétation, ces textes n'en sont pas moins précieux pour nous, puisqu'ils nous offrent le moyen de pénétrer la Sagesse antique dont ils sont le reflet.

Après les alchimistes et kabalistes du Moyen-Age, nous rencontrons une société secrète allemande au XVII[e] siècle, qui, du nom de son fondateur Rosen-Kreutz, a été connue sous le vocable des « Frères de la Rose-Croix ». Cette société semble bien avoir été en possession non de toute la doctrine scientifique des vieux sanctuaires, mais au moins d'une partie des enseignements mystériaux. Malheureusement les ouvrages qui la concernent sont peu connus chez nous, ayant été généralement publiés en Allemagne.

(1) La recherche du Grand-Œuvre et de la Pierre Philosophale était entièrement basée sur les théories de la science antique ; c'est pourquoi elle doit nous intéresser au premier chef. — Au fond, des alchimistes cherchaient à créer de la vie ; seuls, les plus superficiels d'entre eux, les *souffleurs*, visaient à la transmutation des métaux pour obtenir de l'or ; or, la base de l'hermétisme est l'étude de la vie dans les trois mondes, et la transmutation des métaux, basée sur l'unité de la matière, était une application des théories hermétiques.

A notre époque, il s'est formé en France, à Paris même, une société de Rose-Croix qui a tenté de se relier à la confrérie allemande, ou tout au moins d'en prendre la survivance. Quelle est la valeur scientifique de cette société ? Je ne le saurais dire, bien qu'elle paraisse sérieuse, ayant produit un théâtre et ouvert un salon qui ont donné sa mesure artistique ; je penche cependant, en ce qui regarde le côté scientifique de la question, à penser que ses membres sont évidemment instruits, mais ne détiennent pas d'autres connaissances que celles possédées à l'heure actuelle par les occultistes qui étudient et travaillent. Toutefois, elle a fondé une bibliothèque rosicrucienne dont les ouvrages, traduits des maîtres anciens, sont d'une lecture utile.

Nous ne pouvons énumérer les degrés successifs de la Tradition Blanche, sans dire ici quelques mots de la Franc-Maçonnerie.

Qu'est exactement la Franc-Maçonnerie?

On ne sait exactement rien de ses origines. Les uns la font sortir des Mystères de l'Égypte et de la Grèce ; les autres la font venir des règlements imposés aux ouvriers du Temple de Salomon : certains, enfin, la considèrent comme issue des Templiers, de la Sainte-Vêhme, etc. Une opinion plus récente la fait naître d'une association de ces « Maîtres tailleurs de pierres » qui au VIIIe siècle aurait construit, à travers toute l'Europe, la plupart des monuments du temps. On voit cette association passer de la Lombardie en France, puis en Allemagne, en Angleterre, élever la cathédrale de Strasbourg au XIIe siècle, et obtenir des papes et des empereurs une sorte de monopole pour l'exécution de certains travaux. Leurs secrets connus avec le temps, et l'art architectural se développant, l'association se serait modifiée pour devenir une sorte de société de secours mutuels, et un *ordre* dont Henri VII d'Angleterre se déclara protecteur en 1502 ; elle fut

introduite en France en 1725, par Derwent-Waters.

Je ne discuterai pas ici cette filiation. Il me suffira de dire que cette confrérie, d'où qu'elle les tint, a été, au moins dans le passé et en la personne de ses membres principaux, dépositaire de certaines théories scientifiques de la Sagesse des Temples.

« A été », ai-je dit... C'est qu'en effet, il ne faudrait pas confondre la Maçonnerie de l'heure présente avec la Maçonnerie d'antan. Celle d'autrefois était savante et se reliait, quant à son savoir, aux sanctuaires antiques ; celle d'aujourd'hui... Ah ! les pauvres gens, qui croient tout connaître quand, apprentis ils ont appris que la lettre mystique G. qui resplendit, dans l'étoile flamboyante signifie *Géométrie*, quand, ouvriers, on leur a appris qu'elle symbolise la *Génération*, quand enfin, devenus maîtres, ils ont reçu la révélation de sa représentation mystique la *Gnose!* La Gnose ? qu'en connaissent-ils ? M. Lafferre lui-même, qui, si je ne me trompe, préside aux destinées du G.·. O.·. de F.·. serait bien embarrassé s'il lui fallait expliquer le symbolisme scientifique des deux colonnes du Temple, J. et B. (*Jakin* et *Boas*) qui se rencontrent dans toutes les L.·., base de la science antique et dont la science moderne qui l'a retrouvé, il y a environ un siècle, ne s'est encore assimilé qu'une minime partie.

Dans la première moitié du XIX[e] siècle, des hommes instruits, tel que Ragon, ont tenté de galvaniser la Maçonnerie française (1) et de lui faire remonter le courant d'ignorance où elle s'enlisait ; ils ne sont arrivés à aucun résultat, et, à l'heure actuelle, la Maçonnerie française n'est plus qu'une secte politique — et de la plus basse politique, de la politique égoïste et personnelle, — compo-

(1) Je ne parle pas ici des Maçonneries étrangères, que je connais peu et qui, je crois, à part quelques loges, semblent également bien déchues de leur ancienne valeur. Encore ont-elles rompu tous rapports avec le Grand Orient de France, depuis que celui-ci a ouvertement, et délibérément renié les principes qui constituaient sa seule raison d'être.

sée d'une tourbe ignorante de tout, même du but que poursuivent ses chefs, qui croit tout savoir quand elle a appris les pas rituels des grades, et conduite par des manœuvres dont les doctrines et les symboles de la science antique sont le minime des soucis.

On peut même constater à quel point ces gens sont grotesques, d'avoir, vers 1872, rayé officiellement et solennellement Dieu et l'immortalité de l'âme de leur vocabulaire et d'avoir nonobstant conservé le symbole de l'acacia dont la signification mystique leur échappe, et, lors de la réception du Maître secret des grades chapitraux écossais, d'avoir conservé le *Saint des Saints* comme figuration de la Loge, et, comme *mot sacré* la lettre hébraïque *iod* dont le sens kabalistique est précisément Dieu ! Aux personnes qui auraient tendance à prendre la Maçonnerie actuelle au sérieux autrement que comme société de camaraderie politique, il me suffira de recommander la lecture de l'initiation de M. Andrieu racontée par lui-même (1). J'en résume, de mémoire, deux traits saillants.

Laissé seul dans une chambre noire pour y méditer avant sa réception, et pour y rédiger son testament comme au seuil de la mort, le récipiendaire écrit : « Je n'ai que des dettes ; je les laisse à mes créanciers ; je lègue le reste aux pauvres. » « C'est très bien, le félicite ensuite le président de la compagnie ; je vois, dans votre testament, que vous avez eu une bonne pensée pour les pauvres. »

Le postulant est mis ensuite en présence d'une tête humaine posée sur un plat — le *truc* du *décapité parlant* avant qu'il ne fût tombé au rang d'exhibition foraine — et, dans cette tête il reconnaît celle d'un notable de l'endroit.

(1) Mémoires d'un préfet de police, 2 vol., in-12, Paris, vers 1878.

— Mais, ne peut-il s'empêcher de remarquer, c'est le père X... !

Et la tête du décapité de se tourner vers lui et lui répondre gravement.

— Taisez-vous, profane !

La Maçonnerie, résumerai-je, est à l'heure actuelle uniquement composée d'ignorants — de la plus basse ignorance — en ce qui regarde la science initiatique ! Aussi est-ce uniquement chez les adeptes antérieurs au XIXe siècle, et dans les ouvrages de Ragon, le dernier franc-maçon de valeur, qu'il faut chercher quelque documentation sur la Doctrine, hautaine et pure, des sanctuaires initiatiques.

Pour résumer ce qui a trait à la Franc-Maçonnerie — au moins la Franc-Maçonnerie française — on peut dire que, née dans la vérité, elle est tombée au XIXe siècle dans la boue du naturalisme, et est devenue, à notre époque, parfaitement représentative du schisme d'Irshou. Il y a deux siècles, par contre, une société semi-secrète s'est constituée au Portugal, celle des Martinistes fondée par Martinez Pasqualis, qui, basée sur un catholicisme épuré, pratiquait le spiritisme avant sa renaissance dans le public, et étudiait les mystères de la nature d'après les théories antiques. Elle s'introduisit en France, dans certaines loges maçonniques du midi (Marseille, Toulouse, Bordeaux etc.,) mais sans grand succès, jusqu'à ce que Louis-Claude de Saint-Martin, dit le *Philosophe inconnu*, la rénovât, et, avec l'aide de Swédenborg et de Jacob Bœhme, lui donnât une impulsion nouvelle. Cette société, bien que peu répandue (son siège principal est aujourd'hui à Paris), est très appréciée des occultistes parce que ses travaux se basent en grande partie sur les principes éternels de la Sagesse antique.

A ce cycle se rattachent Fabre d'Olivet au siècle dernier, et de nos jours Saint-Yves d'Alveydre.

Pour être complet au sujet de cette tradition, il nous faut ici mentionner la plupart de nos monuments publics

remontant au Moyen-Age. En effet, beaucoup de ces constructeurs de cathédrales qui s'intitulaient alors modestement des « maîtres tailleurs de pierre » étaient des initiés. Reprenant pour leur compte, en le modifiant, le système de diffusion du haut savoir, chez les seuls individus aptes à le comprendre, qui avait amené la grande Université d'Egypte à condenser la science dans les lames du Tarot devenues plus tard l'origine d'un jeu, ils profitaient des mille détails de sculpture que nécessite l'ornementation d'un monument pour y introduire quelques-uns de leurs symboles, à l'insu du gros public et de ceux-là mêmes sous les ordres de qui ils agissaient. C'est ainsi que, à Notre-Dame de Paris, il existe au moins trois sculptures de cet ordre : — Sur le pilier central de l'entrée la plus méridionale de la façade, on voit un évêque, sur une sorte de chaire, foulant aux pieds un dragon ; c'est un symbole alchimique ; — ailleurs le portail Saint-Marcel, au sud, symbolise, en son entier et dans toutes ses opérations, la production de la pierre philosophale ; enfin, ailleurs, au sommet d'un pilier se trouve un corbeau regardant vers *l'intérieur de l'édifice* la direction de son bec conduit à un autre pilier dont la base est creuse, suivant la tradition, et renferme l'élément nécessaire à la grande opération alchimique, la poudre de projection.

Telle est la tradition hermétique ou blanche, qui est celle par laquelle l'Occident moderne se rattache aux Mystères de Thèbes hécatompylos, de l'Hœmus, de la Thrace et, en résumé, de l'Empire du Bélier.

Je parlerai maintenant des autres traditions qui se relient à celle-ci en ce sens que, si leur marche dans le temps fut différente de la tradition blanche, elles procèdent de la même source et n'en ont pas moins eu une indéniable influence sur la progression de l'humanité (1) ;

(1) La marche de la civilisation se poursuit toujours, même à notre époque, d'après les directives posées par le savoir des Maîtres de l'anti-

mais je n'en donnerai que les lignes principales puisque leur influence sur l'Occident a été moindre que celle de la tradition Hermétique.

Cependant, parmi ces autres traditions, il en est une qui nous intéresse plus particulièrement et qui eût dû jouer pour nous un rôle supérieur à celui de la tradition orientale si elle avait laissé des écrits : c'est la Tradition Druidique qui, malheureusement, ne se transmettait que de façon orale et seulement dans la mémoire de ses initiés. Des travaux importants ont cependant paru sur la doctrine druidique, mais de nos jours seulement, ce qui fait que, dans le passé, — depuis la destruction du druidisme s'entend — son influence a été en quelque sorte nulle.

Le Druidisme, après avoir eu, à Chartres, Dreux, Nîmes, Bibracte, Périgueux, etc., des centres d'enseignement importants, mais détruits par la conquête romaine, existe encore à notre époque — je ne parle pas seulement de sa partie cérémonielle dont on a vu plus haut la brillante renaissance dans les *Gorsedd* contemporains, mais de son essence intime — ; c'est ainsi que, chaque année, au renouveau du printemps le gui est coupé, avec les cérémonies ancestrales dans une des forêts à l'est de Paris : mais les druides contemporains, rigides observateurs de la discipline de jadis, se gardent bien tout en nous donnant des ouvrages qui projettent une certaine lueur sur le passé, de publier quoique ce soit qui puisse initier le profane contemporain à la science sacrée d'autrefois. Aussi n'est-ce que par les recherches d'érudits privés de toute lumière mystériale que nous

quité sacrée : c'est ainsi que plus haut on a vu la guerre Européenne dont nous sortons à peine, n'être *pour qui sait*, que la continuation de la lutte — laquelle n'est malheureusment pas encore terminée — entre l'empire du Celte Ram, et le pouvoir antagoniste de Thor, lutte qui eut son début il y a sept mille ans, qui s'est continuée dans les siècles, qui constitue le drame de l'histoire occulte, et que je raconterai peut-être un jour.

pouvons pénétrer dans la Sagesse de nos aïeux. Une partie nous en est à l'heure actuelle dévoilée, celle qui a trait aux *Triades Bardiques* que nous creusons aujourd'hui pour en pénétrer le sens exact. Mais d'autres points en sont également venus à notre connaissance.

C'est ainsi que nous pouvons maintenant rapporter à nos ancêtres l'origine de la science médicale dont c'est à tort que l'on fait hommage à la Grèce. Nous avons vu en effet plus haut que, lorsque les blancs étaient rongés par la lèpre, au neuvième millénaire avant notre ère, alors que la Hellade était encore dans les limbes de l'avenir, le Génie de la race apparut à Ram sous le nom symbolique de *Aesc heil hopa* (1) d'où est certainement dérivé celui de l'Asclépios grec qui, dans l'antiquité hellénique, symbolisa l'art médical,

Par Pline nous savons que les Druides faisaient un grand usage de la verveine ; ils prétendaient qu'après s'être frotté le corps de cette plante, on pouvait chasser la plupart des maladies, prédire l'avenir, produire des enchantements, etc (2). La jusquiame semble aussi avoir été très employée par la médecine celtique, ainsi que le sélage, le samole, la primevère, le trèfle incarnat et quelques autres plantes dont le nom gaélique n'est plus guère possible à identifier de nos jours.

Nous ne sommes pas tout à fait dénués de notions en ce qui touche la thérapeutique des Celtes ; en effet, au IVe siècle de notre ère vivait, à la cour de Théodose, un médecin d'origine gauloise, né à Burdigala, et appelé Marcellus Empiricus qualifié par quelques auteurs de *Archiater Téodosii* qui a laissé, sous le titre *De médicamentis empiricis physicis, ac rationalibus*, un formulaire de médecine imprimé depuis (3),

(1) En langue celtique : L'espérance est au bois.

(2) Aujourd'hui encore, par un reste de ces croyances antiques, la verveine joue un grand rôle dans la thérapeutique populaire.

(3) Bâle, 1 vol., in-f°, 1536.

où il condensa tout ce qu'il connaissait de l'ancienne médecine druidique. Ses formules, à la vérité, demandent, pour être expliquées, une profonde connaissance de la langue celtique, mais, en ce moment nous pénétrons peu à peu leur essence.

Toutefois, le gui de rouvre était le principal remède de la pharmocopée druidique, *omnia sanans*, nous dit Pline, qui caractérise ses propriétés en peu de mots : « Le gui du chêne était un symbole de protection contre les dangers de toute sorte, ainsi qu'un spécifique contre les maladies mentales et physiques. » Pourquoi ? Les progrès du magnétisme feront un jour découvrir les propriétés absorbantes du chêne, dit Éliphas Levi dans son *Histoire de la Magie* (1).

Le symbolisme du gui avait de plus une valeur, morale : — Il reste vert toute l'année et il continue à vivre, même après la mort de l'arbre qui le supporte ; c'est pour cela qu'il servait à démontrer à la foule, au peuple, qu'une seule existence corporelle ne suffit pas pour l'évolution humaine, que la vie se poursuit au delà de la mort. Puis, de ce que cette plante se nourrit de la sève de l'arbre qui la porte, on tirait le symbole de la solidarité humaine, qui doit unir tout les hommes comme les membres d'une seule famille. C'est aussi non seulement le symbole de l'union des sexes, mais surtout de l'union de l'âme et de l'esprit, union qui confère l'immortalité (2).

Ajoutons, pour en finir avec la médecine celtique, que les Druides connaissaient l'anatomie ; l'histoire nous a conservé le nom du Druide Hérophyle qui professait cette science en faisant ses démonstration sur les corps vivants.

Mais la médecine n'est qu'une science spéciale. Or, quelles étaient les connaissances générales qui étaient professées dans les collèges druidiques ou transmis à la suite des initiations ?

(1) 1 vol. in-8°, Paris, 1892.

(2) E. Bosc, *Belisana ou l'occultisme celtique* 1 vol in-12°, Paris 1910.

On nous dit aujourdhui que nous n'en pouvons rien savoir parce que cet enseignement était purement oral : c'est une erreur. Que cet enseignement fût *surtout* oral, d'accord ; nous savons qu'il se composait de 60.000 vers que devait enregistrer la mémoire ; mais les druides connaissaient l'écriture, qu'ils avaient reçue des navigateurs phéniciens ; leur écriture particulière portait même un nom spécial, on l'appelait *Ogham ;* d'après certaines pierres gravées, elle semble avoir fait usage de caractères runiques. En tous cas, on ne s'explique pas que la mémoire pût être, chez les Druides, l'unique dépositaire de la science, ce qui eût précisément désavantagé les plus savants d'entre eux, c'est-à-dire les vieillards chez qui la mémoire est moins vigoureuse que chez les jeunes hommes. C'est donc ailleurs qu'il nous faut chercher la cause du manque absolu, sauf sur quelques monuments mégalithiques, de l'écriture druidique. Cette cause à notre avis est tout d'abord la matière sur laquelle écrivaient les druides : feuilles métalliques très minces que, durant deux millénaires de nombreuses causes de destruction ont fait disparaître ; ensuite les édits des empereurs proscrivant le druidisme en Gaule et en Bretagne ont fatalement amené la destruction des écrits sacrés de ces pays ; enfin le zèle des premiers propagandistes chrétiens, de saint Patrick en Irlande et de saint Colomban en Écosse, amena la disparition des livres druidiques de ces contrées ; après quoi l'oxydation de vingt siècles a eu raison des derniers feuillets métalliques ayant survécu à ces multiples causes d'anéantissement.

D'après une lecture attentive de divers passages de Posidonius d'Apamée, qui écrivait environ un siècle et demi avant notre ère, et de plusieurs autres auteurs tels que Strabon, Diodore de Sicile, Lucain, Elien, Pline l'ancien, etc., il est impossible de ne pas regarder les Druides comme les plus anciens auteurs de la science

dans les Gaules, ainsi que le furent, chez eux respectivement, les prêtres de l'Inde, de la Khaldée, de la Perse, de l'Egypte, etc. Et cela se comprend, puisque les uns comme les autres provenaient de l'antique initiation atlante.

Le grand collège druidique fut Bibracte et les deux principaux centres d'initiation l'île de Mona (Anglesey) et Chartres.

César dit que les Druides cultivaient particulièrement l'astronomie, ce qui doit faire supposer qu'ils étaient géographes et mathématiciens. Selon Pomponius Méla, ils connaissaient la forme et les dimensions de la terre et l'organisation de l'univers. Ce qui fait penser qu'ils furent des maîtres en astronomie, c'est qu'on leur doit l'invention du cycle d'or de dix-neuf ans. Les anciens, il est vrai, en faisaient honneur aux Hyperboréens ; mais nous savons que, d'une part, pour les Romains, les peuplades hyperboréennes commençaient à partir des Alpes ; d'un autre côté, ce nom d'hyperboréen, appliqué aux Gaulois est conforme à la réalité de leur origine, puisque nous avons vu, plus haut, notre race sortir des Terres-Blanches de la Boréalie ; enfin, Pline dit positivement que les Gaulois avaient un cycle de trente ans, dont onze étaient des années intercalaires ; ceci nous montre que les Druides possédaient de profondes connaissances en astronomie et en cosmographie ; or, le développement de ces deux sciences supérieures ne peut, d'aucune façon, être un fait isolé, mais se relie, avec la dernière certitude, à une culture générale très avancée ; aussi n'éprouvons-nous aucune surprise quand nous voyons certains auteurs affirmer que les Druides auraient connu l'aimant et la boussole.

Mais il y a plus encore.

César consigne dans ses *Commentaires* ce fait, inexplicable pour lui, que les Gaulois possédaient un système de communications rapides, si parfaitement organisé que, du

Nord au Sud et de l'Est à l'Ouest, tout fait notable qui se passait en un point quelconque de la Gaule était, le lendemain, connu par tout le reste du pays. Plusieurs historiens ont cherché quel pouvait être ce système de communication et la plupart ont pensé, mais sans aucune preuve à l'appui, qu'il s'agissait d'un système de signaux optiques ; cette opinion ne peut être soutenue sérieusement quand on réfléchit que ce procédé nécessite des stations assez rapprochées les unes des autres et une grande liberté de vue, alors que la Gaule était couverte presque entièrement par d'immenses forêts où se perdaient les points culminants. D'autre part, un système de télégraphie avec ou sans fil eût laissé des traces que les conquérants romains eussent retrouvées — et nous après eux. La question ne présente donc qu'une solution qui est celle-ci : — la Sagesse antique avait une source unique : la science des prêtres de l'Atlantide et c'est cette science qui, transportée dans tout l'Occident par les migrations atlantes, forma partout la base de l'enseignement mystérial : tous les écrivains qui ont traité ces matières ont été frappés par l'analogie du druidisme avec les doctrines de l'Egypte, de la Phénicie, de l'Etrurie, de la Grèce et de tout l'Orient, ressemblance telle que, déjà, au temps d'Aristote, on rapprochait les druides des brahmanes ; que, plus tard, elle fit comparer leur système à celui de Pythagore, et qu'enfin Pline se demande s'ils ne furent pas les initiateurs des Perses. Or, nous savons aujourd'hui quelle importance, quelle ampleur possédait, dans les Mystères antiques, la psychologie expérimentale ; ailleurs, où les guerres n'étaient qu'accidentelles, ces connaissances n'eurent pas le temps de passer de l'enseignement des cryptes dans la vie usuelle ; mais il en fut tout autrement en Gaule où, sans parler même du pays cisalpin ni de la partie méridionale où se succédèrent les migrations atlantes, phéniciennes et helléniques, il y eut près de

deux siècles de luttes continuelles et acharnées contre la conquête romaine. Les Druides eurent donc tout le temps nécessaire pour former des sujets sensitifs dont ils développaient le sens télépathique : le procédé de communication rapide qui intrigua tant César n'était et ne pouvait être que la télépsychie, science qui est revenue à nous par la pénétration de l'enseignement mystérial.

A l'exception du dogme de l'immortalité de l'âme, les Druides tenaient secrets tous les axiomes de leur science. Ils avaient soin de répandre surtout ce dogme parmi le peuple, persuadés, dit César, qu'il rendait l'homme plus belliqueux et plus utile à la patrie, en lui inspirant le mépris de la mort qui n'est que le passage à une vie plus durable.

On a vu plus haut que la religion gauloise était assez sanguinaire : mais, comme je l'ai dit, c'est aux druidesses qu'il faut rapporter les sacrifices humains car c'est toujours sur la terreur que s'appuient les pouvoirs faibles ; au contraire, le système religieux des Druides était très doux puisqu'il pouvait se ramener à quatre points principaux : 1° adorer Dieu ; 2° éviter de faire aucun mal ; 3° donner en toute occasion des marques de courage et de grandeur d'âme ; 4° croire à l'éternité de l'esprit et de la matière, et, par suite, à l'existence d'un autre monde.

Les Druides formaient la classe supérieure et savante de l'ordre sacerdotal ; ils s'adonnaient à l'étude des hautes sciences philosophiques, physiques et religieuses ; ils étaient chargés de l'éducation publique et du pouvoir judiciaire. On peut mesurer la hauteur de leur savoir, quand on réfléchit que les sciences du langage (grammaire, rhétorique, dialectique) étaient du ressort des bardes, et que les sciences naturelles appliquées, ce que les Grecs appelaient du nom général de *physiologie*, c'est-à-dire l'astronomie, la divination, la médecine, etc., étaient abandonnées à la classe inférieure des eubages.

J'ai montré plusieurs rapprochements entre la Science druidique et la Sagesse mystériale ; en voici d'autres : Les îles Cassitérides (aujourd'hui Sorlingues) au nord de la Bretagne, étaient environnées aux yeux des anciens d'un caractère sacré analogue à celui de Samothrace ; de même que, pendant longtemps, à Délos, les habitants en étaient regardés comme saints et inviolables. Comme à Samothrace, il y eut des collèges sacrés dans les îles de Man, d'Anglesey, de Séna, de Tombelaine, et suivant Artémidore, cité par Strabon, les divinités y étaient les mêmes : Cérès et Proserpine. Les feux perpétuels qu'entretenaient les Druides dans certaines îles, en l'honneur d'une divinité que Solin assimile à Minerve, rappellent le culte oriental de Vesta et de Moloch, la religion assyrienne et persane liée à celle de la Phénicie.

La science était le point culminant de la religion druidique : la preuve en est que la principale divinité gauloise, Ogmius (Hercule aux chaînes d'or liant à sa bouche les oreilles des auditeurs) tirait son nom du radical celtique *ogma* qui signifie science (1).

De plus, un trait particulier unit étroitement le druidisme aux grands Mystères d'Égypte : le culte d'Isis qui leur était commun, et qui, dans la terre des Pharaons, symbolisait la science de la nature. Et ce qui nous prouve que cette Isis était, en Gaule, une divinité venue du dehors, c'est qu'on l'adorait sous la forme d'un navire, le navire que nous voyons aujourd'hui dans les armes de Paris et qui nous montre, ainsi du reste — peut-être — que le nom de cette ville, combien son culte, et, par suite, ses Mystères étaient répandus chez nos ancêtres. Or, on sait que les Mystères d'Isis étaient la plus haute, c'est-à-dire la plus savante, des initiations de l'Egypte.

(1) A noter aussi le souvenir d'un personnage légendaire, le nain Gwion, qui joue un grand rôle dans les mystères bardiques où il est représenté comme le gardien du Vase sacré de la science.

Enfin, il existe, un moyen facile de se rendre compte du degré d'élévation scientifique des dirigeants d'un pays : c'est de constater l'état de civilisation de ce même pays. A ce titre, nous ne savons rien de certain de la Gaule primitive puisque tout ce qui a été dit d'elle l'a été par ses ennemis les Romains, intéressés à placer leur propre civilisation fort au-dessus de celle des peuples vaincus ; tout au plus peut-on affirmer que les Celtes étaient loin de cette barbarie où les ont confinés les auteurs latins, quand on constate que Bibracte, la capitale du Druidisme, distribuait chaque année son enseignement à 40.000 étudiants, que, rivale de Thèbes, de Memphis, d'Athènes et de Rome, elle possédait un amphithéâtre, entouré de statues colossales, pour les gladiateurs, et pouvant contenir 100.000 spectateurs ; un Capitole, de nombreux temples, des édifices parmi lesquels on admirait la naumachie, avec son immense bassin, incroyable construction, monument gigantesque où flottaient des galères destinées aux joutes nautiques, puis un Champ de Mars, un aqueduc, des fontaines, des bains publics, et des murailles colossales dont la fondation remontait aux temps héroïques (1).

Nous avons heureusement un autre témoin de l'antique et haute science des Druides : c'est l'Étrurie dont les populations originaires de la Rhétie étaient de race gauloise. Peut-être objectera-t-on la différence de religion ; mais on sait, d'une part, que les Etrusques avaient adjoint à leurs propres divinités celles des Ombriens, premiers envahisseurs, avant eux, et des Pélasges, autochthones présumés ; on sait d'autre part que, dans l'antiquité, la religion ne fut jamais que le voile extérieur de la Science,

(1) *Bélisana ou l'Occultisme celtique*, par E. Bosc, 1 vol. in-18, Paris, 1910. Bibracte, d'abord saccagée après la défaite de Vercingétorix, fut détruite après celle de Sacrovir, en 21. Sur ses ruines s'éleva Augustodunum, maintenant Autun.

adapté aux contingences de lieu et de moment, de telle sorte que les religions égyptienne, grecque, iranienne, hindoue et autres ne cachaient, sous leur aspect foncièrement disparate, que des Mystères analogues où s'enseignait une même Sagesse, celle que les migrations atlantes avaient révélée au monde.

Or, l'Etrurie posséda une civilisation qui, bien qu'antérieure de beaucoup à celle de Rome, fut égale sinon supérieure à celle d'Athènes, de Memphis, de Milet, de Persépolis, etc. Son système politique était à la fois fédéral et féodal : nation unique constituée par 12 cités gouvernées chacune par son roi particulier mais toutes soumises à l'autorité d'un souverain pontife entouré d'un Conseil civil et d'un sacerdoce de science ; on le voit, ce système politique était sensiblement le même que celui de la Gaule trans-alpine, tous deux dérivés de l'organisation primitive de l'Empire du Bélier, telle qu'elle avait été instituée par Ram.

Avec cette organisation, les Etusques se sont rendus célèbres dans toute l'antiquité, depuis le xv° siècle avant notre ère, par leur culture des arts, par leur pratique des sciences, par leur navigation et leurs richesses. Sans parler ici de l'efflorescence de leur empire maritime qui s'étendait juqu'à la mer Egée, ni des monuments gigantesques qui couvrirent leur sol, il suffira de dire que, chez eux, l'agriculture et l'aménagement des eaux ont été élevés à un degré jamais atteint depuis, puisque leurs travaux ont changé jusqu'à la topographie du pays. N'ont-ils pas dérivé de leur cours naturel l'Arno et la Sésa, en coupant les contreforts d'Incisa et de la Gonfalina ? Or, supputez quel devait être le savoir de leurs mathématiciens et de leurs ingénieurs pour accomplir des œuvres si gigantesques ! Ils furent les inventeurs des chiffres dits romains — on n'utilisait antérieurement que des lettres numérales ; au point de vue astronomique, ils étaient arrivés, dans la

mesure du temps, à une précision à laquelle nous ne sommes nous-mêmes revenus qu'après bien des travaux, et qui fut toujours inconnue aux Grecs et aux Romains ; nous leur devons l'équation des années lunaires et solaires ; le lustre de cinq ans ; le cycle séculaire de 110 ans, le cycle du jour du monde (1100 ans), de la semaine du monde (8.800 ans) et de l'année du monde (334.400 ans)...

Or, quels savants n'avaient-ils pas à leur tête, pour être parvenus à de tels résultats !

Nous ne pouvons donc que regretter la disparition — momentanée, espérons-le — de la science druidique, — mais au seul point de vue du lustre qui devrait en rejaillir sur nos ancêtres, puisque la Sagesse antique était partout la même, et que les enseignements mystériaux de Thèbes ou d'Eleusis compensent pour nous la perte des enseignements de Bibracte.

Pour résumer l'antique tradition de notre race, je citerai une page magistrale du Dr Encausse (Papus) (1).

« Jetons un coup d'œil en arrière et figurons-nous cette ancienne civilisation, dite païenne, en nous demandant quels sont ses ressorts secrets.

« Ce sont ces fraternités d'initiés, sortis des temples locaux ou de l'Université centrale d'Egypte, et dont les membres circulent de temple en temple, sans avoir besoin d'argent, grâce à la loi d'hospitalité et aux signes de reconnaissance qui ouvrent toutes les portes sur la terre entière ; car ces prétendus païens ignorent les guerres de religion et savent faire du temple des différentes forces astrales ou divines, un asile de l'unique Vérité ; Platon, fait esclave, devra aux signes secrets des initiés sa libération immédiate. Que fallait-il donc pour faire partie d'une de ces fraternités ? De l'argent ? non, car tout était gratuit, et l'élève était logé et nourri gratuitement

(1) *L'occultisme et le spiritualisme* 1 vol. in-12. Paris 1903.

pendant toutes ses études. Fallait-il être patricien et de grande naissance ? Non, car l'initiation était ouverte à tous, esclaves ou non, et une seule chose était exigée : un courage physique à toute épreuve, un mépris absolu de la mort, garanties nécessaires pour les missions qui, plus tard, pouvaient être confiées à l'initié. Après les épreuves l'initiation commençait et montait, avec la difficulté même des épreuves, progressivement élevée au plan moral, puis au plan spirituel. Homère, Virgile ont décrit, sous le nom de « Descente aux enfers » les diverses phases de ces initiations qui constituaient, dans l'antiquité, l'origine de la classe d'autant plus dirigeante que l'action de ses membres était plus désintéressé et plus occulte. C'est à cette lumière des initiations, disent les occultistes, qu'il faut reprendre et reconstituer toute l'histoire de l'antiquité.

« Le grand changement survenu dans le régime des initiations ne fut pas dû aux persécutions, cependant nombreuses, que les centres connus subirent de la part des tyrans, mais à la naissance du christianisme. Les mages, représentants de l'initiation chaldéenne qui, déjà, avaient redonné à Esdras les clefs perdues, vinrent saluer à son berceau la religion de l'Occident, et on voit les quatre formes du sphinx caractériser chacune un des évangélistes de la parole divine. En même temps, les oracles se taisent, ce qui indique que le mot d'ordre, venu des centres invisibles, était bien de donner tout l'appui possible à ce christianisme qui, seul, allait entamer la lutte contre la tyrannie romaine qui poursuivait avec acharnement la destruction de tous les sanctuaires de haute initiation. Aussi voyons-nous, sous le nom de gnostiques, les initiés de tous les centres donner un appui considérable au christianisme naissant. Saint Paul sera le réalisateur pratique du nouvel organisme, mais saint Jean l'évangéliste et l'auteur de l'apocalypse en restera toujours l'initié.

« A ce moment, tous les centres marchent d'accord en

faveur de la révélation chrétienne, et la lutte se poursuit jusqu'à la cession du christianisme à l'administration romaine, par les évêques préférant le temporel au spirituel. A partir de cet instant, les persécutions contre les centres d'initiation reprennant de plus belle, mais elles sont dirigées, cette fois, par les membres du clergé chrétien, qui, sous prétexte d'hérésie, veulent anéantir toute trace de l'antique tradition. C'est alors que commence cette lutte incessante contre l'idée libre réfugiée à Constantinople, puis, après la prise de cette ville, dans les Universités si tolérantes des Arabes, puis dans ces mystérieuses associations d'hermétistes, de chevaliers initiés, d'adeptes de saint Jean, etc. Toutes ces formes furent groupées, pendant le Moyen Age, d'abord en Wesphalie, à partir de l'an 772, sous le nom de Francs-Comtes ou Francs-juges, puis dans toute l'Europe et une partie de l'Asie, à partir de 1186, par les Templiers. Les Templiers étaient sur le point de reconstituer l'ancienne fraternité des anciens Temples, avec ses signes de reconnaissance et ses agents répandus partout ; ils s'apprêtaient à doter la chrétienté d'une religion large et diffusée, qui aurait fait avancer l'humanité de plusieurs siècles, quand, en 1312, ils furent trahis et bientôt dispersés. Les survivants du massacre, comprenant que leur erreur avait été d'abandonner la voie des anciennes fraternités initiatiques, se mirent en relation avec les représentants de l'initiation Pythagoricienne, alors existants et posèrent les bases de ces associations d'illuminés d'où sortirent par la suite, la plupart des rites maçonniques. C'est à propos de *Sociétés secrètes* qu'on trouvera des détails que nous sommes obligés de résumer, et nous allons maintenant voir comment, délaissant la voie des luttes matérielles, les initiés vont appeler l'idée seule au service de leur cause, en déguisant leurs préoccupations sous le voile des recherches alchimiques et de la philosophie... »

Il nous faut maintenant jeter un coup d'œil rapide sur les autres traditions qui ont guidé différentes parties de l'humanité et dont nous commençons aujourd'hui à pénétrer l'essence.

La tradition jaune qui éclaire les peuples extrême-orientaux, est excessivement ancienne, et nous ne pouvons actuellement établir exactement son antiquité ; elle semble bien toutefois avoir pris naissance en Lémurie, vaste continent occupant l'hémisphère sud de notre globe, de Madagascar, aux îles Marquises, et dont l'Océanie ne serait que les sommets des montagnes non englouties dans un cataclysme qui en a fait disparaître toutes les parties basses, vers le six-centième millénaire avant notre ère (1).

Vers 2.000 avant J.-C. la doctrine de Fo-Hi, issue semble-t-il, du schisme d'Irschou, lui infuse un sang nouveau, en attendant que Lao-Tseu fonde la secte des Tao-Tsée et que Koung-Tseu (Confucius) vienne reviser les livres sacrés : cette tradition est devenue peu à peu plus philosophique que scientifique et s'est partiellement fondue, dans la suite, avec la doctrine bouddhique ; mais, dans la profondeur de ses théories philosophiques, les orientalistes de l'heure présente relèvent encore bien des données touchant à la haute science de l'antiquité.

La tradition rouge est issue, pour nous, de l'Atlantide ; dès le principe, elle s'est scindée en trois courants différents les uns des autres : le courant druidique ; dont il a été question plus haut ; le courant américain qui a produit les civilisations péruvienne et méxicaine (2) dont les Espagnols ont amené la ruine ; et enfin un courant dû à une migration atlante qui, longeant les rives septen-

(1) Je rappelle que c'est une migration de Lémuriens qui a peuplé l'Atlantide d'où provient originairement la tradition blanche.

(2) Pour ce courant comme en général pour toutes les traditions dans leur période antique, le côté scientifique se retrouve dans l'étude des mythologies.

trionales de l'Afrique (1) a atteint l'Egypte où elle s'est fondue dans la tradition blanche.

Telles sont les trois grandes traditions de l'humanité ; mais ces grandes traditions ont donné naissance, ici ou là, par suite des circonstances, à des traditions secondaires qui, se fondant à la suite des siècles les unes dans les autres, ont établi entre elles toutes une solidarité qui n'a rien pour nous étonner, puisque toutes proviennent d'une même source.

Parmi ces courants j'ai déjà cité le courant grec Ionien provenant du schisme d'Irschou développé surtout en Asie mineure, et plus tard divisé : introduit d'une part en Egypte par l'invasion des Hyksos, il s'y fond avec la tradition blanche ; d'autre part, il se réunit au second courant grec, le courant Dorien, qui, postérieurement encore, aboutit à la tradition blanche.

Nous avons vu ce que sont devenus les trois courants de la tradition rouge.

Il existe de plus une antique tradition hindoue, remontant, comme la tradition blanche, à Ram, mais se développant parallèlement à elle dans la presqu'île de l'Inde, et dont les principaux anneaux sont le Brahmanisme, puis Gaupala, (Krischna), Fô (Bouddha Sakya Mouni), et enfin Gautama (quatrième Bouddha), après qui le Bouddhisme prend toute son extension.

Il y a de même une tradition de l'Islam qui se divise rapidement en deux courants : le courant schiite qui aboutit au Bâb, et le courant sunnite ou traditionnel ; cette tradition arabe nous toucherait peu, étant hors de la pensée occidentale, si l'on ne rencontrait chez les Templiers des traces du courant Sunnite. De plus nous devons mention-

(1) Cette voie de pénétration, suivie par les futurs colonisateurs de l'Egypte, donna la solution d'un problème qui intrigue tous les archéologues : la découverte, en Algérie, de monuments de style égyptien dans un pays où l'histoire classique ne relève aucune incursion égyptienne.

ner ici que les pays du Nord ont la tradition d'Odin, dont il a été déjà question plus haut, très peu importante, vu son origine relativement récente, mais à laquelle on rapporte d'ordinaire les doctrines wehmiques, et, plus tard, avec J. Bœhm et Swedenborg, l'illuminisme scandinave, qui a donné naissance à une sorte de maçonneric aux rites très purs.

Enfin, il nous faut mentionner, si étrange que cela puisse paraître au premier abord, une tradition noire, qui semblera au contraire naturelle à qui se rappelle qu'aux périodes antiques de la préhistoire, la race nègre a dominé le monde.

La tradition noire nous est la moins connue de toutes parce que, plus ancienne que la tradition rouge, elle s'est perdue par places, et, à d'autres, fondue dans des traditions parallèles. On peut placer son origine à l'Empire du Dragon qui, des millénaires avant l'Empire du Bélier (Ram), avait dominé l'Europe, alors que la race blanche venue du Continent blanc était confinée dans les régions hyperboréennes. Plus tard, c'est contre les restes de cet empire du Dragon que Ram, comme il a été dit plus haut, après avoir établi le siège de sa domination vers le centre occidental de l'Asie et y avoir assimilé les restes des populations voisines inféodées à Thor, et domptées par lui, eut à lutter en Asie et en Afrique pour établir son empire universel ; Ram, victorieux, changea son nom de Ram (Bélier) en celui de Lam (agneau) et la loi de Lam devint tout d'abord le culte Lamique, le culte de l'*agneau mystique* qui est caractéristique dans notre race Aryenne.

La race noire a donc eu sa civilisation bien que inférieure à celle de la race rouge et surtout à celle que devait atteindre plus tard la race blanche ; elle a eu aussi, par suite, sa tradition, aujourd'hui presque perdue, mais dont on retrouve des traces importantes dans toute l'Afrique orientale.

Cette tradition noire s'est particulièrement attachée à l'étude du plan astral, sous tous ses aspects ; aussi, toutes les figures de démons, toutes les cérémonies évocatrices d'esprits astraux, prennent-elles leur origine dans cette tradition.

Qu'est-elle devenue à l'heure actuelle ? Certainement, elle doit subsister en Abyssinie, chez ces populations intelligentes et policées qui, au contraire des nègres retournés à la barbarie dans le reste de l'Afrique, représentent bien la survivance d'une race jadis cultivée et dominatrice. Malheureusement, aucun voyageur ne nous a documentés à cet égard.

Cependant il existe, en dehors de l'Abyssinie et chez les nègres du monde entier, une société secrète qui paraît bien issue quant à ses origines, d'une antique tradition ; mais elle est maintenant dégénérée, comme ses affiliés, et tournée vers le sang et les sacrifices humains, comme la religion de nos pères, les Golaks, durant la période où elle fut dominée par les druidesses. Je veux parler de la religion des Vaudoux, appelée aussi *Loi de la couleuvre*, qui subordonne tous ses adhérents à une soumission absolue, aveugle, aux ordres du chef suprême appelé *Papa-loi*. Enfin, elle fait appel aux plus bas instincts de ses fidèles, si l'on s'en rapporte aux articles V, VI et VII de ses statuts que j'ai sous les yeux en écrivant ces lignes : « Tu danseras *en t'énivrant* autour de l'arche sainte de la couleuvre. — Tu sacrifieras à la couleuvre des chèvres, des poules *et*, *s'il se peut*, *des enfants*. — Tu boiras le sang et tu mangeras la chair des victimes.

Que se passe-t-il, à part ces orgies de sang, dans ces assemblées — toujours secrètes ? On ne peut rien en dire, car les initiés, même sous les menaces, même dans les tourments, n'ont jamais enfreint l'article IV : Tu ne trahiras jamais le secret des mystères.

La couleuvre, qui a donné son nom à cette association,

paraît bien représenter le symbole de ce que l'occultisme occidental appelle « le serpent des grandes forces cachées », appellation par laquelle les initiés du Moyen Age, par allusion au serpent de la Genèse, désignaient les courants de la grande énergie cosmique, la Vie, mère de toutes les forces secondaires, et dont les replis mouvants enserrent les univers (1).

C'est surtout aux Antilles que cette association s'est développée et c'est très vraisemblablement ce qui a causé sa dégénérescence, car elle y est devenue rapidement la protestation et la révolte de l'esclavage nègre contre les oppresseurs de race blanche. Haïti fut longtemps sa métropole, car si Toussaint-Louverture et Dessaline arrivés au pouvoir, tentèrent de noyer les Vaudoux dans leur propre sang, au contraire Soulouque fut affilié à cette secte dont un papa-loi lui avait antérieurement prédit le trône. Un procès, jugé en 1863 à la Nouvelle-Orléans, prouva que le Vaudoux était très répandu dans toute l'Amérique où le nombre des adhérents est aujourd'hui considérable, — c'est tout ce qu'on peut dire de la Tradition noire.

A côté de ces traditions et concurremment avec elles, la Sagesse antique nous a légué un livre, mais un livre étrange qu'à l'heure actuelle nous nous efforçons de déchiffrer avec d'autant plus d'attention scrupuleuse que ce que nous avons à ce jour réussi à en pénétrer nous y a démontré l'existence d'une synthèse colossale de la science et de la philosophie des anciens maîtres.

Voici :

Au temps de sa splendeur, la grande Université d'Égypte comprit que rien n'est éternel ici-bas, et qu'un jour viendrait où elle-même s'effondrerait dans quelque tourmente politique, religieuse, guerrière ou cosmique.

(1) Cf. le rôle que joue, dans toutes ces traditions, mythologiques et autres, le symbole du serpent (Uræus, serpent de la Genèse, Ophisme, etc).

Or, elle ne voulut pas que disparût avec elle la source des connaissances qu'elle avait accumulées et qu'elle enseignait à ses initiés. Elle chargea donc quelques-uns de ses principaux époptes d'en établir un résumé sous une forme particulière qui permît de la laisser aux mains des ignorants sans qu'ils pussent rien y comprendre, alors qu'au contraire il serait un guide et un aide-mémoire pour les initiés. Dans ce but, les maîtres du sanctuaire adoptèrent la forme pantaculaire (1) dont l'essence, en effet, ne peut être comprise par un non initié. Dans ce résumé de leur savoir, ils établirent 78 tableaux en concordance intime les uns avec les autres et présentant chacun un intérêt particulier et différent où, pour encore accroître les difficultés de pénétration, les pantacles eux-mêmes ne furent pas écrits ou dessinés dans le mode ordinaire, mais dissimulés soit dans le maintien, le vêtement, la pose ou les accessoires de personnages allégoriques, soit sous des nombres et des dispositions spéciales de figures à sens caché, et dont les quatre séries (deniers, bâtons, épées et coupes) correspondent aux quatre divisions de la science générale et de la physique ancienne (théogonie, cosmogonie, physiogonie et androgonie, eau, air, terre, feu).

Lorsque furent établies ces 78 séries de pantacles, on les fit graver sur autant de lames d'or qui demeurèrent dans le sanctuaire, tandis que des reproductions sur papyrus, sur parchemin ou sur des métaux plus vulgaires en étaient répandues à profusion dans le public.

La sagesse d'Hermès avait bien prévu ce qui adviendrait — et il est advenu ceci : — La seule chose immortelle à la surface de notre globe, c'est le vice de l'homme, qui ne laisse échapper aucune occasion de se donner

(1) Un pantacle est une figure constituant l'expression synthétique d'une idée. Quelques-uns des principaux pantacles usuels seront expliqués plus loin (V. troisième partie, ch. III, B, VI, loi du symbolisme).

carrière ; or cette disposition de quatre séries de lames identiques entre elles, quoique différentes par leurs éléments constitutifs, et surmontées de figures également identiques entre elles, bien que différenciées par leurs détails, cette disposition, dis-je, éveillait trop l'idée d'un jeu de hasard, analogue à celui des dés, mais plus compliqué que lui, pour que la rapacité et la folie, inhérentes l'une et l'autre à la nature humaine peu évoluée, ne fissent pas de ces lames un instrument de jeu.

Et le jeu fut créé, et il fut créé multiple ; et sous son couvert, les lames sacrées se répandirent par le monde, maniées âprement par le joueur, curieusement par le penseur, et respectueusement par l'initié, qui retrouvait en elles la synthèse de l'enseignement reçu dans le temple et la clé absolue de la science des maîtres.

C'est donc porté à travers les siècles par le vice de l'homme, que le livre de haute sagesse est arrivé jusqu'à nous, vestige caché d'un antique centre universitaire depuis longtemps disparu.

Mais au cours de ses pérégrinations à travers les siècles et parmi tant de peuples différents qui se repassaient les uns aux autres les lames mystériales, ce jeu avait été quelque peu dénaturé par les combinaisons auxquelles il servait de base. A la suite de ses multiples avatars, nombre de figures avaient été écartées, étaient tombées dans l'oubli des profanes : c'étaient celles qui, symbolisant les arcanes majeurs, semblaient sans correspondance entre elles et ne pouvaient entrer dans les combinaisons des joueurs. Mais ces figures, précisément parce qu'elles symbolisaient les arcanes majeurs, nous les avons retrouvées chez les alchimistes et les Kabalistes du Moyen Age. Or, en même temps que, suivant les jeux, les temps ou les milieux, le nombre des lames variait (1), en même

(1) Aujourd'hui nous trouvons, outre les jeux de cartes ordinaires qui varient de nombre par exemple en France, Angleterre et Espagne,

temps toutes ces figures, aussi bien celles conservées par les joueurs que celles retrouvées ailleurs, se trouvaient modifiées et ne s'accordaient plus entre elles au point de vue pantaculaire, qui est capital en pareille matière. Ce fut la tâche de notre époque de reconstituer patiemment le Tarot sacerdotal de l'antiquité, et l'on peut dire qu'aujourd'hui, après les travaux de Guillaume Postel et surtout d'Oswald Wirth et de Papus, cette reconstitution peut être considérée comme complètement réalisée en deux types : le type original ou égyptien, restitué par Falconnier, et le type courant (Tarot de Byzance ou, par corruption, de Besançon) reconstitué par Oswald Wirth.

Ce labeur préparatoire une fois accompli, sont survenus les travaux d'interprétation dont les précurseurs ont été Guillaume Postel, Gaffarel, Court de Gebelin et Alliette (plus connu sous le nom de Etteila) et dont les protagonistes actuels sont Bourgeat, Eliphas Lévi, J.-A. Vaillant, et surtout le Dr Encausse qui en a donné une des clés essentielles (1).

Il reste beaucoup à faire en ce sens, mais le champ est fécond, la voie est ouverte et déjà se mettent à l'œuvre les ouvriers de demain (2).

Arrivé à ce point, je m'aperçois que, si j'ai décrit dans leur réalité les divers courants de l'idée occultiste depuis ses origines jusqu'à notre époque, en appuyant particulièrement sur la tradition occidentale, c'est-à-dire celle d'origine hébræo-égyptienne à laquelle nous ressortissons, mon exposé a pu paraître, au lecteur, dénué de vie en ce sens que je n'ai cité aucun nom ; on a pu croire, en un mot, que cette filiation des traditions successives

onze sortes de *Tarots* différents qui comportent de trente-deux à soixante-dix-huit lames.

(1) *Le Tarot des Bohémiens, clé absolue de Science occulte*, 1 vol. grand in-8°, Paris.

(2) On trouvera de plus amples explications sur le Tarot dans la *Sorcellerie des campagnes*, du même auteur (1 vol. in-8°, Paris, S. D).

résulte d'un simple point de vue théorique sans plus.

Je dirai tout de suite que, si je n'ai cité aucun auteur, ce n'est pas à cause de leur pénurie, car, au contraire, ils abondent, mais c'est parce que la vue d'ensemble que je tenais d'abord à établir aussi nette, aussi claire que possible, s'en fût trouvée alourdie par de constantes digressions ; maintenant que le tableau général a été placé sous les yeux du lecteur, je vais citer les auteurs qui, dans le passé furent les représentants de la Sagesse antique dès que sa connaissance a cessé d'être l'apanage absolu des centre d'initiation et qu'elle a commencé à se diffuser — avec quelles précautions ? il faut lire les auteurs eux-mêmes pour s'en rendre compte — parmi les intelligences éclairées de l'antiquité.

Il va sans dire que je ne m'occuperai ici que des représentants du courant occidental qui seul nous intéresse à l'heure actuelle.

Disons tout d'abord, pour établir un point de départ certain, qu'il existe, dans la tradition occidentale, deux courants philosophiques principaux : le courant pythagoricien et platonicien, formé d'hommes très érudits et savants, mais généralement opposés au mysticisme chrétien et à tendances plutôt païennes (pour les modernes) — et le courant chrétien qui renferme presque tous les encyclopédistes de l'occultisme, et ses plus grands réalisateurs.

Afin de se reconnaître dans la foule de noms que je vais avoir à citer, j'aurais recours à la classification établie par le Dr Encausse (Papus) (1) en la modifiant légèrement pour la rendre plus claire, plus compréhensible, tant au point de vue des temps successifs qu'à celui de la transmission des idées à travers les différentes écoles.

Je ferai, de plus, remarquer que, bien avant la période

(1) *L'occultisme et le spiritualisme*, 1 vol. in-12, Paris 1903.

grecque, il est des quantités de noms qu'il me faudrait citer, la plupart des rois de l'antiquité, de Déjocès à Numa Pompilius, ayant été des initiés à tels ou tels Mystères ; mais je ne commencerai cette énumération — bien incomplète, d'ailleurs, et où trouveront place seulement les principaux noms, et encore, avant tous autres, ceux sous lesquels il nous reste des écrits (1) — qu'à partir de la période grecque c'est-à-dire à un moment où il est possible d'établir une classification.

A. — *École pythagoricienne.*

Cette école représente l'origine de la diffusion des théories mystériales, c'est-à-dire la pensée atlantéenne telle qu'elle était étudiée dans les cryptes sacrées de l'Egypte ; aussi la plaçons-nous en premier lieu, puisque elle est dérivée directement de la tradition des atlantes,

« Il faut comprendre la grandeur de la mission du Pythagore, parcourant tous les temples de l'Inde et venant ensuite organiser, aux jeux olympiques, la résistance contre les Perses, qui se préparaient à envahir l'Occident ; il faut comprendre cette mission, conçue comme la conçoivent les occultistes, pour se rendre compte du respect sacré qui s'attachera par la suite à ce titre de pythagoricien (2).

Dans cette école, nous trouvons surtout :

Pythagore (580-490) d'abord disciple de tous les maîtres d'Egypte, de l'Inde, de la Grèce, de la Phénicie et de la Khaldée, fonda d'abord à Crotone l'école italique ; la base de sa doctrine est : — l'unité divine, absolue et primordiale, en qui il voit la monade des monades ; — l'immortalité de l'âme ; — la

(1) C'est dire qu'on ne trouvera pas, dans ces listes nombre de noms universellement connus pour être ceux d'incontestables hermétistes ; une telle nomenclature, d'ailleurs forcément incomplète, dépasserait les limites de ce volume.

(2) Dr Encausse, *loc. cit.*

pluralité des existences dans un but de progression — et enfin l'organisation harmonieuse de l'univers basée sur la série des nombres, à laquelle il attribuait la plus grande puissance. (*Ses œuvres.*)

Ses disciples furent :

CHARONDAS (VI[e] siècle), législateur de Catane (Il ne subsiste de lui que *quelques fragments*, probablement même apocryphes).

ARISTÉE (VI[e] s.), historien et poète (*quelques fragments*).

ALCMŒON (V[e] s.), philosophe et médecin qui enseigna la façon de disséquer les animaux pour étudier l'anatomie (*La Nature des choses*).

TIMÉE DE LOCRES (V[e] s.), maître de Platon. Nous possédons son *Traité de l'âme du monde et de la nature*, en six chapitres (1).

ŒNOPIDAS DE CHIOS (V[e] s.), qui fit connaître l'obliquité de l'écliptique, un cycle de 59 ans.

PHILOLAUS (V[e] s.), à qui nous devons les notions précises que nous possédons sur le pythagorisme ; il remania le système du monde tel que l'avait établi Pythagore et aboutit à un système peu différent de celui de Copernic.

LYSIS (IV[e] s), philosophe (*Lettre à Hipparque*).

ARCHYTAS DE TARENTE (IV[e] s.), philosophe, mathématicien, général et homme d'État inventeur de la *vis* de la *poulie* et de la *duplication du cube* (*Les Universaux*).

Lorsque le maître et ses disciples immédiats furent disparus, le pythagorisme déclina ; et sa doctrine fut déformée par ses dépositaires ultérieurs (2) qui ne méritent plus dès lors le titre d'initié.

B. — *École de l'Académie.*

L'Académie a, en quelque sorte, créé la doctrine spiritualiste telle qu'elle a subsisté en Occident jusqu'à notre époque ; elle fut longtemps une pépinière d'hommes

(1) Traduit par d'Argens en 1765.

(2) Ce sont ceux qui ont transformé la pure doctrine des vies successives, en une métempsychose s'étendant jusqu'à l'animalité.

éminents par leurs vertus et leurs doctrines ; la base de son enseignement fut l'unité divine réalisée en un Dieu pur, immatériel, souverain maître du monde, et l'immortalité de l'esprit qui, après la mort de son corps, doit continuer à vivre dans un monde immatériel et invisible.

Son fondateur, PLATON (430-348), était élève de Socrate, qui lui enseigna la morale, et de Timée de Locres, qui lui ouvrit les portes de la haute science ; il visita l'Italie et l'Egypte, où il se fit initier aux Mystères d'Isis. La plupart de ses œuvres nous sont parvenues, mais c'est surtout son *Phédon* et son *Gorgias* qui nous montreront en lui l'initié.

Les principaux, parmi les grands esprits sortis de l'Académie, furent :

SPEUSIPPE (IVe siècle), neveu de Platon à qui il succéda dans la direction de l'Académie.

CRATÈS d'Athènes (IVe s.), philosophe.

XÉNOCRATE (406-314), ami de Platon dont il tenta de concilier les doctrines avec celles de Pythagore, en réduisant les idées aux nombres. Il a laissé : *Traité sur l'art de régner. De la Nature. De la Philosophie.*

AXIOTÉE, de Phthionte (IIIe s.), femme philosophe, se déguisa en homme pour suivre les leçons de Platon et de Speusippe.

PHORMION (IIe s.), philosophe d'Ephèse.

Bien que le Dr Encausse regarde Aristote comme ayant été initié, je ne partage pas son avis. Aristote fut le plus brillant disciple de Platon, mais, rien dans ses écrits ne nous laisse penser qu'il ait étudié les doctrines ésotériques, et l'école péripatéticienne (Lycée), qu'il fonda, ne nous présente aucun philosophe ou savant que nous puissions considérer comme initié.

C. — *Les Kabalistes.*

Bien que, à proprement parler, on ne puisse ranger parmi les initiés proprement dits, tous les écrivains

hébraïques qui ont étudié et commenté l'œuvre de Moïse au point de vue ésotérique, nous devons cependant les regarder comme représentants de la science mystériale puisque le livre moïsiaque fut écrit par un initié, puisque nous pénétrons, à l'heure actuelle, ses sens profonds cachés sous l'écriture qui les voile, puisque eux-mêmes sont — au moins partiellement — nos guides dans ce travail de reconstitution, et puisque, enfin, le courant hébraïque joue un grand rôle dans la tradition générale de l'Occident, et que les idées juives, au même titre que les théories égyptiennes sont à la base de l'occultisme européen.

Quand on parle de la Kabale, on entend généralement la kabale juive ; mais cette science est bien antérieure au mosaïsme comme on va le voir.

Ecrite comme chez les juifs par un Q (20e lettre de l'alphabet *assyrien* = 100) elle signifie *Tradition ;* écrite par un C (11e lettre du même alphabet = 20) elle a le sens de *Puissance*, et c'est surtout dans cette acception qu'il faut la prendre.

Chez les juifs, la Kabale provenait des Khaldéens, par Daniel et Esdras. Chez les Israélites antérieurs à la dispersion des dix tribus non juives, elle provenait des Egyptiens, par Moïse — Chez les Khaldéens comme chez les Egyptiens, la kabale faisait partie de ce que toutes les Universités métropolitaines appelaient la Sagesse, c'est-à-dire la synthèse des sciences et des arts ramenés à leur principe commun : ce principe était la Parole ou le Verbe.

Un précieux témoin de l'antiquité patriarcale prémoïsiaque déclare cette sagesse perdue ou bouleversée 3.000 ans avant notre ère. Ce témoin est Job, et l'antiquité de ce livre est autologiquement signée par la position des constellations qu'il mentionne : « Qu'est devenue la Sagesse ? Où donc est-elle ? » dit ce patriarche.

Dans Moïse, la perte de l'unité antérieure, le démem-

brement de la Sagesse patriarcale sont indiqués sous le nom de division des langues et d'Ère de Nimroud. Cette époque khaldéenne correspond à celle de Job.

Un autre témoin de l'antiquité patriarcale est le Brahmanisme. Il a conservé toutes les traditions du passé, superposées comme les couches géologiques de la terre. Tous ceux qui l'ont étudié au point de vue moderne ont été frappés de ses richesses documentaires et de l'impossibilité où sont leurs possesseurs de les classer d'une manière satisfaisante, tant au point de vue chronologique qu'au point de vue scientifique. Les brahmes du Népaul font remonter au commencement du Kaly-Young la rupture de l'antique universalité de l'unité primordiale des enseignements.

Cette synthèse primitive portait, bien avant le nom de Brahma. celui d'Ishva-Ra, Jésus-Roi : *Jesus*, *Rex Patriarcharum*. disent nos litanies. C'est à cette synthèse primordiale que Jean fait allusion au commencement de son évangile.

L'oubli de la Sagesse patriarcale date de Krishna, le fondateur du brahmanisme, et de sa Trimourti. Là encore il y a concordance entre les Brahmes, Job et Moïse, quant au fait et quant à l'époque.

Depuis ce temps babélique, aucun peuple, aucune race, aucune université n'a plus possédé qu'à l'état de débris fragmentaires, l'ancienne universalité des connaissances divines, humaines et naturelles, ramenées à leur principe, le Verbe-Jésus. Saint Augustin désigne sous le nom de *Religio vera* cette synthèse primordiale du Verbe.

La Kabbale rabbinique, relativement récente comme rédaction, était connue de fond en comble, dans ses sources écrites ou orales, par les adeptes du premier siècle de notre ère. Elle n'avait certainement pas de secret pour un homme de la valeur et de la science de Gamaliel. Elle n'en avait pas non plus pour son premier et prééminent

nent disciple Paul, devenu l'apôtre du Christ ressuscité.

Or, voici ce que dit Paul (1 Cor. II, 6 *seq*).

« Nous prêchons la Sagesse aux parfaits, non la Sagesse de ce monde, ni des princes de ce monde qui se détruisent; mais nous prêchons la Sagesse de Dieu renfermée dans son Mystère, cette Sagesse qui était demeurée cachée, que Dieu, avant tous les siècles, avait prédestinée pour notre gloire, etc. (1).

On voit, d'après ce qui précède, que tous les écrivains juifs, jusqu'aux temps modernes, ont touché à l'occultisme. Dans l'impossibilité de les citer tous nommément, je me contenterai de rappeler les principaux d'entre eux.

Daniel (viie siècle), prophète (*Livre de Daniel*).

Esdras (Ezra) (ve s.), docteur (*Livres d'Esdras*).

Hillel *le saint* (ier s. av. J.-C.), président du Sanhédrin (*Ascension de la Bible*).

Hillel *l'ancien* (ier s. av. J.-C.), le plus aimé et le plus vénéré des docteurs juifs (*Préceptes moraux*, dans le Talmud).

Gamaliel *l'ancien* (ier s. ap. J.-C.), docteur, maître de l'apôtre Paul.

Onkelos (ier s. ap. J.-C.), condisciple de l'apôtre Paul (*Targum*).

Akiba (iie s.), célèbre rabbin.

Juda-Hakkadosch (iie s.), rabbin, fondateur de l'école de Tibériade (*Mischna*).

Simon-ben-Jokai (iie s.), rabbin, regardé comme le chef des Kabalistes (*Zo-har*) (2).

Hillel *le prince* (iiie s.), docteur auteur d'un cycle de 19 ans. Origène le consultait souvent.

(1) Saint-Yves d'Alveydre. *Note sur la tradition cabalistique*, dans la Préface de *la Cabbale*, par Papus (1 vol. in-8°), Paris, 1903.

(2) « Une chose nous a toujours frappé : c'est que, dans le Zohar, ce principal code de la cabale, il se rencontre des traditions relatives aux sciences physiques, et que ces traditions sont parfaitement d'accord avec les découvertes des plus profonds génies des temps modernes. Les Pères de l'Eglise, Pline l'Ancien et de nombreux savants attestent, par leurs écrits, l'antiquité de la cabale » (Chev. Drach, rabbin converti, *Harmonies*, I, p. XV).

Juda-Rab (IIe s.), docteur, chef d'école (*Partie de la Gemara de Babylone*).

Asser (IVe s.), docteur (*Talmud de Babylone*).

Aze (VIe s.), docteur (compilateur du *Talmud* de Babylone).

Ananus (VIIIe s.), rabbin, restaurateur des Caraïtes.

Aaron-ben-Aser (Xe s.), rabbin et chef d'école.

Saadias-Gaon (Xe s.), rabbin (*Traduction arabe de l'ancien Testament. Commentaires, etc.*)

Abraham-ben-R.-Chija (XIe s.), rabbin (*Sphera mundi*).

Juda-Hioug (XIe s.), rabbin et médecin.

Nathan-ben-Jéchiel (XIe s.), rabbin (*Aruch, dictionnaire talmudique*).

Haschi (XIe s.), le plus célèbre rabbin de France (*Commentaires, etc.*).

Benjamin de Tudèle (XIIe s.), rabbin et voyageur (*Relations*).

Chasdaï (XIIe s.), rabbin (*Traduction hébraïque d'un ouvrage arabe imité du Phédon*).

Gavirol (XIIe s.), rabbin, philosophe, astronome (*Correction des mœurs. Choix de perles, etc.*).

Kharizi (XIIe s.), rabbin, voyageur (*Tachkémoni* (*traités divers*).

Maimonide (XIIe s), rabbin, médecin (*Commentaires sur la Mischna. La Main-forte, abrégé du Talmud*).

Les trois Tibbon (XIIe s.), rabbins (*Traductions diverses de l'arabe*).

Eléazar (XIIIe s.), rabbin (*Le livre du droguiste* (mystique). *Le livre du pécheur. Commentaire de Ruth*).

Gerson-ben-Salomon (XIIIe s.), rabbin (*La Porte du Ciel*).

Manassès-ben Joseph-ben-Israel (XIIIe s.), savant rabbin (*Conciliator. Thesoro*).

Nathan-ben-Jéchiel (XIIIe s.), savant rabbin (*Dictionnaire talmudique*).

Lévi-ben-Gerson (XIVe s.), rabbin, médecin et philosophe (*Les guerres du Seigneur. Commentaires bibliques*).

Abrabanel (XVe s.), savant rabbin (*Commentaires*).

Beschitay (XVe s.), auteur du *Manteau d'Élie*.

Farissol (XVe s.), rabbin (*Traité des chemins du monde*).

Péripot-Duran (XVe s.), rabbin (*Les fondements de la loi*).

Revenons à l'ésotérisme occidental.

D. — *Néo-Pythagorisme.*

Nous avons vu que l'école pythagoricienne après la mort du maître et de ses disciples immédiats avait rapidement dévié et était arrivée à pratiquer un ensemble de doctrines, que de son vivant, Pythagore eût complètement reniées. Cependant au Ier siècle, cette école jeta un nouvel éclat sous le nom de Néopythagorisme et nous présente un certain nombre d'initiés et d'ésotéristes remarquables, parmi lesquels nous citerons :

Euxène d'Héraclée (Ier siècle après J.-C.), un des maîtres d'Apollonius de Tyane.

Apollonius de Tyane (Ier s.), assez versé dans la phénoménalité transcendantale pour que ces contemporains lui aient attribué le don des miracles et que plus tard, Alexandre Sévère l'ait placé au rang des dieux. Nous avons de lui une *Apologie à Domitien*, et Philostrate, deux siècles plus tard, a écrit le récit de sa vie (*Apologie. Lettres*).

Anaxilas de Larisse (Ier s.), philosophe romain. Accusé de magie et exilé pour ce motif.

Moderatus de Gadès (Ier s), philosophe grec (*Exposé du système philosophique de Pythagore*).

Nicomaque de Gérasa (Ier s.), mathématicien (*Vie de Pythagore. Étude de l'arithmétique. Manuel d'harmonie*).

Et surtout Apulée (114-190), qui, à une époque où l'enseignement des sanctuaires était bien tombé, depuis que la conquête romaine avait détruit la plupart d'entre eux et où, par suite, le serment de discrétion n'avait plus guère de sanction effective, ne craignit pas de révéler ouvertement l'ésotérisme des grands Mystères. Parmi les œuvres spéciales que nous possédons de lui, je citerai ses *Traités sur la doctrine de Platon* son *Dieu de Socrate*, son *Apologie*, ses *Métamorphoses*, ou l'épisode de *Psyché* nous dévoile, sous une forme encore mythique, un des principaux enseignements mystériaux relatifs à l'âme.

Vers la même époque, n'oublions pas Antiochus d'Ascalon (Ier s.) qui, se rattachant à la fois au Platonisme et au Pytagorisme primitifs, renouvela la tentative de Xénocrate de concilier les deux doctrines, en ramenant aux nombres les idées platoniciennes.

E. — *Néo-Platonisme.*

Les idées platoniciennes n'avaient pas dévié au cours des âges, comme celle du Pythagorisme ; mais, au début de notre ère où Alexandrie d'Egypte, à la limite entre le monde oriental et le monde occidental, était le principal centre philosophique de la civilisation du temps, le platonisme se trouva en contact avec le mysticisme oriental issu, pour partie, des grandes théories hindoues représentées par le courant Egyptien, et, pour partie, du courant du mazdéisme persan et d'autres théories mystériales de l'Orient moyen. Il en résulta que certains héritiers des idées platoniciennes voulurent tenter une fusion entre ces deux doctrines : c'est ce qui constitua le néo-platonisme, dont les plus brillants représentants, parmi tous ceux que nous pouvons revendiquer comme nôtres, furent :

Arius Didymus (Ier siècle après J.-C.), philosophe grec, vivait à Rome où il a composé divers écrits.

Arria (Ier s.,)initiée, femme de P. Terasca, voulut suivre dans la mort son mari condamné par Néron.

Plutarque (50-140), de qui, dans ses *Moralia*, le traité particulièrement *D'Isis et d'Osiris*, renferme et divulgue, sous des apparences badines, de bien profondes vérités.

Albinus (IIe s.),philosophe, un des initiateurs de Galien (*Introduction aux dialogues de Platon*).

Maxime de Tyr (IIe s.), philosophe et voyageur (41 *Discours* sur les plus hautes questions de philosophie).

Taurus Cavisius (IIe s.), philosophe, un des maîtres d'Aulu-Gelle.

Ptolémée d'Alexandrie (IIe s.), le créateur du système planétaire qui porte son nom, et de qui la *Syntaxe mathématique*, plus connue sous le nom de *Almageste*, prouve des connaissances transcendantales qui n'ont pu être acquises qu'au contact d'un détenteur de la science mystériale.

F. — *École d'Alexandrie.*

Cette école dérive directement du néo-platonisme avec lequel on la confond souvent ; mais elle s'en distingue cependant en ceci que le néo-platonisme se répandit rapidement dans l'empire, portant avec soi les idées premières du courant, tandis que, sur place, l'Ecole d'Alexandrie se rapprochait de plus en plus des théories mystériales au point que nous pouvons à bon droit regarder chacun de ses maîtres ou de ses disciples, comme un ancêtre direct de l'occultisme contemporain. Je n'indiquerai donc que les principaux d'entre eux.

Numénius d'Apamée (IIe s.), philosophe chrétien ; il ne reste que des fragments de ses œuvres.

Ammonius Saccas (IIe s.), qui aurait, dit le Dr Encausse, doté le christianisme de tout son rituel dont le principe est tiré du Mazdéisme. Il chercha d'abord à établir l'harmonie entre les doctrines d'Aristote et de Platon en ce qu'elles ont d'essentiel et de fondamental. Il fonda l'école éclectique et compta, parmi ses disciples, Plutarque, Hérénius, Plotin, Longin et Origène qui, par la doctrine qu'il enseigna, peut être regardé comme l'ancêtre du spiritisme de notre époque.

Plotin (205-270) alla en Perse et dans l'Inde étudier la philosophie orientale, et vint enfin ouvrir à Rome une école. Sa doctrine était que le but de la philosophie est l'union immédiate de l'âme humaine avec Dieu, et que la contemplation et l'extase sont les moyens d'arriver à cette union. Cette doctrine donna lieu à deux courants traditionnels : l'un oriental, dirigé par Amélius, et l'autre, occidental, confié à Porphyre. Ses œuvres nous sont parvenues sous le titre général de *Ennéades*.

Porphyre (223-305), disciple d'Origène, de Longin, d'Apollonius et de Plotin à qui il succéda dans son enseignement occidental et dont il fut le zélé commentateur, tout en paraissant cependant se rapprocher de Platon. Ses œuvres nous sont parvenues, mais sans jamais encore avoir été réunies.

Amelius (IIIe s.), successeur de Plotin à la tête du courant oriental, où il développa surtout la pratique mystique.

Jamblique (IVe s.), surnommé, par Julien, le Platon de son siècle ;

il succéda à Porphyre dans la direction de son école (*Ses œuvres*)...

Adhésius (IVe s.), succéda à Jamblique dans la direction du courant occidental créé par Plotin.

Eusthatius (IVe s.), continateur d'Adhésius (*Traité sur la pythonisse*).

G. — *Ecole d'Athènes.*

L'école d'Alexandrie, qui joua un si grand rôle dans la diffusion des doctrines mystériales, donna lieu, au IVe siècle, à la fondation d'une école similaire, quoique moins brillante, à Athènes, et dont les représentants les plus connus furent :

Son fondateur, Plutarque d'Athènes (356-436).

Sa fille Asclépigénie (Ve s.), qui forma un certain nombre de disciples.

Syrianus (IVe s.), philosophe et grammairien maître de Proclus (*Commentaires sur la métaphysique d'Aristote*).

Hiéroclès (Ve s.), autour de plusieurs ouvrages philosophiques dont le principal est son remarquable commentaire des *Vers dorés* de Pythagore.

Hypatie, fille de Théon d'Alexandrie (370-415), à qui elle succéda dans sa chaire de mathématiques. Oreste, gouverneur d'Alexandrie, avait pour elle la plus grande considération. L'ésotérisme mystérial qu'elle professait et diffusait autour d'elle la fit accuser par les chrétiens de vouloir rénover le vieux paganisme, et elle périt dans une sédition religieuse.

Olimpiodore (VIe s.), philosophe Alexandrin (*Commentaire sur le premier Alcibiade. Vie de Platon*).

Damascius (VIe s.), fut, avec le précédent, parmi les derniers et le plus brillants chefs de cette école (*Traité des Principes Histoire des principaux éclectiques*).

Julien (331-363), empereur, dit l'apostat, se rattache à cette école (*Lettres*).

H. — *Courant chrétien.*

Pendant que surgissaient successivement ces grandes écoles et ces maîtres éminents qui faisaient rayonner autour d'eux les enseignements mystériaux après la

disparition des centres initiatiques eux-mêmes, le Christianisme naissait en Judée, se diffusait, envahissait progressivement toutes les provinces de l'empire. Lui aussi devait donner naissance à des hommes destinés, à certains points de vue, à représenter et à répandre, en leurs temps, les idées sur lesquelles se base l'occultisme actuel. Nous avons déjà rencontré un certain nombre de maîtres qui, formés surtout par l'école d'Alexandrie, héritière directe elle-même des doctrines initiatiques, devaient ensuite apporter les théories dont ils étaient détenteurs à l'Eglise naissante, encore indécise et cherchant à établir son dogme définitif : tel fut, entre autres, Origène, un des plus puissants esprits de son époque.

Mais, antérieurement et dès les débuts de la nouvelle croyance, nous y trouvons des représentants de la Sagesse mystériale.

Tout d'abord le disciple préféré de Jésus, Jean, l'auteur de l'*Evangile* et de l'*Apocalypse*.

A l'heure actuelle la critique n'admet pas que ces deux ouvrages puissent être sortis de la même plume, car il y a un abîme entre l'évangile, tout débordant d'une douceur divine à force d'être exquise et pénétrante, et l'apocalypse avec ses terrifiantes menaces et l'horreur de ses gouffres de feu. Il n'importe, et quels qu'en soient les auteurs, ces deux livres, bien qu'à des titres différents, sont éminemment représentatifs de la pensée mystériale.

Après la mort du Maître divin, Jean gouverna plusieurs églises d'Orient, et, par suite, dut quitter la Judée et voyager dans ces pays. Simple pêcheur avant d'avoir suivi le Christ, il dut rapidement se rendre compte que, comme conducteur de fidèles, il lui fallait acquérir un certain fond d'idées générales destinées à étayer l'enseignement qu'il avait reçu de Jésus, et, sans aucun doute, au cours surtout de ses premières pérégrinations, il alla entendre les maîtres qui, ici ou là, professaient la philo-

sophie. Où que ce soit qu'il en ait acquis la notion, il est certain que son évangile est entièrement établi sur la théorie du *Logos*, répandue dans le public par l'école d'Alexandrie qui, elle-même, le tenait des antiques doctrines professées aux Mystères d'Isis, à This, à Philæ, à Tentyris, à Busiris et surtout à Memphis.

Quant à l'Apocalypse, outre qu'elle renferme certaines idées qui sont purement de la tradition occultiste occidentale (1), elle est presque entièrement composée en écriture pantaculaire qui était absolument le mode graphique des Mystères sacrés et qui ne se rencontre pas ailleurs que dans l'occultisme, héritier de la Science sacrée de l'antiquité. Avec une différence, cependant : au lieu de dessiner les pantacles eux-mêmes, ce qui eût rendu son enseignement incompréhensible aux fidèles non initiés, Jean les a décrits, ce qui, tout en laissant subsister l'enseignement secret qu'ils voilent, permet à chacun d'en prendre connaissance et de creuser plus facilement les vérités qu'ils cèlent. Que sont, en effet, la vision de la Majesté célébrée par les quatre animaux et par les vingt-quatre vieillards — et la vision du livre scellé, et l'ouverture des sceaux, — et la vision de la bête — et la vision de la femme grosse et du dragon? Et, en lisant la description des quatre animaux (IV, 6-7), n'y reconnaît-on pas aussitôt le sphinx d'Egypte, gardien des souverains Mystères ?... Au point qu'il a été fait des reconstitutions pantaculaires de l'Apocalypse (2) que nous étudions de la même façon que, par exemple, les vingt-deux arcanes majeurs du Tarot. L'apocalypse de Jean renferme, de plus, des éléments astrologiques qui ont été mis en lumière à une époque toute récente (3).

(1) Cf. par exemple la théorie de l'Agneau avec ce qui a été dit plus haut de Ram.

(2) V., entre autres, *Les Visions de l'apocalypse* (reconstituées par W.-H Watson) 1 vol. in-4°, oblong, Paris, S. D. chez Dentu.

(3) V. Boll, *aus der Offenbarung*, 1914.

D'autre part, l'apôtre PAUL est indéniablement le représentant, dans l'Eglise, de la conception qui, partout et dans tous les temps, a caractérisé les écoles d'occultisme, et se retrouve dans tous les courants les plus divers de la doctrine, le *Ternaire humain*, c'est-à-dire la division de l'homme en *esprit* qui pense, et *organisme* qui agit, réunis par un intermédiaire plastique, *l'âme ;* c'est même lui qui, bien que l'Eglise fasse aujourd'hui le silence sur cette théorie, a le plus contribué à la diffusion, dans le public, de la constitution trinitaire de l'homme. Or, nous savons que Paul ne fut ni un grossier publicain ni un pêcheur de poisson; on nous dit qu'il était tisserand : cela ne signifie rien, car nous savons que, pour obéir à la loi, les familles aisées de la Judée faisaient apprendre un métier manuel à tous leurs enfants. En réalité, Paul sortait d'un milieu important, riche et instruit. Lui-même lisait les écritures sacrées dans le texte hébræo-chaldaïque primitif, alors que l'hébreu n'était plus qu'une langue morte, remplacée depuis longtemps, dans le peuple, par l'araméen; de plus, ce qui nous donne la mesure de son instruction, c'était un hellénisant distingué (ses écrits en font foi), bien que tout ce qui touchait à la grécité fût tenu en profond mépris par les juifs de son époque ; il avait donc dû, de toute évidence, fréquenter des écoles grecques et des maîtres imbus des idées alexandrines, de qui, vraisemblablement, il a reçu la doctrine mystériale du ternaire humain.

Dès le premier siècle, deux grands courants se partagèrent la doctrine naissante : la *Gnosis* (science) et la *Pistis* (Foi). Les disciples immédiats du Christ avaient été des simples et des humbles qui se contentaient de croire à la parole du Maître et de répandre son enseignement moral; mais peu à peu la nouvelle religion s'acquit des croyants d'ordre plus relevé, et, dès lors, se haussa en conséquence au niveau de leur intellectualité. Les paroles

du Christ, ou du moins les souvenirs que l'on en gardait ne concordaient pas toujours entre eux, et si, parmi les fidèles, les uns s'inclinaient pieusement devant l'enseignement donné, sans regarder au delà, il en était d'autres, les chrétiens instruits — de plus en plus nombreux —, qui cherchaient la cause de ces discordances et établissaient des comparaisons avec les doctrines profanes enseignées par les écoles, et les grands systèmes philosophiques de l'époque; en un mot, les uns croyaient avec leur cœur, les autres voulaient croire avec leur raison : de là les deux courants dont il vient d'être question.

Tout d'abord, ce fut la Gnose qui guida l'Église ; et alors naquirent les grandes intelligences qui, telles qu'Origène, établirent son dogme et stabilisèrent sa doctrine ; mais peu à peu, la Gnose faisait des progrès qui la conduisaient toujours plus loin; et il faut reconnaître que certains novateurs — les Adamites au point de vue de la morale, les Carpocratiens au point de vue social, etc. — tentaient de l'entraîner dans des voies qui n'étaient plus celles du Christ. Dès lors, elle rompit avec la Gnose — complètement, ce qui fut un mal, car elle y a perdu les clés de certains de ses livres, notamment de l'Apocalypse dont le sens aujourd'hui lui échappe.

Mais si l'Église se renferma dans la foi pure qui la conduisit rapidement au *Credo quia absurdum* d'Augustin, en dehors d'elle, les Gnostiques purs — et non les Gnostiques dévoyés — qu'elle avait tous indistinctement repoussés en masse, sans même faire un prudent départ entre le bon grain et l'ivraie, continuaient à chercher l'appui de leur foi sur la base des doctrines philosophiques et scientifiques de leur époque. C'est donc chez eux que nous rencontrons encore quelques représentants des théories mystériales.

Simon le Mage (Ier siècle) est quelque peu légendaire; beaucoup pensent que ce personnage n'est autre que l'apôtre Simon.

Pierre travesti par les Pauliniens (1); mais, s'il a réellement existé, les phénomènes merveilleux qui lui sont attribués forcent à le ranger parmi les principaux initiés de son temps.

Cérinthe (Ier s.), distinguait, dans le Christ, l'esprit de la matière.

Saturnin (Ier s.) disciple de Simon le Mage, fut le principal Kabaliste de la Gnose et professa une doctrine unissant celle de Ménandre aux idées de Platon et de Philon.

Bardesane (IIe s.) dont le gnosticisme inclinait beaucoup vers le manichéisme.

Basilide (IIe s.) inventeur des talismans connus sous le nom d'*Abraxas*.

Valentin (IIe s.) enseigna une doctrine basée sur le Christianisme dont il combinait les théories avec celles du platonisme où il mêla quelques idées du *Zend-Avesta;* il fut le chef de l'école gnostique d'Alexandrie et son livre *Pistis Sophia* est, aujourd'hui encore, un des classiques de l'occulte.

Carpocrate (IIe s.) fit entrer les principes de la magie dans les théories religieuses.

Marcion (IIe s.) niait l'incarnation du Verbe et basait la foi sur les enseignements mystériaux.

Manès (IIIe s.) eut le tort immense d'introduire dans la croyance chrétienne un mauvais principe qu'il représentait en continuel antagonisme avec la Divinité, mais au moins, comme les deux précédents, il s'est efforcé d'unir la foi à la philosophie et à la science.

I. — *Les Alchimistes.*

Nous voici arrivés en plein Moyen Age, à une période de l'histoire où l'Eglise, devenue toute puissante, n'admet plus de savoir humain en dehors d'elle-même, ni de science qui ne soit basée uniquement sur les livres saints. C'est alors que tout ce qui est connaissance profane, tout ce qui est vestige du haut enseignement mystérial devient réellement l'occultisme, la *science cachée* dont tous les fervents sont, par cela même, tenus en suspicion par l'auto-

(1) On sait qu'au Ier siècle, il y eut un antagonisme absolu, pour ne pas dire une lutte acharnée, entre les Pétriniens (disciples de Pierre) et les partisans de Paul.

rité ecclésiastique, et voués tôt ou tard à la potence ou au bûcher. Dès lors la doctrine sacrée des vieux sanctuaires écroulés évite toute clarté, chemine dans l'ombre, et suit trois voies qui ne ressemblent en rien aux grandes écoles philosophiques de l'antiquité : l'alchimie, pour les fervents de la nature terrestre, l'astrologie pour ceux qui cherchent à pénétrer les arcanes des cieux, et enfin la magie — qu'aujourd'hui nous appelons l'hyperphysique — pour les investigateurs des mystères, au delà de l'homme tel qu'on le connaît, au delà de la nature tant terrestre que sidérale, poursuivant les possibilités du sur-homme, ou abordant les arcanes de la sur-nature. Et, durant cette période, la haute science mystériale devient l'apanage presque exclusif des alchimistes, des astrologues et de ceux qu'on appelait alors des magiciens et que maintenant nous appelons des magistes.

Nous allons examiner successivement ces trois cheminements.

L'alchimie aujourd'hui, dans le recul des temps, nous apparaît avoir été presque uniquement la doctrine des chercheurs d'or... Allons au fond des choses.

L'alchimie reposait sur deux principes essentiels qui étaient professés par les antiques initiations : l'unité de la matière à laquelle vient de se rallier la science officielle — et l'unité de l'énergie vers laquelle s'acheminent en ce moment les doctrines officielles; en un mot les alchimistes se proposaient un but multiple : pénétrer, dans tous les sens, les secrets de la nature en s'appuyant sur ce qui était parvenu jusqu'à eux de la Sagesse antique.

Parmi eux, ceux qui étudiaient surtout l'unité de la matière, cherchaient la transmutation des métaux et, par suite, la création des métaux rares et précieux; ceux-ci s'appelaient surtout des souffleurs. Ceux, au contraire, qui creusaient plutôt la théorie de l'unité des forces, se

basant sur le truisme mystérial que la vie est la force, primordiale, voulaient résoudre le problème de la création de la vie : ils cherchaient donc à réaliser l'élixir dans la composition duquel entrait la Pierre philosophale qui, considérée comme le ferment universel de la nature, était également cherchée par les souffleurs pour transmuer les métaux.

En somme il a existé, de tous temps deux catégories d'alchimistes : les alchimistes proprement dits, qui étudiaient la vie, et les souffleurs qui cherchaient la création de l'or : c'est ce qu'explique très bien Becher dans sa *Physica subterranea* (1) : « Les faux alchimistes ne cherchent qu'à faire de l'or ; les vrais philosophes ne désirent que la science ; les premiers ne font que teintures, sophistications, inepties ; les autres s'enquièrent des principes des choses ». Malheureusement les souffleurs sont seuls connus du public et ont fini par englober tous les alchimistes dans leur propre discrédit.

En effet, si l'on cherche dans un dictionnaire une définition de l'alchimie, on trouve à peu près ceci : « Science chimérique recherchant la Pierre philosophale et la Panacée universelle. » A ce titre, les dictionnaires devraient définir la médecine : « Science chimérique recherchant la guérison des cors aux pieds », car, en alchimie, la Pierre philosophale ne tient pas plus de place que les cors aux pieds en médecine.

L'Alchimie est la science de la Vie, de la Vie dans les trois règnes ; elle a pour but de séparer le principe actif de la matière inerte : c'est la métaphysique de la chimie comme l'astrologie est la métaphysique de l'astronomie. Elle étudie les causes et les principes, la loi universelle et éternelle de l'Evolution qui change insensiblement le plomb en or et perfectionne l'homme malgré lui.

(1) Francfort, 1669, in-8.

Avec le règne minéral, elle est simplement chimie, elle rêve de transmuer les métaux et les métalloïdes. Avec le règne végétal, elle devient agriculture, elle greffe, elle veut ressusciter, arriver à la palingénésie. Avec le règne animal, elle devient thérapeutique, médecine, elle veut obtenir la subtile quintessence des choses, leur véritable concentration vitale, elle rêve de distribuer la Vie, d'enfanter l'*homunculus*, de prolonger l'existence, grâce à la *Panacée*. Enfin, avec le règne divin, l'alchimie devient herméneutique, elle enseigne à convertir le pain et le vin au corps et au sang de Jésus-Christ (1). On le voit, toujours l'alchimie s'occupe de transfuser la vie : elle n'ordonne pas au plomb de se transmuer en or, elle cherche seulement à extraire la vie d'un corps pour la donner à un autre.

Comme la plupart des sciences, l'alchimie est née dans l'antique Égypte. A l'origine, la connaissance en était réservée aux prêtres et aux initiés qui n'opéraient qu'avec le plus grand mystère, dans le silence des sanctuaires. Après la conquête romaine, les secrets passèrent aux néoplatoniciens et aux gnostiques : c'est de cette époque (IIe et IIIe siècles de notre ère) que date véritablement l'alchimie, et c'est alors que furent écrits les premiers traités alchimiques ; mais la science devait remonter loin dans le passé, car, dès lors, elle est constituée de toutes pièces et ses théories traverseront les âges sans changer, jusqu'à notre grand Lavoisier.

Puis les Barbares envahissent l'Europe : les sciences, les arts, les lettres sont morts en Occident. C'est en Orient que nous les retrouvons aux mains des Arabes. Leurs chimistes, observateurs patients et opérateurs habiles, accrurent le domaine de la science et la débarrassèrent

(1) La vie devrait être présente dans le sacrifice de la messe : ce fut le concile de Nicée qui décida de se contenter du simulacre de la présence. V. Schwaéblé, *Cours pratique d'Alchimie*, 1 br. in-8, Paris, S. D.

de ses éléments étrangers, magie, cabale et mysticisme. Avec les Arabes, finissent les débuts de l'alchimie : elle va désormais marcher à grands pas vers son apogée.

Dans l'Europe, débarrassée des terreurs de l'an Mille, il y eut comme une sorte de renaissance : les croisades avaient permis à l'Occident d'acquérir gloire et science, — au moins partielle et rudimentaire — ; mais, ce que les croisés rapportèrent de plus précieux, ce furent les œuvres d'Aristote et les traités des alchimistes arabes.

La Philosophie prit un nouvel essor, et l'Alchimie compta en Europe ses premiers grands maîtres, Albert le Grand, Roger Bacon, saint Thomas d'Aquin, Raymond Lulle... La voie était désormais largement ouverte, non seulement à l'alchimie, mais à toutes les sciences d'observation : Roger Bacon et Albert le Grand n'avaient-ils pas substitué l'expérience à l'autorité des anciens ? Alors (XIVe et XVe siècles) les alchimistes se multiplient, surtout en Angleterre, en France et en Allemagne.

Avec Basile Valentin, nous entrons dans une ère nouvelle, et l'alchimie tend au mysticisme ; elle s'allie de nouveau, comme dans son enfance, avec la cabale et la magie, en même temps que la chimie proprement dite apparaît, et, peu à peu, se sépare de sa mère. Le représentant le plus illustre de l'alchimie au XVIe siècle est Paracelse.

Au XVIIe siècle, l'alchimie est dans tout son éclat ; des adeptes sillonnent l'Europe, démontrant la vérité de la science d'Hermès par des transmutations vraiment étonnantes. Véritables apôtres, vivant pauvrement, se cachant sous une misérable apparence, ils vont par les grandes villes, ne s'adressent qu'aux savants, avec le seul désir de démontrer la vérité de l'alchimie par les faits, et c'est ainsi que van Helmont, Bérigard de Pise, Crosset de la Haumerie, Helvétius furent convertis à l'alchimie. Mais, dès lors aussi, la soif de l'or s'empare du monde entier :

tous les couvents ont un laboratoire ; les princes et les rois, en compagnie d'alchimistes à gages, travaillent au grand œuvre ; les médecins surtout et les apothicaires s'adonnent à l'hermétisme, et les traités d'alchimie paraissant à cette époque sont innombrables.

Un siècle plus tard, au XVIIIe, la chimie s'est constituée comme science et l'alchimie est en pleine décadence ; elle a bien encore ses partisans, mais ils se cachent déjà pour travailler, et on les regarde comme des insensés. Il n'y a plus d'adeptes, on réimprime les traités anciens, les nouveaux ouvrages ne sont plus que des compilations sans valeur, et l'alchimie tombe dans le charlatanisme avec Cagliostro.

Aujourd'hui, cependant, un regain de faveur jaillit sur elle et l'illumine : ses trois principales théories, l'unité des forces, l'unité de la matière et l'unité de la vie sont ou admises ou étudiées par la science contemporaine (1).

Il nous faut dire maintenant quelques mots des principaux problèmes dont l'alchimie poursuivait la solution.

Le premier et le principal consistait dans la préparation d'un composé nommé élixir, magistère, médecine, pierre philosophale, doué de la propriété de transmuer les métaux ordinaires en or ou en argent. La pierre philosophale n'eut d'abord qu'un simple pouvoir transmutatoire sur les métaux, mais plus tard les philosophes hermétiques lui reconnurent une foule d'autres propriétés : produire des pierres précieuses, guérir toutes les maladies, prolonger la vie humaine au delà des limites ordinaires, donner à celui qui la possède la science infuse, le pouvoir de commander aux puissances célestes, etc.

Les premiers alchimistes n'avaient pour but pratique que la transmutation des métaux ; mais plus tard ils se proposèrent plusieurs autres problèmes. Dans leur orgueil,

(1) V. A. Poisson, *Théories et symboles des alchimistes*, 1 vol. pet. in-8° carré, Paris, 1891.

ils crurent pouvoir s'égaler à Dieu et créer de toutes pièces des êtres animés. Déjà, suivant la légende, Albert le Grand avait construit un automate en bois, un androïde auquel il avait donné la vie par des conjurations puissantes. Paracelse alla plus loin et prétendit créer un être vivant en chair et en os, l'*homunculus* ; on trouve dans son traité *De natura rerum* (1) la manière de procéder : « Dans un récipient, on place différents produits animaux ; les influences favorables des planètes et une douce chaleur sont nécessaires pour la réussite de l'opération. Bientôt une légère vapeur s'élève dans le récipient, elle prend peu à peu la forme humaine, la petite créature s'agite, elle parle, l'*homunculus* est né. » Paracelse indique très sérieusement le parti que l'on en peut tirer et la façon de le nourrir.

Les alchimistes — ou plutôt les souffleurs — cherchaient encore l'alkaëst ou dissolvant universel, qui devait dissoudre tous les corps qu'on y plongeait.

La palingénésie peut, comme conception, être rapprochée de l'*homunculus* ; c'était une opération par laquelle on reconstituait une plante avec ses seules cendres. Kircher, dans son *Mundus subterraneus* (2) a indiqué la façon de faire renaître une fleur de ses cendres.

Les alchimistes essayèrent aussi de recueillir *Spiritus mundi*, l'esprit du monde. Cette substance, répandue dans l'air, saturée des influences planétaires, possédait une foule de propriétés merveilleuses, celle notamment de dissoudre l'or. Ils la cherchaient dans la rosée, dans le *flos cœli*, ou nostoch, sorte de cryptogame qui apparaît après les grandes pluies.

Le problème de la quintessence était plus rationnel : il s'agissait d'extraire, de chaque corps, les parties les plus

(1) *Œuvres*, données par G. Dorn, 1568-1573.
(2) 2 vol. in-f., Amsterdam, 1665.

actives, ce qui eut surtout pour résultat immédiat le perfectionnement des procédés distillatoires.

Enfin, les alchimistes cherchaient l'or potable. Suivant eux, l'or, étant un corps parfait, devait être un remède énergique et communiquer à l'organisme une résistance considérable à toutes sortes de maladies (1).

Comme on le voit, les alchimistes — ou plutôt les souffleurs — ne manquaient pas de sujets pour exercer leur patience ; mais les véritables alchimistes, les philosophes hermétiques ne faisaient guère que de la science abstraite, cherchant et creusant les grandes théories des trois unités : de la matière, de la force et de la vie (2).

Voici maintenant les principaux noms dont s'enorgueillit l'alchimie :

Période de formation, ou de l'Art sacré (*IIe-VIe siècles*).

Zozime-le-Panapolitain, initié aux Mystères d'Égypte, le créateur et premier maître de l'alchimie profane. (*Les fourneaux et instruments. La vertu et la composition des eaux. L'eau divine. L'art sacré de faire de l'argent*).

Marie-la-Juive initiée aux grands Mystères de Memphis, disciple de Zozime (*Discours sur la pierre philosophale*).

Pélage (*L'Art sacré*).

Pseudo-Démocrite (*Physiques et mystiques*).

Synesius (*Commentaires sur le livre de Démocrite*).

Olympiodore (*Commentaires sur l'art sacré et la pierre philosophale*).

Cosmas-le-solitaire (*Interprétation de la science de chrysopée*).

Cléopatre : *La chrysopée.*

Période arabe (*VIIe-Xe siècles*).

Geber (*La somme de perfection. Le livre des fourneaux*).

Avicenne (*Révélation de la pierre physique*).

Rhasès (*Le livre des lumières*).

(1) V. A. Poisson, *cit. sup.*

(2) Pour comprendre toute la profondeur des théories alchimiques, il convient de lire *La science alchimique*, par A. Poisson (un des principaux alchimistes de notre époque), 1 vol. pet. in-8° carré, Paris, 1904.

Calid (*Le livre des trois paroles. Secret d'alchimie*).

Morien (*De la transmutation des métaux*).

Abenzoar, maître d'Averrhoës (*L'assistance*).

Période européenne (*XIe-XVe siècles*).

Artéphius (*Clé de haute science. Traité secret de la pierre philosophale*).

Alain de Lille (*Sur la pierre philosophale*).

R. Fludd médecin anglais (*Œuvres*).

Albert-le-Grand (*De l'alchimie. Concordance des philosophes. Le composé des composés. Le livre des huit chapitres*).

Roger Bacon (*Traité du don de Dieu. Miroir d'alchimie*).

Saint-Thomas d'Aquin (*Secrets d'alchimie*).

Jean de Meung (*Complainte de nature à l'alchimiste errant*).

Raymond Lulle (*La clavicule. Résumé de l'esprit de la transmutation. Elucidation du testament. Vade mecum*).

G. Riplée (*Moëlle d'Alchimie. Traité des douze portes. Traité du mercure*).

Northon (*Crois-moi*).

Jehan de la Fontaine (*La fontaine des amoureux de science*).

Bernard le Trêvisan (*De la nature de l'œuf. Le livre de la philosophie naturelle des métaux. La parole délaissée*).

Nicolas Flamel (*Explication des figures du cimetière des Innocents. Le livre de Flamel. Le sommaire*).

Eck de Sultzbach (*La clé des philosophes*).

Arnauld de Villeneuve (*Le chemin du chemin. La fleur des fleurs. Nouvelle lumière. Le Rosaire. Questions sur l'essence et l'accident*).

Ulstedt, patrice Nuremberg (*Le Ciel des philosophes*).

Lambsprinck (*Poème de la pierre philosophale*).

Trithême (*Polygraphie*).

Basile Valentin (*L'azoth des philosophes. Char de triomphe de l'antimoine. Colloque de l'esprit de Mercure avec frère Albert. Les douze clés de sagesse. Des choses naturelles et surnaturelles*).

Isaac le Hollandais : *Œuvres minérales.*

Augurallo (*La chrisopée*).

XVIe siècle.

Paracelse (*Le ciel des philosophes. De la nature des choses. Teinture des physiciens. Le trésor des trésors*).

THURNEYSSER de Thurn (*Œuvres*).

CROLL (*Basilica chimica*).

H. KHUNRATH : (*Amphithéâtre de l'éternelle sagesse. Confession du chaos des physicochimistes*).

DORN (*Œuvres*).

ROCH-LE-BAILLIF (*Œuvres*).

LACINIO (*La pierre précieuse*).

BERNARD PENOT (*Œuvres*).

J. DEE (*La monade hiéroglyphique*).

QUERCETANUS (*Œuvres*).

GLAUBER (*L'œuvre minérale. La médecine universelle*).

LIBAVIUS (*La pierre des philosophes. Commentaire sur A. de Villeneuve*).

DENYS ZACHAIRE (*La philosophie naturelle des métaux*).

BLAISE DE VIGÉNÈRE (*Traité du feu et du sel*).

W. LAVINIUS (*Traité du ciel terrestre*).

BARNAULD, Théologien (*Œuvres*).

LAGNEAU (*L'harmonie chimique*).

GASTON CLAVES (*Apologie de l'art de faire de l'or et de l'argent*).

KELLEY-TALBOT (*La pierre des philosophes. Poèmes*).

SENDIVOGIUS : LE COSMOPOLITE (*Lettres. Dialogue de Mercure et de la Nature*).

J.-B. PORTA (*Magie naturelle. Physionomie de l'homme*).

Depuis le XVIe siècle, les noms connus abondent, et je me bornerai à citer, sans autre détail, Van Helmont, Beccher, Bérigard de Pise, Crosset de la Haumerie, A. Kircher, Helvetius, Philalèthe, Michel Mayer, Chartier, Knorr de Rosenroth, Nuysement, Colleson, d'Atremont, Salmon, Hélias, Barchusen, Planiscampi, Saint-Romain, Pernéty, Respour, Macquer, Lenglet-Dufresnoy, Libois, Saint-Germain, le président d'Espagnet, et, de nos jours' Cyliali et Cambriels.

Tiffereau et Louis Lucas, que l'on regarde comme des alchimistes contemporains, poursuivent bien les théories alchimiques mais en les basant sur la chimie.

J. — *Les astrologues.*

Les astrologues furent les représentants, au Moyen-Age, à la fois de la science astronomique des Chaldéens et de la mantique astrologique des Mystères.

On considère d'habitude que, de même que l'alchimie a donné naissance à la chimie, de même l'astrologie fut mère de l'astronomie moderne ; on a raison dans les deux cas, si l'on fait une réserve essentielle : c'est que la chimie et l'astronomie ne sont issues que de la partie purement physique de l'alchimie et de l'astrologie.

Je m'explique.

Vous donnez une même substance à un physiologiste et à un chimiste en posant à l'un et à l'autre une question identique : Qu'est-ce ceci ?

Le chimiste l'analysera qualitativement et quantitativement avec ses minutieux instruments de laboratoire et vous répondra : C'est un sel composé d'acide sulfurique, corps constitué lui-même par de l'oxygène et du soufre, et de quinine, alcaloïde extrait du quinquina.

Le physiologiste expérimentera ce même corps d'autre façon ; il recherchera l'influence qu'il peut avoir sur la marche de la vie, sur certains états morbides, sur les organismes tant à l'état sain qu'à l'état anormal et vous répondra : C'est une substance qui possède une propriété particulière, celle de produire des accidents fébriles chez l'homme à l'état de santé, et, au contraire de faire tomber la fièvre chez le fébricitant.

Ces deux réponses sont exactes et vraies mais chacune d'elles s'applique à un point de vue différent : le chimiste n'a vu que les propriétés purement matérielles de la substance étudiée et le physiologiste y a vu surtout les propriétés cachées.

Ainsi en va-t-il de la chimie et de l'astronomie au regard de l'alchimie et de l'astrologie ; elles n'examinent, dans les corps terrestres ou célestes que le côté physique de la question, sans s'occuper de leurs influences biologiques, morales et autres.

Prenez, par exemple, la planète Mars. Vous trouverez, dans tous les traités d'astronomie, les indications concer-

nant sa forme, son aplatissement, sa courbe elliptique, l'excentricité de son orbite, son inclinaison sur l'écliptique, sa rotation, sa distance, ses diamètres, son volume, l'intensité de sa pesanteur, son année, son atmosphère, ses saisons, sa coloration, ses phases, etc. Mais, à part les données qui se rapportent à l'attraction universelle, vous n'y trouverez aucune documentation relative à ses influences, à quelque titre que ce soit, sur les astres qui l'entourent et notamment sur notre terre : ceci est le propre de l'astrologie.

A l'heure actuelle, je le sais, l'astrologie est bien déchue de son antique splendeur, et les temps sont loin où elle jetait un si vif éclat avec les Ptolémée de Peluse et les Junctin de Florence : cela tient à ce que, étant progressivement tombée dans le charlatanisme, cette science est devenue à notre époque un objet de raillerie pour les ignorants ; le vrai est que durant les siècles qui viennent de s'écouler, elle a perdu une partie de ses clés, mais, à l'heure actuelle, elle s'occupe de les recouvrer par les travaux de mathématiciens séduits par la profondeur de ses calculs, tel que P. Flambard et certains ingénieurs sortis de l'Ecole Polytechnique.

La grande, la seule objection qui ait été élevée contre l'astrologie — par des esprits superficiels — ne tient pas debout : « Si, dit-on, les astres possédaient une influence sur notre humanité, tous les êtres nés à la même heure et au même endroit, devraient avoir le même avenir. » Il est facile de faire remarquer qu'il suffit d'un intervalle de quelques minutes pour modifier l'orientation des astres; et, d'autre part, les critiques qui élèvent cette objection ignorent complètement la règle absolue qui a toujours dominé les données astrologiques et qui est l'affirmation du libre arbitre humain : *Astra inclinant, non necessitant*, les influences astrales indiquent les voies, mais n'ont rien d'absolu : l'homme peut agir contre elles et modifier leur propension.

Comme, dans le passé, les maîtres de l'astrologie n'appartenaient à aucune école philosophique et se confinaient dans la pratique de leur science particulière, je vais diviser la nomenclature de cette section en deux parties dont la première indiquera les initiés des temps anciens, et la seconde les érudits qui, au Moyen-Age ont assisté, malgré tous leurs efforts, au déclin de cette science.

a. — Temps anciens.

VIIe siècle avant J.-C.

Thalès, philosophe grec, initié aux grands Mystères d'Egypte, fondateur de l'école ionienne ; donna le premier la véritable théorie des éclipses.

VIe siècle.

Pythagore, philosophe et mathématicien ; découvrit la rotation de la terre autour du soleil.

Euctémon, Athénien.

Phænus, Athénien, eut le premier l'idée du *nombre d'or.*

Ve siècle.

Méton, Athénien, réalisa le *nombre d'or* indiqué par Phænus.

IVe siècle.

Calippe, de Cyzique, créateur du *cycle calippique.*

Eudoxe de Cnide (*Traité des phénomènes*).

Pythéas, géographe et navigateur ; le plus ancien écrivain de la Gaule.

IIIe siècle.

Aristarque, mathématicien de Samos : eut l'idée de la rotation de la terre sur son axe.

Conon, géomètre d'Alexandrie, découvrit la *chevelure de Bérénice.*

Eratostène, d'Alexandrie, géomètre, géographe, philosophe et poète.

IIe siècle.

C. Gallus, consul romain.

Hipparque, de Nicée, mathématicien, inventeur de la trigonométrie.

Ier siècle.

CLÉOMÈDE, mathématicien grec.
SOSIGÈNE, d'Alexandrie, réformateur du calendrier.
TARUTIUS, ami de Cicéron, astronome.
THÉODOSE de Tripoli, géomètre grec.

Ier siècle après J.-C.

SAINT JEAN (*Apocalypse*) (1).

IIe siècle.

PTOLÉMÉE, géographe égyptien, auteur du système astronomique apparentiel (*Œuvres*).
THÉON l'ancien, mathématicien grec (*Abrégé*).

b. — Moyen Age

IVe siècle.

AUTOLYCUS, philosophe grec (*Traités d'astronomie*).
THÉON d'Alexandrie (*Commentaires. Tables manuelles*).

VIIe siècle.

EUGÈNE Ier, évêque de Tolède.

VIIIe siècle.

FAZARY, un des premiers astronomes musulmans.

IXe siècle.

ALBATEGNIUS (Al-Battany) Arabe (*La science des étoiles*).
ALBUMAZAR, Arabe de Khorassan (*Un millier d'années. Les fleurs de l'astrologie*).

Xe siècle.

HOCEÏN, Persan (*Commentaires. Les lumières de Canope*).
SYLVESTRE II, pape.

XIIIe siècle.

P. D'ALBANO, médecin.
Roger BACON, moine (*Lettre sur les œuvres cachées de la nature et de l'art*, etc.).

XIVe siècle.

ROBERTIS, moine, orateur et poète.

(1) Je rappelle que l'*Apocalypse* est partiellement basée sur des données astrologiques (V. Bell, *Aus der Offenbarung*, 1914).

XVe siècle.

BONET DE LATES, médecin provençal.

COCLÈS (B. della Rocca, dit) médecin (*Physionomie et chiromancie*).

TYCHO-BRAHÉ, le plus grand astronome du Moyen-Age.

S. CALVISIUS, musicien et poète saxon.

J. CARDAN, médecin, naturaliste et mathématicien (*Œuvres*).

J. DEE, savant anglais (*Monade hiéroglyphique*.

L. GAURIC, mathématicien.

C. GHIRADELLI, religieux italien.

HERLICIUS, médecin.

JOACHIM, le Prophète, Cistercien (*Livre de prophéties sur les papes*).

C. LEOWITZ, astronome de Bohême.

A. MIZAULD, médecin (*Œuvres*).

M. DE NOSTREDAME (Nostradamus) médecin (*Centuries*).

M. de NOSTREDAME, le jeune, fils du précédent (*Traité d'astrologie*).

H. DE RANTZAU, écrivain (*Œuvres*).

R. LEBAILLIF, SIEUR DE LA RIVIÈRE, médecin.

C. RUGGIERI, Florentin, amené en France par Catherine de Médicis.

Ensuite, nous ne trouvons plus aucun nom digne d'être cité : l'astrologie tombe en pleine décadence, et il faut arriver à l'époque contemporaine pour assister à sa résurrection : mais alors, avec P. Flambart, E. C. de l'Ecole polytechnique, Raphaël et autres, elle devient purement et absolument scientifique.

K. — *Les Magistes.*

La magie, qui a maintenant abandonné ce nom trop décrié jadis, pour s'appeler hyperphysique, est l'étude et l'application de forces naturelles que la science normale n'a pas encore cataloguées, telles les énergies magnétiques, mentales, psychiques, astrales, etc.

Au cours du Moyen-Age, la magie suivit un double cou-

rant, celui des magistes proprement dits et celui des sorciers.

Les premiers se confinaient généralement dans la théorie et ont laissé des ouvrages, rédigés dans une écriture symbolique qu'aujourd'hui nous avons quelque peine à déchiffrer, ou, s'ils abordaient la pratique de leur science, au moins s'en cachaient-ils soigneusement, pour ne pas avoir de dangereux démêlés avec les autorités civiles ou religieuses, à moins toutefois qu'ils ne réussissent à se parer de la protection de quelque grand personnage, curieux de leur science — très généralement dans un sens péjoratif, ce qui les menait dans les voies inavouables de la goétie, — mais capable, au besoin, de les protéger.

Les sorciers étaient généralement de pauvres diables dont toute la science consistait dans la préparation d'un onguent et d'un électuaire (1) dont l'usage les transportait — en imagination s'entend, mais avec tout le relief, tout le fini, toute l'ampleur de la réalité — au sabbat démoniaque, ce qui les amenait fatalement à faire connaissance avec la hart ou le fagot.

Je ne vais donner que les noms des principaux, dans cette double catégorie, de ceux qui, à un titre quelconque, méritent de sortir de l'oubli :

Apollonius de Tyanes (Ier siècle après J.-C.), philosophe pythagoricien.

Proclus (ve s.), philosophe néoplatonicien.

Asclépiodote d'Alexandrie (ve s.), disciple du précédent, philosophe et médecin.

Léon III (viie s.), pape (*Enchiridion*).

Marthe Brossier (xvie s.), qui joua un certain rôle dans les événements de la Ligue.

Paracelse (xvie s.), médecin.

J.-V. André (xviie s.), le principal organisateur des Rose-Croix.

(1) J'en ai donné les formules dans *l'Histoire mythique de Shatan*, 1 vol. in-8°, Paris, 1903.

V. Grestrakes (xviie s.), guérisseur.

J.-T. de Lisle, provençal plutôt aventurier.

M. van Helmont (xviie s.), chimiste.

Ch. Poniatowa (xviie s.), fille d'un moine apostat de Pologne.

J.-J. Surin, jésuite, convulsionnaire.

J.-J.-C. Bode (xviiie s.), compositeur, chef des *Illuminés.*

Swedenborg (xviiie s.), métallurgiste suédois.

J.-J. Gasner (xviiie s.), célèbre guérisseur tyrolien.

Anne Lee (xviiie s.), directrice de la secte des *Shakers.*

Cagliostro (J. Balsamo, dit) (xviiie s.), Italien très discuté, thaumaturge pour les uns et charlatan pour les autres.

L. — *Les courants modernes de l'occultisme.*

A la fin du Moyen-Age, il n'existe plus d'école bien caractérisée comme dans l'antiquité ; parmi les initiés, les uns se réclament, qui du platonisme, qui du mysticisme, qui de Pythagore, qui des idées alexandrines, ou cabalistiques, sans que, — sauf cependant pour les mystiques — les liens qui les rattachent à quelque école issue des initiations sacrées soient particulièrement distincts. Je suivrai donc simplement l'ordre chronologique pour citer les noms des occultistes de cette période.

Albert-le-Grand (1193-1260), évêque de Ratisbonne, qui possédait une science si considérable que ses contemporains le considéraient comme sorcier ; commentateur d'Aristote, a laissé vingt et un volumes publiés en 1651 ; fut le maître de Thomas d'Aquin ; on lui attribue un grimoire.

Le rabbin Jéchiélé (xiiie siècle) connaissait l'électricité et, entre autres applications, l'utilisait pour son éclairage (1).

Roger Bacon (1214-1294), moine anglais célèbre (*Prodiges de la nature et de l'art*).

Thomas d'Aquin (1225-1274), dominicain, de qui la théologie reflétait les grandes idées Alexandrines (*Traité de la Pierre philosophale. Traité sur l'art de l'Alchimie*).

Eckart (1260-1328), dominicain, fondateur du mysticisme en Allemagne.

(1) V. Sauval, *Antiquités de Paris*, 3 vol. in-f°, Paris, 1724.

DANTE ALLIGHIERI (1265-1321), auteur de la *Divine Comédie* (1).

TAULER (1290-1361), dominicain (*Œuvres*).

J. RUYSBROEK, dit l'*Admirable* (1294-1381), mystique flamand (*Sur les noces*).

SUSO (1300-1365), élève d'Eckart, créateur de la fraternité des *Amis de Dieu*. Il fut, comme les deux précédents et comme les suivants, adversaire déclaré de la scholastique, cette création païenne ou cabalistique de l'ésotérisme d'Aristote, sous couleur d'orthodoxie chrétienne.

PÉTRARQUE (1304-1374), poète italien célèbre (*Œuvres*).

GERSON (1362-1429), élève de Pierre d'Ailly, à qui il succéda au chapitre de Notre-Dame et comme chancelier de l'Université. Il se montra le hardi défenseur de la doctrine trinitaire des trois sphères de l'homme (*Œuvres*).

TH. A KEMPIS (1379-1471), écrivain ascétique allemand (*Œuvres*).

NICOLAS DE CUZA (N. Crebs, dit) (1401-1464), fit revivre la doctrine de Pythagore (*Œuvres*).

MARSILE FICIN (1433-1499), le maître de Pic de la Mirandole ; ses idées émanent de Platon, Plotin et Denys l'Aréopagite (*Œuvres*).

RODOLPHE AGRICOLA (1444-1480), philologue allemand (*Œuvres*).

ANGE POLITIEN (*Angelo Poliziano*, dit) (1454-1494), humaniste italien (*Œuvres*).

LÉON L'HÉBREU (xv[e] s.), écrivain cabalistique (*Œuvres*).

REUCHLIN (1455-1522), le rénovateur des lettres anciennes en Allemagne ; fut le maître de Mélanchton (*De l'art cabalistique*).

JEAN DIT DE LA MIRANDOLE (1463-1394), savant universel (*œuvres*)

FRANÇOIS PIC DE LA MIRANDOLE, son neveu (1469-1533) (*Œuvres*).

AGRIPPA (1486-1535), médecin, conseiller de Charles-Quint et auteur de la *Philosophie occulte*, la première encyclopédie réelle de la matière (*Œuvres*).

RICCI (1552-1610), célèbre jésuite et missionnaire italien (*Véritable Doctrine de Dieu*).

TRITHÈME (1462-1516), chroniqueur et théologien (*Traité des causes secondes*).

PARACELSE (1493-1541), médecin alchimiste et cabaliste, le grand réalisateur et le grand maître de l'occultisme scientifique,

(1) V. *Histoire de la Magie*, par Eliphas Lévi (1 vol. in-8°, Paris, 1892).

le créateur de l'homœopathie, et le savant qui a le mieux étudié le corps astral et le plan astral, auxquels il a donné leur nom. Toutes ses œuvres, publiées (en latin) à Genève, en 1658, sont encore étudiées et approfondies par les occultistes contemporains (*Œuvres*).

Cardan (1501-1576), le plus humble et le plus savant des illuminés (*Œuvres*).

Guillaume Postel (1510-1581), le plus savant homme de son époque ; orientaliste et philosophe (*Œuvres*).

Michel Servet (1509-1553), médecin, de qui le *De Christianismi restitutione* et surtout la *Bible commentée* sont encore consultés avec fruit (*Œuvres*).

Jean Wier (1515-1588), médecin flamand, célèbre pour avoir combattu le préjugé qui faisait accuser de sorcellerie une foule de personnes sujettes à des maladies bizarres ou alors inconnues, ou à la folie (*De prestigiis dæmonum. — Pseudomonarchia dæmonum*).

G. Mennens (1525-1608), philosophe belge (*La Toison d'or*).

I. Lorich (1534-1572), théologien (*Traité des révolutions des âmes*).

Patricio Patrizzi (1526-1567), philosophe platonicien, historien orateur et poète, s'acharna contre Aristote, et traduisit en latin les ouvrages de Zoroastre, d'Asclépias et d'Hermès (*Œuvres*).

J. Dee (1527-1607), mathématicien et voyageur anglais (*Monade hiéroglyphique*).

Valentin Weigel (1533-1588), philosophe et théologien, élève de Tauler et de Paracelse (*Œuvres*).

Giordano Bruno (1550-1600), philosophe, de qui se sont inspirés, dans la suite, Descartes, Leibnitz, Shelling et même Hégel, mais surtout Spinoza (*Œuvres*).

H. Kunrath (1560-1605), chimiste allemand (*Amphithéâtre de l'éternelle sagesse*).

Robert Fludd (1574-1637), encyclopédiste et réalisateur, médecin, physicien, alchimiste (*Œuvres*).

Jacob Bœhm (1575-1624), célèbre mystique et visionnaire, l'inspirateur et le guide de presque tous les illuminés (*Sur la théologie révélée. La signature des choses. L'élection de la grâce. La vie supersensuelle*).

Bayer (xvie s.), astronome allemand (*Uranométrie*).

J.-B. van Helmont (1577-1644), médecin et chimiste, le Paracelse du xviie siècle. Son idée de l'*Archée* (être de raison au

moyen duquel s'expliquent certains phénomènes de l'économie animale) est encore vivante aujourd'hui. C'est lui qui a fourni à Barthez l'idée de son principe vital (*Œuvres*).

A. Kircher (1602-1680), savant jésuite allemand (*Œuvres*).

François van Helmont (1618-1699, fils de J.-B. van H., chimiste et visionnaire, exerça une grande influence sur Gœthe et Leibnitz, et aida à la publication de l'ouvrage classique *Kabbala denudata* de Knorr de Rosenroth.

Ant. Bourignon (1616-1680), illuminée, fondatrice d'une secte très répandue en Hollande et en Ecosse (*Œuvres*).

J. Leade (1623-1704), mystique anglaise, fondatrice de la *Société des Philadelphes*, disciple de J. Boehm (*Œuvres*).

Sinistrari de Ameno (1621-1701), religieux italien (*La démonialité*).

J. Pordage (1625-1698), médecin anglais, maître d'abord, puis élève de Jeanne Leade (*Théologie mystique. Sophie, Doctrine divine*).

Spinoza (1632-1677), ouvre la série des philosophes s'inspirant de la Kabale juive dans ses parties non mystiques (*Œuvres*).

Gichtel (1638-1710), avocat allemand (*Théosophie pratique*).

Poiret (1646-1719), théologien et philosophe, disciple de Thomas a Kempis, Tauler, Ant. Bourignon (*Economie de la nature*).

Cuper (xviie s.), philosophe hollandais (*Arcanes de l'athéisme*).

Knorr de Rosenroth (1636-1689), érudit allemand (*Kabbale dévoilée*).

Cufaeler (xviie s.), philosophe hollandais, disciple de Spinoza (*Art de raisonner*).

M. Parker (1640-1687), prélat et écrivain anglais (*Œuvres*).

Watchter (1673-1757), philologue et archéologue allemand (*Œuvres*).

W. Law (1686-1761), théologien anglais, précepteur de Gibbon (*Œuvres*).

Mad. Guyon (1648-1717), célèbre mystique, auteur du quiétisme, amie de Fénelon (*Œuvres*).

Benoit XIV (1675-1756), pape, auteur de l'*Electre magique.*

Swédenborg (1688-1777), philosophe et voyant, surtout connu comme tel, mais sans qu'on tienne suffisamment compte de sa très importante œuvre de réalisation. C'est à lui, en effet, que se rattachent toutes les fraternités chrétiennes de l'occident, car il inspira Martinez de Pasqualis qui, lui-même, initia Louis-

Claude de Saint-Martin : il fut donc au principe de l'Ordre Martinisme.

Boyer d'Argens (1704-1771), philosophe et littérateur ; auteur de *Lettres cabalistiques* encore lues à notre époque.

Martinez de Pasqualis (1715-1799), philosophe portugais ; fondateur de l'*Ecole des Cohens* (*Œuvres*).

A.-J. Pernety (1716-1801), bénédictin, fondateur des *Illuminés d'Avignon*. (*Fables égyptiennes et grecques dévoilées. Dictionnaire mytho-hermétique*.

Hamann (1730-1788), écrivain et philosophe allemand, dit le *Mage du Nord* (*Œuvres*).

Mesmer (1734-1815), médecin allemand, créateur du magnétisme (*Œuvres*).

Lavater (1741-1801), inventeur de la *Phrénologie* ; peut être, considéré comme un des précurseurs du spiritisme (*Œuvres*).

Claude de Saint-Martin, dit le *Philosophe inconnu* (1743-1803), disciple de Martinez Pasqualis, lié avec Swédenborg, Jacob Bœhme et tous les mystiques de son époque ; fonda une philosophie occultiste dont les bases sont établies dans son ouvrage *Des erreurs et de la vérité*.

Weishaupt (1748-1830), chef de la société des *Illuminés* ; a laissé *De la vérité et de la perfection morale*, et *Description de l'Ordre des Illuminés*.

De Maistre (1753-1821), philosophe, publiciste et homme d'état ; a surtout attaqué le scepticisme de Locke, et combattu la fausse philosophie moderne au profit de théories religieuses.

De Bonald (1753-1840), écrivain, adversaire résolu du sensualisme sous toutes ses formes ; a renfermé sa doctrine entière dans sa *Législation primitive*.

W. Blake (1757-1828), peintre, graveur et littérateur anglais (*Les portes du Paradis. Mariage du ciel et de l'enfer*).

Franz von Baader (1765-1841), Philosophe allemand (*Les enseignements secrets de Martinez de Pasqualis*).

Fabre d'Olivet (1767-1825), un des plus grands savants qu'ait produit l'occultisme ; a laissé de nombreux ouvrages, parmi lesquels on peut citer les *Vers dorés de Pythagore*, l'*Histoire du genre humain*, et surtout la *Langue hébraïque restituée*, œuvre positivement monumentale.

Frédéric Schlégel (1772-1829), professa la philosophie de la vie et la philosophie de l'histoire ; autour d'un *Traité sur la langue et la sagesse des Indiens*.

Ballanche (1776-1847), de qui tous les travaux procèdent d'une seule et même pensée : l'histoire des destinées du genre humain et la rénovation sociale ; a publié environ la valeur de six volumes en extraits divers de sa *Palingénésie sociale*, qu'il ne put achever.

Ch. de Reichenbach (1788-1860), chimiste et naturaliste (*Œuvres*).

Schopenhauer (1788-1860), philosophe (*Mémoire sur les sciences occultes*).

Dans cette nomenclature — ainsi du reste que dans les précédentes — beaucoup de noms, et non des moindres, ont été forcément omis ; le lecteur excusera ces lacunes : on ne peut citer tous les hommes qui se sont, dans le passé, rattachés aux théories occultistes : mais ces aperçus succincts montrent que, de tous temps, cette doctrine a suscité d'éminents esprits et que, si elle est arrivée à notre époque un peu enténébrée dans certaines de ses parties par la longue nuit du Moyen-Age, nous possédons au moins, aujourd'hui, son essence en toute sa pureté : pour le reste, nous le reconstituons progressivement par la méditation et l'étude des maîtres anciens.

De nos jours, en effet, il surgit une magnifique efflorescence de l'occultisme qui n'est plus regardé, ainsi qu'il en fut encore dans un passé même récent, comme une œuvre de cerveaux en mal d'équilibre, mais comme une doctrine basée sur des fondements scientifiques jusqu'alors méconnus de la science officielle, qui a fini par admettre certains de ses principes (p. ex. l'unité de la matière) et par étudier certains de ses phénomènes (p. ex. l'hypnose). Il suffira donc, pour montrer à quel point nous en sommes arrivés, de citer, parmi nos contemporains, les noms de E. Arnold, E. Bosc, Abbé Julio, R. Caillet, M. Decrespe, Eliphas Lévi (Abbé Constant) Chev. Drach, K. du Prel, J. Péladan, Sédir, Fauvety, L. Menard, Blavatsky, Duchesse de Pomar, Malfatti de Montereggio, Hœné Wronsky,

Durand de Gros, Hervey de Saint-Denis, Jacolliot, Dr Fugairon, Saint-Yves d'Alveydre, Barlet, Stan. de Guaita, Commandant Darget, Dr H. Baraduc, Abbé Alta, L. Ménard et bien d'autres, parmi lesquels il n'est pas possible d'omettre, comme s'étant spécialisés dans l'hyperphysique : Papus (Dr Encausse) J. Bois, Lermina, P. Piobb ; dans le magnétisme et l'hypnotisme : Deleuze, Lafontaine, Puységur, Dr Bonnet, Dr Moutin, Dr Luys, Dr Liébault, Filiâtre, Durville et surtout le colonel de Rochas d'Aiglun ; dans le spiritisme et le métapsychisme : Allan-Kardec (Rivail), Bodisco, Delaage, L. Figuier, W. Crookes, L. Denis, Flammarion, Delanne, le professeur Ch. Richet; dans la kabale : Lenain, Papus, H. Château, Pauly, Franck; dans l'astrologie : P. Flambard, Selva, Delestre, Haatan, Fomalhaut, Santini; dans les sciences divinatoires : Lavater, Desbarolles, M. Decrespe, Abbé Michon, de Rochetal ; dans l'alchimie : Cambriels, Louis Lucas, Cyliali, le dernier des souffleurs, Emmens qui transforme les piastres d'argent mexicaines (1) en or que lui achète comme tel la Monnaie de New-York, et surtout Tiffereau, A. Poisson et Jollivet-Castelot qui rénovent en ce moment l'alchimie à laquelle ils donnent des bases absolument scientifiques.

Telles sont, en résumé, les voies qui nous unissent à l'antique Sagesse des Mystères. En étudiant les auteurs qui se rattachent, soit par leurs initiations, soit par la nature de leurs travaux, à ces divers courants et surtout aux traditions hermétique ou druidique, plus proches de nous, on pourra acquérir des vues générales sur le savoir antique.

Mais ce savoir embrassait tout, aussi bien l'Essence Divine que la formation du grain de sable, aussi bien le

(1) L'argent des mines mexicaines est plus *mûr* que l'argent des autres régions du globe.

fonctionnement du Kosmos que sa domination, aussi bien la naissance du premier atome que le devenir posthume de l'homme, en un mot, toutes les sciences divines, psychologiques et naturelles.

Or, il est des parties de ces sciences qui sollicitent plus particulièrement l'humaine curiosité : ce sont précisément les points sur lesquels la science contemporaine reste muette, et devant lesquels s'inquiète la conscience de l'homme, prise entre les affirmations sans preuve de la foi spiritualiste, et les négations également sans preuve de la science matérialiste. Et, en présence de cette violente opposition de principes, l'homme se trouble, et se demande tout d'abord : Que suis-je ?

A cette question capitale s'unissent d'autres questions aussi importantes, relatives à son passé et à son devenir...

Cette étude ne serait donc pas complète si je n'y adjoignais quelques indications pour le grand nombre de personnes qui, à notre époque, n'ont ni le loisir, ni les moyens de remonter aux sources et qui cherchent plutôt les preuves pratiques sur lesquelles elles désirent baser leur conviction.

Les lignes suivantes s'adressent donc, non pas à ceux qui savent ou, plus simplement, étudient, mais aux esprits ne connaissant pratiquement encore rien de toutes ces matières, en proie à une crise de conscience, et désireux de se faire une opinion d'après des témoignages certains. Ces lignes leur seront un guide d'autant plus sûr, puis-je écrire sans aucune prétention autre que celle de rendre service, qu'elles émanent d'un vieil étudiant en toutes ces matières ; d'un chercheur ayant expérimenté sans aucun parti pris, sans aucune idée *à priori* ; d'un éclectique dont l'opinion foncière est que la vérité n'est pas l'apanage absolu de telle ou telle église mais qu'il y a du bon à puiser dans chaque école ; qui a consacré sa vie à étudier pratiquement le Mystère sous trois impulsions capitales

de maîtres incontestés : le Dr H. Baraduc, le Dr G. Encausse, et surtout le Col. de Rochas ; et qui, sans être inféodé à aucune chapelle, sans avoir prêté aucun serment, sans avoir subi aucune de ces initiations qui lient les mains, s'est gardé libre de parler et d'exprimer ouvertement sa pensée.

Il existe, à l'heure actuelle et dans notre société occidentale, trois voies principales au moyen desquelles l'esprit, assoiffé de savoir ou simplement curieux, peut aborder pratiquement — je veux dire expérimentalement — le Mystère. Ces trois voies sont : le Spiritisme, la Théosophie et l'Occultisme.

Il en existe certes d'autres qui sont l'introduction dans tel ou tel centre initiatique ; mais, sans les réprouver, je n'engage pas le chercheur à frapper à ces portes, parce que, une fois entré, il lui faudra déposer son libre arbitre et faire abstraction de sa raison pour la soumettre à telle croyance qui lui sera imposée ; or, s'il faut s'incliner devant un *Credo*, j'estime que celui du Catholicisme a fait ses preuves d'ancienneté et que le Catholicisme lui-même est assez large d'idées pour que — en légère marge de lui et sans trop s'en écarter — on puisse, à l'aide de définitions appropriées, se créer sa croyance particulière — pourvu toutefois qu'on ne la clame pas trop haut.

En effet, le Catholicisme, malgré sa prétention à la fixité, a assez varié ses doctrines dans le temps (1) pour qu'on se mette d'accord avec lui dans son ensemble ; et, d'autre part, je trouve la preuve de sa largeur d'idées dans ce fait que, bien qu'on ne rencontre peut-être pas deux fidèles d'accord absolu sur toutes les questions qu'il agite, il ne nous présente pas cette innombrable diversité de chapelles dissidentes où s'éparpille le Protestantisme qui

(1) Par exemple en ce qui concerne le purgatoire qui avant le XVIe siècle était déclaré inexistant.

cependant se présente à nous comme religion de libre examen (1).

Donc, je repousse *à priori* l'initiation dans un milieu quelconque et ce, avec d'autant plus de raison, me semble-t-il, qu'en plusieurs de ces centres on n'enseigne rien autre que ce qui peut s'apprendre par l'étude et la méditation personnelles et que même, quelques-uns d'entre eux ne présentent rien de sérieux. Plus tard seulement, après avoir obtenu un certain acquis, on peut se rendre compte de la valeur de certains milieux où se perfectionnera possiblement l'instruction déjà élaborée. Restent donc, comme je l'ai dit, le Spiritisme, la Théosophie et l'Occultisme. Je vais consacrer quelques lignes à chacun d'eux.

D'abord et avant tout, l'esprit inquiet et désireux de se faire une opinion agira sagement en prenant une connaissance au moins superficielle de chacune de ces trois doctrines qui, bien que aboutissant au même point, présentent certaines assez grandes divergences d'idées.

Pour se faire une opinion préalable, je conseillerai la lecture de :

1° *Qu'est-ce que le Spiritisme ?* par Allan Kardec (1 vol. in-12 de 180 p., Paris Librairie des sciences psychiques, S. D.)

2° *La Clé de la Théosophie*, par H.-P. Blavatsky (1 vol. in-12 de 410 p., Paris, Publications de la Société Théosophique, 1895) ou *une Esquisse de Théosophie*, par C.-W. Leadbeater (1 vol. in-12 de 103 p., Paris, Publications Théosophiques, 1906).

3° *L'occultisme et le Spiritualisme*, par le Dr G. Encausse (Papus) (1 vol. in-12 de 188 p., Paris, F. Alcan, 1903).

La connaissance de ces livres montrera bien à l'étudiant

(1) Il est vrai qu'à notre époque, le Protestantisme dénote une propension très marquée à être une philosophie plutôt qu'une religion.

quelle est celle des trois doctrines qui répond le mieux à ses désirs et à ses aspirations.

Les différences qu'on trouve entre elles sont les suivantes.

Le Spiritisme s'occupe avant tout du devenir posthume de l'être humain et accessoirement des questions qui s'y rapportent : Constitution de l'homme, organisation de l'Univers, et nature de Dieu ; problème du mal, évolution morale et scientifique à travers le cycle des vies dans la matière etc., le tout établi surtout d'après les enseignements fournis par les « esprits » eux-mêmes.

C'est dire que l'expérimentation est à la base de la doctrine, et c'est en effet le spiritisme qui nous met le mieux en relation avec les défunts.

Mais, d'après le spiritisme lui-même, on a souvent affaire, dans ces communications, à des esprits légers et trompeurs. Or, qui nous garantit que, dans l'établissement de la doctrine il n'a pas été commis d'erreurs ? A cette objection, on répondra qu'il n'a été fait état que des réponses sérieuses et cadrant bien avec les notions antérieurement acquises. D'accord, mais alors nous nous trouvons en présence d'une sélection faite par des hommes, c'est-à-dire par des êtres sujets à l'erreur, et rien ne nous garantit que leurs préférences personnelles ne sont pas entrées en jeu dans ce travail fondamental.

Telle est la grosse objection que l'on peut faire à la doctrine spirite ; je me hâte toutefois d'ajouter que *dans son ensemble*, elle est très sérieuse et que ses erreurs ne portent en somme que sur des points de détail qui sont chaque jour rectifiés.

En résumé, c'est vers le Spiritisme que j'engagerai l'étudiant à porter ses premiers pas, mais en lui recommandant la plus absolue prudence.

En effet, le Spiritisme, étant — parce que basé sur l'expérimentation — la partie du Mystère qui attire le

plus la curiosité, est, par cela même, un terrain d'élection pour le charlatanisme, et les milieux sont trop nombreux où l'on présente des phénomènes frauduleux, sans compter que l'on y rencontre trop d'aventuriers de haut vol qui, comme le soi-disant comte de Sarak dont jai parlé ailleurs, exploitent fructueusement la naïveté humaine.

Il est donc recommandé aux novices de fuir toute séance payante à moins que, s'ils veulent être guidés, ils ne se fassent présenter dans quelque association honorablement connue où, naturellement, il leur sera demandé une cotisation annuelle.

Le mieux est encore, à mon avis, et pour éviter jusqu'au soupçon de fraude, de se réunir entre personnes sérieuses et de s'efforcer d'obtenir, entre soi, le mouvement automatique d'un guéridon ; il est bien rare que sur cinq ou six personnes, il n'y en ait pas au moins une douée d'une neuricité médiumnique suffisante pour obtenir ce phénomème — un peu simpliste, d'accord, mais qui suffit pour démontrer la réalité générale du phénomène spirite.

Quand le néophyte a acquis une certitude sur ce point primordial, qu'il travaille les classiques de la matière et, seulement quand il possède une théorie suffisante pour discerner autant que possible le bon grain de l'ivraie, il peut aborder les séances payantes, car il y en a de sérieuses : par exemple celles que donnent les principaux médiums de l'époque qui, produisant des matérialisations, phénomène épuisant, sont incapables de tout autre travail et ont, de plus, leurs frais de voyage à récupérer. Très généralement ces médiums se rencontrent chez des militants du spiritisme dont l'honorabilité et le savoir sont une garantie de loyauté pour l'assistant ; mais il sera prudent de s'abstenir de toute séance annoncée par voie d'affiches ou autre genre de publicité, et donnée dans une salle banale par un thaumaturge exotique n'ayant rencontré en France aucun répondant pour le présen-

ter : il y a toute chance pour que les phénomènes produits ressortissent purement et simplement à la prestidigitation.

A un autre point de vue également, au point de vue des théories pures, je recommanderai une certaine prudence à l'étudiant en spiritisme, voici pourquoi.

Le spiritisme n'est, en quelque sorte, qu'un chapitre détaché de l'occultisme général et s'occupant avant tout du devenir posthume de l'homme et de l'intercommunication entre morts et vivants. Il en résulte qu'il rattache tout, qu'il subordonne tout à cette conception première et qui, pour lui, prime toutes les autres : il faut le reconnaître, ses doctrines sont assez exactes à cet égard ; mais, dès qu'il s'en écarte, ignorant les grandes théories de l'occultisme sur Dieu et l'univers, ses idées ne répondent pas toujours à la réalité des choses, ou, du moins, aux doctrines d'ensemble de l'occultisme que je regarde comme plus assurées que les siennes. C'est là, me dira-t-on, un point de vue à part... D'accord, mais encore est-il bon de le signaler.

La Théosophie, qui s'est donné pour but de vulgariser en Occident les grandes doctrines occultes de l'Inde, nous offre une science très curieuse, très vaste, quoique trop modifiée de son origine orientale en vue de s'adapter plus aisément à nos conceptions occidentales. Elle est, théoriquement, beaucoup plus profonde que le spiritisme dont elle étudie tous les problèmes en y joignant des questions de psychologie expérimentale, d'histoire, de possibilités occultes de l'homme, et autres ; mais elle présente un vice capital, qui éloignera toujours d'elle tout chercheur doué d'un certain fond de connaissances techniques et surtout de sens critique.

En effet, elle est dirigée par des hommes de valeur, mais qui, soit qu'ils craignent de répandre dans le public des notions dangereuses, soit pour tout autre motif, ont le grand tort de se réserver exclusivement toute la partie expérimentale de la doctrine. Quand, d'après ces expé-

riences — que je crois sérieuses, je dirai plus loin pour quelle raison — ils ont établi une théorie, ils l'enseignent à leurs disciples, mais en célant soigneusement la preuve matérielle, tangible, résultant de l'expérience même, et qui seule, pour l'esprit scientifique, emporte la conviction ; de telle sorte que tout théosophe doit croire à des axiomes dont la preuve lui fait complètement défaut : la théosophie en somme, telle qu'elle est répandue dans le public, n'est qu'une théorie intéressante certes ! mais sans base expérimentale, toute preuve matérielle, toute expérience, même primordiale, demeurant dans le cercle minuscule des grands maîtres.

Quelque temps avant sa mort, je discutais cette question, pour moi capitale, avec le regretté commandant Courmes, qui a tenu dans la branche française une place de premier ordre. « Pourquoi, lui demandais-je, vos pontifes se réservent-ils pour eux seuls la preuve de leurs affirmations ? » Sa réponse fut : « Nous avons confiance en eux, qui sont, en science, plus élevés que nous, et nous nous inclinons devant leur parole. » — Très bien, mais alors c'est d'une foi aveugle qu'il s'agit, et dès lors que le Commandant Courmes lui-même, malgré son rôle prépondérant, demeurait étranger à la technique des expériences poursuivies, cela me montrait combien restreinte est la petite chapelle d'initiés qui les gardent jalousement pour eux seuls.

Et j'ai, je me le rappelle, beaucoup surpris mon interlocuteur en lui révélant les procédés dont, à mon avis, usent les maîtres de la Théosophie pour étudier pratiquement les théories de leurs doctrines : ils agissent simplement sur des sujets magnétiques entraînés, sur des psychomètres développés, et sur les médiums du spiritisme. — « Comment pouvez-vous savoir cela ? » me demanda le Commandant surpris. » — Tout simplement parce que, en étudiant leurs théories par ces procédés et surtout en me servant

de sujets hypnotiques, j'ai abouti, dans nombre de cas, au même résultat qu'eux. »

Dans ces conditions, j'estime que toute science véritablement digne de ce nom doit produire ses expériences au grand jour, de façon qu'on puisse les discuter ; sinon les esprits sérieux et critiques s'éloigneront toujours d'une doctrine dont les résultats seuls leur sont communiqués, sans leur dire comment ils ont été obtenus.

Et aux débutants dans telles recherches, je dirai : Lisez les livres de la Société théosophique quand votre instruction technique sera assez développée pour vous permettre de les bien comprendre : ils piqueront votre curiosité ; mais ne leur donnez que le degré de confiance que vous semblerait mériter, par exemple, un ouvrage de mathématiques dont toutes les données vous seraient présentées sous forme d'axiomes sans explication à l'appui, dont tous les problèmes vous offriraient leur solution tout établie sans vous indiquer ni le raisonnement suivi ni les opérations effectuées.

L'Occultisme, enfin, héritier de la Sagesse antique, offre aujourd'hui au chercheur, un champ fécond d'investigation, car il ne borne pas ses études aux questions qu'embrassent le spiritisme et la théosophie, mais il creuse aussi les théories léguées par l'enseignement des sanctuaires touchant les parties élevées de chaque branche des connaissances humaines, l'hyperphysique, l'hyperchimie, l'arithmologie transcendantale, la biologie occulte, la polarité universelle les théogonie et cosmogonie mystériales, la psychophysiologie etc. Il étudie, en somme, l'ensemble des connaissances humaines, comme la science normale, mais avec une différence : alors que celle-ci s'occupe avant tout des propriétés physiques et extrinsèques des choses, celui-là s'occupe spécialement des possibilités cachées de la nature. Cette différence a d'ailleurs été plus amplement développée en un chapitre antérieur.

Il en résulte que l'Occultisme donne des théories générales issues de la science des Mystères, et qui, appliquées à la pratique du spiritisme, peuvent rectifier ses erreurs de doctrine, de même que les expériences du spiritisme peuvent à leur tour les compléter, de telle sorte que, tous deux unis, Spiritisme et Occultisme, ont plus de chance qu'isolés, de serrer de près la réalité des choses.

Mon avis motivé est donc, en résumé, que l'étudiant, lorsqu'il se sentira suffisamment maître de soi tant dans l'expérimentation que dans la théorie du spiritisme, aborde l'Occultisme pour au moins en acquérir une vue d'ensemble et la connaissance de ses lois générales, connaissance qui ne pourra lui être que profitable — même s'il demeure dans la suite cantonné exclusivement sur le terrain de la doctrine spirite.

En tous cas et quelle que soit la voie choisie, il convient de s'y engager sans aucun aveuglement, sans outrance d'aucune sorte, mais au contraire en gardant soigneusement la pleine possession de son entendement ; à ce titre, les lignes suivantes d'Aimée Blech (*Bulletin théosophique*, 2e trimestre 1917) sont à méditer.

« Dans la recrudescence de phénomènes spirites ou psychiques de l'heure actuelle, la guerre est pour une grande part, je pense,... et c'est bien naturel.

Le problème de l'au-delà est à l'ordre du jour et le soi-disant surnaturel passionne les esprits. En passant, disons qu'il n'y a rien de surnaturel : il y a des lois naturelles que nous ignorons, dont nous ignorons l'action. Et ce qu'on appelle phénomène n'est qu'un effet de l'action invisible de ces lois inconnues.

. . . .

Je veux simplement donner un avertissement. Pas de croyance aveugle, pas de fanatisme, point d'embardées dans ces régions peu connues sans garder la direction, d'une main ferme.

Faisons appel au bon sens qui ne gâte jamais rien, quoi qu'on dise.

Une autre pierre de touche est le but, la raison d'être des expériences psychiques... Pas plus que du spiritisme, je ne suis l'ennemie du psychisme, dont certaines expériences m'intéressent vivement, mais je redoute ses écueils, ses fondrières et ses précipices.

Alors que, pour quelques-uns, il est l'épanouissement de facultés latentes qui n'attendaient qu'une occasion pour éclore, alors qu'il peut être le développement harmonieux de tous les corps subtils de l'homme, pour d'autres il est une gêne, un danger ; il peut affaiblir le sens moral, déséquilibrer l'intellect, ruiner la santé ; il provoque la foi aveugle, prédispose à la vanité, renforçant ce *moi haïssable* dont parlait Pascal : il peut donc entraver sérieusement le développement spirituel de l'individu, ce développement qui est le *seul vrai*, *le seul désirable.*

Enfin, si l'étudiant, saturé de théories, veut aborder l'expérimentation dans l'une des trois voies ci-dessus indiquées, il ne devra *jamais* perdre de vue les conseils qui suivent.

1° Si l'on ne veut pas agir solitairement mais se réunir à un groupe, choisir toujours un centre où la prière soit pratiquée.

3° Se souvenir que les véritables maîtres ne font pas de livres et placent la simplicité et l'humilité au-dessus de toute science ; se méfier des pontifes et des hommes qui se disent parfaits.

3° Ne jamais aliéner sa liberté par un serment enchaînant l'individu, soit dans un clergé, soit dans une société secrète : Dieu seul a droit de recevoir un serment d'obéissance passive.

4° Se souvenir que toute la puissance invisible vient du Christ, et ne jamais entrer, dans l'invisible, en relations avec un être astral ou spirituel ne confessant ni Dieu ni le Christ.

5° Ne pas chercher à avoir des *pouvoirs* mais attendre que Dieu nous les donne si nous en sommes dignes.

6° Avoir la certitude que l'homme n'est jamais aban-

donné du Ciel, même dans ses moments de négation et de doute.

7° Avoir cette autre certitude que nous sommes dans le plan physique pour les autres et non pour nous, et que, par suite, la charité doit présider à tous nos actes : nous ne devons donc jamais juger les actions d'autrui, ni, par suite, condamner notre prochain (1).

8° Se souvenir que la purification physique par un régime est un enfantillage si elle n'est pas appuyée par la purification astrale, par la charité et le silence et par la purification spirituelle, résultant des efforts pour ne pas penser ou dire du mal d'autrui.

9° Bien savoir que la prière ou la méditation, qui donnent la paix du cœur, sont préférables à toute magie qui, dans trop de cas, ne demande que de l'orgueil.

10° Ne jamais faire un acte important sans demander de ne pas offenser le Ciel.

En résumé, et pour condenser la question en quelques mots, qu'est exactement l'occultisme à l'heure actuelle ?

Héritier des doctrines professées par la Sagesse antique et enseignées par les maîtres des sanctuaires initiatiques auxquels le relie une longue tradition, il n'est aujourd'hui caché que pour ceux qui dédaignent de l'étudier ; mais, d'autre part, c'est une science hautaine qui, contrairement à la science officielle, ne recherche pas la diffusion.

A ce propos, je me permettrai de reproduire ici quelques lignes que j'écrivais dans *la Vie posthume*, parce qu'elles répondent bien à la question posée. Il est de mauvaise grâce à un auteur de se citer soi-même, je le sais ;

(1) Tout être spiritualisé par les épreuves ou la souffrance, ou par une vie de dévouement, peut faire son salut, quelle que soit son Eglise ou sa philosophie. Qu'il soit Chrétien, Israélite, Musulman. Bouddhiste ou libre-penseur, tout être humain a les facultés nécessaires pour évoluer jusqu'au plan céleste. Le jugement appartient au Père et non aux hommes.

mais mon excuse est en ceci que, après méditation, je me suis convaincu de mon impossibilité de dire mieux ici que je ne l'ai fait ailleurs.

A part l'étude des symboles sous lesquels les occultistes du passé — d'un passé où un trop grand savoir constituait un danger parce que la masse était trop arriérée pour le comprendre — notaient leurs idées, à part également l'histoire de ses doctrines et de sa tradition, l'occultisme n'est constitué que par les théories d'une haute science encore partiellement cachée — cela va de soi — mais qui se désocculte de jour en jour pour entrer dans le cadre de la science normale, au point que l'on peut poser cet aphorisme que « la science de nos jours n'est que l'occultisme de jadis, aujourd'hui désocculté ». A ce titre, Volta en découvrant l'électricité, Harvey en prouvant la circulation du sang, Berthelot en établissant sa théorie de l'unité de la matière, ont fait de l'occultisme comme M. Jourdain faisait de la prose, sans le savoir : ils ont retrouvé la pyrotechnie transcendantale des vieilles cryptes sacrées ou prouvé la réalité des théories, sur la vie et la matière, professées par l'antique occultisme.

Voilà donc ce qu'est, au premier abord, l'occultisme et c'est à ce point de vue que mon maître, le colonnel de Rochas, a pu écrire en toute vérité : « L'occultisme sera la science du XXe siècle. »

Mais il est une autre face de la question, qui est celle-ci.

Dans les écrits des vieux maîtres, il est de ces symboles que nous n'avons pu encore déchiffrer, et, d'autre part les traditions nous présentent certaines lacunes que nous n'avons pas encore comblées. Nous ne détenons donc qu'une partie — très importante, à la vérité — de la haute science mystériale, dans laquelle nous avons l'intime conviction de détenir la vérité. D'un autre côté, le but de toute science est la recherche de la vérité dont elle finit par approcher plus ou moins : il y a donc, entre la

science normale et l'occultisme, un point de contact qui est celui-ci : nous suivons attentivement les travaux de la haute science officielle, pour vérifier s'ils se rapprochent de ce que nous tenons pour assuré et, en ce qui concerne les points encore douteux pour nous, dans le but de vérifier s'ils sont d'accord avec nos théories générales; car un fait résulte de la plupart des hautes doctrines, récemment établies, c'est que plus les pionniers de la science normale progressent, plus ils se rapprochent de nous.

Remarquez, en effet, que toute science dont les enseignements sont répandus dans le public a, au-dessus d'elle, une hyperscience dont les théories, moins assurées, sont discutées et controversées : or, au point de vue pratique, l'ensemble de ces hypersciences se rattache étroitement à l'occultisme, au point de le constituer partiellement. Voyez en effet : l'hyperastronomie, c'est l'astrologie ; l'hyperphysique, c'est la magie ; l'hyperpsychologie, c'est le métapsychisme ; la voyance — dans le temps ou dans l'espace — résulte simplement d'une théorie d'optique transcendantale. Et ainsi du reste. Comme toutes les religions, la science possède à la fois un exotérisme accessible aux foules, et un ésotérisme que creusent les seuls chercheurs.

On nous objecte ceci que nous nous occupons spécialement de ce qui se passe dans le mystère... mais n'est-ce pas le fait de toute science que de soulever les voiles de l'inconnu ? Et l'occultisme étant l'étude de la vie universelle, et le kosmos vivant dans ses moindres particules, n'est-il pas évident que cette étude doit également porter sur ce qu'on appelle la mort qui, d'après ses théories, n'est qu'une modification de la vie ? Si les travaux des occultistes dans cette voie frappent plus l'imagination des foules que, par exemple ceux des expérimentateurs dans des branches différentes, alchimie ou rhabdomancie, c'est que les idées générales sont aujourd'hui tournées de ce côté ; et c'est que, comme toutes les autres sciences, l'on-

tologie et la biologie possèdent aussi leur partie hyperscientifique ; c'est que l'occultisme affirme qu'aux modalités de la vie que nous connaissons s'en ajoutent d'autres qui sont à étudier ; et c'est, enfin, que la doctrine occultiste n'a pas la faiblesse, comme le savoir normal humain de croire que l'échelle des êtres s'arrête brusquement à l'homme terrestre, mais qu'au contraire, au-dessus de lui, évoluent des surhumanités dont la science officielle n'a pas encore abordé l'étude.

Et toutes ces théories de science supérieure, l'occultisme les revendique et les faits siennes parce qu'elles se rattachent à la doctrine unitaire qui a été exposée plus haut, qui est, en quelque sorte de l'hyperphilosophie, qui lui a été léguée, comme on l'a vu, par l'enseignement sacré des centres antiques de haute initiation, puis par les maîtres du passé, et qui, enfin, constitue une merveilleuse synthèse scientifique.

Donc, à l'heure actuelle, l'occultisme n'est pas une science cachée ; il le fut jadis — de là son nom — ; mais, à notre époque, il se borne à s'abstenir de tout bruyant prosélytisme, laissant chacun libre de l'étudier dans ses ouvrages doctrinaux dont beaucoup sont dus à des plumes autorisées. Cependant, pour tout dire, il est dans l'occultisme une partie tenue rigoureusement secrète et qu'on chercherait en vain dans nos livres... Je m'explique.

Certaines théories, lorsqu'elles sont bien comprises, conduisent à des connaissances effroyablement dangereuses, mais qui — heureusement — ne peuvent s'acquérir qu'à la suite de longues études, c'est-à-dire à un degré de savoir où l'occultiste est assez pénétré du principe de la fraternité humaine pour que sa conscience lui interdise de jeter à tous vents une aussi exécrable semence. Oui, il y a, dans l'occultisme, des secrets de mort, car, pour ne parler que d'une partie entre autres du savoir humain, la toxicologie, par exemple, possède elle aussi

son hyperscience qui se rattache aux doctrines générales de l'occultisme ; mais quel est donc, je le demande, l'homme de bon sens qui peut nous faire un crime de ne pas produire en place publique de tels secrets néfastes ? En vérité, que dirait-on d'un bactériologiste qui vendrait à tout venant des cultures de fièvre jaune ou de choléra ? N'accumulerait-il pas sur sa tête l'universelle réprobation, sans parler d'autres sanctions plus afflictives ?

L'occultiste véritablement digne de ce nom, c'est-à-dire celui qui étudie et médite — et non celui qui s'est contenté de feuilleter quelques ouvrages techniques d'un doigt dédaigneux et distrait — sait que la théorie de la fraternité humaine n'est pas un vain mot ; il a voulu connaître expérimentalement, autant du moins que cela peut être fait, ce qui se passe au delà de la mort ; il sait avec la plus entière certitude, parce que les expériences à cet égard sont concluantes et absolument affirmatives, que tout ne finira pas pour lui avec la vie terrestre ; il cherche donc, par la pratique de la fraternité humaine en ce monde, à se créer un chemin vers un Au-delà supérieur ; il sait, de plus, qu'il est sur terre pour travailler, pour étudier, pour apprendre, et l'occultisme avec ses doctrines spéciales qui constitueront la science de demain, lui en fournit les moyens ; donc, en vue d'un avenir qu'il sait indubitablement certain, sa caractéristique est l'effort continu vers la science et le bien... Je ne sache pas que l'on puisse trouver d'idéal terrestre plus radieusement et plus pratiquement superbe !

Tel est l'Occultisme à l'heure présente.

CHAPITRE III

SYNTHÈSE, MÉTHODE ET THÉORIES

Il ne saurait entrer dans ma pensée d'écrire ici un cours complet d'occultisme : c'est un travail qui a déjà été établi par le maître Papus dans son *Traité méthodique de science occulte*, un ouvrage d'ensemble qu'il sera difficile de surpasser d'ici longtemps (1) ; je ne compte aborder de la matière que les généralités qui suffiront pour montrer à la fois, l'unité, la profondeur et la simplicité de la doctrine.

Mais pour bien faire comprendre cet ensemble, il convient d'établir en quelques pages l'admirable synthèse qui — contrairement à ce qui se passe dans la science moderne, laquelle n'est qu'une science d'analyse et de détails, dont tous les efforts en ce sens ont toujours misérablement échoué — a dominé et domine encore la Sagesse antique ; il convient, de plus, de donner une vue générale de la doctrine, après quoi seulement on pourra utilement aborder les grandes théories de l'enseignement mystérial.

De là trois divisions principales de ce chapitre : la première consacrée à l'exposition de la synthèse, la seconde établissant la méthode générale qui dérive de cette synthèse, et enfin la troisième destinée à expliquer les grandes théories qui en découlent.

(1) 1 vol. grand in-8 de 1092 p. p. Paris 1895. Ce serait une erreur de croire que l'exposé qui suit est un simple résumé d'après Papus ou un autre auteur : c'est l'ensemble des vues qui me sont personnelles sur la façon dont, à mon avis, doit être envisagée la Sagesse antique, et sa connaissance ne peut en rien dispenser l'étudiant qui veut savoir, de lire et de méditer les ouvrages des Maîtres.

1° — Synthèse.

La kabalah attribue à l'Être Divin dix noms différents dont chacun exprime un attribut spécial de Dieu, c'est-à-dire une loi active de la nature et un centre universel d'action.

Parmi ces dix noms, il en est un, plus particulièrement et plus mystérieusement sacré, qui domine toute la Sagesse antique, que l'on retrouve plus ou moins déformé dans toutes les vieilles religions, et qu'ont connu toutes les anciennes nations au sein desquelles se sont développés les Mystères, qui, en un mot, a illuminé toute la marche de la civilisation.

Ce nom, nul n'en connaît la prononciation exacte, parce que, par respect, on ne fait jamais que l'épeler ; mais la connaissance de sa prononciation donnerait, d'après la tradition hébraïque, au mortel assez heureux pour la retrouver, la clé de toutes les sciences divines et humaines. A Jérusalem, il était simplement murmuré, une seule fois par an, au jour de l'Expiation solennelle, par le grand-prêtre, à l'oreille de son successeur ; ce nom est encore aujourd'hui gravé au fronton de nos vieilles cathédrales, et il est formé des quatre lettres hébraïques

IOD-HÉ-VAU-HÉ — IHVH

que l'on écrit communément, pour la commodité de la prononciation (1) IEVE. Il dérive du verbe *haïah* (être), et

(1) Comme la plupart des langues orientales, l'hébreu ne comportait pas de voyelles écrites ; elles ne paraissaient que dans la prononciation ; plus tard seulement, lorsque, remplacé par l'araméen, il devint une langue savante avant de passer à l'état de langue morte, on créa les points massotériques placés sous les lettres et destinés à suppléer aux voyelles et à fixer, pour l'avenir la prononciation du passé. Mais cette fixation, établie sur une période qui s'étend du IIe ou XIIIe siècle de notre ère, ne peut indiquer que la prononciation usitée à l'époque où elle a eu lieu et non celle de l'hébreu tel qu'il était parlé comme langue courante, c'est-à-dire aux temps antérieurs à la grande captivité.

est composé de telle sorte qu'on y peut reconnaître à la fois les signes distinctifs du passé, du présent et du futur : il signifie donc : *Celui qui a été, qui est, et qui sera.* Il symbolise en même temps tout ce qui existe : *Iod*, la lettre-principe, représentant à la fois Dieu-Créateur et l'humanité absolue, l'humanité dans son origine et son sens divin (l'Adam-Kadmon, l'Adam d'avant la chute) et EVE ayant la signification de *vie*, élément dont nous verrons plus loin le rôle prépondérant dans cette magistrale synthèse.

On l'a prononcé et on le prononce *Jao*, *Javé*, *Jahoh*, *Javo*, *Jaou*, *Jaod*, *Jéhevah*, *Jahvah*, etc. Nous disons aujourd'hui tantôt *Iahveh*, et tantôt *Jéhovah* ; il est la racine du *Zeus* grec et du *Jovis* latin ; le vulgaire même l'a connu, puisque le cri des cérémonies publiques du culte de Bacchus est arrivé jusqu'à nous : *Io* ! *Evohé* ! et que nous retrouvons dans l'hellénisme la divinité mystérieuse ΠΙΙΠΙ dont les caractères grecs répondent, comme forme, aux lettres hébraïques *Iod-hé-vau-hé*. Sanchoniathon (traduit par Philon) l'a écrit " *Ieuo*",, et Macrobe (1) cite l'oracle d'Apollon : *Donnez le nom d'Iaô au Dieu suprême.*

C'est sur ce nom qu'était basée la synthèse scientifique des Mystères.

Pourquoi ?

Fabre d'Olivet, dans sa *Langue hébraïque restituée* (2), en donne le sens général : ce mot offre d'abord le signe indicatif de la vie, doublé et formant la racine essentiellement vivante (EE) qui est le verbe unique *Etre* dont tous les autres ne sont que des dérivés ; et, au milieu de cette racine de vie, se trouve le *Vau*, signe de la lumière intelligible, qui éclaire tout et fait tout comprendre.

Que si nous analysons maintenant, au point de vue de la kabale, les quatres lettres constitutives de ce mot, nous trouvons :

(1) *Saturn.* I, XVIII.

(2) 2 vol. in-4° Paris, 1815-1816.

Iod, la lettre-principe, symbolise l'unité-principe dont tout ce qui existe ne constitue que des reflets à des degrés divers ; mais cette unité-principe est aussi l'unité-fin des êtres et des choses : le *iod* est donc aussi le symbole de l'éternel présent, en même temps que la *somme* dont tous les êtres ne sont que des *parties constituantes*. C'est enfin le moi-unité, et, cettre lettre ayant numériquement la valeur 10, c'est bien le principe-tout (1), s'alliant au Néant-Rien (0) : c'est Dieu.

Le *Hé*, né de l'opposition du *Moi* et du *Non-Moi*, représente ce dernier ; c'est le *passif*, complément nécessaire de *l'actif* qu'est le *iod ;* dans tout binaire, dans toute dualité, c'est la réaction du premier terme sur lui-même, c'est le signe de l'opposition ; au regard de l'*homme*, c'est la *femme* : au regard de l'*essence*, c'est la *substance :* au regard de l'*acide* c'est la *base* ; au regard du *commencement*, c'est la *fin* et enfin, au regard de Dieu, c'est ce qui est non-Dieu, c'est à-dire l'Univers, la Nature. C'est, en un mot, ce qui émane du premier terme qui, ici, est Iod (Dieu), et son complément forcé : c'est donc la Nature.

Le *Vau* est le résultat nécessaire de cette opposition : c'est le lien, le rapport entre le *Moi* et le *non-Moi* : entre l'*homme* et la *femme* c'est *l'enfant* ; entre l'*acide* et la *base* c'est le *sel ;* entre le *commencement* et la *fin*, c'est le *milieu* etc. C'est, en un mot, le produit de la réaction de l'actif sur le passif, et ce qui est intermédiaire entre eux ; ici, entre l'univers et Dieu, c'est l'homme, guidé par les lois divines et luttant contre les forces matérielles.

Quand, plus loin, nous aborderons la loi du ternaire, nous verrons mieux toute l'ampleur que revêt chacun de ces trois termes ; bornons-nous à dire pour l'instant, que le ternaire est la loi basique des choses et l'absolu de tout ; mais, comme nous le verrons également plus loin, tout ternaire, pour être parfait et à moins d'être considéré purement en soi, doit se résoudre en un quaternaire com-

posé du ternaire et d'un quatrième terme représentent le retour à l'unité, ou, dans ses développements, une transition, c'est-à-dire le passage d'un monde, d'une gamme, d'un état quelconque au monde à la gamme, à l'état immédiatement suivants.

Le second *Hé*, représente ici le symbole du retour à l'unité, le passage du noumène au phénomène, en un mot la *réalisation* du ternaire.

Ceci étant bien compris, appliquons ces données à la science générale.

Le *Iod* étant la lettre-principe, la lettre divine, le symbole de Dieu, sous elle, nous placerons les *Sciences théogoniques*.

Le *Hé* étant le Non-moi du *Iod,* nous disons : Quel est le Non-moi de Dieu ? C'est évidemment l'univers ou la nature. Et, sous ce *Hé* nous établissons les *Sciences cosmogoniques* et *physiogoniques*.

Le *Vau* est la résultante des réactions réciproques du *Iod* et du *Hé* ; nous disons donc : Qui est-ce qui procède de Dieu et de la nature ? L'homme. Et sous ce *Vau*, nous rangeons les *Sciences anthropogoniques*.

Enfin, le second *Hé* marque le retour à l'unité et l'ouverture d'un nouveau ternaire, d'une nouvelle série.

Mais alors nous nous rappellerons que dans toute science il y a deux parties : l'élément doctrinal et les applications. Le premier ternaire nous donne le cadre où viennent se ranger, naturellement, et sans effort, tous les ordres de sciences théoriques. Restent leurs réalisations. Sous le second Hé qui le termine, nous placerons donc le second ternaire qui ne comportera que les adaptations, dans le même ordre et suivant les mêmes coordonnées, comme suit :

Iod : les sciences théurgiques, qui sont la mise en œuvre des énergies divines.

Hé : les sciences magiques qui actionnent les forces

universelles cosmiques, et les sciences alchimiques, qui manient les forces universelles spéciales à notre globe.

Vau : les sciences anthropologiques qui regardent l'homme physique et les sciences psychurgiques qui enseignent, le maniement de ses forces occultes.

Second *Hé* : comprend un nouveau ternaire s'appliquant aux réalisations particulières de chacune de ces sciences puisque, dans chacune d'elles, les autres ont leur correspondance ; en effet, quelle que soit l'application envisagée, il y a dans toute opération : *Dieu*, source première de toute force mise en œuvre ; la *nature* dont il faut respecter les lois occultes ; et enfin *l'homme* qui agit, physiquement ou non, mais toujours en faisant appel à ses énergies psychiques.

On obtient ainsi le tableau général qui suit :

SYNTHÈSE DES SCIENCES

D'après la doctrine hermétique

Base de la synthèse	ה H hè	ו V vau	ה H hè	י (1) I iod	I Hé V Hé (Iehveh)	. . . DIEU

י	Lettre primordiale, d'où dérivent toutes les autres : symbolise	DIEU (actif)	Unité
ה	symbolise l'émanation de Dieu .	la NATURE (passif)	Binaire
ו	symbolise l'émanation de Dieu et de la nature.	l'HOMME (neutre) entre les forces divines (2) et cosmiques (3).	Ternaire
2e ה	réintégration du ternaire à l'unité et passage à une autre série, par le		Quaternaire

SCIENCES

THÉORIQUES — APPLIQUÉES — DÉTAILLÉES

1 (Théoriques)

- י Théogoniques
- ה Physiogoniques
- ו Anthropogoniques
- ה *Réintégration*

2 (Appliquées)

- י Théurgiques
- ה Physiurgiques
- ו Psychurgiques
- ה *Réintégration*

DÉTAILLÉES : THÉORIQUES — APPLIQUÉES

3 (Détaillées théoriques)

- י Théologiques
- ה Cosmologiques
- ו Anthropologiques
- ה *Réintégration*

4 (Détaillées appliquées)

- י Théoanalogiques
- ה Physioanalogiques
- ו Anthropoanalogiques
- ה *Réintégration en tant que besoin*

(1) L'hébreu s'écrit de droite à gauche et ne comporte pas de voyelles : le *iod* est une consonne.
(2) Providence.
(3) Fatalité.

On voit de suite toute la simplicité du système. Posons maintenant quelques exemples.

I. — Sciences simples : la théologie sera cataloguée sous I^1, et la science des exorcistes sous I^2 ; la médecine pure sous H^1, la clinique sous H^2 etc.

II. — Sciences complexes : la philosophie, science humaine, sera rangée sous V^1 ; mais la philosophie comporte quatre parties : psychologie, morale, logique et théodicée, dont les trois premières comportent elles-mêmes chacune deux parties : théorie et pratique ; on rangera donc la psychologie, la morale et la logique sous V^3 et V^4, et la théodicée sous I^3.

Un cas particulier mettra en lumière la supériorité de ce système sur le désordre de la science officielle qui a toujours misérablement et lamentablement échoué dans toutes ses tentatives pour créer une synthèse : A l'heure actuelle, les médecins et les philosophes se disputent âprement la psychologie expérimentale, les uns parce qu'ils voient dans l'hypnose un procédé thérapeutique et les autres parce qu'ils y trouvent l'étude pratique de l'âme ; or, la médecine est une science naturelle (1) rangée sous H, alors que la psychologie est une science humaine rangée sous V : la psychologie expérimentale (hypnose) est donc du ressort des philosophes et non de celui des médecins.

Mais, ce n'est pas tout, et ce qui suit montre l'indéniable supériorité de la synthèse hermétique sur toute autre.

Il ne faut pas croire que les sciences se rangent en trois ordres différents I, H, V, comme en des compartiments étanches sans aucune communication entre eux... Loin de là ! il y a entre eux. et, par suite, entre toutes les sciences, un lien général qui les unit et sans lequel ils ne se pré-

(1) La médecine s'applique également aux animaux (science vétérinaire) aux végétaux qui, eux aussi, ont leurs maladies et même, dans certains cas, aux minéraux (cémentation, etc.).

senteraient à nous que comme les membres isolés d'un même corps.

On a vu plus haut que le nom divin IEVE se décompose tout naturellement en deux parties : I (Iod) Dieu, et Eve la vie (1) ; or, c'est la vie que la doctrine occulte trouve dans tout ce qui existe et qu'elle étudie dans toutes ses manifestations, dans toute les sciences. L'élément essentiel du système synthétique de l'occultisme, c'est donc la force primordiale, source unique de toutes les autres forces (répondant par son unité même à l'unité de matière dans le monde physique) dont la forme générale est le *mouvement* et dont la plus haute expression est la *vie*, que la Sagesse antique regardait — avec raison — comme l'élément universel et primordial du kosmos. En effet, comme l'a remarqué très justement, Flammarion (2) : « L'univers est un dynamisme : la gravitation dans le monde sidéral, l'électricité dans le monde physique, la vitalité dans le monde matériel, et l'esprit dans le monde psychique, régissent l'Univers. » Or, pour qui va au fond des choses, gravitation, électricité, vitalité, esprit, tout cela n'est que du mouvement c'est-à-dire de la vie.

Ce que la Sagesse antique étudiait donc sous le *Iod*, c'étaient les manifestations vitales dans la nature divine ou naturante, comme c'étaient ces mêmes manifestations vitales qu'elle étudiait sous le *Hé* ou dans la nature naturée, comme c'étaient toujours ces mêmes manifestations vitales qu'elle étudiait sous le *Vau* ou dans la nature humaine.

En résumé, ce qu'étudiait la Sagesse antique dans toutes les sciences, et ce qui constituait entre toutes les sciences le lien qui les unissait pour en faire un seul bloc dont toutes les parties se tenaient, c'était la VIE — la VIE, dont elle creusait le principe et l'essence dans le *Iod*

(1) Telle est la signification de ce mot hébræo-chaldaïque.

(2) *La mort et son mystère*, 3 vol. in-12. Paris.

(Dieu), dont elle dénombrait les modalités multiples et différentes dans le *Hé* (le Kosmos et la nature), dont elle poursuivait les fins dans le *Vau* (l'homme).

Comprend-on maintenant tout ce qu'il y a de grandiosement superbe dans cette unité de vues sur laquelle est basée la synthèse de la Science des sanctuaires, unité que nous verrons plus loin encore resserrée par la *Loi d'analogie ?*

Faut-il, en regard de la synthèse antique, si merveilleusement universelle, en sa simplicité, placer la fragmentation de la science moderne où rien ne se tient ? La comparaison est éminemment curieuse et instructive.

A l'heure actuelle les sciences modernes se divisent en huit sections principales qui sont :

1° Langues et belles-lettres ; 2° sciences mathématiques et physiques ; 3° sciences naturelles et médicales ; 4° sciences géographiques et historiques ; 5° sciences religieuses et philosophiques ; 6° sciences politiques et économiques ; 7° Beaux-arts ; 8° éducation et enseignement.

Rien ne relie ces sciences entre elles et l'on ne voit pas les rapports, si lointains soient-ils, qui peuvent exister entre toutes ces diverses branches, ce qui nous permet d'assister en ce moment même au bien curieux spectacle que j'ai présenté ci-dessus : la médecine, qui fait partie des sciences naturelles et la psychologie, qui rentre dans les sciences philosophiques, toutes d'eux pourtant bien lointaines l'une de l'autre, se disputant réciproquement et avec la dernière âpreté leurs droits de propriété sur l'hypnologie que l'on ne sait dans quelle catégorie ranger.

D'autre part, aucun lien n'existant entre la psychologie et la physiologie, il est incompréhensible, pour beaucoup de personnes — même intelligentes —, qu'il puisse exister une science qu'on appelle la psycho-physiologie !

A quoi cela tient-il ? A cette cause primordiale que la science moderne se refuse avec la dernière énergie a recon-

naître explicitement ces deux vérités fondamentales que sont l'existence de Dieu et l'universalité de la vie, ce qui lui interdit d'adopter le cadre si lumineux et si simple de la synthèse antique basée tout entière sur le nom divin.

Malheureusement le temps n'est pas si loin où Laplace répondait à Napoléon qui s'étonnait de n'avoir pas une seule fois rencontré le mot *Dieu* dans sa *Mécanique céleste :* Sire, la science n'a pas besoin de cette hypothèse !

2° **Méthode**.

J'ai relevé ailleurs, d'après l'œuvre de Platon, les matières formant l'enseignement d'un haut grade des Mystères d'Egypte et se résumant en huit ordres de connaissances qui étaient : — La vie spirituelle — la faculté transcendante de l'esprit — la classification des facultés naturelles — la faculté de compréhension de l'idée divine, — la connaissance de l'avenir et de l'existence future — la réminiscence — la perception divine ou révélation de la divinité par l'âme — et enfin la connaissance de l'existence des passions humaines.

D'autre part, je rappellerai que les petits Mystères, répondant à notre instruction secondaire, étudiaient nos sciences ordinaires, alors que les grands Mystères s'occupaient de la métaphysique de ces sciences, du développement de ces connaissances au point de vue purement intellectuel, et enfin de la pratique occulte de toutes les théories précédemment étudiées.

On voit, par le programme énoncé ci-dessus à quelle profondeur était poussé cet enseignement mais nous n'avons aucune donnée sur la méthode qu'il suivait, et il nous serait difficile d'en dire ici rien de précis si un écrivain occultiste de haute valeur, F. Ch. Barlet, n'avait publié, il y a quelques années un *Cours méthodique de sciences*

occultes (1) qui, basé sur la synthèse exposée plus haut et étayé par ses recherches dans les diverses branches du savoir antique, doit répondre sensiblement, bien qu'établi en vue de notre époque, à la méthode d'enseignement utilisée dans les sanctuaires initiatiques.

Je me bornerai à donner ici le tableau qui les résume.

	PETITS MYSTÈRES		GRANDS MYSTÈRES
IOD THÉOGONIE (*nature naturante*) Synthèse - Principes coopérateurs créateurs et directeurs de l'Univers.	Revue synthétique des sciences positives (passage de l'analyse à la synthèse).	Unité de force et de loi dans la dualité. — Evolution.	L'Absolu et le Réel L'Objectif et le Subjectif.
	Les premiers principes.	Trinités et Tétraktis.	Métaphysique.
	La Création (matérialisation de l'Esprit, spiritualisation de la matière).	La Force et les Eléments : créateurs et créatures. Esprit et Matière. Amour et Synthèse.	Le Verbe, les Nombres, la Morphologie, Philologie, Symbologie, Harmonie musicale, Génération.

HE COSMOGONIE (*nature naturée*) Origine, constitution et vie de l'univers.	COSMOGÉNIE		L'élément universel. Comment il s'anime et se condense. Comment il revient à l'unité.	
	COSMOLOGIE	Descriptive		
		Biologique	Vie d'un univers. Vie d'une nébuleuse. Vie d'un système solaire. (Chaînes planétaires) (Vagues de vie) Les Cycles	Les Cycles
	ONTOLOGIE	Descriptive	Infra-humains et leurs élémentaux. (Minéraux, Végétaux, Animaux) Humains. Supra-humains *ou* angéliques.	Zoologie, botanique et minéralogie occultes Correspondances élémentaires Les races
		Biologique	Chutes et rédemptions successives. Relation entre les êtres de divers ordres.	Magie. Sorcellerie.

(1) *Initiation*, n° de mai 1889.

VAU ANDROGONIE (*Nature humaine*) Connaissance de l'homme ; sa place dans le Kosmos, sa constitution intime et ses pouvoirs.	Origine et création de l'homme.		Les races disparues
	Constitution humaine actuelle.		L'état après la mort.
	Biologie : du corps ; de l'âme (psychologie)	L'intelligence. La raison. La volonté et la morale.	Intelligence et passion. Volonté. Liberté. Esthétique. Morale et Philosophie au point de vue théosophique.

Second HÉ
Réalisation

- Individuelle (développement personnel) conduit à un triple résultat suivant le degré d'avancement scientifique et moral de l'être :
  - 1° *Magie* (et *alchimie*) : Etude et maniement des forces occultes de la nature et du plan astral.
  - 2° *Psychurgie :* Etude et maniement des forces occultes de l'homme.
  - 3° *Théurgie :* Etude et maniement, en harmonie avec les Entités directrices, des énergies divines.
- Sociale
  - Histoire
    - Analytique
      - Races et peuples : dans le temps. dans l'espace.
      - Histoire
        - intellectuelle et politique.
        - des principes : Cultes et religions. Symboles. Traditions.
    - Synthétique : Marche de l'humanité à travers les races et les cycles.
  - Sociologie
    - Eléments sociaux : Famille. Province. Peuple. Intérêts matériels, intellectuels et moraux des collectivités.
    - Forme des groupements : Despotisme. Anarchie. Synarchie.
    - État présent des différents peuples. Réformes requises. Rôle social de l'occultisme (1).

(1) En ce qui concerne la méthode actuellement la plus simple à suivre pour l'étudiant désireux de pénétrer dans l'occultisme, je me contenterai de renvoyer le lecteur à ce qui a été dit en fin du chapitre précédent (p. 403 et suivantes).

Or, je le demande à tout homme de bonne foi : Est-elle donc vaine et méprisable, comme l'affirment les tenanciers de la science officielle, la doctrine dont ce tableau présente l'ensemble. Il me semble au contraire que, devant son immensité, la science officielle qui n'en représente qu'une petite partie, fait assez pitoyable figure...

3° Théories.

J'aborde maintenant la division des théories qui sera partagée, conformément à la doctrine de l'occultisme, en trois sections : — les principes ; — les lois — et les faits, — et qui donneront au lecteur une vue d'ensemble de cette science en lui montrant son admirable uniformité dans toutes ses parties ; de plus, partout où ce sera possible, je présenterai des tableaux qui, mieux que toutes les explications, éclaireront la coordination entre elles, du grand au petit, de l'ensemble au détail et de la théorie à l'application.

Mais, avant d'aborder les détails, il convient de présenter une vue d'ensemble de la doctrine occulte telle a été établie, de façon très nette et très claire par le Dr Encausse (1).

« L'occultisme dit-il, doit être divisé, pour éviter toute erreur d'interprétation, en deux grandes parties :

« 1° Une partie immuable, formant la base de la tradition et qu'on peut facilement retrouver dans les écrits de tous les hermétistes, quelle que soit leur époque et quelle que soit leur origine.

« 2° Une partie personnelle à l'auteur et constituée par des commentaires et des applications spéciales (2).

(1) Traité élémentaire de Science Occulte, par Papus (1 vol. in-12 carré, Paris, 1898).

(2) C'est en confondant avec intention ces deux parties que les détracteurs de l'occultisme ont toujours cherché des arguments.

« La partie immuable peut être divisée en trois points :

« A. — L'existence de la Tri-Unité comme loi fondamentale d'action dans tous les plans de l'univers.

« B. — L'existence de *Correspondances* unissant intimement toutes les portions de l'univers visible et invisible.

« C. — L'existence d'un monde invisible, double exact et perpétuel facteur du monde invisible. »

Je complèterai ces trois points par une adjonction :

D. — L'emploi d'une méthode particulière et caractéristique, l'*Analogie*, basée sur l'existence des correspondances dont il vient d'être question (1).

Si, à ces quatre points j'ajoute ceci : l'occultisme ne s'occupe du phénomène visible que pour en découvrir la partie cachée, invisible, alors que la science normale n'examine que le phénomène lui-même sans s'inquiéter de ses rapports métaphysiques... le lecteur comprendra aussitôt l'immense différence qui sépare les deux sciences : la science normale ne s'occupe que du phénomène visible audible ou tangible, elle est purement exotérique alors que l'hermétisme, qui est la science du caché, de l'invisible est avant tout et surtout ésotérique.

Cette base première et générale étant bien établie, nous allons aborder l'étude des principes.

A. — Les principes primordiaux

Il m'est impossible, dans le présent ouvrage, on le comprendra facilement, d'exposer tous les principes sur lesquels repose l'occultisme ; je me bornerai seulement

(1) J'ai déjà montré, plus haut, les différences existant entre le spiritisme de l'occultisme ; je puis, ici, en présenter d'autres : le spiritisme ne connaît qu'une partie du monde invisible ; il ignore complètement deux points capitaux de l'Hermétisme, la *Tri-Unité* universelle et les *Correspondances ;* enfin, il n'a d'autre méthode que celle, très aléatoire, de l'observation, l'expérimentation lui étant la plus souvent interdite, au contraire de ce qui se passe dans l'occultisme. On voit donc que le spiritisme n'est qu'un chapitre détaché et isolé de l'occultisme.

à mentionner les trois d'entre eux d'où, à mon avis, découlent tous les autres, ceux qui, par suite, constituent la base essentielle des lois occultes.

I. — Dieu.

Quoiqu'en pense la science officielle de notre temps, au sommet de tout savoir humain est Dieu, la science absolue le principe des principes, la vérité abstraite.

Qu'est-ce que Dieu ?

Dieu ne se définit pas, parce qu'il est infini et que définir, c'est borner ; tout au plus peut-il être sommairement deviné et combien vaguement ! dans la mesure relative de notre faible intelligence. En effet, comme l'a écrit quelque part Jules Simon, il est à la fois intelligible et incompréhensible, et l'on peut dire de lui, avec L. Jourdan, qu'il est la loi éternelle, immuable, en vertu de laquelle tout se développe et progresse.

Mais encore ?

La Baghavad-Gîtâ (1) en donne la paraphrase suivante qu'elle place dans sa bouche :

« La production et la dissolution de l'univers, c'est moi.

« Au-dessus de moi, il n'y a rien ; à moi est suspendu l'univers comme une rangée de perles à un fil ; je suis dans les eaux la saveur, fils de Kuntî ; je suis la lumière dans la lune et le soleil ; la louange dans tous les Vêdas ; le son dans l'air ; la force masculine dans les hommes ; le parfum pur dans la terre ; dans le feu, la splendeur ; la vie dans tous les êtres ; la continence dans les ascètes. Sache, fils de Prithâ, que je suis la semence inépuisable de tous les vivants ; la science des sages ; le courage des vaillants ; la vertu des forts, exempte de passion et de

(1) *Le chant du bienheureux*, extrait du Mahâbârata, traduit en français par E. Burnouf (1 vol. in-12 oblong. Paris, 1905. V. *Yoga de la connaissance*, çl. 6-12).

désir ; je suis, dans les êtres animés l'attrait que la justice autorise ; je suis la source des propriétés qui naissent de la vérité, de la passion et de l'obscurité ; mais je ne suis pas en elles, elles sont en moi... »

Et ailleurs :

« C'est moi qui, doué d'une forme invisible, ai développé cet Univers ; en moi sont contenus tous les êtres, et moi je ne suis pas contenu en eux... Je suis le sacrifice, je suis l'adoration, je suis l'offrande aux morts ; je suis l'herbe du salut ; je suis l'hymne sacré ; je suis l'onction, je suis le feu ; je suis la victime. Je suis le père de ce monde, sa mère, son époux, son aïeul. Je suis la doctrine, la purification, le mot mystique AUM (1) ; le Rig, le Sâma et le Yajour (2). Je suis la voie, le soutien, le seigneur, le témoin, la demeure, le refuge, l'ami. Je suis la naissance et la destruction; la halte, le trésor ; la semence immortelle ; c'est moi qui échauffe, qui retiens et laisse tomber la pluie. Je suis l'immortalité et la mort, l'Être et le Non-être, Arjuna (3)... »

« Je suis l'âme qui réside en tous les êtres vivants ; je suis le commencement, le milieu et la fin des êtres vivants... Parmi les corps lumineux, je suis le soleil, et la lune parmi les astres... Entre les sens, je suis l'Esprit ; entre les vivants, l'Intelligence... Entre les mots prononcés, je suis le mot indivisible AUM ; entre les sacrifices, la prière à voix basse... entre les chaînes de montagnes, l'Himalaya ; entre les hommes, le chef du pouvoir ; entre les armes de guerre, je suis la foudre... entre les mesures,

(1) Syllabe tri-une, symbolisant la Divinité et qui, prononcée de certaine façon, a sa correspondance dans les trois mondes, physique, psychique et divin, avec lesquels l'être qui la prononce comme il convient entre en relation. Sur la valeur mystique et la prononciation de ce mot, V. *Méthode de Dédoublement personnel*, du même auteur, 1 vol. in-8°, Paris, 1910.

(2) Noms des trois premiers Vèdas.

(3) Yoga du *Souverain mystère de la science*, çl. 4, 16-19.

le temps;... entre les objets purifiants, le vent; entre les fleuves, le Gange. Dans les choses créées, Arjuna, je suis le commencement, le milieu et la fin; entre les sciences, celle de l'Ame suprême ; pour ceux qui parlent, je suis la parole ; entre les lettres, je suis l'A; dans les mots composés, je suis la composition. Je suis le temps sans limites ; je suis le fondateur dont le regard se tourne de tous côtés ; je suis la mort qui ravit tout, et la vie des choses à venir. Entre les mots féminins, je suis la Gloire, la Fortune, l'Éloquence, la Mémoire, la Sagesse, la Constance, la Patience. Je suis le grand hymne entre les chants du Sâma; entre les saisons, le printemps fleuri. Je suis la chance des habiles, l'éclat des illustres, la victoire, le conseil, la véracité des véridiques... Je suis la pénitence des ascètes, la règle d'action de ceux qui veulent la victoire, le silence des secrets, la science des sages. Ce qu'il y a de puissance reproductive dans les êtres vivants, cela même c'est moi ; car sans moi nulle chose, mobile ou immobile, ne peut être. Mes vertus célestes n'ont pas de fin, ô Arjuna, et je ne t'ai exposé qu'une faible partie de mes perfections. Tout objet d'une nature excellente, heureuse ou forte, sache qu'il est issu de ma puissance. Mais pourquoi t'appesantir sur cette science infinie, Arjuna ? Quand j'eus fait reposer toutes choses sur une seule portion de moi-même, le monde fut constitué » (1).

A cette merveilleuse paraphrase, je ne me permettrais de rien ajouter, si, un jour, une Entité élevée du Mystère, que j'interrogeais à cet égard, ne m'avait instruit de la sorte :

« Dieu est trop haut, trop loin, trop inaccessible pour que tu puisses t'en faire même une idée approximative ; à peine moi-même, qui suis cependant bien au-dessus de

(1) Yoga de l'*Excellence*, çl. 20-42.

toi, puis-je *penser* ce qu'il est; je le comprends partiellement, je ne puis encore, étant trop humble et trop éloigné de lui, m'en faire une idée d'ensemble; il me paraît que cette compréhension, si j'en étais capable, suffirait pour m'écraser, et, seuls, les Etres supérieurs, les Démiurges, directeurs du Kosmos et ministres de sa pensée, peuvent l'embrasser dans son absolu... Pour moi, il est, par exemple, le centre intelligent des lignes de forces — de toutes les forces et des forces de tout ordre, physiques, psychiques, mentales, intellectuelles et causales, tant premières que secondes — qui parcourent et vivifient l'Univers!... C'est l'Être en soi, qui émane son propre être dans l'éternité; qui, en essence, est tout et qui, en substance, n'est que soi-même! C'est la Sagesse absolue d'où naissent les principes, fondements et bases de toutes les lois sans lesquelles l'Univers organisé tomberait au néant... »

Qu'ajouterai-je aux lignes qui précèdent? Ceci simplement : Dieu ne s'explique pas, ne se décrit pas, ne s'exprime pas, ne s'enseigne pas; on ne le connaît ni par les livres, ni par l'enseignement oral, et tout ce qu'on dit de lui est faux parce qu'aucune parole humaine ne peut l'égaler. On le comprend seulement — et ceux-là seuls qui sont particulièrement doués le peuvent ainsi comprendre — par la pure intuition... Je m'explique.

Supposez une femme d'une grande beauté de visage que vous faites apprécier successivement par trois arbitres : un mondain quelconque, un peintre et un philosophe.

Le mondain vous donnera son avis : C'est une très jolie femme! — Il n'a pas vu au delà des traits matériels.

Le peintre sera plus profond : J'aimerais à peindre ce modèle; dans sa carnation, on devine une vie qui circule à flots; et, en rendant cette exubérance de vie, on pourrait

réaliser un portrait qui serait un chef-d'œuvre. — Le peintre a déjà vu qu'il y a quelque chose au delà de la chair.

A son tour, le philosophe donne son avis : Cette femme a une belle âme! — Mais les traits de son visage? — Je ne sais; je les ai à peine regardés ; j'ai seulement cherché à définir les sentiments qui se reflètent sur sa figure et j'ai compris que ses sentiments sont élevés et nobles. — Le philosophe seul a compris cette femme.

Ainsi en est-il pour Dieu : Bien des gens voient son visage sans deviner ce qui se cache derrière cette apparence; seuls, quelques-uns, ceux qui sont mieux doués, ceux qui savent mieux réfléchir et deviner, comprennent quel il est sans avoir besoin d'autre explication.

— Mais ce visage de Dieu, où est-il?

— Il est partout, dans tout ce qui est, dans la nature, dans l'univers, dans le grain de sable et dans le soleil... Relisez la leçon merveilleuse de la Bhagavad-Gîtâ.

Que conclure de tout ce qui précède? Ceci : Les personnes qui regardent l'occultisme comme une science démoniaque ne nous connaissent pas, n'ont jamais rien lu de nous : l'occultisme nie jusqu'à l'existence du diable ! (1) D'autre part, notre Dieu n'est pas plus le Dieu anthropomorphe de la Bible et des croyances occidentales populaires qu'il n'est le Dieu mesquin des rancunes ou des désirs des vieilles dévotes, et des enfants qui le supplient à propos d'une névralgie ou d'une coupure au doigt... Nous nous faisons une autre idée de la dignité divine.

(1) *Phy diabolo ! Terque quaterque isti phy ! atque iterum phy in æternum !* (H. Kunrath, *Amphitheatrum æternæ sapientiæ*). On m'objectera les pactes des sorciers moyenâgeux... Les sorciers n'étaient pas plus alors qu'à présent des occultistes, mais de pauvres ignorants sacrifiant aux erreurs de leur temps... Or, leur temps croyait au diable, et c'est au diable que leur nullité intellectuelle rapportait le succès — combien aléatoire ! — de leurs opérations basées sur quelque *secret* fusé de l'occultisme dans le public et dénaturé par eux (V. la *Sorcellerie des Campagnes*, du même auteur, 1 vol. in-8°, Paris, S.-D).

Ceci posé, qu'est la place de la Divinité dans le Kosmos ? Cette question nous conduit à l'exposition du deuxième principe, qui est :

II. — La Tri-unité de l'univers.

Dieu est tri-un, à la fois Essence, Esprit et Énergie.

Dieu	Esprit Essence Energie

L'Univers est tri-un : monde des Principes (domaine de Dieu) ; monde des Lois (domaine de l'homme) ; monde des Faits (domaine de la nature) (1).

Univers	Principes	— Plan divin
	Lois	— Plan astral
	Faits	— Plan physique

L'homme est tri-un : Esprit, âme, corps.

Homme	Esprit Ame, intermédiaire plastique Corps

Tout ce qui existe est tri-un, composé d'esprit, de force et de substance à des degrés variables, mais le tout rentrant dans un cadre unique :

(1) Pour faire comprendre la différence, je poserai un exemple : Dieu (*principe*) a réglé les rapports du froid et du chaud, rapports d'après lesquels l'homme comprend et établit la *loi* de la chaleur ; mais il contrevient à cette loi et se brûle : voilà le *fait*.

				Dieu		
Univers	1	Plan divin	Principes	Esprit	Energie	Essence
	2	Plan astral	Lois	Intelligence	Vie	Substance
	3	Plan physique	Faits	Instinct	Forces	Matière

		Homme	Nature	
Univers (*suite*)	1	Esprit	Nature idéale	Création = Principiation
	2	Ame (vie)	Nature naturante	Organisation = Formes
	3	Corps	Nature naturée	Réalisation = Objets

Comment tous ces éléments divers qui, à première vue semblent si disparates et inconciliables, fusionnent-ils ensemble pour constituer le tout, harmonieux en sa tri-unité, qui frappe nos regards dans le monde sensible, et notre esprit dans le monde intellectuel? Voici.

Dieu, ai-je dit, est tri-un, à la fois Esprit, Essence et Énergie.

De lui émane un rayonnement perpétuel (1) qui, à la fois Esprit, Essence et Énergie, traverse tous les plans cosmiques, depuis le cercle divin jusqu'au tohu-wabohu de la matière inorganisée, en créant tout, au cours de cette involution — où l'Essence se mue en substance, puis en matière d'abord sans forme et enfin avec forme — où l'énergie devient de la vie, puis de la force successivement cosmique et matérielle — où enfin l'Esprit se

(1) On ne peut philosophiquement comprendre un principe créateur qui cesse de créer, qui, en un mot, n'est créateur que par intermittence. Ce rayonnement perpétuel, c'est le perpétuel sacrifice de la Divinité à la vie, à la permanence de son œuvre, c'est la grande leçon de l'altruisme divin.

modifie en intelligence chez l'homme et les vertébrés supérieurs, en instinct chez l'animal et la plante, en affinité chez le minéral.

Arrivé au dernier des plans cosmiques, où il est allé porter la vie dans l'organisation, le rayonnement divin remonte vers sa source en entraînant avec lui la matière qui se spiritualise et l'esprit qui tend à se diviniser : c'est la période d'évolution où tout est ramené vers le créateur. L'univers est donc le corps de Dieu, et les mondes sont les cellules de ce corps.

Au cours de ce cycle double d'involution puis d'évolution, une monade a voulu, au lieu d'être confondue avec les autres dans les tourbillons de fluides, vivre sa vie propre et arriver à Dieu par ses forces personnelles ; elle a inauguré alors le cycle des existences successives dans la matière ; elle a appris d'abord à vivre la vie matérielle, confondue avec le minéral ; puis elle s'est affinée avec les marbres et les cristaux ; puis elle est devenue plante, de plus en plus élevée, puis animal de plus en plus perfectionné, puis être humain, d'abord brute, sauvage, puis civilisé, et enfin évolué, pour devenir dans l'au-delà esprit de plus en plus pur, puis élémentaire, puis Démiurge, puis... que sais-je? Jusqu'à l'heure où la monade primitive, après des avatars sans nombre, est établie ministre divin, à la suite de myriades d'existences successives dont le bien et le mal de chacune se répercutent sur les suivantes... mais qu'importe le temps, et qu'est ce cycle de vies devant l'éternité ?

Le tableau suivant met en relief cet ensemble harmonieux où l'évolution des êtres et des choses est causée et rythmée par la réintégration du rayon créateur à sa source ineffable et divine.

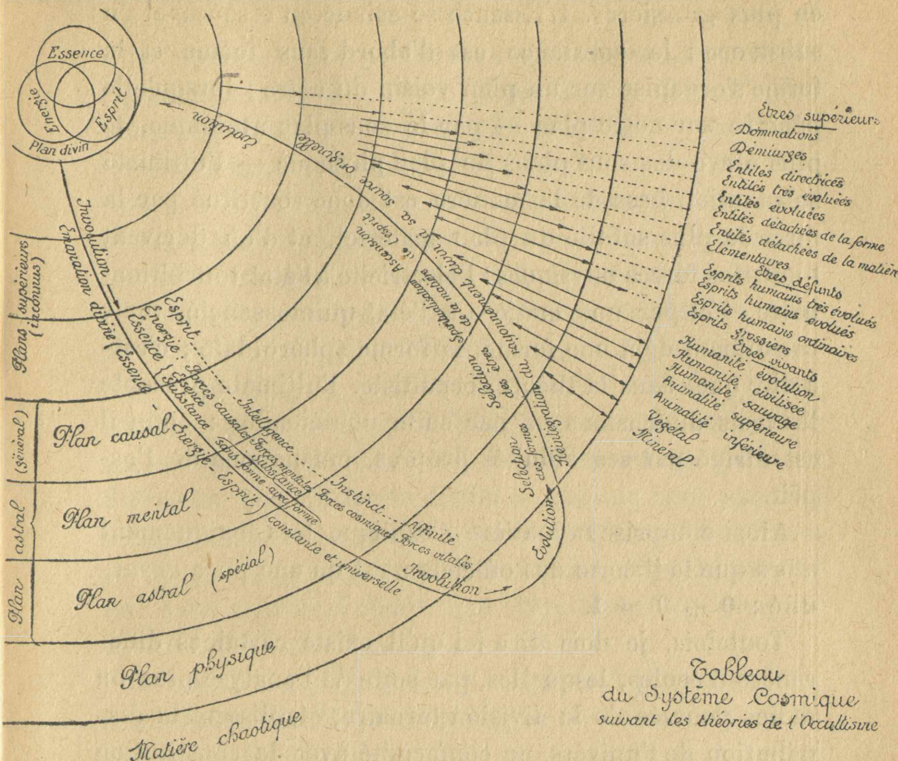


Tableau
du Système Cosmique
suivant les théories de l'Occultisme

On voit, du premier abord, toute la simplicité, à la fois logique et grandiose, de ce système cosmologique où tout rentre dans le même cadre, qui donne la compréhension de tout, de la Divinité comme du caillou le plus brut.

Ayant établi plus haut (deuxième partie, chap. II) l'erreur de la Science officielle dans sa théorie de la constitution de la matière, il convient ici d'indiquer, en parallèle, la théorie de l'occultisme sur le même sujet.

L'émanation divine est à la fois Esprit, Essence et Énergie. A mesure que cette émanation s'éloigne de sa source, l'esprit s'obnubile, devient intelligence, puis instinct, puis affinité... L'énergie se subdivise en forces de plus

en plus grossières. L'Essence se scinde en essence et en substance ; la substance est d'abord sans forme et la forme s'organise sur un plan voisin du nôtre ; lorsqu'elle pénètre sur notre plan — par le sous-plan atomique, le plus élevé des sous-plans du plan physique — l'ultimate substantiel, base de la matière, est donc constitué par la force la plus subtile du plan matériel, et d'où dérivent toutes les forces physiques : l'électricité à l'état tourbillonnaire — et par une matière à l'état quintessencié, mais constituant déjà une forme, la forme sphéroïdale ; c'est-à-dire que, dans la théorie occultiste, l'ultimate présente les trois dimensions et, par suite une étendue : enfin il est dirigé par ses affinités propres, émanations de l'esprit.

Ainsi comprise la matière s'explique très logiquement alors que la théorie des officiels n'est qu'une pure absurdité : $0 + 0 = 1$.

Toutefois, je dois dire ici qu'il existe certaines différences d'écoles, lesquelles, par suite de l'analyse plus ou moins poussée de la division ternaire, établissent la distribution de l'univers, en conformité avec la constitution occulte de l'homme, suivant des modes différents, quinquenaire, septenaire ou novenaire.

Il y a en effet, probabilité, par exemple, que l'âme (1) de l'homme déborde en haut sur le plan divin, puisque l'expérimentation nous la montre débordant en bas sur le plan physique. Mais ce n'est là qu'une difficulté d'apparence que l'expérience résout facilement.

En ce qui me concerne, j'ai longtemps hésité entre les deux théories, ternaire — qui me semblait la plus sim-

(1) Il importe de ne pas confondre l'âme avec l'esprit, comme on le fait de nos jours ; l'apôtre Paul était dans la réalité des choses quand il distinguait en l'homme trois éléments divers, l'esprit, l'âme et le corps. L'esprit vit sur le plan divin, l'âme sur le plan astral, et le corps sur le plan physique (V. *Paul*, I, Thess, V, 23).

ple, l'homme étant composé d'un corps, d'une âme et d'un esprit — et septenaire — qui me semblait mieux répondre à la réalité, l'âme étant, à mon avis, d'ordre composite et cette division nous ayant été léguée par toutes les écoles mystériales de l'antiquité.

Mais l'expérimentation m'a indéniablement démontré que la théorie novenaire (simplifiée en théorie septenaire) est celle qui répond à la réalité. En opérant sur des sujets magnétiques placés dans une hypnose de plus en plus profonde, j'ai dédoublé l'être humain en organisme matériel et fantôme, et, dans ce dernier, j'ai reconnu l'âme, comportant en soi l'esprit. Puis, par des dédoublements successifs, en cette âme totale j'ai rencontré des éléments différents, tous de forme distincte, qui me sont apparus comme autant d'âmes spécialisées. Ces âmes spécialisées je les ai isolées puis étudiées une à une, et je suis arrivé par cette analyse, à établir que l'être humain se compose des éléments suivants :

1° Organisme physique, ne comportant que la matière.

2° Ame vitale (1) (Vie organique. — Forme : du corps, *sur lequel elle déborde*).

3° Ame sensitive (2) (Sensibilité. — Forme : du corps, mais plus petite).

4° Ame intelligente (3) (Science humaine. — Forme : Aura enveloppant le corps).

5° Ame causale (4) (Volonté, Mémoire. — Forme : Flamme avec halo).

6° Ame morale (Distinction du bien et du mal. — Forme : Soleil éblouissant).

7° Ame intuitive (Relation avec l'esprit. — Forme : Fer de lance).

(1) Double aéthérique ou corps odique,

(2) Corps astral, corps de désir.

(3) Corps mental.

(4) Corps causal.

8° Ame conscientielle (*Moi* de l'individu. — Forme : Ostensoir *débordant sur l'esprit*).

9° Esprit (Idéogénie. — Forme : Petite flamme à facettes).

Ceci doit suffire au point de vue de l'étude poursuivie en ces pages (1).

Quant à ce qui concerne les plans de la nature, on en compte un certain nombre qui varie également suivant les écoles, et sur chacun desquels on fait vivre un élément de l'âme; on leur a même donné des noms tirés de védantisme et du bouddhisme ; le vrai est que, à part les plus proches de nous, nous n'en savons rien, et l'heure n'est pas proche où l'expérimentation pourra nous fixer à leur égard. Il est donc plus prudent, à mon avis, de ne compter, dans l'univers, que trois plans : le plan divin ou monde des principes, le plan astral général ou monde des lois (qui contient en soi les plans : astral proprement dit, mental et causal, sur lesquels nous avons quelque documentation), et le plan physique, ou monde des faits. Toute subdivision plus détaillée est pure spéculation à part un point de vue spécial qui est celui-ci : Tout plan de l'univers comporte des sous-plans dont le plus élevé, pour chacun, est un sous-plan atomique où la matière de ce plan, dans sa marche évolutive vers la spiritualisation, passe sur le plan supérieur dont elle ne formera d'abord que la substance la plus grossière.

Pour nous résumer, on peut admettre sans crainte d'errer, que l'âme totale vit : sur le plan physique par son élément vital et, par la partie inférieure de son élément sensitif ; sur le plan astral, par ses principes intermédtaires; et qu'enfin, sur le plan divin, comme l'esprit,

(1) Le lecteur curieux de cette étude technique trouvera dans *l'Ame humaine*, du même auteur (1 vol. in-12, Paris, S. D.) le résultat de recherches spéciales sur l'âme, sa substance, ses forces, sa biologie, sa physiologie, son anatomie, ses propriétés physiques et chimiques, etc...

vivent très vraisemblablement les principes supérieurs de l'âme en relation directe avec l'esprit, c'est-à-dire l'élément conscientiel et, pour la partie supérieure de lui-même, l'élément intuitif.

L'être humain peut dès lors être considéré comme suit :

Univers	Plan divin	Esprit	Homme
		Ame conscientielle	
		Ame intuitive	
	Plan astral (en général)	Ame morale	
		Ame causale	
		Ame intelligente	
		Ame sensitive	
	Plan physique	Ame vitale	
		Corps matériel	

Ce tableau nécessite plusieurs remarques :

D'abord, il peut sembler étrange de voir l'âme intuitive, qui est en rapports étroits avec l'esprit, vivre en quelque sorte à la fois sur les deux plans : divin et astral : c'est que, si elle est, comme l'âme conscientielle, en intime communion avec l'esprit, elle a, de plus que celle-ci, à agir sur les éléments suivants qui, eux font partie du plan astral : pour les actionner, elle doit donc elle-même vivre au moins partiellement sur ce plan.

D'autre part, on peut être surpris de voir l'esprit placé sur le plan divin alors que l'âme morale (distinction du bien et du mal), l'âme causale (mémoire et volonté) et l'âme intelligente (intellect) font partie du plan astral ; le motif est très simple : c'est que l'idéation pure est seule du domaine de l'esprit ; les autres facultés de l'âme manifestent l'idéation, mais ont besoin, pour se manifester elles-mêmes, d'agir sur l'organisme par la destruction de cellules cérébrales.

Enfin, l'âme sensitive participe à la fois du plan astral et du plan physique pour ce motif que sa partie inférieure, la plus grossière, celle que touchent les sensations

purement matérielles, semble bien aussi vivre sur le plan physique et disparaître après la mort pour ne laisser survivre que la sensibilité purement astrale : je me suis expliqué ailleurs sur le *sens unique* qui la caractérise.

Une autre remarque : L'âme vitale (fluidique) et le corps (matériel) ne se composent pas de la même substance, et la substance même de chacun d'eux n'est pas homogène ; nous sommes donc amenés à diviser le plan physique en plusieurs sous-plans qui sont :

Plan physique	Aither IV	(*Etat atomique*)
	Aither III	(*Etat aithérique*)
	Aither II	(*Etat moléculaire*)
	Aither I	(*Etat radiant*)
	Gaz	(*Etat gazeux*)
	Liquide	(*Etat liquide*)
	Solide	(*Etat solide*)

En ce qui me concerne, je crois à l'existence de quatre états aithériques entre le gaz et l'astral, me basant d'une part sur ce que m'ont dit mes sujets d'expérience qui, tous, voient plusieurs aithers différenciés dans la composition de l'âme vitale, et, d'autre part, sur ce que la coloration des différentes âmes secondaires est diverse : plus ou moins bleue ou rouge, plus ou moins grisâtre ou brillante.

De même que le plan physique se compose de sous-plans, de même le plan astral et le plan divin se divisent je l'ai dit plus haut en un certain nombre de parties secondaires; mais nous sommes trop peu documentés à cet égard pour pouvoir en établir aucune théorie.

Pour le plan astral général, nous en connaissons assez bien : le plan astral proprement dit, — un peu le plan mental, — et infiniment peu le plan causal : c'est tout, et les autres plans de l'astral ne peuvent actuellement donner lieu qu'à des spéculations purement métaphysiques.

De même, toutes les religions se sont évertuées à créer

des classifications dans le plan divin : je n'en indiquerai ici que les deux plus connues : celle de Denys-l'Aréopagite, usitée par le Christianisme et celle de la Kabale, que suivent les occultistes, mais en faisant remarquer encore une fois qu'il s'agit ici de pures spéculations, puisque l'expérimentation humaine, arrêtée en ce moment à la base même du plan astral, n'a jamais pu pénétrer dans le plan divin.

Quoi qu'il en soit, voici cette subdivision :

	Denys l'Aréopagite		Kabale (1)
Plan divin	Séraphins	1er h érarchie	La Couronne
	Chérubins		La Sagesse
	Trônes		L'Intellligence
	Dominations	2e hiérarchie	La Miséricorde
	Vertus		La Prudence
	Puissances		La Beauté
	Principautés	3e hiérarchie	La Victoire
	Archanges		L'Honneur
	Anges		Le Fondement

J'ai à peine besoin de faire remarquer que toutes ces subdivisions à l'infini n'ont guère d'autre résultat que d'embrouiller la question, et qu'il est infiniment plus simple et plus logique de s'en tenir à la théorie tri-une, qui est d'ailleurs un principe primordial de l'occultisme, puisque, de ce principe, nous verrons découler plus loin, la loi fondamentale dite du ternaire.

Avant de clore cet exposé, deux remarques sont à faire :

La première est que, quand on parle de plans et de sous-plans de l'univers, il faut entendre, non pas des localisations, mais des états. C'est ce que font d'ailleurs bien comprendre dans le plan physique, les sous-plans gazeux, liquide et solide qui marquent des états différents et non

(1) Ce système est celui dit des Séphiroth ; pour être complet, il doit comporter, au sommet, l'*Absolu*, c'est-à-dire Dieu compris en soi-même, et, au bas, le *Royaume* qui correspond à l'univers matériel. (V. p. 472)

des localisations superposées; il en va de même dans la conception générale des trois plans : divin, astral et physique, qui n'indiquent pas, par exemple, le ciel, l'atmosphère et la terre, mais qui ne font que préciser un état plus ou mois rapproché de l'absolu sur la voie évolutive; de telle sorte que, ces trois états s'interpénétrant, l'homme, sans sortir de lui-même, vit par son esprit sur le plan divin, par son âme (intermédiaire plastique) surtout sur le plan astral, et enfin par son organisme sur le plan physique. Une simple comparaison fera bien comprendre cette interpénétration des plans : Supposez une caisse que vous emplissez de cailloux; sur ces cailloux, vous jetez du ciment qui remplira leurs intervalles; sur ce mélange, enfin, vous versez de l'eau qui pénétrera le ciment et fera du tout un seul bloc : du béton ; mais, dans ce béton, l'analyse retrouvera l'eau, le ciment et la pierre s'interpénétrant l'un l'autre, de telle façon que, si préalablement, au centre de cette caisse, vous avez placé un objet quelconque, cet objet se trouvera, après achèvement de l'opération, en contact à la fois avec l'eau, avec le ciment et avec le caillou. L'enseignement évangélique « Chacun doit porter Dieu sur son cœur » est donc littéralement exact.

La seconde remarque se rapporte à une différence de méthode existant entre l'occultisme et la science normale. On a vu l'univers partagé en trois plans : divin, astral et physique qui correspondent respectivement aux trois mondes des principes, des lois et des faits. La science normale établit ses lois d'après les faits, et, comme elle ne peut pas, de toute impossibilité embrasser l'ensemble des faits, les lois qu'elle établit sont généralement fausses ou incomplètes parce que des faits nouveaux se révèlent à tout instant, qu'elle n'avait pas envisagés et qui viennent les controuver. De plus, elle n'a jamais pu s'élever jusqu'aux principes absolus. L'occultisme, au

contraire, en possession des principes que lui apporte la Tradition, base sur eux les lois qu'il édifie. Or, quelle loi a le plus de chances de correspondre à la réalité, c'est-à-dire d'être vraie, celle basée sur un principe, ou celle basée sur un fait? Je laisse au lecteur le soin de décider en lui faisant remarquer que, si nous avons emprunté à la science normale certains de ses instruments, la science normale, par contre, tout en raillant l'occultisme, est arrivée à lui prendre, par ses découvertes successives, tout ce qu'il y a de vrai dans les théories sur lesquelles elle vit à l'heure présente.

III. — La vie universelle.

Nous abordons maintenant le troisième grand principe de l'Occultisme :

La Vie est en tout ! La Vie est partout !

C'est donc la Vie qui constitue le lien général unissant toutes les parties de la synthèse hermétique exposée plus haut.

Dans sa fatuité puérile, l'homme n'a longtemps regardé comme vie que l'ensemble des phénomènes biologiques dont il était lui-même, et lui seul, à la fois le sujet et l'objet. Il n'est pas encore si longtemps que Pascal n'accordait à l'animal que la vie purement mécanique d'un automate ; de nos jours seulement, on s'est avisé que les poètes anciens, en parlant par exagération poétique de la vie des plantes, étaient, sans le savoir, dans la réalité absolue ; et à l'heure actuelle où certains phénomènes ont forcé l'attention, on commence à parler, encore bien timidement, de biologie minérale.

L'homme, en effet, rapportant tout à soi, ne pouvait comprendre les phénomènes biologiques du chêne par exemple, qui, s'étendant sur plusieurs siècles, étaient trop lents pour lui et déroutaient son observation ; il ne pouvait davantage comprendre la vie du brin d'herbe qui le

décevait également, mais par sa brièveté. Quant à la vie minérale, pour beaucoup de personnes, même éclairées, même de nos jours, cela semble un simple accouplement de mots qui dénote une rêverie creuse sinon même un dérangement de l'esprit. Ces personnes ne peuvent pas comprendre que si la vie est une force unique, ses manifestations revêtent toutes les formes les plus disparates, et, au premier abord, les plus éloignées les unes des autres, telles, par exemple, dans l'homme, le mouvement, la pensée et la digestion.

Or, reportons-nous au tableau de la création permanente (p. 441), qu'y voyons-nous ?

Le rayonnement divin, c'est la Divinité s'émanant elle-même pour donner aux êtres l'exemple du sacrifice. Chacun de ses rayons se compose, comme Dieu lui-même, d'Esprit, d'Énergie et d'Essence. Dans son mouvement involutif, il atteint le plan astral où, pour se mettre en harmonie avec le milieu, il se modifie : l'Essence se divise et devient essence et substance, l'essence qui est toujours Dieu se continuant dans les stades de l'involution, et la substance qui se sépare de lui pour se soumettre à la forme, alors en principiation, et donner naissance à la matière sur le dernier plan ; l'Esprit s'abaisse en intelligence, avant de devenir, plus bas, instinct des animaux inférieurs et des végétaux, et affinité pour le minéral ; et enfin l'énergie se mue en la force la plus haute qui soit, source de toutes les forces du plan physique, mais en même temps intermédiaire entre elles et l'énergie pure : c'est la Vie. A chaque émission de soi-même, dans chaque radiation de son rayonnement sans cesse renouvelé, c'est donc de la Vie qui est émanée par le Centre Universel. Cette vie, elle existe dans son absolu, sur le plan astral où nous pouvons la puiser suivant nos besoins (1), mais à

(1) Un de mes maîtres, le Dr H. Baraduc, a fait à cet égard de bien curieuses expériences : il a photographié, dans certaines conditions par-

partir duquel elle se modifie à l'infini pour produire toutes les manifestations possibles.

Une de ces vagues de vie, arrivant dans le Kosmos est d'abord absorbée par les soleils, qui, après l'avoir muée en vie solaire, la répartissent autour d'eux ; dans notre système planétaire, elle devient ainsi de la vie martienne, vénusienne ou terrestre ; la vie terrestre à son tour est modifiée en vie animale, végétale ou minérale ; la vie animale, suivant l'individu, devient de la vie bovine, chevaline ou humaine ; dans l'homme, elle se mue, suivant l'appareil ou organe qui l'utilise, en vie cérébrale, hépatique, cardiaque...

Dans le minéral, elle va encore plus bas, encore plus loin et pénètre dans les abîmes de matière non organisée, dans le Tohu-Wabohu biblique en période d'organisation ; mais, dans l'être humain, elle ne descend pas au-dessous de lui, puisqu'elle est déjà, en lui, en voie d'évolution et elle suit dès lors son cycle évolutif : l'organisme de l'homme, par une élaboration particulière en fait une énergie vitale d'ordre supérieur (force neurique) qu'il quintessencie encore en force-vie mentale, qui, à son tour, est sublimée en force-vie causale... d'où elle revient, comme force-vie astrale au réservoir commun, le plan supérieur, où la suite de son évolution la reconstituera en énergie pure qui se réintègrera enfin à sa source première : Dieu.

Que la vie primordiale donne naissance à des forces vitales si variées et si différentes entre elles, il n'y a pas lieu de s'en étonner : est-ce qu'un rayon lumineux, passant à travers un prisme de cristal, ne produit pas toutes

ticulières, des animaux en train d'expirer, et la plaque les a montrés enveloppés d'un vortex ou tourbillon de force-vie cosmique répondant à leur suprême appel. A remarquer ici que les radiations vitales provenant des êtres (animaux, plantes ou minéraux) et enregistrées par la photographie, sont toujours rectilignes, alors que les forces cosmiques affectent, sans exception, une marche courbe.

les couleurs avec la multiplicité, la richesse de toutes leurs teintes intermédiaires ? (V. la note 1, p. 464).

La vie est donc la force universelle, et chaque être, du grain de sable au Démiurge en détient une partie qui lui est personnelle, qui est appropriée au milieu où il agit, et dont, seules, la modalité et les manifestations varient.

L'homme la reçoit de trois façons différentes qui correspondent aux trois parties constitutives de l'être humain et aux trois plans du Kosmos sur lesquels il vit.

Rappelons d'abord que l'homme est constitué comme suit :

Esprit.

Ame (vie et intermédiaire plastique).

Organisme physique.

Mais cet organisme lui-même se subdivise en trois parties nettement distinctes, dont chacun a sa vie propre, sa paire de membres pour entrer en relation avec l'ambiance (1), et dont chacun contient le siège de son élément particulier et de la vie qui lui est afférente.

La tête possède la masse cérébrale, aboutissement du système nerveux, siège de la vie intellectuelle.

La poitrine possède le poumon, siège de la vie psychique.

Le ventre enfin possède l'intestin, siège de la vie physique.

D'autre part :

L'intestin, par la digestion, produit de la vie physique.

Le poumon, par la respiration, produit de la vie psychique.

Le cerveau enfin, vivant sur le plan mental y puise les forces nécessaires à son fonctionnement.

De plus, certains appareils de l'organisme reçoivent de la vie physique, l'élaborent en vie neurique, base de la

(1) Les jambes appartiennent au ventre ; les bras, à la poitrine ; et le maxillaire inférieur (dont les deux parties, droite et gauche, sont soudées à leur extrémité) à la tête.

vie psychique, et d'autres muent celle-ci en vie cérébrale, base de la vie intellectuelle.

Donc, il est un réservoir de vie à notre portée : le plan astral où, sous certaines conditions dont la première est que l'organisme destiné à la recevoir soit en parfait état de fonctionnement, nous pouvons la puiser à volonté.

De plus, de même que l'on peut puiser de la vie au réservoir commun, de même, toujours sous certaines conditions dont la principale est que l'organisme en jeu en possède une réserve ou un excès, on peut émettre sa propre vie hors des limites du corps physique.

La conséquence de ces deux faits, c'est que la vie est une force interchangeable (1).

La vie peut encore être considérée comme universelle à un autre point de vue : de même que l'homme est composé de cellules, de même il constitue, au même titre que les autres êtres — animaux, végétaux, minéraux — une cellule de la terre (2) ; la terre, à son tour est une cellule de l'univers, et notre univers, comme tous les autres perdus dans l'immensité du Kosmos, est une cellule de Dieu (3) : encore une fois, le grain de sable vit au même titre que le Démiurge, ministre de l'Absolu, au même titre que l'Absolu lui-même.

La question de la biologie minérale peut sembler paradoxale à plusieurs ; je vais donc en dire quelques mots pour montrer où nous en sommes à cet égard ; mais, d'un autre côté, le problème général de la vie est traité ailleurs (4) avec toute l'ampleur, tous les développements

(1) Cette affirmation, qui fera hausser les épaules aux physiologistes officiels, se vérifie à chaque instant dans la pratique : voyez plutôt le phénomène de la lactation.

(2 N'oublions pas que chacun des mondes est doué de sa vie propre.

(3) L'atome n'est qu'un système cosmique en petit, où le soleil est le noyau et les planètes, les électrons animés d'un mouvement vertigineux autour du noyau.

(4 *L'Occultisme et la vie*, 1 vol. du même auteur, *sous presse*.

qu'il mérite ; je me bornerai donc ici à citer, sans même les exposer en détail, quelques-uns des faits les plus saillants parmi ceux qui révèlent, dans le minéral, l'existence d'une vie latente.

Le minéral naît, vit et meurt comme la plante ou l'animal, mais sa vie étant de longue durée, ses phénomènes vitaux nous échappent par leur lenteur.

La terre a débuté par être un amas de vapeurs : les minéraux sont donc *nés* de cet amas de vapeurs.

Le squelette d'un vertébré se compose de minéraux, et cependant ce squelette vit.

Tout cristal,(1) naît d'un autre cristal, soit en puissance d'être dans une eau-mère (cristallisation du sulfate de soude), soit formé par hasard, quand se trouvent réunies les conditions nécessaires à sa formation (cristallisation de la glycérine).

Tout cristal se développe, mais par juxtaposition et non par intussusception.

Tout cristal se reproduit (sulfate de soude et glycérine).

Tout cristal meurt, soit de vieillesse (la turquoise) soit d'accident (broyage) ou maladie (délitescence, rouille).

Le minéral est doué de sensibilité. La manifestation par excellence de la sensibilité consiste à irriter un nerf relié à un galvanomètre qui enregistre aussitôt la naissance d'un courant électrique : le professeur Bose, de Calcutta, en frappant une barre de métal reliée à un galvanomètre enregistreur, a obtenu les mêmes effets. Si on la frappe à plusieurs reprises, le courant devient moins intense : la barre est *fatiguée ;* si on la laisse reposer, le courant reprend son intensité première. Si on est longtemps sans la frapper, la barre est *engourdie* et a besoin de quelques coups préalables pour reprendre sa sensibi-

(1) Je prends l'exemple du cristal parce que c'est lui qui présente les phénomènes vitaux les plus rapides, mais ces phénomènes se retrouvent dans tous les minéraux.

lité. L'excès de chaleur ou de froid *déprime* la barre, qui ne donne de bons résultats qu'à une température moyenne.

Or, fatigue, engourdissement, accablement, sont des phénomènes propres à la sensibilité.

Le minéral possède de la motilité : toutes ses molécules sont agitées d'un mouvement brownien.

Le minéral possède même de la volonté (1) : si l'on étire une barre de fer et qu'on la laisse reposer, un nouvel étirage ne portera plus sur la première striction qui se trouvera consolidée par l'affluence de molécules.

Ce procédé de *défense* nous amène aux phénomènes particuliers de la vie du minéral chez qui nous retrouvons même des phénomènes de mimétisme, par exemple chez l'iodure d'argent qui, exposé à la lumière rouge, prend rapidement lui-même cette couleur pour éviter la réduction.

Mais il y a plus.

On rencontre, chez le minéral, le phénomène complet du narcotisme (solution faible de potasse sur l'étain), la sensibilité étant d'abord stimulée, puis disparaissant sous l'application d'une solution saturée.

Le minéral peut s'empoisonner : une application d'acide oxalique sur une barre de fer, neuve et saine, donne au galvanomètre des courbes spasmodiques qui vont en s'affaiblissant : l'administration d'un antidote ramène la sensibilité.

La blessure du minéral se cicatrise : un cristal de sulfate de soude, broyé à une extrémité et replacé dans une eau-mère, reprend sa forme ; si on l'examine peu de temps après, on voit la cicatrice ; après un temps suffisamment long, la cicatrice a disparu.

Tout ceci, semble-t-il bien, constitue des phénomènes vitaux et il serait facile d'en citer bien d'autres.

(1) L'Esprit du rayon divin se retrouve en tout, si obnubilé soit-il.

Je pourrais notamment m'étendre longuement sur la production de plantes minérales par le professeur Stéphane Leduc, dont j'ai parlé ailleurs et que j'étudie plus à fond dans un autre ouvrage (1). Je terminerai en rappelant que M. Otto von Schron, professeur à l'Université de Naples, a démontré qu'il existe dans les cristaux de sel un *plasma* filiforme, analogue au phytoplasma des algues et à la nucléine filiforme des phases initiale et finale des cellules animales et végétales, et une *petro-cellule*, c'est-à-dire une véritable cellule minérale croissant, contrairement à celles que crée le professeur Stéphane Leduc et conformément au mode de croissance des cellules animales et végétales, par intersusception et non par juxtaposition ; il a montré, de plus, qu'au moment de la cristallisation d'un sel apparaissent des filaments bientôt transformés en cellules s'agrégeant, et ensuite en véritables tissus.

Souvent on dit : Les cellules meurent... On peut en douter quand on voit vivre l'atome et quand on voit vivre l'ion et l'électron !

Enfin, voici une expérience d'alchimie (2) bien connue, paraît-il, dans les milieux spéciaux et qui prouve l'universalité de la vie :

Prenez de l'eau de pluie, laissez-la fermenter au soleil (le soleil à la température ordinaire ne détruit pas les germes, il entretient la vie) ; distillez à 85° (3) ; distillez à 100° le résidu ; distillez à 110° le nouveau résidu. Calcinez le *caput mortuum* (résidu final) de cette troisième distillation, de manière à détruire tout germe, et partagez cette terre en trois parties. Dans un ballon où vous ferez

(1) *L'Occultisme et la Vie.*

(2) L'auteur s'occupe peu d'alchimie : il n'a donc pas répété lui-même cette expérience dont la réussite lui a été d'ailleurs confirmée (V. R. Schwaéblé, *Biologie minérale*, 1 br. in-8°, Paris, S. D.).

(3) Cette température et les suivantes, variant, bien entendu, selon les conditions atmosphériques.

le vide et que vous fermerez hermétiquement, mettez une partie avec l'eau distillée à 85° ; laissez à 35° ; au bout de dix jours, apparaissent les mousses, les prêles. Dans un autre ballon, où vous ferez également le vide, mettez la deuxième partie avec l'eau distillée à 100° ; laissez à 35° ; apparaissent les larves, les vers. Dans un troisième ballon où vous ferez toujours le vide, mettez la dernière partie avec l'eau distillée à 110° ; laissez à 35° ; au bout de cinq semaines, à l'analyse spectrale, vous trouverez tous les métaux dans cette terre noire qui s'est déposée.

En tout, partout, il y a donc de la vie et de la substance ; donc toute substance vit, donc toute matière vit. Et la conclusion finale de ces déductions successives est celle-ci : La mort, telle que se la figure l'homme, n'existe pas.

Par la science normale, la vie est regardée comme le résultat d'une harmonie parfaite entre toutes fonctions de tous organes, de toutes forces de l'organisme ; il semble au contraire que, comme l'électricité résulte du choc et du mouvement, la vie, ou du moins sa continuité, ne soit, dans l'organisme, que la résultante d'une lutte entre deux forces opposées, et je suis de l'avis du professeur Stéphane Leduc quand il dit : « La Vie semble être la résultante de deux forces physiques, l'une active, la pression osmotique qui met en mouvement les molécules et les ions ; l'autre passive, la résistance opposée par les plasmas et les membranes à ces mouvements ; l'inégalité de la résistance à l'égard des diverses molécules et des différents ions semble être la cause déterminante des actions chimiques de la vie, des synthèses et des décompositions, de l'assimilation et de la désassimilation... »

B. — Les lois primordiales

Dieu est le principe des principes ; de lui émanent directement tous les principes, dont, au chapitre précé-

dent, nous avons vu les trois qui dominent tous les autres.

De l'ensemble de ces principes, dérivent les lois, qui sont multiples et qui sont du ressort de l'homme, parce qu'elles génèrent et expliquent les faits du plan physique.

Le scientiste normal prend un certain nombre de faits et en déduit la loi qui les régit. Mais s'il a oublié des faits ? Mais si, n'en ayant omis aucun, ce qui est inadmissible, il les a mal observés ? La loi induite des faits se trouve fausse et, à mesure que se produisent ou sont observés des faits nouveaux, il la faut modifier ; de là l'incertitude où se traîne la science occidentale, où, chaque jour, les doctrines se transforment, où, chaque heure, les théories reçues font place à des théories nouvelles. Dans tous les cas, l'homme, par ce moyen s'élève du fait à la loi, mais il atteint bien exceptionnellement le principe.

L'Occultisme, au contraire, est, par la tradition (1) plusieurs fois millénaire, en possession des principes ; de ces principes, il déduit les lois qui donnent naissance aux faits. Est-ce à dire qu'il est infaillible ? Evidemment non puisque, malgré toute soutenance contraire, l'infaillibilité n'est pas de ce monde, pas plus que la perfection dont elle est une modalité.

Mais il est assuré que, l'erreur quant au principe étant infiniment plus visible et, par suite, plus rare que l'erreur quant au fait, la loi déduite doit être, par conséquence naturelle, plus rarement erronée que la loi induite.

L'Occultisme, comme n'importe quelle science, possède un certain nombre de lois dont les unes sont d'ensemble et les autres s'appliquent à telle ou telle partie des connaissances générales.

Pas plus que je n'ai eu la prétention au chapitre précédent de faire connaître la totalité des principes, pas

(1) On peut objecter que la Tradition peut être plus ou moins exacte. D'accord, mais la Tradition n'est pas unique, et, à notre époque surtout, il est facile de contrôler ses branches l'une par l'autre.

plus ici je n'entreprendrai de codifier toutes les lois occultes, ce qui nécessiterait plusieurs volumes.

Mais, parmi celles qui sont d'une application générale, il en est certaines dont prééminе l'importance, et qui doivent trouver leur place ici : je les exposerai aussi clairement et aussi brièvement que possible.

La Table d'Émeraude

Au sommet de l'Occultisme, et avant toute loi, se rencontre la Table d'Emeraude (1) qui est comme la synthèse de la Science initiatique, la base de toute science particulière, et le résumé des lois universelles.

Les non-initiés qui l'ont connue l'ont regardée longtemps, à cause de son obscurité apparente, comme une formule d'alchimie, précisément parce qu'elle s'applique à toute science.

Or, voici ce que nous dit ce document :

I. — **Ceci est vrai, sans mensonge, très véritable.**

(*Les trois plans de l'univers*).

(*La vérité dans les trois mondes*.)

II. — **Ce qui est en bas est comme ce qui est en haut,**

Loi d'analogie.

Loi des signes d'appui.

et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas,

Loi de polarité.

Loi d'aimantation.

pour faire le miracle d'une seule chose.

Lois du ternaire et de la série.

Loi des correspondances.

(1) Ainsi appelée parce que, suivant la Tradition, après avoir été établie par Hermès Trismégiste (la grande Université d'Egypte), cette règle fondamentale aurait été gravée sur une plaque de métal précieux enrichie d'émeraudes suivant les uns, et, suivant les autres, sur une émeraude unique.

III. — **Et comme toutes choses ont été et sont venues d'un.**

Loi de l'unité et de la création divines.

Loi du nombre.

ainsi toutes choses sont nées de cette chose unique, par adaptation.

Loi d'adaptation.

IV. — **Le soleil est son père ; la lune est sa mère ; le vent l'a porté dans son ventre ; la terre est sa nourrice ;**

Loi du symbolisme (*Les quatre éléments physiques sur lesquels repose l'univers*) :

Feu (*le soleil*).

Eau (*la lune* [*élément humide*]).

Air (*le vent*).

Terre.

Le père de tout, le Télesme du monde entier est ici ;

Loi de la vie universelle (*Tout émane du mystère de la vie universelle, génératrice à la fois active* (*soleil*) *et passive* [*lune*]).

sa force est entière si elle est convertie en terre.

(*Nous ne pouvons bien comprendre la vie universelle que si nous l'étudions d'abord dans ses manifestations physiques*).

V. — **Tu sépareras la terre du feu, le subtil de l'épais doucement, avec grande industrie ;**

Arcane du salut (*Tu sépareras l'esprit* (*subtil*) *de la matière* (*épais*) : *tu te spiritualiseras*).

il monte de la terre au ciel, et derechef il redescend en terre, et il reçoit la force des choses supérieures et inférieures ;

Lois d'involution et d'évolution.

Loi d'aspir et d'expir.

tu auras, par ce moyen, toute la gloire du monde et toute obscurité s'éloignera de toi.

(*Quand tu te seras spiritualisé, tu participeras à la*

Divinité, et ton esprit sera ouvert à toute compréhension).

VI. — **C'est la force forte de toute force.**

LOI D'AMOUR ET DE SACRIFICE.

car elle vaincra toute chose subtile et pénétrera toute chose solide.

(*C'est par la loi d'amour que l'Esprit meut l'univers.*)

VII. — **Ainsi le monde a été créé.**

LOI DE RÉALISATION (*C'est l'amour et le sacrifice qui créent les œuvres durables*).

VIII. — **De ceci sortiront d'innombrables adaptations, dont le moyen est ici.**

(*Applications de la loi d'adaptation.*)

IX. — **C'est pourquoi j'ai été appelé Hermès Trismégiste, possédant les trois parties de la philosophie du monde** (1).

LOI DE PROGRESSION PAR LE TRAVAIL (*Le Trois-fois-très-grand doit nous être un modèle ; comme lui, nous devons arriver à connaître le monde des* Faits, *à pénétrer dans le monde des* Lois, *et à deviner le monde des* Principes).

Ce que j'ai dit de l'opération du soleil est accompli et parachevé.

De cette Table d'Émeraude, je ne donne que les interprétations les plus simples ; elle en comporte une infinité d'autres, de plus en plus transcendantes, qui formeraient la matière de plusieurs volumes, et qui se révèlent à la méditation.

On voit que le document comporte en soi l'affirmation des lois principales de l'Occultisme : Lois d'analogie, du Ternaire de la polarité universelle, d'adaptation d'involution et d'évolution.

(1) C'est-à-dire ayant la connaissance absolue des trois plans de l'univers ; divin, astral et physique.

Seule, une difficulté s'élève — et d'ordre purement matériel — pour l'interprétation de cette Table : Si loin qu'on peut remonter, le mot Thélème est tantôt écrit ainsi et tantôt Télesme : dans le premier cas, il signifie la Volonté, qui conduit tout, aussi bien en Dieu que chez l'homme ; dans la seconde acception, dont le sens est : rite, mystère, il s'agit de la grande force cosmique, la force substance de l'aithêr, qu'actionne, sous certaines conditions, la volonté dynamisée.

Parmi toutes les lois occultes qui ressortent de la Table d'Emeraude — et je le répète, je suis loin de les avoir toutes mentionnées —, il en est qui s'expliquent d'elles-mêmes, comme la loi de l'unité divine ; il en est d'autres qui se rapportent à la haute mystique, comme la loi d'amour, ou à la morale courante, comme la loi de progression par le travail ; obligé de me borner, je dirai ici simplement quelques mots des principales qui, parmi toutes les lois primordiales de l'occultisme, affirmées dans la Table d'Emeraude, se rapportant plus spécialement à la science.

I. — Loi d'Analogie.

La loi d'analogie (1) est la première vérité formulée, bien que sous une apparence obscure, par la *Table d'Emeraude :* — « ce qui est en bas est comme ce qui est en haut, et ce qui est en haut est comme ce qui est en bas [pour faire les miracles d'une seule chose] ».

C'est l'application universelle de ce principe qui a donné à la science antique cette unité de vues que nous ne connaissons plus, et une vaste synthèse que la nôtre est impuissante à reconstituer : pour elle, il y avait analogie

(1) Il ne faut pas confondre l'analogie avec la similitude, ce sont deux choses absolument distinctes : la lumière est analogue à la vie sans lui ressembler aucunement.

en tout, et, le point d'analogie trouvé, la solution du problème posé s'ensuivait naturellement et logiquement ; pour elle, étudier l'homme, c'était étudier l'univers (1) ; pour elle, connaître la cellule, c'était connaître Dieu ; pour elle, en un mot, tout est dans tout : de là, chez elle, cette grandiose synthèse qui embrassait tout.

Il est certain, car la meilleure théorie peut présenter des points faibles, que, au point de vue de la ratiocination pure, l'analogie n'a jamais présenté la rigueur d'un syllogisme : elle n'y prétend d'ailleurs pas. Mais il convient de reconnaître que, judicieusement appliquée, elle ouvre a toute étude des horizons sans fin et des points de vue toujours nouveaux. Or, n'est-ce pas la question capitale dans tout labeur scientifique ? N'est-ce pas, pour n'en citer qu'un exemple contemporain, une heureuse application de la loi d'Analogie qui a donné tout son essor à la stéréochimie et amené toutes les découvertes qui en ont été la suite — la suite fatale, pourrait-on dire, puisque dans chaque schéma d'organisation, on voit les points où doivent se chercher et se découvrir les corps encore inconnus ? Et n'est-ce pas encore le jeu inconscient de la loi d'analogie qui a conduit, en physiologie, les professeurs Bouchard, Beaunis et Mathias Duval à remplacer les vieilles méthodes erronées, par l'application des principes de physique et de mathématique à l'étude des phénomènes physiologiques ?

D'autre part, il y a, en occultisme, un axiome d'analogie : — *Connaître l'atome, c'est connaître l'univers* — qui a longtemps suscité les moqueries des savants en place : — comment, disaient-ils, un atome inerte peut-il présenter une ressemblance quelconque avec les systèmes cosmiques dont la caractéristique est un ensemble de mouvements vertigineux ? Et voici que les travaux d'un

(1) Elle regardait l'homme comme un monde en petit (*microcosme*) et l'univers comme un monde en grand (*macrocosme*).

chimiste suédois, Arrhénius, sur l'électrolyse, nous montrent précisément l'atome comme un univers en petit, ayant son soleil (noyau) autour duquel ses planètes (électrons) sont animées de mouvements qui ne le cèdent en rien, comme vitesse à ceux des corps célestes.

Grâce à ce principe d'analogie, la Science antique se résumait en un seul point qui était l'étude de l'énergie universelle dans ces diverses manifestations : dans la vie en général, qui en est la manifestation à la fois première et principale en même temps qu'elle est la base de l'univers, elle créait les sciences physiogoniques et cosmogoniques ; dans l'homme, les sciences anthropogoniques ; et enfin, dans Dieu, les sciences théogoniques.

D'autre part, cette loi d'analogie l'amenait à procéder en tout par un raisonnement identique, de l'atome invisible à l'insaisissable immensité. C'est ainsi que pour elle la cellule (qu'elle ne connaissait naturellement pas sous ce nom moderne, mais sous d'autres appropriés), était bien le même objet que nous appelons ainsi, puisqu'elle était douée de vie, et constituait l'homme par sa réunion avec d'autres cellules ; l'homme à son tour était une cellule de la terre ; la terre, une cellule du monde ; le monde une cellule de notre système planétaire ; et chacun de ces soleils (centres de systèmes planétaires différents) que sont les étoiles constituait une cellule de Dieu.

N'est-il pas vrai que ces deux simples aperçus donnent à la Science antique un aspect de grandiose unité auprès de laquelle la nôtre, divisée et subdivisée à l'infini, ne paraît plus qu'une poussière de science ? Il suffit d'ailleurs de lire Platon — un initié — pour se rendre compte qu'elle embrassait tout (1), et Pythagore — un autre

(1) Un exemple concret fera encore mieux comprendre cette loi d'analogie : c'est la comparaison entre la vie et la lumière. La vie nous paraît toute différente dans l'homme, le mollusque, le chêne, l'algue, etc., si différente que nous finissons par nous refuser à la voir dans le minéral

initié — pour savoir à quel point elle creusait le sujet qu'elle touchait (1).

II. — Double loi du Ternaire et de la Série.

Tout procède par trois : Dieu est tri-un : Esprit, Essence, Energie.

L'univers est tri-un : Plan divin, plan astral, plan physique.

L'homme est tri-un : Esprit, âme, corps.

En tout, pour qui sait observer, il y a trois éléments et l'analyse de quoi que ce soit aboutit à ces trois éléments : — un nombre, par rapport à un autre nombre, ne peut lui être qu'égal, supérieur ou inférieur ; — trois termes constituent une famille : père, mère, enfant ; — un acte humain quelconque résulte de trois mises en œuvre successives : cerveau, nerfs, muscles ; — trois périodes produisent une existence : naissance, vie, mort ; la fructification présente trois phases : bourgeon, fleur, fruit ; etc.

De cette loi résulte la loi de série, qui est souvent confondue avec elle tant elles ont des liens communs, et qui s'énonce : Deux extrêmes présentent toujours un intermédiaire moyen qui résulte des extrêmes, et les trois termes ne constituent que les degrés différents d'un même ensemble.

Et cette loi primordiale est très exacte, puisque nous la retrouvons maintenant encore dans toutes nos études,

où cependant il est maintenant démontré qu'elle existe ; mais si on la compare analogiquement avec la lumière, on la comprend immédiatement partout : vue à travers un prisme, la lumière nous apparaît différente d'elle-même, suivant l'épaisseur du cristal qu'elle traverse : le rouge, le bleu, le jaune, sont toujours de la lumière ; de même la vie nous paraît dissemblable d'elle-même selon qu'elle est plus ou moins obnubilée par la matière mais c'est toujours de la vie.

(1) En mathématiques, Pythagore professait des théories si profondes, sur les propriétés des nombres, qu'à notre époque elles sont incompréhensibles — sinon pour les mathématiciens de vaste envergure tels que Hœné Wronsky. — J'aurai d'ailleurs à en parler plus loin.

mais sans y faire attention et sans lui accorder l'importance qu'elle mérite. — En électricité, nous avons le positif, le négatif et le neutre. En mécanique, nous avons l'attraction, la répulsion et l'équilibre ; la statique, la cinétique, et, dans la statique, la cinétique moléculaire. Dans l'aiguille aimantée, le pôle nord, le pôle sud et la partie médiane, neutre. En chimie, l'acide, la base et le sel. En physique, le ternaire abonde : — lumière, ombre et pénombre — Chaud, froid, tempéré — Etat gazeux, état solide et état liquide — Contraction, dilatation et équilibre — dans l'espace nous avons la largeur, la longueur et la profondeur ; en mathématiques : diviseur, dividende, quotient ; et multiplicateur, multiplicande, somme ; dans le temps, présent, passé, avenir ; en grammaire, la personne qui parle, celle à qui l'on parle et celle de qui l'on parle ; en logique (syllogisme) : la majeure, la mineure et la conclusion ; en théologie, le Père, le Fils et l'*Esprit* ; dans la nature : l'animal, le végétal, le minéral ; dans le corps, la tête, la poitrine et le ventre, etc.

Donc, en tout, il existe trois termes : l'actif, le passif qui est son contraire, et le neutre que produisent l'action et la réaction des deux extrêmes l'un sur l'autre. Cette loi est en tout d'importance capitale ; elle préside même, sans que nous nous en doutions, aux recherches scientifiques en nous montrant qu'entre l'abstrait et le concret, entre la pensée et la réalisation, entre la théorie et le fait, il existe toujours un indispensable intermédiaire qu'il s'agit de trouver : entre l'ouvrier et l'œuvre, il y a l'outil de même que, pour l'homme qui veut l'enfant, il faut d'abord la femme.

Et cette loi du Ternaire ramène tout à l'unité, puisque, en tout, elle voit le *principe,* la *loi* qui en découle et le *fait* qui réalise la loi, ce qui lui permet d'établir trois plans dans l'univers, le plan des principes ou plan divin,

où tout se crée en principiation ; le plan des lois, où tout s'organise ; le plan des faits, où tout est réalisé ; et, en d'autres termes : le plan divin où réside le principe des principes ; le plan astral où œuvrent les Intelligences Directrices, aides divins, aidés eux-mêmes par des intelligences plus inférieures, et enfin le plan physique que domine l'homme.

On voit tout de suite la grandeur d'une telle conception. Résultat d'une intuition profonde et d'une illumination synthétique, cette idée embrasse l'infiniment grand et l'infiniment petit. Elle nous révèle que l'homme n'est pas « un accident éphémère à la surface du néant », comme l'a dit élégamment et légèrement, E. Renan dans sa lettre à Berthelot, mais que l'Archétype humain est à la fois le modèle et le but de l'univers. Cette idée, qui se trouve dans toutes les anciennes mythologies, est clairement exprimée dans la doctrine de Krishna, comme dans la Genèse de Moïse et dans l'Evangile de Jean.

Dans la suite des temps, elle se précisa. On découvrit que la trinité humaine (*corps*, *âme*, *esprit*) correspond à la trinité cosmique (*monde naturel*, *monde humain*, *monde divin*) et à la trinité divine (*Esprit*, *Essence*, *Energie-Vie*).

Au XVIe siècle enfin, l'illustre médecin et thérapeute Paracelse constata, par des expériences accumulées, que l'être humain physique se compose d'un *corps physique* (opaque et pesant), d'un *corps aithérique* (vital et fluidique), et d'un *corps astral* (radiant et lumineux) siège de l'âme, qui forment son corps vivant en se compénétrant tous les trois, mais que domine et centralise le *moi conscient*. Cette idée, qui s'applique à tous les êtres et à tous les mondes, est donc bien le pivot de la doctrine occulte et la clé du kosmos. C'est d'elle que découle la loi des analogies universelles et différenciées, lanterne magique dont les rayons plongent dans l'infini. Ses applications

nuancées selon les zones qu'elles éclairent sont aussi fécondes qu'innombrables (1).

De cette loi du ternaire en dérivent d'autres qui ont aussi leur importance, et dont les trois principales sont la loi de la Polarité, la loi d'adaptation, la loi du retour à l'unité, et, en suite de toutes celles-ci, la loi des nombres.

Je ne dirai rien de la loi d'adaptation qui, dérivée à la fois de la loi d'analogie et de la loi du ternaire, s'explique d'elle-même pour qui a compris ces deux lois. Pour les autres, chacune d'elles va être succinctement expliquée.

III. — Loi de la Polarité.

La loi de la polarité universelle est la conclusion logique de la loi du Ternaire, puisque, en tout, il y a deux extrêmes réunis par un moyen.

Donc, dans l'univers, tout est polarisé à quelque point de vue que ce soit, et, lorsque la science normale comprendra cette vérité qu'à l'heure actuelle, elle ne fait encore que soupçonner, elle en recevra une impulsion dont il est impossible d'indiquer les limites. Est-ce que, pour n'en présenter qu'un exemple dans le passé, est-ce qu'elle n'est pas restée stationnaire en électricité, tant qu'elle n'a pas compris avoir en face de soi une force unique ayant deux tendances opposées ? Est-ce que, du jour où elle s'est rendu compte de la polarité électrique, ses découvertes en cet ordre d'idées ne se sont pas précipitées, immenses et capitales ? Est-ce que, dans le domaine du magnétisme physiologique, la découverte de la polarité humaine (2) n'a pas donné aux expériences une précision

(1) V. Ed. Schuré, *Enquête sur l'Occultisme* (*La Vie morale*, mars-avril 1923).

(2) L'homme, et avec l'homme tout être, est composé en quelque sorte de trois aimants dont chacun agit dans un des trois sens du volume ; pour l'homme : poitrine-dos, tête-pieds, droite-gauche ; pour l'objet : longueur, largeur, et profondeur, etc...

absolue qui a permis de manier cet agent avec une certitude préalable et complète des résultats ?

Toute force, quelle qu'elle soit, tout objet, quelle que soit sa nature, sont polarisés, c'est-à-dire revêtent, suivant les contingences, une forme positive ou une forme négative qui, séparées, cherchent à s'unir, et, unies, produisent l'équilibre absolu ; telle, l'électricité dont le courant est produit par la modalité + recherchant la modalité — afin de former la modalité ± ou neutre qui se rencontre dans tous les corps et produit leur équilibre électrique ; tel encore, le magnétisme physiologique où nous savons que, si nous obtenons tel effet par une passe faite par la face palmaire de la main droite, nous obtiendrons l'effet diamétralement opposé en utilisant la face dorsale de la main droite ou la face palmaire de la main gauche.

La polarité universelle est maintenant soupçonnée par la science normale qui, avant longtemps, se sera assimilé cette théorie féconde, — et les résultats ne s'en feront pas attendre.

IV. — Loi du Retour à l'unité.

La loi du retour à l'unité est une conséquence logique de la loi du Ternaire. On l'exprime en disant que « tout ternaire retourne à l'unité par le quaternaire ». Cette formule, un peu abstraite, nécessite une explication.

Rappelons d'abord que le ternaire se compose de l'actif 1 réagissant sur le passif, 2 pour produire le neutre 3. Ce ternaire pris dans son ensemble constitue par lui-même une unité du second ordre qui est également 1 (4 — 3), 2 (5 — 3), 3 (6 — 3).

Pour appliquer et faire comprendre cette formule, j'utiliserai l'exemple même, très bien choisi, que donne Papus (1).

(1) *Traité élémentaire de science occulte*, 1 vol. in-12. Paris, 896.

Unité ou Retour à l'unité	Opposition ou Antagonisme	Résultat ou Distinction
1. — Première molécule sociale : HOMME	2. — Opposition à cette molécule : FEMME	3. — Résultat ENFANT
4 (1). — Unité d'ordre supérieur, résumant les trois termes précédents : FAMILLE	5 (2). — Opposition ou rivalité : AUTRE FAMILLE	6 (3). — Distinction entre familles : CASTES
7 (1). — Unité d'ordre supérieur, résumant les trois termes précédents : TRIBU.	8 (2). — Opposition : AUTRE TRIBU	9 (3). — Distinction entre tribus : NATIONALITES
10 (1). — Unité d'ordre supérieur : NATION	Etc.	

En tout et toujours, l'opposition de deux unités d'ordre inférieur amène de soi-même la constitution d'une unité d'ordre immédiatement supérieur — ou *vice versa*.

La science normale peut railler cette loi d'ordre dont le côté utilitaire lui échappe : cela n'empêche pas que, même sans qu'elle s'en rende compte, c'est cette loi qui, par son dispositif même, sans lequel il ne peut y avoir que désordre, préside à toutes ses classifications et en donne la clé.

Mais comment s'opère ce retour à l'unité, c'est-à-dire comment 4 devient-il 1 ?

Pour le comprendre, il nous faut aborder maintenant la loi du nombre.

V. — Loi du nombre.

Cette loi, qui dérive à la fois de la loi du Ternaire et de la loi d'analogie, joue un certain rôle en Occultisme,

et sa connaissance jette de la clarté sur bien des obscurités, tant parmi les faits que dans leur expression par les vieux auteurs.

C'est ainsi que Pythagore ne peut être bien compris que par qui connaît la loi des nombres.

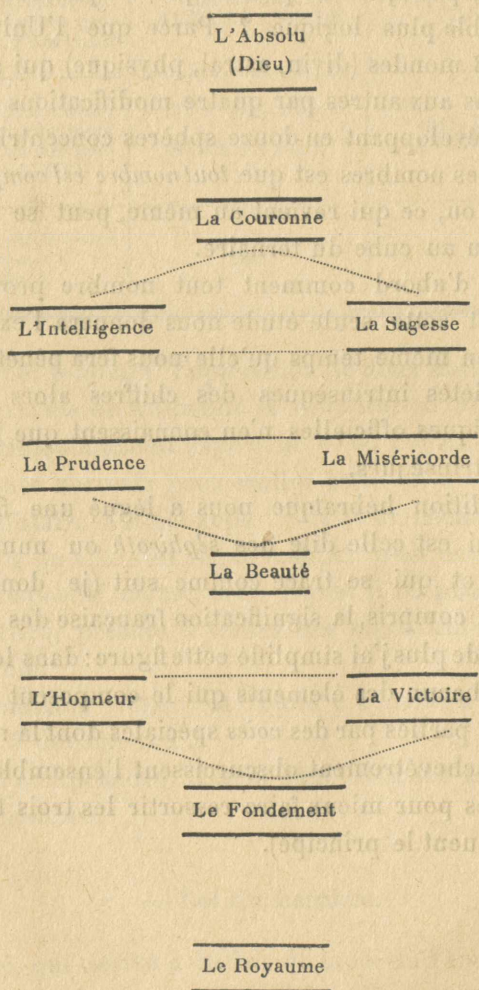
Pythagore désigne l'Univers par 12... pourquoi ce nombre ? Parce que, pour lui, Dieu est 1 et la matière est 2. Mais alors, pourquoi 12 plutôt que 3 qui, au premier abord semble plus logique ? Parce que l'Univers est formé de 3 mondes (divin, astral, physique) qui s'enchaînait les uns aux autres par quatre modifications élémentaires se développant en douze sphères concentriques.

La loi des nombres est que *tout nombre est compris dans le ternaire* ou, ce qui revient au même, peut se ramener au carré ou au cube du ternaire.

Voyons d'abord comment tout nombre provient du ternaire, et cette seule étude nous donnera l'explication de la loi, en même temps qu'elle nous fera pénétrer dans les propriétés intrinsèques des chiffres alors que les mathématiques officielles n'en connaissent que les propriétés extrinsèques.

La Tradition hébraïque nous a légué une figure de Kabale qui est celle dite des *séphiroth* ou numérations mystiques et qui se trace comme suit (je donne, pour être mieux compris, la signification française des manifestations ; — de plus j'ai simplifié cette figure : dans le schéma régulier, chacun des éléments qui le composent est relié aux autres parties par des *voies* spéciales dont la multiplicité et l'enchevêtrement obscurcissent l'ensemble ; je les ai éliminées pour mieux faire ressortir les trois triangles qui constituent le principe).

LES SÉPHIROTH
(SPLENDEURS)
DES DIX NOMS DIVINS



On voit que cette figure représente trois ternaires qui se rapportent : celui du sommet au monde divin : — celui du milieu au monde astral — et celui d'en bas au monde physique. Le tout est dominé par l'Absolu (Dieu) et domine le *Royaume* qui est seulement l'empire des passions humaines.

Laissons donc de côté l'Absolu qui, loin de pouvoir être compris dans un nombre, les contient tous, et le *Royaume* qui, marqué 10 se réduit fatalement à lui-même c'est-à-dire à une unité, et ne considérons que les trois triangles.

Si, à celui du sommet nous appliquons la loi du ternaire nous aurons :

1
3 (1 + 2)   2 (1 + 1)

De ces nombres doivent sortir d'abord ceux du monde intermédiaire :

1
3   2
5 (2 + 3)   4 (1 + 3)
6 (1 + 2 + 3)

Puis, le monde divin, agissant sur le monde intermédiaire produit les chiffres du monde matériel :

1
3   2
5   4
6
7 (3 + 4)   8 (1 + 2 + 5)
9 (4 + 5)

Or, par addition et réduction théosophiques (1) tous ces nombres égalent l'unité ou ce qui revient au même,

(1) On appelle addition théosophique l'addition de tous les nombres contenus dans un chiffre. La réduction théosophique, est au contraire, l'addition de tous les chiffres contenus dans un nombre.

le ternaire (1) ou, ce qui revient encore au même, un multiple du ternaire (6 ou 9). En effet :

$1 = 1$
$2 = 1 + 2 = 3$
$3 = 1 + 2 + 3 = 6$
$4 = 1 + 2 + 3 + 4 = 10 = 1 + 0 = 1$
$5 = 1 + 2 + 3 + 4 + 5 = 15 = 1 + 5 = 6$
$6 = 1 + 2 + 3 + 4 + 5 + 6 = 21 = 2 + 1 = 3$
$7 = 1 + 2 + 3 + 4 + 5 + 6 + 7 = 28 = 2 + 8 = 10 = 1 + 0 = 1$
$8 = 1 + 2 + 3 + 4 + 5 + 6 + 7 + 8 = 36 = 3 + 6 = 9$
$9 = 1 + 2 + 3 + 4 + 5 + 6 + 7 + 8 + 9 = 45 = 4 + 5 = 9$

Et ainsi de suite.

On voit donc que les propriétés subjectives des nombres reposent sur deux sortes d'opérations, presque inconnues des mathématiques usuelles, mais très simples et non moins importantes à connaître.

En résumé, sans être aussi absolu que Pythagore, pour qui tout est nombre et se résume en un nombre, on peut avouer qu'en beaucoup d'ordres d'idées même les plus en dehors des mathématiques, et particulièrement là où intervient la loi d'analogie, toute difficulté, toute recherche, tout problème peut se ramener à une équation qui le résout.

Cet aperçu suffira pour qui veut prendre seulement une connaissance superficielle de la loi des nombres.

VI. — Loi du symbolisme.

Il semble, au premier abord, que l'Occultisme, seul entre toutes sciences, est soumis aux règles du symbolisme, et que, par suite il n'y aurait pas lieu d'en parler, puisque ce symbolisme particulier ne peut être d'aucun service à aucune autre science...

(1) Pour qui voudrait pénétrer plus avant, les œuvres de Hoëné Wronski conduisent, en partant des principes donnés, à des résultats d'une profondeur magistrale.

Mais d'une part la prémisse de ce raisonnement est fausse, attendu que, de nos jours, à la fois pour abréger son travail et pour se retrancher derrière un voile plus épais, toute science qui le peut se dissimule derrière un symbolisme particulier : la modeste arithmétique même a ses signes, l'algèbre a ses signes et ses lettres, la chimie a sa notation et ses formules, etc...

D'autre part, aucune science moderne n'a poussé l'usage du symbolisme aussi loin que la Sagesse antique, et cela dans le but que ses enseignements ne soient compris que des initiés et demeurent lettre morte à tout profane. Or, si l'acquisition d'un symbolisme si profond est inutile aux sciences modernes, il n'en est pas moins vrai que, pour pénétrer dans la Science mystériale, il est absolument nécessaire de connaître les principales règles de ce même symbolisme, sans quoi les récits des vieux auteurs semblent contes à dormir debout, et leurs représentations graphiques ne sont plus que des gribouillages incompris.

Il existe, dans l'étude de l'occultisme, trois formes de symbolisme dont il faut se pénétrer si l'on veut s'assimiler ses enseignements : le symbolisme d'action, le symbolisme de pensée et le symbolisme graphique.

Du premier, je n'ai rien à dire, si ce n'est que sur lui étaient basées jadis toutes les épreuves de l'initiation aux grands mystères (1). Je ne m'occuperai que des deux autres, le symbolisme d'idées et le symbolisme graphique.

Les anciens ne philosophaient pas, ils racontaient, certains que leurs récits, colportés par des ignorants incapables d'en comprendre le sens caché, arriveraient un jour ou l'autre à la connaissance de penseurs qui les pénétreraient et en seraient illuminés.

C'est ainsi que Mosché [Moïse] un initié, prêtre d'Osiris

(1) C'est par une maladroite imitation de ces initiations antiques qu'aujourd'hui la franc-maçonnerie soumet ses postulants à une initiation symbolique, mais d'un symbolisme absolument puéril.

ne l'oubliez pas — a ouvert son livre de la Genèse par le récit d'une création de l'Univers et de l'homme qui semble enfantin à qui n'en saisit que la lettre sans en comprendre le sens caché : les dix premiers chapitres de Mosché sont un traité de haute science et non une histoire ou une géographie.

« Gan-Bi-Heden séjour d'Adam-Eve, représente l'organisme de la sphère universelle du temps, l'organisation de la totalité de ce qui est temporel.

Les fameux fleuves sont au nombre de quatre en un, c'est-à-dire forment un quaternaire organique, n'exprimant pas plus le Tigre et l'Euphrate que le Tibre, la Seine ou la Tamise... Aussi, ces prétendus fleuves sont en réalité des fluides universels qui, partant de Gan, la puissance organique par excellence, inondent la sphère temporelle, Héden, le temps sans bornes de Zoroastre, placée elle-même entre deux Eternités, l'une antérieure, Kædem, l'autre postérieure, Ghôlim (1).

Voici d'ailleurs la traduction que donne des versets 10-14, chap. II de la Genèse, Fabre d'Olivet dans sa *Langue hébraïque restituée* (2).

« 10. — Cependant une émanation lumineuse, telle qu'un vaste fleuve, coulait de la sphère sensible pour la vivification de l'enceinte organique, s'y divisait et paraissait au dehors, selon la puissance quaternaire multiplicative, en quatre principes.

11. — Le nom du premier de ces principes émanés était *Phishôn*, c'est-à-dire la réalité physique, l'être apparent : il enveloppait toute la terre de *Huwila*, l'énergie virtuelle, lieu natal de l'or.

12. — Et l'or de cette terre-là, emblème de la réflexion lumineuse, était bon. C'était encore le lieu natal de

(1) Saint-Yves d'Alveydre, *Mission des Juifs* (1 vol. grand in-8°, Paris, 1884).

(2) 2 vol. in-4°, Paris, 1815-1816.

Bedolla, division mystérieuse, et de la pierre *Shôam*, sublimation universelle.

13. — Le nom du second de ces principes émanés était *Gihôn*, le mouvement formatif : il enveloppait toute la terre de *Choush*, le principe inné.

14. — Le nom du troisième de ces principes immanés était *Hiddekel*, le rapide propagateur, servant de véhicule au principe de la félicité. Le quatrième enfin, recevait le nom de *Phrat*, à cause de la fécondité dont il était la source. »

Aujourd'hui l'Eglise commence à admettre un sens profond à ces récits, poussée par la force des choses, par la géologie qui rit de la création hebdomadaire, par l'anthropologie qui fait des gorges chaudes d'Adam et d'Ève, par l'histoire qui, admettant maintenant Manéthon, Sanchoniaton et Bérose, noie dans le flot des millénaires remontés les 4.004 années si péniblement échafaudées par la chronologie des Bénédictins...

Et cependant l'Eglise s'est étroitement solidarisée, durant dix-huit siècles, avec le sens naïf de ses écritures, et, à l'heure actuelle, elle n'abandonne, du sens littéral de ses livres, que ce que, de toute impossibilité, elle ne peut conserver, défendant le reste avec d'autant plus d'énergie. A quoi cela tient-il ? Je l'ai dit plus haut : en rompant avec toute Gnose, c'est-à-dire avec toute science, l'Eglise s'est retranchée uniquement dans la Foi, et la Foi, qui ne peut s'imposer comme guide qu'à l'ignorance, est obligée de rompre avec la science.

Donc, les anciens ne dissertaient pas : ils établissaient un récit symbolique et le racontaient : à chacun de creuser l'apparence pour en trouver le sens. Les mythologies grecque, égyptienne, romaine, etc., ne sont que des applications de ce principe, et, plus tard, les alchimistes, en nous racontant les aventures du roi, de l'hermaphrodite, ou bien du mari rouge et de l'épouse blanche,

ou bien encore les histoires des dieux, ne font que se conformer à cette façon de transmettre la pensée, qu'ils tenaient des maîtres de la haute science. C'est au lecteur à méditer la fable pour en dégager la vérité.

Le symbolisme graphique est plus difficile à pénétrer car si, pour le précédent, il suffit d'être averti, pour le second, même averti, l'on ne peut comprendre la pensée de l'auteur si l'on ne possède quelques données préalables.

Tout signe graphique symbolisant une idée est appelé Pantacle ; un pantacle est donc l'expression synthétique d'une idée. Il peut signifier un chiffre ou un objet quelconque, ou les deux, ou plusieurs objets : c'est au lecteur de méditer le signe et d'en dégager la valeur.

Je donnerai d'abord un exemple de pantacle général et appliqué.

C.-W. Leadbeater dit, dans son ouvrage *Échappées sur l'Occultisme* (1) : « Dionysos était un des noms donnés au Logos, et son enfance signifiait simplement le début de sa manifestation. On le représente, enfant, jouant avec une toupie, une boule, un miroir et des dés. Vous pensez sans doute que ce sont là des symboles incompréhensibles, mais si vous pouviez les *voir*, vous comprendriez aussitôt que ces jouets représentent, la matière dont sont construits les mondes. La toupie, c'est l'atome qui tourbillonne constamment, et ces atomes sont les briques, avec lesquelles est construit l'édifice du système solaire. Les dés ne sont pas des dés ordinaires, mais sont tous différents, car ce sont les cinq solides platoniciens, les seuls solides réguliers qui existent : le tétraèdre, le cube, l'octaèdre, le dodécaèdre et l'isocaèdre. Eux aussi peuvent être considérés, quoique d'une autre façon, comme des matériaux de construction. Ils représentent les atomes des différents plans de la nature, non pas la forme réelle de ces atomes,

(1) 1 vol. in-12. Paris, 1909.

et ils indiquent à l'étudiant en occultisme pratique certaines qualités fondamentales de ces atomes, et la direction dans laquelle leur force peut se déverser ; nous pouvons en faire une série de sept en ajoutant le point (1) au commencement et la sphère (2) à la fin, nous aurons alors un ensemble d'une signification profonde et cachée. La boule avec laquelle joue l'enfant est naturellement la terre ; son miroir est la matière astrale qui reflète toutes choses en les renversant, et que, pour cette raison on symbolise si souvent par l'eau comme dans l'histoire de Narcisse. Il est très intéressant de remarquer combien tous ces points, d'abord étranges et incompréhensibles, deviennent aussitôt clairs et lumineux lorsqu'on les étudie et qu'on en pénètre le sens. »

Cet exemple montre bien comment doivent être étudiés les symboles de l'occultisme pour la pénétration desquels il a été écrit de nos jours plusieurs ouvrages (3) destinés précisément à aider à ces études. Je me bornerai ici à expliquer les symboles des chiffres qui se rencontrent le plus fréquemment dans les vieux auteurs.

1. Le principe, l'unité, Dieu, l'action ●
2. Le binaire, l'opposition, la réaction. ⊥ ⊥
   (Actif | / Passif —)
3. Le ternaire, l'idée, Dieu tri-un. Δ
4. Le quaternaire, la forme, la matière. □
   (Activité ‖ / Passivité =)
   ou l'Absolu, l'immensité, l'éternité. +
   (Activité | / Passivité —)

(1) Représentée par la pointe de la toupie (*Note de l'auteur*).
(2) Représentée par la boule (*Note de l'auteur*).
(3) *La légende des symboles*, par Marc Saunier 1 vol. in-8° Paris, S. D. *Théories et symboles alchimistes*, par A. Poisson, 1 vol. in-12 carré. Paris, 1891, etc...

5. Le pentagramme, l'Intelligence dirigeant les quatre forces élémentaires, la tête dirigeant les quatre membres (microcosme). ★
6. L'équilibre des idées ou l'Hexagone, le signe divin, le sceau de Salomon, l'Univers (involution et évolution. Dieu uni à la nature). △△ ✡
7. Le septenaire, la pensée dominant la matière. △ □
8. L'équilibre des formes, de la matière. □□ ou □ □
9. L'absolu de l'Idée. △ ✡
10. Le cycle éternel, Dieu, le soleil, l'univers. ○
Etc...

Ce symbolisme, en somme, est un hiéroglyphisme simplifié, et, sans s'en douter, l'astronomie s'en sert encore de nos jours en indiquant par exemple Saturne par les signes : « la lune dominée par les éléments », Jupiter par « la lune dominant les éléments », Mercure, planète neutre, par une « synthèse des astres au-dessus de la matière », etc.

Ces Pantacles et quelques autres sont très simples : il en est de plus compliqués, par exemple l'*Ouroboros* ou serpent se mordant la queue, qui signifie, pris en soi, l'Eternité ; puis, sur le plan divin, l'action de l'esprit sur l'essence et l'énergie ou *vice versa* ; sur le plan astral : la réaction de la grande force sur elle-même ; sur le plan physique, l'action de la force sur la résistance, etc.

Il en est aussi de très compliqués, mais qui, généralement et une fois leur complication pénétrée s'expliquent plus facilement que les pantacles simples. Les lames du Tarot ne sont presque composées que de pantacles très simples, ce qui les rend difficiles à découvrir et à exprimer, car chacun d'eux a généralement trois sens en relation avec les trois plans de l'univers. D'autres fois, la difficulté d'expliquer un pantacle est accrue parce que l'auteur, au lieu de dessiner l'objet, le décrit : c'est le cas des visions d'Ezéchiel et c'est le cas de l'apocalypse de Jean.

Pour interpréter un pantacle, il faut tout d'abord savoir sur quelle partie de la science écrit l'auteur : ce point élucidé facilitera singulièrement les recherches.

On décomposera ensuite le pantacle en chacun des éléments qui le forment, et qui, tous, seront expliqués à part dans leur sens le plus simple.

On examinera ensuite la situation respective de chacun de ces éléments par rapport aux autres, pour établir leurs rapports et réactions réciproques et voir les modifications qui peuvent en résulter, tant pour l'ensemble du pantacle que pour chaque figure prise isolément.

Enfin, quand on se trouve en présence d'une description de pantacle, la façon la plus simple de l'expliquer est de la traduire d'abord par le dessin lui-même, qu'alors on peut analyser.

VII. — Loi d'involution et d'évolution.
(*Loi du Karma et du sacrifice*).

Nous ne nous appesantirons pas sur cette loi considérée dans sa portée générale, puisque la marche involutive puis évolutive du rayon divin a déjà été expliquée au cours du précédent chapitre (1) ; mais il y a lieu d'en montrer l'affectation à l'être humain, et, ce faisant, nous rencontrerons l'application de deux lois qui en dérivent, la loi du *Karma* (2) et la loi du sacrifice.

— Dans le tourbillon des forces courbes cosmiques, résultant de l'émanation des rayons divins et constituées comme eux sur le plan astral, d'Esprit, d'Énergie et d'Essence-substance, une monade s'est rencontrée, roulée, emportée dans le cours vertigineux des vortex astraux que dirigent les Egrégores, ministres du Principe Absolu. Sa

(1) V. p. 439 et suiv.

(2) Terme sanskrit signifiant *Action* : c'est la loi des mérites et des démérites.

destinée est infime : demeurer jusqu'à sa réintégration dernière un atome dans l'univers et se trouver, à ce titre, confondue avec des myriades d'atomes semblables, pour faire partie ici d'une molécule de matière inerte, là d'une cellule végétale ou animale, plus loin d'un ion voyageur, ou particule d'une force astrale...

Un jour, au cours de ses migrations continues parmi les remous des fluides, à travers les champs immenses des espaces, il s'est fait en elle comme un éclatement de lumière et son esprit, ou plutôt ce qui remplace en elle la parcelle divine d'esprit obnubilé, son sentiment d'affinité a compris que son sort pouvait être modifié suivant son désir de l'heure ; elle s'est rendu compte que d'autres monades comme elle avaient pu changer leur voie, et, au lieu d'être confondues dans le Grand Tout cosmique, conquérir, à force d'efforts et de luttes sans cesse renaissantes, une individualité propre qui, à la longue des temps, devait les rapprocher du centre divin en leur laissant la conscience de leur *moi* particulier.

— « Ah ! vivre !... Vivre pour moi et non pour l'Univers ! Vivre par ma volonté et non par le Vouloir principiant ! Vivre par mon énergie propre et non par la Force immanente !... Vivre par un effort d'autant plus grand qu'en est plus merveilleuse la récompense finale !... »

Or, cet âpre désir et cette prière ardente ont été accueillis par les Entités Directrices, et il a été permis à cette monade de vivre selon son vœu. Dans un éclatement de révélation, on lui a fait voir la route, longue, âpre, hérissée de difficultés et de périls sans nombre ; mais aussi elle a compris, au terme du calvaire, la rédemption de la croix et le souverain éblouissement de sa vie à venir au delà de la matière... Elle a voulu !

Et puis, quoi ! si, un jour de suprême navrement, la voie lui semble trop longue ou trop abominable, l'épreuve au-dessus de ses forces, et insoutenable le fardeau de soi-

même, le suicide n'est pas l'apanage des seuls hommes de la terre — et ceux-là encore ne peuvent tuer que leur corps : à elle, il sera loisible, à l'heure de la désespérance insurmontable et des tragiques vouloirs, de s'abandonner sans retour aux fluides astraux dont les remous l'emporteront, dont la substance dissoudra la sienne, et elle redeviendra la pauvre et minuscule chose qu'elle était : une monade roulée comme des myriades d'autres monades dans l'incommensurable vortex des tourbillons de forces cosmiques.

Mais elle a voulu — et son vouloir, persistant, a dominé toutes choses adverses...

Alors elle a été emportée par son involution aux limites de l'abîme inconnaissable, dans les barâthres de la matière en voie d'élaboration, dans le formidable Tohu-Wabohu des livres de la Création. Là, pour gravir dès le début, la montée longue et laborieuse entre toutes qui l'attend, elle a perdu jusqu'au sentiment de son individualité.

Et quand elle a pris sa forme première, presque amorphe, molécule de pierre agrégée à d'autres molécules de pierre, sa pauvre petite animule-germe lui a même été ravie pour se confondre avec l'âme collective des pierres. Mais, dès lors, le chemin s'est ouvert devant elle, la voie triple d'évolution à la fois physique, intellectuelle et morale, pour lui permettre de devenir progressivement une créature humaine avant de participer à Dieu lui-même.

Elle a d'abord vécu, molécule de pierre, perdue dans des agrégats de pierre, cherchant à élaborer sa forme première, soumise à la dure loi de sacrifice qui la suivra jusqu'à Dieu, puisque Dieu, en l'imposant à ses créatures, s'y est soumis lui-même, dans le principe, par l'émanation de son propre rayonnement ; cette loi souveraine du sacrifice, l'inéluctabilité lui en est alors inculquée, en attendant qu'elle la puisse pratiquer de sa propre volonté,

par la volonté des plantes qui la désagrègent pour se nourrir de sa substance, par les vents qui s'en font un jouet, par l'océan qui, la roulant dans ses flots et rongeant ses aspérités, lui montre la voie de la forme.

Cette voie, elle l'a enfin trouvée en affinant elle-même sa propre substance peu à peu devenue marmoréenne ; dès lors, elle s'adapte à la forme et se mue en cristal (1) : son évolution physique est commencée, et son animule-germe fait une première tentative de particularisation.

Après une longue série d'existences parmi les pierres, après un cycle d'avatars sans nombre, elle passe sur la limite des deux mondes, minéral et végétal ; elle devient un de ces lithophytes hybrides, dont on ne sait s'ils sont une herbe ou un caillou ; puis, entrée définitivement dans la série végétale, elle s'exerce d'abord aux formes les plus simples et aux organisations les plus rudimentaires, algue, mousse ou lichen — toujours soumise à la loi du sacrifice, qui s'impose à elle avant qu'elle arrive à la comprendre : alors, ce sont des animaux ou des parasites végétaux qui la dévorent et vivent de sa substance.

Mais progressivement elle monte et se développe ; ses formes s'affinent ; son animule fait encore partie d'une âme collective, mais cette âme collective n'est plus celle des pierres, c'est l'âme collective des plantes, tout d'abord, qui ensuite se spécifiera pour devenir l'âme collective de l'espèce, puis, à mesure qu'elle montera, l'âme collective de la famille, et enfin, son animule se séparera de la collectivité, s'individualisera et lui deviendra propre le jour où, prête à passer dans sa série animale, elle aura acquis la sensibilité, sous la forme affinée de la *mimosa pudica* ou de tel autre végétal supérieur.

La voici enfin sur le seuil de la série animale — tout d'abord à l'humble rang des amibes, rhizopode aquatique

1. V. la planche en tête du volume : Evolution de la matière, la roche brute s'affinant au marbre, puis s'élevant aux formes cristallines.

ou protée diffluent, puis des zoophytes qui, dans un organisme un peu supérieur à celui du végétal, continuent à vivre la vie des plantes ; puis elle s'élève sur l'échelle des êtres, tour à tour mollusque, puis annélide, puis enfin vertébré et vertébré supérieur. Dès lors, l'être a compris la loi d'amour et de sacrifice : premier degré de l'évolution morale : il a connu la maternité ! Dès lors aussi son évolution intellectuelle a commencé : l'instinct, chez lui a fait place à l'intelligence ; mais c'est surtout chez l'être humain que, l'évolution physique, atteignant son point culminant au point de vue terrestre et se poursuivant en évolution hyperphysique, la double évolution morale et intellectuelle développera ses stades successifs.

Il ne faut pas croire que dans l'humanité, cette monade qui vient à peine de l'aborder, se place de suite au premier rang, non ! Comme elle a fait l'apprentissage de la vie physique depuis les premiers degrés de la pierre, de même il lui faut faire l'apprentissage de la vie humaine, et surtout de sa principale caractéristique, l'intelligence, depuis l'origine de la matière cérébrale dans l'homme, chez les bushmen, les Botocudos, les sauvages de l'Australie ou les barbares du plateau central d'Asie : et ce n'est qu'à la longue que, ayant développé son esprit rudimentaire pour en faire une véritable intelligence, elle prend rang dans l'humanité du progrès.

Mais, pour en arriver là, que d'existences successives à tous les stades de la nature, que de siècles, que de myriades de siècles, que de myriades de myriades de siècles !... Qu'importe !... Est-ce qu'un millénaire de siècles géologiques, dont chacun vaut cent mille de nos années, compte pour une seule minute sur le gnomon de l'éternité ? Est-ce que ce n'est pas à grand renfort de millénaires que la nature a posé dans l'espace les assises de notre univers ? Laissons donc de côté la question de temps : elle est contingence négligeable, comparée ou

résultat, et le résultat est celui-ci : L'homme terrestre a mis cent mille ans a construire son savoir minuscule (1) combien faut-il compter de millénaires entre le galet que roulent les abîmes de l'océan et l'homme qui se dresse pour regarder l'étoile derrière laquelle il devine Dieu ?

Ainsi, à force de siècles, la monade a pris conscience d'elle-même ; elle est devenue le *moi* d'un être humain composé de millions de cellules dont chacune est elle-même composée de millions de monades non évoluées, et qui, d'ordre naturel et divin, se groupent autour de leur sœur privilégiée pour lui donner l'organisme nécessaire à son évolution vers ses lendemains.

Car, arrivés à ce point, seuls l'orgueilleux et le naïf peuvent penser qu'ils ont atteint le faîte... le penseur médite et comprend que la devise humaine est : *Excelsior !* Plus haut ! Encore plus haut ! Toujours plus haut !.. Au delà du faîte, il y a les sommets ! Au delà du relatif, il y a l'absolu ! Au delà de l'homme qui se sent une parcelle de Dieu, il y a Dieu lui-même qui l'appelle.

Et la révélation s'est faite en lui : deux voies le conduiront vers le Principe souverain, vers l'Aïn-Soph des Séphiroth hébraïques, vers le Brahm irrévélé ; deux voies qu'il lui faut parcourir non pas à l'exclusion l'une de l'autre, mais simultanément ou alternativement : la voie de la science et celle du bien, l'étude et la morale, toutes deux dominées par l'immuable loi du sacrifice, et qui le mèneront vers l'Absolu de tout, c'est-à-dire de la Science intégrale et du Bien parfait.

Mais encore, une vie lui suffira-t-elle pour remplir une tâche aussi grandiose, pour parfaire le labeur d'un sur-

(1) Il y a 80.000 ans que se produisit l'avant dernier cataclysme qui sépara l'Atlantide en Daitya et Routa, où s'élevait la Cité-aux-portes-d'or et qui est devenue plus tard la Poséidonis de Platon ; or, la science atlante d'où dérivent la Sagesse antique et la science des sanctuaires, était en plein épanouissement à cette époque.

homme à édifier ?... Une vie ? Qu'est cet atome de temps au regard de l'éternité ? Mille vies peut-être... un million de vies, peut-être... Le passé est là pour présager de l'avenir, et je vous le dis en vérité : sur l'échelle mystique des êtres qu'entrevit l'inspiré Iacoub, l'homme terrestre a peut être moins encore d'échelons sous les pieds qu'il n'en a sur la tête...

Mais après ! Oh ! après... Les roues d'Ezéchiel n'ont jamais essaimé, dans leur resplendissement de foudres et leur éclatement des soleils accumulés, la cent millième partie de l'éblouissement sans nom comme sans limite qui se révèle à son regard interne et qu'il devine par delà les ombres de demain. — O homme, parcelle de Dieu, marche, et tu seras Dieu... non pas l'Ineffable que nul verbe ne peut enserrer, non pas l'Irrévélé qui restera toujours *SOI* dans l'apothéose des Univers où repose son pied, mais plus que les idoles d'or qu'acclament les foules, plus que le Dieu anthropomorphe des religions exotériques, plus même que le Dieu imaginé par tes extases humaines, par le délire le plus merveilleusement exacerbé de ton esprit, quand il martèle le rêve pour en faire jaillir l'impossible !

Or, ces deux voies qui le doivent conduire au but révélé, l'homme les suit, consciemment s'il est éclairé, sans s'en douter, au cours des vies hyliques, si son esprit est obnubilé par les gangues de la matière. Avant de venir, il a choisi sa route, il la doit suivre — au prix de soi-même s'il le faut. Mais s'il trébuche sur l'obstacle ? Mais si le poids de l'épreuve écrase sa volonté ? S'il se détourne lâchement du labeur et du devoir ?

C'est ici qu'intervient la loi du Karma.

L'intervalle de deux vies est le repos après le labeur. La créature humaine, harassée de fatigue, a dépouillé le vêtement de chair qui lui permettait de vaquer à ses devoirs terrestres... Maintenant elle a poussé le grand soupir de la délivrance et s'est endormie au monde où

elle vient de passer... Mais après le relâchement nécessaire, après la reprise de possession de la véritable vie dont la vie terrestre n'est que la pâle et lamentable caricature, elle établit, sous la direction des Etres amis et des Entités supérieures, le bilan de son dernier passage dans la matière. A-t-elle surmonté l'épreuve, ou s'y est-elle dérobée ? A-t-elle commis un acte mauvais ? Elle se repent... qu'importe ! l'acte mauvais doit être réparé : le repentir banal n'est rien sans l'effacement du mal, soit envers la victime, soit envers ceux qui, après elle en ont souffert, soit envers la collectivité dont elle est solidaire. Si l'être a failli, l'épreuve doit être renouvelée — et plus dure encore, plus accablante que précédemment. Telle est l'inéluctable loi des mérites et des démérites. Arrive-t-il, au contraire, pantelant, brisé par les aspérités de la route, mais vainqueur de la vie et auréolé par le sacrifice ? Il s'est rapproché de l'Absolu Divin... il hausse son front meurtri, et les Egrégores et les Démiurges déposent le baiser de l'Innommable sur le front du frère inférieur qui s'est immolé pour monter vers eux !

Et sa part, alors, est l'ineffable sérénité de la paix jusqu'au jour où le vient solliciter une nouvelle épreuve...

Sur la terre déja parcourue ? Sur des mondes arriérés, pour les guider ? Sur des astres plus proches, moralement et intellectuellement, de l'Absolu ?... Qu'importe où l'entraînent de nouvelles épreuves, de nouveaux labeurs ou des sacrifices renouvelés ! Ce lui seront autant de degrés encore qu'il franchira sur la mystique échelle des êtres... *Excelsior !* (1)

C'est ce qu'a fort excellemment résumé Ed. Schuré (2), lorsqu'il écrit : « L'idée de la pluralité des existences

(1) Il n'est dans mon vouloir que de donner ici un aperçu de l'entre-deux-vies. La question est traitée à fond dans un autre ouvrage. *La Vie Posthume*, 1 vol. in-8°, Paris S. D.

(2) *Enquête sur l'occultisme. La Vie morale*, mars-avril, 1923.

descendantes et ascendantes de l'âme a pour objet le rythme de l'âme individuelle dans son évolution cosmique. L'atome spirituel, l'embryon du moi humain, descend du monde divin dans un état demi-conscient pour se développer dans les profondeurs de la matière et remonter à sa source divine dans la plénitude de sa conscience, à travers une série d'existences alternativement corporelles et spirituelles, pour atteindre enfin, si elle ne se laisse pas retomber, à l'état divin, où selon l'expression d'Hermès Trismégiste, elle se joint aux dieux pour gouverner le monde. De cette idée hardie, mais éblouissante de vérité pathétique, la poésie hindoue, le livre des morts égyptien, l'enseignement de Pythagore et de Platon, la tradition des druides et des bardes de la légende celtique, ont donné les incarnations et les métempsychoses les plus suggestives, qui prouvent sa puissance d'action sur l'âme humaine. C'est d'ailleurs le seul concept qui donne une idée organique de l'immortalité de l'âme en la faisant rentrer dans la loi des métamorphoses et de l'évolution universelle. Les Grecs l'ont bien compris en donnant pour symbole à la divine Psyché le papillon qui sort de la chrysalide. »

VIII. — **Quelques lois secondaires. — Loi des correspondances. — Loi d'Aspir et d'Expir. — Loi des signes d'appui. — Loi d'aimantation.**

Telles sont les principales lois qui dominent l'occultisme et qui trouvent leur application dans l'universalité de sa science. Il en existe toutefois d'autres, mais moins générales et d'application moins constante que celles qui précèdent, et que, néanmoins il est bon de connaître. Parmi ces lois secondaires, je citerai — les quatre suivantes qui se rencontrent le plus communément.

I. — *La loi des correspondances*, en vertu de laquelle tout objet, tout acte existant dans le monde matériel a sa correspondance nécessaire sur chacun des deux autres plans du Kosmos. C'est en somme un dérivé de la loi du Ternaire ; mais elle doit son importance à ce fait qu'elle donne lieu à la *loi* dite *des signatures* qui se trouve à l'origine de toutes les sciences divinatoires, et qui peut se formuler ainsi : Tout ce qui existe sur le plan physique manifeste son caractère par des traits spéciaux qui peuvent être appréciés par une intuition développée au moyen de l'observation.

II. — *La loi d'aspir et d'expir*, qui se manifeste par l'alternance constante dans un rythme toujours semblable à lui-même, de la lumière et de l'ombre, de la vie et de la mort, du flux et du reflux, du jour et de la nuit du chaud et du froid, etc., est une simple mais logique, résultante de la loi générale d'involution et d'évolution, ainsi que de la loi de polarité.

III. — *La loi des signes d'appui*, base de toute action hyperphysique est une application magique de la loi d'analogie : Tout être voulant agir sur le plan astral ou le plan divin doit s'appuyer sur un signe correspondant analogiquement avec l'objet ou le but vers lequel tend sa volonté. — C'est ainsi qu'une prière est plus ardente si elle s'appuie sur un objet béni, et une projection de mal plus nuisible quand elle utilise une image de l'ennemi.

IV. — Enfin, *la loi d'aimentation*, issue de la loi de polarité, peut se formuler comme suit : Les pôles de l'actif s'intervertissent dans le passif; par exemple, chez l'homme le sexe est polarisé positivement et le cerveau négativement ; la femme présente l'aimantation diamétralement opposée ; de même, dans l'action de magnétiser, l'effet obtenu par la face palmaire de la main droite sera produit, si l'on emploie la main gauche, par la face dorsale de cette main, et *vice versa*, etc...

C. — Les Faits primordiaux.

Il ne peut pas entrer dans mon dessein de dresser ici l'inventaire exact et complet de tous les faits qui ressortissent à l'Occultisme et dont, un jour ou l'autre — et ce jour est proche — la science normale aura à s'occuper : des volumes ne suffiraient pas à telle tâche.

L'Occultisme, en effet, héritier de la Sagesse antique et du savoir mystérial, est, à proprement parler, la science de la vie : or, tout ce qui existe est vivant, du grain de sable au soleil, de l'atome à Dieu : seule change la modalité vitale. L'Occultisme, ainsi compris, est donc la science du Tout Universel, et il serait impossible de condenser, même les généralités en un seul volume, puisque, dans les 1.200 pages de son *Traité méthodique de Science Occulte*, le Maître Papus a dû se borner à quelques vues d'ensemble théorique. Quant aux faits, ils sont innombrables. Au cours de ces pages, j'en ai cité quelques-uns ressortissant soit à l'hyperchimie (alchimie) soit à l'hyperphysique (magie), soit à la psychologie transcendantale, etc.

Ayant donc maintenant à parler des principaux faits, je me bornerai à prendre une des maîtresses lois de l'Occultisme, la loi du Ternaire dans son application générale à l'Univers, et de relever, dans cette application, quelques-uns parmi les faits absolument acquis, qui sollicitent dès à présent l'étude et l'expérimentation de tout scientiste n'étant pas absolument inféodé au misonéisme si cher aux tenanciers de la science contemporaine.

Dieu est tri-un, l'univers est tri-un, l'homme est tri-un...

En ce qui concerne la première proposition, la science répond que cette question, purement religieuse et doctrinale, ne la regarde pas : c'est donc à la théologie que j'aurais affaire si la théologie et l'Occultisme n'étaient en ceci dans un accord absolu. En effet, le Christianisme divise la Divinité en trois personnes : Père, Fils et Esprit, alors que

la Sagesse antique y voit l'Essence, l'Energie et l'Esprit.

Or, le Père a dit : Je suis celui qui est (1) : il représente donc l'Essence ; le Fils a dit : Je suis la vie (2) : il représente donc l'Énergie qui, sur le plan astral, devient de la vie en principiation et, sur le plan physique, donne toutes ses modalités multiples à la force vitale. A quoi tient cet accord ? Il n'y a qu'à examiner la doctrine du *Logos* qui est purement alexandrine pour comprendre que tout ceci vient d'Égypte et résulte d'une adaptation des grandes théories mystériales, à une époque où l'Eglise constituait sa doctrine et où la Sagesse antique vivait encore dans la mémoire d'initiés devenus chrétiens.

Restent maintenant à examiner le plan astral, intermédiaire entre le plan physique et le plan divin, et les parties animiques de l'être humain qui vivent sur le plan astral et dont l'ensemble constitue, pour l'homme, un intermédiaire plastique par le jeu duquel l'idéation se mue en action.

J'ignore quelle est la théorie de l'Église en ce qui touche le plan astral ; mais je sais que son enseignement exotérique, celui qu'elle distribue dans les séminaires à ses futurs ministres, comporte, dans la composition qu'elle attribue à l'être humain, l'existence d'un corps fluidique qu'elle appelle aérosome et qui répond absolument à l'ensemble du fantôme (composé des divers éléments de l'âme distinguée elle-même de l'Esprit) (3).

Il est inutile de demander à la Science d'aujourd'hui ce qu'elle pense du plan astral ou de l'organisme fluidique : elle les ignore complètement, radicalement. Et la cause en est simple : j'ai, plus haut, montré la science se jetant, en haine de l'Église, dans le matérialisme le

(1) Ex. III, 14.
(2) Jh, XI, 25 et XIV, 6.
(3) V. III°, partie, chap. III, p. 443 *seq.* Là encore, c'est-à-dire dans cet enseignement de l'Église, il faut reconnaître l'influence des idées alexandrines.

plus absolu ; par suite, aujourd'hui, la science est prisonnière d'elle-même : en vain s'écroule le matérialisme, la science demeure sur les assises qu'elle s'y est édifiées. Quand, devant l'effondrement de la matière, quelques-uns de ses tenanciers comprennent qu'un sacrifice aux idées spiritualistes est urgent si l'on ne veut pas voir toute science tomber dans le néant, ils admettent Dieu... mais cet effort les a épuisés ; ne leur demandez pas autre chose ; ils ignorent le reste.

Or, le reste, en ce qui touche la loi du Ternaire, c'est l'existence du plan astral et, pour l'homme, la possibilité de capter l'Énergie vitale qui y réside : et ce sont toutes les possibilités sans nombre que révèle, dans l'organisme humain, l'existence d'un organisme fluidique vivant sur un plan supérieur.

Voyons donc d'abord ce qui a trait à l'énergie primordiale.

I. — Le plan astral.

Tous les auteurs sont d'accord pour reconnaître l'existence d'une énergie première d'où dérivent toutes les forces naturelles : ils ne diffèrent entre eux que sur sa modalité.

Cette énergie primordiale se trouve mentionnée dans la Table d'Emeraude, sous le nom de Thélesme ; les auteurs intermédiaires l'ont communément appelée lumière astrale, les alchimistes Azoth (1), et les mystiques, le corps igné du Saint-Esprit.

E. Lévi dit d'elle :

« Il existe un agent mixte, un agent naturel et divin, corporel et spirituel, un médiateur plastique universel,

(1) Ce mot, qui désigne le grand agent hermétique, la Vie, prise en soi et dans son absolu, comme origine et fin de tout, est composé de l'*A* qui est la première lettre des trois alphabets principaux de l'antiquité, et de chacune de leurs dernières lettres : *Z* latin, *Oméga* grec, et *Thav* hébraïque.

un réceptacle commun des vibrations, du mouvement et, des images de la forme, un fluide et une force qu'on pourrait appeler, en quelque manière, l'imagination de la nature.

« Par cette force, tous les appareils nerveux communiquent secrètement ensemble ; de là viennent la sympathie et l'antipathie ; de là viennent les rêves ; par là se produisent les phénomènes de seconde vue et de vision surnaturelle. Cet agent universel des œuvres de la nature c'est l'*od* des Hébreux et du chevalier de Reichenbach, c'est la lumière astrale des Martinistes... La lumière astrale aimante échauffe, éclaire, magnétise ; attire, repousse ; vivifie, détruit ; coagule, sépare ; brise, rassemble toutes choses sous l'influence de volontés puissantes (1).

Et ailleurs :

« La substance une est ciel et terre, c'est-à-dire, suivant ses degrés de polarisation, subtile ou fixe... Lorsqu'elle produit la splendeur, elle se nomme lumière. Elle est à la fois substance et mouvement: c'est un fluide et une vibration perpétuelle... il se révèle par quatre sortes de phénomènes et a été soumis au tâtonnement des sciences profanes sous quatre noms : calorique, lumière, électricité, magnétisme... Cet agent solaire est vivant par deux forces contraires, une force d'attraction et une force de projection, ce qui fait dire à Hermès que toujours il remonte et redescend... La lumière universelle, lorsqu'elle aimante les mondes, s'appelle lumière astrale ; lorsqu'elle forme les métaux, on la nomme azoth ou mercure du Sage ; lorsqu'elle donne la vie aux animaux, elle doit s'appeler magnétisme animal (2). »

La Kabale hébraïque la voyait sous trois modalités répondant à la polarité universelle : l'*od* (positif), l'*ob* (négatif) et l'*aour* (neutre).

(1) *Histoire de la Magie*, 1 vol. in-8, Paris, 1892.

(2) *Clé des grands Mystères*, 1 vol. in-8, Paris, S. D.

Pour Louis Lucas, c'est du mouvement :

« Le mouvement, c'est le souffle du Dieu en action parmi les choses créées ; c'est le principe tout puissant qui, un et uniforme dans sa nature et dans son origine peut-être, n'en est pas moins la cause et le promoteur de la variété infinie des phénomènes qui composent les catégories indicibles des mondes ; comme Dieu, il anime ou flétrit, organise ou désorganise, suivant des lois secondaires qui sont la cause de toutes les combinaisons et permutations que nous pouvons observer autour de nous (1).

Ce même auteur en dit encore :

« Le mouvement, c'est l'état *non défini* de la force générale qui anime la nature ; le mouvement est une force élémentaire, la seule que je comprenne et dont je trouve qu'on doive se servir pour expliquer *tous* les phénomènes de la nature ; car le mouvement est susceptible de *plus* et de *moins*, c'est-à-dire de condensation et de dilatation, électricité, chaleur, lumière. Il est susceptible encore de combinaison et de condensation. Enfin, on retrouve chez lui l'organisation de ces combinaisons. Le mouvement, supposé actif matériellement et intellectuellement, nous donne la clé de tous les phénomènes (2). »

En résumé, ce que Louis Lucas appelle *mouvement*, je l'appelle, d'une façon plus générale, *Vie*, et je suis arrivé à cette conclusion par de multiples expériences de psychologie poursuivies non seulement par moi-même, mais par des maîtres — de mes Maîtres — qui s'appelaient le Dr G. Encausse, le Dr H. Baraduc et le Col. de Rochas.

D'autre part, quand je parle de *Vie*, il ne faut point croire qu'il s'agit de vie modalisée, tonalisée et spécifiée ; non, la *vie* dont je parle est de la vie en principiation, qu'à la vérité nous pouvons prendre sur le plan voisin telle quelle, mais qui, pour se manifester sur notre plan

(1) *Chimie nouvelle*, 1 vol. in-12, Paris, 1854.
(2) *Id.*, *médecine nouvelle*, 2 vol. in-12, Paris, 1862.

matériel, a besoin d'être élaborée par l'organisme qui se l'est assimilée, pour être, par lui modifiée et adaptée aux fins dont il est besoin.

Contrairement à la force matérielle qui, introduite dans l'organisme, s'y affine successivement en force musculaire, force nerveuse, force cérébrale..., l'énergie vitale captée sur le plan voisin est modifiée tout d'abord, dès qu'elle est introduite dans l'organisme, et avant tout, en vie cérébrale et nerveuse qui, en se matérialisant, si je puis employer ce terme, se diffuse dans les organes et les appareils.

En résumé, près de nous, sur le plan voisin, c'est-à-dire à notre portée, il existe un réservoir de vie où chacun de nous, sous certaines conditions et réserves naturellement, peut la puiser en quelque sorte à volonté. Je n'ai pas à dire ici les voies et moyens : ces explications seront données de façon complète et détaillées dans un ouvrage ultérieur où elles seront mieux à leur place (1). Il me suffit ici d'avoir indiqué le fait avec l'absolue certitude qu'un jour ou l'autre il s'imposera à l'attention des physiologistes.

J'arrive maintenant aux possibilités latentes que recèle l'homme normal, possibilités que les officiels, matérialistes avant tout et ne voyant que le corps — ou, au plus, admettant l'esprit mais sans comprendre qu'un lien doit exister entre l'un et l'autre — traitent couramment de nons-sen et d'absurdités.

II. — L'intermédiaire plastique.

L'homme est tri-un, composé à la fois d'un esprit, émanation directe de la Divinité, d'une âme d'ordre composite formée d'aithers différenciés, c'est-à-dire de substances astrales (2), et d'un organisme matériel.

(1) *L'Occultisme et la Vie*, 1 vol. *sous presse*.

(2) V. l'*Ame humaine* du même auteur, 1 vol. in-12, Paris, S. D.

Voilà le fait. En voici maintenant les conséquences.

L'esprit vit sur les limites inférieures du plan divin l'âme vit sur le plan astral et l'organisme dans la matière La matière influe beaucoup sur la totalité de l'être, parce que les sens ordinaires ne sont organisés que pour percevoir la matière ; mais que le corps et l'âme soient temporairement annihilés, ce qui n'arrive que chez les créatures d'élite, par exemple dans les cas d'extase ou de ravissement, et l'esprit prend conscience du milieu sublime où il se trouve ; que le corps seul soit momentanément non pas annihilé mais simplement mis en état de passivité et d'inertie par le sommeil, par une méditation profonde ou pour tout autre motif, et l'âme prend conscience qu'elle ne vit pas sur le plan physique : elle en prend conscience par les songes (1), par les intuitions, par des impulsions de sympathie ou d'antipathie qui s'imposent à elle et qui lui proviennent de l'ambiance astrale où elle se trouve.

Il y a même plus : Placée sur le plan où s'élaborent les formes de l'avenir, où se gênèrent en principiation les séries de clichés astraux que le monde sensible devra ensuite réaliser, l'âme peut prendre connaissance du futur, en tant, toutefois, qu'il n'est pas modifié par le libre arbitre de l'homme ; en d'autres termes le lendemain lui apparaît tel qu'il doit logiquement et idéalement découler du présent, quitte lorsqu'il passe à sa réalisation sur le plan physique, à être modifié, s'il y a lieu, par la volonté humaine. De là pour l'âme, pendant que l'organisme matériel n'agit plus sur elle, les songes prémonitoires et autres mystérieux avertissements qu'elle reçoit sur le plan astral, et que l'homme appelle des intuitions, des pressentiments ou autres notions préalables des choses qui s'imposent à lui en dehors de tout raisonnement.

(1) Ne pas confondre avec les rêves qui ne sont que des réminiscences de la vie matérielle emmagasinées dans l'âme causale.

Mais l'âme comporte en soi tout un organisme fluidique qui est le double exact du corps physique et qui apparaît quand, au cours de nos expériences de psycho-physiologie, nous isolons l'âme vitale (1). Cet organisme fluidique possède des sens bien plus délicats que ceux du corps physique. De plus l'âme sensitive (2), quand nous l'isolons nous révèle, chez tous nos sujets magnétiques, un sens unique d'une extraordinaire acuité résumant non seulement les cinq sens normaux mais encore d'autres qu'ignore l'homme terrestre : ce sens, lorsque nous l'étudions, nous l'appelons *sens astral* parce qu'il semble surtout trouver son champ d'application sur le plan supérieur.

Or, supposez un être ayant la possibilité de mettre en œuvre tous ses sens supra-normaux sur le plan astral — et c'est le cas à la fois de tous les sensitifs à l'état de veille et de tous les sujets magnétiques en certains états d'hypnose — et vous comprendrez la voyance dans le temps ou dans l'espace, la clairaudience, la divination, la télépathie et autres manifestations propres au plan astral, mais que ces sensitifs et ces sujets nous rapportent sur le plan physique.

D'autre part, il n'est personne à qui il ne soit arrivé d'avoir ce qu'on appelle des *absences ;* c'est le cas où l'esprit vagabonde, laissant où il est le corps physique parfaitement éveillé, mais dans une sorte d'inconscience qui le soustrait momentanément aux influences des choses ambiantes... Supposez le corps complètement endormi, ou tout au moins absolument inconscient et dans un engourdissement complet : alors, ce que l'esprit fait si facilement de façon courante, rien ne l'empêche de le faire, dans ces conditions encore plus faciles, en entraînant avec soi l'âme dont momentanément le corps n'a

(1) Appelée aussi double aithérique ou corps odique.
(2) Corps astral ou corps de désir d'autres écoles.

plus besoin ; mais l'âme, je le répète est de nature fluidique : elle peut donc tomber sous les sens assez déliés pour la percevoir ; plus encore : étant composée de substance astrale qui est la base de toute matière physique, elle peut se condenser de même qu'elle peut prendre, dans l'ambiance, de la substance humaine (1)... Dans ces conditions il est aisé de comprendre l'apparition des vivants, le *wraith* ou vision d'un moribond, le dédoublement, en un mot, de l'être humain qui, ces dernières années, c'est-à-dire depuis que l'attention a été attirée sur se genre de phénomènes, a été si souvent constaté par la plaque photographique.

Si, d'autre part, en ce qui concerne ce phénomène d'apparition fantômale des vivants, on se reporte à ce qui a été dit plus haut, que la forme de l'âme sensitive (ou corps astral) est soumise à la volonté de l'être, ce que d'ailleurs nous démontrent nos expériences journalières de psychophysiologie, on est amené à admettre logiquement que cette apparition peut se produire sous une forme qui n'est pas celle du sujet lui-même : et alors voici établie la réalité du phénomène de lycanthropie (loups-garous) que les scientistes et autres gens soi-disant sérieux regardent comme une mauvaise plaisanterie, indigne de leur attention...

Mais il y a plus encore.

Si l'on veut bien se reporter à la loi d'involution, on se rappellera que le rayonnement divin est tri-un, composé d'esprit, d'énergie et d'essence ; à mesure qu'il s'éloigne de sa source, l'esprit devient intelligence, instinct, affinité... L'énergie se modifie en force vitale puis

(1) Du fluide odique que chacun de nous comporte en soi et qui est interchangeable. L'emploi de tous ces procédés est peut-être soumis à la volonté mais serait trop long à expliquer ici. L'étude en a été faite ailleurs de façon détaillée (V. *Méthode de dédoublement personnel*, du même auteur, 1 vol. in-8°, Paris, 1910).

mécanique... L'essence se mue en substance puis en matière, d'abord sans forme, puis avec forme (1)... mais si loin que la matière soit de sa source primordiale, et si grossière soit-elle devenue, il y subsiste toujours, je l'ai démontré, comme une vague clarté divine de l'esprit qui s'y manifeste sous deux modalités : volonté et mémoire.

D'autre part les choses sont constituées comme les êtres, chez qui la mémoire emmagasine ses souvenirs non pas dans le cerveau (qui n'entre en action que dans la remise au jour des souvenirs) mais dans l'âme intelligente (2), laquelle se présente devant l'expérimentateur, comme une aura lumineuse enveloppant tout l'être et rayonnant autour de lui. Ce rayonnement a été étudié, dans les choses, particulièrement dans les plantes, les cristaux, les aimants, etc., par le chevalier de Reichenbach et par le colonel de Rochas. Supposez donc un objet entrant en contact avec un individu quelconque : il y aura simplement attouchement ; mais, ce contact, examinez-le sur le plan astral, et vous y trouverez l'intercommunication entre l'aura où sont emmagasinés les souvenirs de l'objet et l'aura de l'intelligence humaine : l'une percevra l'autre, et alors naîtront les manifestations de la science nouvelle assez improprement appelée *psychométrie*, qui est appelée à devenir dans l'avenir, une source historique importante (3), qu'ont étudiée à l'étranger le professeur Buchanam, de Boston, les Drs Hübbe-Schleiden

(1) De là les sous-plans *arupa* (sans forme) et *rupa* (formé) du plan astral selon les théories hindoues.

(2) Ou corps mental.

(3) On a expérimenté avec des fragments de monuments, des débris fossiles, des rayons d'astres, des objets historiques, etc. Il y a quelque temps, j'ai placé une vieille montre sur le front d'un sensitif. « Cette montre, me dit le sujet, a beaucoup voyagé, mais sans presque jamais sortir de France, et, chose bizarre ! généralement de l'ouest à l'est ou inversement. » Or le précédent propriétaire, fonctionnaire du réseau de l'Ouest, était chargé des acquisitions de terrains des lignes à construire et avait ses bureaux à Versailles où il revenait fréquemment.

et L. Deinhard, de Munich, le savant géologue américain William Denton, la *Société de Recherches Physiques* de Londres etc. En France, les Drs Bourru et Burot ont étudié les radiations des corps, mais à un tout autre point de vue : celui de l'action à distance des substances toxiques et médicamenteuses, ce qui n'est qu'une face secondaire de la question, car il est bien reconnu maintenant que tout corps, organisé ou non, émet des radiations.

Or, si l'expérience amène à reconnaître l'existence de la radioactivité dans les corps inorganiques, à plus forte raison devra-t-on l'admettre chez les êtres organisés, et alors nous arrivons à la télépathie — très proche parente de la télégraphie sans fil puisque toutes deux reposent sur la même théorie, indiquée plus haut — qui met en relations mentales, par des rapports sur le plan astral, deux personnes, si éloignées soient-elles, pourvu que, psychiquement, elles soient accordées en quelque sorte au même diapason, pour être en état de réceptivité réciproque.

D'autre part, la science normale, admettant l'hypnose, est bien forcée de reconnaître que certains instruments, certains objets, sont inductifs d'états hypnoïdes qui suffisent pour mettre un sujet en communication consciente avec le plan astral : et nous voici amenés à admettre les miroirs magiques... En Occultisme, tout se tient, tout forme bloc ! Et il suffit d'étudier loyalement en faisant naturellement table rase de toute idée préconçue, ce qui est la seule façon scientifique d'étudier, pour être contraint d'admettre des conclusions qui révolteraient si les faits n'étaient pas là, irrécusables, pour confirmer les conclusions.

Et tout se tient si étroitement dans la vaste synthèse de la Sagesse antique, que, en suivant simplement la voie où nous sommes engagés, nous allons aboutir à un monde tout nouveau où, tout d'abord, ne semblaient pas devoir nous amener les prémisses posées plus haut.

En effet, les sujets que nous plaçons en hypnose de façon à les envoyer sur le plan voisin sont unanimes à se dire en rapport avec des Entités qui sont non pas des êtres humains comme eux en cours d'expérience, mais des habitants de ce plan dont les uns, élaborant les fluides, les actionnant et paraissant se confondre avec eux, semblent appartenir à une animalité spéciale, et les autres, doués d'une intelligence sensiblement adéquate à la nôtre, donnent l'impression d'une humanité dénuée de corps physiques et, par suite, soustraite aux besoins matériels...

L'Occultisme nous apprend que le plan astral est peuplé de deux sortes d'êtres, les élémentals ou esprits des éléments et des élémentaires. On a beaucoup discuté sur leur nature et leur rôle : tout bien examiné, voici, à mon avis ce qu'il convient d'en penser.

Les élémentals constitueraient la partie semi-intelligente des fluides dont ils feraient partie intégrante et qu'ils actionnent sous la direction d'*Intelligences directrices ;* en outre, n'oublions pas que, dans l'univers, tout vit : les fluides sont donc vivants ; les élémentals seraient donc la vie des fluides, et leur rôle y serait analogue aux globules sanguins et surtout aux leucocytes de l'homme. La Tradition indique quatre classes d'élémentaux, suivant qu'ils agissent dans les fluides d'un élément spécial. et qui sont :

Eau	Ondins
Air	Sylphes
Terre	Gnômes
Feu	Salamandres

Dès longtemps, j'ai pensé que les microbes découverts à la fin du siècle dernier par l'école pastorienne répondent singulièrement à telles données puisqu'ils sont nor-

malement invisibles pour l'homme, puisque ce sont eux qui donnent sa virulence ou au contraire son énergie curative (1) à un sérum, et puisqu'enfin, on en rencontre des catégories très distinctes les unes des autres, dans l'air, dans les liquides et sur tous les corps solides. Toutefois, les Salamandres, dans cette théorie, semblaient inexistantes, puisque, loin d'exister dans le feu, elles sont détruites par la flamme et la chaleur.

Sur ces entrefaites a paru un mémoire où le Dr J. Butler Burke, attaché au laboratoire bien connu de Cavendish, à Cambridge, a démontré comment, en soumettant une solution de gélatine stérilisée à l'influence du radium, on obtient des radiobes nés par hétérogénie (2). Dès lors, la question s'éclaircissait : le feu de l'ancienne physique est étudié par la physique moderne sous deux modalités essentiellement différentes, chaleur et lumière : le feu-lumière donne naissance à ces êtres qui chevauchent sur la limite du mystère, animant l'air, l'eau et la terre, et sont enfin détruits par le feu-chaleur, qui ferme leur cycle vital (3).

Ceci n'est, à la vérité, qu'une théorie, valant par suite ce que valent toutes les théories qui n'ont pas encore passé par le creuset de l'expérimentation ; mais il a été tant discuté à propos des élémentals, que l'on m'excusera d'apporter ici mon opinion personnelle.

Selon une autre opinion, cette animalité de l'astral serait constituée par l'âme des animaux terrestres, lesquels, n'ayant encore d'autre tâche que de s'accoutumer à la forme supérieure de la vie dans les mondes matériels, ne séjournent, sur le plan voisin, que très peu de temps entre chaque existence hylique.

(1) Dans l'un et l'autre cas : sa vie.

(2) V. p. 140.

(3) D'autre part, sous l'appellation générique *Feu*, on comprend souvent les fluides et aithêrs qui, eux aussi, doivent posséder leurs microbes spéciaux.

Enfin, on a regardé comme des élémentals certains êtres qui se présentent au cours de nos expériences sur le mystère avec des formes effrayantes et sans fixité aucune : je préfère n'y voir que des élémentaires peu évolués dont l'âme sensitive est susceptible, suivant leur volonté du moment, de prendre toutes les formes.

En tous cas, la réalité de ces entités bizarres me semble hors de tout conteste, puisqu'il nous arrive d'en tuer au cours de certaines expériences (1).

Quant aux Élémentaires, ce sont tout simplement les êtres humains désincarnés. Et nous voici amenés, par l'enchaînement des choses, à parler de l'humanité posthume.

III. — **L'être humain sur le plan astral.**

Je ne dirai ici, et à grands traits, que ce qu'il est indispensable de connaître de la question qui est traitée ailleurs avec tous les développements qu'elle comporte (2).

Pour comprendre ce qui va suivre, je prierai le lecteur de vouloir bien se reporter au tableau de la page 445, où se voit la façon dont l'homme vit sur les trois plans de l'univers, c'est-à-dire par son organisme matériel et son âme vitale sur le plan physique, par les éléments moyens de l'âme sur le plan astral, et par les parties supérieures de l'âme et par son esprit sur le plan divin.

Le support de l'édifice hominal sur terre, c'est le corps physique. Quand il meurt, ce corps se dissout et ses éléments chimiques retournent à l'ambiance ; il en est de même de l'âme vitale qui disparaît et dont l'énergie propre (vie animale) rentre dans le réservoir de vie générale qu'est le plan astral ; de même aussi, pour l'âme sensi-

(1) Les élémentals sont mortels. Voir la destruction d'un élémental dans *Magie et Hypnose* de Papus (Dr G. Encausse) 1 vol. in-8, Paris, 1902.

(2) *La Vie Posthume*, du même auteur 1 vol. in-8, Paris, S. D.

tive, de son élément inférieur qui regarde la sensibilité matérielle et qui, dans ce nouveau milieu de vie supérieure, n'est plus d'aucune utilité.

Le support de l'être humain, mort à la terre mais vivant sur le plan astral, est donc ce qui subsiste de l'âme sensitive sur laquelle les autres éléments de l'être demeurent ce qu'ils étaient antérieurement.

De même que l'homme, quand il naît à la vie terrestre, se trouve dans une famille qui aidera ses premiers pas, de même, au moment où il rentre dans la vie astrale, qui est la véritable vie, il se trouve au milieu d'une sorte de famille composée d'autres désincarnés ayant un degré d'évolution analogue au sien, et de ses guides invisibles sur terre, ceux qui l'ont dirigé par la grande voix de sa conscience ; cette sorte de famille est sous l'autorité d'Entités plus évoluées, de qui la tâche est alors de conduire plus haut la collectivité plus ou moins étendue qu'elles doivent guider.

Comme, dans le monde matériel, les premiers temps, de l'être humain ont été consacrés à s'habituer à son nouveau genre d'existence, ainsi, quand il réintègre le plan supérieur, ses premiers efforts n'ont d'autre but que de lui permettre de reprendre pied, si je puis m'exprimer ainsi, dans le nouveau milieu où il vient de renaître, où la matière grossière du plan physique est remplacée par des fluides toujours en mouvement : comme un petit enfantelet qui s'essaie à ses premiers pas, il lui faut réapprendre, redevenu un être fluidique lui-même, à se mouvoir parmi les fluides, et à les manipuler pour son usage personnel de tout moment, à se remettre, en un mot, au courant de tous ses besoins nouveaux et des possibilités que lui offrent, pour les satisfaire, son nouvel organisme ainsi que le milieu nouveau où il est appelé à vivre. Et ce travail préparatoire lui demande un certain temps parce que, ce qui est compréhensible, la mort ter-

restre se résout, pour lui, en un trouble profond, d'autant plus profond que ne se réalise, pour lui, aucune des conditions que les religions exotériques de la terre lui avaient affirmé, avec le plus d'autorité, devoir être celles de sa vie posthume. Beaucoup de défunts, en cette occurrence, ou se croient encore terrestrement vivants, ou affirment qu'ils sont morts en totalité et qu'ils ne s'expliquent pas quel peut être l'être qui maintenant possède leur conscience et qui s'exprime en leur nom (1).

Ce n'est qu'après ce premier labeur qui, au fond, constitue, pour l'être revenu à l'astral, la libération de l'existence hylique, que commence pour lui la nouvelle vie qu'il est appelé à vivre.

Sur le premier moment, les contingences lui sont vagues, obscures et mal définies : il faut qu'elles s'éclairent progressivement : il faut que, dans sa compréhension, une lueur se fasse qui lui montre d'abord ce qu'il est, puis ce qu'il fut, et enfin ce qu'il doit être.

Dès que, avec l'aide de sa famille astrale et des Entités directrices, il a repris conscience de sa dernière personnalité terrestre, il en dresse le bilan, voyant tout le bien qu'il a pu accomplir, tout le mal qu'il a pu commettre, — le bien qui est à son actif et le mal qu'il lui faudra réparer, — et cela sans altération, sans fraude, sans complaisance possibles, puisqu'il juge d'après les résultats qui alors lui apparaissent clairement et que d'ailleurs les Entités directrices sont là précisément pour prévenir toute erreur d'appréciation, fortuite ou intentionnelle... Et, devant lui, s'ouvre ainsi le *Livre du Jugement* des Écritures.

(1) Il arrive parfois, dans les séances de spiritisme expérimental, de se trouver en présence d'Entités qui nient la survie avec la dernière énergie, bien que leur propre manifestation soit la preuve absolue du contraire. Il suffit, en ce cas, de les questionner un peu, pour se rendre compte qu'elles ne sont pas encore complètement libérées du trouble qui accompagne toujours le passage de la vie terrestre à la vie astrale.

Mais, à mesure que s'éclairent devant ses yeux et la dernière vie terrestre qu'il a vécue et la dernière personnalité qu'il a été, des lointains brumeux du passé surgissent d'autres existences qui ont été les siennes depuis que le développement de sa conscience lui a créé une responsabilité vis-à-vis de lui-même ; et ces existences et ces personnalités qui furent siennes, les unes bonnes et les autres mauvaises, revivent et défilent devant lui de telle façon qu'il en peut saisir les moindres détails, et tous les MOI de ces diverses personnalités se fondent pour lui en un MOI unique qui est le SOI individuel et supérieur de sa vie astrale et qui juge son passé ; de même, dans chacune de ses vies antérieures, au-dessous de la conscience qui lui fut propre, il comprend qu'il avait une subconscience alors obscure et qui ne remontait au jour qu'en certaines occasions spéciales ; et toutes ces subconsciences aujourd'hui s'agrègent en une seule, qui est sa conscience astrale, sa conscience individuelle, créatrice et dominatrice de toutes les consciences personnelles qui furent les directrices de chacune de ses existences hyliques de jadis.

Alors, de cet ensemble qui revit sous les regards de son esprit, il dégage la loi de son Karma ; les raisons d'être de sa dernière vie lui apparaissent ; il voit, il comprend les tâches assumées, il se rend compte de ce qu'il avait à expier et à réparer ; il juge si la réparation fut équitable et l'expiation suffisante, s'il s'est acquitté de la tâche qu'il avait entreprise, ou si, au contraire, par crainte, par lâcheté, il s'est détourné de son devoir, et s'il s'est dérobé au but qui devait être celui de sa vie...

Dès lors, il commence à poser les assises de sa prochaine existence terrestre : il lui faudra reprendre à nouveau les tâches où il a failli, il lui faudra parcourir — et combien plus durement — la voie dure dont il s'est écarté ; au mal qu'il n'a pas réparé se viendra surajouter

le mal de sa dernière vie, car tout compte doit être soldé par qui veut progresser vers l'absolu qui est la récompense superbe et le but merveilleux où doit l'entraîner chacun de ses avatars successifs...

Et la méditation de son prochain devenir s'impose à sa conscience ; il voit si sa progression de demain doit s'accomplir plutôt dans la voie du bien, ou dans celle de l'étude, ou dans les deux simultanément ; il cherche le milieu, où il pourra s'incarner à nouveau pour revivre dans la matière. Sa vie alors sera-t-elle de dévouement obscur et de sacrifices ignorés ? Sera-t-elle au contraire de domination pour entraîner vers le mieux quelque portion arriérée de l'humanité ? Sera-t-elle faite de succès éclatants qui le feront sombrer dans l'orgueil, ou d'échecs continus qui soumettront sa constance aux plus pénibles épreuves ? Ce sont les Entités directrices qui en décident pour son bien à venir, que d'ailleurs il comprend et vers lequel il n'a pas à marcher en aveugle. Ce sont ces mêmes Entités directrices — appelées Eons par la théorie gnostique — qui distribuent à chacun les œuvres qu'il doit accomplir sur le plan physique, soit pour son instruction et son développement particuliers, soit dans un but altruiste d'avancement ou de protection pour quelque frère arriéré, en cours d'épreuve terrestre, ou même pour une fraction plus ou moins grande de l'humanité exilée dans la matière (1).

Et lorsque, au milieu de ces labeurs divers il s'est écoulé assez de temps pour que l'être, ayant profondément médité les conditions de sa prochaine existence terrestre en vue de monter plus haut et de se rapprocher de l'Absolu, ait envisagé cette épreuve sous tous ses aspects,

(1) La préparation de la prochaine vie dans la matière est loin de constituer l'œuvre totale de la vie supérieure : il est bien d'autres travaux que doit accomplir l'être astral ; mais le défaut d'espace me force à renvoyer le lecteur à ma *Vie Posthume* où il trouvera des études de détail concernant tous les sujets qui ne peuvent même être indiqués ici.

reconnu les voies et moyens de la surmonter et se soit rendu compte qu'il n'est pas inférieur à la tâche entreprise, il fait choix du milieu le plus propice pour s'y réincarner : famille de scientistes s'il doit progresser par l'étude, ou famille d'humbles si son évolution doit s'y poursuivre par le dévouement et le sacrifice ; il voit alors quelles sont les épreuves partielles qui détermineront son épreuve totale, et, désormais armé pour la lutte, il s'approche de la créature terrestre qui doit être sa mère, il *l'entoure*, suivant l'expression qu'emploient invariablement nos sujets d'étude, et la pénètre progressivement, prenant d'abord possession de l'âme vitale, fournie par le père à l'ovule que développera la mère.

Durant tout le temps de la gestation, il tombe, sous la garde de ses frères astraux, dans cet état d'engourdissement et de trouble qui marque toujours le passage de l'astral à la matière, ou *vice versa*, et, quand l'heure arrive pour lui de réitérer sa probation, il rentre dans une nouvelle vie hylique où il se recrée une nouvelle personnalité que développeront les années et qui sera son instrument nouveau de victoire ou de chute.

Dès lors, son individualité supérieure, est-elle donc morte pour lui ? Non pas, mais elle demeure enfouie dans les plis les plus profonds de sa subconscience, d'où elle ne remontera au jour, sous l'influence des Eons qui la guident, que dans de rares et solennelles circonstances, sous une irradiation subite et fulgurante de lumière astrale qui, aux moments de doute poignant, de désespoir mortel, ou de surhumaine extase, lui montrera la voie qu'il lui faut suivre à peine de faillir et de succomber...

Mais si le plan astral représente un état et non une localisation, si l'astral interpénètre le plan physique où nous vivons, nos morts doivent vivre près de nous, à nos côtés dans notre vie journalière ; ils doivent pouvoir se mani-

fester à nous... Certes, et ces manifestations sont de tous les jours, de toutes les heures, de tous les instants. Ce sont eux qui nous parlent par la voix de notre conscience, par l'occurence de certaines contingences d'apparence fortuite, mais amenées par eux (1); ce sont eux qui suscitent en nous certains mouvements d'intuition, certains pressentiments, certains rêves : ils jouent en un mot, dans notre vie de chaque moment, un rôle dont ceux qui ne savent pas ne peuvent même pas soupçonner l'importance.

Et comment cela se fait-il ? De façon bien simple, en verité. Le souvenir est le lien qui unit les vivants aux morts ou soi-disant tels. Quand notre mémoire les évoque, notre pensée les recherche sur le plan voisin et les amène près de nous ; ils nous frôlent, alors, ils nous embrassent de leur immatière ; nous sommes, sans le comprendre, rassérénés par leur amicale présence ; et leur esprit, qui communie alors avec notre esprit, nous parle et nous les montre ; nous entendons les mots qu'autrefois ils prononçaient, nous les voyons revivre devant notre regard interne, nous les sentons à nos côtés et nous nous abîmons en leur esprit consolateur...

Il ne sera pas ici question des moyens nombreux et plus directs d'intercommunication que mettent à notre disposition les procédés du spiritisme et le développement de la médiumnité dont chacun renferme en son organisme matériel le germe plus ou moins développé : ce sont là des questions qui sont traitées ailleurs (2).

Mais, à la longue, les vivants qui ont connu l'ancêtre ou l'ami disparu, sont allés à leur tour le retrouver sur le plan voisin ; aucun souvenir ne monte plus vers lui pour le rappeler sur la terre, et il n'a plus qu'à s'occuper

(1) Un des principaux axiomes d'Occultisme est que *le hasard n'existe pas.*

(2) V. notamment *La Vie Posthume*, 1 vol. in-8°, Paris, S. D. et, plus spécialement *L'Évocation des Morts*, 1 br. in-8°, Paris, S. D.

uniquement des missions qui lui sont confiées, ou de sa propre progression.

A moins que...

A moins que sa passion sur terre ne soit allée à une œuvre laissée inachevée et à laquelle il s'est donné de toutes ses forces, ou à quelque méprisable intérêt matériel comme l'avare qui n'a vécu que pour sa cassette soigneusement enfouie... Dans le premier cas, nous avons un Vincent de Paul vivifiant toutes les œuvres qui procèdent de la sienne, et, dans le second cas, nous nous trouvons en présence de la légende véridique d'un esprit gardien d'un trésor et terrifiant les vivants qui tentent de le lui ravir...

QUATRIÈME PARTIE

LES RAPPORTS

CHAPITRE PREMIER

TENDANCES ET DIRECTIVES

Jusqu'à présent, nous avons vu l'occultisme au point de vue spécial de la science pure. Mais l'homme n'a pas que le désir de savoir ; il a aussi des aspirations d'utilité plus immédiate et des besoins qui sont de chaque jour. Or, l'occultisme, s'il étudie surtout l'essence et l'organisation de l'homme et de l'univers ainsi que leurs rapports avec Dieu, doit adapter ses théories à tout ce qui en découle. Il nous faut donc maintenant jeter un rapide coup d'œil sur les tendances qui sont les siennes — et qui résultent naturellement des principes qu'il a posés — pour donner satisfaction à ces aspirations et à ces besoins ; nous allons, par suite, voir comment cette doctrine s'applique aux nécessités journalières de l'être humain.

A. — Science.

Bien que les principes généraux de la science mystériale aient été indiqués plus haut dans leur ensemble et que le lecteur ait pu, de la sorte, se rendre compte en quoi ils diffèrent de ceux qui guident la science officielle dans sa marche vers l'avenir, il nous faut, ici où nous examinons l'influence cachée de l'occultisme sur les différentes voies du progrès de l'esprit humain, ajouter quelques mots touchant les conséquences qu'elle peut produire dans un temps prochain sur l'avancement général des sciences.

« Ce qui est en haut, dit la Table d'Emeraude, est comme ce qui est en bas, et ce qui est en bas est comme ce qui est en haut pour faire les miracles d'une seule chose... »

Ce texte, au premier abord et pour qui n'a pas l'habitude du mysticisme oriental, semble quelque peu nébuleux, voire incompréhensible... Ecartons-en donc le voile de la mystique qui l'empêche d'être pénétré par le profane et efforçons-nous d'en dégager le sens scientifique tel que puisse le comprendre la science contemporaine : la phrase suivante nous aidera dans ce travail : Et comme toutes choses ont été originaires d'UN par la pensée d'UN, ainsi toutes choses sont nées de cette chose unique par adaptation.

Qu'est cet UN mystérieux ? C'est la source, c'est l'origine, c'est Dieu.

Sous l'unité divine, nous l'avons aussi vu, se cache la trinité divine, Essence, Energie et Esprit.

Sans l'essence, rien ne pourrait être ; sans l'énergie, rien ne pourrait durer ; sans l'esprit rien ne pourrait être réglé : ces trois principes divins dominent tout et se retrouvent en tout : leur modalité seule diffère : ce qui est en haut est comme ce qui est en bas... A chacun de ces trois principes dont la réunion constitue l'unité divine correspond donc une unité d'ordre différent.

Nous en déduirons par unité la loi suivante :

Dans le Kosmos, aussi bien en l'infini de la grandeur qu'en l'infini de la petitesse tout se réduit à l'unité : Unité de substance — unité de force — unité de loi.

Unité de substance. — On sait que, ces dernières années, après avoir beaucoup ri des alchimistes — ces fous qui cherchaient la transmutation des corps —, la chimie, sous la direction de ses maîtres contemporains, est arrivée à cette stupéfiante conclusion de ces travaux : la matière est une, et la variété des corps ne résulte que de groupements moléculaires différents les uns des autres.

Mais ce n'est là qu'une théorie, dira-t-on. Où est la preuve de l'exactitude de cette théorie basée simplement à l'heure actuelle sur certaines transmutations de métaux et de métalloïdes obtenues — peut-être accidentellement — en laboratoire?

La preuve, la preuve scientifique, palpable, probante, ne sera pas encore obtenue tout de suite, mais il m'est permis, dès à présent, de dire quelle elle sera.

En poursuivant la désagrégation de la matière, la science normale a franchi successivement les stades de la molécule, de l'atome, de l'ion, et de l'électron, pour arriver, à notre époque, à l'émanation. Au vrai, elle ne sait pas trop en quoi consiste ce dernier stade, mais enfin elle a été amenée pratiquement à constater son existence. Or, en fouillant de plus en plus la matière, en poursuivant comme il convient ses tentatives de dissolution de cette matière, elle arrivera un jour, après avoir dépassé de trois degrés encore l'émanation, à tenir enfin l'ultimate.

Sous quelle forme se présentera cet ultimate? Voici : Figurez-vous un solénoïde (1) minuscule, contourné lui-même en hélice de façon à former un solénoïde de second ordre, qui, contourné de même, en constitue un de troisième ordre, et ainsi de suite sans que l'on puisse dire quel est le degré du dernier solénoïde, lequel, ramené sur lui-même, forme une petite masse sphéroïdale de — peut-être — un mille milliardième de micron, composée uniquement de force-substance électrique. Je viens de dire que la forme de cet ultimate est sphéroïdale... Théoriquement, elle serait sphérique ; mais le point d'entrée du courant détermine, sur cette sphère minuscule, une dépression qui la déforme, et le point de sortie du même courant, à l'opposé du point de pénétration, occasionne une protubérance qui, avec la dépression susdite, donne à la

(1) Fil métallique contourné en hélice.

sphère une forme en quelque sorte cardiacée. Telles sont les données de l'ultimate tel qu'il sera trouvé un jour par la science officielle.

Ici, je vois poindre une interrogation sur les lèvres de chacun de mes lecteurs : Comment pouvez-vous savoir ce qu'ignorent les maîtres de la physique et les plus savants micrographes?

Les personnes qui me font l'honneur de suivre mes travaux doivent me rendre cette justice que jamais, en aucun de mes ouvrages, je ne me suis présenté comme thaumaturge ou inspiré, et que — toujours, au contraire — mes affirmations ont été basées sur une expérimentation soit personnelle, soit étroitement suivie par moi. Or, ce n'est pas en cette heure, après un demi-siècle d'études poursuivies avec une absolue probité scientifique, que je déchoirai en tentant de me poser en prophète ou en illuminé. Il y a, dans ce que je viens de dire, une énigme qui peut sembler à certains particulièrement troublante, et dont je dois la solution à mes lecteurs. Or cette solution, comme tout ce qu'il m'est arrivé jusqu'ici d'exposer dans mes conférences et mes écrits, est basée sur la pure et simple expérimentation.

Devant le regard interne de sujets magnétiques de qui une longue série de travaux poursuivis en commun m'a démontré l'indéniable loyauté et m'a certifié la véracité, après toutes précautions prises pour écarter du champ d'expérience tout roman subliminal qui pourrait y naître, j'ai, après avoir placé ces sujets en de profonds états d'hypnose, poursuivi la désintégration de corps variés, métalloïdes et métaux ; or, dans tous les stades intermédiaires, les sujets indiquaient les différences d'organisation moléculaires, donnant lieu à des formes spéciales différemment électrisées, mais au dernier stade, à celui de l'ultimate, tel que je l'ai décrit, tous présentaient la forme sphéroïdale qui vient d'être figurée, constituée par

de la force-substance électrique animée d'un mouvement à la fois infiniment intense et prodigieusement rapide.

Aussi, je ne crains pas de l'avancer : quand, dans dix ans ou dans dix siècles, la science officielle aura enfin trouvé l'ultimate de la matière, il sera tel que je viens de l'énoncer, semblable à lui-même dans tous les corps et donnant, par cela même, la preuve absolue de l'unité de la matière.

Unité de force. — Depuis plus longtemps qu'elle ne l'a fait pour l'unité de la matière, la science moderne a soupçonné qu'il y a unité de forces ; en effet, ce n'est pas d'hier que la mécanique lui a montré que, par des appareils spéciaux, chaque mode de mouvement peut être converti en un mode de mouvement tout différent ; puis les applications successives de l'électricité sont venues lui prouver que cette énergie — qui, au premier abord, semble tout à fait spéciale — peut se transformer, et très facilement, en chaleur, en lumière, en force motrice, chimique ou vitale, etc. La science officielle admet donc depuis un certain temps la théorie de l'unité de forces ; mais d'où vient la force première? Comment pénètre-t-elle dans notre monde? et qu'est-elle? La science n'apporte — et pour cause — aucune réponse à ces différentes questions.

Or, voici ce qu'elle trouvera dans l'avenir.

La force première, l'énergie primordiale, c'est la vie, qui engendre le mouvement, lequel, à son tour, se retrouve à l'origine de toutes nos forces physiques, même de la cohésion (solidité), même de l'inertie qui n'est jamais qu'apparente. Et d'où vient la vie? De Dieu qui est énergie et qui, par un sacrifice de soi-même, émane incessamment cette énergie vitale, comme il émane son esprit, comme il émane son essence, dans une constante radiation allant les porter dans l'infini du Kosmos organisé, aussi bien que dans les abîmes de Tohu-Wabohu chaoti-

que. Mais comment faire comprendre cette vérité à notre science contemporaine, fondamentalement agnostique et mécaniciste?

Cette incessante vague de force vitale — je l'ai déjà dit ailleurs, mais je ne saurais trop le répéter — se répand constamment dans chacun des systèmes solaires qui constituent notre univers, et, de chaque soleil, elle se diffuse en chacune des planètes du système; sur notre globe, elle devient de la vie terrestre, qui se scinde ensuite en vie minérale (1), végétale, animale, humaine: tout ce qui existe est vivant — même le cadavre — et, on l'a dit avant moi: la vie, c'est de la chaleur du soleil modifiée. Dans chaque être encore elle se mue en force végétale, en force cardiaque, en force nerveuse, etc., pour s'affiner ensuite, pour se spiritualiser et remonter, dans une évolution cosmique inverse, vers la source immanente de tout.

C'est en effet le soleil qui est, pour nous et dans notre système, la source de toute énergie. Qu'est la houille, sinon de la chaleur solaire emmagasinée? Qu'est le vent sinon le courant d'air produit par la dilatation — causée elle-même par le soleil — de notre atmosphère sur un point quelconque du globe? Qu'est l'électricité cosmique sinon la résultante des deux potentiels caloriques différents? etc...

Donc, toutes les forces terrestres émanent de la force propre du soleil qui la diffuse autour de soi comme il l'a lui-même reçue de l'Infini. Et alors cette force incommensurable n'aboutit pas seulement aux planètes et aux

(1) Depuis quelques années seulement, on ose parler — et avec quelle timidité! — de biologie minérale. Or, il faut bien s'en rendre compte: le minéral *vit* au même titre que l'homme; comme l'homme, il a ses périodes de naissance, de croissance, de maturité, de décrépitude et de mort; mais ses phénomènes vitaux, s'étendant sur des myriades de siècles, ne peuvent être compris de l'homme à qui sa brièveté interdit de telles observations. C'est d'ailleurs un sujet qui sera traité plus amplement dans le volume suivant, *L'Occultisme et la Vie*.

êtres : elle demeure aussi, à l'état latent, dans ce vaste réservoir de vie que constitue l'aither et dans lequel chacun de nous la peut puiser sous des modalités différentes. C'est ce que la doctrine occultiste a toujours appelé « le serpent des grandes forces cachées » parce que, dans un mouvement sans fin autour de notre monde, elle semble l'enserrer dans l'infinité de ses replis.

Mais au delà de notre propre système solaire, qu'est, que peut être cette énergie primordiale ? Sous quelle modalité actionne-t-elle l'orbe des soleils ? Cela est un mystère qui sera toujours forclos à l'infimité de l'homme ; nous savons seulement sa source — l'énergie première, le centre intelligent du Kosmos, ou Dieu — et son mode de propagation ; en quoi l'occultisme en sait plus long que la science ; mais il est de la dernière évidence que, tant que nous ignorerons Dieu en tant qu'êtres terrestres, c'est-à-dire toujours, nous ne pourrons savoir ce qu'est l'énergie divine qui constitue un des trois éléments de Dieu même.

Plus tard seulement, après l'achèvement du cycle de nos vies hyliques, lorsque, dans la vie supérieure des espaces, nous nous serons rapprochés du point central des lignes de force qui enserrent et font vivre les univers comme les individus, alors nous serons plus aptes à comprendre ce que peut être l'énergie primordiale ; jusque-là, inclinons devant elle notre puérile vanité et disons à l'imitation de Job : « Où étions-nous lorsque la force première, lorsque l'énergie suprême, lorsque la Toute-Puissance jetait les fondements de la terre, établissait ses mesures en étendant le cordeau sur elle, quand elle affermissait ses bases et posait sa pierre angulaire ? Où étions-nous, quand elle renfermait la mer en ses digues, quand elle l'enveloppait d'un vêtement de nuées et d'une ceinture de ténèbres ? Est-ce donc nous qui, depuis l'origine, commandons à l'étoile du matin, montrons à l'aurore

le lieu où elle doit se lever, et éclairons les extrémités de l'univers ? Connaissions-nous alors la voie de la lumière et la demeure des ténèbres ? Savions-nous seulement que nous devions naître et avions-nous décompté le nombre de nos jours ? Pourrions-nous donc rapprocher les Pléiades et disperser les étoiles d'Orion ? Est-ce nous qui envoyons la foudre à son but, pour que, à son retour, elle nous dise : « Me voici » ? Est-ce nous qui prescrivons la marche du monde, et qui donnons l'intelligence aux météores ? » — Nous sommes trop infimes et la Toute-Puissance est trop sublime... Nous ne la comprendrons jamais dans notre exil terrestre !

Unité de loi. — Une loi suprême domine le Kosmos, dont dérivent toutes les autres, puisque tout est dans tout, et que « ce qui est en haut est comme ce qui est en bas, et ce qui est en bas est comme ce qui est en haut »... Connaître le grain de sable, c'est connaître Dieu... Cette loi universelle, c'est la *Loi d'analogie*, qui peut se formuler ainsi : « Tout est analogue à tout », et qui donne lieu quant à son application, à la *Méthode d'analogie* (1).

L'esprit moderne ne connaît couramment que deux méthodes de raisonnement, l'induction et la déduction.

L'induction part des faits pour remonter aux lois : c'est la méthode généralement usitée par la science.

La déduction part d'axiomes considérés comme des lois qu'elle applique aux faits : c'est la méthode essentiellement religieuse, et c'est, par suite, celle de la métaphysique.

Chacune de ces deux méthodes présente ses avantages et ses inconvénients : l'induction examine tous les détails d'un monument mais n'en voit l'ensemble qu'avec difficulté ; la déduction, au contraire, n'en voit que l'ensemble et a peine à en comprendre les détails.

(1) Il importe de ne pas confondre *analogie* avec *similitude* : il existe une énorme différence entre les significations de ces deux termes.

« Or, a dit excellemment le D[r] Encausse (1), de même que le caratère fondamental de la Science occulte est la découverte du lien qui unit la Science et la Foi, de même la méthode de l'Occultisme participe des deux précédentes et ne peut se passer du concours d'aucune d'elles : L'analogie peut indifféremment partir du fait ou de l'axiome.

« Si elle part du fait, elle doit découvrir de suite en lui une loi assez générale pour constituer une formule synthétique applicable à tous les faits possibles : le fait doit lui fournir immédiatement l'axiome.

« Si elle part de l'axiome, au contraire, elle doit déterminer une loi telle, qu'elle s'applique de suite à un fait quelconque pris au hasard.

« Cette idée revient à dire que la Nature est construite d'après un type primitif qu'on trouvera répété, sinon dans sa forme, du moins dans son essence, partout. De là, la formule des alchimistes énonçant l'analogie : Ἑν τὸ πᾶν (Tout est dans tout)...

« Faire de la métaphysique seule, comme le théologien, c'est aussi faux que de faire de la physique seule comme le physicien : « Edifiez le noumène sur le phénomène, et la Vérité apparaîtra » ; en d'autres termes : « Unissez la méthode du physicien à celle du métaphysicien, et vous donnerez naissance à la méthode analogique, véritable expression de la synthèse antique. »

Au reste, et bien qu'elle s'en défende, la science moderne doit de très belles découvertes aux applications de l'analogie. N'est-ce pas, en effet, uniquement sur la loi d'analogie qu'est, de nos jours, basée la stéréochimie ? Et, dans le passé, n'est-ce pas par application de cette même loi que, dans la chute d'une pomme, Newton a trouvé la

(1) Papus, *Traité méthodique de Science Occulte*, un fort vol. grand in-8°, Paris 1891.

gravitation universelle et le mouvement des corps célestes, et que Cuvier a pu reconstruire le monde gigantesque des animaux antédiluviens en comparant leurs débris à ceux des animaux de notre époque?

Quelques exemples feront mieux comprendre que de longues explications toute l'ampleur de cette loi.

— Le corps de l'homme est composé de cellules; mais l'homme lui-même est une cellule de la terre; la terre, à son tour est une cellule de notre système solaire, et tous les systèmes solaires (dont le soleil est une étoile) sont des cellules du Kosmos qui est le corps de Dieu.

— Les cellules composant le corps humain sont baignées par un fluide nourricier : le sang ; ce même corps est lui-même plongé dans un fluide nourricier : l'atmosphère ; la terre, de même, a son fluide nourricier : l'eau dans toutes ses modalités ; l'espace où gravitent les astres comporte en soi leur fluide nourricier, l'aither, réservoir de force vitale ; et enfin en Dieu se trouve l'énergie primordiale, la vie dans son absolu.

— Chacun sait que notre système solaire se compose d'un point central, le soleil, autour duquel gravitent, à des vitesses vertigineuses, les astres dont fait partie notre globe et que l'on appelle les planètes. Or quand, en poussant de plus en plus loin l'analyse de la matière, on est arrivé à décomposer l'atome, qu'a-t-on trouvé ? un minuscule système solaire composé d'un point central, le noyau, autour duquel tourbillonnent des quantités de corpuscules dénommés électrons, dans un mouvement de propulsion tellement plus intense que leur choc contre un obstacle a été souvent qualifié de « bombardement ». Ce qui est en haut est comme ce qui est en bas !

De cette loi d'analogie en découle une autre que la science normale ne connaît pas encore mais qu'elle sera bien forcée de reconnaître un jour, et qui s'énonce ainsi : *Le visible est la manifestation de l'invisible.*

La science officielle ne s'occupe du visible que pour étudier le phénomène en soi, sans s'occuper de ses rapports métaphysiques.

La doctrine occultiste, au contraire cherche surtout à découvrir, dans le visible, l'invisible qu'il représente.

Combien peu de personnes se doutent — et ceci va sans doute surprendre plus d'un lecteur — que le simple fait de lire une lettre constitue une opération d'occultisme pratique? En effet, à quoi l'on s'attache dans la lecture d'une lettre, ce n'est pas au papier, ce n'est pas aux signes graphiques, ce n'est pas à la couleur de l'encre, à la gracilité ou à la grosseur de l'écriture, c'est à l'invisible qui se manifeste au travers du visible, c'est à la pensée du correspondant.

Cette loi de la manifestation de l'invisible à travers le visible, établit à elle seule la différence entre la science moderne qui n'étudie que le phénomène, qui n'embrasse que le visible, qui est, en un mot simplement et banalement exotérique, et la science antique qui s'occupe avant tout de ce qui est caché et que, à ce titre, on peut qualifier d'ésotérique. On peut même dire que les anciens ont ainsi allégorisé toutes les connaissances, scientifiques, philosophiques et autres, qu'ils possédaient :

Voyez plutôt l'expédition des Argonautes à la conquête de la Toison d'or... une légende, dira-t-on? Non, un mythe astronomique. « Les Argonautes, dit Rabaud de Saint-Etienne (1) se plaçant au point de vue de l'allégorie astronomique, sont des personnages du firmament qui courent après le Bélier jusqu'au temps où il remonte sur l'horizon; le pays où sont le Serpent, les Taureaux, le Fleuve, la Coupe et le Navire est le pays où se trouvent le Serpentaire, le Bouvier, la Vierge, le Centaure, et où soufflent les quatre vents qui font naviguer le vaisseau, et, ce pays, c'est le ciel. » (2).

(1) *Lettres à M. Bailly sur l'histoire primitive de la Grèce*, 1 vol. in-8°, Paris, 1787.

(2) Je donne plus loin l'explication historique de ce mythe.

Mais ce mode particulier d'affabulation n'est pas spécial à la Grèce seule : il se retrouve chez tous les peuples de l'antiquité, car, dans leurs écrits, les anciens ne philosophaient pas, ils racontaient, certains que les mythes de leurs idées, revêtus d'une affabulation populaire, seraient colportés d'âge en âge par la bouche des ignorants, mais en retenant l'attention des penseurs qui les entendraient réciter.

En effet, à des siècles de distance et dans une toute autre région du globe, nous trouvons cet enseignement : « Dans l'union de l'homme et de la femme, l'homme, principe actif, personnifie l'intelligence ; la femme, principe passif, personnifie l'amour ; unis, ils forment un tout dont les parties se complètent mutuellement. Si l'actif succombe à la partie sensitive et attractive du passif, abdiquant ainsi son intelligence, l'homme, alors, involue vers l'animalité ; il est chassé par sa faute de l'unité de lumière, et il n'y pourra rentrer qu'après avoir vaincu la science dont le glaive de vérité lance des éclairs qui le repoussent et l'aveuglent... (1) »

Un tel enseignement, donné sous cette forme, froide et abstraite, n'aurait pas survécu à son auteur. Qu'a fait alors l'écrivain pour donner à sa pensée une autre apparence en quelque sorte plus populaire, qui lui permît de pénétrer partout en défiant le temps ? Il en a fait un petit récit, très curieux, très attachant par son fond de merveilleux, et, à l'heure actuelle, à trente-sept siècles de distance, il n'est personne, dans toute l'Europe comme dans la partie occidentale de l'Asie, qui ne connaisse le mythe d'Adam succombant à la tentation d'Eve et chassé avec elle du Paradis terrestre dont les abords leur sont interdits par un Chérub au glaive flamboyant.

Et, puisque je me trouve jeté ici dans cet ordre d'idées,

(1) Papus *loc. cit.*

qu'il me soit permis de dire que, dans le *Sepher* de Moïse — ou de l'auteur quel qu'il soit dont on a mis l'œuvre sous le nom de Moïse — le livre de la Genèse, que l'on considère ordinairement comme le récit d'une cosmogonie sacrée, n'est, quand on recourt aux racines des mots et surtout des noms propres qui y foisonnent (1) qu'une œuvre scientifique considérable qui résume les connaissances des prêtres égyptiens en science générale.

Il ne faut pas croire, en effet que l'hexateuque que l'on place sous le nom de Moïse ait été composé de toutes pièces par un unique écrivain, et nous avons, à ce jour suffisamment pénétré ses sources pour pouvoir en dire ceci :

A l'origine se trouve une compilation de quatre documents très antiques : — Le livre des générations d'Adam (2); — Le livre des guerres d'Ioah [*ou* du Seigneur], dont le titre seul nous est parvenu; — le Livre des Prophéties (3) et enfin le livre d'Enoch — primitif et non pas tel que nous le connaissons aujourd'hui d'après les résumés grecs de Georges Le Syncelle ou la version complète en langue éthiopienne de Bruce qui, d'après les critiques et notamment E. Krieger (4) et Luecke (5), aurait été composée en syro-chaldaïque au IIe siècle avant notre ère sur des documents antérieurs, dont quelques-uns proviennent de la plus haute antiquité et parmi lesquels se trouvent

(1) Certains chapitres sont presque uniquement composés de longues généalogies.

(2) Intitulé aussi *Les généalogies ou les créations d'Adam*. Fabricius en parle dans son *Codex pseudepigraphus veteris Testamenti* (1 vol. in-12, Hambourg, 1723) et on le trouve mentionné dans le *Dictionnaire des Apocryphes* (sans nom d'auteur — G. Brunet — 2 vol. grand in-8°, Paris 1856) de l'*Encyclopédie théologique* de l'abbé Migue — V. aussi dom Ceillier, *Histoire générale des auteurs sacrés et ecclésiastiques* (25 vol. in-4°, Paris, 1729-1763), t. I, p. 464.

(3) V. Fabre d'Olivet, *Langue hébraïque restituée* (2 vol. in-4°, Paris, 1816).

(4) Beytræge zur Kritik und Exegese, 1845.

(5) Einleitung zur Offenbarung das Johannès, 1848.

peut-être les trois qui viennent d'être mentionnés (1).

En tous cas, on a les preuves que Moïse a établi ses livres d'après une documentation déjà très ancienne à l'époque où il écrivait. Sans parler des v. 1-4 du chapitre VI de la Genèse qui résument de façon évidente les chapitres VII-X du Livre d'Enoch, une preuve certaine ressort de certains passages de la Bible, par exemple :

Nombres, XXI, 14 : C'est pourquoi il est écrit dans le Livre des Guerres de Ioah...

Ibid. 27 : C'est pourquoi il est dit dans les Enoncés prophétiques [le livre des Proverbes?] (2)...

Ces sources paraissent copiées ou résumées surtout dans les douze premiers chapitres de Moïse, dont le style diffère de celui des suivants.

De plus, certains passages des Ecritures nous montrent que les rédacteurs s'appuyaient sur des documents antérieurs; tel *Josué* X, 13 : Cela n'est-il pas écrit au Livre du juste (3)?

En résumé, les quatre sources que nous venons d'établir (Livre des Générations d'Adam — Livre des Guerres d'Ioah — Livre des Prophéties — Prototype ou sources du Livre d'Enoch), réunies (4) auraient contribué à former un *Livre génique des Egyptiens* conservé dans les centres d'ini-

(1) On trouvera la traduction complète du *Livre d'Enoch* (version abyssinienne) dans le *Dictionnaire des Apocryphes* de la *Troisième Encyclopédie théologique* de l'abbé Migne citée ci-dessus.

(2) Ce passage est assez discuté. On le traduit ordinairement par : *on dit en proverbe ;* mais ce qui suit n'a nullement l'apparence d'un proverbe. La traduction donnée ci-dessus est celle de dom Martin, bénédictin de Saint-Maur (xviie s.), éditée en anglais (in-12, Londres, s. d.) par Samuel Baystese.

(3) Ce *Livre du Juste* est encore cité II Samuel I, 18. Nous n'en possédons que le titre : *Ha-Yasar*. D'après Reuss, ce serait une anthologie d'anciens chants ce qui expliquerait que, malgré sa très haute antiquité le rédacteur de Samuel ait pu y puiser l'élégie de David sur la mort de Saül et de Jonathas qui aurait été introduite bien postérieurement dans le texte de cette anthologie.

(4) Remarquons que, dans la *Genèse*, on trouve à l'évidence deux documents différents dits, le premier *Eloïste*, et le second *Jéhoviste*.

tiation. Moïse, étudiant en un de ces centres avant de devenir prêtre d'Osiris, en reçut connaissance de certaines parties qui furent ensuite reliées entre elles par l'écrivain de la Genèse et augmentées seulement de certains enseignements provenant de son propre fonds, soit en tant qu'inspiration, soit comme résultant de ses études et de ses méditations personnelles.

Mais, à l'heure actuelle, on peut avancer hardiment, sans aucune crainte d'être contredit par l'avenir, que le Bereschit (1) nous est presque complètement inconnu et que nous ne pourrons y pénétrer que quand il aura été traduit par un homme versé dans toutes les sciences et doublé d'un linguiste érudit, à la fois hébraïsant et Égyptologue. Fabre d'Olivet nous en a montré l'entrée : lorsque nous pénétrerons enfin, en connaissance de cause, dans ce monument de la science antique, nous pouvons dire dès à présent que la science moderne en recevra une impulsion dont nul encore ne peut mesurer la portée.

A bien d'autres points de vue aussi les doctrines de l'occultisme sont appelées — fatalement — à réagir sur la science; je mentionnerai ici seulement ses théories sur la vie dont la logique objective est appelée à la révolutionner, puisque, à l'heure actuelle, la science officielle ignore encore, quoi qu'elle en dise, la nature et l'essence de la vie. Mais c'est là une question trop grave et trop vaste pour être traitée et solutionnée en ce modeste chapitre : elle fera, à elle seule l'objet d'une importante étude qui suivra celle-ci (2).

Il est encore une face de la question dont il faut dire ici quelques mots, c'est la question du hasard qui, dans la science normale joue véritablement un trop grand rôle.

(1) La *Genèse*, ainsi appelée de son mot initial quand on l'étudie dans ses sens profonds.

(2) *L'Occultisme et la Vie*, du même auteur, 1 vol, in-8°, sous presse.

Qu'estdonc cette divinité aveugle et capricieuse, cette influence accidentelle sans cause et sans lois, ce moteur sans direction et sans but qu'on appelle le hasard? Cette forceque l'on croit — à tort — irrésistible, est à la fois indéfinissable, insaisissable, et, par suite, semble défier toute tentative d'analyse. Ce terme, dans son ensemble, évoque l'idée de tout événement fortuit, dont nous ne saurions trouver la cause raisonnable, ainsi que toute solution chanceuse échappant à nos calculs ; le hasard, à première vue, semble une force aveugle et toute puissante, mais qui, dès qu'on la pénètre, n'existe plus. Or, malgré son caractère instable, fuyant et antiscientifique au premier chef, quel rôle énorme le hasard n'a-t-il pas tenu aux jours du passé et ne tient-il pas encore en ceux du présent, dans l'avancement de la science dont les plus beaux fleurons sont regardés comme l'œuvre du hasard ! Car vraiment, il y aurait un livre curieux à écrire sur la part de ce qu'on appelle le hasard dans les découvertes scientifiques depuis l'origine jusqu'à notre époque, depuis la production du verre par des navigateurs phéniciens allumant du feu sur le sable siliceux d'une grève, jusqu'à Edison trouvant le phonographe en tapotant machinalement le fond d'un chapeau, en passant par Archimède découvrant au bain le principe qui a gardé son nom, et par Galvani devinant l'électricité parce qu'il appréciait la chair de grenouille ! Non, la réalité est tout autre, et, malgré la part énorme que la science laisse au hasard dans ses recherches journalières, malgré l'exclamation bien connue de Voltaire « Sa sacrée majesté le hasard décide de tout ! » Le hasard est analysable : cela revient à dire qu'il se résume en une pure et simple hypothèse de l'esprit.

En effet, si nous examinons attentivement les résultats attribués communément au hasard, nous y trouvons deux parts bien définies, résultant l'une et l'autre de lois certaines, mais avec cette seule différence que d'un côté nous

pouvons reconnaître l'enchaînement logique de ces lois, tandis que, de l'autre, elles échappent à notre perspicacité.

Prenons le premier cas :

Une personne prend une pièce de monnaie et la jette en l'air : la pièce de monnaie, en retombant, demeure immobile et présente le côté face. Est-ce l'effet du hasard ? Oui, selon l'opinion commune parce que cette pièce a autant de chances de retomber sur un côté que sur l'autre. Examinons cependant la question.

Dans cette expérience, on ne s'est occupé en aucune façon de la position initiale de la pièce, de la force qui l'a mise en mouvement, de la vitesse du mouvement de rotation qu'on lui a imprimé, de la résistance de l'air, etc. ; en un mot on n'a essayé de se rendre compte d'aucune des influences qui ont agi sur la trajectoire de la pièce ; on a lancé la pièce au hasard, et le hasard l'a fait tomber pile ou face, ces deux cas étant les seuls possibles, rien ne permettait de prévoir celui des deux résultats qui se présenterait.

Supposons maintenant un habile mathématicien qui répète la même expérience ; il détermine à quelle hauteur du sol se trouve la pièce à son point de départ ; il connaît exactement sa position initiale, son poids, ses dimensions ; il calcule la valeur de la force qui la lance dans l'espace, l'angle sous lequel se fait la projection, le nombre de tours que fait la pièce sur elle-même dans une seconde ; il en conclut, en tenant compte de la résistance de l'air, quelle sera exactement la trajectoire, de genre parabolique, que décrira le centre de gravité de la pièce, quelle sera la formule algébrique de vitesse de rotation déterminée, en ayant égard aux causes qui la modifient à travers l'espace. Ce mathématicien, pourvu de tous ces éléments de calcul qu'il a su déterminer, mesurera exactement le moment de la chute, le nombre de tours exécutés par la pièce, et en déduira, d'une façon

mathématiquement rigoureuse, quelle devra être la position de la pièce au moment où elle viendra rencontrer le sol : il aura calculé que la pièce tombera pile, par exemple, parce qu'aucune des causes qui ont agi simultanément sur son mouvement ne lui aura échappé et qu'il les aura évaluées rigoureusement. Le résultat aura été prévu scientifiquement (1).

Ainsi, dans la première catégorie de faits dont un exemple vient d'être posé, ce qu'on appelle à tort le hasard est seulement l'absence de détermination des causes, et admettre l'existence du hasard dans ces conditions constitue une pure absurdité parce que cela équivaut à admettre qu'il peut se produire des effets sans cause.

Voyons maintenant la seconde catégorie de faits que que l'on attribue également au hasard.

Ici il y a encore des causes et des lois, mais l'origine de ces causes et l'enchaînement de ces lois nous échappent ou du moins échappent à la science courante. Pourquoi ? parce que, dans les circonstances diverses de la vie comme dans une opération algébrique, il y a un X mystérieux qu'il s'agit de dégager, et que cette opération est de la plus absolue impossibilité pour la science de notre époque, encore aveuglée par son positivisme ; c'est que cette opération ressortit au monde moral et le monde moral, à y regarder de près, comporte plus d'énigmes encore que le monde physique. En effet, l'action des causes libres s'y mêle à l'action des lois et des forces matérielles, et le moindre fait y a d'innombrables racines ; les influences s'y marient, s'y neutralisent, s'y modifient, s'y enchaînent, s'y fécondent, de manière à déjouer toutes les prévisions et à rendre plus tard toute explication incertaine.

Faute du dégagement de cet X — qui procède d'une algèbre transcendantale, — l'homme ne se paraît, et ne

(1) M. G.-P. cité par C. Revel dans *Le hasard, sa loi et ses conséquenses*, 1 vol. in-8°, Lyon et Paris, 1921.

peut se paraître à soi-même, que comme le misérable jouet d'une force aveugle et sans limite, que ce soit *l'Ananké* grecque, le *Fatum* latin ou le *Hasard* contemporain. Pourquoi est-il né ? Pourquoi en ce siècle plutôt qu'en un autre ? Pourquoi dans ce pays plutôt qu'aux antipodes ? Pourquoi dans un palais ou dans une chaumière ? Est-ce que la vie serait une loterie ? Mais alors, l'homme, enfant du sort, est donc, dès sa naissance, livré à l'empire d'une législation ténébreuse ? Que doit-il faire? Où doit-il aller ? La société marche, l'enveloppe, l'emporte dans son tourbillon, le hisse au pinacle ou le broie sans merci, ou le rejette ou l'oublie... Coup de dés ? Chance ? Destinée ? Quoi ? C'est le chaos ! Et cela, parce que l'homme ne sait pas donner sa valeur exacte à l'X mystérieux, parce que sa science a l'instinctive horreur de certains problèmes, parce que les tenanciers de cette même science comprennent d'instinct que leur solution rejetterait dans le néant la plupart de ses actuelles théories.

Or, c'est là qu'interviendra — tôt ou tard, quand la science normale sera enfin apte à la comprendre — la doctrine occultiste pour résoudre à la science normale l'équation mystique et lui montrer la valeur exacte de de l'X mystérieux : la Providence.

Je sais que ce mot fera hausser certaines épaules : je n'en ai cure — les chiens aboient, la caravane passe, dit le proverbe arabe. Poursuivons.

Trois forces régissent le monde moral : qui ont leur répercussion sur le monde matériel : la fatalité (1), qui domine le passé, la volonté qui domine le présent, et la Providence qui domine l'avenir.

La volonté humaine est plus puissante que la fatalité ou la Providence, mais ne s'exerce que dans le présent ;

(1) Il ne faut pas confondre la fatalité avec le hasard.

dans le passé, elle ne peut rien contre la fatalité, mais elle est libre de préparer l'avenir à sa guise en suivant dans le présent la voie de la Providence ou celle de la fatalité.

Un exemple concret fera mieux saisir l'action réciproque de ces diverses forces.

Un homme habite une maison sur les bords d'un torrent. Suivant les immuables lois cosmiques, devenues les lois physiques de notre monde, ce torrent grossi par des pluies et des neiges (fatalité), menaçait la veille de déborder ; l'homme était libre alors de suivre la voie de la Providence qui lui conseillait de lever une vanne supérieure pour donner une autre issue au courant ; il a jugé qu'il n'y avait pas danger de débordement et n'a pas pris la précaution indiquée : sa volonté s'est exercée dans le sens de la fatalité, et la fatalité a suivi son cours, prenant possession souveraine du passé ; pendant la nuit, le torrent a débordé, et la volonté humaine est maintenant impuissante contre la fatalité du passé. Mais alors, dans le présent la force de la Providence s'exerce de nouveau : l'homme, réveillé par les hurlements de son chien, se lève pour calmer la bête et constate que ses cris proviennent de l'eau qui a envahi le rez-de-chaussée ; sa volonté a de nouveau à s'exercer : suivre la voie de la fatalité ou celle de la Providence, et, parfois ces deux voies sont difficiles à discerner l'une de l'autre, pour l'intelligence bornée de l'être humain. En effet, devant la menace de l'inondation, l'homme s'est enfui, et derrière lui sa maison s'écroule, minée par l'inondation : il a sauvé sa vie et, en cela a suivi la voie de la Providence. Mais il n'a pas pris de vêtements pour se couvrir et est victime d'une congestion : en cela sa volonté s'est exercée dans le sens de la fatalité ; mais rien de tout cela ne fut survenu si, la veille, il avait suivi la voie de la Providence en levant la vanne supérieure ; il a préféré suivre la voie de la fatalité : son libre

arbitre était alors entier et sa volonté maîtresse des événements ; il a préféré s'abandonner à la fatalité, et maintenant la fatalité a pris possession de la veille : il ne peut plus réagir contre elle que dans le présent.

J'ai dit que la Providence s'exerce dans l'avenir ; il faut comprendre par ce mot la seconde qui suit immédiatement celle que nous vivons, de même que la fatalité devient inéluctable à partir de la seconde qui précède le cent-millième de seconde qui constitue le présent. Mais est-ce à dire que la force providentielle s'exerce par le miracle ? Pas plus que la force fatale.

Le miracle, en effet, c'est la dérogation aux lois de la nature par la puissance divine ; mais la puissance divine a une limite qu'elle ne peut franchir : l'absurde ; par exemple, Dieu ne peut faire un cercle qui soit carré ; or, il est aussi absolument impossible d'imaginer un atome de matière soustrait aux lois de la matière ou une seconde de temps échappant aux lois du temps, que de se figurer un cercle qui serait carré. De plus, cette conception du miracle fait surgir dans l'esprit une pensée qui diminue beaucoup la Divinité : Il faut vraiment que Dieu ait bien mal organisé les lois qui régissent notre monde, pour que la manifestation de sa puissance ne puisse s'accomplir sans une évidente dérogation à ces mêmes lois !

Non ! que l'on en soit bien assuré, la force que l'on appelle la Providence se manifeste à l'humanité sans jamais recourir à aucun miracle, mais par le simple jeu des lois naturelles qu'elle-même a établies dès l'origine des choses (1).

Peut-être quelque lecteur sera-t-il surpris de cette intrusion d'éléments religieux dans un chapitre uniquement consacré à la science... Le motif du fait est très

(1) Cette question du miracle sera étudiée à fond dans un ouvrage ultérieur. *L'Occultisme et la Foi.*

simple et ressortit à l'histoire : — Dans les sanctuaires antiques, la science mystériale et la foi religieuse ne se présentaient que comme les deux faces d'une unique question qui était la connaissance de l'univers; aujourd'hui la doctrine Occultiste, héritière des anciens Mystères sacrés, présente le terrain d'élection où, dans l'avenir, devront s'unir la science retournée à ses origines religieuses, et la foi basée sur une notion simple mais scientifique de la Divinité (1).

Tel est le point de vue général de l'influence que l'hermétisme peut et doit exercer un jour à venir sur l'ensemble de la science. Mais il est des questions scientifiques particulières qui s'imposent de plus en plus impérieusement à la conscience publique et pour la réponse desquelles l'occultisme est appelé — fatalement, et que la science officielle le veuille ou non — à jouer un rôle prépondérant. De ces questions spéciales, je ne citerai qu'une seule, mais celle-là, on en conviendra, présente une importance capitale.

Depuis que l'humanité existe, il n'est, peut-on dire, aucun de ses membres capables de réflexion, qui n'ait envisagé ce problème et tenté de lui donner une solution plus ou moins satisfaisante : « Qu'est l'homme ? D'où vient-il ? Où va-t-il ? »

La science a éludé jusqu'à ce jour la question, arguant qu'elle a d'autres mystères à découvrir, d'un intérêt plus immédiat, et se retranchant au surplus derrière les religions. Mais elle a elle-même formé au public une menta-

(1) On se figure communément — cela a même été imprimé dans des encyclopédies sérieuses — qu'à notre époque, l'Occultisme est tout entier compris dans le spiritisme : c'est une erreur. Le spiritisme, qui s'occupe avant tout du devoir posthume de l'homme et étudie les voies d'intercommunication entre les deux mondes, ne constitue qu'un chapitre de l'Occultisme, dont le but est la connaissance des lois primordiales — inconnues de la science officielle — qui régissent le kosmos et, par suite, relient le plan physique au plan divin.

lité avide de précisions et que ne peuvent plus satisfaire les affirmations sans preuve des religions ; et, de plus en plus, le public se tourne vers la science et la somme de lui donner une réponse qui, en fin de compte, est de son ressort.

La science, mise en demeure de parler, ne pourra éternellement éluder toute réplique, et il viendra forcément un jour où elle devra s'expliquer ; et, ce jour-là, elle restera muette, n'ayant rien à dire, puisque, depuis quatre siècles qu'elle existe, elle a pris à tâche de rejeter loin de ses préoccupations ce problème, pourtant capital et dont elle nous doit la solution ; et ce jour-là sera pour elle celui d'une colossale faillite où, contre ses tenanciers, s'élèvera de toute la foule une clameur formidable de haro : — Pourquoi avez-vous tué en nous la foi de nos pères, puisque vous ne nous offrez rien pour la remplacer ? Et les légendes pieuses que vous avez détruites ne valaient-elles pas mieux que l'abominable néant que vous avez édifié sur leurs ruines ?

Or, ce jour-là, la science défaillante sera bien obligée de se tourner vers l'hermétisme, et l'hermétisme paraîtra ce qu'il est : l'héritier de la haute Science antique et de l'enseignement des sanctuaires initiatiques qui, en possession d'une tradition dix fois millénaire et jamais démentie, détenaient et nous ont transmis la solution du problème que toutes les religions successives ont révélée (1) à leurs fidèles en l'adaptant à leur mentalité plus ou moins développée et aux conditions primordiales de temps et de lieu...

Enfin — et c'est là le point capital — il existe, entre la science telle que nous l'ont faite les officiels de nos jours et l'hermétisme héritier de la Science antique, un terrain

(1) *Révéler* signifie *voiler de nouveau*, c'est-à-dire proclamer une vérité sous une forme nouvelle, mais encore partiellement impénétrable, qui la mette à la portée de l'intelligence des auditeurs.

de recherches qui devrait être commun, où la science normale n'a jamais voulu pénétrer, où, par suite, l'hermétisme est maître, ce qui n'empêche pas les officiels impuissants de railler — pour masquer leur propre insuffisance — les résultats auxquels il est parvenu.

Le sujet étant d'une importance capitale, je l'ai déjà abordé ailleurs, mais on m'excusera de le montrer ici sous le jour où il doit être vu de chacun. Reprenons le problème qui s'impose primordialement à la conscience humaine : Qu'est l'homme ? D'ou vient-il ? Ou va-t-il ?

Or, je viens de le dire, chaque fois que le problème se présente trop pressant, la science, ou non pas elle, mais ses tenanciers n'ont qu'une réponse à faire : Cela ne nous regarde pas ; demandez aux religions !... — Franchement, est-ce bien la peine, à ces gens, de railler ce qu'ils appellent l'obscurantisme des religions, pour en arriver à remettre aux religions la solution d'un problème aussi indéniablement capital que celui-là ? Il n'y a pas à épiloguer, et une si pitoyable fin de non recevoir fait hausser les épaules et signe la banqueroute — que dis-je : la forfaiture de la science.

En principe, d'accord : le problème regarde les religions mais chaque religion lui donnant une solution différente, l'homme est en droit de se tourner vers les détenteurs du savoir — les détenteurs officiels : j'appuie sur ce mot qui englobe en soi depuis les membres de l'Académie des Sciences, jusqu'aux titulaires de chaire, sans en excepter les profiteurs de prébendes. — et de leur dire : Vous ne cessez, depuis que vous enseignez dans vos tribunes, de prétendre que tout ce qui se présente comme vérité doit être préalablement prouvé. Or, voici des révélations qui se contredisent dans les vérités qu'elles enseignent : il est dans vos attributions, il est dans le rôle que vous avez assumé — et qui vous apporte distinctions et profits — de passer toutes ces vérités diverses au crible de l'expé-

rience et de nous dire, une fois pour toutes ce que nous sommes et ce que nous devons croire ! Car enfin, la nature, l'origine et les fins de l'homme constituent un problème scientifique de premier ordre et dont la solution présente une importance pratique infiniment plus grande pour l'humanité, que vos travaux sur le système nerveux de la puce ou l'analyse spectrale d'une des soixante-treize millions d'étoiles que révèle seul un puissant télescope et qu'on ne verra jamais à l'œil nu !

A ces mises en demeure, chaque jour plus impérieuses, la science ne trouve à opposer qu'un dédain croissant, et cela se comprend car c'est humain : le jour ou certaines notions encore imprécises dans le public, se trouveront avérées, les tenanciers de la science officielle n'auront plus qu'à constater la ruine de leurs fragiles théories et à descendre de leurs chaires avec leur bagage d'erreurs accumulées... Or, quand on a une chaire — et qui rapporte — on s'y tient, quitte à perpétuer l'erreur et à répondre à toutes les demandes, à toutes les sommations par de dédaigneux haussements d'épaules.

Mais un haussement d'épaules n'a jamais constitué une solution de problème, et, peu à peu, la conscience publique élève la voix et grandit ses protestations par-dessus les dédains officiels... la situation, qui commence à devenir intenable, doit avoir une issue ; il le faut à tout prix : l'homme aujourd'hui ne veut plus être traité en enfant, il exige de connaître enfin — et de façon scientifiquement assurée — tout ce qui le concerne, tout ce qu'il lui importe de savoir pour vivre comme il le doit.

Et c'est alors que, devant la carence de la science et, s'il le faut, pour lui forcer la main, paraîtra l'hermétisme déjà maître de la situation.

Or, à l'heure actuelle, ou en sommes-nous, en présence de cette formidable question « QU'EST L'HOMME ? D'OU VIENT-IL ? OU VA-T-IL ? » qui est à la base même de l'humanité et dont

la solution s'impose à bref délai pour reconstituer nos sociétés chancelantes sur les solides assises qui leur ont manqué jusqu'alors ?

Devant cette question primordiale, je vois les scientistes tourner sur leurs talons rouges en déclarant dédaigneusement : Peuh ! Cette question n'intéresse nullement les foules ! Voyez-les plutôt déserter aujourd'hui les temples, à quelques confessions qu'ils appartiennent et quelque soit le culte qu'on y célèbre !

Oui, c'est vrai ! Les foules désertent aujourd'hui les temples, mais parce que, sous votre scalpel et votre peson, vous avez tué les fois ataviques et que — matérialistes et néantistes que vous êtes ! — vous n'avez trouvé, pour les remplacer que la négation de l'idéal, l'exaltation de la matière, la déification du ventre et l'adoration du veau d'or !

Mais ces foules ont un cœur ! Mais ces foules ont une conscience, un instinct, si vous préférez ! Et elles reconnaissent de jour en jour la vanité, la nuisance des idoles que vous proposez à leurs adorations, et, quand vous leur avez suffisamment broyé le cœur sous la double meule de vos dénégations exacerbées et de vos affirmations sans consistance, où sont-elles venues, ces foules auxquelles vous en appelez ? A nous.

L'auteur de ces pages est — malheureusement — d'un âge assez avancé pour avoir pu suivre de près toute l'ampleur du mouvement de rénovation spiritualiste qui agita ces cinquante dernières années, et ce mouvement se résume, pour lui, en trois phases que symbolisent trois conférences.

Vers 1875, mon confrère et ami G. Delanne, l'apôtre du spiritisme scientifique, de qui je ne partage pas toutes les idées, mais que je considère pour sa science, son caractère et sa conviction, comme le principal champion de notre idéal — toute différence d'école mise à part —

donnait une conférence sur le spiritisme, dans la salle de la rue d'Athènes... le public des auditeurs y était bien clairsemé et il y avait de nombreux vides dans l'assistance.

Vers 1890, le même G. Delanne donnait une autre conférence, sur le même sujet, dans la vaste salle de la rue Cadet : la salle était comble, et, en certains coins, on s'écrasait positivement.

Vers 1905 — était-ce lui ou un autre qui portait la parole ? Il me semble bien que c'était lui, mais je ne saurais l'affirmer — une conférence spirite était donnée dans l'immense vaisseau du Trocadéro : que de gens y sont venus, qui, faute de place, sont restés dehors !

Voyons donc un peu le détail de ce mouvement.

A la fin de l'empire, Allan Kardec, le promoteur de l'idée spirite en France, venait de publier ses volumes, et D.-D. Hume, le grand médium écossais, avait été reçu aux Tuileries où les phénomènes qu'il générait s'étaient vus appréciés de diverses manières, mais suivis avec la plus haute curiosité. Enfin, la librairie spirite de Leymarie avait été fondée et possédait déjà une clientèle assez importante.

Or, qu'y avait-il à ce début de mise en marche des idées ? Au fond, peu de chose : une assez vive curiosité mitigée par beaucoup de méfiance. « Tout cela peut-il être vrai ? » se demandait-on en souriant avec scepticisme. Et l'Eglise seule répondait dans le sens de l'affirmative : « Oui, tout ceci est vrai, mais que l'on y prenne garde ! c'est l'œuvre du démon... » Quant au public, il demeurait indifférent, sceptique et railleur. Je n'oserais pas jurer qu'en 1869 la France entière comptait seulement cinq cents spirites convaincus.

Quant aux autres écoles de l'hermétisme, elles étaient en quelques sortes inexistantes. Eliphas Levi publiait ses livres qui tombaient dans le silence et n'étaient lus que de

très rares adeptes ou de vagues curieux qui n'y comprenaient rien. A peine, de-ci, de-là, quelques théoriciens des idées générales, et, pour l'expérimentation pratique, de rares *souffleurs* — par exemple Cyliali — à la poursuite du grand œuvre, mais que le public ignorait et que raillait leur entourage. Ils étaient donc bien clairsemés alors, les dépositaires de fragments de la science antique, lointains héritiers des vieux maîtres, et encore contraints, par la moquerie publique, à cacher leur savoir qu'autour d'eux on était incapable de comprendre ! Quoi encore ? Quelques loges obscures, non de franc-maçonnerie (1) mais de Martinistes ou de Rose-Croix, purement théoriciens et philosophes. Quant à la théosophie elle n'existait pas encore...

Etaient-ils seulement trois cents, dans toute la France, les occultistes de cette époque ? Il est permis d'en douter.

Mais voici qu'en 1870 survient la guerre abominable, non plus une de ces guerres lointaines où se trouve engagée seule une armée de mercenaires, mais une lutte, sur notre propre territoire, à laquelle prennent part, par la force des choses, les énergies vives de la nation. Et la mort frappe à bien des portes, et le deuil visite des milliers de foyers qui croyaient devoir être épargnés. Et la foule alors se demande comme elle ne se l'était jamais demandé: Où donc sont tous ces milliers de jeunes hommes que la sinistre faucheuse a soudain abattus, alors, qu'ils étaient pleins d'espérance et de vie ? — Et tout d'abord la foule s'est ruée vers les temples, demandant à leurs prêtres : — Qu'est-ce que Dieu a fait de nos enfants ? Les

(1) La franc maçonnerie, tout en tenant de très loin à l'hermétisme par ses origines, en a depuis longtemps perdu toute notion, malgré les efforts, de quelques-uns de ses membres qui, plus instruits que la masse, tels Ragon, ont vainement tenté de lui faire remonter le courant ; à cette époque elle n'était qu'une secte politique aux mains du pouvoir (le grand-maître en était le prince Jérôme) pour devenir de nos jours une association d'intérêts politiques et matériels.

prêtres ont répondu, du haut de leurs chaires, en exposant les dogmes sacrés.

Mais déjà la foule de 1870 n'était plus celle de 1815 : la science, qu'elle avait vue croître, lui avait formé une mentalité soucieuse de précision, et elle interrogea les ministres des autels : Des dogmes ? Bien. Mais les preuves de la réalité de ces dogmes ?

Des preuves religieuses de la survie, il n'en existe que deux : la révélation qui est aussi antiscientifique que possible, qui, d'ailleurs varie d'Eglise à Eglise, et le raisonnement métaphysique, par essence inaccessible aux foules (1). Et les foules insatisfaites se sont alors tournées vers la science et lui ont demandé : Que deviennent nos morts ?

Mais la science, hautaine, s'est dérobée ; elle est restée muette, et elle est rentrée dans la tour d'ivoire de son ignorance, pour éviter d'avoir à répondre : Je n'en sais rien !

C'est alors que, dans un âpre désir de savoir, prises entre les affirmations sans preuves tangibles des religions et le silence glacial de la science, les foules sont venues à nous, qui ne nous contentons pas d'affirmer théoriquement la survie, mais qui prouvons expérimentalement son objectivité. Et ce fut une ruée, qui, tout d'abord, envahit le spiritisme.

Mais alors les dépositaires des vestiges subsistant de la Sagesse antique sortirent de leur obscurité, démontrant que le moderne spiritisme n'est qu'un chapitre détaché de la haute Science mystériale à laquelle il convient de le rattacher si l'on veut la comprendre dans son absolu ; et ce fut alors une irradiation de lumière ; on reprit l'étude des vieux maîtres, on expérimenta à nouveau — ce qui

(1) On connaît la boutade populaire : Quand deux interlocuteurs ne se comprennent pas l'un l'autre, c'est qu'ils discourent de philosophie : mais si celui qui parle ne se comprend pas soi-même, c'est qu'alors ils discutent métaphysique.

ne se faisait plus depuis bien longtemps — et ce fut comme un éblouissement : le savoir ancestral retrouvait son temple.

Entre temps, une femme étrange, à la fois philosophe et thaumaturge, regardée tour à tour comme une aventurière et comme un génie, Mme Blavatsky, créait de toutes pièces une doctrine nouvelle, basée à la fois sur le vieil occultisme extrême oriental et sur un bouddhisme mal occidentalisé : et ce fut la théosophie, qui s'adressa aux esprits cultivés, aux intelligences éprises d'orientalisme.

Les trois écoles principales de l'occultisme existaient donc concurremment, et ce fut, dès lors, comme un épanouissement de beauté.

Le spiritisme s'adressait surtout aux humbles, à ceux qui peinent et qui souffrent, et il leur disait, consolateur : « Vous voulez savoir si vos morts vivent ? Venez à moi et je vous les montrerai dans la splendeur de leur réalité. »

L'hermétisme disait aux intellectuels : « La science menteuse de notre époque, faite à la fois de la vanité incommensurable de ses tenanciers et de théories fausses parce que basées uniquement sur la matière inexistante, cette science vous répugne et vous donne des nausées ? Venez à moi et je vous enseignerai la science pure, la science auguste, la science vraie parce que basée sur l'esprit, que, depuis des millénaires, vos pères ont créée dans les cryptes sacrées de l'Egypte, dans les Temples de la Hellade, dans les forêts des Carnutes et dans les grottes sauvages du pays d'Armor. »

Et la théosophie disait aux mondains écœurés de l'égoïsme, du terre à terre et de la nullité de la vie actuelle : « Vous qui cherchez plus loin et plus haut, venez à moi : je vous enseignerai la fraternité humaine telle qu'elle a été prêchée par le Bouddha Çakia-Mouni, et les merveilles de la Yoga, fille de l'Inde ! »

Et, dès lors, ce fut la montée continue vers les som-

mets ; de toutes parts pendant les huit lustres qui suivirent la guerre de 1870, les masses affluèrent vers nous suivant que leurs aspirations les poussait vers une des trois branches de l'occultisme ; je pourrais citer des villages entiers — car nos doctrines ont reflué même dans les campagnes — faisant ouvertement profession de spiritisme ; le Dr G. Encausse (Papus) avait donné à l'hermétisme une impulsion féconde entre toutes, tellement que, au moins sur divers points du savoir humain, les théories de l'hermétisme dominaient et entraînaient celles de la science officielle ; et enfin, dans les hautes classes urbaines, la théosophie avait poussé de solides racines qui lui permettaient de préparer l'avenir. Il n'est pas exagéré d'affirmer qu'en 1910 le spiritualisme occultiste comptait, rien qu'en France, des millions de fervents, publiait ici ou là une centaine de journaux, et possédait, de toutes parts, des centres actifs de rayonnement.

Les choses en étaient là, lorsqu'éclata la guerre mondiale dont la France, plus que toute autre nation eut a souffrir. Durant plus de quatre ans il lui fallut gravir un sanglant calvaire au cours duquel elle laissa, comme la plus terrible des rançons au destin, un million et demi de vies humaines dans sa voie douloureuse : quinze cent mille morts mirent en deuil les cités et les campagnes, et ni un château ni une chaumière ne fut épargné. Alors, ce fut, en 1918, la ruée des foules comme en 1871, mais d'une violence centuplée, et le même cri que jadis jaillit de millions de poitrines tordues par les sanglots : — Par pitié ! dites-nous où sont nos morts !

Et comme précédemment, la religion donna ses affirmations sans preuves !

Et comme précédemment, la science se tut, honteuse de ne pas savoir !

Et, comme précédemment, les foules déçues dans leurs espérances et exacerbées de douleurs, ont reflué vers nous.

Combien, pour ma part, n'ai-je pas pas vu de créatures pitoyables, veuves, pères, mères, frères, amis, qui ayant lu quelqu'un de mes livres et y trouvant une conviction, sont venues à moi, me demandant un allègement à leur fardeau, un baume à leur souffrance !

Et, chez tous, le thème était identique : « Je ne puis plus croire ! La religion, avec ses affirmations dénuées de tout contrôle, ne me satisfait pas ! La preuve qu'il existe un Au-Delà et que tout ne finit pas à la mort, je la veux ! Pourquoi la science, qui pourrait nous produire cette preuve, si elle le voulait, demeure-t-elle muette devant nos supplications ?... Ah ! cette preuve qu'IL n'est pas tombé dans le néant, cette preuve qu'IL survit à sa mort, je la veux !... Vous pouvez, vous, me la donner... par pitié, donnez-la moi ! »

Et, à ces pauvres âmes désorientées, soûlées de souffrances et de larmes, je donnais l'espoir de ma certitude et les dirigeais vers l'idéalisme assuré de la doctrine occulte.

Une fois même — ce qui montre quelles espérances peuvent jaillir de la nouvelle foi — une jeune femme, une veuve de guerre, vint à moi et me dit : « Je ne demande rien pour moi ! Je suis spirite, je possède de la médiumnité, et je n'ai qu'à appeler mon mari pour le voir et m'entretenir avec lui. Mais il est tant de mes malheureuses compagnes qui n'ont pas ce bonheur de consolation ! Ne pourriez-vous faire que mon mari, en venant me voir, amène avec lui les leurs ? »

Eh bien ! au risque de soulever les épaules du lecteur ignorant de ces choses, devant cette demande à la fois suprêmement naïve et colossalement formidable mais qui me montrait tant de bien à faire, j'ai jugé indigne de moi de me dérober — et j'ai fait la tentative demandée : elle a échoué, il est vrai, pour un motif particulier et qui, si je le disais, semblerait au suprême degré invrai-

semblable, mais au moins ma conscience ne peut pas me rapprocher d'avoir failli !

Une autre fois, ce fut une mère qui me vint trouver... Ah ! la lamentable confession que ce fut ! Jamais encore, les murs de mon cabinet de travail n'avait rien entendu de si poignant ! Et cette mère, éperdue de sanglots, me raconta : Jusqu'en 1914, elle avait été fervente catholique, très croyante, très religieuse, très charitable. En 1914, son fils unique — elle était veuve — l'avait délaissée à l'appel de son devoir. Elle avait passé alors un pacte avec le Ciel : Si son fils lui était rendu même blessé, même infirme pour le reste de ses jours, elle donnerait la moitié de sa fortune aux pauvres ! Et, quelques mois plus tard, son fils était tué. Alors, dans une sorte d'exaspération sauvage, cette mère faisait taire ses sanglots, et rassemblant toute son énergie, elle se dressait, menaçant le ciel de ses poings tremblants, et criait ce blasphème dans un spasme :

— Dieu n'est qu'un monstre !

Quelle parole était capable de pallier une telle souffrance, et que puis-je ajouter maintenant à ce lamentable trait ?

Tout ce qui précède montre amplement que, contrairement à la défaite de la science, les foules sont loin de se désintéresser du problème de la survie, et, puisqu'elles n'en trouvent nulle part la solution basée sur des preuves absolues, les foules viennent à nous qui détenons le mot auguste de l'énigme !

Combien sommes-nous, seulement en France, à l'heure où j'écris ces lignes, tant spirites qu'hermétistes, théosophes, Rose-Croix, Martinistes et autres — et non seulement tous ceux qui arborent leur doctrine et clament la nouvelle foi, mais encore, mais surtout, tous ceux — innombrables — qui, des fonds populaires aux sommets de la hiérarchie sociale, pour des raisons multiples,

n'osent se dire ouvertement des nôtres, mais, dans l'intimité de leur être, partagent nos certitudes, sont éblouis de notre idéal, et applaudissent au triomphe de nos idées !... Combien sont-ils, tous ceux-là ? Qui pourra les dénombrer?

Ah ! si la Science — la Science officielle, la Science de l'Académie — savait le bien qu'elle pourrait faire simplement en daignant sortir de son vaniteux égoïsme pour diriger l'énergie de ses recherches vers la solution de l'angoissante question : « *Qu'est l'homme ? D'où vient-il ? Où va-t-il ?* » elle n'hésiterait pas une seconde. Mais voilà : le poison d'un matérialisme suraigu s'est infiltré, comme un odieux curare, dans les veines de ses tenanciers, et aujourd'hui, émasculés par ce poison, ils n'osent plus... ils ne peuvent plus...

Pourtant, un maître — un maître derrière qui marche toute la jeune science de demain — a eu le courage en publiant son *Traité de Métapsychique* (1) de faire le geste si longtemps attendu, le geste nécessaire... Mais ce geste sera-t-il libératoire ou bien ne nous apporte-t-il qu'une formule vide ? Pour audacieux, pour scandaleusement audacieux qu'il a dû paraître aux pontifes de l'Académie des Sciences, il nous semble singulièrement timide, à nous qui avons pénétré au fond des mystères bien plus loin que n'est allé le Professeur Ch. Richet, mais il n'importe ! Il convient de lui être singulièrement reconnaissant du premier coup qui ait été porté à un édifice vermoulu et périmé, mais tenant encore debout par la force d'une tradition malsaine : c'est le premier pas fait vers la solution scientifique du devenir de l'homme, et cette solution — si on le veut ! pourvu qu'on le veuille ! — est singulièrement facile à obtenir.

J'ai, en effet, établi dans un précédent ouvrage (2) que

(1) Par Ch. Richet, 1 vol. grand in-8°, Paris, 1922.

(2) *La vie Posthume selon la psycho-physiologie, la psychologie expérimentale et la physique*, cité supra.

l'étude de la question regarde avant tous autres les membres de la section de physique.

Or, il n'est presque aucun de nous, praticiens de la psychologie expérimentale qui n'ait dédoublé des centaines de fois des sujets magnétiques en organisme physique (quasi-cadavre) et fantôme vivant, détenteur de vie, de sensibilité et d'intelligence ; c'est dire combien est aisée l'étude de cet élément. On voit, de prime abord, que nous nous basons avant tout sur l'expérimentation. L'étude du fantôme vivant, entité fluidique, permet dès le début l'étude des fluides, qui enrichirait la physique d'un chapitre nécessaire, car bien que messieurs les physiciens parlent constamment de fluides (aither, courants électrique, neurique, etc.), ils ignorent profondément et la constitution et les propriétés des fluides : cette étude ne saurait donc leur nuire — au contraire ! Ensuite, l'étude du fantôme vivant permet d'induire la constitution et les propriétés du fantôme défunt d'où l'on peut conclure à la persistance de la vie au delà de la mort.

Donc, l'occultisme possède tous les éléments du problème ; et il les possède — je ne saurais trop appuyer sur ce point — non pas théoriquement, par une spéculation plus ou moins bien assise, mais par une expérimentation dont toutes les bases sont absolument assurées. C'est dire que la question primordiale « *Qu'est l'homme ? D'où vient-il ? Où va-t-il ?* » ne le trouble aucunement, parce que, dépositaire à l'heure actuelle des connaissances de la Sagesse antique, il en a hérité la solution du problème qu'il n'a eu que la peine de vérifier pour en constater la justesse.

Si donc la science officielle, renonçant pour un moment à ses vaniteuses théories d'un matérialisme désuet, veut aborder le problème elle en trouvera les éléments dans la doctrine hermétique, et je l'affirme, en présence de l'importance capitale des résultats à obtenir, il n'est

aucun fervent de la science mystériale qui se tiendrait à honneur de lui faciliter telle étude qu'elle-même a poursuivie pendant des millénaires.

Les esprits superficiels s'étonnent beaucoup des progrès qu'à faits l'occultisme depuis un demi-siècle que son existence a été révélée aux foules : il n'en faut pas chercher la cause ailleurs que dans cette vérité : l'hermétisme détient les chefs du problème dont les foules exigent la solution. Alors que les religions affirment sous preuve, alors que la science fait faillite à son premier devoir qui est d'apporter la lumière partout où on la demande, l'hermétisme, héritier du savoir ancestral et divin, présente sa solution avec, à l'appui, des preuves expérimentales dont se détournent seuls la sottise et le parti pris.

Il y a cinquante ans, la simple curiosité poussa quelques esprits inquiets vers nos laboratoires, mais la vérité se fait jour, s'étend, se répand de toutes parts ; à présent la poussée se fait ruée, et l'heure ne tardera pas à sonner où les conclusions de l'hermétisme se verront discuter sur la place publique et entraîneront la conscience des foules.

Mais jusque-là ?

Jusque-là, c'est la banqueroute, c'est la collusion, c'est la forfaiture de la science officielle si, pour son malheur, elle continue à demeurer vaniteusement à l'écart du mouvement général — banqueroute, collusion et forfaiture qui ne peuvent manquer de s'exagérer de plus en plus par l'hostilité de ses tenanciers et l'hypocrisie de ses profiteurs.

B. — Sociologie

Tout d'abord, en sociologie, la doctrine occultiste pose, d'après ses principes, la théorie de la marche des sociétés suivant un plan idéal.

Constatant que les humanités débutent toutes par un état inférieur à la sauvagerie, elle établit trois stades successifs dont le parcours les doit amener, par le progrès, à la civilisation idéale.

Ces stades sont :

1° *L'égoïsme*, d'abord complet, qui a pour conséquence l'isolement de chaque individu, et que l'on retrouve encore chez certaines peuplades sauvages ; cet égoïsme amène l'homme à comprendre que, pour être fort, il lui faut des associés, et produit successivement la famille, puis la tribu ; mais alors il s'amoindrit et donne naissance au deuxième stade.

2° *La réciprocité*, qui prend deux formes successives :

A. — *La justice* fondant les rapports sur le principe strict de l'échange, chaque individu abandonnant aux autres ou à la société une partie de sa personnalité pour en recevoir des avantages équivalents qui la renforcent.

B. — *La mutualité* ou *solidarité* sous l'influence de laquelle les hommes substituent aux échanges individuels la coalition des intérêts de même nature ; l'égoïsme s'élargit en individualités collectives où les désirs et les besoins analogues travaillent en commun à la satisfaction de l'individu.

3° Enfin *le dévouement* qui fait que chaque homme se consacre au bien commun sans calcul de retour, pour le pur amour du bien social et cosmique (1).

A l'heure actuelle, les peuples occidentaux (l'Europe) commencent à entrer dans le stade de la *mutualité*, pour quitter la période de propriété et de ses échanges, et cette transformation est une des causes principales de la crise que la société traverse à notre époque.

Lorsque l'occultisme a ainsi établi l'ordre de marche des sociétés vers l'organisation sociale la plus élevée, il

(1) V. Ch. Barlet. *L'occultisme*, 1 vol. in-8°, Paris, 1909.

pèse sur les individus et les collectivités pour l'atteindre aussi rapidement que possible, et, dans ce but, il formule les directives qui vont suivre.

Les formes de gouvernement jusqu'ici et actuellement usitées sont la Théocratie, la Royauté, l'Empire et la République ; mais ces désignations générales n'ont rien d'absolu car il est, par exemple, des monarchies telles que l'Angleterre qui sont plus réellement républicaines que la république russe des soviets, laquelle n'est autre que l'absolutisme du tzarisme établi au profit d'une multitude de tyranneaux de bas étage.

Quoi qu'il en soit, la théocratie, gouvernant par la Divinité représentée par la caste sacerdotale, a connu une de ses plus hautes expressions dans les premiers siècles de la nation juive.

La royauté, gouvernement d'un peuple par un homme est une dégénérescence de la théocratie, car tous les fondateurs de dynasties se sont présentés comme les élus de Dieu. Dans son absolu, la monarchie se rencontre, en notre histoire nationale, de Clovis à Louis XVI.

L'empire, domination de plusieurs peuples par l'un d'eux ou par un conquérant, se retrouve à Rome, sous Charlemagne et, à notre époque, sous Napoléon.

Quant à la république, elle semble avoir trouvé son type, dans un système fédératif qui laisse aux populations d'origine diverse leurs libertés particulières, aux Etats-Unis d'Amérique et, surtout en Suisse.

Mais chacun de ces modes de gouvernement est entaché d'un vice fondamental qui, à plus ou moins longue échéance, amène fatalement sa ruine.

Dans la théocratie, la volonté des prêtres se substitue toujours à la volonté divine, trop difficile à connaître, et l'état devient oligarchique avec tous les défauts, tous les dangers de l'oligarchie.

La royauté, si elle est absolue, tombe vite dans le

régime du bon plaisir ; et si elle est constitutionnelle, elle s'affaiblit et perd sa raison d'être.

L'empire aboutit fatalement à la tyrannie d'une nationalité sur les autres, comme l'ont démontré l'Autriche et la Turquie.

Enfin, le défaut capital de la république est la liberté sans limites de toutes les théories, même les plus subversives, qui, cherchant leur application pratique, amènent la surenchère électorale, l'agitation sinon le désordre, et, quand le peuple est assoiffé de repos, le césarisme.

La doctrine occultiste repousse donc ces quatre formes de gouvernement et préconise l'organisation sociale qu'elle appelle la *synarchie*.

Qu'est-ce que la synarchie ? Voici.

Rappelons-nous d'abord la loi fondamentale de l'analogie. Tout est analogue à tout, et connaître la cellule, c'est connaître Dieu. Or, l'homme est une cellule de la société et la vie humaine est fonction de la vie sociale.

Partant de ce principe, si l'on analyse correctement les fonctions vitales de l'homme et qu'on les généralise, on aura établi de la sorte les fonctions vitales d'une société : la constitution physiologique de l'homme donne analogiquement la constitution politique de l'État.

L'homme, considéré dans son ensemble physique, se compose essentiellement de trois parties : — le ventre (estomac et intestin) qui nourrit l'organisme dont il représente l'économie — la poitrine (cœur et poumons) qui fait circuler la vie, la répartit dans tout l'organisme dont il représente la force ; et enfin la tête (cerveau et ramifications nerveuses) domine l'organisme et en représente l'autorité.

Appliquons ce schéma à une nation.

Qu'est-ce qui fait vivre un pays et constitue son économie ? Son agriculture, son commerce et son industrie et, par suite, ses banques.

Qu'est-ce qui fait circuler sa force et constitue sa force? Sa magistrature, son administration et son armée.

Qu'est-ce qui domine un pays et constitue son autorité ? Ses savants, ses lettrés, son clergé, son corps enseignant.

Et ces trois éléments ont des actions et réactions réciproques qui établissent leur solidarité, comme la tête, la poitrine, et le ventre de l'être humain sont solidaires les uns les autres.

D'où trois chambres : — la première, expression des syndicats, s'occupant exclusivement de l'économie de la nation ; — la seconde, expression des forces judiciaires et militaires, réunissant dans son ressort toutes les forces vitales du pays ; et la troisième, constituée par les autorités, résumant par suite en soi le principe d'autorité et le pouvoir exécutif, sans avoir à s'occuper de choses étrangères à sa compétence.

De la sorte, on n'assisterait plus à ces spectacles étranges d'agriculteurs s'unissant à des commerçants et des industriels pour organiser la magistrature, ou d'un avocat mandaté par des cultivateurs pour établir une loi militaire.

Dans ces conditions, un électeur à vote plural, représentant sa famille, n'agirait que dans sa sphère propre : commerçant ou industriel, il nommerait celui des commerçants ou industriels qu'il jugerait le plus capable de diriger le commerce ou l'industrie, et l'on arriverait ainsi à avoir un corps législatif — triple — composé uniquement de sommités et de compétences, au lieu d'assister à des surenchères électorales qui mettent parfois en péril la vie d'un pays.

Ces chambres d'affaires marqueraient la fin des politiciens de carrière : ce serait un grand bien.

Un ministre ne serait plus l'homme d'un groupe politique mais la plus haute expression de l'agriculture, de l'armée, ou de la science, et alors passerait avec les

vieilles lunes la formule fameuse : « N'importe qui étant bon à n'importe quoi, on peut, n'importe quand, le placer n'importe où », dont l'application est trop fréquente dans nos sociétés modernes.

Utopie inapplicable, dira-t-on, et analogue aux formules empiriques que chaque jour voit éclore, et dont, malheureusement, les partisans, y voyant aveuglément le retour à l'âge d'or, sont portés à invoquer la force pour faire passer leur rêve dans la réalité, quitte a accumuler les ruines, comme en ce moment en Russie, sans rien pouvoir édifier de stable...

C'est une erreur : c'est sur ces principes qu'était basée l'organisation politique créée par Ram et qui a duré jusqu'au schisme d'Irshou, des milliers d'années, et c'est sur des bases analogues que la Chine voit son existence remonter à des millénaires dans la nuit des temps.

Il est impossible en quelques pages, on le comprendra facilement, d'approfondir un tel sujet. On en trouvera les développements dans l'ouvrage déjà cité du Dr Encausse (Papus) (1) de qui je ne fais ici que résumer l'idée fondamentale ; on en trouvera de plus, des études très poussées et très limpides dans les trois *Missions*, où Saint-Yves d'Alveydre expose l'historique de la question (2) dans les annales générales, dans celles de l'Europe et dans celle de la France.

D'autres penseurs occultistes, après ces maîtres, ont creusé l'idée, l'ont *adaptée* à notre état de civilisation et à nos mœurs, et sont arrivés à des résultats qui ne peuvent

(1) *L'Occultisme et le spiritualisme* 1 vol. in-12, Paris, 1903.

(2) Le lecteur désireux d'étudier cette conception politique, trouvera une documentation sérieuse dans *la Mission des Juifs*, 1 vol. in-8°, Paris, 1884 ; *Mission des Français*, 1 vol. in-8°, Paris, 1887 ; et surtout *Mission des Souverains*, 1 vol. in-8°, Paris, 1882 ; ces trois ouvrages, de Saint-Yves d'Alveydre ; les *Principes de sociologie* de Barlet ; *Anarchie Indolence et Synarchie*, de Papus ; *Sociologie absolue* de Hélion ; *Ventre et Cerveau*, de J. Lermina ; le *Livre du Sceptre*, de J. Péladan. Les principes de la synarchie se trouvent exposés dans la *Politique* d'Aristote.

manquer d'être féconds le jour où ils passeront dans le domaine des faits. Parmi ces pionniers de l'avenir, je citerai particulièrement Ch. Barlet, J. Lejay, Quærens, et J. Lermina.

En résumé il s'agit d'appliquer une loi de nature à la société humaine qui est elle-même de nature : en dehors de cette loi, il ne peut y avoir qu'erreur... « Changez vos rois, changez vos gouvernements, vous ne ferez rien qu'aggraver vos maux. Ceux-ci viennent, non pas, de la forme gouvernementale, mais bien de la loi qui la constitue ; appliquez la loi de la nature, et l'avenir s'ouvrira radieux pour vous et vos enfants » (1).

C. — Morale

Il n'est pas besoin d'avoir le sens d'observation très développé pour remarquer qu'autour de nous, dans la vie courante, deux morales sont pratiquées simultanément et concurremment : la morale laïque, des agnostiques et des incrédules, et la morale religieuse, des croyants et des fanatiques.

Or, toutes deux tombent dans des excès opposés.

Le néantiste, qui pense : Après moi, il ne restera rien de moi ! est bien près de se dire : Puisque la nature a mis en moi des désirs, des instincts et des passions, c'est évidemment parce que ces désirs, ces instincts et ces passions doivent recevoir leur satisfaction ! Et la suite logique de ce raisonnement serait la série complète des délits et des crimes, si la crainte du gendarme ne réfrénait quelque peu ces malsaines aspirations ; mais dès lors, cette morale peut se codifier en un article unique, qui est lui-même en dehors de toute morale : Est permis quoi que ce soit, pourvu que le gendarme l'ignore. C'est une morale qui a son siège sur les marges du code.

(1) Dr Encausse *loc. cit. et laud.*

Je sais bien que, pour obvier à cet inconvénient, destructeur de tout, on a inventé la morale *per se*, c'est-à-dire la morale pure, soustraite à toute contingence, planant dans les nuages. Mais à cette morale, qui donc peut atteindre sinon les esprits supérieurs – une rarissime exception de l'humanité ? Et encore, ces esprits supérieurs doivent trouver cette conception assez immorale quand ils constatent à leurs dépens qu'elle n'a d'autre résultat que de faire d'eux les dupes de gens moins austères. Et, de plus, dans certains cas spéciaux qui doivent rester ignorés du public — tels les captations d'héritages — qui donc oserait jurer qu'une morale de cette nature n'a pas grandes chances de fléchir ?

La morale religieuse est autre. Elle est très stricte — au moins d'apparence — quand elle dit à l'homme : Après ta mort, ton âme subsistera et toutes tes actions terrestres seront impitoyablement jugées et punies par un Dieu aussi juste qu'inexorable. Mais sur quoi est basée telle conception ? Sur la révélation. Or, il n'est pas besoin d'être grand clerc pour constater que toutes les religions se basent sur la révélation. Dans ces conditions qui a tort ou raison, le Christianisme qui défend tel acte ou le mahométisme qui le permet ?

Mais il y a plus. Le croyant, plaçant sa Divinité (et par suite sa croyance personnelle) au-dessus de tout, est souvent conduit à des actes que rejette la morale *per se* mais qu'autorise une intention religieuse mal comprise. Est-ce que la mise à mort des hérétiques est tolérée par la morale *per se ?* Et cependant que de supplices n'ont pas vus, sous ce prétexte futile, toutes les religions du Moyen Age et des temps modernes — Catholicisme, Protestantisme, Mahométisme et autres ?

C'est le passé, dira-t-on... Soit. Abordons le présent. J'ai parlé plus haut de captation d'héritages... car, j'ai, au cours d'une vie déjà longue, constaté l'accomplisse-

ment de ce crime, par des particuliers d'accord avec la morale laïque ; mais je l'ai vu aussi perpétrer par des gens très religieux *ad majoram Dei gloriam*. On ne se doute pas à quels excès peut se porter un croyant, quand sont en jeu non seulement la Divinité, non pas seulement la religion, mais simplement la façon étroite dont il comprend lui-même la Divinité et la religion.

En un chapitre précédent, j'ai montré la croyance religieuse étouffant les premières aspirations de la science à ses débuts, par la seule crainte de voir diminuer l'autorité doctrinale des livres sacrés... Or, cet état d'esprit subsiste toujours : il est latent, mais il subsiste. Et ce qu'il y a de plus curieux, en pareil cas, c'est que, si blâmable que soit l'acte accompli, la conscience de son auteur est parfaitement tranquille : il lui semble que, dès lors qu'il a fait de Dieu le bénéficiaire de son geste, celui-ci cesse d'être répréhensible pour devenir méritoire.

Un des exemples les plus curieux que je connaisse de cette façon d'agir est le suivant : — Il y a quelque vingt ans, Miller, le grand médium américain, vint à Paris et y séjourna quelque temps chez M. L... lequel, un soir, reçut la visite d'un inconnu qui venait lui offrir 20.000 fr. autant qu'il me souvient, s'il voulait prêter la main à une machination — très ingénieuse, du reste — destinée à perdre à jamais le médium dans l'esprit public ; d'abord M. L... ne comprenait rien aux phrases alambiquées de son visiteur ; mais, quand celui-ci eut mis les points sur les i, en expliquant qu'il représentait certains intérêts doctrinaux, ce fut rapide : il fut jeté dehors sans ménagement aucun et descendit l'escalier sur les reins : or, le métapsychisme est une science à ses débuts, qui s'honore aujourdui du nom du professeur Charles Richet, derrière qui marche toute la jeune science de demain ; mais, comme l'Église a jeté le haro sur le spiritisme, le piétisme se croit tout permis vis-à-vis de cette science qui vient de naître : j'aurais long à

en dire, à cet égard, sur le chanoine C... et sur le R.-P.M...

J'ai moi-même eu le désagréable honneur d'être victime de ces agissements pieux, voici dans quelle circonstance :

Je m'occupais alors d'étudier les diverses modalités de la force vitale suivant les théories de l'occultisme et, au moyen de l'énergie biolique d'un sujet, mis en état très profond d'hypnose magnético-médiumnique, que je transfusais dans des oignons de jacinthe, j'arrivais à obtenir des pousses et des fleurs sur ces oignons : c'est là un phénomène très ordinaire dans l'Inde, donc possible en Europe. Un soir que j'avais l'intention de réunir plusieurs personnes pour assister au phénomène, je priai un herboriste de me fournir des oignons préalablement marqués par lui. Or, rien ne se produisit sur ces oignons, qui, examinés ensuite furent reconnus comme ayant été stérilisés tout d'abord de façon à ne donner aucun résultat. Cet herboriste — petit cerveau mais fervent catholique — avait jugé qu'une pareille tentative ne pouvait être que diabolique, et, sans égard pour les recherches que je poursuivais, il m'avais remis des oignons après les avoir passés à l'étuve.

On le voit, la morale religieuse reçoit, elle aussi, bien des accrocs.

Et puis quoi ! se dit, dans certaines circonstances où son intérêt est directement engagé, le croyant même fanatique, le Paradis... le Purgatoire... l'Enfer... des théories qui n'offrent aucune certitude scientifique.... — A ce point, la piété devient de l'agnosticisme (1).

(1) A l'appui de cette affirmation, j'invoquerai les souvenirs des familiers de l'archevêché de Paris vers 1852 : il en existe certainement encore. A cette époque un vaste incendie détruisit de fond en comble, au Petit-Montrouge les ateliers, l'imprimerie et les bureaux de l'*Encyclopédie générale des Sciences ecclésiastiques* en plusieurs centaines de gros volumes in-4° que dirigeait l'Abbé Migne, collection des plus appréciées : Tous les manuscrits furent détruits, et même tous les clichés fondus. L'enquête judiciaire établit la cause du sinistre : malveillance — et les soupçons se portèrent gravement sur une personne de l'entourage immédiat

Or, en regard de la morale laïque et de la morale religieuse, plaçons la morale hermétiste. Que nous dit-elle ?

« On est récompensé ou puni non pas *pour* ce que l'on a fait, mais *par* ce que l'on a fait. »

Et comment cela ? Par suite de l'enchaînement des existences, et par les renaissances successives, où chaque vie est la résultante logique des vies antérieures.

Une théorie dira-t-on. Oui, mais une théorie confirmée par des preuves singulièrement troublantes et convaincantes.

Je ne puis malheureusement m'étendre autant que je le voudrais sur ce sujet de la réincarnation que j'ai traité déjà, avec toute l'ampleur qu'il comporte, dans un ouvrage antérieur (1) où, sans m'appuyer sur aucune parole de médium, mais uniquement sur la documentation que m'ont donnée des procédés scientifiques ordinaires et courants, je montre ce que doit être la vie dans le mystère de la mort.

Or, dans ce livre, dont la théorie se base sur l'Évangile même et sur les plus hautes autorités des premiers siècles du Christianisme, je prouve la réalité de la réincarnation et des vies successives en m'appuyant sur des faits singulièrement convaincants et que le premier venu peut contrôler.

Parmi tous les cas que je cite, je n'en rapellerai qu'un seul auquel, dans cet ouvrage, j'ai consacré cinquante pages d'études critiques, le cas Alexandrine Samonà, sur lequel j'ai été particulièrement documenté, mais je ne puis le mentionner ici que de façon très succincte.

En 1910, le Dr Samonà, de Palerme, perdait, par suite d'une méningite, sa petite-fille Alexandrine, alors âgée

de l'archevêque, laquelle préparait alors une publication analogue... Le procès ne fut arrêté que grâce à de très puissantes influences.

(1) *La Vie Posthume d'après la psychologie expérimentale la psycho-physiologie et la physique*, 1 vol. in-8°, Paris, S. D.

de 5 ans. Cette perte causa un immense chagrin aux parents.

Mais après sa mort, l'enfant se révèla à sa mère, une première fois en songe et les autres fois en mode médiumnique ; et elle affirma que :

1° Elle renaîtrait de sa mère bien que celle-ci, par suite d'une opération et de faiblesse constitutionnelle n'eût plus aucun espoir de maternité ;

2° Cette maternité serait presque immédiate ;

3° La gestation se passerait sans accident ;

4° L'enfant renaîtrait avant Noël suivant ;

5° La gestation serait gémellaire ;

6° L'autre enfant serait également du sexe féminin ;

7° La gestation n'aurait pas la durée normale de 9 mois ;

8° La fillette à naître serait de tout point semblable à la fillette décédée.

Or, ces huit affirmations prémonitoires furent enregistrées par des témoins dont certains complètement incrédules, et toutes huit se réalisèrent à la lettre : Quelque temps après, la mère et les médecins commencèrent à soupçonner une grossesse. — Cette grossesse fut menée à bien — La naissance eut lieu quelques jours avant Noël. — Elle fut double. — Les deux enfants furent du sexe féminin (Alexandrine II et Maria-Pace) — Comme dans la plupart des grossesses doubles, la durée de la gestation fut inférieure à la normale. — Enfin, Alexandrine II était absolument semblable à Alexandrine I : physiquement, elles présentaient l'une et l'autre les mêmes défauts (hypérémie de l'œil gauche, séborrhée de l'oreille droite, légère asymétrie de la face) dont la jumelle Maria-Pace est complètement indemne ; elle a les mêmes jeux que sa devancière, la même terreur du barbier et du bruit des voitures, les mêmes qualificatifs pour son entourage, la même répulsion pour le fromage, les mêmes façons d'être, etc. De plus ce qui est absolu-

ment remarquable, elle a le souvenir, qu'elle croit personnel, d'objets et de faits qu'elle n'a jamais vus, mais qui avaient particulièrement frappé Alexandrine I.

Et qu'on ne croie pas qu'il s'agît là d'un fait accidentel, isolé, non ! Les cas semblables foisonnent autour de nous. Nous avons les cas de Joséphine, de M[lle] Mayo, de M[me] J..., d'Henriette, de M[me] Trinchant, étudiés avec bien d'autres par le colonel de Rochas (1) ; nous avons le cas de Ramshadhon Guin, étudié par le D[r] Moutin, de Boulogne-sur-Seine, le cas de M[me] Raynaud, étudié par le D[r] Durville, de Paris, et particulièrement probant, le cas Edouard Esplugas-Cabrera, le cas de la pauvresse du prince Galitzin, le cas de Blanche Battista, le cas de Mary Roff, suivi de près par le professeur Hogdson et le D[r] Myers — et bien d'autres cas encore (2).

Pour tout occultiste, donc, le principe des renaissances et des vies successives est hors de tout conteste et fondamentalement acquis. Et, de ce principe, dérive la conclusion nécessaire, fatale, qui est celle-ci : c'est nous qui, par notre vie actuelle, posons les bases de notre vie ultérieure. Le bien que nous accomplissons actuellement nous fera progresser ; le mal commis en cette présente existence, nous serons obligés de l'expier et surtout de le réparer soit dans cette vie, soit dans la suivante, soit envers la victime ou ses représentants, soit envers la collectivité, et cela, sans aucune altération, sans aucune échappatoire, sans aucune restriction mentale, sans aucun subterfuge, puisque c'est nous-mêmes qui, guidés par des Entités supérieures, établissons, dans l'intervalle entre deux existences hyliques, le bilan de notre vie passsée et la base de notre vie à venir, en vue de toute expiation et de toute réparation ; en un mot, l'homme est récom-

(1) *Les Vies successives*, 1 vol. in-8°. Paris, 1913.

(2) Tous ceux qui précèdent sont analysés et étudiés en détail dans *la Vie Posthume*, du même auteur, 1 vol. grand in-8°. Paris, S. D.

pensé ou châtié, non *pour* ce qu'il a fait, mais *par* ce qu'il a fait.

On voit de reste à quel point une vie humaine dirigée par cette norme intangible doit être, avec énergie, avec ténacité, avec la plus stricte loyauté, dirigée vers le bien puisque nous savons ne pouvoir en aucun cas échapper aux conséquences tant immédiates que médiates, jusqu'à complète expiation, du mal que nous aurons commis.

En ce point, même, la morale occultiste est supérieure à la morale religieuse, car à l'article de la mort, alors qu'il n'y a plus possibilité de réparation, mais devant le repentir, le prêtre absout. Or, d'après la doctrine occultiste, le repentir n'efface aucune faute s'il n'est accompagné de la punition et de la réparation — soit dans la vie présente, soit dans une vie ultérieure — soit envers la personne lésée, soit envers ses représentants ou la collectivité humaine.

Et l'on peut juger le degré de pureté et d'élévation d'une morale dérivée de ce principe absolu, et ne tolérant aucune capitulation de conscience dont nous serions les premières victimes.

La morale laïque permet tout ce qu'ignorent la loi et le gendarme ; la morale religieuse autorise, dans les mêmes conditions, tout ce qui peut s'accomplir pour la gloire de Dieu — comprise par une petite intelligence humaine ; — la morale occultiste nous dit que nous marchons vers Dieu, par la voie des existences successives, que c'est nous-mêmes qui, par le bien ou le mal que nous accomplissons aujourd'hui, ferons notre vie de demain ou plus douce ou plus dure et qu'enfin le mal comporte, *par soi-même*, une réparation et une expiation qui nous sont inéluctables... Des trois morales, laquelle est supérieure aux autres (1) ?

(1) En ce qui concerne la morale courante et journalière de l'occultiste,

D. — Esthétique

Je me bornerai ici à reproduire une page du maître Papus (1), que je ne saurais dépasser dans la simplicité et la profondeur de son exposition.

« L'esthétique est peut-être la partie de la philosophie dans laquelle l'influence de l'occultisme a été la plus considérable. Le symbolisme est, en effet, une des sections les plus développées de l'occulte, et il a guidé non seulement les sculpteurs et les peintres initiés à la tradition secrète, mais encore les poètes et les historiens depuis la plus haute antiquité jusqu'au xvie siècle de notre ère. Signalons, en passant, ce trait bien caractéristique des historiens instruits d'après la méthode occultiste : ils ne s'arrêtent jamais à l'histoire des individus et ne s'intéressent qu'à l'histoire des Principes qu'incarnent lesdits individus. C'était la méthode exclusive des anciens, reprise par les prophètes : ils écrivaient le développement de la science initiatique de tous les temps sous le nom d'Hermès. Quand les écrivains modernes ont voulu appliquer leurs procédés individualistes actuels à cette symbolique historique, ils ont été surpris en constatant qu'Hermès aurait été l'auteur de 20.000 volumes, ce qui est beaucoup pour un homme seul, mais ce qui est très normal pour l'Université centrale de l'Egypte (dont Hermès est le nom collectif). Il en est de même pour Zoroastre ou pour Bouddha, qui désignent des Principes incarnés dans une série d'hommes, et non de simples individus. Quand les contemporains se sont aperçus de leur erreur, disent les occultistes, ils en ont commis une autre en déniant toute existence personnelle aux individus qui

j'en ai donné les règles dans la troisième partie, chap. II, *Adeptat B*, les *Traditions*, *in fine*.

(1) *Loc. cit. et laud.*

avaient manifesté le même Principe à diverses époques, et en attribuant à des collectivités d'hommes du même temps les œuvres d'Homère ou celles de Moïse. La vérité, pour l'occultiste, est entre ces deux théories extrêmes, et c'était un point utile à rappeler en passant. *L'Iliade*, l'*Enéide*, l'*Ane d'or*, la *Divine Comédie*, sont des histoires écrites d'après les clés de l'occultisme et décrivant les mystères de l'Initiation physique ou astrale.

« Toutes les cathédrales gothiques sont aussi des symboles de pierre, des paroles de granit, ainsi que tous les temples anciens et modernes de l'Inde et de la Chine.

« Pour ne pas nous étendre plus que de raison sur ce point spécial, donnons un exemple bien net de l'application de l'occulte à l'esthétique, et cela aidera à comprendre le reste. Nous choisirons le symbole du Sphinx. Le Sphinx, d'après la tradition occulte, était placé à faible distance des Pyramides et servait d'entrée secrète, grâce à une porte située entre ses pattes. Si nous analysons ce symbole au point de vue de sa forme, nous constaterons que le Sphinx, tel qu'il est venu de Chaldée, se composait des éléments suivants :

« Une tête humaine, des ailes d'aigle, des griffes de lion, des flancs du taureau. » — Que signifiait donc ce curieux symbole ? Pour que le sens n'en fût jamais perdu, une histoire symbolique, celle d'Œdipe, commentait l'image de pierre. Cette histoire disait que le héros avait deviné l'énigme du Sphinx, et que le mot de cette énigme était l'homme. Tous ces signes, qui semblent empruntés à l'animalité : bœuf, lion, aigle, sont en réalité des caractéristiques de l'homme et les analogies hermétiques vont éclairer la question.

« Le bœuf est le symbole du tempérament lymphatique et de la force matérielle qui est en chacun de nous. C'est la clé de la psychologie abdominale ou des instincts, dont la formule est : se taire.

« Le lion est le symbole du tempérament sanguin et de la force animique, du courage et de la colère. C'est la clé de la psychologie thoracique ou des passions et des sentiments, dont la formule est : Oser.

« L'aigle est le symbole du tempérament nerveux et de la force intellectuelle irréfléchie, de l'enthousiasme et de l'imagination sans frein. C'est la clé de la psychologie cérébrale inférieure, de la science des livres, dont la formule, cependant élevée, est : savoir.

« La tête humaine est le symbole du tempérament bilieux et de la volonté réfléchie, de la raison qui domine et qui arrête les impulsions instinctives du bœuf, animiques du lion, enthousiastes de l'aigle, et qui ramène le tout à l'unité de la conscience éclairée par l'esprit. La formule de cette psychologie, non plus seulement intellectuelle, mais surtout spirituelle est : vouloir, dans le sens de vouloir en aimant, comme l'indique l'espagnol *quérer*.

« Les éléments composant le Sphinx, ramenés, d'après les clés analogiques, de la forme à l'idée correspondante, se résument en une formule de conduite intellectuelle et morale : *savoir*, *oser*, *vouloir*, *se taire*, qui a guidé les initiés de toutes les écoles depuis la plus haute antiquité. Le Sphinx, porte de l'initiation, est le verbe pétrifié de la science occulte et de sa tradition mystérieuse. Et, comme les lois du symbolisme sont universelles, vous remarquerez, en tête de chacun d'eux et comme symbole de chaque évangéliste, une des quatre formes du Sphinx. Voilà pourquoi il y a une Kabale chrétienne, avec l'Apocalypse comme symbolique spéciale. Ainsi, toutes les manifestations esthétiques utilisées par l'antiquité étaient immédiatement traduisibles en idées, et cela grâce à la symbolique de l'occultisme.

« Nous pourrions multiplier les exemples de ces applications aujourd'hui peu connues, et qui cependant ont servi de modèle aux associations de constructeurs qui ont

édifié la plupart des cathédrales gothiques. Tous les arts ont reçu la vie sous l'influence de l'occultisme, et, depuis que cette influence a été négligée, la voie de l'inspiration aux sources vives a été coupée en grande partie... »

E. — Métaphysique

Il est impossible de ranger la métaphysique dans aucune classification ; on l'a définie un *idéalisme synthétique et intégral* (Papus). En effet, elle admet toutes les théories, mais avec des restrictions pour chacune d'elles, ou, pour mieux dire, elle prend, dans chacune, seulement ce qui lui semble répondre à son but. C'est ainsi qu'elle regarde le matérialisme comme étant le système qui nous explique le mieux les lois de la nature, mais en lui interdisant de quitter le plan physique ; pour faire comprendre le plan astral, le panthéisme lui semble le système qui donne la meilleure théorie de l'essence et des lois de la vie, mais elle rejette ses conceptions pour tout ce qui touche au plan physique et au plan divin ; enfin, pour expliquer Dieu, elle ne voit que le spiritualisme poussé jusqu'au mysticisme, mais sans le laisser sortir de ce plan. Selon les vues exposées par le Dr Encausse, la théorie occultiste vise à la conciliation de la Thèse, de l'Antithèse et de la Synthèse dans une union étroite et universelle qu'il nomme la Mathèse, à la fois idéalisant le matérialisme et matérialisant le mysticisme.

J'ai écrit plus haut : « Toute science a au-dessus d'elle une hyperscience : c'est l'ensemble de ces hypersciences qui constitue l'occultisme. Voyez en effet : l'hyperastronomie, c'est l'astrologie ; l'hyperphysique, c'est la magie ; l'hyperchimie, c'est l'alchimie ; l'hyperpsychologie, c'est le métapsychisme ; la voyance — dans le temps ou l'espace — résulte simplement d'une théorie d'optique transcendantale. Et ainsi du reste : comme toutes les religions,

la science possède à la fois un exotérisme accessible aux foules, et un ésotérisme que creusent les seuls chercheurs. »

A quoi cela tient-il ? A ceci que, dans la Sagesse antique, toute science, quelle qu'elle fût, même les sciences du nombre, se divisaient en deux parties intimement liées entre elles et simultanément enseignées, l'une s'occupant de l'aspect purement matériel et utilitaire de cette science, et l'autre ne l'envisageant qu'au point de vue théorique et métaphysique (1) ; et il en fut ainsi jusqu'à ce que, à la suite des invasions barbares, tout savoir disparût ou fût obligé de se cacher, d'abord parce que la foule était incapable de le comprendre, et parce que, plus tard, l'Eglise ne tolérait pas qu'on pût étudier en dehors d'elle, et ramenait tout à son étroite scolastique.

Postérieurement, quand, à l'époque de la Renaissance, la science moderne se forma, elle se borna à étudier le côté purement physique des choses, sans se douter de l'existence d'une partie métaphysique qui, pour elle, n'existait pas. Mais les dépositaires de la Sagesse antique connaissaient cette partie métaphysique, ils en conservaient religieusement le dépôt sacré qu'ils ne transmettaient qu'à leurs disciples. Peu à peu, la science posa ses bases, progressa, fit ses découvertes, mais tout cela, si je puis m'exprimer de la sorte, uniquement dans le plan terre à terre de l'utilitarisme général, et sans chercher au delà ; elle étudia les faits et en déduisit des lois assez instables puisque chaque nouvelle découverte les venait infirmer — mais sans jamais atteindre les principes.

Au contraire, les détenteurs de la science mystériale abandonnèrent progressivement l'étude des faits qui ne les intéressaient pas directement, pour se confiner dans l'étude des principes qui les sollicitaient plus particuliè-

(1) V. le chap. de la synthèse.

rement parce qu'ils formaient leur domaine incontesté ; et, de ces principes, ils induisirent des lois très souvent en désaccord avec les lois établies d'après les faits par la science normale : de là, dans le passé et jusqu'à notre époque, l'hostilité des deux sciences. Mais il n'en est pas moins vrai qu'à l'heure présente, l'occultisme, héritier de l'antique Sagesse, est en possession d'une hyperscience qui domine la science officielle et aux vues générales de laquelle celle-ci est obligée d'arriver peu à peu, comme nous l'avons vu en ce qui concerne l'unité de la matière, l'unité de l'énergie, la multiplicité des états de la matière, des dimensions, etc.

De telle sorte que l'alchimie n'est pas seulement à l'origine de la chimie : elle est son principe, car elle seule peut lui donner sa métaphysique ; l'astrologie n'est pas seulement la mère de l'astronomie, elle constitue son essence, et elle seule, dans l'avenir, est capable de lui établir les bases sur lesquelles doit reposer la philosophie de ses études et de ses recherches ; la magie n'est pas seulement le point de départ de la physique : elle seule connaît les causes réelles des forces de la nature dont la physique ne fait qu'enregister la phénoménalité.

« En histoire naturelle, l'occultisme donne des théories très intéressantes sur l'évolution et l'organisation des espèces et des individus. Pour l'occultiste, en effet, c'est le corps astral qui fabrique le corps physique dans l'utérus de la mère (pour les espèces supérieures) ou dans l'œuf, suivant le cas. L'évolution d'un type au type immédiatement supérieur a donc lieu seulement dans le plan astral ; le moule du corps d'un chien, par exemple, devient, après les souffrances d'une incarnation terrestre (ou physique sur une planète quelconque) le moule ou corps astral d'un futur corps de singe. Telle est la raison qui a empêché jusqu'ici les expérimentateurs de constater sur terre le passage direct d'une espèce à l'autre, quoique ce

passage soit évident, pour l'anatomiste comme pour celui qui observe l'évolution de l'embryon. C'est le courant descendant ou involutif qui vient régler la spirale de l'évolution dans tous les plans de l'univers (1).

Il est encore un point où la métaphysique occultiste jette une vive lumière, je veux parler de l'origine des idées.

Entre l'école spiritualiste qui tient pour l'innéité des idées malgré la difficulté d'établir telle doctrine sur des preuves plausibles, et l'école matérialiste qui semble triompher en affirmant que toute idée provient en nous de l'exercice des sens, il y a un abîme que rien ne semble pouvoir combler, et cependant la métaphysique occultiste établit un trait d'union entre les deux théories.

Elle considère la pensée comme une des forces les plus puissantes et les plus effectives en action dans l'univers : elle la reporte donc à l'énergie première. Pour elle les idées sont des agents actifs de bonheur ou de malheur, suivant le caractère de leur centre d'émission et suivant l'intensité de cette émission. La solution du problème de leur origine nous est donnée par Claude de Saint-Martin dit *le philosophe inconnu*, un des plus grands théoriciens de l'occultisme moderne, qui démontre (2) que le germe seul des idées est inné en nous, comme le chêne est seulement en germe dans le gland. La sensation vient développer et faire fructifier certains de ces germes d'idées, comme la chaleur et l'eau développent le chêne. Cette solution très simple et très élégante d'un problème qu'ont agité tous les philosophes et qui a fait couler des flots d'encre, unit, dans une doctrine mixte, la doctrine idéaliste et la doctrine sensualiste, cependant si opposées, en apparence, l'une à l'autre.

(1) Dr Encausse, *loc. cit.*
(2) *Des erreurs et de la vérité*, 2. vol. in-12, Edimbourg, 1782.

F. — Philosophie

Ce point de vue métaphysique de la théorie occultiste nous a conduits en pleine philosophie dont il me reste à dire quelques mots, mais je serai bref, puisque dans le corps du présent ouvrage, j'ai déjà étudié en détail le côté philosophique du sujet ; je me bornerai à quelques détails qui n'ont pas trouvé place au cours des pages précédentes.

La philosophie se divise en quatre parties — psychologie — logique — morale — théodicée ; je vais simplement présenter quelques observations sur chacune d'elles.

I. *Psychologie.* — Pour l'occultisme, l'âme est absolument distincte de l'esprit, avec lequel la psychologie normale a établi une regrettable confusion. L'homme se compose d'un esprit dont le domaine est l'idéation, d'un intermédiaire plastique entre l'esprit et l'organisme et transmettant à ce dernier, en vue de leur exécution, les idées générées par l'esprit, et enfin le corps physique. C'est cet intermédiaire plastique que nous appelons l'âme.

Mais l'âme est multiple et ne joue pas seulement le rôle d'intermédiaire : elle dirige aussi et régularise les fonctions corporelles, circulation, alimentation, conservation, etc. En un mot, elle constitue ce que Paracelse appelait l'*ouvrier caché.*

En effet, jusqu'à ce jour, on avait trouvé, par des dédoublements successifs, que cet intermédiaire se compose de :

1° Un double aithérique ou corps odique ou âme vitale, qui préside aux fonctions de la vie (Fantôme semblable en tout à l'organisme) ;

2° Un corps astral ou corps de désir, ou âme sensitive, qui régit le système nerveux (Fantôme plus petit que nature) ;

3° Un corps mental ou âme intelligente, qui réalise la pensée (Aura enveloppant l'organisme) ;

4° Un corps causal ou âme causale, organe de la volonté et de la mémoire (Petite flamme dont la pointe se perd dans un halo brillant.)

On n'avait pu encore aller plus loin, lorsque, il y a quelques années, j'ai poursuivi cette étude et mis au jour les trois derniers éléments de l'âme (1) :

5° L'âme morale, siège du discernement du bien et du mal (Soleil éblouissant) ;

6° L'âme intuitive, en relation directe avec l'esprit (Fer de lance lumineux) ;

7° Et enfin l'âme conscientielle, qui renferme le *Moi* de l'individu (sorte d'ostensoir très doux au regard).

Au delà est l'Esprit, qui domine tout l'édifice humain et que l'on peut extérioriser, mais avec danger, sous forme d'une petite flamme semblant taillée à facettes.

Or les trois premiers éléments gouvernent les fonctions organiques : ils président à la digestion des aliments, à la production du chyle et de la lymphe, à la circulation du sang et du courant nerveux, en un mot, à la distribution, jusqu'aux parties les plus reculées de l'organisme, de la force et de la matière ; de plus, en cas de lésion, ce sont eux (surtout l'âme vitale) qui président à la défense du corps physique en jetant les leucocytes au point attaqué et en refermant les plaies.

Le quatrième élément joue un rôle mixte, en reliant ces trois principes aux suivants.

Enfin, les trois derniers éléments sont en relations directes avec l'esprit.

Ces divers principes sont constitués par une immatière (aither) de plus en plus dense à mesure qu'ils se rapprochent du corps, les trois premiers ayant même pu être

(1) Voir *l'âme humaine* 1 vol. in-12, Paris, S. D.

saisis par la plaque photographique, et de plus en plus fluidique à mesure qu'ils se rapprochent de l'esprit.

Ils ont été étudiés successivement par des chercheurs tel que le colonel de Rochas, qui a extériorisé la sensibilité (âme sensitive) et la motricité (âme vitale) de l'individu, par le Dr Baraduc qui a photographié des milliers de fois l'âme intelligente, par MM. Luys, David, Narkievitz-Iodko, Durville, Lefranc, l'auteur de ces lignes, et bien d'autres ; il ne s'agit donc pas là d'une spéculation de théorie, mais de faits acquis quoique encore repoussés par la science officielle. En ce qui me concerne personnellement. j'ai extériorisé l'âme de plus de trente sujets placés en état profond d'hypnose, et de certains d'entre eux, comme par exemple Mme Lambert, des centaines et des centaines de fois : il me semble donc bien que je suis qualifié pour affirmer que l'âme ainsi comprise, ne représente pas une simple abstraction, mais un objet absolument concret.

Cette âme, ou intermédiaire plastique, possède donc les caractéristiques suivantes :

a) Par une double polarisation, elle unit le corps à l'esprit ;

b) Elle préside aux fonctions de la vie végétative et conserve au corps matériel, qu'elle entretient et répare incessamment, sa forme malgré la mort continuelle des cellules physiques, et son harmonie fonctionnelle malgré la maladie et les imprudences ;

c) Elle rayonne autour de l'individu, formant une sorte d'aura normalement invisible, et peut même s'extériorer totalement en certains cas.

Ces diverses propriétés de l'âme expliquent très simplement, très logiquement des faits qui semblent surnaturels ou tout au moins incompréhensibles à tant de personnes : les visions, les actions à distance, les pressentiments, l'extase prophétique, les songes, la folie même et tous les

faits normalement inexplicables que l'on range d'ordinaire, faute de pouvoir les expliquer, sous la rubrique commode des coïncidences et des hallucinations.

Enfin, toutes les philosophies attribuent à l'âme ou à l'esprit trois facultés, qui sont la sensibilité, l'intelligence et la volonté.

Ces trois facultés se trouvent dans l'esprit (1) mais ont leur aboutissement nécessaire dans l'âme pour arriver à leur actuation par l'organisme : — la sensibilité, dans l'âme sensitive qui préside également à sa sensibilité physique — l'intelligence, dans l'âme intelligente — et la volonté dans l'âme causale.

Comme, au cours du présent ouvrage, la division ternaire de l'homme a été maintes fois abordée, et ont été résolus les problèmes qui s'en dégagent, je n'insisterai pas davantage sur ce point.

II. *Logique.* — Ici, je ne dirai rien, me contentant de renvoyer le lecteur au chapitre III de la troisième partie du présent ouvrage, rubriques *Synthèse* et *Méthode* et, dans le même chapitre, rubrique *Théories*, à ce qui est dit des différentes lois de l'occultisme, ainsi que, dans le présent chapitre, au paragraphe A (*la Science*) où il a vu prouver l'inexistence du hasard, facteur qui tient généralemeut une trop grande place dans les raisonnements humains.

III. *Morale.* — Cette partie de la philosophie ayant été spécialement traitée plus haut dans le présent chapitre (§ C.), je n'y reviendrai pas ici.

IV. *Théodicée.* — J'ai déjà parlé de l'essence de Dieu (troisième partie, chap. III) et de son rôle dans l'univers (*passim*), je ne m'y appesantirai pas. Mais il me reste différentes considérations à ajouter à ce qui a été dit dans le corps de l'ouvrage.

(1) Quant à ce qui concerne les faits moraux ou intellectuels de la sensibilité.

Je dois d'abord répondre à une critique qui m'a souvent été faite et qui est celle-ci : le Dieu que l'occultisme place au sommet du Kosmos est-il bien réellement le même que le Dieu adoré par le Christianisme ?

Il est identiquement le même et pour une raison très simple et hors de conteste : c'est que, comme je l'ai démontré plus haut, l'École d'Alexandrie a joué un rôle capital dans la tradition occidentale de la Sagesse antique dont l'occultisme contemporain est l'héritier direct d'une part, et que, d'autre part, la tri-unité de Dieu après avoir été la base de la science des sanctuaires initiatiques, fut une des idées fondamentales de l'Ecole d'Alexandrie dont les maîtres, convertis au Christianisme, apportèrent cette conception à son dogme encore imprécis et flottant. Les appellations seules diffèrent : celles du Christianisme (Père, Fils et Esprit) proviennent des idées anthropomorphiques que professait le Christianisme à ses débuts, qu'il avait puisées dans une compréhension erronée des livres moïsiaques, et qui, malheureusement a perduré jusqu'à nos jours, alors que l'occultisme, remontant aux principes, voit en lui l'Essence, l'Énergie et l'Esprit primordiaux ; or, il y a identité absolue — je l'ai expliqué plus haut — entre le Père et l'Essence ; entre le Fils et la Vie, et puisque, enfin, l'Esprit se rencontre dans chacune des deux conceptions. Il y a donc entre elles, nul n'y peut contredire, identité parfaite.

Sur un seul point, l'occultisme se sépare du catholicisme : la filiation divine du Christ. Certes, le Christ fut fils de Dieu, spirituellement parlant, comme l'est chacun des membres de notre humanité ; mais cette qualité, il l'a tellement exaltée, il a donné de telles preuves de la divinité de sa mission, que l'occultisme n'a pas besoin de la divinité charnelle du Christ pour adorer en lui le fils de Dieu qui a porté cette qualification à sa plus haute expression ; et l'on peut affirmer hautement que l'occul-

tiste qui nie la divinité de Jésus ainsi comprise, a dès longtemps versé dans les voies sombres de la goétie et du mal... Tous les classiques, d'ailleurs, tous les philosophes, tous les théoriciens de l'occultisme sont là pour confirmer ce que j'avance ici.

L'Eglise en miraculant ainsi la personnalité de Jésus, contrairement aux évangiles et aux premiers apôtres qui, à chaque instant lui donnent la qualification d'*homme* et non celle de Dieu — semble avoir fait le même calcul erroné que faisait le christianisme du Moyen Age en décrétant la création instantanée de l'univers. Aujourd'hui qu'elle a été amenée par la force des choses et les progrés de la science à ne considérer les *jours* bibliques que comme des *époques indéterminées*, le miracle d'une formation progressive résultant des lois divines qui portent sur des myriades de millénaires semble plus grandiose en sa continuité et se comprend par tous, ignorants ou savants, bien mieux que le miracle d'une instantanéité contraire à toute logique, et au premier chef inadmissible. — Or, en est-il de même en ce qui concerne le Christ. Il y a chez lui un miracle, certes, mais laquelle des deux hypothèses revêt le caractère le plus positivement miraculeux, d'un Dieu s'abaissant jusqu'à la chair humaine pour faire évoluer péniblement l'humanité vers des lendemains meilleurs, alors que tant d'autres moyens s'offraient à sa Toute-Puissance, et combien moins mesquins, pour atteindre ce but — ou d'un homme inspiré par la Divinité et la comprenant à tel point que, par sa seule foi en son Père céleste, il crée une voie nouvelle à ses frères en humanité et leur montre, par son propre exemple, comment on marche vers Dieu ?

A la suite de la publication de ma *Vie Posthume* un prêtre, avec qui je m'honore d'une vieille et solide amitié, m'écrivait : « Je constate avec regret que vous vous éloignez de Dieu... » — Non, mon cher Abbé je ne

m'éloigne pas de Dieu, je ne m'éloigne que de la définition fausse qu'en donne le Catholicisme : fausse puisque, définir c'est borner et que l'infini ne peut pas être défini : ou, si je m'éloigne de Dieu, c'est d'un Dieu anthropomorphe que je ne comprends pas, pour me rapprocher d'un Dieu principiant que je comprends mieux...

Si je m'éloigne de quelque chose, c'est de deux institutions humaines, la théologie et le dogme.

La théologie a toujours embrouillé les questions les plus simples, obscurci les choses les plus claires. S'il n'y avait que le principe « Dieu existe ! » tous les hommes d'Hammerfest à Sydney et de Londres à Tokio partageraient la même croyance (1). Mais la théologie s'est donné la mission d'expliquer ce principe si évident ; alors que nous, pauvres humains, cherchons, dans le cours normal de la vie, à partir d'un *fait certain* pour baser sur lui un raisonnement établi selon la *logique* en vue d'aboutir à des *conclusions compréhensibles* pour tous, la théologie est partie de la *révélation*, qui varie avec chaque religion mais sur laquelle s'appuie toute religion ; elle raisonne *métaphysiquement*, et aboutit à des *mystères* qu'elle-même ne peut pas expliquer, mais devant lesquels elle nous ordonne d'incliner notre raison, cette raison que Dieu nous a donnée surtout pour le chercher ; elle ratiocine à perte de vue, elle ergote sur des pointes d'aiguille, et alors toutes les croyances religieuses se sont séparées les unes des autres, et alors sont nées toutes les sectes infinies dans chaque genre de croyance, et alors les hommes en sont arrivés à s'entre-massacrer pour des inepties, pour des vétilles, pour des riens, par exemple, parce que les uns prétendaient avoir le droit de prier Dieu en français, ce que leur déniaient les autres.

(1) J'ai montré dans *la Vie Posthume* que l'athéisme absolu, n'existe pas, ne peut pas exister. Au fond, l'athée le plus absolu ne nie que des définitions fausses de Dieu, mais tout homme a un idéal, et, si l'on creuse cet idéal, on y trouve Dieu...

Je viens de qualifier le dogme d'institution humaine... Hélas ! jusqu'en 1869, l'antiquité des dogmes catholiques pouvait donner l'illusion d'une base divine... Pie IX a eu le grand tort de montrer alors par quels ressorts humains ils s'établissent, et les hommes de ma génération se souviennent que vingt-cinq évêques de France, conduits par l'archevêque de Paris, se sont élevés contre le dogme de l'infaillibilité pontificale, que ce dogme a failli susciter un schisme gallican, et que des évêques, et non des moindres — tel Mgr Dupanloup — sont morts en protestant contre lui.

Si d'ailleurs les dogmes étaient d'institution divine, pourquoi les verrait-on varier et s'opposer non seulement d'une religion à l'autre mais encore dans la même religion (1) ?

Au milieu de toutes ces obscurités et de toutes ces contradictions dues à la théologie, excusez-moi, mon cher Abbé : j'ai confiance dans les paroles de l'apôtre Paul — le grand moderniste de son temps, celui-là ! — qui ramèneraient la paix parmi les hommes si elles étaient plus et mieux connues : « Celui qui croit la moindre parcelle sera sauvé » et aussi : « Celui qui invoquera mon nom sera sauvé » — et, permettez-moi d'ajouter : sauvé en dépit de la théologie, cette « source de lumières fausses » (2) !

Revenons à la théodicée.

Il est un problème que l'on range communément sous cette rubrique : c'est celui de l'origine du mal, rongeur de l'humanité ; quelle opinion professe sur ce point la doctrine occultiste ?

Jésus a dit : « C'est du dedans du cœur des hommes

(1) Jusqu'au ve siècle, était anathème quiconque croyait à l'existence d'un *lieu* intermédiaire entre le paradis et l'enfer (concile de Carthage 418) : aujourd'hui est anathème quiconque ne croit pas au purgatoire.

(2) Cette définition n'est pas de moi, mais — *suum cuique* — d'un modeste prêtre selon le Christ, et que je considère comme une des plus hautes intelligences que j'aie jamais connues.

que sortent les mauvaises pensées, les adultères, les fornications, les homicides, les larcins, l'avarice, les méchancetés, la fourberie, la dissolution, l'œil malin, les médisances, l'orgueil, la folie : tous ces maux sortent de l'intérieur de l'homme et ils souillent l'homme » (1).

Le mal est donc le résultat des vices de l'humanité : telle est, de la façon la plus absolue, la doctrine de l'occultisme qui, par suite, fait table rase de l'épouvantail qui a terrifié tout le Moyen Age : le diable.

Enfin, il est une dernière question qui se rattache d'ordinaire à la Théodicée : la destinée de l'homme — j'en ai parlé avec quelques détails en différents passages de ces pages, je résumerai en quelques lignes ce qui a été dit ailleurs.

L'homme est une monade qui, douée d'intelligence au cours de l'involution d'un rayon (Esprit, Essence, Énergie), du Principe Créateur, fait elle-même sa réintégration au Principe qui l'a émanée ; elle est montée de l'abîme pour suivre la voie évolutive qu'elle se trace elle-même suivant les degrés de son affinité, puis de son instinct et enfin de son intelligence ; sa vie est double : tantôt inférieure et hylique au milieu de la matière et du mal où elle doit progresser vers le mieux par la double voie de la science et de la morale, et tantôt supérieure et astrale où elle établit en *doit* et *avoir* le bilan de ses existences passées sur lequel seront basées ses existences futures, où elle cherche, pour les subir dans la matière, les épreuves de dévouement, d'abnégation et de sacrifice qui la feront monter au-dessus de l'humanité, parmi les Entités directrices, les Égrégores du bien, les Démiurges, et les ministres de la Pensée Divine.

(1) MC, VII, 21-23 MT XV, 18-20

G. — Religion

Ce chapitre ne sera que la brève exposition de certaines vues que l'auteur développe dans cette même série, en une étude complète des rapports existant entre l'occultisme et l'idée religieuse (1). Mais, dès à présent, il pense indiquer certains aspects qui feront comprendre clairement la nature des réactions pouvant s'exercer de la doctrine occultiste aux diverses doctrines religieuses.

Il ne se dissimule pas que le sujet est d'un abord délicat et qu'il lui sera besoin d'une grande prudence pour dire, sans froisser aucune conviction, ce qu'il regarde comme vérité, tant historique que scientifique ; mais, respectueux de la croyance d'autrui, comme il s'est toujours montré dans ses actes et dans ses écrits, il estime, par contre, avoir le droit absolu d'exposer ce qu'il pense du point de vue religieux, en se tenant uniquement sur le terrain de la critique historique qui, en ces matières où la passion et l'idée préconçue faussent trop souvent le jugement, est la seule base solide de discussion.

Mais avant d'aller plus loin et avant d'aborder toute autre spéculation, il convient d'établir nettement les situations respectives de la religion et de l'hermétisme.

Trois grandes croyances religieuses se partagent à l'heure actuelle notre occident : le judaïsme, le catholicisme et le protestantisme.

Avec le judaïsme l'occultisme a des liens étroits puisque, pour le bien pénétrer par la voie de la Kabalah, il est nécessaire de connaître au moins les rudiments de la langue hébraïque et que les maîtres du judaïsme alexandrin — Philon-le-juif, notamment — furent des hermétistes et comptent parmi les ancêtres de la doctrine occul-

(1) *L'occultisme et la foi*, 1 vol. in-8, *en préparation.*

tiste. Donc, en ce qui concerne le judaïsme, il existe des affinités certaines entre les deux croyances.

D'autre part à notre époque, le protestantisme qui a évolué présente d'indéniables tendances à n'être plus qu'une philosophie : à ce titre, il peut facilement admettre certaines de nos théories, et l'on voit même aujourd'hui, en Angleterre et ailleurs, des pasteurs protestants, à quelque confession d'ailleurs qu'ils appartiennent, faire ouvertement profession de spiritisme : — or, le spiritisme n'est qu'un chapitre de l'hermétisme.

Reste le catholicisme.

A ses origines, le Catholicisme, qui était alors le Christianisme, et un Christianisme ignorant, avait la plus profonde horreur pour la science qu'il confondait avec le paganisme : n'oublions pas, en effet, que, dans les sanctuaires antiques, la science et la religion fusionnaient étroitement et que la science n'était que l'ésotérisme d'une idée dont la religion, ou pour parler plus exactement, le culte religieux extérieur constituait l'exotérisme à l'usage des foules.

Plus tard, lorsque le niveau chrétien se fut élevé et que les théories platoniciennes, modifiées par les alexandrins, eurent constitué l'essence de sa philosophie et de sa métaphysique, l'Eglise regarda très défavorablement les tendances scientifiques qui issues des temples, étaient complètement en dehors de ses livres saints — quand elles ne leur étaient pas opposées.

A la longue, cette fâcheuse tendance ne fit que s'accentuer et, pendant le Moyen Age, l'Eglise, qui pensait monopoliser tout le savoir humain, traita en ennemi, comme suppôt du démon, quiconque prétendait étudier en dehors d'elle : dès lors, les rares dépositaires, qui subsistaient encore, de la science des vieux sanctuaires se virent, comme tels, fiancés à la hart ou au fagot : cette situation prolongée pendant des siècles amena la presque complète dis-

parition de ce qui subsistait encore des connaissances de l'antiquité.

Ce malheureux état d'esprit se perpétua ; l'adoucissement des mœurs éteignit, il est vrai, les bûchers et détruisit les potences, mais, jusqu'à notre époque, il suffisait d'aborder l'étude du savoir antique pour se voir accusé de satanisme, et l'auteur même de ces pages n'a pas échappé à cette incrimination qui l'amena à publier une brochure pour remettre, au moins en ce qui la concerne, les choses au point (1).

Cependant, en ce moment même, une réaction semble s'opérer et l'Eglise paraît prendre une plus juste conscience de la réalité : en voici la preuve.

Il y a quelques mois, je me trouvais chez un prêtre d'un diocèse breton — car, n'en déplaise à certains, je possède dans le clergé quelques précieuses amitiés dont je m'honore, ce qui tient, je crois, à ce fait que, bien qu'attaché à des idées nées de longues et profondes études, j'ai professé toujours le plus grand respect des idées religieuses que je ne partage pas absolument. Or, ce prêtre me dit ceci :

Je viens d'avoir une bien grande joie à votre sujet... Oui, sans vous en rien dire, je me demandais comment il pouvait se faire que vous, que je considérais comme un croyant absolu et convaincu, vous pouviez vous livrer à des études que l'Eglise réprouve, et creuser des sciences qu'elle regarde comme maudites. Il y avait là, en ce qui vous concerne, une énigme dont je cherchais en vain la solution depuis que je vous connais... et cette solution, je l'ai trouvée dans la bouche même de nos supérieurs. En effet, chaque année, les membres du clergé diocésain vont faire, durant les vacances et à tour de rôle, une retraite d'une semaine au grand séminaire, pendant laquelle on

(1) *Mes rapports avec le diable*, 1 br. in-8° carré. Paris, s. d.

repasse certaines matières et l'on reçoit, sous forme de conférences, un enseignement approprié sur les questions à l'ordre du jour ou bien on présente une étude écrite sur ces mêmes questions. Or, il y a un mois, je me trouvais dans ces conditions au grand séminaire, et mon étonnement a été grand, comme mon intérêt, quand j'ai entendu un de mes confrères aborder la question de l'occultisme, dont, en substance, il nous a dit ceci : — « Jusqu'à présent l'étude de l'occultisme a été considérée comme mauvaise et était interdite par l'Eglise ; mais, à l'heure actuelle, des savants officiels s'y livrent et ont mis en lumière certains faits qui nous prouvent que l'occultisme n'est pas du tout l'œuvre de mensonge et de satanisme telle qu'on l'avait considéré jusqu'à ce jour (1) ; au contraire, nous assistons à l'éclosion d'une science énorme, dont il y a lieu de suivre les développements de très près. Toutefois cette étude peut présenter certains dangers intellectuels, moraux et même physiques : par suite il n'est pas désirable de voir s'y livrer des personnes mal préparées ; donc laissons les savants, qualifiés à cet égard, poursuivre leurs recherches, mais détournons-en les personnes de notre entourage qui, n'ayant aucune connaissance spéciale, ne serviraient à rien dans de telles études, ne pourraient, en ce qui les concerne, qu'aboutir à l'erreur et s'exposer à des dangers qu'il vaut mieux leur éviter... » Je me demandais avec curiosité comment cette thèse serait accueillie de nos

(1) Le *Traité de métapsychique* du Professeur Charles Richet venait alors de paraître et mettait en évidence la réalité objective de trois ordres de phénomènes occultes : La *cryptesthésie* (*lucidité* des auteurs anciens), c'est-à-dire une faculté de connaissance qui est différente des connaissances sensorielles normales ; — la *Télékinésie*, c'est-à-dire une action mécanique différente des forces mécaniques connues, qui s'exerce sans contact, à distance, dans des conditions déterminées, sur des objets ou des personnes ; — et l'*Ectoplasmie* (*matérialisation* des auteurs anciens), c'est-à-dire la formation d'objets divers qui, le plus souvent semblent sortir du corps humain et prennent l'apparence d'une réalité matérielle (vêtements, voiles, corps vivants).

supérieurs : j'ai eu la vive satisfaction de constater que cette opinion était approuvée et que nos maîtres ne regardent plus les phénomènes supra-normaux comme entachés de satanisme...

Ainsi donc, à l'heure où j'écris ces lignes, le mot d'ordre de l'Église semble bien être la reconnaissance de l'hermétisme en tant que science positive, et la mise en garde des fidèles contre une expérimentation personnelle qui ne pourrait être, pour eux, qu'une source d'erreur sinon de danger. C'est là un point de vue nouveau, à la fois très sage et très prudent auquel nous ne pouvons qu'applaudir et, comme nous pensons qu'il s'agit là, non d'un fait isolé, particulier à un diocèse, mais d'une mesure générale et que tout le clergé de France a reçu les mêmes instructions, nous ne pouvons que nous féliciter de voir enfin l'occultisme — qui n'est qu'une science, mais une science monumentale — dépouillé enfin de ce masque ridiculement sataniste dont, à la longue, l'avaient affublé les siècles antérieurs.

L'occultisme, en effet, — je l'ai déjà dit mais ne saurais trop le répéter, — constitue le terrain d'entente que l'avenir — et un avenir proche — rendra de plus en plus nécessaire entre la Science et la Religion qui, toutes deux, à l'heure actuelle, suivent des voies essentiellement divergentes : — l'une marchant à pas de géant vers la connaissance universelle, mais sans malheureusement posséder le lien fondamental des choses — et l'autre, cristallisée dans la contemplation d'un passé idéal qui l'empêche même de se rendre compte combien, sous l'effort continu des siècles, elle s'est écartée de ses origines réelles.

Or, à notre époque, l'esprit public instruit par la science, demande pour croire, autre chose que de stériles affirmations : il veut des preuves et refuse d'incliner sa raison devant les insondables mystères que l'Eglise lui présente comme bases essentielles de la foi. A ce titre, la science,

malgré les défaillances qu'elle présente, a toutes ses sympathies parce qu'elle s'adresse avant tout à la raison. Il y a des milliers d'années que le Bouddha Cakiamouni a dit — et cet enseignement a fait la fortune de sa doctrine — : « Ne crois que ce que tu comprends ! » C'est là un truisme qui s'impose et s'imposera de plus en plus, et aujourd'hui, les foules désertent les temples pour aller vers les laboratoires, parce qu'elles apprécient plus justement des vérités qui se démontrent plutôt que des *postulata* sans preuve ni démonstration.

Ce n'est pas que la science présente un *Credo* religieux quelconque à l'instinct des foules en désarroi, car, agnostique avant tout et tenant à son agnosticisme, elle ignore, elle veut ignorer la base fondamentale de ce qui est, mais déjà un de ses représentants les plus autorisés, le matérialiste Hæckel, a jeté un cri dont le retentissement fut énorme : après avoir constaté la faillite du matérialisme et instauré le monisme qui le remplace, en poursuivant cette force unique, cette force première sur laquelle se base le monisme, Hæckel a déclaré : « Le monisme est peut-être le lien nécessaire entre le spiritualisme et le néantisme, car, dans cette philosophie poussée jusqu'à ses limites, la reconnaissance de Dieu en tant que source originale des forces n'est pas incompatible avec la doctrine scientifique. »

Or, de même que la science, le jour où elle reconnaîtra l'existence de Dieu, sera amenée à étudier les théories occultistes qui lui montreront les points de contact nécessaires et les liens étroits qui unissent le savoir et la foi, de même l'Eglise, le jour où, se rendant compte de son impuissance à lutter contre la science et voulant se rapprocher d'elle, s'enquerra forcément de notre doctrine qui allie, de façon à la fois si solide et si souple, Dieu avec la nature, les connaissances de l'homme avec sa foi.

En effet les origines de l'occultisme, cela a été démontré plus haut, se retrouvent dans les sanctuaires initiatiques

de la haute Antiquité et plus particulièrement dans les temples de l'Egypte où le savoir humain a été prépondérant depuis les périodes préhistoriques jusqu'à notre ère, où l'étude s'appliquait simultanément au dogme qui expliquait la science et à la science qui prouvait le dogme, creusant à la fois — parce qu'elles se confondaient dans une harmonieuse unité — et l'essence des choses, et l'essence de Dieu.

Or, pour ne parler que du côté religieux de la question, quelle est la dogmatique de l'occultisme ? On ne peut plus simple ni plus logique.

I. — Il y a un Dieu éternel, puisque l'univers existe et que l'existence d'une horloge suppose fatalement l'existence préalable d'un horloger.

II. — L'esprit (âme) est immortel. Formé à son origine dans un état d'inanité presque absolue par une monade émanée de Dieu comme toutes les autres monades qui constituent l'univers — mais animée de la volonté de se rapprocher de son créateur, — il doit acquérir toute connaissance par son propre effort, au cours des multiples existences qu'il passe dans la matière et dont chacune, destinée à la faire évoluer vers Dieu, est la résultante, en bien ou en mal, de ses existences antérieures.

III. — De même que chaque continent a sa race humaine particulière, de même, dans chaque race, lorsqu'elle a atteint un suffisant degré de civilisation, surgit un homme, inspiré par Dieu, pour lui enseigner une morale et une religion en rapport avec son état d'avancement et destinées à la faire progresser dans la voie de la civilisation et du bien.

Le Trismégiste chez les Egyptiens, le Bouddha dans l'Extrême Orient, le Christ dans l'Empire Romain, le Prophète chez les populations arabes, ont été autant d'envoyés providentiels. C'est dire que la doctrine occultiste admet la révélation divine, mais elle la comprend d'une façon très différente de celle des différentes religions.

Alors que chacune de celles-ci s'affirme seule révélée et jette l'anathème sur la révélation de ces rivales, l'occultisme enseigne, au contraire, que toute religion est révélée puisque tout fondateur de religion est suscité par la Divinité.

Il va même encore plus loin dans cette voie : la révélation n'est pas particulière au seul fondateur d'une religion, mais elle se manifeste individuellement chez chacun de ses fidèles. Envisagée sous cet angle, la révélation ne présente plus qu'un aspect absolument logique et est acceptable même pour l'esprit le plus prévenu : c'est « comme un germe de vérité déposé par Dieu dans la conscience de l'homme et peu à peu développé, mieux connu et mieux utilisé. Cette conception, très élevée et qui rend à la pensée humaine l'importance et la dignité dont la privait le dogme d'une révélation imposée à la foi, tout organisée et complète, par un acte précis de la volonté divine (1), » cette révélation, en quelque sorte universelle et que chaque être peut contrôler dans l'intimité de sa conscience, ne présente-t-elle pas une ampleur, une élévation et une portée qui la mettent bien au-dessus de la révélation telle qu'on la comprend d'ordinaire et qui résulte simplement d'une déclaration, sans preuve à l'appui, faite après discussion contradictoire par une assemblée d'un plus ou moins grand nombre de chefs religieux, c'est-à-dire d'intéressés ?

On voit, par ce qui précède, que l'hermétisme peut s'adapter — et combien facilement ! — à toute croyance religieuse, surtout aux plus élevées.

L'occultisme reste complètement à l'écart de la théologie, cette source féconde de lumières fausses (2) comme

(1) Ch. Guignebert. *L'évolution des dogmes*, 1 vol. in-12, Paris, 1920.

(2) Les théologiens ont, en effet l'habitude de pressurer jusqu'à la torture les textes scripturaires de façon à leur donner un sens qui n'a jamais été dans la pensée de leur auteur, et, en ceci, ils font le plus grand tort

l'a qualifiée un prêtre devant moi, pour s'en tenir à la théodicée, ou, pour mieux dire, à la théognosie, qui lui suffit.

On vient de voir à quelle simplicité dogmatique se borne la doctrine religieuse de l'occultisme : cette simplicité était la même dans le Christianisme à ses débuts : on en trouve la preuve dans la *Didakhè* (1), qui montre ce qu'était, au Ier siècle de notre ère, l'enseignement des apôtres et de leurs successeurs immédiats, à une époque où l'évangile johannique, encore ignoré, peut-être même alors pas écrit, n'était pas encore venu transformer le fils de Dieu en Dieu le fils.

à la théologie qui cesse alors d'être une science pour tomber au rang d'un recueil d'arguties. Qu'il me soit permis, pour montrer la justesse de cette opinion, de citer un argument théologique du premier en date des théologiens, l'apôtre Paul. Le Deutéronome dans sa répétition des lois et ordonnances, dit (XXV, 4) : « Tu ne musèleras point le bœuf quand il foule le grain dans l'aire » — Qu'a voulu exprimer par là le législateur, sinon un sentiment de compassion envers un animal peut-être affamé et qu'il serait cruel de laisser souffrir de la faim pendant qu'il broie le grain de son maître ? On peut avancer en toute certitude que le législateur n'a pas eu d'autre pensée. Et cependant, voyez les conclusions étranges que, de ce règlement agricole, tire l'apôtre (I cor. IX, 4-9) : « N'avons-nous pas le droit d'être nourris à vos dépens ? N'avons-nous pas le pouvoir de mener partout avec nous une femme qui soit notre sœur en Jésus-Christ, comme font les autres apôtres, et les frères du Seigneur et Céphas ? N'y aurait-il donc que Barnabé et moi qui n'aurions pas le pouvoir d'agir ainsi ? Ce que je dis ici n'est-il que selon l'homme ? La loi même ne le dit-elle pas ? Car il est écrit dans la loi de Moïse : Vous ne tiendrez pas la bouche liée au bœuf qui foule les grains. Est-ce que Dieu se soucie des bœufs ? » (*Traduction de Genoude*). Franchement, quand le législateur hébreu écrivait son texte d'économie rurale, a-t-il pu penser un seul instant qu'il autorisait les apôtres d'une nouvelle religion à vivre aux frais des juifs convertis ?

(1) *La Doctrine des douze apôtres* a été connue dès le principe ; on la trouve citée par Barnabé, Clément d'Alexandrie, Origène, Eusèbe. Athanase, etc... Perdue ensuite, elle a été retrouvée par fragments successifs, arabes et latins ; enfin, le texte original, complet, en grec, a été découvert par un prêtre grec en 1875, publié en 1883 et traduit en 1919, dans la collection des *Pères Apostoliques* (1 vol. in-12, Paris). Elle comprend une catéchèse morale, une instruction liturgique et une ordonnance disciplinaire, formant un enseignement d'exactement 13 petites pages, dont 6 seulemement, constituent la catéchèse, établissant la doctrine nécessaire à connaître par le catéchumène, pour obtenir le baptême.

Et quelle était la doctrine des premiers apôtres avant que Paul vint, parmi eux, donner aux Gentils la participation à la *bonne nouvelle* ? absolument juive, excepté sur un point : les apôtres voyaient en Jésus le Messie annoncé par les prophètes, ce que les juifs déniaient avec indignation, parce que, d'après les prophètes — sauf un passage de Zacharie (IX, 9) qui le qualifie de « pauvre ou humble » — le Messie devait être un guerrier vainqueur de tous les ennemis d'Israël.

Or, quelles étaient les croyances juives au temps de Jésus ?

A l'époque d'Abraham, avec qui Dieu fit alliance, les Hébreux, même dans la proche parenté de ce patriarche étaient fétichistes, puisque nous voyons (Gen. XXX *seq*). son petit-fils Jacob épouser ses deux cousines dont l'une, Rachel, en partant, emporta avec elle les *Théraphim* (1) de Laban, son père, qui se mit à leur poursuite en reprochant à Jacob de lui avoir dérobé ses dieux. Un peu plus loin, nous voyons Jacob enterrer « les dieux de sa maison et de tous ceux qui étaient avec lui » (Gen. XXXV, 2 *seq.*), puis ensuite quitter son nom de Jacob pour prendre celui d'Israël (*Ibid.* 10), ce qui semble bien indiquer un changement de religion. Les Téraphim de Michas sont connus (*Jud.* XVII, 5 ; XVIII, 30-31) et leur culte continua dans Israël jusqu'à la dispersion, ainsi que celui des pierres, rapporté d'Égypte et qui, malgré les interdictions de Moïse, se perpétua dans le peuple. Au contact des nations voisines, le polytéisme s'établit dans les tribus concurremment avec le culte de Iahveh qui, sous Shamuel, Shaoul et Daoud, se purifia, mais, après Schlèmo, fut de nouveau étouffé par un polythéisme compliqué, mélangé d'astrolâtrie et surtout de culte solaire (2), et dû à l'invasion des

(1) Dieux domestiques à forme humaine.

(2) Certains psaumes sont de véritables hymmes solaires.

divinités étrangères. Plus tard et à la longue, ce prolythéisme s'affina en monolâtrie, mais sans qu'on sache exactement si la divinité qui, parmi toutes les autres, se trouvait seule l'objet d'un culte officiel au Temple de Jérusalem, était Iahveh ou l'un quelconque des nombreux baalim populaires des religions syriennes, puisque, la loi étant perdue (1), le Temple, ses parvis et ses bois sacrés furent maintes fois envahis par la prostitution sacrée (I Reg. XIV, 24; II Reg. XXIII, 7; Ez. XVI, 16, etc.) qui n'a jamais fait partie du culte iahvique, mais était au contraire l'accessoire normal de nombre de cultes phéniciens. Le monothéisme ne fut définitivement institué dans toute sa pureté qu'au retour de la grande captivité (ve siècle av. J.-C.) par la reconstitution d'Ezra, et, pendant les cinq siècles qui suivirent, la croyance religieuse des juifs se développa dans un sens tout naturel c'est-à-dire sans aucune tendance métaphysique.

Le Dieu de la Bible « le Dieu qui est censé y parler avec abondance n'y enseigne point une doctrine compliquée : « Je suis l'Éternel votre Dieu, proclame-t-il, et il n'est point d'autre Dieu que moi. » Il disait d'abord : « Vous n'aurez point d'autre Dieu que moi », ce qui est un peu différent, mais peu importe ici. Après avoir affirmé sa dignité, il dicte sa loi qui est toute pratique et entièrement enfermée dans des règles de morale, des prescriptions rituelles, des dispositions de vie courante ; tout le reste de son discours se passe en objurgations, en menaces, en sentences, ou bien en encouragements et en consola-

(1) Son livre ne fut retrouvé que sous Josias, dans un vieux coffre ouvert par hasard lors d'une réparation faite au Temple. Or, la loi était perdue depuis si longtemps que la Bible nous dit (IV Reg.. XXIII, 22) : Telle Pâques n'avait pas était célébrée pepuis les jours des juges qui jugèrent Israël ni dans les jours des rois d'Israël et des rois de Juda.

C'est par un contre-sens étrange que les traductions officielles portent *ni depuis les rois d'Israël et de Juda* ; la traduction des Rabbins (2 vol. in-8°, Paris 1899) est très nette à cet égard ; d'ailleurs le texte grec des septante est on ne peut plus clair dans ce sens.

tions à l'adresse de son peuple ingrat ou malheureux. Aussi bien, le *credo* d'un juif qui s'en tient à la Bible présente-t-il la plus grande simplicité : Dieu seul est Dieu ; le monde est son ouvrage ; Isarël est son peuple d'élection ; Il a transmis sa loi aux hommes ; sa volonté est que ceux qui la connaissent en observent minutieusement les détails, qu'ils prient, fassent l'aumône, se gardent des aliments et contacts impurs, pratiquent la justice, et qu'en toutes choses ils se confient à Lui : enfin Il a promis à son peuple abaissé de le relever un jour jusqu'au faîte de la splendeur. Ajoutons encore une vague espérance de récompense dans un au-delà mystérieux, et c'est tout. Les spéculations sur le Messianisme, sur le royaume de Dieu et la vie future, très ardentes au temps de Jésus et qui ont exercé une si grande influence sur son esprit, représentent des développements de la pensée religieuse des juifs, sortis si l'on veut de la Bible, mais restés en dehors d'elle ; en sorte que si le Judaïsme biblique peut être jugé très exigeant sur les rites et les pratiques, il doit, à bon droit passer pour aussi peu dogmatique que possible.

Or, le Christianisme de Jésus s'enfermait dans ce cadre juif et se présentait simplement comme une sorte de réforme piétiste de la religion d'Israël en vue d'un grand événement que les juifs seuls attendaient : la venue prochaine du Royaume de Dieu. Le Maître ne venait pas pour abolir la Loi, mais au contraire pour l'accomplir jusqu'au dernier iota ; autrement dit, il n'entrait pas dans son esprit de rien changer aux croyances de son peuple, mais seulement de les rendre plus intimes, plus mystiques, et, en même temps, de tirer d'elles des résultats pratiques, pour le plus grand bien de la justice et de la charité...

« Plus tard, et à le lire simplement, c'est-à-dire sans la préoccupation de découvrir entre ses lignes et ses mots la justification de tous les développements de la pensée chrétienne postérieure, le Livre chrétien, si com-

posite qu'il soit et déjà lourd des réflexions de deux générations guidées par des influences actives autant que dissemblables (judaïsme apostolique, rabbinisme paulinien, philonisme johannique, brochant sur l'enseignement de Jésus) n'enferme cependant que des postulats de foi peu compliqués. Encore convient-il de remarquer que tous les chrétiens de la fin du Ier siècle n'acceptaient pas *tous* ces postulats ; les judéo-chrétiens faisaient leurs réserves touchant l'enseignement personnel de l'apôtre Paul, et les conceptions du quatrième évangéliste paraissant avoir été bien particulières à un petit groupe d'Asiates. Que croyaient donc les douze apôtres, à en juger par les Évangiles synoptiques et le livre des Actes ? D'abord que la Bible juive disait vrai et que Jahveh règne sur le monde, puisque, par sa volonté, Jésus, fils d'un charpentier de Nazareth, avait paru sur la terre, où, par le nombre des *signes* qu'il avait multipliés, il s'était révélé Seigneur et Christ, c'est-à-dire Messie, Sauveur espéré par Israël sur la foi des Prophètes ; enfin, que ce Jésus, ressuscité d'entre les morts et assis maintenant à la droite du Père, reviendrait bientôt « sur les nuées, précédé de son signe et environné de sa puissance et de sa gloire (1) » pour inaugurer le Royaume des justes qu'il avait annoncé ; c'est pourquoi il convenait que tous les hommes fissent pénitence de leurs péchés et attendissent avec confiance le grand jour promis. En dernière analyse, sur un seul point, ce *credo* se distinguait de celui du commun des juifs : il affirmait que l'espérance messianique d'Israël s'était réalisée en Jésus, ce que le Temple et la Synagogue niaient obstinément. Que Jésus n'ait pas été un homme né comme tous les autres et mort comme eux, les disciples qui l'avaient connu ne s'en doutaient pas, mais ils se persuadaient que Dieu l'avait glorifié et choisi

1. Matt. XXIV, 29-30.

pour son Christ; ils en donnaient pour preuve décisive sa résurrection dont ils se disaient les témoins (1). Or, cette résurrection, nous verrons, lorsque nous aurons à étudier parallèlement *l'Occultisme et la Foi*, que, pour ne s'être pas produite peut-être comme l'entendaient les disciples, elle n'est nullement impossible en soi pour qui a étudié les principes de la Science mystériale.

Jésus lui-même se croyait-il le Messie appelé par les Ecritures ? Cela est douteux (2) ; il se qualifiait de fils de l'homme, ce qui, en hébreu, est synonyme d'homme, et de fils de Dieu ce qui, *au plus*, peut signifier inspiré de Dieu; mais en tous cas, s'il se regardait, ainsi que tous ses frères en humanité, comme fils de Dieu, c'est-à-dire créature de Dieu, il avait conscience de n'être pas Dieu le Fils de la façon dont l'a entendu le rédacteur du quatrième évangile ; on en a la preuve dans une parole de lui à un interlocuteur qui l'avait qualifié de « Bon Maître » : « Pourquoi m'appelez-vous bon ? Dieu seul est bon ! » (3) parole qui établit nettement la distinction qu'il faisait entre Dieu et lui.

En résumé, les apôtres, alors qu'ils étaient les disciples de Jésus, avaient recueilli son enseignement oral sans toujours le comprendre peut-être dans ses développements (Mc. IV, 10 *seq*.), mais en en retenant les traits essentiels qui pouvaient se résumer en ceci : Le royaume de Dieu est proche ; faites pénitence pour y participer !

Ils avaient vu, il est vrai, la mission de leur Maître s'effondrer devant Caïphe, Hérode et Pilate, et surtout dans l'ignonimieux supplice du Golgotha, et le récit des synoptiques nous fait assister à leur désarroi du moment... Mais quoi ! après avoir constaté la mort du Maître, après avoir assisté au scellement de son cadavre dans la tombe

(1) Ch. Guignebert, *loc. cit.*
(2) V. Matt. XII, 16 ; XVII, 9, et *præs.* XVI, 20.
(3) Matt. XIX, 17, Lc. XVIII, 19.

ne l'avaient-ils pas revu vivant comme eux, marchant en leur compagnie, s'entretenant avec eux, leur faisant constater la réalité de ses plaies et de sa survie? Il y avait, dans ce prodige répété, plus qu'il ne fallait pour leur rendre la foi la plus ferme en la divine mission de Jésus, et nous voyons Pierre qui s'est, au cours de la passion, montré le plus lâche des disciples en reniant trois fois son Maître, devenir ensuite le plus fougueux des apôtres pour proclamer la résurrection comme la preuve inéluctable du caractère de Jésus.

Mais, quoi que fissent les apôtres, un fait les troublait profondément dans leur annonce de la bonne nouvelle : c'était l'infamie du supplice que leur reprochaient tout d'abord les juifs qu'ils voulaient convertir... On avait quelque peine à admettre que l'ignominieux supplice du gibet entre deux voleurs pût être la fin terrestre d'un Messie, et cette objection était très puissante dans le Temple et dans les synagogues. Le supplice de la croix était chez les juifs, en effet, le supplice *le plus infamant* qui fût : c'est sur la croix qu'avait fini Aman qui avait comploté leur massacre (1), et, plus loin dans le passé, c'est en croix que Moïse avait fait périr les princes d'Israël qui avaient sacrifié à Bel-Péor (2) ; de plus, leur contact avec les Romains leur avait démontré que la croix est le supplice des esclaves, *servile supplicium.* L'ignominie du supplice de Jésus — ignominie que chacun leur reprochait, dans le monde juif, et contre laquelle ils demeuraient sans défense — était donc pour ses disciples, à la fois un obstacle continuel au succès de leur prédication et une constante humiliation personnelle.

C'est alors que parut Paul, le génial apôtre, qui basa son enseignement précisément sur l'abjection de la croix dont il glorifia l'infamie. Oui, Jésus avait tellement aimé

(1) (Esth. VII, 10).
(2) Nomb. XXV, 4.

ses frères en humanité que, pour racheter leurs fautes, non seulement il avait donné sa vie, mais pour rendre son sacrifice encore plus grand, il l'avait donnée par le supplice le plus déshonorant, le plus ignominieux, le plus infamant qui fût, par le supplice des esclaves, par le supplice de la croix !

Cette inspiration géniale mais complètement opposée aux idées juives en général et particulièrement à celles des disciples directs de Jésus, devait fatalement fermer à Paul les portes des synagogues, mais elle allait frayer la voie à la diffusion du Christianisme dans le polythéisme gréco-romain depuis longtemps en décadence : en attendant, elle créa un dissentiment entre Paul et les autres apôtres de qui l'âme juive ne voyait en Jésus que le Messie des juifs. Ce dissentiment s'accrut encore lorsque Paul s'intitulant apôtre des Gentils (1) rejeta la circoncision comme inutile (2) ; c'était, de sa part, rompre ouvertement avec la loi mosaïque qui exigeait la circoncision comme signe de l'alliance divine (3) ; mais c'était aussi attirer à la nouvelle foi les Gentils qui avaient tous les circoncis en profond mépris ; en ceci, Paul fut un novateur audacieux et, pourrait-on dire, le premier des modernistes ; mais c'est à cette audace que le Christianisme, qui sans elle serait demeuré une secte juive perdue au milieu des autres sectes juives, dut sa diffusion subséquente dans tout l'empire romain. Au fond, et vu l'importance prépondérante de la circoncision dans la loi mosaïque, c'était un véritable schisme qui se déclarait de la sorte ; Pierre et d'autres apôtres se rendirent dans les communautés chrétiennes fondées par leur rival, pour les ramener à l'orthodoxie ; Paul défendit âprement son point de vue, et il y eut lutte ouverte entre les deux croyances ennemies,

(1) Rom. III, 29 ; I Zim. III, 16 ; *præs.* Gall. II, 8.
(2) I Cor. VII, 19 ; Gal. V, 6 ; *ibid.* VI, 15, *etc.*
(3) Gen. XXII, 11.

lutte dont on peut mesurer toute la violence quand on voit Paul écrire aux Galates (1) pour les mettre en garde contre les prédications de Pierre que, de plus, il accuse de fourberie : « Or, Céphas (Pierre) étant venu à Antioche, *je lui résistai en face* parce qu'il était répréhensible, car, avant que quelques-uns, envoyés par Jacques, fussent arrivés, ils mangeait avec les Gentils ; mais, après leur arrivée, il se retira secrètement et se sépara des Gentils, craignant les circoncis ; les autres juifs consentirent à cette dissimulation, et Barnabé, même, s'y laissa entraîner avec eux ; mais quand je vis qu'ils ne marchaient pas droit suivant la vérité de l'Évangile, je dis à Céphas devant tous : Si vous, qui êtes juif, vivez comme les Gentils, pourquoi contraignez-vous les Gentils de judaïser ? etc. »

Quoiqu'il en soit, la lutte fut ardente entre les deux courants, Paulinien et Pétrinien et dura jusqu'à la fin du Ier siècle où, les passions s'étant un peu amorties avec le temps, le livre des *Actes* vint jeter un voile discret sur ces querelles, en adoucissant les angles, en édulcorant les faits, et en créant la légende d'un Pierre et d'un Paul, fraternellement unis dans une prédication semblable, Pierre évangélisant lui-même les Gentils. Le dernier mot des *Actes*, relativement à Pierre, est que, sorti de la prison où l'avait jeté Hérode, il se réfugia chez Marie, mère de Jean surnommé Marc, lui raconta son évasion pour qu'on la fît connaître aux autres apôtres : « Et aussitôt il sortit et s'en alla dans un autre lieu (2). » C'est sur cette phrase — combien vague et imprécise ! — que s'est instituée, plus tard, la légende des voyages de Pierre à Rome et de sa collaboration, en cette ville, avec Paul (3). On

(1) II, 11 *seq*.
(2) XII, 17.
(3) Cette question sera plus amplement étudiée dans un volume suivant. *L'Occultisme et la Foi* où seront discutés les textes de Clément de Rome et des chroniqueurs arméniens et arabes.

voit, en tous cas, que, dès ses débuts, la nouvelle croyance fut l'objet de luttes intestines d'une grande violence entre les deux courants qui se la partageaient et dont chacun comprenait le présent, et par suite l'avenir, d'une façon différente : d'un côté les judaïsants, obéissant à Pierre qui avait à ses côtés la presque totalité des disciples, considéraient que Jésus était venu accomplir la Loi et se regardaient comme les continuations de la doctrine juive symbolisée par la circoncision, et d'autre part les Gentils que Paul et Barnabé appelaient à la croyance d'un Christ inspiré par Dieu pour racheter les fautes des hommes par l'immolation de lui-même dans l'infamie de la croix. Pierre et Paul disparus de la scène du monde, la lutte continua entre les églises qu'ils avaient respectivement établies ; mais l'activité de Paul avait porté la Bonne Nouvelle en Occident, et bientôt, dans le Christianisme, les Gentils furent le nombre, ce qui assura, dès le milieu du IIe siècle leur prépondérance sur les judaïsants et la suprématie de la doctrine paulinienne, largement accueillante sur le néo-judaïsme des pétriniens, étroit et formaliste.

Vers cette époque, d'ailleurs survint un événement qui devait susciter l'enthousiasme des uns comme des autres, en apportant à la nouvelle croyance ce qui lui manquait à ce jour : une métaphysique élevée qui lui permît de cesser d'être exclusivement la religion des humbles, des petits et des esclaves pour séduire les intelligences nourries de la philosophie grecque. Le quatrième évangile venait de paraître, introduisant dans la doctrine christique les plus hautes conceptions du néo-platonisme et des maîtres alexandrins, alors que les synoptiques s'étaient bornés à encadrer dans une biographie du Maître la morale toute simple qu'il avait prêchée. Accueillie d'abord par quelques églises asiates, cette nouvelle conception du Christ répondait trop exactement à un universel besoin

pour ne pas se répandre de toutes parts et satisfaire toutes les consciences chrétiennes assoiffées d'exalter le Maître ; mais le quatrième évangile marqua aussi la définitive rupture entre la croyance enseignée par Jésus et celle qu'avait imposée Moïse : jamais un juif du Temple ne pouvait admettre l'incarnation de Iahveh dans un être humain ; il ne s'agissait, il est vrai que d'une incarnation partielle, celle de la parole divine, du Verbe souverain... il n'importe : une telle conception ne pouvait cadrer avec les théories mosaïques, et ce fut la rupture entre les deux doctrines qui allaient dès lors diverger jusqu'à devenir ennemies.

Mais ce nouvel évangile satisfaisait d'autant plus la conscience chrétienne, puisque, pour lui, Jésus, qui n'avait été jusque-là que l'envoyé de Dieu, le Messie humain, participait à la Divinité et que l'homme qui ne s'intitulait lui-même que « fils de Dieu » devenait, par cela même, Dieu le Fils !

Et cet évangile, de plus, apportait, avec les théories alexandrines, les sources multiples d'une dogmatique nouvelle, en harmonie avec des théories transcendantes, et destinée à remplacer la dogmatique chancelante du passé. Jusqu'alors, en effet, deux dogmes étaient à la base du Christianisme naissant : la *parousie* et le *millenium* qui résultaient des paroles même de Jésus, recueillies par les synoptiques. La parousie, c'était le retour de Jésus, dans toute sa gloire, à la droite de son Père céleste, avant que fût disparue l'actuelle génération ; et le millenium qui devait suivre la parousie, était le royaume divin établi sur terre par Jésus et devant durer mille ans. Or, les plus jeunes éléments de cette génération étaient morts depuis longtemps, les promesses de la parousie et du millenium ne s'étaient pas accomplies, et ces dogmes qui avaient si puissamment aidé à l'établissement de la nouvelle religion s'avéraient controuvées par les événements ; mais si Jésus

était Dieu, la parousie prenait une nouvelle forme et le royaume divin quittait la terre pour s'épanouir dans les cieux. Dès lors on laissa l'oubli recouvrir les deux dogmes périmés pour cueillir la riche moisson dogmatique qu'offrait à l'esprit délié des grecs l'évangile néo-platonicien.

Mais cet ensemble de nouveaux dogmes, naissant les uns des autres, fut longtemps avant d'acquérir sa forme définitive et, au XVI[e] siècle seulement le concile de Trente put parachever la dogmatique chrétienne.

Le malheur fut qu'il l'établit sous une forme archaïque qui pouvait suffire à des intelligences à peine libérées des ténèbres d'un Moyen Age où la scolastique régnait en maîtresse ; mais aujourd'hui, la science est née, elle a marché à pas de géant, et le dogme, dans sa forme surannée pèse comme une chape de plomb sur les épaules de l'Église qui se trouve ainsi prisonnière du passé sans pouvoir s'accorder avec la science, qui, elle, est l'avenir.

On a fait maintes tentatives pour aboutir à un accord entre les deux sœurs ennemies, la Science et la Foi... toutes ont toujours misérablement échoué ; la dernière en date a été la création d'une fausse science, le *concordisme* qui consiste à trouver coûte que coûte un accord parfait entre les sciences modernes et les connaissances du peuple de Dieu et, par conséquence logique, les doctrines religieuses du christianisme issues de la Bible... à l'heure actuelle, le concordisme, qui a encore quelques partisans attardés, ne rencontre plus devant lui ni la contradiction ni, à plus forte raison, la discussion : il se heurte chez tous les gens éclairés, au simple dédain.

Cette digression nécessaire pour montrer en quelques lignes la marche suivie par la religion de l'occident semble peut-être nous avoir entraînés loin de notre sujet : il n'en est rien et nous allons revenir à notre point de départ.

Pour comprendre absolument la doctrine prêchée par

Jésus et celle du Christianisme actuel, très modifiée par dix-huit siècles d'existence et l'adjonction d'une abondante dogmatique, il faut se placer à deux points de vue essentiellement différents.

L'enseignement du Maître ne se saisit avec toute sa portée que si l'on part de ce double principe que, tout d'abord, Jésus est venu accomplir la Loi en remplaçant le Dieu jaloux, autoritaire et vengeur de la Bible, qui avait fait son temps, par un Père d'amour et de bonté qui allait venir *incessamment* (1) établir son royaume et que, ensuite, pour l'avènement de cette ère de félicité, il fallait faire pénitence (2).

Or, si le Christianisme a conservé le Dieu de bonté prêché par Jésus, d'une part la loi religieuse actuelle n'est en aucune façon la loi juive accomplie : à part l'unité divine (3), il n'y a entre elles aucun point de contact ; et, d'autre part, la succession des siècles a forcé le Christianisme à reléguer dans une ombre discrète, préliminaire de l'oubli, et la parousie ou retour de Jésus avant la fin de sa génération, et l'annonce de l'établissement très prochain du Royaume divin (*Millenium*).

D'un autre côté, l'imprudent dédain que, depuis son origine, le Christianisme a professé pour la Science après avoir vainement tenté de la mettre en lisières, fait que

(1) « Je vous dis en vérité que cette génération ne passera point que tout cela n'arrive (Matt. XXIV, 34 ». En vérité je vous dis : Il y en a quelques-uns ici présents qui ne mourront pas avant d'avoir vu le Fils de l'homme venant en son royaume (*ibid.* XVI, 22).

(2) Ce point de vue nous explique certains enseignements de Jésus qui, sans cela, nous semblent absolument étranges, pour ne pas dire plus ; par exemple les paroles (*pass.*) relatives à la communauté des biens : à quoi bon conserver ses richesse puisque la fin du monde est proche ? celles (Matt. VI, 25-34-Lc. XII, 22-30) qui semblent encourager la paresse : à l'approche du Royaume céleste, la pénitence est plus utile que le travail ! — celles (Matt. X, 37 et pass.) qui semblent destructrices de la famille : la famille humaine va *bientôt* faire place à la famille divine ! etc.

(3) Et encore, aucun juif du Temple n'eût pu admettre la Trinité divine.

nul ne peut aujourd'hui comprendre dans son essence l'enseignement du Christianisme lui-même, s'il ne professe préalablement trois énormes hérésies scientifiques : un Dieu anthropomorphe et fini ; — un ciel localisé et borné ; — une terre, centre et aboutissement de tout l'univers... Voyons ces trois points.

— 1° Tout en proclamant *doctrinalement* la pure spiritualité de Dieu, l'Église, ou du moins ses représentants semblent prendre à tâche d'accréditer *pratiquement* l'idée anthropomorphique de Dieu.

A quoi cela tient-il ?

A ceci que le Christianisme est l'héritier de la doctrine juive et que les juifs professaient la croyance à un Iahveh anthropomorphe. Les passages de la Bible ne se comptent pas, où il est question de la face, des mains, des pieds et même du dos de la Divinité ; et cette façon de parler se retrouve dans les évangiles, et, par suite dans l'enseignement de la chaire.

De plus, aux cours de catéchismes, pour faire comprendre Dieu, par des enfants trop jeunes, on le leur présente sous une forme qui s'imprime chez eux pour l'avenir.

Enfin, dans les conversations journalières ou mondaines où la question est abordée, on parle de Dieu — ce qui m'a toujours frappé — comme on le ferait d'une individualité supérieure certes, mais en fin de compte, humaine et, à ce titre, raisonnant et agissant humainement.

A ce propos et comme exemple de cet état d'esprit qu'on peut qualifier d'universel dans l'Église, il me souvient que, il y a quelques années, je parlais religion avec un prêtre breton, homme d'une intelligence rare ; au cours de l'entretien, il me dit : Dieu a la haine du pêché !

— Oh ! Monsieur le Recteur, interrompis-je, vous accouplez là deux mots — Dieu et la haine — qui jurent de se trouver ensemble.

— Soit ! je dirai alors que Dieu a horreur du péché.

— Pas davantage, vous attribuez à Dieu, contre toute logique, des sentiments purement humains et qui sont indignes de lui.

— Mais alors, selon la doctrine occultiste, comment expliquez-vous l'antagonisme existant nécessairement entre Dieu — qui est le bien — et le mal ?

— Dieu est le principe des principes. De lui émane le principe du bien, qui, dans notre monde a donné naissance à la loi du bien, à la loi morale. Mais la faiblesse de l'homme ne lui permet de comprendre quoi que ce soit que par comparaison des contraires : de même qu'il ne comprendrait pas la lumière s'il n'y avait pas de ténèbres, il ne pourrait comprendre le bien, s'il n'y avait pas le mal qui provient à la fois de l'infirmité humaine et de l'inclémence de la matière. L'homme fait le mal, oui ! mais pour en apprendre le bien, pour être poussé en quelque sorte fatalement vers le bien quand sa raison lui montre que l'un et l'autre rejaillissent sur lui et qu'il n'a qu'à se réjouir du bien, alors qu'il n'a qu'à souffrir du mal. Dieu plane fort au-dessus de ces misérables contingences : il a posé la loi, cela lui suffit ! A l'homme, pourvu de son libre arbitre, de décider s'il préfère le mal dont les conséquences lui sont douloureuses et retardent son évolution, au bien qui lui est une double cause de satisfaction intime et de progression vers Dieu !...

D'autre part, la conséquence fatale de l'anthropomorphisme est la limitation : une divinité anthropomorphe est par cela même une divinité ne comportant plus en soi l'infini.

— 2° Tous les traités d'astronomie, tous les dictionnaires scientifiques définissent le ciel: « Espace infini dans lequel se meuvent les astres. » Telle définition répond bien à la réalité des choses. Mais tout autre est la définition

ecclésiastique ; l'abbé Glaire (1) spécifie lui-même la différence, quand il dit : « [Le ciel] dans le langage des théologiens, est le *séjour* du bonheur éternel, le *lieu* dans lequel Dieu se fait connaître aux justes d'une manière plus parfaite que sur la terre et les rend heureux par la possession de lui-même. »

D'où provient telle erreur ? De ceci, tout simplement, que plusieurs Pères (2), se basant sur certains textes évangéliques (3) ont placé dans le ciel le Paradis qui était un jardin ; l'apocalypse précise même que *l'arbre de vie* en occupe le milieu, ce qui lui suppose fatalement des limites (4).

D'autre part, l'antiquité profane regardait le ciel comme une voûte solide : c'est au-dessus de cette voûte que les écrivains ecclésiastiques ont situé le Paradis, et cette erreur a perduré dans la doctrine de l'Église, malgré les progrès de la science qui ont prouvé l'infinité des espaces inter-stellaires et ultra-stellaires ; d'où il résulte que la qualité de bienheureux constitue, selon l'enseignement doctrinal, non un état — ainsi qu'il devrait en être logiquement — mais une localisation dans un endroit précis et borné : le ciel (5).

(1) *Dictionnaire universel des sciences ecclésiastiques*, 2 vol. in-8°, Paris, 1868, *in* Ciel.

(2) Jérôme, *in Amos*, VIII : Ambroise *l. de Paradiso* ; et aussi Dorothée de Tyr *in synopsi*, etc.

(3) Luc, XXIII, 43 ; II Cor. XII, 3 ; Apoc. II, 1,7.

(4) Une remarque est cependant à faire à ce propos : Les éditions officielles contemporaines du texte grec portent seulement *dans le paradis* ; mais l'édition critique de Robert Estienne (Paris, 1550, in-fol.) porte *au milieu du paradis* Ἐν μέσῳ τοῦ παράδεισου et les traducteurs officiels français contemporains ont établi leur translation sur un texte analogue, puisque Lemaistre de Sacy (catholique) et Osterwald (protestant) donnent tous deux la même leçon *au milieu du paradis*. De même le Dr d'Allioli (Trad. française du *Nouveau commentaire*... par l'Abbé Gimarey, Paris, 10 vol. in-8°, 1853).

(5) Un prêtre à qui je faisais part récemment de cette double objection, relative à l'anthropomorphisme divin et à la localisation du ciel, me répondit : « Ce sont en effet, deux erreurs mais qui ne sont pas nôtres ; il ne faut voir là qu'un raisonnement basé sur l'analogie et destiné à faire comprendre Dieu par les petites intelligences. »

Je ne comprend pas, pour ma part, quelle analogie on peut trouver

— 3° La théologie nous dit que le Christ est mort pour tous les hommes... Mais on ne s'explique pas la multiplicité des mondes, si la terre seule est habitée : les autres astres doivent nécessairement porter chacun son humanité spéciale, semblable à la nôtre, non corporellement mais — naturellement à des degrés divers — intellectuellement, moralement et spirituellement. Le Christ est donc mort, *sur terre* pour l'ensemble des créatures intelligentes, car il ne peut être supposé que le sacrifice divin s'est renouvelé sur chacune des 75.000.000 d'étoiles actuellement cataloguées, sinon du milliard et demi d'étoiles qui constituent la voie lactée. Alors, pourquoi ce sacrifice a-t-il eu lieu sur terre plutôt qu'ailleurs? Pourquoi aussi notre globe est-il prédestiné, plutôt que Sirius Antarès, Aldébaran ou Arcturus, — à devenir le siège du Royaume de Dieu ? (1)

Comme la précédente, cette erreur provient de ce que les anciens regardaient la terre comme occupant exactement le centre de l'univers, que l'Église, acceptant cette erreur, a longtemps basé son enseignement sur elle, et que, en fin de compte, quand l'astronomie est venue remettre toute chose en place et donner à notre globe le rôle modeste qu'il a à remplir de simple planète d'un soleil des plus petits au milieu de tous les autres soleils du Kosmos, le Christianisme n'a pas su répudier cette erreur sur laquelle il s'était si longtemps basé et mainte-

entre une vérité et une erreur ; je ne comprends pas davantage comment un raisonnement basé sur une erreur peut conduire à la pénétration d'une vérité ; et je ne comprends pas, enfin, la nécessité de rendre Dieu intelligible aux petites intelligences quand les cerveaux les plus puissamment organisés le déclarent inintelligible.

(1) Le jugement du Saint-Office qui, en 1632, frappa Galilée, porte textuellement ceci : « *La terre* [dis-tu] *n'est pas le centre du monde*... Proposition absurde, fausse en philosophie et, considérée au point de vue théologique, erronée dans la foi. » Le jugement contre Galilée a été réformé par la science unie au temps, mais la proposition que « la terre occupe le centre du monde » est demeurée aujourd'hui a peu près ce qu'elle était au XVII[e] siècle : conforme à la foi.

nant, comme les deux autres qui viennent d'être indiquées, elle tient prisonnier.

Or, à l'heure actuelle, est-il possible comme dans l'antiquité, comme même dans le Moyen Age, d'aller contre la science qui s'appuie sur des faits certains parce qu'ils sont — au moins les principaux, ceux qui servent de base — expérimentalement prouvés ? Quiconque le tenterait, à notre époque serait infailliblement broyé, et plus progressera le temps, plus s'imposera cette inéluctable fatalité.

Alors, quoi ? faut-il donc envisager la prochaine disparition du christianisme ? (1) La question vaut la peine d'être discutée.

Je lisais un jour, dans la *Revue Contemporaine*, un article (2), *Le jugement dernier*, dont je n'oserais faire état s'il n'était signé par un prêtre, l'abbé Ch. Trillon de la Bigottière, et si l'anecdote que j'en extrais ne mettait en cause un des noms les plus connus parmi ceux des religieux bénédictins du siècle dernier. La voici :

« C'était un soir d'hiver, Dom Guéranger, abbé de Solesmes, était au Mans, chez son frère Edouard. Il faisait froid, nous étions autour du foyer, et l'on parlait, il m'en souvient, des malheurs de l'Eglise et des dernières épreuves du monde prédites par l'Evangile. A un moment, Dom Guéranger sembla se recueillir, puis il dit : « On ne remonte pas les courants : humainement parlant, l'Eglise est à sa fin ; depuis trente ans, je suis avec attention la marche de l'histoire : il y a des miracles que Dieu ne fait pas ; je ne donne pas à l'Eglise plus de 150 ans à 200 ans de vie, c'est tout ce qu'elle pourra être... 2.000 ans de vie naturelle, 2.000 ans de Loi mosaïque, 2.000 ans de vie

(1) Je précise bien en disant « prochaine » car il est évident que, comme toutes les religions, le Christianisme, au moins sous sa forme actuelle, ne sera plus qu'un souvenir dans quelques millénaires.

(2) Décembre 1921.

chrétienne, et ça n'aura été que ça ! » Puis il reste quelques instants profondément songeur. — C'était vers 1872. »

Eh bien, non ! Quoi qu'en dise Dom Guéranger, je vois tout autrement l'avenir de l'Eglise: elle est trop fortement organisée, elle donne trop de preuves de sa vitalité pour disparaître ainsi. Et une de ses forces, c'est la tolérance, peut-être apparente ou forcée, mais certaine, dont, au contraire du protestantisme qui, pour ce motif, est arrivé à se scinder en une poussière de croyances différentes, elle fait preuve chaque jour.

Sait-on, peut-on savoir, le nombre incalculable de personnes qui se réclament du catholicisme, qui ne sont que très approximativement catholiques et qui, de bonne foi, se croient telles, uniquement parce qu'elles accomplissent rituellement les rites prescrits ?

Il y a quelque temps, je conversais avec une dame qui, fervente catholique, regardait naturellement l'occultisme comme une science démoniaque.

— Pourquoi, me disait-elle, ne pas vous en remettre à l'Eglise du soin de vous dire ce que vous devez croire ou non? L'Eglise en sait plus long que nous, et la foi en ses enseignements nous donne une tranquillité appréciable sur notre devenir posthume... C'est quelque chose, cela !

Mais voici que, au cours de l'entretien, le mot « enfer » est prononcé.

— Ah ! l'enfer, dit mon interlocutrice demeurée toute pensive.

— Quoi ?... L'enfer ?

— Eh bien ! je vous avoue que si je n'étais pas aussi résolument catholique, je ne pourrais pas y croire.

— Pourquoi ?

— Cela est si contraire à ce que je me figure de la bonté et de la justice divines ! Cela me semble monstrueux !

— En d'autres termes, vous n'y croyez pas.

— Mais si... puisqu'il le faut...

— Alors, vous y croyez... sans conviction ?

— C'est cela ! d'ailleurs, l'enfer, ce n'est qu'un détail dans l'ensemble.

— Ah !... autre chose : vous avez une fille qui se mariera un jour. Si, ce jour-là, elle se trouve, aux colonies, par exemple, dans un pays où il y aura un prêtre mais pas d'officier de l'état civil, est-ce que le sacrement seul vous suffirait pour la considérer comme mariée ?

— Vous plaisantez, monsieur ! Un mariage, pour être valable, doit être complet et je n'admettrais pas que ma fille pût négliger la formalité légale.

— Alors, madame ; j'ai le regret de vous apprendre que, malgré votre opinion contraire, vous n'êtes pas du tout catholique.

— Mais si ! puisque je crois tout ce qu'enseigne ma religion.

— Non, madame ; dès lors que vous n'êtes pas intimement convaincue de la réalité de l'enfer, qui résulte du dogme, ni de la supériorité de la loi religieuse sur la loi civile en matière de mariage, qui est établie par les articles 65 à 74 de l'encyclique du 8 décembre 1864, plus connue sous le nom de *syllabus*, vous pouvez vous réclamer, en apparence, du catholicisme : en réalité vous êtes en dehors de lui.

— Monsieur, ma croyance ne s'arrête pas à de telles vétilles : elle se base sur l'ensemble de la doctrine.

Or, combien voyons-nous, chaque jour, de gens qui se croient fermement catholiques mais qui, dans l'intimité de leur être, repoussent tel ou tel enseignement parce qu'il est à l'encontre de leurs idées personnelles, parce qu'il leur paraît « une vétille » négligeable ! On ne se doute pas du tout, dans le public, que pour faire partie d'une communion religieuse, il faut admettre, avec une inébran-

lable conviction, tout, absolument tout ce qui constitue sa doctrine, depuis l'alpha jusqu'à l'oméga... « J'ai ma religion à moi » entend-on dire couramment par des gens qui dissimulent ainsi leur absence presque complète de croyances religieuses, ce qui ne les empêche nullement, à l'occasion, de se dire protestants ou catholiques suivant le culte dans lequel ils ont été élevés. Et combien de gens raisonnent de la sorte ? Au bas mot sept sur dix, ce qui revient à dire que s'il était possible d'établir la statistique des individus qui se disent catholiques tout en rejetant tel ou tel point du dogme, le véritable catholicisme se verrait amputer des trois quarts de ses adhérents.

Mais c'est là une crainte illusoire, parce que, je le répète, le catholicisme est très tolérant et ne scrute pas trop à la loupe les opinions des fidèles ; cette abstention de sa part est une de ses grandes forces — et il en a d'autres.

Mais, à côté de cette souplesse et de cette force, il recèle en soi-même une cause formidable de faiblesse : c'est l'erreur qu'il commet en se croyant immuable, alors qu'il évolue comme tout ce qui est vivant, et en confondant ce qu'il croit devoir toujours être doctrinal chez lui avec les erreurs scientifiques de son passé, auxquelles il tient désespérément parce qu'elles font partie de sa tradition, mais ne s'apercevant jamais que trop tard qu'elles le mettent en opposition avec la science ; et quiconque désormais marche à l'encontre de la science est fatalement écrasé. Pour se rendre compte de l'intensité de cette cause de faiblesse, il suffit de se rappeler que, depuis le xve siècle où Copernic a établi le système qui porte son nom, l'Eglise a protesté de toutes ses forces pour conserver le miracle de Josué arrêtant le soleil, et n'a admis qu'en 1833 — quatre siècles en retard — le double mouvement de rotation de la terre sur elle-même et autour du soleil.

Est-ce à dire que cet attachement à des erreurs vétustes et périmées doit causer sa perte ? Peut-être. Est-ce aussi

à dire, avec Dom Guéranger, que ses jours sont comptés? Non pas : même avec ses erreurs elle a plus de deux siècles à vivre (1), mais il y a là un avertissement sérieux.

Je ne me pose certes pas en prophète, n'ayant aucune qualité pour agir de la sorte ; mais, ce que je dis ici parce que je le pense dans l'intimité de ma conscience, il y a des millions d'hommes qui le pensent avec moi et comme moi, bien qu'ils ne croient pas devoir parler ou qu'ils n'en aient pas le pouvoir.

Je ne me fais aucune illusion d'ailleurs sur la portée de mes paroles en haut lieu, quoique — j'en suis assuré — elles soient destinées à éveiller un écho dans les masses qui pensent ; mais, si elles arrivent par hasard jusqu'aux hauts conseils, elles n'y susciteront qu'un général et dédaigneux haussement d'épaules... que l'on y prenne garde, toutefois : l'Eglise a déjà eu ce haussement d'épaules en 1517 et, ce geste de mépris, elle le paie aujourd'hui par la perte de cent quarante-huit millions de fidèles. Pour moi je crois devoir dire ce que me dicte ma conscience — peu m'importe le reste.

Donc, le duel est engagé entre la Foi et la Science et ceci tuera cela s'il ne survient pas à temps une alliance entre les deux sœurs ennemies.

L'intermédiaire attendu — le sauveur — on a cru, un jour récent, le voir paraître, et sa venue a été saluée, même parmi le clergé, par toutes les intelligences qui n'étaient pas cristallisées dans l'adoration d'un passé mort et dans la contemplation d'un nombril ; c'était un ensemble de doc-

(1) A noter ici qu'il existe une prophétie de saint Malachie qui, après Pie XI (*Fides intrepida*), ne comporte plus que six papes ; or, cette prophétie, qu'elle ait été donnée par le prélat irlandais Malachie en 1148 ou que, comme la plupart des critiques, on ne fasse remonter son origine qu'à 1590, s'est montrée singulièrement exacte pour tous les papes qui ont suivi; je n'en veux d'autre preuve que la qualification *Religio depopulata* (la chrétienté dévastée) donnée à Benoît XV qui a exercé le souverain pontificat pendant la guerre mondiale de 1914-1918 : or, cette prophétie ne mentionne plus que six pontificats à venir !

trines religieuses, non pas éprises de nouveauté, mais se donnant pour objet la rénovation de l'exégèse et de l'apologétique chrétiennes pour les mettre d'accord avec les exigences de la critique historique, les progrès de la philosophie et l'avancement des sciences : c'était en un mot, ce qu'on a qualifié plus tard, et assez dédaigneusement, du nom de modernisme.

Et le modernisme établissait une série de propositions ingénieuses qui, sans léser aucunement la foi, la mettaient en harmonie avec la science et qui, loin d'anathématiser la science, la regardaient comme leur plus ferme appui dans l'avenir.

Pour se rendre compte de la valeur de cette doctrine, le lecteur n'a qu'à se reporter quelques pages plus haut, à ce qui a été dit de la révélation telle que la théorie en est donnée par l'occultisme : la révélation n'est pas personnelle à l'auteur d'un système religieux mais elle est universelle et particulière à tous les fidèles qui embrassent ses idées; c'est un germe de vérité déposé dans le cœur de l'homme, par Dieu, et que chacun est appelé ainsi à développer en soi-même sans avoir à abdiquer, entre des mains étrangères, ni sa pensée, ni sa dignité. Cette conception de la révélation est exactement celle que présentait le modernisme.

On peut comprendre, dès lors, qu'une doctrine religieuse, établie sur de telles bases, pouvait, sans aucunement renier, ni son passé, ni ses origines, envisager l'avenir avec la plus entière confiance et marcher vers lui dans la même voie que la science ; c'était désormais l'alliance entre celle-ci et la Foi, c'était, pour l'Eglise, la récupération des clés de certains de ses livres (1) ; c'était la perennité de l'Eglise assurée tant que durerait la science elle-même...

(1) Notamment l'Apocalypse qui demeure incomprise depuis que, en haine de certaines sectes gnostiques — très compromettantes, d'accord, — on a rejeté la gnose tout entière.

Mais les *zelanti* veillaient : — Périsse la réalité de l'Eglise plutôt que le culte d'hyperdulie rendu à un passé légendaire que, chaque jour, les progrès de l'esprit humain font davantage tomber en poudre ! Et, en 1907, le Saint-Siège condamna le modernisme.

Est-ce donc à dire qu'il n'y a plus qu'à désespérer et que la prédiction de Dom Guéranger va voir son accomplissement inéluctable et prochain ? Loin de là ! Le modernisme est condamné, mais, comme il représente l'avenir en face des hommes actuels qui, eux, représentent le passé, il renaîtra de ses cendres : c'est fatal. Oh ! non pas sous ce nom désormais mis au pilori, mais sous un autre qui permette aux hauts conseils de l'Eglise de l'accepter sans paraître faire une pitoyable palinodie, sous celui, par exemple, d'américanisme, car on sait quelles profondes racines il a jetées dans tout le clergé des Etats-Unis.

En tous cas, il arrivera fatalement un jour — et ce jour n'est pas si lointain qu'on peut le supposer — où l'Eglise éprouvera le besoin, pour ne pas dire la nécessité de s'appuyer non pas peut-être sur l'hermétisme pris dans son absolu, au moins sur certaines expériences de l'hermétisme. Telle affirmation paraîtra sans doute audacieuse à certains... Qu'il me soit permis de l'expliquer.

A notre époque, les incessants progrès de la science ont fait à la foule une mentalité qu'elle ne possédait pas, il y a seulement un siècle : aujourd'hui le public, lorsqu'on lui annonce quelque chose que ce soit, aime à en recevoir la preuve ; car la science, si rudimentaire, si confuse même, qu'en soit chez lui la notion, a développé en lui le sens critique, et plus on ira, plus se développera ce sens critique. La foi naïve, la foi candide et docile, la foi qu'a connue le Moyen Age, agonise en ce moment et la foule se détourne des temples où l'on prêche des vérités basées uniquement sur la révélation, c'est-à-dire sur un fait dont le contrôle n'est au pouvoir de personne, pas même de

leurs anonciateurs. Et que sont les bases primordiales de toute religion sérieuse ? L'existence de Dieu et la survie de l'être humain.

Or, de ces deux faits primordiaux, l'occultisme possède la preuve expérimentale, et cette preuve est si forte que nous voyons, en ce moment même, comme cela a été dit plus haut, beaucoup de pasteurs protestants fonder leur enseignement doctrinal sur le spiritisme qui n'est qu'un simple chapitre de l'occultisme mais que cependant étudient avec quelque faveur — j'en ai l'assurance et la certitude — de nombreux membres du clergé catholique, et cela, parce qu'ils y trouvent la preuve, sans pouvoir l'énoncer en chaire, des vérités qu'ils y proclament.

A ce propos, il me souvient qu'un jour où je discutais avec un prêtre du diocèse d'Amiens, il m'arriva — sans vouloir aucunement le diminuer, ce mode de polémique n'étant ni dans mon caractère ni dans mes habitudes, mais parce que c'était le cri qui jaillissait de ma conscience — il n'arriva dis-je, de lui affirmer : — Monsieur l'Abbé, je suis persuadé que je crois en Dieu plus fermement que vous !

D'abord un peu interloqué (on le serait à moins) ce prêtre me répondit avec un grand calme :

— C'est possible, monsieur. Mais sur quoi vous étayez-vous ?

— Sur ceci : — Votre foi, en principe, est de pure théorie ; elle a pour base le raisonnement, dirigé lui-même par le *Magister dixit* qui vous a été inculqué au séminaire : elle est donc toute de spéculation pure. La mienne, à moi, est basée uniquement sur l'expérimentation. En effet, bien qu'élevé par des prêtres, je vous avoue qu'au terme de mes études, à dix-huit ans, j'étais très sceptique en matière religieuse, et, à vingt et un ans, pour moi, Moleschott était dieu et Büchner son prophète : en un mot, j'étais matérialiste convaincu. Ce qui m'a refait une

croyance religieuse c'est l'étude de la doctrine occulte dont les faits, le jour où je n'ai plus pu douter de leur réalité objective, m'ont démontré, à n'en pas pouvoir douter, qu'il y a dans l'homme une partie immatérielle que n'atteint pas la mort ; et, plus tard, quand il m'a été donné d'aborder l'occultisme expérimental, j'ai eu maintes fois l'occasion de faire de ces troublantes constatations derrière lesquelles j'atteignais sinon Dieu lui-même, tout au moins un de ses Démiurges, et plus d'une fois la conclusion forcée à laquelle me conduisait la réalisation, sous mes yeux, de certains phénomènes occultes a été : — Indéniablement, Dieu est là !... Or, j'estime qu'il y a entre la foi qui vous anime et celle que j'éprouve moi-même toute la différence qui peut exister entre la théorie et la pratique, entre l'intuition et l'expérimentation, entre le spéculation et la probation, entre la présomption et le fait : or, nul ne peut admettre que l'hypothèse ait jamais, en aucun cas, plus de force démonstrative que le phénomène. Et, de deux opinions, basées l'une sur la dialectique pure et l'autre sur le fait expérimental, quelle est, je vous prie, celle qui doit-être regardée comme supérieure à l'autre ?

— Monsieur, nous sommes arrivés au même résultat, vous par une voie, moi par une autre.

D'accord ! Toujours, partout et en tout, la théorie et la pratique ont été regardées comme nécessaires l'une à l'autre, mais jamais, en quoi que ce soit, le théoricien n'a été considéré comme supérieur à l'expérimentateur...

Donc, tout est là : — L'Eglise, en prêchant l'existence de Dieu et la survie de l'homme, énonce deux vérités pour nous absolues, mais sans apporter, de ses affirmations, aucune preuve scientifiquement expérimentale, de celles qu'exige de nos jours la conscience publique ; or, cet *experimentum crucis* qui lui fait défaut pour confirmer les vérités qu'elle annonce, nous, les hermétistes, héritiers

de la haute Science des sanctuaires antiques, nous le possédons : il s'ensuivra, fatalement et malgré toute opposition, le rapprochement entre l'enseignement religieux et l'enseignement hermétique, entre la religion et l'occultisme.

Et jusque-là ?

Jusque-là, la doctrine occultiste poursuivra son œuvre qui est le rapprochement de la Science et de la Foi, car, pour qui examine son rôle et la place qu'elle occupe dans l'universalité des connaissances de notre époque, elle est la médiatrice nécessaire, forcée, entre les deux pôles de la pansophie humaine qui se décompose comme suit :

1° *La science positive* ou science des causes les plus prochaines du mouvement et des rapports de toutes choses.

2° *L'occultisme,* ou science des causes secondes, qui poursuit deux objets d'études connexes :

A. — Les matières et forces plus subtiles que les nôtres, considérées comme causes physiques éloignées des phénomènes de la science positive.

B. — Les êtres correspondant à ces matières (ontologie et cosmologie), agents et causes psychiques des phénomènes.

3° *La philosophie religieuse* (1) ou science des causes premières et de la cause de toutes causes (2).

Or, si nous essayons de faire un ensemble de ces trois parties, nous aurons :

La science, réunion de phénomènes expérimentaux et de lois obtenues par induction, — c'est la *thèse.*

La philosophie religieuse, réunion de noumènes métaphysiques obtenus par déduction, — c'est l'*antithèse.*

Et enfin l'occultisme, réunion à la fois de phénomènes

(1) Je ne parle ici que de la religion comprise en tant que philosophie, la philosophie courante étant une science encore très mal assurée qui flotte du spiritualisme au matérialisme suivant ses intérêts du moment ou les hommes qui la professent.

(2) Ch. Barlet, *L'occultisme cit. sup.*

et de noumènes obtenus par l'analogie, — c'est la *synthèse*.

Tel est donc le rôle que, dans l'avenir, l'occultisme est appelé à jouer entre la science et la religion.

H. — Histoire

En ce qui concerne l'histoire, la doctrine hermétique est également appelée à jouer un grand rôle, lorsqu'elle sera mieux comprise des historiographes et que ses principes au lieu d'être raillés des ignorants qui se figurent par cela même, affirmer la supériorité de leurs idées, seront étudiés — et appliqués — comme il convient.

En effet, outre les sources historiques qui se rencontrent dans sa tradition et certain documents qui se trouvent entre les mains de quelques-uns de ses fidèles, l'occultisme comporte des procédés d'étude, certes assez difficiles et, pour ce motif, ignorés des annalistes de notre époque. Je ne veux pas écrire ici un cours d'histoire des origines, d'autant moins que, dans un autre ouvrage (1), j'aurai à traiter cette question avec quelques développements, et que, dans le présent ouvrage, j'en ai déjà touché quelques points ; mais enfin, puisque je viens de parler de l'influence possiblement très grande que, dans un avenir plus ou moins prochain, l'hermétisme est appelé à exercer sur les études historiques, il me faut donner ici quelques explications sur nos procédés de recherches dans les ténèbres de la pré-antiquité.

Alors que l'histoire de nos jours se base avant tout sur les documents écrits ou sur les monuments du passé qui ne peuvent la faire remonter au delà d'une certaine limite assez rapprochée de nous, puisque le plus ancien monument qui nous soit anthentiquement connu est la stèle sculptée du Louvre à laquelle on donne communément une antiquité de 10.000 ans, ce qui est relativement bien

(1) *L'occultisme et le passé*, en préparation.

peu dans la vie de notre globe, alors que l'histoire de nos jours dédaigne les vieilles légendes du passé et les relègue, sans autrement s'en préoccuper, dans le vaste domaine de la mythologie religieuse des peuples disparus, c'est surtout dans ces antiques légendes cosmiques que l'hermétisme trouve une de ses principales sources historiques, toujours d'après cette loi générale que le visible n'est que la manifestation — plus ou moins déformée — de l'invisible et que, sous l'exotérisme de surface, se cache toujours un profond ésotérisme ; et, ces légendes que dédaigne la science normale, l'occultisme les étudie, les scrute, les analyse, les approfondit pour arriver à connaître la vérité que recèle leur voile ; et cette étude, au moins, l'a conduit à savoir comment la très haute antiquité écrivait l'histoire, suivant un mode qui la rend positivement incompréhensible pour les chercheurs de notre époque.

Nous, aujourd'hui, nous ne voyons dans l'histoire qu'une accumulation de faits, de dates, de noms... uniquement des détails au milieu desquels, trop souvent, l'ensemble reste comme noyé.

L'antiquité — la très haute antiquité — écrivait l'histoire d'une façon purement allégorique : elle ne s'occupait que des ensembles — peuples, doctrines, idées, etc. — qu'elle personnifiait sous un nom de convention spéciale où venaient se fondre tous les conducteurs des peuples, les maîtres des doctrines, les promoteurs des idées, et ces noms, par l'accumulation des faits placés sous leur égide, prenaient aussitôt une importance plus qu'humaine — divine. On ne s'occupait pas des êtres, on suivait la marche des événements, depuis la naissance de l'objet étudié, à travers toutes les péripéties de ses progrès ou de sa chute. Et l'on en formait, de la sorte, une légende d'un être d'apparence humaine, ou plutôt surhumaine qui, à la longue, devenait un mythe et finissait par faire corps avec

la religion en peuplant le panthéon de dieux, de demi-dieux et de héros. L'histoire de la haute antiquité des peuples, quand la science y pourra pénétrer, se trouvera condensée dans la mythologie de ces mêmes peuples.

En une page précédant celle-ci, j'ai montré la relation des hauts faits de Ram, notre grand ancêtre, symbolisée dans les figures zodiacales; ailleurs, j'ai donné l'explication cosmique du mythe de Jason à la conquête de la Toison d'or ; mais cette dernière épopée a aussi son explication historique, qui nous montre l'origine, jusqu'à présent inconnue de la science normale, du principal peuple navigateur de l'antiquité, les Phéniciens. Cette traduction d'une vieille légende grecque a été pour la première fois présentée par S. Bochard (1) qui pensait y trouver une tradition phénicienne, historique mais défigurée en grec par de nombreuses équivoques résultant de l'incompréhension de certains termes phéniciens primitifs.

Et que l'on ne s'étonne pas de renconter plusieurs explications également possibles dans une même tradition : tel était le génie de l'antiquité primitive : il n'expliquait pas, il racontait, et, dans son conte, il enfermait le plus de choses possible, de façon à augmenter, autant qu'il le pouvait, la portée de son affabulation. C'est ainsi que, dans le mythe de Proserpine, nous trouvons à la fois l'histoire du grain de blé germant six mois sous terre pour ensuite pousser et vivre au soleil, et celle de l'âme humaine poursuivant le cycle de ses existences successives, alternativement dans la matière et dans l'astral : — ces explications diverses correspondaient aux divers degrés de l'initiation.

Mais, en histoire, l'hermétisme ne creuse pas que les légendes cosmiques ou autres : il s'attache également aux traditions populaires qui, toutes, comportent en elles-mêmes un fond de vérité qu'il s'agit de découvrir ; et

(1) Œuvres, 3 vol. in-f° Leyde, 1712.

c'est ainsi qu'en étudiant l'âge d'or dont le souvenir subsiste dans la mémoire de tous les peuples, il remonte à la synarchie établie par Ram et qui, groupant toutes les nations du proche et du moyen Orient sous un même sceptre, a su maintenir les populations dans une paix que, jusqu'au schisme d'Irshou, c'est-à-dire pendant des siècles entiers et consécutifs, aucune guerre n'est venue troubler.

On peut se rendre compte, par ce qui précède, que nos sources historiques, pour être un peu différentes de celles auxquelles recourt la science normale, ont aussi leur valeur pour qui les sait interroger.

Mais il me reste à dire quelques mots d'un mode de documentation tout à fait spécial et absolument propre à l'occultisme : je veux parler d'un procédé de recherches qui nous était connu de tout temps puisqu'il était enseigné, il y a des millénaires, dans les cryptes sacrées de l'Egypte, parce qu'alors on y savait former des sujets sensitifs appropriés tandis que, de nos jours, ne possédant plus la recette de développement technique, nous ne pouvons utiliser ce genre de sujets que quand le hasard nous révèle l'existence de l'un d'eux dans notre entourage (1).

Quoi qu'il en soit, voici la théorie du phénomène.

A. — Toute matière est vivante, d'une vie personnelle, d'un mode particulier, dont le siège se trouve dans l'âme : toute chose a donc son âme propre.

B. — Toute âme plus ou moins développée, possède à un degré quelconque ses facultés particulières, parmi lesquelles se trouve la mémoire.

(1) Je crois toutefois que l'on arrivera assez facilement, avec l'entraînement voulu, à former ces sensitifs *sui generis*, à l'aide de l'hypnose. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de faire, en ce sens, des expériences qui semblent bien confirmer mon opinion ; mais n'ayant pas le temps de poursuivre ces recherches — trop en dehors de celles auxquelles je me suis consacré — je signale ce terrain, encore vierge, aux explorateurs de l'occulte, et je crois bien pouvoir les assurer, en toute conscience, que, loin d'y perdre leur temps et leur peine, ils y feront des découvertes intéressantes.

C. — Ses souvenirs se conservent, comme chez les êtres supérieurs, dans une *aura* fluidique qui l'enveloppe et qui provient de l'âme.

D. — Si donc un être humain, suffisamment développé au point de vue de la sensitivité, approche cet objet de lui-même jusqu'au contact, il fait pénétrer l'aura de cet objet dans sa propre aura et peut, par cela même, prendre une perception — plus ou moins nette, suivant son degré de développement — des souvenirs latents conservés dans l'aura de cet objet.

On le voit, cette faculté se rapproche beaucoup de la télépathie, dont nul aujourd'hui ne songe à nier la possibilité.

Le Dr Buchanam, de Boston, qui, le premier, il y a quelque quarante ans, en a publié l'étude sous le nom, d'ailleurs assez impropre de psychométrie, la définit ainsi : « Le développement et l'exercice des facultés divines dans l'homme, cette sphère inexpliquée de l'intellect qui comprend les réponses oraculaires, analogues aux révélations des voyants, les prophéties des saints, les pronostics du destin, les présages mystérieux, de même que les impressions soudaines qui dirigent la conduite de certaines personnes. »

On voit que le Dr Buchanam donnait à cette faculté un cadre dont l'ampleur la fait déborder sur des facultés voisines. Aujourd'hui où elle est mieux connue et sa connaissance plus répandue dans le public, je définirai le psychomètre : « Un être qui, doué d'une très grande sensitivité, peut à sa volonté, mais sous certaines conditions, vivre quelques instants sur le plan supérieur, et, par suite, avoir, en dehors du plan physique, la vision — matérielle ou mentale — des vestiges du passé, des choses du présent et des formes de l'avenir. »

La psychométrie est donc une variété de la voyance, mais pour l'exercice de laquelle le sujet a généralement

besoin, pour aimanter sa faculté, du contact d'un objet approprié.

Cette faculté, toute spéciale, a particulièrement été étudiée, à notre époque, par les Drs Hübbe-Schleiden, et L. Deinhard de Munich.

Aujourd'hui le terme « Psychométrie » s'applique avant tout à la voyance du passé, celui de « Télépathie » étant réservé à la voyance du présent et de l'avenir.

Le Dr Buchanam, dans son *Manuel de Psychométrie* paraît être parti de ce fait qu'en hypnotisme il suffit, suivant les expériences des Drs Bourrut et Burot (1), et autres, de mettre un sujet hypnotique en contact plus ou moins étroit avec un flacon renfermant une substance toxique ou médicamenteuse, pour que l'effet physique se produise sur l'organisme du même sujet. Le Dr Buchanam a donc pris des sensitifs — et non pas des sujets hypnotiques — d'ordre et de degré divers et leur a mis sur le front, par exemple, une lettre manuscrite en leur demandant d'en faire connaître l'auteur, tant au point de vue du caractère que de la personnalité.

Après lui, W. Denton (*Soul of things* (2)), le savant géologue américain, a perfectionné ce procédé en opérant avec un sensitif sur le front duquel il plaçait soit un fragment de marbre provenant de Pompéi, soit un échantillon géologique, soit même un rayon d'étoile ; et le sensitif racontait l'histoire de ce morceau de marbre, de cet échantillon, de cette étoile... N'y avait-il pas là transmission de pensées, suggestion mentale de l'opérateur au sujet ? C'est peu probable, car on expérimenta sur des sensitifs différents avec le même objet, et tous s'accordèrent dans leurs récits, récits que l'opérateur ne pouvait imaginer. C'est ainsi que l'on plaça successivement

(1) *La suggestion mentale et l'action à distance des substances médicamenteuses*, 1 vol. in-12, Paris, 1887.

(2) [*L'âme des choses*] Wellesley, Massach-Denton publishings C°.

sur le front de trois sujets un fragment de dent d'éléphant provenant des mines d'or de Columbia, en Californie, où on l'avait trouvé sous un banc de lave : ces sujets firent, tous trois séparément, la même narration d'une chasse antédiluvienne où des hommes aux longs cheveux poursuivaient des mastodontes, et qu'interrompait subitement une effroyable éruption volcanique.

La conclusion du livre de W. Denton est à méditer sérieusement au point de vue qui nous occupe.

« L'histoire de beaucoup de nations dont nous n'avons jamais entendu parler est à écrire, dit-il, et celle de toutes les autres est à récrire, pour remplacer les fables qui ont cours depuis si longtemps. Avec un fragment d'Egypte, gros comme un pois, nous pouvons apprendre plus de choses sur les Pharaons, que tous les hiéroglyphes ne nous en diront, ou que si Champollion et Lepsius nous avaient légué leur science. Un morceau de brique babylonienne peut ressusciter les anciens habitants des bords de l'Euphrate et faire passer devant nos yeux l'Assyrie d'il y a quatre mille ans : la psychométrie peut reculer les bornes de toute science. »

Depuis, le Dr H. Girgois, en France, a étudié ce phénomène, et Phaneg a publié une *Méthode de clairvoyance psychométrique* (1), mais nous n'avons pas encore retrouvé le procédé qu'utilisaient les prêtres égyptiens pour former les sujets psychométriques.

Pour mieux faire comprendre ce phénomène au lecteur, je citerai seulement deux brefs exemples rapportés par le Dr Encause, avec Phaneg comme sujet.

A. — On pose sur le front du sujet deux petits objets trouvés à une certaine profondeur au cours de fouilles dans le Colisée, à Rome. Après quelques secondes de concentration, il voit s'élever des colonnes, des gradins,

(1) Une broch. in-12, Paris, 1902.

un cirque de grandes dimensions. Une foule énorme remplit cet édifice. La forme des costumes, les couleurs, blanc et rouge, qui dominent lui font reconnaître le Colisée sous les empereurs. Un ciel d'un bleu sombre frappe ses yeux. L'arène est couverte de sang, et des fauves sont accroupis auprès d'un monceau de cadavres. Seul, un jeune homme vêtu de blanc reste debout ; il est bientôt déchiré par un lion ; puis tout disparaît. Les deux objets utilisés étaient une *dent de lion* et une *vertèbre humaine.*

B. — Un jour, écrit le Dr G. Eucausse (1), dans une réunion à laquelle assistaient plusieurs savants et littérateurs, j'avais amené un de nos amis qui a développé en lui cette faculté de la psychométrie, M. Phaneg. Un assistant lui donna à étudier une vieille montre, qu'il portait sur lui. Mon ami vit : 1° Une cour, genre Louis XV, des nobles et des duels ; 2° Des scènes de la Révolution française : une dame brune, au nez aquilin, aux lèvres rouges traversant un couloir où il y avait un garde ; cette même femme poursuivie, à la lueur des torches, par des hommes en bonnets rouges, armés de fusils et de piques ; — la même femme gravissant les degrés d'un échafaud dressé au milieu d'une grande place, près d'une rivière ; puis remettant à un assistant les bijoux qu'elle portait sur elle et notamment la vieille montre, objet de l'expérience ; et enfin guillotinée ; — une scène d'opération dans un hôpital moderne. La personne qui avait donné la montre était stupéfaite. — Cette montre avait appartenu : 1° à un de ses ancêtres, tué en duel sous Louis XV ; 2° à une aïeule guillotinée sous la Révolution ; 3° mise en réserve, elle en avait été retirée, et portée le jour d'une opération chirurgicale faite à la femme de l'assistant.

(1) Papus, *L'Occultisme et le spiritualisme*, 1 vol. in , Paris 1903.

On a vu, de plus, au cours de cet ouvrage (1), une expérience de psychométrie qui m'est personnelle.

Voilà donc quelles sont nos principales sources de recherches historiques ; il est évident que, isolées, elles peuvent être regardées comme peu probantes et nécessitent une documentation accessoire et appropriée ; mais si quelque historien de l'école classique prétend leur refuser toute autorité, il me sera facile de répliquer ceci : « Les cataclysmes successifs dont la progression a été enseignée par la doctrine hermétique, et qui, pendant une durée de 72.000 ans, ont amené la dislocation, puis, il y a 8.000 ans, la disparition de l'Atlantide, ont été confirmés par la découverte relativement récente du Manuscrit Troano dont il a déjà été question plus haut (2) attribué aux Mayas (descendants américains de la race atlante), et par sa traduction. »

On voit que W. Denton n'a pas tort de regarder la psychométrie comme une des sources à venir de la préhistoire. Mais le point sur lequel la documentation hermétique de l'histoire dépasse énormément sa documentation courante, c'est qu'elle nous permet, en certains cas, d'être au courant d'éventualités particulières, bien que ces éventualités ne se soient pas effectivement réalisées dans la marche des événements.

Ceci peut paraître un peu obscur au premier abord mais s'éclairera facilement à la lueur d'un exemple que je vais poser.

Dans les desseins primitifs des Égrégores et du Démiurge qui gouvernent la marche de notre monde, il était une heure, marquée au gnomon des temps, où l'établissement préalable d'un vaste empire terrestre devait faciliter la diffusion d'une religion exotérique, faite de douceur et d'amour, et destinée à la fois à remplacer les cultes gros-

(1) V. p. 500, note 3.
(2) Touvé au Yucatan et maintenant au *British Museum* de Londres.

siers et trop souvent sanguinaires qui se partageaient les peuples alors les plus éclairés de l'humanité, c'est-à-dire les plus faciles à rapprocher de l'idée-mère d'une foi supérieure, base ésotérique du culte scientifique établi par la pensée atlante et pratiqué ensuite dans tous les centres d'initiation.

Dans ce but, une migration atlante fut dirigée, en vue de sa colonisation, vers le pays de Masr (1) où elle fut particulièrement favorisée ; il lui fut donné de s'établir dans une contrée protégée de tous côtés par la nature, de façon qu'elle put y développer en toute sécurité sa civilisation, sa science, son art et sa puissance, car, de toutes parts, elle avait une double protection, et doublement efficace — la mer et le désert — tandis qu'un fleuve magnifique lui apportait la richesse.

Et c'est ainsi que le pays de Masr s'éleva de plus en plus, à travers toutes les vicissitudes qui marquent la vie des peuples comme la vie des individus. Et c'est ainsi qu'il porta une nation forte entre toutes parce qu'elle était destinée à la conquête du monde ; et c'est ainsi, enfin, qu'il devint le siège souverain de l'auguste Science, unie à la foi, dont il était dans ses destinées d'éclairer la moitié de l'humanité quand en serait venue l'heure de sublime révélation.

Car la main des Invisibles s'étendait sur son peuple ; l'esprit de Dieu était avec lui, et il était placé de telle façon que, dans l'avenir, sa domination pût s'étendre des confins occidentaux de l'Europe et de l'Afrique aux limites extrêmes de l'Asie orientale, c'est-à-dire embrasser tout le monde connu des anciens.

Le dessein des Egrégores avait donc tracé, dans l'avenir, le plan d'une évolution superbe de l'humanité, dont l'impulsion devait émaner de l'empire de Masr, en répan-

(1) Plus tard, le Misraïm de la Bible, et, plus tard encore, l'Egypte.

dant la science et la foi de ses sanctuaires sur tous les peuples qu'énombrerait sa puissance.

Mais, contre le dessein auguste des Invisibles, se dressa alors la passion de l'homme, unie à son libre arbitre, et le pays de Masr commit un crime abominable, un crime de lèse-humanité à la suite duquel la force divine se retira de lui pour susciter, à l'accomplissement de ses vues, un autre peuple dont l'avenir devait, de lui, le dominateur éventuel du monde, faire l'esclave méprisé.

Comment cela arriva-t-il ? Voici :

L'Egypte a toujours été, comme on l'a qualifiée de tous temps, « un présent du Nil ». C'est le Nil qui, par l'alluvion que déposent ses inondations périodiques, lui a donné, dès l'origine, sa fécondité, et, par suite, sa richesse.

Or, dans les temps bien antérieurs à la préhistoire, le Nil n'était pas ce qu'il est aujourd'hui : le fleuve qui arrosait le pays de Masr, était uniquement formé par le Bahr-el-Asrak, le Rahat, l'Atbara et leurs affluents, qui constituent le Nil bleu ; c'est dire que le Nil d'alors était beaucoup moins important qu'il ne l'est à notre époque, puisque les innombrables cours d'eau qui forment de nos jours le Nil blanc n'en faisaient pas partie. Après s'être rapprochés dans la plaine de Sennaar, les deux fleuves divergeaient : le Nil bleu remontait vers le Nord et fécondait l'Egypte, tandis que le Nil blanc, bien plus considérable, obliquait vers le Nord-Ouest, recevait le Wahdi Melk et allait se jeter dans une mer intérieure au sud de la Libye. Les rivages de cette mer intérieure recevaient d'elle une certaine fécondité, et de nombreuses peuplades vivaient sur ses bords.

Or, les colonies atlantes établies dans le pays de Masr comprirent vite que la fertilité de cette région — et, par suite, leurs richesses — reposaient uniquement sur le volume des eaux du fleuve et que ces richesses seraient décuplées si l'on décuplait le débit du Nil ; et la con-

voitise humaine est mauvaise conseillère, surtout quand elle possède le moyen de se satisfaire.

En l'espèce, ce moyen, c'était la science — la science pure de l'Atlantide dont les migrations avaient apporté avec elles les principes et que, pendant une longue suite de siècles de paix et de prospérité, leurs sages avaient creusée au point d'en faire l'armature morale du peuple... la convoitise humaine n'hésite pas — et tel fut le crime du peuple de Masr.

Sur le cours du Nil blanc et du Wahdi Melk, les ingénieurs sortis des Temples entassèrent collines sur collines, de façon à boucher à ces cours d'eau l'accès de l'ouest et les contraindre à infléchir leur marche vers le nord, pour augmenter dans des proportions énormes les eaux du Nil du Masr — et ce pays, dès lors, connut une fécondité à nulle autre semblable, et la richesse de son peuple s'en accrut d'autant.

Mais alors, privée des eaux du Nil blanc dont le volume énorme l'alimentait, la mer intérieure du sud Libyen vit baisser son niveau que ne suffisaient plus à maintenir d'autres cours d'eau secondaires dont les sources tarirent par la suite, et, à la longue, elle s'assècha complètement, découvrant son fond de sable qui, aujourd'hui, constitue le Sahara : les populations riveraines moururent ou furent contraintes à l'émigration : le peuple de Masr avait ainsi commis un crime de lèse-humanité qu'il lui fallut expier.

La protection des Egrégores se retira de lui pendant que s'appesantissait sur ses fils la colère du Démiurge. Les desseins des Entités directrices modifièrent la marche de l'avenir et suscitèrent, sur les bords du Tibre, le peuple qui devait dominer le monde : — les descendants du peuple de Masr, au lieu de guider l'humanité vers ses lendemains, tombèrent dans l'esclavage de Rome, et les proconsuls détruisirent la science de l'Egypte dans l'anéantissement de ses Mystères.

Telle fut la rançon d'un crime de lèse-humanité...

CHAPITRE II

PARALLÈLE

L'Occultisme n'est aujourd'hui, si je puis m'exprimer ainsi, qu'une science d'attente; il est destiné à se fondre dans la science normale quand celle-ci, comprenant que son esprit misonéiste et sa vaniteuse suffisance ne peuvent qu'entraver ses efforts vers le progrès, cessera de le railler pour étudier ses doctrines, ses théories et ses faits, au lieu de hausser les épaules devant les uns et de nier les autres : un fait établi ne peut que puiser une nouvelle force dans la négation qui l'a accueilli, car il arrive toujours une heure où ses négateurs ont leur attention forcée, où ils sont obligés d'avouer leur erreur — sinon leur insuffisance.

Cette fusion des deux sciences est-elle proche ? Nul ne le sait. Certainement, à n'examiner que les phénomènes qui se pressent de toutes parts, sollicitent l'étude de quiconque est sans parti pris, et que nient seules l'ignorance et la mauvaise foi, on est tenté de penser, comme mon regretté Maître, le colonel de Rochas, que « l'Occultisme sera la science du xx[e] siècle ».

D'autre part, je suis absolument de l'avis de M. Decrespe lorsqu'il dit (1) :

« L'occultisme, qui repose, au fond, sur les mêmes principes que les mathématiques, et qui se guide sur une philosophie en accord parfait avec les mathématiques,

(1) *Principes de Physique occulte. Les microbes de l'astral*, 1 vol. in-12, Paris, 1895.

constitue ainsi, quoi qu'en aient dit les ignorants, une des formes de la science parfaite, ou, suivant l'expression de Malfatti de Montereggio, de la Mathèse; c'est, à ce titre, une des plus belles expressions du positivisme, équilibrant les affirmations incomplètes, mais précises, du matérialisme et les grandioses mais vagues visions du synthétisme mystique. Aussi voyons-nous que, grâce à l'occultisme, Malfatti lui-même, puis les Drs A. Péladan et G. Encausse-Papus ont pu introduire une méthode dans la médecine même, la moins méthodique de toutes les connaissances humaines (1). Mais il est à craindre que cette méthode, si remarquable par sa lumineuse simplicité et la multiplicité de ses applications possibles, ne soit pas de sitôt adoptée par l'École, en attendant que la force même des choses l'ait imposée au corps médical. »

Ce que l'auteur cité dit ici de la médecine peut également s'entendre de toutes les autres sciences; mais, pour en arriver là, et avant même que soit envisagée la possibilité d'un tel avenir, il faut tabler sur cet entêtement, fait d'égoïsme et de vanité, qui est le propre des scientistes de notre époque et qui leur interdit de modifier la manière de voir qu'ils ont faite leur, à laquelle ils se sont attachés de toute la force de leurs études, et en dehors de laquelle, pour eux, tout ne peut être que préjugé, mensonge et fausseté. Et pour comprendre la force d'inertie que présente cet obstacle au progrès, il suffit de constater que la théorie de la transmission de la lumière par ondulation, connue et établie depuis deux siècles, n'a été admise par les académies qu'en ces temps tout derniers seulement, tant avait acquis de force, par sa durée même, la théorie fausse de la vibration.

(1) Pendant que les Drs Fugairon, Delézinier et autres, comparant la science moderne avec la Sagesse antique, tentent d'ouvrir aux recherches contemporaines une voie nouvelle qui ne serait autre que celle des vieux enseignements mystériaux (*Note de l'auteur*).

D'autre part, il convient de voir les choses telles qu'elles sont et de ne pas dénier toute valeur à la science officielle pour en faire ressortir d'autant plus la valeur de l'Occultisme : chacune des deux sciences a sa valeur propre, et, en ce qui me concerne, c'est toujours à la lueur de la science normale que j'étudie le phénomène occulte, et c'est en utilisant, autant que possible, les procédés scientifiques — naturellement en leur appliquant la loi occulte d'adaptation — que je me rends compte de sa valeur.

Il a été montré plus haut, en un rapide schéma, à quels degrés, à quelles quantités d'erreurs doctrinales et pratiques aboutit la science telle qu'on nous la montre à l'heure présente... Est-ce à dire que tout en elle est erroné? Loin de là; il est au contraire un point sur lequel elle possède une indéniable supériorité sur l'Occultisme : je veux parler de ses travaux analytiques de laboratoire, car, au point de vue de l'analyse, elle est outillée comme jamais ne le fut la Science mystériale, et, à ce point de vue, on peut dire d'elle qu'elle a fait des pas de géant.

Ceci dit, on admettra bien que soient regardées comme absolument pitoyables toutes les tentatives répétées qu'elle a faites pour se créer une synthèse : tous les résultats auxquels elle a été amenée dans cet ordre d'idées ont été plus lamentables les uns que les autres, au point que, actuellement, elle ne sait dans quelle catégorie ranger les connaissances nouvelles qui surgissent à chaque instant. Voyez plutôt la thérapeutique mentale et l'hypnotisme que se disputent âprement le philosophe et le médecin.

— La thérapeutique mentale est de mon ressort, affirme le médecin puisqu'elle soulage des malades.

— Point du tout, réplique le philosophe : les maladies du corps vous regardent seules : les maladies de l'esprit regardent la psychologie.

— Où avez-vous étudié la thérapeutique? interroge le médecin.

— Et vous, rétorque le philosophe, citez-moi donc une seule Faculté de médecine où la psychologie, loin d'être étudiée comme chez nous, soit seulement abordée !

De même l'hypnotisme.

— C'est le corps que nous endormons, déclare le médecin.

— Nenni, objecte le psychologue; si le corps s'endort, c'est qu'il n'a rien à voir dans ces phénomènes où seul l'esprit est en cause.

Or, entre toutes les sciences, quelles qu'elles soient — physique, médecine, géologie, zoologie, astronomie ou chimie, etc., il existe des sciences en quelque sorte intermédiaires que, sans une bonne synthèse générale, on ne sait à quelle catégorie rapporter.

Et cette synthèse a toujours manqué à la science normale pour laquelle les classifications imaginées par elle ont sans cesse reposé sur une base purement factice qui s'effondre devant chaque découverte nouvelle; et chaque découverte nouvelle fait en même temps éclater, comme trop étroit, le cadre établi non pas sur des principes, non pas même sur des lois, mais sur des faits et rien que sur des faits.

La Science mystériale, elle, au contraire, basait sa synthèse sur un principe, le Principe qui domine tout, Dieu, Dieu pris en soi, comme principe des principes sur le plan divin, c'est-à-dire l'énergie universelle, devenant sur le plan astral la force universelle, source et origine de toutes les autres forces, laquelle, à son tour se manifeste sur le plan matériel par sa modalité physique, la vie universelle.

L'enseignement du Temple se réduisait donc uniquement à l'étude de la force universelle, de la vie, dans ses diverses manifestations.

Étudiant d'abord la nature naturée, la nature des phé-

nomènes, des effets, l'aspirant à l'initiation apprenait les sciences physiques et naturelles. Quand il avait constaté que tous les effets dépendaient d'une même série de causes, quand il avait réduit la multiplicité des faits dans l'unité des Lois, l'initiation ouvrait pour lui le Monde des causes. C'est alors qu'il pénétrait dans l'étude de la nature naturante, en apprenant les Lois de la Vie, toujours la même dans ses diverses manifestations ; la connaissance de la Vie des Mondes et des Univers lui donnait les clés de l'Astrologie, la connaissance de la Vie terrestre lui donnait les clés de l'Alchimie.

Montant encore d'un degré dans l'échelle de l'initiation, l'aspirant retrouvait dans l'homme la réunion des deux natures, naturante et naturée, et pouvait, de là, s'élever à la conception d'une force unique dont ces deux natures représentent les deux pôles.

Peu d'entre les hommes atteignaient la connaissance et la pratique des sciences supérieures qui conféraient des pouvoirs presque divins. Parmi ces sciences, qui traitaient de l'essence divine et de sa mise en action dans la nature par son alliance avec l'homme, se trouvaient la Théurgie, la Magie, la Thérapeutique sacrée et l'Alchimie dont l'aspirant avait entrevu l'existence au deuxième degré de son initiation.

« Il n'y a pas eu qu'un seul ordre, l'ordre naturel, d'étudié dans la science antique, il y en a eu quatre. Trois d'entre eux embrassaient la Nature naturante, la Nature naturée et enfin la Nature humaine qui leur sert de lien ; et leur hiérogramme était EVE, la vie (1).

« Le quatrième, représenté dans la tradition moïsiaque par la première lettre du nom de IEVE (2) correspondait

(1) Cf. Genèse II, 23. Le nom que porte le texte hébreu est *Ischa*, (féminin de *Isch*, homme), m. à m. *hommesse*, et ce n'est que bien plus tard, en application des enseignements de la Kabalah, qu'on a identifié *Ischa* l'hommesse avec EVE la Vie (*Note de l'auteur*).

(2) *Iod*, *Hé*, *Vau*, *Hé* généralement prononcé *Yahveh* ou *Jéhovah*. Le iod

à une tout autre hiérarchie de connaissances, marquée du nombre 10...

« Un fait certain, c'est que, dans ce cycle de civilisation, l'Unité du Genre humain dans l'Univers, l'Unité de l'Univers en Dieu, l'Unité de Dieu en lui-même étaient enseignés non pas comme une superstition primaire, obscure et obscurantiste, mais comme le couronnement lumineux, éblouissant d'une quadruple hiérarchie de sciences, animant un culte biologique dont le Sabéisme était la forme.

« Le nom du Dieu suprême de ce cycle, Iswara, Epoux de la Sagesse vivante, de la Nature naturante, Pracriti, est le même que Moïse tira, près de cinquante siècles ensuite, de la Tradition Khaldéenne des Abramides et des sanctuaires de Thèbes, pour en faire le symbole cyclique de son mouvement, Iswara-El, ou, par contraction Israël, Intelligence ou Esprit royal de Dieu (1). »

J'ai montré plus haut ce qu'était la synthèse de la vieille Science mystériale, basée sur le nom ineffable IEVE et étudiant partout et avant tout la *Force universelle de la Vie* considérée dans ses manifestations humaines et animales, dans ses manifestations cosmiques et physiques, et enfin dans son essence, et divisant, tout naturellement, le savoir humain en trois classes : sciences androgoniques, sciences physio-cosmogoniques et sciences théogoniques.

Cette synthèse constitue un cadre d'une admirable simplicité, puisque Dieu, considéré comme essence de toute chose et source de la Vie, en occupe le sommet, et que ce sont, par suite, les modalités primordiales de la Vie qui en forment les assises ; où toute science possible vient se ranger à sa place, qu'elle regarde le monde

renfermait les connaissances les plus transcendantales, les sciences théurgiques (*Note de l'auteur*).

(1) V. Saint-Yves d'Alveydre, *Mission des Juifs* (1v. in-8°, Paris, 1884) p. 99 *seq*.

(2) Papus, *Traité élémentaire de Science Occulte*, 1 vol. in-12, Paris, 1398.

matériel, l'homme, la grande force cosmique (qu'ignore encore la science normale) ou les Principes souverains.

Et la science de notre époque déjà en possession d'un très riche système analytique, acquerrait un incommensurable éclat le jour où elle adopterait cette grandiose synthèse élaborée dans le passé, par l'effort continu et commun de milliers d'intelligences humaines échelonnées sur des centaines de siècles.

Oui, mais...

Mais il y a en ce moment, pour atteindre ce but, un infranchissable obstacle ! On a pu lire, dans les pages précédentes, cet invraisemblable roman de la Science, à peine hors de ses langes, en haine d'une Eglise qui, je le concède, l'avait tenue trop longtemps en des lisières trop étroites, se précipitant dans un matérialisme sans issue et, ce qui ajoute au grotesque de l'aventure, maintenant reconnu inexistant faute de base, puisque, en fin d'analyse, la matière est inexistante par elle-même, la matière est une énergie spirituelle, la matière est une émanation de Dieu !

L'enseignement mystérial le savait bien en plaçant Dieu au sommet de sa synthèse scientifique ; mais la Science moderne ne demandera-t-elle pas quelque temps et n'usera-t-elle pas quelques générations avant de faire — elle, si vaniteuse ! — une si humiliante conversion, avant de brûler ce qu'elle a adoré pour adorer ce qu'elle a brûlé ?

Or, ce qu'elle adore en ce moment, la synthèse sur laquelle elle vit, repose sur des assises tout à fait factices ; elle l'a, par suite, modifiée plusieurs fois avant ce jour : et, maintenant elle la constitue comme suit, et d'une façon si instable que, non seulement les détails mais encore l'ensemble en varient presque suivant chaque auteur.

Quoi qu'il en soit, voici son cadre actuel, pris dans une encyclopédie de notre époque.

Sciences mathématiques et sciences physiques.
Sciences naturelles et médicales.
Histoire, géographie, statistique.
Religion, morale.
Législation, administration.
Education, littérature.
Beaux-arts.
Agriculture.
Commerce et industrie.
Economie.

On le voit de prime abord : le hasard seul a présidé à l'élaboration de cette synthèse qui, en résumé, n'en est pas une tant elle est factice. Et s'il se présente quelque science nouvelle qui ne puisse rentrer dans aucune de ces rubriques? C'est très simple : on ouvrira une rubrique nouvelle — de telle façon que ce ne sont pas les sciences qui viennent se ranger dans cette soi-disant synthèse, mais c'est la synthèse qui vient s'adapter aux sciences... N'est-ce pas purement enfantin?

Le lecteur est prié de se reporter plus haut au tableau de la synthèse scientifique telle que l'a établie la sagesse antique, et il verra d'un simple coup d'œil toute la différence qui existe entre les deux classifications ; cette différence est bien claire : c'est celle qui se rencontre entre la simplicité et la complication, entre le naturel et le factice, entre la lumière et les ténèbres, entre la vérité et l'erreur.

Ne comptons donc pas, de la part de la Science moderne, sur un *meâ culpâ* précipité, et, avant que l'occultisme vienne se fondre en elle au point de n'être plus qu'un souvenir pour les curieux du passé, voyons plutôt quels sont les rapports existant aujourd'hui entre l'une et l'autre Science.

Les tenanciers de la science officielle ne peuvent, c'est convenu, entendre même prononcer le nom d'Occultisme

sans avoir ce haussement d'épaules qui est l'indice un peu naïf de la supériorité — non pas réelle, mais qu'ils s'attribuent, ce qui est très différent.

Or, nous avons vu plus haut combien sont vaines beaucoup de leurs théories primordiales ; nous avons ensuite touché du doigt les crimes où les a entraînés l'application de ces théories fausses par une incommensurable vanité ; nous venons de comparer la synthèse établie par les scientistes modernes avec celle que nous ont léguée nos maîtres de l'antiquité, comparaison qui, certes n'est pas à l'avantage des travaux modernes. Il nous reste maintenant à examiner deux de leurs aspects particuliers : voir où elles en sont l'une et l'autre à l'heure actuelle, tant respectivement qu'individuellement, et quelle tâche immédiate s'impose à l'une et à l'autre.

La science normale, je l'ai montrée trouvant son aboutissement actuel et logique dans la restauration mondiale de deux effroyables divinités qui devraient être depuis longtemps périmées : le Veau d'or et le Moloch de la guerre — délaissant, dans son amoralité, l'âme grelotter comme une gênante pauvresse à la porte de ses palais.

L'occultisme, au contraire, épanouissement moderne de la vieille Sagesse mystériale, nous le voyons chaque jour flamboyer davantage sous les travaux des maîtres contemporains. Pourquoi ? tout simplement parce qu'il a fait sienne, dès l'origine, l'étude des énergies psychiques, des forces et des pouvoirs que l'âme recèle en soi, et parce que l'instinct des foules — j'entends des foules intelligentes, bien que ces deux mots semblent jurer de se voir accolés — écœurées jusqu'à la nausée du néant matérialiste, et assoiffées d'une foi nouvelle, d'une foi scientifique, comprend que la connaissance de la haute Science antique et l'examen des phénomènes qu'elle nous apporte, remettra l'âme à la place qui est naturellement

sienne, au sommet de la Société moderne pour nous guider, par la lueur éclatante et pure de son flambeau, vers la civilisation de demain.

Telle est en effet la part de la Sagesse ancestrale : donner à l'homme la véritable connaissance de lui-même, de ses origines comme de son devenir, avant d'être absorbée par la science moderne, grande par ses travaux mais nulle dans ses principes et amorale dans son essence.

En attendant cette fusion, fatale quoique peut-être encore bien éloignée, quelle peut être la tâche immédiate de la science officielle ? Eh ! tout simplement ce qu'elle fut dans le passé où ses plus belles découvertes furent précisément celles auxquelles elle fut amenée, à son corps défendant, par la seule force logique des choses — en les empruntant aux dogmes de l'Occultisme.

Cette conclusion peut sembler étrange : il n'en est rien. J'ai déjà eu l'occasion d'effleurer ce sujet ; voici le moment de montrer quels — emprunts — pour ne pas employer d'autres termes, la science actuelle a subrepticement faits à l'occultisme, et de nous demander ce qu'elle serait, réduite à son seul bagage...

On a déjà vu plus haut que beaucoup de ses instruments actuels — télescopes, microscopes, etc., — qu'elle se figure naïvement avoir inventés, étaient bien connus des savants de l'antiquité : ils ont été simplement perdus dans la nuit de longues ténèbres du Moyen Age, et ensuite retrouvés.

De même certaines théories — loi de la chute des corps, fonctionnement de notre système planétaire, etc., qu'elle s'enorgueillit d'avoir établies, se rencontrent écrites dans les œuvres des anciens sages — et n'oublions pas que, dans l'Antiquité, tout savant, à d'excessivement rares exceptions près (1), était un initié des sanctuaires.

(1) La plus notable de ces exceptions, dans le monde hellénique, fut Aristote dont l'esprit, de vaste envergure et souverainement intuitif

Il va sans dire, d'autre part, que ce qui suit ne peut être qu'un très modeste aperçu des *emprunts* dont il s'agit, qui se bornera à mentionner simplement quelques-uns des faits les plus saillants : les énumérer tous nous exposerait à prendre en détail chacune des sciences actuelles depuis A jusqu'à Z et à montrer que, à part ce qui concerne les travaux d'analyse pour lesquels les laboratoires d'aujourd'hui sont outillés comme jamais n'ont pu l'être jadis ceux des centres initiatiques, tout ce qu'il y a de juste et de vrai en elles provient de la Science monumentale des anciens.

Parlons d'abord de l'Unité de la matière dont il a déjà été dit quelques mots, et de son corollaire obligé, la transmutation des corps.

Les officiels du siècle dernier ont-ils assez fait de gorges chaudes sur ces ignorants alchimistes et souffleurs du Moyen Age qui, héritiers et détenteurs des grands principes de la Sagesse antique, croyaient la matière une puisqu'elle dérive toute d'une émanation de l'Essence première ? Dès lors qu'eux-mêmes n'avaient pu pousser l'analyse plus loin que les corps simples, c'est, indubitablement, parce qu'il n'existe rien au delà... Et voici que, tout d'un coup, alors qu'était parfaitement assise, alors qu'était intangible la doctrine de la complexité de la matière, à la suite des travaux de Berthelot, de Joannis et d'autres chimistes contemporains, la matière s'est révélée *une*... Ce fut une stupeur !... Quoi donc ? La science se trouvait obligée de reconnaître que les naïfs alchimistes (1) du Moyen Age avaient raison contre elle ? Mais cette

pénétra certains secrets que son maître, Platon — un initié, celui-là — ne lui avait pas révélés. Le nombre des sages antiques non initiés est absolument infime.

(1) C'est à tort que l'on considère aujourd'hui la vieille alchimie seulement comme mère de la chimie actuelle ; ses théories étaient autrement vastes et élevées, et l'on serait plus près de la vérité en regardant l'achimie comme science de la Vie. Voir plutôt ses recherches sur l'or potable, la panacée universelle, le mercure des philosophes, etc.

stupeur fit place à une stupeur plus profonde encore quand on apprit qu'un chimiste américain, le Dr Emmens, reprenant les essais de Carey-Lea, fabriquait, dans son Argentaurum-Laboratory, à l'aide de piastres d'argent du Mexique (1) portées à la température de 5.000 degrés et soumises à d'énormes pressions, 800 tonnes par pouce carré, et à un battage extra-rapide, de l'or que la Monnaie de New-York lui achète comme or en lingots ; ne pouvant nier le fait, on l'étouffe sous un silence général. Mais voici que les travaux se pressent de toutes parts et que, de toutes parts aussi, l'utilisation de procédés nouveaux a donné des résultats aussi concluants qu'inattendus : tout dernièrement encore, Sir William Ramsay, le grand chimiste anglais, a fait des expériences où, sous l'influence de l'énergie mise en liberté par l'émanation du radium, il a transformé du cuivre en potassium, en sodium, en lithium et prouvé même que les métalloïdes ne se différencient pas des métaux puisque, par le même moyen, il a transmué en carbone, successivement du plomb, du thorium, du titanium et du silicium.

Un autre corollaire de l'unité de la matière est sa divisibilité à l'excès. La science admettait bien cette divisibilité pour certains corps où elle ne pouvait la nier, le musc, par exemple ; mais elle s'en tenait à l'atome qui lui semblait la limite extrême, infranchissable, de la matière divisée, bien que les théories occultistes soutinssent que la matière, divisée à l'extrême, n'est plus *rien* en tant que matière (2)... C'est absurde ! prononçait la science ; comment admettre que *rien* ajouté à *rien* produise *quelque chose?* Cela devient fou!... (3) Or voici que l'intangible atome

(1) Tout autre argent que celui du Mexique est impropre à cette transmutation : il n'est pas assez *mûr*, suivant le terme des alchimistes.

(2) *Mâyâ guna mayî*, dit le vieil adage sanskrit : la matière n'est que de l'illusion produite par les apparences des choses.

(3) Telle est cependant, cela a été démontré plus haut, sa théorie actuelle de la matière.

a fait place successivement à l'ion, puis à l'électron, puis à l'émanation (radio-activité). Encore trois degrés à franchir, dit la doctrine occultiste, et vous arriverez à l'ultimate. à la monade, qui n'est plus qu'un minuscule sphéroïde d'électricité tourbillonnant sur soi-même en un multiple mouvement d'ordre solénoïdal : et cette électricité n'est plus, à ce degré, ce que vous appelez de l'électricité, mais quelque chose d'intermédiaire entre l'électricité physique et la Vie astrale ; c'est un tourbillon vital, c'est le septième état de la matière (1).

Le clan scientifique s'était déjà fortement égayé lorsque William Crookes, un autre chimiste anglais, avait révélé le quatrième état de la matière, l'état radiant... Maintenant, il ne sait trop s'il doit rire, et il cherche... Or, la possibilité de division de la matière bien au delà des limites connues lui apparaît maintenant à chaque instant, par exemple quand il arrête en plein développement la prolifération de la foisonnante moisissure connue sous le nom d'*Aspergillus niger* simplement en la cultivant sur une lame d'argent, ou quand il paralyse instantanément dans un tube à fermentation les colonies microbiennes les plus vivaces, par la seule introduction dans le tube, d'un petit fil d'argent...

Si donc, à l'heure actuelle, la science officielle croit avoir *trouvé* l'unité de la matière..., c'est une erreur. — Il y a quelques millénaires que cette unité de la matière est enseignée par la Sagesse antique.

Et l'unité de l'énergie!

La doctrine mystériale nous apprend, depuis des milliers d'années : Le rayonnement constant du Principe des principes est à la fois Esprit, Essence et Énergie. De ce rayonnement primordial émane, dans notre univers, tout

(1) Dans un autre ouvrage (*L'occultisme et la Vie*, sous presse) j'aurai à préciser, d'après des expériences de psycho-physiologie, les états et les formes par lesquels passe la matière avant d'aboutir à l'ultimate.

ce qui est intelligence, tout ce qui est matière, tout ce qui est force.

— Mais, objectera un officiel, il y longtemps que nous connaissons l'unité de l'énergie !

— Est-ce bien sûr ? Voyons donc cela d'un peu près.

Les progrès de la mécanique, amenant les transformations des modes d'application d'une même force vous a fait, depuis deux ou trois siècles, soupçonner l'unité fondamentale de l'énergie, mais quand donc cette vérité est-elle entrée dans le dogme scientifique ? Seulement le jour où vous avez constaté que l'électricité peut se muer à volonté en lumière, en chaleur, en forces physiques, chimiques, etc. — Or, les débuts de l'électricité dans la science moderne ne remontent pas si loin dans le passé...

Et même, cette reconnaissance de l'unité de l'énergie vous a joué récemment un assez vilain tour qu'il est opportun de rapporter ici :

Quand il fut prouvé que la matière poussée à ses extrêmes limites n'existe plus en tant que matière — c'est alors que, plutôt que d'admettre que la matière, au fond, n'est qu'esprit, vous avez préféré poser l'absurde formule $0 + 0 = 1$ dont j'ai, plus haut, égayé mes lecteurs ; quand dis-je, vous avez été obligé, par les progrès de l'analyse à reconnaître que la matière n'existe pas, un grand trouble s'est emparé de votre esprit et votre philosophe a battu la campagne : n'était-il pas, en effet, assez ridicule de s'intituler matérialiste quand on admet l'inexistence de la matière? Vous avez dit que la matière n'est qu'un agrégat de forces diverses : pesanteur, cohésion, forme, etc. Mais alors le camp matérialiste s'est nettement scindé en deux, le mécanisme et le monisme ? — Etes-vous mécaniciste? vous n'expliquez rien car enfin si vous admettez la transmutation des forces les unes dans les autres, vous demeurez muet quant à leur origine qu'il nous importe surtout de connaître — Etes-vous au contraire moniste ? C'est mieux

car enfin vous admettez que toutes les forces dérivent d'une énergie première. Mais je vous ferai remarquer que le plus pur spiritualisme n'a jamais dit autre chose, avec cette seule différence de mots que, ce que vous appelez l'énergie première, il l'appelle Dieu.

C'est ce qu a très bien vu le farouche moniste Hæckel quand il a écrit quelque part à peu près ceci : L'étude de la science ne présente plus rien d'incompatible avec la croyance à l'existence de Dieu.

Donc, vous prétendez être arrivé à admettre l'unité absolue de l'énergie ? Allons donc ! Combien d'entre les officiels seraient maîtres de réprimer un haut-le-corps si je leur affirmais brutalement : l'élasticité d'un ressort d'acier et le développement d'une colonie microbienne constituent l'expression d'une seule et même force. Et, en effet, dans votre théorie de l'unité de l'énergie, vous n'oubliez que l'énergie principale : la Vie !

Autre chose.

L'histoire occulte a toujours enseigné : « L'Amérique méridionale est le reste d'un continent maintenent disparu et qui fut le berceau de notre science par suite des migrations de sa population dans le vieux monde encore barbare. Avant lui, un autre continent avait existé dans l'océan du sud, et, encore avant lui un autre continent avait vécu sous le pôle nord, d'où provient notre race blanche... »

Pures rêveries ! ripostait la science sûre d'elle-même : l'humanité ne remonte pas à plus de dix mille ans.

Et voici que le Louvre acquiert une stèle gravée il y a précisément dix millénaires ; et voici que les sondages faits à travers l'Atlantique pour la pose des câbles télégraphiques démontrent qu'il y eut là un continent où foisonnait la vie, et l'on se rappelle ce qu'on appelait la légende de Platon sur l'Atlantide ; et voici que l'anthropologie découvre qu'une même race humaine a peuplé toutes les îles de l'Océanie, ce qui ne peut s'expliquer que

si l'Océanie fut jadis un continent (la Lémurie) dont subsistent seuls les sommets des montagnes ; et voici encore que la découverte d'ossements de mammouth dans les glaces polaires, et de gisements de houille au Groënland montre que la Boréalie fut jadis un pays tempéré c'est-à-dire habitable, c'est-à-dire habité ; et voici enfin que toutes sortes de découvertes s'unissent pour montrer à la science ses erreurs successives ; les historiens de l'heure ne traitent plus de fables, comme le firent si facilement et si vaniteusement leurs devanciers, les affirmations de Manéthon, de Bérose et de Sanchoniathon, mais, au contraire, ils basent leurs travaux sur ce qui reste des leurs, pour étudier une humanité effroyablement reculée dont la connaissance les conduira successivement à celle de l'Atlantide (1), de la Lémurie, de la Boréalie...

Dès la plus haute antiquité, la Sagesse des sanctuaires proclamant : La Vie est partout dans l'univers. La vie se manifeste par le mouvement et tout mouvement est de la vie ! Durant des siècles la science protestait : *L'homme* seul est vivant ! Les animaux, pour l'esprit superficiel seul, paraissent mus par la vie ; ils ne possèdent qu'un principe animateur très inférieur, qui, à première vue, peut sembler de la vie mais qui, en réalité, n'en est pas. N'y a-t-il pas deux siècles à peine que Blaise Pascal ne voyait dans l'animal qu'un automate — un merveilleux automate, il est vrai, mais enfin un automate ?

Et, à la même époque, est-ce que Malebranche — un maître de la philosophie, pourtant — ne répondait pas à un de ses amis qui lui reprochait de battre trop brutalement son chien : — Est-ce que vous croyez, par hasard, que les animaux ont de la sensibilité ?

Donc, pour la science, la vie supérieure, la vie intelligente de l'homme était seule de la vie !

(1) V. p. 251, *seq.*, et 308 *seq.*

Mais voici que la physiologie a découvert une vérité de La Palisse, une vérité qui crevait les yeux : l'homme, au fond n'est qu'un animal, et les fonctions physiologiques de l'homme ne diffèrent pas des fonctions physiologiques de n'importe quel vertébré supérieur. Alors, ignorante du moyen terme et de la juste mesure, la science outrancière s'est jetée dans l'extrême opposé, et ce avec d'autant plus de violence que cette nouvelle doctrine l'éloignait davantage des enseignements religieux : dès lors, pour elle, l'homme n'a plus été qu'un pur et simple animal, quelque chose comme un singe d'ordre un peu plus relevé, voilà tout. — Mais l'intelligence ? — L'intelligence ? Allons donc ! l'intelligence est simple fonction du cerveau ! Et, de déduction fausse en déduction fausse, on aboutit à cette formule qui illustra le XIXe siècle : « Le cerveau secrète la pensée comme le rein secrète l'urine ! » Dès lors, au moins, les animaux étaient regardés comme êtres vivants au même titre que l'homme.

Mais voici que, entre temps, on avait trouvé — retrouvé, plutôt car la doctrine était enseignée dans les cryptes sacrées, et Hippocrate l'avait professée — le phénomène de la circulation sanguine. Ce fut un haro dans toute la science lorsque G. Harvey fit connaître sa découverte (!) qu'il ne réussit pas à faire accepter, malgré l'appui de Charles Ier, et qui ne fut admise qu'assez longtemps après lui, tant le misonéisme de la science officielle est de tous temps ! Par cette découverte, la théorie occultiste se vérifiait : la vie, c'est du mouvement !

Or, des expériences de physiologie végétale viennent ensuite démontrer que la sève circule dans la plante comme le sang dans l'animal. Quoi donc ? La plante serait-elle douée de vie, elle aussi ? D'abord on se refuse avec horreur à une telle doctrine, mais cette doctrine s'affirme ; on trouve des analogies : la graine n'est qu'un œuf végétal, et les phénomènes de croissance, de décrépitude

et de mort se retrouvent, dans la plante, identiques à ce qu'ils sont chez l'animal : on est bien forcé d'admettre que la plante vit au même titre que l'homme, bien que sa vie s'exerce dans une modalité toute spéciale.

Lancé sur cette voie, on constate que certaines pierres, les coraux, par exemple, développent des rameaux analogues à ceux des arbres... Scandale ! Est-ce que le corail serait une pierre vivante ? Heureusement des études microscopiques vinrent mettre les choses au point : le corail n'est pas une plante, mais un agrégat de madrépores, animalcules invisibles à l'œil nu, et dont seule l'agglomération donne au corail une apparence arborescente. On respira.

Mais l'impulsion était produite. De même qu'entre le règne animal et le règne végétal on avait trouvé les zoophytes, sur la classification de certains desquels on hésite encore, de même, se rappelant le mot de Linnée *Natura non facit saltum* ; on se demanda si l'on ne trouverait pas les intermédiaires entre la plante et le minéral. Et, les ayant trouvés, on agita la question de savoir auquel d'entre eux s'arrête la vie. La réponse est venue de l'Occultisme : « La question ne se pose même pas, puisque la vie est partout.

Aujourd'hui, la science en est arrivée à admettre — et encore pas par tous ses représentants, loin de là ! — que le cristal est la première manifestation de la vie. Ce n'est qu'une concession de détail, dira-t-on... D'accord, mais c'est une concession dont les conséquences peuvent être incommensurables : en effet, l'étude microscopique appliquée aux sables, aux cailloux, nous apprend que tout minéral se cristallise... Alors, quoi ?

Du fait, le lecteur tirera la conclusion affirmée depuis des millénaires par la Science mystériale : « La vie est en tout ! La vie est partout ! »

Quant à l'apparition de la vie à la surface de notre

globe, la science normale, après avoir beaucoup erré entre les doctrines les plus bizarres, s'est enfin arrêtée à la théorie de la panspermie cosmique, poussières vitales emplissant l'espace et tombant constamment dans la sphère d'attraction de la terre jusqu'au moment où elles arrivent à sa surface. — Or, c'est, à bien peu de chose près la théorie occultiste du rayonnement divin sans trève, émané de sa source primordiale, à la fois Essence, Esprit et Energie, se diffusant dans tous les espaces du Kosmos pour y porter la substance, l'intelligence et la vie.

Mais cette question de la Vie est trop importante pour pouvoir être élucidée ici en quelques pages ; elle fera l'objet d'un ouvrage subséquent (1) où elle sera étudiée avec toute l'ampleur, avec tous les développements qu'elle comporte.

La science ancestrale nous enseigne depuis des milliers d'années : Les radiations divines, Esprit-Essence-Energie, émanées constamment par leur source immanente, se modifient par suite de leur involution dans l'éloignement de leur origine : l'Essence devient substance, d'abord sans forme, puis avec forme, et enfin se réalise en matière lorsqu'elle a atteint le plan physique... Or, que dit la science normale ?

Une nébuleuse de vapeurs se forme par hasard ici ou là dans les espaces interstellaires ; à la longue des siècles, cette nébuleuse se condense ; la partie plus condensée en occupe le centre, et, en elle, se réfugie la chaleur qui l'anime ; sous l'influence de cette chaleur centrale, les vapeurs extérieures se dilatent, s'élèvent en nuages qui, condensés à leur tour par les froids intersidéraux, se résolvent en pluie retombant vers le centre ; sous cette influence réfrigérante, le centre lui-même se réduit, se contracte, forme peu à peu une croûte solide qui s'accroît

(1) *L'occultisme et la vie*, du même auteur, 1 vol., *sous presse.*

de tous les corps errant dans l'espace et de toutes les poussières cosmiques tombant journellement à sa surface...

Telle est la théorie où la science a abouti — après combien d'errements depuis le jour où elle a, et avec raison, repoussé la légendaire création totale et instantanée de notre globe.

Or, si l'on compare les deux doctrines, on ne rencontre entre elles qu'une différence ; la science place le hasard à l'origine des mondes ; l'Occultisme y place Dieu — de qui la science se détourne avec la frayeur puérile de se voir soupçonnée de cléricalisme : à la merveilleuse ampleur des enseignements du Temple antique, elle préfère une hypothèse, dont l'absurdité seule le dispute à la gratuité, l'hypothèse dénuée de toute base sérieuse de l'épicuréisme, et qui, déjà désuète au temps de Lucrèce, n'a, depuis le *De natura rerum*, trouvé asile que dans certaines théories — comme celle-ci — de la science moderne.

Or, dans cette théorie, ce qui vient de l'Occultisme durera, parce que telle est l'expression de la vérité ; ce qui vient de l'épicuréisme sombrera, un jour prochain, dans le ridicule d'un vaste éclat de rire.

Faut-il maintenant parler de l'aither ?

Dès la plus haute antiquité, l'enseignement des sanctuaires initiatiques fut que le vide n'existe pas, puisque la vie est partout, et que la vie, pas plus que quelque force que ce soit, ne se peut comprendre en tant qu'abstraction c'est-à-dire sans un *substratum* nécessaire ; et ce substratum est fluidique, c'est-à-dire d'une substance quintessenciée, de la ténuité de laquelle rien ne peut donner même une lointaine idée dans notre monde physique.

Pendant des siècles, la Science normale a haussé les épaules devant cette affirmation qui lui paraissait une hypothèse absolument dénuée du plus simple sens commun... Est-ce que la raréfaction progressive de l'atmosphère terrestre, en raison directe de son éloignement du centre,

ne prouve pas avec la dernière évidence l'existence du vide absolu dans les espaces intersidéraux ? Des fluides occupent ces vides, dit l'occultisme ? Mais qu'est-ce qu'un fluide ? Qui donc a jamais vu un fluide ? Lequel de nos instruments a jamais vu sa sensibilité manifester l'existence de quelque chose de tel ? Non ! tenez pour certain que s'il y avait quelque chose au delà de notre atmosphère, ce ne pourrait être qu'un gaz excessivement raréfié ! Or, s'il y avait quelque chose dans l'espace, nos instruments, ballons, sondes et spectroscopes nous l'auraient fait depuis longtemps connaître ! Et puis, comme dit l'autre, s'il y avait quelque chose, ça se saurait.

Mais voici qu'un beau jour on s'avise que la lumière se propage non pas par vibration, mais par ondulation, et cela de façon si particulièrement assurée qu'on en arrive à mesurer les longueurs d'ondes... Alors, s'il n'y a rien dans l'espace, comment nous parvient la lumière des astres ? Ce n'est pourtant pas le vide absolu, c'est-à-dire le néant, qui peut servir de véhicule à des ondulations... il y a donc là quelque chose ?... Eh ! oui, il y a quelque chose dans les espaces interstellaires, et c'est encore une théorie, pourtant solidement établie, de la science officielle qui mord la poussière (1). Et ce quelque chose, on sait maintenant qu'il est doué d'élasticité, qu'il pénètre tous les vides, de même qu'il pénètre tous les corps, qu'ils

(1) Pour être exact, il faut reconnaître que la théorie de l'aither cosmique n'est pas encore universellement admise : elle a encore quelques réfractaires. Mais une preuve que les physiciens partisans de l'aither n'admettent eux-mêmes les fluides qu'à contre-cœur, même ceux qui, physiologistes, parlent sans cesse du *fluide nerveux*, et bien que le quatrième état de la matière, l'état radiant découvert par le grand physicien anglais W. Crookes, soit exclusivement basé sur le fluide, est celle-ci : Ouvrez n'importe quel traité de physique, même parmi les plus importants et les plus complets, je défie que l'on y trouve, après les chapitres consacrés à l'étude des solides, des liquides et des gaz, un chapitre si court soit-il concernant les fluides. Or, les fluides faisaient partie de la physique antique où l'enseignement mystérial les rangeait dans la partie relative au *feu*, c'est-à-dire aux forces subtiles de la nature.

soient gazeux, liquides, solides, c'est-à-dire les vides interstellaires aussi bien que les vides interatomiques... c'est une substance quintessenciée qui ne rencontre aucun analogue dans la nature, qui est en tout, partout, et qui cependant n'influence en rien nos appareils les plus délicats : c'est l'aither, en un mot.

Or, pour ma part, je ne vois pas bien la différence qui peut exister entre l'aither ainsi compris et ce que l'Occultisme, dès la plus haute antiquité, a appelé un fluide...

Quoi encore ?

Faut-il parler de deux questions dont s'enorgueillit la science contemporaine, la vapeur d'eau et l'électricité ?

Mais la vapeur d'eau était connue de la science antique ainsi que le prouve l'expérience d'Anthème de Tralle soulevant, par la seule force de la vapeur d'eau, la toiture de la maison de son voisin.

Quant à l'électricité, elle était très connue dans ses applications : la pyrotechnie transcendantale des Temples était basée sur l'électricité ; et, de plus, là où nous ne connaissons que le modeste paratonnerre, la science antique connaissait la balistique de la fondre : Numa, chassant, abattait les animaux à l'aide de la foudre, le fait est rapporté par des historiens comme L. Pison ; et l'histoire a également enregistré la défense de Narnia par le collège des prêtres qui arrêta les soldats d'Alaric à coups de tonnerre et sauva la ville de la destruction... Or, aujourd'hui, où donc est notre canon fulgurant ! Où donc, plus simplement, est notre fusil électrique ?

Il me serait loisible de m'étendre indéfiniment et de montrer que, dans chacune des théories de la science moderne, ce qu'il y a de vrai, ce qui, par suite, demeurera, c'est ce qui concorde avec la Science des sanctuaires : tout le reste est faux et tombera. Nous avons vu, en effet, que la synthèse de la Science moderne ne tient pas debout devant le synthèse de la Science antique, et que, peu à peu, sans

qu'elle s'en doute elle-même, ses théories évoluent les unes après les autres vers celles qu'a toujours professées et proclamées l'Hermétisme... Un jour viendra — fatalement — où les unes se fondront dans les autres ; et, ce jour-là, comme je l'ai dit plus haut, l'Occultisme disparaîtra, ne sera plus qu'un souvenir du passé : la Science moderne, au cours de ses développements successifs, est son héritière d'avance toute désignée — lorsqu'elle le voudra.

Cela veut-il dire que la Science doit s'incliner aveuglément et sans aucun contrôle, devant toutes les affirmations de nos vieux auteurs ou de nos traditions les plus respectables ? Ce serait folie, de ma part, que de l'affirmer. Nous disons seulement aux représentants sans parti pris de la Science officielle : « Agissez comme nous agissons nous-mêmes ; faites tout d'abord, quoi qu'il puisse vous en coûter, table rase de vos théories d'école afin de ne pas aborder notre terrain avec des idées préétablies : *l'à-priori* constitue la plus déplorable des conditions de recherches scientifiques, étant lui-même anti-scientifique au premier chef ; puis étudiez, expérimentez ; n'admettez une théorie qu'après l'avoir mûrement étudiée et méditée, un fait qu'après l'avoir expérimenté ou vu expérimenter sans parti pris ; de l'acquis ainsi obtenu, faites la base de vos recherches ultérieures, et, à mesure que vous avancerez de la sorte, vous serez éblouis des immenses horizons qui s'ouvriront sous vos regards !

Il ne faut pas croire, en effet, que l'enseignement de l'Occultisme forme un bloc, un corps de doctrine dont chacun de nous est tenu d'admettre l'ensemble : loin de là ! Il y a, dans cette doctrine colossale, des affirmations si hautes que nous n'avons encore pu les vérifier : nous les réservons pour l'avenir dont telle sera la tâche ; il en est d'autres que nous apporte la Tradition et qui, au premier abord, nous semblent tellement étranges que, sans les

admettre puisque nous ne pouvons les vérifier, sans davantage les repousser puisqu'elles peuvent être vraies, nous les laissons dans une pénombre mystérieuse en attendant qu'elles soient élucidées dans un sens ou dans l'autre.

Parmi celles-ci, je vais indiquer une des plus bizarres, pour montrer que la doctrine des sanctuaires est assez élevée pour ne pas redouter la lumière sur un de ses détails encore incompris, mais aussi en éclairant ce détail à la lueur des principes occultes pour faire voir qu'il ne doit pas être rejeté *de plano*. Il semblera sans doute risible sinon grotesque à certains lecteurs ; mais quelle est donc la science contemporaine qui ne comporte quelque partie bizarre ? Est-ce que le plus auguste de nos livres religieux l'Evangile, n'enregistre pas lui-même un calembour (1)?

Quoi qu'il en soit, voici cette tradition : Dans l'origine, la terre n'avait point de satellite ; elle a été formée du principe de chacun de ses continents qui, en se développant par la suite, devait porter et faire évoluer sa fraction spéciale de flore, de faune, et d'humanité. Parmi les continents qui devaient faire partie de la terre il s'en trouva un qui refusa de s'incorporer à notre globe et tint à conserver sa personnalité ; comme il devait suivre les destinées terrestres, les Démiurges en firent un satellite, et la partie d'humanité qui devait évoluer à sa surface par son contact avec les autres fractions de l'humanité terrestre lui fut retirée pour naître sur un autre continent de notre monde : la lune est donc inhabitée (2).

La science normale est d'accord avec nous sur ce dernier point : quant au reste, elle le traitera sans doute de légende et regardera les occultistes comme bien naïfs d'accepter de pareils contes... Mais pardon ! L'occultisme

(1) Tu es Pierre, et sur cette pierre, je bâtirai mon Eglise (Matt. XVI, 18).

(2) Au moins par des êtres physiques, organisés comme ceux qui peuplent la terre.

n'accepte pas *de plano* tout ce que dans ses traditions, il ne comprend pas ; il ne le repousse pas non plus : il réserve les points douteux et les étudie avant de prendre parti : c'est ce qu'on doit toujours faire et ce que, malheureusement, nous l'avons constaté ailleurs, la science officielle ne fait pas : elle repousse ou nie *à priori* ce qui ne rentre pas dans ses théories. Or, examinons un peu ce point particulier et litigieux, et, pour voir quel fond faire sur elle, creusons cette légende.

Nous savons que tout ce qui existe a pour unique origine le rayonnement divin, à la fois Essence, Esprit et Énergie ; tout corps, sur notre plan physique, est donc constitué par de la matière (essence devenue substance) qu'animent, à un plus ou moins grand degré, la Vie (Énergie) et la Volonté (Esprit) ; tout astre est donc doué dans une plus ou moins grande proportion, de vie et de volonté. Au premier abord, il semble absurde d'attribuer de l'intelligence à la matière : c'est manque de réflexion et d'observation, puisque, cela a été démontré plus haut, la matière possède, quoique à un moindre degré que l'être humain, toutes les qualités de l'esprit, et l'on ne voit, à ce sujet, qu'une différence, en plus ou en moins, entre l'homme et la matière.

En effet, réfléchissons un peu et posons un exemple concret.

Voici un fossé qui descend du sommet d'un mont vers la vallée ; à mi-côte, il est *partiellement* obstrué par un rocher. Supposez une foule de gens dévalant en courant par ce fossé ; arrivée devant l'obstacle, cette foule obliquera à droite ou à gauche pour l'éviter, et un spectateur pensera : c'est son intelligence qui avertit l'homme que ne pouvant surmonter ce rocher il lui est sage de s'en détourner.

Au lieu d'une troupe humaine, supposez un troupeau de moutons... L'observateur songera : ces animaux ont

l'instinct de comprendre qu'ils ne peuvent renverser l'obstacle ; et ils ont en même temps l'instinct de le contourner.

Supposez enfin, au lieu d'une foule d'hommes ou d'un troupeau d'animaux, ce soit un torrent d'eau qui suive ce même fossé. Devant le rocher l'eau agira exactement comme les hommes ou les moutons : pourquoi alors ne prononcera-t-on ni le mot d'intelligence ni le mot d'instinct, alors que son acte est tout pareil, pourquoi ? Tout simplement par ce préjugé des foules qui refuse l'instinct à la matière, malgré toute preuve contraire, car enfin, au point de vue chimique, tout corps a ses affinités particulières... me dira-t-on qu'elle différence il y a entre l'affinité et l'instinct ? Simple question de plus ou de moins au point de vue intellectuel. En effet, en tel cas, qu'est l'intelligence et qu'est l'instinct, sinon la compréhension de la nécessité qu'il y a, pour l'homme et pour l'animal, de se soumettre à une loi plus forte qu'eux ? Or, que trouvons-nous autre chose, si nous remplaçons l'homme et l'animal par la molécule d'eau ?

Ceci dit, revenons à notre satellite.

Il est parfaitement possible que le continent qu'il devait être ait refusé de se laisser agréger à notre terre ; le cas échéant, il s'est trouvé dans la même situation qu'un être humain, en cours d'épreuve sur notre monde, se dérobant à la tâche assumée et consentie : il sera contraint d'accomplir cette même tâche en une vie ultérieure et dans des conditions autrement pénibles : c'est ce qu'il est advenu pour notre satellite, si l'on en croit l'attestation de son nom hellénique Sélènè (1). Il a existé, de plus, des peuples, nous dit quelque part Papus, dont les noms et

(1) De la racine chaldaïque HLL, qui exprime une idée d'orgueil, de glorification. Le nom grec d'Hécate vient à l'appui, puisqu'il est la forme féminine d'un surnom d'Apollon signifiant *qui agit de loin* et impliquant une idée de séparation.

certains monuments prouvent qu'ils ne connaissaient pas la lune. De plus, dans différentes parties de l'Afrique et dans l'Asie centrale, les traditions de certaines populations comportent l'origine et la naissance de notre satellite, preuve qu'il n'aurait pas toujours existé.

Il en est de même des Arcadiens qui, descendants des Pélasges, premiers colonisateurs de la Hellade, affirmaient que leurs ancêtres étaient venus s'établir dans le Péloponnèse alors que la lune n'existait pas encore. Enfin on se demande souvent quelle est la cause de l'inclinaison (23°27' environ) de l'écliptique par rapport à l'équateur, sans que la science ait jamais pu donner la raison du fait. Or, toutes les traditions — blanche, rouge, jaune etc. — sont d'accord entre elles pour affirmer que la projection, dans l'espace, de la lune qui, jusque-là, formait un continent terrestre, a produit une violente et subite déséquilibration de notre globe, le changement de direction de son axe de rotation et l'engloutissement, partiel, sous les glaces, de la Boréalie, berceau de notre race, jusqu'alors douée d'un climat tempéré.

Donc, à l'étude et si bizarre qu'elle semble au premier abord, cette légende est acceptable parce qu'on lui trouve des bases sérieuses. Cela veut-il dire qu'elle doit être acceptée de tout occultiste ? Loin de là, et il est, comme elle, d'autres faces de la tradition qui, ainsi que je viens de l'expliquer, sans être absolument repoussées de l'Occultisme contemporain, sont, par lui, prudemment réservées en vue d'une étude de l'Avenir.

Tout ceci semblera bizarre — non, parlons net ! — tout ceci semblera fou aux gens qui sont habitués à réfléchir par le cerveau d'autrui, c'est-à-dire à accepter les idées toutes faites plutôt que de se fatiguer les méninges ; parmi même les scientistes avérés, mais qui ne sont jamais occupés de géologie, il n'y en a pas un — je dis PAS UN SEUL — qui ne haussera les épaules devant la théorie

lunaire qui vient d'être exposée... Quoi ! la terre et la lune, entités pensantes !... la terre et la lune, entités vivantes (1) ! Cela n'a pas le sens commun et un tel racontar est inacceptable !... — Croyez-vous ? Eh bien ! lisez ce qui suit :

Le géologue Wegener, surpris que des tempêtes en mer puissent ébranler des sismographes situés bien loin d'elle à l'intérieur des terres, a d'abord émis l'hypothèse que « les continents ne sont pas immobiles, mais flottent en quelque sorte sur une couche plus dense de l'écorce terrestre, couche qui constitue à la fois leur support et le fond des mers ».

Cette hypothèse a donné lieu à la suivante : primitivement, il y a des milliers de siècles, tous les continents se trouvaient agglomérés en un seul, et, à la suite des âges, en flottant sur la couche dense de l'écorce terrestre, ils se seraient séparés » — En effet si l'on rapproche, par la pensée, l'Amérique de l'Europe et de l'Afrique, on remarque qu'à toute échancrure d'une part correspond assez exactement un renflement d'autre part — sauf sur un point dans l'hémisphère Nord entre l'Amérique centrale et le vieux continent ; mais, précisément à cet endroit se trouvait l'Atlantide, engloutie depuis par un cataclysme océanique ; de même, l'Australie et le continent antarctique rempliraient le vide existant actuellement, dans l'hémisphère Sud entre l'Afrique et l'Asie, mais en y laissant subsister, au Nord-Est d'eux-mêmes, un certain espace que leur rapprochement ne suffit pas à combler ; mais n'exista-t-il pas, là même, le vieux continent de la Lému-

(1) Je me suis déjà expliqué plus haut à cet égard : le rayon divin comporte en soi, où qu'il atteigne, l'essence, l'intelligence et la vie, plus ou moins modifiées et adaptées à leur milieu Mais, en pareille matière, on n'a jamais trop de références ; or, Berthelot a dit quelque part : La terre est quelque chose de vivant ! Et il se base sur ce fait : un gramme de terre végétale, prise en surface, jusqu'à vingt centimètres de la superficie, comporte de deux à quatre millions de microbes !

rie, lui aussi disparu à la suite d'un bouleversement terrestre et dont l'Océanie actuelle ne présente que les sommets de montagnes ?

Cette double hypothèse semble, au premier abord, fantastique : il convient de dire que, à l'heure actuelle de nombreuses observations — notamment celles de l'intensité de la pesanteur et de la densité moyenne du sol aux divers points du globe — tendent à confirmer cette théorie.

Mais si les continents sont *flottants* et non pas immobiles, c'est-à-dire étroitement unis à l'ensemble de notre globe, voici une théorie qui nous paraît singulièrement favoriser l'hypothèse, ou, pour mieux dire, la tradition d'une lune ayant fait jadis partie de la terre dont elle se serait séparée à la suite d'un bouleversement cosmique.

Mais ce n'est pas tout. Continuons.

Les théories scientifiques actuelles nous disent que, autrefois comme maintenant, la terre, lorsqu'elle était à l'état fluide, subissait l'attraction du soleil ; mais cette attraction qui, aujourd'hui se manifeste par le phénomène des marées, produisait alors, notre globe étant, je le répète, à l'état fluidique, une protubérance s'allongeant vers le soleil. Le mathématicien Henri Poincaré, qui n'a jamais été regardé comme un songe-creux, a étudié théoriquement ce phénomène et a prouvé que, sous l'attraction du soleil cette protubérance fluidique a fort bien pu se détacher de notre globe et lui former un satellite qui s'est mis à graviter isolément autour de la terre.

Cette hypothèse — alors purement mathématique — a été reprise et étudiée par un astronome anglais, George Darwin, fils du naturaliste, de qui les travaux ont démontré que ce fut, en effet, suivant ce mécanisme que la lune s'est constituée, il y a en moyenne 50.000.000 d'années, d'une portion de notre terre.

Mais l'endroit qu'occupait le satellite sur notre globe, si les choses se sont passées ainsi, a dû rester béant à la

suite de cette séparation... C'est ici qu'entre en scène le professeur Eddington de la Société Royale de Londres, qui correspond à notre Académie des sciences. Pas plus que H. Poincaré et que G. Darwin, le professeur Eddington n'est un rêveur : c'est un savant connu et qui a parfois émis des idées auxquelles est allée la faveur des corps savants. Or, de ses calculs, il résulte que la masse de la lune est sensiblement égale à celle du Pacifique : c'est donc cet espace qu'aurait primitivement occupé notre satellite, et le savant anglais base son affirmation sur un fait indéniable : autrefois l'eau couvrait la surface de la terre; comment donc les continents ont-ils pu en émerger, si ce n'est parce que les eaux se sont précipitées dans le gouffre creusé par la séparation de la lune ?

Il convient de reconnaître que ni la théorie Wegener, ni la théorie Poincaré, Darwin, Eddington ne sont en absolue concordance avec la théorie occultiste, notamment sur deux points : — 1° elles rétrécissent singulièrement l'hypothèse, affirmée par la science occulte, de l'existence ancienne de deux vastes continents maintenant engloutis, l'Atlantide dans l'océan Atlantique, et la Lémurie dans le Pacifique — 2° d'après elles, la séparation se serait produite mécaniquement alors que notre doctrine déclare que la scission fut volontaire ; mais la question n'est pas là : elle est de savoir si la lune a pu jadis faire partie de la terre dont elle se serait séparée à une haute antiquité... or, on voit, par tout ce qui précède, que la science contemporaine trouve cette hypothèse assez vraisemblable pour la faire sienne et en approfondir la théorie. Et, chose remarquable, elle s'est montrée, en ceci, plus hardie que beaucoup d'occultistes qui, attendent des preuves pour se prononcer.

Que la science moderne agisse comme nous au cours de telles recherches et le champ de ses acquisitions définitives lui sera assez vaste pour lui fournir les bases

sérieuses d'une évolution nouvelle vers des vérités jusqu'alors insoupçonnées d'elle.

Autre chose.

On fait à l'occultisme contemporain deux reproches sur lesquels il y a lieu de s'expliquer.

Le premier et le principal est que l'occultisme, étant encore peu connu du public, constitue un admirable bouillon de culture pour le charlatanisme, et que, en abordant telle étude, on n'est pas sûr de ne pas tomber sur les écrits d'un de ces farceurs à froid qui ne craignent pas de consacrer trois cent cinquante pages à la mystification de leurs contemporains, ou d'un ignorant qui, sans avoir rien étudié de ces matières ou sans les avoir étudiées que superficiellement, présente du plomb comme de l'or en barre, et comme phénomènes acquis les seuls fruits de son imagination...

Cette objection est peu sérieuse ; elle rappelle trop le raisonnement d'un naïf qui, sous le prétexte évidemment très plausible que toutes les monnaies ont été l'objet de falsification, refuserait de recevoir aucune pièce d'or ou d'argent. Il est évident qu'en ceci comme en toute science, il y a des ignorants et des charlatans : voyez plutôt certains ouvrages de médecine (1). Mais il est facile de se renseigner, et, quand on voit par exemple telle étude sur la Kabale hébraïque signée d'un membre de l'Institut ou tel ouvrage de magie porter le nom d'un docteur en médecine, connu pour être un des chefs de l'Occultisme contemporain, il est aisé de supposer que de telles personnalités n'abaisseraient pas leur caractère à faire œuvre de jonglerie.

L'autre objection est plus sérieuse et mérite qu'on s'y arrête parce que la réponse qu'elle appelle, ne trouvant

(1) Il m'est tombé un jour entre les mains un ouvrage de vulgarisation anatomique où l'os était défini : pièce du squelette parcourue par un canal rempli de moelle.

aucune analogie, même approximative, dans les sciences normales, est d'assez difficile compréhension pour le public non initié :

— Pourquoi, nous dit-on, faites-vous vos expériences généralement en très petit comité, et presque toujours uniquement devant des témoins acquis d'avance ? Cela semble bien indiquer que le contrôle vous est pénible, ou en d'autres termes, que le phénomène exhibé est factice... Vous alléguez que le nombre des assistants vous gêne : cependant on peut faire une expérience de chimie ou de physique devant dix mille personnes sans que l'expérience en soit pour cela compromise. Alors ?

Ceci est absolument vrai, surtout pour les expériences de psychologie expérimentale, de métapsychisme et autres — et, malheureusement, nous ne pouvons rien à l'encontre. Il est même des expériences qui exigent l'obscurité — si propice à la fraude, pourtant ! — Mais au moins, en ce cas, pouvons-nous répondre que le photographe à qui l'on demanderait de faire en pleine lumière le développement de ses plaques s'y refuserait avec raison.

Mais voyons l'objection du petit nombre et de la sélection. Pour faire comprendre la réponse à cette objection, je me servirai d'une expérience de chimie.

Pour obtenir de l'hydrogène, on peut introduire dans un flacon à double tubulure de l'eau, de la limaille de fer et de l'acide sulfurique ; la réaction est celle-ci : sous l'action de l'acide sulfurique, l'oxygène de l'eau constitue avec le métal un oxyde de fer qui se combine avec l'acide sous forme définitive de sulfate de fer ; l'hydrogène de l'eau, mis en liberté, est recueilli dans un ballon voisin. Jusqu'ici, c'est très simple.

Mais supposez qu'on introduise en outre dans le flacon de la grenaille de zinc, qu'arrivera-t-il ? Le zinc ayant une plus grande affinité que le fer pour l'oxygène, le dégagement d'hydrogène s'en trouvera augmenté.

Supposez qu'au lieu de grenaille de zinc on introduise dans le flacon du verre pilé, qu'adviendra-t-il ? Rien de plus, rien de moins, puisque ni l'acide, ni l'eau, ni le métal n'ont d'action sur le verre.

Supposez maintenant que, dans le flacon où s'opère la réaction, on introduise un chlorure approprié, il arrivera ceci : le chlorure dégagera son chlore, qui, par sa grande affinité avec l'hydrogène formera de l'acide chlorhydrique ; la réaction est donc faussée par l'introduction, dans l'expérience de ce nouvel élément ; de plus, si l'opération se fait sous la lumière du soleil, la réaction n'est pas seulement faussée, elle devient dangereuse : il se produit une explosion qui projette avec violence, dans toutes les directions, les débris de verre, les fragments de métal et les gouttes d'acide.

Or, ces trois résultats différents de l'expérience chimique se retrouvent dans nos expériences de psychologie et de psycho-physiologie parce que les mentalités réagissent les unes sur les autres en raison de leurs tendances respectives. Si nous y introduisons un assistant qui connaît le phénomène en cours pour avoir déjà assisté à sa production et qui est assuré à la fois de sa possibilité et de sa réalité, le phénomène s'en manifestera avec d'autant plus d'ampleur que la mentalité de l'assistant sera en plus grande union avec celles de l'opérateur et du sujet.

Si l'assistant introduit est strictement neutre, en d'autres termes, si c'est un observateur impartial sans aucune tendance vers l'affirmation plutôt que vers la négation, l'action de sa mentalité sur le milieu sera nulle, et le phénomène n'en aura ni plus ni moins d'ampleur.

Mais si, par malheur, cet assistant apporte à l'expérience une mentalité nettement hostile, sa mentalité influera en mal d'abord sur le cerveau du sujet puis sur celui de l'opérateur, et, suivant son degré d'hostilité, le

phénomène en préparation pourra être d'une réalisation pénible, ou bien ne pas se produire, ou bien se muer en un autre phénomène inattendu et possiblement non dénué de danger.

De là, le choix que nous aimons à faire des témoins de nos expériences. De là, par suite, l'impossibilité où nous nous trouvons de réaliser certains phénomènes devant un grand nombre d'inconnus où, quoi qu'on fasse, il y aura toujours des mentalités hostiles qui paralyseront tout.

D'autre part, j'indique ailleurs (1) la ligne de conduite que doit tenir tout expérimentateur en occultisme lorsqu'il est amené à opérer devant un représentant de la science officielle ; je montre à quel degré d'excessive prudence il faut avoir recours en pareil cas pour éviter des accidents dus à l'insuffisance de témoins voulant contrôler des phénomènes occultes par des procédés officiels ; je me contenterai de rapporter ici un fait peu connu et qui, pour ce motif, mérite d'être mis en lumière.

La scène s'est passée au château de l'Agnélas, près de Voiron (Isère).

Mon éminent Maître, le colonel de Rochas venait alors de trouver l'extérioration du fantôme vivant, dont on contrôle l'objectivité par différents procédés, tels que pincement d'air, jeu des réflexes, épreuves de l'odorat ou du goût, etc.

Un jour, il avait réuni quelques personnes, parmi lesquelles se trouvait un médecin très incrédule, le D[r] X., de G., pour les faire assister à ces expériences alors dans toute leur nouveauté.

Après avoir extérioré le fantôme vivant de M[me] Lambert, son sujet d'alors, sur qui il avait fait cette découverte admirable, après avoir démontré la réalité objective du phénomène par les procédés ordinaires, le colonel

(1) *L'Ame humaine* (édition complète), sous presse.

ajouta : Ce fantôme vivant, je puis l'envoyer à quelque distance du sujet, je puis même lui faire traverser des murailles : je vais en donner la preuve. Au milieu de la pièce du dessus, j'ai disposé un siège ; je vais envoyer le fantôme s'y asseoir. Quelqu'un veut-il aller dans cette pièce renouveler les procédés de contrôle ? Nous en constaterons les effets ici.

Le sceptique médecin s'offrit et monta à l'étage supérieur. Le malheur voulut que, dans cette chambre, se trouvât un marteau.

Persuadé que tout ce qu'il venait de voir n'était qu'une inepte jonglerie et voulant en avoir la certitude, l'ignorant saisit le marteau et, à toute volée, en asséna un coup sur le siège où on lui avait dit qu'était le fantôme.

Quand il redescendit au salon, satisfait de son espièglerie, il y trouva un désarroi complet. Le sujet, Mme Lambert, était tombé du fauteuil qu'il occupait, et gisait à terre dans un coma complet.

— Qu'avez-vous fait ? s'écria M. de Rochas. L'autre expliqua la bonne plaisanterie qu'il avait voulu faire. M. de Rochas lui en montra les tragiques conséquences et le pria de se retirer sur-le-champ, pendant qu'on portait le sujet sur un lit où il resta de longs jours inerte. Quand enfin on put le faire sortir de son état comateux, on se demanda avec une angoisse qui sera comprise de tous, si l'on pourrait sauver son intelligence, si l'on pourrait le sauver lui-même. Et ce ne fut que deux mois plus tard qu'il put se lever ; et il fut encore longtemps ensuite, avant d'avoir recouvré toutes ses forces et toute son intelligence.

Pendant toute cette période, le médecin de G..., comprenant enfin que sa suffisance et sa stupidité pouvaient lui avoir fait commettre un crime, ne manqua pas un seul jour, malgré l'éloignement, de faire prendre des nouvelles de sa victime... Ceci excuse-t-il cela ?

Que cet exemple serve à tous les imprudents trop portés à admettre sans précaution des scientistes officiels, trop infatués de leur impeccabilité, à des expériences renouvelées de la Sagesse antique et dépassant la Science moderne.

CONCLUSION

Arrivé au terme de ces pages, qu'il me soit permis d'affirmer une dernière fois mon respect absolu de la science moderne en ce qui touche ses manifestations conformes à l'éternelle Vérité et son évolution vers le mieux. Que l'on ne s'y trompe pas, ce que j'ai attaqué en elle, c'est son manque de principes, ce sont ses théories fausses qu'elle a le tort de nous présenter comme l'expression absolue et intangible de la réalité, et c'est surtout le déplorable esprit de ses pontifes qui se mettent au-dessus de la nature, qui ne veulent pas admettre que leurs doctrines d'aujourd'hui ne peuvent être que des doctrines d'expectation, et qui ont décidé, dans leur risible infaillibilité scientifique, que cela seul qu'ils font est bien fait et que le seul progrès possible ne peut pas venir d'ailleurs que d'eux-mêmes.

Voilà pour la Science normale.

Voici maintenant pour la Science mystériale.

Je me suis efforcé d'en exposer les principes de façon à être bien compris de tous ; j'ai développé aussi clairement que possible sa filiation depuis notre ancêtre Ram, depuis les cryptes sacrées de Thèbes Hécatompylos jusqu'à l'occultisme de nos jours ; j'ai fait, modestement, mon possible pour faire saisir l'ampleur immense de ses conceptions : je ne sais si j'ai atteint mon but.

Mais n'eussé-je atteint d'autre résultat que d'avoir démontré à l'évidence aux ignorants, aux égarés et aux faux dévots toute l'injustice séculairement erronée qu'il y a à confondre avec l'ignoble satanisme une science qui place le nom divin au fronton même de sa synthèse, que

ces pages n'auraient pas été écrites en vain, quelque soit d'ailleurs l'accueil qui leur est réservé, et dussent-elles, comme d'autres, susciter des colères.

Car les idées *à priori* n'ont pas cours chez les seuls scientistes, et l'on est trop habitué, dans certains milieux, à regarder l'Occultisme comme une science de mal pour admettre un instant que l'on a pu se tromper...

Et qu'importe, après tout ! Je devais écrire ce livre, je l'ai écrit à son heure, je veux dire à son rang parmi tous ceux que j'ai assumé la tâche de produire avant de disparaître, pour mettre en lumière devant le public certaines idées encore inconnues ou mal comprises de lui ; comme tout livre qui heurte de front l'opinion des foules, il sera peut-être dans sa destinée d'être acerbement critiqué, honni, vilipendé, jeté sur la claie, traîné aux gémonies, qui sait ?

N'est-ce pas le sort de tout être, de toute œuvre qui va à l'encontre de l'erreur encensée des ignorants ? Ne fut-ce pas le sort de l'exquise et délicate créature sous le vocable de qui sont écrites ces pages ?... Un Romain de jadis y eût vu un présage, car elle aussi se vit foulée aux pieds par une populace soûlée de fureur contre tout ce qui dépassait l'étiage bas de sa basse compréhension ; elle aussi se vit broyée, déchirée, livrée aux flammes, non pas seulement dans ses œuvres mais dans son corps et dans sa chair... Et cependant les siècles ont tiré sa mémoire de l'oubli où l'ignorance ennemie avait cru l'emmurer à jamais, et lui ont fait une auréole presque divine de charme et de grâce ; et maintenant, elle plane sur la Sagesse antique comme une des plus pures figures qui la puissent illuminer, et son cher souvenir a conquis bien des fidélités jusque parmi nous... Pourquoi ?

Parce qu'elle représente la Vérité, et que la Vérité est éternelle.

Menez-Ellen, août 1918.
Versailles, février 1926.

APPENDICE

SUR LES CORRESPONDANCES

Il a été dit, au cours du présent ouvrage que « les correspondances unissent intimement toutes les portions de l'univers visible et invisible » ; c'est indiquer, par cela même, que ces correspondances sont basées sur la loi d'analogie.

L'utilisation des correspondances existe par suite, sans qu'on s'en rende compte, dans toutes les sciences humaines : c'est ainsi, par exemple que, pour certaines opérations de chimie, on peut se servir indifféremment de potassium ou de sodium ou que, dans certaines mensurations, on peut prendre telle mesure, comme type, de préférence à telle autre.

Mais c'est dans l'hermétisme que ce système de rapports a acquis son plus grand développement, d'abord parce que, dans le principe, il était en quelque sorte le trait d'union au moyen duquel on pouvait passer facilement du visible à l'invisible, de l'ordre matériel à l'ordre métaphysique, ou du grain de sable à Dieu, mais encore parce que, dans la suite, les maîtres qui ont écrit sur ces matières en ont fait une sorte de voile dont ils revêtaient leur pensée, soit qu'ils voulussent qu'elle ne fût saisie que par des lecteurs d'un certain ordre, sans être divulguée dans un public porté à en abuser, soit que — au Moyen Age — la prudence leur commandât de céler à tous, sauf aux initiés, un enseignement dont le plus sûr effet devait être de les conduire à la potence ou au bûcher.

La connaissance des correspondances constitue donc un chapitre tout à fait à part de la science hermétique ce qui fait que, n'ayant pas eu l'occasion d'en parler dans le corps de l'ouvrage, je vais en donner ici une rapide explication qui suffira pour en faire comprendre le mécanisme.

Disons tout d'abord que les séries de correspondances sont innombrables et que leur connaissance un peu approfondie ne

peut s'acquérir que par l'usage aidé de la réflexion : c'est dire, que le tableau qui suit est loin, bien loin de présenter un exemple complet.

Je laisserai ensuite de côté les correspondances primordiales, celles unissant le visible à l'invisible, qui ne se peuvent concevoir que par des études assez profondes, pour m'en tenir aux correspondances courantes qui sont rapportées d'ordinaire à la double base du tarot et de l'astrologie.

En se reportant au tableau ci-joint, on y trouvera une trentaine de séries, nombre suffisant pour en comprendre l'usage.

Je suppose qu'un auteur hermétique veuille énoncer cette idée : *Dieu est le créateur de l'humanité*, et qu'il ne veuille être compris que des kabbalistes les plus élevés : il utilisera la série des lettres hébraïques et écrira : Aleph est le Zaïn de Ghimel, ce qui est absolument incompréhensible pour tout profane.

Veut-il s'adresser non aux maîtres de la kabale mais à tous les kabalistes, il énoncera : Késther est le Tiphéreth de Binah, ou, si l'emploi de termes hébraïques lui paraît présenter un certain danger dans le cas où l'Inquisition lui aurait demandé quelque explication embarrassante, il traduit en langue courante : La Couronne est la Beauté de l'Intelligence.

S'il ne veut être compris que des arithmologistes, il posera l'équation : 1 = 7 de 3 ou mieux : 3 — 7 = 1.

Préfère-t-il parler le langage de l'astrologie ? Il écrira : Le Soleil est le Sagittaire de la Terre.

On voit, par ces quelques exemples, toutes les ressources que peut présenter l'usage des correspondances à l'écrivain qui veut dissimuler sa pensée... Et n'oublions pas que, après la chute des sanctuaires antiques, les hermétistes n'écrivaient que pour les autres hermétistes, de façon que leur pensée fut incompréhensible aux foules, et que, durant le millénaire du Moyen Age, c'était pour eux une question de vie ou de mort, que l'Eglise toute-puissante ne put pénétrer le fond de leur pensée, alors que cette pensée devait être saisie par les autres détenteurs de la haute science des anciens sanctuaires.

On voit, par ce bref exposé toutes les difficultés que présente aujourd'hui la lecture des Maîtres anciens ! Encore heureux quand, à ce voile ils n'ajoutaient pas celui d'une traduction en symboles ou en écriture pantaculaire !

J'ai parlé ailleurs de ce genre d'écriture, je n'y reviendrai pas ici (1).

Mais il y avait d'autres cas où les vieux auteurs employaient le langage des correspondances, par exemple lorsqu'ils avaient à décrire les conditions de certaines opérations d'hyperphysique (Magie) dont ils voulaient écarter les caractères débiles et les volontés chancelantes. Je n'en citerai qu'un exemple.

Pour accomplir les opérations faites sous les auspices du soleil, les maîtres anciens nous disent qu'il faut être couronné, vêtu et chaussé d'or serti d'escarboucles... il n'est aucun simple curieux qui ne recule devant la dépense que représente un tel ornement corporel, et tous renoncent à une si coûteuse expérience. Mais l'adepte au courant des correspondances sait très bien qu'en pareil cas, l'or peut aisément se remplacer par la couleur jaune, et les escarboucles par des glands de chêne ou des points incandescents (ampoules électriques *jaunes*, etc.).

Je vais maintenant donner le tableau de quelques correspondances parmi les plus usuelles mais en répétant au lecteur que ce tableau, embrassât-il un volume entier, ne saurait en aucun cas et quel que soit son développement, être complet : c'est par l'étude seule, aidée de la méditation, que l'on peut acquérir une connaissance quelque peu étendue des correspondances occultes (2).

(1) V. plus haut, la *Loi du Symbolisme* et aussi la *Sorcellerie des campagnes*, du même auteur (1 vol. grand in-8°, Paris 1910).

(2) Les correspondances se retrouvent, comme vestiges d'un lointain passé dans la thérapeutique des campagnes, où les remèdes voient très généralement leur efficacité basée sur des rapports plus ou moins lointains de forme, de nom, de couleur, etc., avec l'organe ou la maladie en cause. C'est ainsi que la pariétaire (*perce-murailles*) et le saxifrage (dont le nom signifie *Briseur de rocher*) sont employés contre les calculs de la vessie, la renouée contre les contusions, le corail et le santal rouge contre les hémorragies, le sureau contre l'hydropisie, le lis contre la lèpre, la serpentaire contre les morsures venimeuses, etc. ; de même la laitue est réputée favoriser la sécrétion du lait ; de même, saint Cloud est invoqué contre les furoncles, sainte Claire contre les maladies des yeux, etc.

TABLEAU DES PRINCIPALES CORRESPONDANCES TAROTIQUES ET ASTROLOGIQUES

Arcanes	Lames	Signification	Symboles	Signification dans les trois mondes	Alphabet	Hiéroglyphes primitifs	Valeurs	Noms divins
I	Le bateleur	Le mage	Volonté	Créa-tion (1) A 1 — Dieu. P 2 — La nature (idéale). E 3 — L'homme.	*Aleph* (mère)	Homme	1	Ehieh (Essence divine)
II	La papesse	La porte du temple	Science	Conser-vation A 1 — Dieu fils. P 2 — La nature (naturante). E 3 — La femme.	*Beth* (double)	Bouche	2	Bachour (Clarté)
III	L'impératrice	Isis Uranie	Action	Réali-sation A 1 — L'énergie universelle. P 2 — La nature (naturée). E 3 — L'enfant. L'humanité.	*Ghimel* (double)	Main (prenant)	3	Gadol (Grandeur
IV	L'empereur	La pierre cubique	Réalisation	Créa-tion A 1 — La volonté divine. P 2 — Le pouvoir humain. E 3 — Le fluide universel.	*Daleth* (double)	Poitrine	4	Dagoul (Immensité)
V	Le pape	Le maître des arcanes	Inspiration	Conser-vation A 1 — L'intelligence. P 2 — L'autorité. E 3 — La vie universelle.	*Hé*	Souffle	5	Hadom (Majesté)
VI	L'amoureux	Les deux routes	Epreuve	Réali-sation A 1 — La beauté. E 2 — L'amour (charité). P 3 — L'attraction universelle.	*Vav*	Œil-Oreille	6	Vesio (Splendeur)
VII	Le chariot	Le char d'Osiris	Triomphe	Créa-tion A 1 — Le créateur. P 2 — La réalisation. E 3 — La force créatrice.	*Zaïn*	Flèche	7	Zakaï (Pureté)
VIII	La justice	Thémis	Equilibre	Conser-vation A 1 — La mère (divine). P 2 — La justice. E 3 — L'existence élémentaire.	*Heth*	Champ	8	Chazed (Miséricorde)
IX	L'ermite	La lampe voilée	Prudence	Réali-sation A 1 — L'amour humain. P 2 — La prudence E 3 — La force conservatrice.	*Teth*	To t	9	Tehor (Unité)
X	La roue de fortune	Le sphinx	Fortune	Créa-tion A 1 — La nécessité (Karma). P 2 — La puissance magique. E 3 — La force en puissance de manifestation.	*Iod* (principe)	Index	10	Iah (Divinité)
XI	La force	Le lion	Force	Conser-vation A 1 — La liberté. P 2 — Le courage. E 3 — La vie réfléchie.	*Caph* (double)	Main (serrant)	20	Mittatron (Puissance)

XII	La prudence	Le sacrifice	Mort violente	Réalisation	A 1 — La charité (grâce). P 2 — L'expérience acquise. E 3 — La force équilibrante.	*Lamed*	Bras	30	Sadaï (Science)
XIII	La mort	La faux	Transformation	Création	A 1 — Le principe transformateur. P 2 — La mort. E 3 — La force plastique.	*Mem* (mère)	Femme	40	Jehovah (Eternité)
XIV	La tempérance	Le génie humain	Initiative	Conservation	A 1 — L'involution. P 2 — La tempérance. E 3 — La vie individuelle.	*Noun*	Fruit	50	Emmanuel (Communauté)
XV	Le diable	Le typhon	Fatalité	Réalisation	A 1 — Le destin. P 2 — La fatalité. E 3 — Le dragon du seuil.	*Samech*	Serpent	60	Sameck (Fermeté)
XVI	Le feu du ciel ou Maison-Dieu	La tour foudroyée	Ruine	Création	A 1 — La destruction divine. P 2 — La chute. E 3 — Le monde visible	*Aïn*	Lieu	70	Jehovah-Sabaoth (Force)
XVII	Les étoiles	L'étoile des mages	Espérance	Conservation	A 1 — L'immortalité. P 2 — L'espérance. E 3 — La force dispensatrice des fluides.	*Phé* (double)	Bouche et langue (Parole)	80	Phodé (Rédemption)
XVIII	La lune	Le crépuscule	Déception	Réalisation	A 1 — Le chaos. P 2 — Les passions matérielles. E 3 — La matière.	*Tsadé*	Toit	90	Tsedeck (Justice)
XIX	Le soleil	La lumière	Bonheur	Création	A 1 — Les éléments. E 2 — La nutrition. P 3 — Le règne minéral.	*Caph*	Hache	100	Kodesh (Sainteté)
XX	Le jugement	Le réveil des morts	Renouvellement	Conservation	A 1 — Le mouvement déterminant. P 2 — La respiration. E 3 — Le règne végétal.	*Resch* (double)	Tête	200	Rodeh (Domination)
»	Le Fou ou le mat	La couronne	Expiation	Réalisation	A 1 — Le mouvement déterminé. P 2 — L'innervation. E 3 — Le règne animal.	*Schin* (mère)	Flèche	300	Schadaï (Toute-puissance)
XXI	Le monde	Le crocodile	Récompense	Retour à l'unité	L'absolu 1 — Dieu. 2 — L'univers. 3 — L'homme.	*Thau* (double)	Thorax	400	Téchinah (Grâce)

(1) A = Actif
P = Passif
E = Equilibrant

Pour comprendre cette colonne, il faut se figurer les arcanes tarotiques rangés comme suit :

Création	I	IV	VII	X	XIII	XVI	XIX
Conservation	II	V	VIII	XI	XIV	XVII	XX
Réalisation	III	VI	IX	XII	XV	XVIII	o
Retour à l'unité					XXI		

TABLEAU DES PRINCIPALES CORRESPONDANCES TAROTIQUES ET ASTROLOGIQUES (*Suite*)

Arcanes (*suite*)	Kabbale	Astrologie			Qualité physiques	Points cardinaux	Jours	Eléments	Couleurs
		Planètes	Signes	Qualités					
	Kether (Couronne)	Soleil	☉ (2)	Bon (peu fécond	Chaud sec	E et S	Dimanche	Feu	Jaune d'or
II	Chocmah (Sagesse)	Lune	☾	Neutre (assez fécond)		O	Lundi	Eau	Blanc d'argent
III	Binah (Intelligence)	Terre	♁	»					
IV	Chezed (Libéralité)	Jupiter	♃	Bon (fécond)	Froid humide	O	Jeudi	Air	Bleu
V	Géburah (Force)	Mercure	☿	Neutre	Froid humide	N	Mercredi	Eau Terre	Multicolore
VI	Tiphereth (Beauté)	*Vierge*	♍	Bon (double) (stérile)					Multicolore
VII	Hod (Louanges)	*Sagittaire*	♐	Bon (double) (fécond)					Bleu ciel
VIII	Nizah (Victoire)	*Balance*	♎	Mauvais					Vert d'eau
IX	Yésod (Etablissement)	Neptune	♆	»					
X	Malchut (Royauté)	*Capricorne*	♑	Mauvais					Noir
XI		*Lion*	♌	Bon (fixe) (stérile)					Jaune-or

XIII		Saturne	♄	Mauvais (stérile)	Froid sec	N.-E.	Samedi	Terre Eau	Noir
XIV		*Verseau*	♒	Mauvais (fixe)					Gris
XV		Mars	♂	Mauvais (stérile)	Chaud sec	S	Mardi	Feu	Rouge
XVI		*Bélier*	♈	Mauvais (stérile)					Rouge feu
XVII		Vénus	♀	Bon (fécond)	Chaud humide	Extrême-Orient	Vendredi	Air Eau	Vert
XVIII		*Cancer*	♋	Bon (fécond)					Blanc argent
XIX		*Gémeaux*	♊	Mauvais (double) (stérile)					Marron
XX		*Poissons*	♓	Bon (double) (fécond)					Bleu de mer
»		*Taureau*	♉	Bon (fixe) (fécond)					Vert sombre
XXI		*Scorpion*	♏	Mauvais (fixe) (fécond)					Vermillon

(2) Les signes astrologiques sont des pantacles ; ainsi le ⊙ (Soleil) indique la cause première ; — ♄ (Saturne) est la lune dominée par les éléments ; — ♀ (Vénus) est le soleil dominé par les éléments ; — ♃ (Jupiter) est l'image des éléments dominés par la lune ; — ☿ (Mercure) renferme en soi les éléments, le soleil et la lune, etc.

TABLEAU DES PRINCIPALES CORRESPONDANCES TAROTIQUES ET ASTROLOGIQUES (*Suite*).

Arcanes (*suite*)	Métaux	Gemmes	Saveurs	Odeur	Lettres	Plantes	Animaux	Notes musicales
I	Or	Escarboucle et chrysolithe	Aigre-douce	Odorante	I	Plantes aromatiques. *Spéc.* Chêne.	Orgueilleux, victorieux. *Partic.* : Lion, Aigle, Ombre.	Ut
II	Argent	Diamant et perle	Aqueuse	Affaiblie	A	Plantes d'eau, ou soumises aux phases lunaires. *Partic.* : Noyer.	Domestiques ou subissant l'influence lunaire. *Partic.* ; Chat, Cygne, Crabe.	Mi
III								
IV	Etain	Saphir	Douce	Suave	U	Odeur aromatique, fruits savoureux, arbres majestueux. *Spéc.* Bouleau.	Dignes et sages. *Partic.* : Eléphant. Paon. Dauphin.	Fa
V	Mercure	Sardoine et agathe	Acide	Mixte	E	Pas d'indices, partic. Mercuriale. quintefeuille, chiendent, etc. *Partic.* : Olivier.	Habiles, ingénieux. *Partic.* : Singe. Perroquet. Poisson-volant.	Si
VI		Béryl						
VII		Hyacinthe						
VIII		Topaze						
IX								
X		Améthyste						
XI		Chrysolithe						

XIII	Plomb	Obsidienne et onyx	Aigre	Fétide	O	Solanées, plantes à feuilles, branches ou fruits noirs, et de goût amer. *Spéc. :* Pin.	Solitaires, tristes. *Partic. :* Bouc, Chauve-souris, Seiche.	La
XIV		Jaspe						
XV	Fer	Rubis	Amère	Acre	O	Plantes à épines, démangeant, coupant, faisant pleurer. *Spéc. :* Houx.	Audacieux. *Partic. :* Loup. Coq. Raie.	Sol
XVI		Chalcédoine						
XVII	Cuivre	Emeraude	Grasse	Suave	Ê	Parfum et arome agréables ; fruits doux. *Spéc. :* Myrte.	Beaux et lascifs. *Partic. :* Taureau. Colombe. Phoque.	Ré
XVIII		Sardoine						
XIX		Sardonix						
XX		Saphir						
»		Emeraude						
XXI		Chrysoprase						

TABLEAU DES PRINCIPALES CORRESPONDANCES TAROTIQUES ET ASTROLOGIQUES (*Suite*).

Arcanes (*suite*	Organisme	Œuvres	Caractère		Epoques	Conscience	Résultats	
			Défauts	Qualités			Fastes	Néfastes
I	Cœur	Lumière	Orgueil	Conscience	7ᵉ cycle de 36 ans, 14ᵉ 21ᵉ, etc.	Moi expansif (*Fécondité*)	Gloire	Solitude morale
II	Cerveau	Mystère	Paresse	Imagination	6ᵉ cycle de 36 ans, 13ᵉ 20ᵉ, etc.	Moi intermittent (*Poésie*)	Poésie	Perversité
III								
IV	Circulation artérielle	Religiosité	Jouissance	Espérance	3ᵉ cycle de 36 ans, 10ᵉ 17ᵉ, etc.	Moi rayonnant (*Domination*)	Honneurs	Egoïsme
V	Poumons	Science	Envie	Intelligence	4ᵉ cycle de 36 ans, 11ᵉ 18ᵉ, etc.	Moi égoïste (*Versatilité*)	Habileté	Mensonge
VI	Ventre, intestins				23 août-22 septembre.			
VII	Organes génitaux				22 novembre-21 décembre.			
VIII	Reins				23 septembre-22 octobre.			
IX								
X	Cuisses, fesses, anus				22 décembre-20 janvier.			
XI	Estomac, foie, nerfs				22 juillet-22 août.			

XII								
XIII	Os	Malédiction	Egoïsme	Prudence	1er cycle de 36 ans, 8e, 15e, etc.	Moi résorbé (*Taciturnité*)	Pensée	Fanatisme
XIV	Jambes				21 janvier-19 février.			
XV	Muscles	Action	Colère	Volonté	5e cycle de 36 ans, 12e, 19e, etc.	Moi tyrannique (*Combativité*)	Activité	Brutalité
XVI	Tête				21 mars-19 avril.			
XVII	Reins, org. génit.	Amour	Luxure	Charité	2e cycle de 36 ans, 9e, 16e, etc.	Moi séductif (*Passion*)	Passion	Folie
XVIII	Poitrine, poumons				21 juin-21 juillet.			
XIX	Epaules, bras				20 mai-20 juin.			
XX	Pieds				20 février-20 mars.			
»	Cou				20 avril-19 mai.			
XXI					23 octobre-21 novembre.			

TABLE DES MATIÈRES

Pages

INTRODUCTION ix

PREMIÈRE PARTIE

Les deux sciences 1

DEUXIÈME PARTIE

La science contemporaine

CHAPITRE I[er]. — Le roman de la science 99

CHAPITRE II. — Erreurs doctrinales 154

CHAPITRE III. — Erreurs pratiques 206

TROISIÈME PARTIE

La Sagesse antique

CHAPITRE I[er]. — Généralités 251

CHAPITRE II. — Adeptat 280

A. — Autrefois : l'initiation 280

B. — Aujourd'hui : les traditions 304

A. — École pythagoricienne 365

B. — École de l'académie 366

C. — Les Kabalistes 367

D. — Néo-Pythagorisme 372

E. — Néo-Platonisme 373

F. — École d'Alexandrie 374

G. — École d'Athènes 375

H. — Courant chrétien 375

I. — Les alchimistes 380

J. — Les astrologues 389

K. — Les magistes 394

L. — Les courants modernes de l'occultisme. . . 396

CHAPITRE III. — Synthèse, méthode et théories 418

1° Synthèse 419

2° Méthode 428

3° Théories 431

A. — Les principes primordiaux 432
I. — Dieu 433
II. — Tri-unité de l'univers 438
III. — La Vie universelle 449
B. — Les lois primordiales 457
La Table d'Emeraude 459
I. — Loi d'Analogie 462
II. — Double loi du Ternaire et de la Série . 465
III. — Loi de la Polarité 468
IV. — Loi du Retour à l'unité 469
V. — Loi du Nombre 470
VI. — Loi du Symbolisme 474
VII. — Loi d'Involution et d'Évolution. (*Lois du Karma et du Sacrifice*) 481
VIII. — Quelques lois secondaires. Lois des Correspondances — Loi d'Aspir et d'Expir — Loi des Signes d'appui — Loi d'Aimantation 489
C. — Les faits primordiaux 491
I. — Le plan astral 493
II. — L'intermédiaire plastique 496
III. — L'Être humain sur le plan astral . . . 504

QUATRIÈME PARTIE

Les Rapports

CHAPITRE Ier. — Tendances et directives 515
A. — Science 515
B. — Sociologie 550
C. — Morale 556
D. — Esthétique 564
E. — Métaphysique 567
F. — Philosophie 571
I. — Psychologie 571
II. — Logique 574
III. — Morale 574
IV. — Théodicée 574
G. — Religion 580
H. — Histoire 615
CHAPITRE II. — Parallèle 627
CONCLUSION 663
ANNEXE : Sur les correspondances 665

MAYENNE, IMPRIMERIE FLOCH — 4-1926

BIBLIOTHÈQUE
de Philosophie Spiritualiste Moderne et des Sciences Psychiques

ALLAN KARDEC

Le Livre des Esprits 7 50
Le Livre des Médiums 7 50
L'Evangile selon le Spiritisme. 7 50
Le Ciel et l'Enfer 7 50
La Genèse, les Miracles et les Prédictions selon le Spiritisme 7 50
Œuvres posthumes 7 50
Qu'est-ce que le Spiritisme ? . 3 fr.
Instruction Pratique sur les Manifestations Spirites . . 3 fr.
Instructions et Recueil de Prières . . . . 3 fr.
Le Spiritisme à sa plus simple expression 0 50

LÉON DENIS

Après la Mort 7 50
Dans l'Invisible 7 50
Le Problème de l'Être et de la Destinée 7 50
Christianisme et Spiritisme . 7 50
Jeanne d'Arc Médium . . . 7 50
La Grande Enigme 6 25
Le Monde Invisible et la Guerre. 6 25

SIR ARTHUR CONAN DOYLE

Le Message Vital 5 50

HENRY BRUN

La Foi Nouvelle 2 50

FÉLIX REMO

La Traversée de la Vie . . . 6 fr.

GABRIEL DELANNE

L'Ame est immortelle 7 50
Recherches sur la Médiumnité. 7 50
Le Spiritisme devant la Science. 7 50
La Réincarnation 7 50

CAMILLE FLAMMARION

La Mort 1 75
Discours Présidentiel 2 50

ERNEST BOZZANO

Phénomènes Psychiques au moment de la Mort 6 25

WILLIAM CROOKES

Recherches sur les Phénomènes du Spiritualisme . . . 6 25

SIR OLIVER LODGE

L'Évolution Biologique et Spirituelle de l'Homme . . . . 7 fr.

GUSTAVE GELEY

Essai de Revue Générale et d'Interprétation synthétique du Spiritisme . . . . . . 7 fr.

CLAIRE GALICHON

Imitation de Jésus-Christ devant le Spiritualisme moderne . . . . 8 [illegible]

BEAUVAIS (Mme DE)

Une Lueur dans la Nuit . . . 6 fr.

LOUIS GASTIN

Libre arbitre et Déterminisme. 2 50

MAYENNE, IMPRIMERIE FLOCH. — 4-1926

Constellation d'Hercule - La terre roule à 27 500 lieues à l'heure 30 550 mètres à la seconde - En 365 jours elle parcourt son orbite de 241 millions de lieues - 660 000 lieues par jour

Notre soleil nous entraine a 9000 mètres par seconde vers la constellation d'Hercule

PARTIE ARTISTIQUE, avec le concours de

Mlle M.-T. GAULEY	(de l'Opéra Comique)
M. PAUL NUMA	(de la Comédie Française)
Mme LHERBAY-FIORENTINO	(de la Comédie Française)
M. BELLAS	
